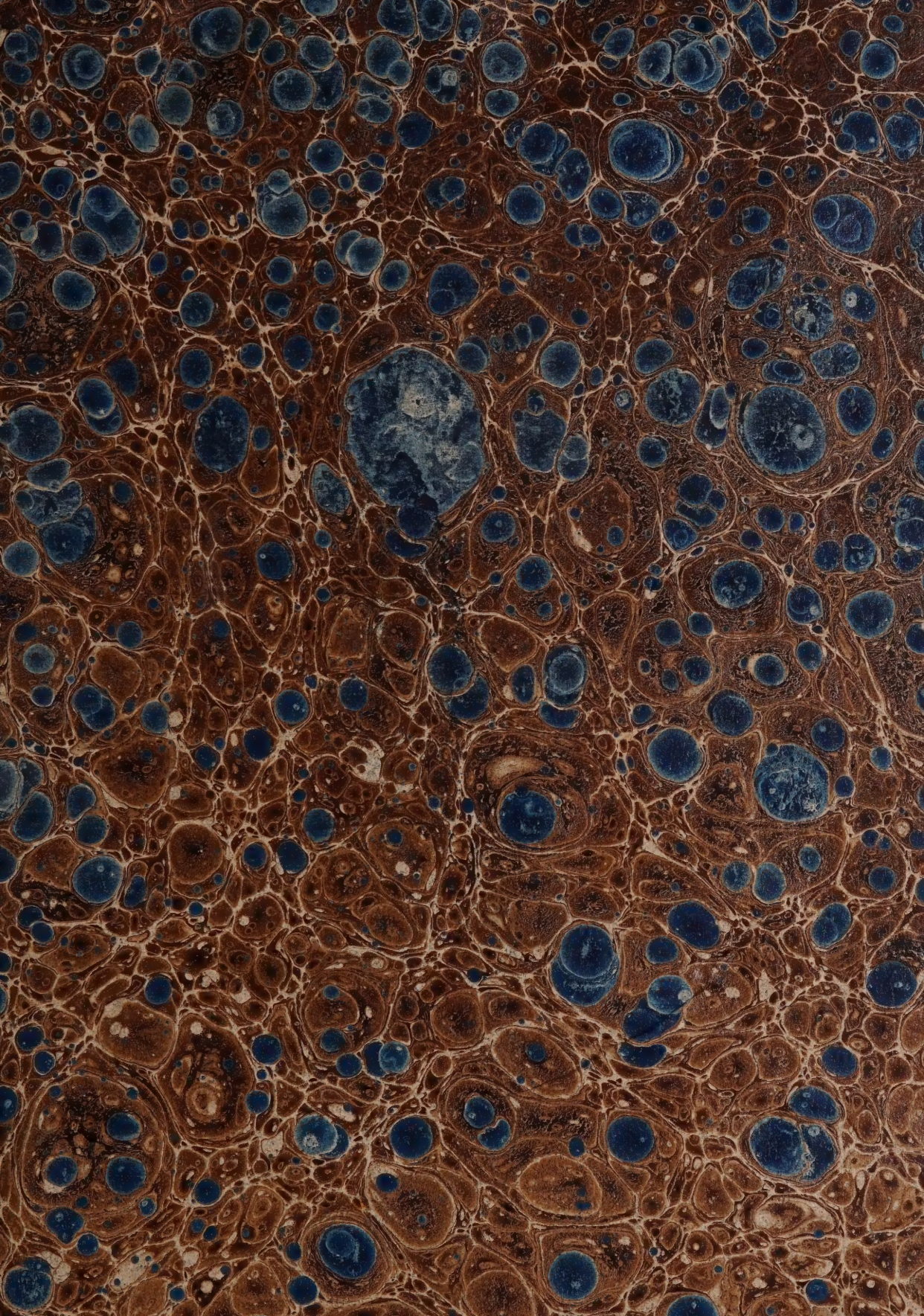


Supp. 60,084/C Vol. 4

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE
VOLTAIRE.

Histoire des Quakers.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

M. LE COMTE DE BUFFON.

Histoire des Quadrupèdes.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE
M. LE COMTE DE BUFFON.

12.011

HISTOIRE NATURELLE

GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE.

Par M. le Comte DE BUFFON, *Intendant du Jardin & du Cabinet du Roi, de l'Académie Françoise, de celle des Sciences, &c.*

QUADRUPÈDES, Tome Quatrième.

MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

BIBL. DU MUSÉUM

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXXXV.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce Volume.

LE Pecari ou *le Tajacu*..... page 1

Addition à l'article du Pecari ou *Tajacu*..... 8

La Rouſſette, la Rougette ou *le Vampire*..... 12

Addition à l'article de la Rouſſette, de la Rougette & des Chauve-ſouris..... 22

La Chauve-ſouris fer-de-lance..... 33

Addition à l'article des Chauve-ſouris..... 35

Le Tamanoir, le Tamandua & le Fourmiller... 40

Addition aux articles du Tamanoir, du Tamandua & du Fourmiller..... 57

Du Tamanoir..... ibid.

Du Tamandua..... 61

Le Pangolin & le Phatagin..... 66

Le Cochon de terre..... 73

Les Tatous..... 79

L'Apar ou *le Tatou à trois bandes*..... 85

L'Encoubert ou *le Tatou à ſix bandes*..... 89

Le Tatuète ou *le Tatou à huit bandes*..... 92

Le Cachicame ou *le Tatou à neuf bandes*..... 94
Le Kabaſſou ou *le Tatou à douze bandes*... 97
Le Cirquinçon ou *Tatou à dix-huit bandes*.. 100
Addition aux Tatous..... 111
Le Paca..... 115
Addition au Paca..... 118
Le Sarigue ou *l'Opoſſum*..... 127
La Marmoſe..... 160
Le Cayopollin..... 163
Addition aux articles du Sarigue, de la Marmoſe & du Cayopollin..... 165
Du Sarigue..... 171
Le Sarigue à longs poils..... 172
De la Marmoſe..... 173
L'Éléphant..... 176
Additions à l'article de l'Éléphant..... 270
Le Rhinocéros..... 286
Addition à l'article du Rhinocéros..... 310
Autre addition à l'article du Rhinocéros, par M. le Profeſſeur Allamand..... 313
Le Chameau & le Dromadaire..... 320
Addition à l'article du Chameau & du Dromadaire. 352
Le Buffle, le Bonaſus, l'Aurochs, le Biſon & le Zébu..... 354

Un Zébu..... 409

Addition aux articles du Bœuf, du Biſon, du Zébu & du Buffle..... 410

Des Bœufs..... 420

De l'Aurochs & du Biſon..... 422

Du Buffle..... 426

Le Mouflon & les autres Brebis..... 447

Addition à l'article de la Brebis & à celui du Mouflon & des Brebis étrangères..... 471

L'Axis..... 480

Addition aux articles du Cerf, du Daim & du Chevreuil..... 488

Du Cerf..... ibid.

Du Daim & de l'Axis..... 494

Du Chevreuil..... 495

Du Chevreuil des Indes..... 499

Le Tapir ou *l'Anta*..... 505

Addition au Tapir ou *Maïpouri*..... 511

Addition de l'Éditeur Hollandois à l'article du Tapir. 527

HISTOIRE

De Seve del. 1784. *J. J. Hubert Sc.*

HISTOIRE NATURELLE.

LE PECARI *ou* LE TAJACU *.

L'ESPÈCE du Pecari eſt une des plus nombreuſes & des plus remarquables parmi les animaux du nouveau

---

* Le *pecari*, le *ſanglier pecari*, nom que les François habitués dans l'Amérique méridionale ont donné à cet animal & que nous avons adopté.

Sanglier appelé *pecari.* Voyage de Deſmarchais, *tome III, page 312.* — Cochon qu'on appelle *pecari.* Voyage de Wafer, imprimé à la ſuite de celui de Dampier; *Rouen, 1715, tome IV, page 222.*

monde. Le pecari reſſemble au premier coup-d'œil à notre ſanglier, ou plutôt au cochon de Siam qui, comme

---

— *Pecaris*, eſpèce de cochons ſauvages. Voyage de Dampier, *tome IV, page 69.*

Nota. Il y a peu d'animaux qui aient reçu autant de différens noms que celui-ci: les Sauvages du Breſil l'appeloient *tajaſſou* ſuivant Léry; *tajacu* ſuivant Piſon & Marcgrave; *caaigoara* auſſi ſuivant Marcgrave; *tajouſſou* ſuivant Coréal (Voyage aux Indes orientales; *Paris, 1722, tome I, page 173*). Les Mexicains l'appeloient *quauhtla coymatl* ou *quapizotl* ou *coyametl.* Les Voyageurs l'ont auſſi déſigné par des noms différens; il s'appelle *pelas* à la baie de tous les Saints, ſuivant Dampier, *tome IV, page 69. Javari* ou *paquire* à l'île de Tabago ſuivant Rochefort. (Relation de l'île de Tabago; *Paris, 1666, page 31*). *Paquira* dans le pays des Amazones ſelon Jumilla; *Avignon, 1758, tome II, page 6. Saino* ou *zaino* dans pluſieurs endroits de l'Amérique ſelon Joſeph Acoſta; *Paris, 1600, page 196. Chuchie* ſelon Oviedo (*Vide* Hernand. *Hiſt. Mex. pag. 649*). *Coſcui* ſelon Coréal. Voyage de Coréal, *tome I, page 84.*

Aper Mexicanus. Faber, *apud* Hernand. *Hiſt. Mex.* pag. 637.

Sus umbilicum in dorſo habens. Aldrov. *de quadrup. biſul.* pag. 939.

Tajacu. Piſon, *Hiſt. Braſil.* pag. 98; & Marcgrav. *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 229.

Tajacu ſeu aper Mexicanus moſchiferus. Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 97.

Sus minor umbilico in dorſo. Cochon noir. Barrère, *Hiſt. Franc. équin.* page 161.

Sus dorſo cyſtifero caudâ nullâ. Linn. *Syſt. nat.* édit. IV, pag. 69; & édit. VI, pag. 12. — *Tajacu. Sus dorſo cyſtifero caudâ nullâ*, édit. X, pag. 50.

Sus ecaudatus, folliculum ichoroſum in dorſo gerens. Aper Mexicanus. Le ſanglier du Mexique. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 111.

nous l'avons dit, n'eſt, ainſi que notre cochon domeſtique, qu'une variété du ſanglier ou cochon ſauvage; auſſi le pecari a-t-il été appelé *ſanglier* ou *cochon d'Amérique:* cependant il eſt d'une eſpèce particulière, & qui ne peut ſe mêler avec celle de nos ſangliers ou cochons, comme nous nous en ſommes aſſurés par des eſſais réitérés, ayant nourri & gardé pendant plus de deux ans un pecari avec des truies ſans qu'il ait rien produit. Il diffère encore du cochon par pluſieurs caractères eſſentiels, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur; il eſt de moindre corpulence & plus bas ſur ſes jambes; il a l'eſtomac & les inteſtins différemment conformés; il n'a point de queue; ſes ſoies ſont beaucoup plus rudes que celles du ſanglier; & enfin il a ſur le dos, près de la croupe, une fente de deux ou trois lignes de largeur, qui pénètre à plus d'un pouce de profondeur, par laquelle ſuinte une humeur ichoreuſe fort abondante & d'une odeur très-déſagréable; c'eſt de tous les animaux le ſeul qui ait une ouverture dans cette région du corps; les civettes, le blaireau, la genette ont le réſervoir de leur parfum au-deſſous des parties de la génération; l'ondatra ou rat muſqué de Canada, le muſc ou chevreuil du muſc l'ont ſous le ventre. La liqueur qui ſort de cette ouverture, que le pecari a ſur le dos, eſt fournie par de groſſes glandes que M. Daubenton a décrites avec ſoin, auſſi-bien que toutes les autres ſingularités de conformation qui ſe trouvent dans cet

animal. On en voit auſſi une bonne deſcription faite par Tyſon dans les Tranſactions Philoſophiques, *numéro 153*. Je ne m'arrêterai pas à expoſer en détail les obſervations de ces deux habiles Anatomiſtes, & je remarquerai ſeulement que le docteur Tyſon s'étoit trompé en aſſurant que cet animal avoit trois eſtomacs, ou, comme le dit Ray *(a)*, un géſier & deux eſtomacs. M. Daubenton démontre clairement qu'il n'a qu'un ſeul eſtomac, mais partagé par deux étranglemens qui en font paroître trois; qu'il n'y a qu'une ſeule de ces trois poches qui ait une iſſue de ſortie ou pylore, & que par conſéquent on ne doit regarder les deux autres poches que comme des appendices, ou plutôt des portions du même eſtomac, & non pas comme des eſtomacs différens.

Le pecari pourroit devenir animal domeſtique comme le cochon; il eſt à peu-près du même naturel; il ſe nourrit des mêmes alimens; ſa chair, quoique plus sèche & moins chargée de lard que celle du cochon, n'eſt pas mauvaiſe à manger; elle deviendroit meilleure par la caſtration: lorſqu'on veut manger de cette viande il faut avoir grand ſoin d'enlever au mâle non-ſeulement les parties de la génération, comme l'on fait au ſanglier, mais encore toutes les glandes qui aboutiſſent à l'ouverture du dos dans le mâle & dans la femelle;

(a) Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 99.

il faut même faire ces opérations au moment qu'on met à mort l'animal, car ſi l'on attend ſeulement une demi-heure, ſa chair prend une odeur ſi forte, qu'elle n'eſt plus mangeable.

Les pecaris ſont très-nombreux dans tous les climats chauds de l'Amérique méridionale ; ils vont ordinairement par troupes, & ſont quelquefois deux ou trois cents enſemble ; ils ont le même inſtinct que les cochons pour ſe défendre, & même pour attaquer ceux ſur-tout qui veulent ravir leurs petits ; ils ſe ſecourent mutuellement, ils enveloppent leurs ennemis, & bleſſent ſouvent les chiens & les Chaſſeurs. Dans leur pays natal ils occupent plutôt les montagnes que les lieux bas ; ils ne cherchent pas les marais & la fange comme nos ſangliers ; ils ſe tiennent dans les bois où ils vivent de fruits ſauvages, de racines, de graines ; ils mangent auſſi les ſerpens, les crapauds, les lézards qu'ils écorchent auparavant avec leurs pieds : ils produiſent en grand nombre, & peut-être plus d'une fois par an, les petits ſuivent bientôt leur mère & ne s'en ſéparent que quand ils ſont adultes : on les apprivoiſe, ou plutôt on les prive aiſément en les prenant jeunes ; ils perdent leur férocité naturelle, mais ſans ſe dépouiller de leur groſſièreté, car ils ne connoiſſent perſonne, ne s'attachent point à ceux qui les ſoignent ; ſeulement ils ne font point de mal, & l'on peut, ſans inconvénient, les laiſſer aller & venir en liberté ; ils ne s'éloignent pas beaucoup,

reviennent d'eux-mêmes au gîte, & n'ont de querelle qu'auprès de l'auge ou de la gamelle, lorſqu'on la leur préſente en commun: ils ont un grognement de colère plus fort & plus dur que celui du cochon, mais on les entend très-rarement crier; ils ſoufflent auſſi comme le ſanglier lorſqu'on les ſurprend & qu'on les épouvante bruſquement; leur haleine eſt très-forte, leur poil ſe hériſſe lorſqu'ils ſont irrités; il eſt ſi rude qu'il reſſemble plutôt aux piquans du hériſſon qu'aux ſoies du ſanglier.

L'eſpèce du pecari s'eſt conſervée ſans altération & ne s'eſt point mêlée avec celle du *cochon marron;* c'eſt ainſi qu'on appelle le cochon d'Europe tranſporté & devenu ſauvage en Amérique: ces animaux ſe rencontrent dans les bois & vont même de compagnie ſans qu'il en réſulte rien; il en eſt de même du cochon de Guinée qui s'eſt auſſi multiplié en Amérique, après y avoir été tranſporté d'Afrique. Le cochon d'Europe, le cochon de Guinée & le pecari ſont trois eſpèces qui paroiſſent être fort voiſines, & qui cependant ſont diſtinctes & ſéparées les unes des autres, puiſqu'elles ſubſiſtent toutes trois dans le même climat ſans mélange & ſans altération: notre ſanglier eſt le plus fort, le plus robuſte & le plus redoutable des trois; le pecari quoiqu'aſſez féroce eſt plus foible, plus peſant & plus mal armé; ſes grandes dents tranchantes qu'on appelle *défenſes*, ſont beaucoup plus courtes que dans le ſanglier; il craint le froid & ne pourroit ſubſiſter ſans abri dans

notre climat tempéré, comme notre ſanglier ne peut lui-même ſubſiſter dans les climats trop froids: ils n'ont pu ni l'un ni l'autre paſſer d'un continent à l'autre par les terres du Nord; ainſi l'on ne doit pas regarder le pecari comme un cochon d'Europe dégénéré ou dénaturé ſous le climat d'Amérique, mais comme un animal propre & particulier aux terres méridionales de ce nouveau continent.

Ray & pluſieurs autres Auteurs ont prétendu que la liqueur du pecari, qui ſuinte par l'ouverture du dos eſt une eſpèce de muſc, un parfum agréable, même au ſortir du corps de l'animal; que cette odeur agréable ſe fait même ſentir d'aſſez loin, & parfume les endroits où il paſſe & les lieux qu'il habite. J'avoue que nous avons éprouvé mille fois tout le contraire; l'odeur de cette liqueur, au ſortir du corps de l'animal, eſt ſi déſagréable que nous ne pouvions la ſentir, ni la faire recueillir ſans un extrême dégoût; il ſemble ſeulement qu'elle devienne moins fétide en ſe deſſéchant à l'air, mais jamais elle ne prend l'odeur ſuave du muſc ni le parfum de la civette, & les Naturaliſtes auroient parlé plus juſte s'ils l'euſſent comparée à celle du caſtoreum.

ADDITION
à l'article du PECARI *ou* TAJACU.

M. DE LA BORDE dit, dans ſes obſervations, qu'il y a deux eſpèces de pecari à Cayenne, bien diſtinctes & qui ne ſe mêlent ni ne s'accouplent enſemble. « La » plus groſſe eſpèce, dit-il, a le poil de la mâchoire blanc, » & des deux côtés de la mâchoire, il y a une tache » ronde de poils blancs, de la grandeur d'un petit écu; » le reſte du corps eſt noir; l'animal pèſe environ cent » livres. La plus petite eſpèce a le poil roux, & ne pèſe ordinairement que ſoixante livres ».

C'eſt la grande eſpèce dont nous venons de donner la deſcription & les figures; & à l'égard de la petite eſpèce, nous ne croyons pas que cette différence dans la couleur du poil & la grandeur du corps, dont parle M. de la Borde, puiſſe être autre choſe qu'une variété produite par l'âge ou par quelqu'autre circonſtance accidentelle.

M. de la Borde dit néanmoins, que ceux de la plus grande eſpèce ne courent pas comme ceux de la petite après les chiens & les hommes; il ajoute que les deux eſpèces habitent les grands bois, qu'ils vont par troupes de deux ou trois cents. Dans le temps des pluies ils habitent les montagnes, & lorſque le temps des pluies eſt paſſé, on les trouve conſtamment dans les endroits bas

bas & marécageux. Ils ſe nourriſſent de fruits, de graines, de racines, & fouillent auſſi les endroits boueux pour en tirer des vers & des inſectes. On les chaſſe ſans chiens & en les ſuivant à la piſte. On peut les tirer aiſément & en tuer pluſieurs, car ces animaux au lieu de fuir ſe raſſemblent, & donnent quelquefois le temps de recharger & de tirer pluſieurs coups de ſuite. Cependant ils pourſuivent les chiens & quelquefois les hommes: il raconte qu'étant un jour à la chaſſe de ces animaux avec pluſieurs autres perſonnes, & un ſeul chien qui s'étoit, à leur aſpect, réfugié entre les jambes de ſon maître, ſur un rocher où tous les chaſſeurs étoient montés pour ſe mettre en ſûreté, ils n'en furent pas moins inveſtis par la troupe de ces cochons, & qu'ils ne ceſsèrent de faire feu ſans pouvoir les forcer à ſe retirer, qu'après en avoir tué un grand nombre. Cependant, dit-il, ces animaux s'enfuient lorſqu'ils ont été chaſſés pluſieurs fois. Les petits que l'on prend à la chaſſe s'apprivoiſent aiſément, mais ils ne veulent pas ſuivre les autres cochons domeſtiques, & ne ſe mêlent jamais avec eux. Dans leur état de liberté ils ſe tiennent ſouvent dans les marécages & traverſent quelquefois les grandes rivières, ils font beaucoup de ravages dans les plantations; leur chair, dit-il, eſt de meilleur goût, mais moins tendre que celle des cochons domeſtiques; elle reſſemble à celle du lièvre & n'a ni lard ni graiſſe. Ils ne font que deux petits, mais ils produiſent dans toutes les ſaiſons. Il faut avoir ſoin,

lorſqu'on les tue, d'ôter la glande qu'ils ont ſur le dos, cette glande répand une odeur fétide qui donneroit un mauvais goût à la viande.

M. de la Borde parle d'une autre eſpèce de cochon qui ſe nomme *patira*, & qui ſe trouve également dans le continent de la Guyane; je vais rapporter ce qu'il en dit, quoique j'avoue qu'il ſoit difficile d'en tirer aucune conſéquence, je le cite dans la vue que M. de la Borde lui-même ou quelqu'autre Obſervateur pourra nous donner des renſeignemens plus précis, & des deſcriptions un peu plus détaillées.

Le patira eſt de la groſſeur du pecari de la petite eſpèce; il en diffère par une ligne de poils blancs qu'il a tout le long de l'épine du dos, depuis le cou juſqu'à la queue.

Il vit dans les grands bois, dont il ne ſort point: ces animaux ne vont jamais en nombreuſes troupes, mais ſeulement par familles. Ils ſont cependant très-communs, ne quittent pas leur pays natal. On les chaſſe avec des chiens, ou même ſans chiens ſi l'on ne veut pas s'en ſervir. Quand les chiens les pourſuivent, ils tiennent ferme, & ſe défendent courageuſement. Ils ſe renferment dans des trous d'arbres ou dans des creux en terre que les tatous-cabaſſons ont creuſés, mais ils y entrent à reculons & autant qu'ils peuvent y tenir, & ſi peu qu'on les agace ils ſortent tout de ſuite. Et pour les prendre à leur ſortie, on commence par faire une enceinte avec du branchage, enſuite un des chaſſeurs ſe porte ſur le trou, une fourche à la main pour les ſaiſir par le cou à meſure qu'un autre chaſſeur les fait ſortir, & les tue avec un ſabre.

S'il n'y en a qu'un dans un trou, & que le chaſſeur n'ait pas

De Seve delin. C. Baquoy Sculp.

LE PECARI.

De Sève dchn. C. Baquoy Sculp.

LE PECARI *vüe par le dos.*

le temps de le prendre, il en bouche la ſortie, & eſt ſûr de retrouver le lendemain ſon gibier. Sa chair eſt bien ſupérieure à celle des autres cochons; on les apprivoiſe aiſément lorſqu'on les prend petits, mais ils ne peuvent ſouffrir les chiens qu'ils attaquent à tous momens. Ils ne font jamais plus de deux petits à la fois, & toutes les ſaiſons de l'année ſont propres à leur génération. Ils ſe tiennent toujours dans des marécages à moins qu'ils ne ſoient tout-à-fait inondés.

Le poil du patira n'eſt pas ſi dur que celui du ſanglier ou même du cochon domeſtique, ce poil eſt comme celui du pecari, doux & pliant. Les patiras ſuivent leur maître lorſqu'ils ſont apprivoiſés; ils ſe laiſſent manier par ceux qu'ils connoiſſent, & menacent de la tête & des dents ceux qu'ils ne connoiſſent pas.

LA ROUSSETTE *, LA ROUGETTE ** ET LE VAMPIRE ***.

LA Rouſſette & la Rougette nous paroiſſent faire deux eſpèces diſtinctes, mais qui ſont ſi voiſines l'une de l'autre, & qui ſe reſſemblent à tant d'égards, que nous croyons devoir les préſenter enſemble. La ſeconde ne

* La *Rouſſette*. Vulgairement le *chien-volant*.

Veſpertilio ingens. Cluſii *Exotic*. pag. 94.

Veſpertilio. Geſn. *Hiſt. avium*. pag. 772.

Canis volans ternatanus orientalis. Seba, vol. I, pag. 91, Tab. 57, fig. n.° 1 & 2.

Veſpertilio caudâ nullâ. Linn. *Syſt. nat.* edit. IV, pag. 66; & edit. VI, pag. 7. — *Vampyrus. Veſpertilio ecaudatus naſo ſimplici, membranâ inter fœmora diviſâ*, edit. X, pag. 31.

Veſpertilio cynocephalus ternatanus. Klein, *de quadrup*. pag. 61.

Pteropus ruſus aut niger, auriculis brevibus acutiuſculis..... La Rouſſette. Briſſon, *Regn. animal*. pag. 216.

The Great bat, from Madagaſcar. — Edwards, *Hiſt. of Birds*, part. IV, pag. 180.

** La *Rougette*. Le Chien-volant à col rouge.

Pteropus fuſcus, auriculis brevibus acutiuſculis, collo ſuperiore rubro... La Rouſſette à col rouge. Briſſon, *Regn. animal*. pag. 217.

Nota. Que M. Briſſon a ſéparé avec raiſon le genre de la rouſſette & de la rougette de celui des chauve-ſouris, & que M. Linnæus s'eſt trompé lorſqu'il a dit que les chauve-ſouris & les rouſſettes avoient également quatre dents inciſives à la mâchoire ſupérieure, & autant à l'inférieure: cela eſt vrai des rouſſettes, mais cela eſt autrement dans les chauve-ſouris; elles ont à la vérité quatre dents inciſives à la mâchoire ſupérieure, mais en même temps elles en ont ſix à la mâchoire inférieure;

diffère de la première que par la grandeur du corps & les couleurs du poil; la rouſſette, dont le poil eſt d'un roux-brun, a neuf pouces de longueur depuis le bout du muſeau juſqu'à l'extrémité du corps, & trois pieds d'envergure lorſque les membranes qui lui ſervent d'ailes ſont étendues; la rougette, dont le poil eſt cendré-brun, n'a guère que cinq pouces & demi de longueur & deux pieds d'envergure; elle porte ſur le cou un demi-collier d'un rouge vif, mêlé d'orangé dont on n'aperçoit aucun veſtige ſur le cou de la rouſſette: elles ſont toutes deux

---

ainſi elles ne peuvent être du même genre dans une méthode qui, comme celle de cet Auteur, eſt fondée ſur le nombre & l'ordre des dents.

*** Le *Vampire*, animal de l'Amérique qui n'a été indiqué que par les noms vagues de *grande chauve-ſouris d'Amérique*, ou *de chien-volant de la nouvelle Eſpagne.*

Nota. Que M. Linnæus a donné ce même nom *Vampyrus* à la rouſſette; ce n'eſt cependant pas de la rouſſette des Indes orientales à laquelle M. Linnæus applique ce nom de *Vampire*, mais de l'animal d'Amérique dont il eſt ici queſtion, que les Voyageurs ont dit qu'il ſuçoit le ſang des hommes ſans les éveiller; c'eſt donc à cette troiſième eſpèce & non pas à la première qu'on peut donner le nom de *Vampire.*

Canis volans maximus, auritus, ex novâ Hiſpaniâ. Seba, vol. I, pag. 92, Tab. 58, fig. n.° 1.

Veſpertilio cynocephalus maximus, auritus, ex novâ Hiſpaniâ. Klein, *de quadrup.* pag. 62.

Spectrum, veſpertilio ecaudatus naſo infundibuli-formi lanceolato. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 31.

Pteropus auriculis longis patulis, naſo membranâ antrorſum inflexâ aucto. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 217.

à peu-près des mêmes climats chauds de l'ancien continent ; on les trouve à Madagaſcar *(a)*, à l'île de Bourbon, à Ternate, aux Philippines & dans les autres îles de l'Archipel indien, où il paroît qu'elles ſont plus communes que dans la terre ferme des continens voiſins.

On trouve auſſi dans les pays les plus chauds du nouveau monde un autre quadrupède volant, dont on ne nous a pas tranſmis le nom américain, & que nous appellerons *Vampire*, parce qu'il ſuce le ſang des hommes & des animaux qui dorment, ſans leur cauſer aſſez de douleur pour les éveiller : cet animal d'Amérique eſt d'une eſpèce différente de celles de la rouſſette & de la rougette, qui toutes deux ne ſe trouvent qu'en Afrique & dans l'Aſie méridionale. Le vampire eſt plus petit que la rougette qui eſt plus petite elle-même que la rouſſette ; le premier, lorſqu'il vole, paroît être de la groſſeur d'un pigeon ; la ſeconde de la grandeur d'un corbeau ; & la troiſième de celle d'une groſſe poule. La rougette & la rouſſette ont toutes deux la tête aſſez bien faite, les oreilles courtes, le muſeau bien arrondi & à peu-près de la forme de celui d'un chien. Le vampire au contraire a le muſeau plus alongé, il a l'aſpect hideux

(a) Aux îles de Maſcareigne & de Madagaſcar, les chauve-ſouris ſont groſſes comme des poules, & ſi communes que quelquefois j'en ai vu l'air obſcurci. Leur cri eſt épouvantable. *Voyage de Madagaſcar, par de V. Paris, 1722, pages 83 & 245.*

comme les plus laides chauve-ſouris, la tête informe & ſurmontée de grandes oreilles fort ouvertes & fort droites; il a le nez contrefait, les narines en entonnoir, avec une membrane au-deſſus qui s'élève en forme de corne ou de crête pointue & qui augmente de beaucoup la difformité de ſa face. Ainſi l'on ne peut douter que cette eſpèce ne ſoit toute autre que celles de la rouſſette & de la rougette: le vampire eſt auſſi mal-faiſant que difforme, il inquiète l'homme, tourmente & détruit les animaux. Nous ne pouvons citer un témoignage plus authentique & plus récent que celui de M. de la Condamine: « les chauve-ſouris, dit-il *(b)*, qui ſucent le ſang des che- « vaux, des mulets, & même des hommes quand ils ne « s'en garantiſſent pas en dormant à l'abri d'un pavillon, « ſont un fléau commun à la plupart des pays chauds de « l'Amérique; il y en a de monſtrueuſes pour la groſſeur; « elles ont entièrement détruit à *Borja* & en divers autres « endroits le gros bétail que les Miſſionnaires y avoient « introduit, & qui commençoit à s'y multiplier ». Ces faits ſont confirmés par pluſieurs autres Hiſtoriens & Voyageurs. Pierre Martyr *(c)*, qui a écrit aſſez peu de

(b) Voyage de la rivière des Amazones, par M. de la Condamine; *Paris, 1745, page 171.*

(c) In Dariene novi orbis regione Hiſpani noctu veſpertilionum morſibus torquebantur, quæ ſi dormientem fortè momorderint quempiam, exhauſto ſanguine trahunt in vitæ diſcrimen & mortuos fuiſſe nonnullos ex eâ tabe compertum eſt. Petrus Martyr, *Oceani decadis tertiæ*, lib. VI.

temps après la conquête de l'Amérique méridionale, dit qu'il y a dans les terres de l'iſthme de Darien des chauve-ſouris qui ſucent le ſang des hommes & des animaux, pendant qu'ils dorment, juſqu'à les épuiſer & même au point de les faire mourir; Jumilla *(d)* aſſure la même choſe, auſſi-bien que Don George Juan & Don Antoine de Ulloa *(e)*. Il paroît en conférant ces témoignages que

---

(d) Dans l'Amérique méridionale, les chauve-ſouris ſont encore un fléau ſi cruel & ſi funeſte qu'il faut l'avoir éprouvé pour le croire: il y en a de deux ſortes, les unes ſont de la groſſeur de celles que nous voyons en Eſpagne, les autres ſont ſi groſſes qu'elles ont trois quarts d'aune de longueur d'un bout de l'aile à l'autre. *Les unes & les autres* ſont d'adroites ſangſues s'il en fût jamais, qui rôdent toute la nuit pour boire le ſang des hommes & des bêtes: ſi ceux que leur état oblige de dormir par terre n'ont pas ſoin de ſe couvrir depuis les pieds juſqu'à la tête, ce qui eſt extrêmement incommode dans des pays auſſi chauds, ils doivent s'attendre à être piqués des chauve-ſouris; à l'égard de ceux qui dorment dans les maiſons ſous des *moſquiteros*, quand ils n'auroient que le front découvert, ils en ſont infailliblement mordus, & ſi par malheur ces oiſeaux leur piquent une veine, ils paſſent des bras du ſommeil dans ceux de la mort, à cauſe de la quantité de ſang qu'ils perdent ſans s'en apercevoir, tant leur piqûre eſt ſubtile; outre que battant l'air avec leurs ailes, elles rafraîchiſſent le dormeur auquel elles ont deſſein d'ôter la vie. *Hiſtoire naturelle de l'Orénoque, par le Père Jumilla, traduite de l'eſpagnol, par M. Eidous: Avignon, 1758, tome III, page 100.*

(e) Les chauve-ſouris ſont communes à Carthagène; elles ſaignent fort adroitement les habitans en leur tirant aſſez de ſang, ſans les éveiller, pour les affoiblir extrêmement. *Extrait de la Relation hiſtorique du voyage de l'Amérique méridionale, par D. George Juan & D. Antoine de Ulloa, &c.* Bibliothèque raiſonnée, *tome XLIV, page 409.*

l'eſpèce

l'eſpèce de ces chauve-ſouris qui ſucent le ſang eſt nombreuſe & très-commune dans toute l'Amérique méridionale; néanmoins nous n'avons pu juſqu'ici nous en procurer un ſeul individu, mais on peut voir dans Seba la figure & la deſcription de cet animal, dont le nez eſt ſi extraordinaire que je ſuis très-étonné que les Voyageurs ne l'aient pas remarqué & ne ſe ſoient point écriés ſur cette difformité qui ſaute aux yeux, & de laquelle cependant ils n'ont fait aucune mention. Il ſe pourroit donc que l'animal étrange, dont Seba nous a donné la figure, ne fût pas celui que nous indiquons ici ſous le nom de *vampire*, c'eſt-à-dire, celui qui ſuce le ſang; il ſe pourroit auſſi que cette figure de Seba fût infidèle ou chargée, & enfin il ſe pourroit que ce nez difforme fût une monſtruoſité ou une variété accidentelle, quoiqu'il y ait des exemples de ces difformités conſtantes dans quelques autres eſpèces de chauve-ſouris: le temps éclaircira ces obſcurités & fixera nos incertitudes.

A l'égard de la rouſſette & de la rougette, elles ſont toutes deux au Cabinet du Roi, & elles ſont venues de l'île de Bourbon; ces deux eſpèces ne ſe trouvent que dans l'ancien continent & ne ſont nulle part auſſi nombreuſes, en Afrique & en Aſie, que celle du vampire l'eſt en Amérique. Ces animaux ſont plus grands, plus forts & peut-être plus méchans que le vampire; mais c'eſt à force ouverte, en plein jour auſſi-bien que la nuit qu'ils font leur dégât; ils tuent

les volailles & les petits animaux, ils ſe jettent même ſur les hommes, les inſultent & les bleſſent au viſage par des morſures cruelles ; & aucun Voyageur ne dit qu'ils ſucent le ſang des hommes & des animaux endormis.

Les Anciens connoiſſoient imparfaitement ces quadrupèdes ailés, qui ſont des eſpèces de monſtres, & il eſt vraiſemblable que c'eſt d'après ces modèles bizarres de la Nature, que leur imagination a deſſiné les harpies. Les ailes, les dents, les griffes; la cruauté, la voracité, la ſaleté ; tous les attributs difformes, toutes les facultés nuiſibles des harpies conviennent aſſez à nos rouſſettes. Hérodote *(f)* paroît les avoir indiquées lorſqu'il a dit qu'il y avoit de grandes chauve-ſouris qui incommodoient beaucoup les hommes qui alloient recueillir la caſſe autour des marais de l'Aſie; qu'ils étoient obligés de ſe couvrir de cuir le corps & le viſage pour ſe garantir de leurs morſures dangereuſes. Strabon *(g)* parle de très-grandes chauve-ſouris dans la Méſopotamie, dont la chair eſt bonne à manger. Parmi les modernes,

---

(f) Herodot. lib. III. *Nota.* Il eſt ſingulier que Pline, qui nous a tranſmis comme vrais tant de faits apocryphes & même merveilleux, accuſe ici Hérodote de menſonge, & diſe que ce fait des chauve-ſouris, qui ſe jettent ſur les hommes, n'eſt qu'un conte de la vieille & fabuleuſe antiquité.

(g) In Meſopotamiâ inter Euphratis converſiones, eſt maxima veſpertilionum multitudo, qui longè majores ſunt quàm in cæteris locis. Capiuntur, & in eſum condiuntur. Strabo, lib. XVI.

Albert, Iſidore, Scaliger, ont fait mention, mais vaguement, de ces grandes chauve-ſouris. Linſcot, Nicolas Mathias *(h)*, François Pyrard *(i)* en ont parlé plus préciſément, & Oliger Jacobeus *(k)* en a donné une courte deſcription avec la figure; enfin l'on en trouve des deſcriptions & des figures bien faites dans Seba & dans Edwards, leſquelles s'accordent avec les nôtres.

Les rouſſettes ſont des animaux carnaſſiers, voraces & qui mangent de tout; car lorſque la chair ou le poiſſon leur manque, elles ſe nourriſſent de végétaux & de

---

(h) Nicolas Mathias, dans ſon voyage imprimé à Viſurgbourg, en Suédois, dit, *page 123*, que ces grandes chauve-ſouris, volent en troupe pendant la nuit, qu'elles boivent du ſuc des palmiers en ſi grande quantité qu'elles s'enivrent, & tombent comme mortes au pied des arbres; que lui-même en avoit pris une dans cet état, & que l'ayant attachée avec des clous à une muraille, elle rongea les clous & les arrondit avec ſes dents comme ſi on les eût limés; il dit auſſi que ſon muſeau reſſembloit à celui d'un renard.

(i) On voit dans l'île de Saint-Laurent & aux Maldives des chauve-ſouris plus groſſes que des corbeaux. *Voyage de Pyrard; Paris, 1619, tome I, pages 38 & 132.* — Les chauve-ſouris volent en plein jour dans le Malabar; elles ſont groſſes comme des chats, & on les mange ſans répugnance. *Extrait de la Relation des Miſſions du Tranguebar. Bibliothèque raiſonnée, tome XXXII, page 194.*

(k) Il y a deux de ces chauve-ſouris dans le *Muſeum regium Haffniæ, 1696, pag. 12, tab. 5, fig. 3.* Il dit que chacune de ces chauve-ſouris étoient grandes comme un gros corbeau; qu'elles avoient, de la tête en bas, un pied de longueur; que le membre génital avoit deux pouces de long; & il ajoute, d'après *Linſcot*, que les Indiens les mangent & les trouvent auſſi bonnes que des perdrix.

fruits de toute eſpèce *(l)*; elles boivent le ſuc des palmiers, & il eſt aiſé de les enivrer & de les prendre en mettant à portée de leur retraite des vaſes remplis d'eau de palmier ou de quelqu'autre liqueur fermentée; elles s'attachent & ſe ſuſpendent aux arbres avec leurs ongles; elles vont ordinairement en troupe, & plus la nuit que le jour; elles fuient les lieux trop fréquentés & demeurent dans des déſerts, ſur-tout dans les iſles inhabitées. Elles ſe portent au coït avec ardeur; le ſexe dans le mâle eſt très-apparent; la verge n'eſt point engagée dans un fourreau comme celle des quadrupèdes, elle eſt hors du corps à peu-près comme dans l'homme & le ſinge *(m)*; le ſexe des femelles eſt auſſi fort apparent;

(l) Aux îles Manilles on voit ſur les arbres une infinité de grandes chauve-ſouris qui pendent attachées les unes aux autres ſur les arbres, & qui prennent leur vol à l'entrée de la nuit pour aller chercher leur nourriture dans des bois fort éloignés: elles volent quelquefois en ſi grand nombre & ſi ſerrées qu'elles obſcurciſſent l'air de leurs grandes ailes, qui ont quelquefois ſix palmes d'étendue; elles ſavent diſcerner, dans l'épaiſſeur des bois, les arbres dont les fruits ſont mûrs, elles les dévorent pendant toute la nuit avec un bruit qui ſe fait entendre de deux milles, & vers le jour elles retournent vers leurs retraites. Les Indiens qui voient manger leurs meilleurs fruits par ces animaux, leur font la guerre, non-ſeulement pour ſe venger, mais pour ſe nourrir de leur chair à laquelle ils prétendent trouver le goût du lapin. *Hiſtoire générale des Voyages, par M. l'Abbé Prevoſt, tome X, page 389.*

(m) In hoc animali uterque ſexus dignoſcebatur: nam eorum aliquot qui mihi conſpecti ſunt ſatis longum exortumque penem habebant quales fere ſimiarum eſt. Carol. Cluſii. *Exotic.* Raphelingiæ, 1605, tom. II, pag. 94.

elles n'ont que deux mamelles placées ſur la poitrine, & ne produiſent qu'en petit nombre, mais plus d'une fois par an. La chair de ces animaux, ſur-tout lorſqu'ils ſont jeunes, n'eſt pas mauvaiſe à manger, les Indiens la trouvent bonne, & ils en comparent le goût à celui de la perdrix ou du lapin.

Les Voyageurs de l'Amérique s'accordent à dire que les grandes chauve-ſouris de ce nouveau continent ſucent, ſans les éveiller, le ſang des hommes & des animaux endormis. Les Voyageurs de l'Aſie & de l'Afrique, qui font mention de la rouſſette ou de la rougette, ne parlent pas de ce fait ſingulier; néanmoins leur ſilence ne fait pas une preuve complète, ſur-tout y ayant tant de conformité & tant d'autres reſſemblances entre les rouſſettes & ces grandes chauve-ſouris que nous avons appelées *vampires;* nous avons donc cru devoir examiner comment il eſt poſſible que ces animaux puiſſent ſucer le ſang ſans cauſer en même temps une douleur au moins aſſez ſenſible pour réveiller une perſonne endormie. S'ils entamoient la chair avec leurs dents, qui ſont très-fortes & groſſes comme celles des autres quadrupèdes de leur taille, l'homme le plus profondément endormi, & les animaux ſur-tout, dont le ſommeil eſt plus léger que celui de l'homme, ſeroient bruſquement réveillés par la douleur de cette morſure: il en eſt de même des bleſſures qu'ils pourroient faire avec leurs ongles; ce n'eſt donc qu'avec la langue qu'ils peuvent faire des

ouvertures aſſez ſubtiles dans la peau pour en tirer du ſang & ouvrir les veines ſans cauſer une vive douleur. Nous n'avons pas été à portée de voir la langue du vampire, mais celle des rouſſettes que M. Daubenton a examinée avec ſoin, ſemble indiquer la poſſibilité du fait: cette langue eſt pointue & hériſſée de papilles dures très-fines, très-aiguës & dirigées en arrière; ces pointes qui ſont très-fines peuvent s'inſinuer dans les pores de la peau, les élargir & pénétrer aſſez avant pour que le ſang obéiſſe à la ſuccion continuelle de la langue. Mais c'eſt aſſez raiſonner ſur ce fait dont toutes les circonſtances ne nous ſont pas bien connues, & dont quelques-unes ſont peut-être exagérées ou mal rendues par les Écrivains qui nous les ont tranſmiſes.

ADDITION

à l'article de la ROUSSETTE, de la ROUGETTE & des CHAUVE-SOURIS.

J'AI trouvé dans une note de M. Commerſon, qu'il a vu à l'île de Bourbon des milliers de grandes chauve-ſouris (rouſſettes & rougettes) qui voltigeoient ſur le ſoir en bandes comme les corbeaux, & ſe poſoient particulièrement ſur les arbres de *vaccoun*, dont elles mangent les fruits. Il ajoute, que priſes dans la bonne ſaiſon elles ſont bonnes à manger, que leur goût approche abſo-

lument de celui du lièvre, & que leur chair eſt également noire.

Feu M. de la Nux, qui étoit mon Correſpondant dans cette même iſle, m'a envoyé, depuis l'impreſſion de mon Ouvrage, quelques obſervations, & de très-bonnes réflexions critiques ſur ce que j'ai dit de ces animaux. Voici l'extrait d'une très-longue lettre fort inſtructive qu'il m'a écrite à ce ſujet de l'île de Bourbon, le 24 octobre 1772.

J'aime également, me dites-vous, Monſieur, dans votre lettre du 8 mars 1770, j'aime également quelqu'un qui m'apprend une vérité ou qui me relève d'une erreur; ainſi écrivez-moi, je vous ſupplie, en toute liberté & toute franchiſe.... Oh pour le coup je réponds, Monſieur, on ne peut pas mieux à votre noble invitation. Je n'ai point héſité de me livrer aux détails, & je ne veux point excuſer ma prolixité, bien fâché même de n'en ſavoir pas plus ſur les rouſſettes, pour avoir à vous en dire davantage. Les preuves ne peuvent être trop multipliées (me ſemble) quand il s'agit de combattre des erreurs accréditées depuis long-temps. L'on diroit que l'on n'a vu ces animaux qu'avec les yeux de l'effroi; on les a trouvés laids, monſtrueux, & ſans autre examen que la première inſpection de leur figure on leur a fait des mœurs, un caractère & des habitudes qu'ils n'ont point du tout, comme ſi la méchanceté, la férocité, la mal-propreté étoient inſéparables de la laideur.

M. de la Nux obſerve que dans ma deſcription, le volume de la rouſſette eſt exagéré, ainſi que le nombre de ces animaux, que leur cri n'a rien d'épouventable; il ajoute, qu'un homme ouvrant la bouche &

rétréciſſant le paſſage de la voix en aſpirant & reſpirant ſucceſſivement avec force, donne à peu-près le ſon rauque du cri d'une rouſſette, & que cela n'eſt pas fort effrayant. Il dit encore, que quand ces animaux ſont tranquilles ſur un grand arbre, ils ont un gazouillement de ſociété léger, & qui n'eſt point déplaiſant.

Page 61. Pline a eu raiſon, dit-il, de traiter de fabuleux le récit d'Hérodote; les rouſſettes, les rougettes, au moins dans ces iſles, ne ſe jettent point ſur les hommes; elles les fuient bien loin de les attaquer. Elles mordent & mordent très-dur, mais c'eſt à leur corps défendant, quand elles ſont abattues, ſoit par le *court-bâton*, ſoit par le coup de fuſil, ou priſes dans des filets; & quiconque en eſt mordu ou égratigné, n'a qu'à s'en prendre à ſa mal-adreſſe & non à une férocité que l'animal n'a point.

Page 62, notes *a, b, c.* Le volume des rouſſettes eſt ici plus approchant du vrai.... *Les chauve-ſouris volent en plein jour dans le Malabar.* Cela eſt vrai des rouſſettes & non des rougettes. Les autres volent en plein jour: cela veut ſeulement dire qu'on en voit voler de temps à autre dans le cours du jour; mais une à une & point en troupe. Alors elles volent très-haut & aſſez pour que leur ampleur paroiſſe moindre de plus de moitié. Elles vont fort loin & à tire-d'ailes, & je crois très-poſſible qu'elles traverſent de cette île de Bourbon à l'île de France en aſſez peu de temps (la diſtance eſt au moins de trente lieues). Elles ne planent pas comme l'oiſeau de proie, comme la frégate, &c. mais dans cette grande élévation au-deſſus de la ſurface de la terre, de cent, peut-être deux cents toiſes & plus, le mouvement de leurs bras eſt lent, il eſt prompt quand elles volent bas, & d'autant plus prompt qu'elles ſont plus proches de terre.

A parler exactement, la rouſſette ne vit pas en ſociété; le beſoin d'alimens,

d'alimens, la pâture les réuniſſent en troupes, en compagnies plus ou moins nombreuſes. Ces compagnies ſe forment fortuitement ſur les arbres de hautes futaies, ou chargés ou à proximité des fleurs ou des fruits qui leur conviennent. On voit les rouſſettes y arriver ſucceſſivement, ſe prendre par les griffes de leurs pattes de derrière & reſter là tranquilles fort long-temps, ſi rien ne les effarouche; il y en a cependant toujours quelques-unes, de temps en temps, qui ſe détachent & font compagnie. Mais qu'un oiſeau de proie paſſe au-deſſus de l'arbre, que le tonnerre vienne à éclater, qu'il ſe tire un coup de fuſil ou ſur elles ou dans le canton, ou que déjà pourchaſſées & effarouchées, elles entrevoient au-deſſous d'elles quelqu'un, ſoit chaſſeur ou autre, elles s'envolent toutes à la fois, & c'eſt pour lors qu'on voit en plein jour de ces compagnies, qui, quoique bien fournies, n'obſcurciſſent point l'air; elles ne peuvent voler aſſez ſerrées pour cela; l'expreſſion eſt au moins hyperbolique. Mais dire, *on voit ſur les arbres une infinité de grandes chauve-ſouris qui pendent attachées les unes aux autres ſur les arbres*, c'eſt dire aſſez mal une fauſſeté, ou du moins une abſurdité. Les rouſſettes ſont trop hargneuſes pour ſe tenir ainſi par la main; & en conſidérant leur forme on reconnoît aiſément l'impoſſibilité d'une pareille chaîne. Elles branchent ou au-deſſus ou au-deſſous, ou à côté les unes des autres, mais toujours une à une.

Je dois placer ici le peu que j'ai à dire des rougettes. On n'en voit point voler de jour; elles vivent en ſociété dans des grands creux d'arbres pourris, en nombre quelquefois de plus de quatre cents. Elles ne ſortent que ſur le ſoir à la grande brune, & rentrent avant l'aube. L'on aſſure, & il paſſe en cette île pour conſtant, que quelle que ſoit la quantité d'individus qui compoſent une de ces ſociétés, il ne s'y trouve qu'un ſeul mâle: je n'ai pu vérifier le fait. Je dois ſeulement dire que ces animaux ſédentaires

parviennent à une haute graiſſe ; que dans le commencement de la Colonie, nombre de gens peu aiſés & point délicats, inſtruits ſans doute par les Malacaſſes, s'approviſionnoient largement de cette graiſſe pour en apprêter leur manger. J'ai vu le temps où un bois de chauve-ſouris (c'eſt ainſi qu'on appeloit les retraites de nos rougettes) étoit une vraie trouvaille. Il étoit facile, comme on en peut juger, de défendre la ſortie de ces animaux, puis de les tirer en vie un à un, ou de les étouffer par la fumée, & de façon ou d'autre de connoître le nombre de femelles & de mâles qui compoſoient la ſociété : je n'en ſais pas plus ſur cette eſpèce. Je reviens à la note... Autre hyperbole. *Le bruit que ces animaux font pendant la nuit en dévorant en grande troupe les fruits mûrs qu'ils ſavent diſcerner dans l'épaiſſeur des bois*..... En liſant cela, qui n'attribuera ce prétendu bruit à l'acte de maſtication ! le bruit que l'on entend de fort loin, & de jour comme de nuit, eſt celui naturel à ces animaux quand ils ſont en colère & quand ils ſe diſputent la pâture, & il ne faut pas croire que les rouſſettes ne mangent que la nuit. Elles ont l'œil bon ainſi que l'odorat, elles voient très-bien le jour ; il n'eſt point merveilleux qu'elles diſcernent dans l'épaiſſeur des bois les fruits, les graines mûres ainſi que les fleurs. D'ailleurs les bananes de toutes eſpèces, dont elles ſont très-friandes, les pêches & les autres fruits que les Indiens cultivent, ne ſont point dans l'épaiſſeur des bois.... *La rouſſette eſt un bon gibier*..... Oui, pour qui peut vaincre la répugnance qu'inſpire ſa figure. La jeune, ſur-tout de quatre à cinq mois, déjà graſſe, eſt en ſon genre auſſi bonne que le pintadeau, que le marcaſſin dans le leur. Les vieilles ſont dures, bien que très-graſſes, dans la ſaiſon des fruits qui leur conviennent, c'eſt-à-dire, pendant tout l'été & une bonne partie de l'automne. Les mâles ſur-tout acquièrent en vieilliſſant un fumet déplaiſant & fort.... Il n'eſt pas autrement exact de dire en général, *les Indiens en*

mangent. On ſait que l'Indien ne mange d'aucun animal, qu'il n'en tue aucun. Peut-être bien les Maures, les Malayes en mangent-ils ; certainement bien des Européens en mangent ; ainſi dans le vrai, on mange des rouſſettes dans l'Inde, quoique l'Indien, proprement dit, n'en mange pas. Dans cette île on mange des rouſſettes & des rougettes.

Après l'examen ci-deſſus, je viens au corps de l'hiſtoire ; il a beſoin de rectification. Et pour preuve, je n'ai qu'à oppoſer ce que je connois des rouſſettes, ce que j'en ai vu, & ce qu'en ont imaginé les autres, d'après leſquels l'Hiſtorien de la Nature a parlé.

Les rouſſettes & les rougettes ſont naturelles dans les îles de France, de Bourbon & de Madagaſcar. Il y a cinquante ans & plus (en 1772) que j'habite celle de Bourbon. Quand j'y arrivai, en ſeptembre 1722, ces animaux étoient auſſi communs, même dans les quartiers déjà établis, qu'ils y ſont rares actuellement. La raiſon en eſt toute naturelle, 1.° la forêt n'étoit pas encore éloignée des établiſſemens, & il leur faut la forêt ; aujourd'hui elle eſt très-reculée. 2.° La rouſſette eſt vivipare, & ne met au jour qu'un ſeul petit par an. 3.° Elle eſt chaſſée pour ſa viande, pour ſa graiſſe, pour les jeunes individus, pendant tout l'été, tout l'automne & une partie de l'hiver, par les Blancs au fuſil, par les Nègres au filet ; il faut que l'eſpèce diminue beaucoup & en peu de temps ; outre qu'abandonnant les quartiers établis pour ſe retirer dans les lieux qui ne le ſont pas encore, & dans l'intérieur de l'île, les Nègres marrons ne les épargnent pas quand ils le peuvent.

Le temps des amours de ces animaux eſt ici vers le mois de mai, c'eſt-à-dire, en général, dans le milieu de l'automne. Celui de la ſortie des fœtus eſt environ un mois après l'équinoxe du printemps : ainſi la durée de la geſtation eſt de quatre & demi à cinq mois. J'ignore celle de l'accroiſſement des petits, mais je ſais

qu'il paroît fait au ſolſtice d'hiver, c'eſt-à-dire, à peu-près au bout de huit mois, depuis la naiſſance. Je ſais de plus qu'on ne voit plus de petites rouſſettes, paſſé Avril & Mai, temps auquel on diſtingue aiſément les vieilles des jeunes, par les couleurs plus vives des robes de celles-ci. Les vieilles griſonnent, je ne ſais pas au bout de quel temps, & c'eſt pour lors qu'elles ſont très-dures, les mâles ſur-tout; c'eſt pour lors que ceux-ci ſentent très-fort, comme je l'ai déjà dit, qu'il n'y a que des Nègres qui puiſſent en manger, & qu'il n'y a de bon que leur graiſſe, dont en général l'eſpèce eſt aſſez bien pourvue depuis la fin du printemps juſqu'au commencement de l'hiver.

Ce n'eſt certainement pas la chair de quelque eſpèce que ce ſoit qui fournit l'embonpoint des rouſſettes & des rougettes, ni même qui fait le moindrement partie de leur nourriture, ce n'eſt pas de la viande qu'il leur faut. Bref, ces animaux ne ſont du tout point carnaſſiers, ils ſont & ne ſont que frugivores. Les bananes, les pêches, les goyaves, bien des ſortes de fruits dont nos forêts ſont ſucceſſivement pourvues, les baies de guy & autres, voilà de quoi ils ſe nourriſſent, & ils ne ſe nourriſſent que de cela; ils ſont encore très-friands de ſucs de certaines fleurs à ombelles, telles entr'autres celles de nos bois puans, dont le *nectareum* eſt très-ſuccinct, ce ſont ces fleurs très-abondantes en Janvier & Février, plus généralement au cœur de l'été, qui attirent vers le bas de notre île les rouſſettes en grand nombre; elles font pleuvoir à terre les étamines nombreuſes de ces fleurs, & il eſt très-probable que c'eſt pour la ſuccion du *nectareum* des fleurs à ombelles, peut-être encore de nombre d'autres fleurs de genres différens, que leur langue eſt telle que l'apprend l'exacte & ſavante deſcription qu'en a donnée M. Daubenton. J'obſerverai que la mangue eſt un fruit dont la peau eſt réſineuſe, & que nos animaux n'y touchent point. Je ſais qu'en cage on leur a fait

manger du pain, des cannes de ſucre, &c. je n'ai pas ſu ſi on leur avoit fait manger de la viande, crue ſur-tout; mais en euſſent-elles mangé en cage, ce n'eſt point dans l'état d'eſclavage que je les conſidère, il change trop les mœurs, les caractères, les habitudes de tous les animaux. Dans le très-vrai, l'homme n'a rien à craindre de ceux-ci pour lui perſonnellement ni pour ſa volaille. Il leur eſt de toute impoſſibilité de prendre, je ne dis pas une poule, mais le moindre petit oiſeau. Une rouſſette ne peut pas, comme un faucon, comme un épervier, &c. fondre ſur une proie. Si elle approche trop la terre, elle y tombe & ne peut reprendre le vol qu'en grimpant contre quelque appui que ce puiſſe être, fût-ce un homme qu'elle rencontrât *(n)*. Une fois à terre, elle ne peut que s'y traîner mauſſadement & aſſez lentement, auſſi ne s'y tient-elle que le moins de temps qu'elle peut; elle n'eſt point faite pour la courſe; voudroit-elle attraper un oiſeau ſur une branche! la dégaine avec laquelle elle eſt ſouvent obligée d'en parcourir une pour aller vers le bout mettre le vent dans ſes voiles, pour aller prendre ſon vol, montre évidemment que telles tentatives ne lui réuſſiroient jamais. Et afin de me mieux faire entendre, je dois dire, que pour s'envoler, ces animaux ne peuvent, comme les oiſeaux, s'élancer dans l'air; il faut qu'ils le battent des ailes à pluſieurs repriſes avant de dépendre ſes griffes de leurs pattes de l'endroit où ils ſe ſont accrochés; & quelque pleines que ſoient les voiles en quittant la place, leur poids les abaiſſe, & pour s'élever, ils parcourent la concavité d'une courbe. Mais la place où ils ſe trouvent quand il faut partir, n'eſt pas

---

(n) J'ai vu une rouſſette toute jeune encore, entrer au vol dans ma maiſon à la grande brune, s'abattre exactement aux pieds d'une jeune Nègreſſe de ſept à huit ans, & incontinent grimper le long de cet enfant, qui, par bonheur étoit proche de moi. Je la débarraſſai aſſez promptement pour que les crochets des ailes n'euſſent point encore atteint ou ſes épaules ou ſon viſage.

toujours commode pour le jeu libre de leurs ailes, il peut ſe trouver des branches trop proches qui l'empêcheroient, & dans cette conjoncture la rouſſette parcourt la branche juſqu'à ce qu'elle puiſſe prendre ſon eſſor ſans riſque. Il arrive aſſez ſouvent, dans une nombreuſe troupe de ces quadrupèdes volans, ſurpriſe, ou par un coup de tonnerre, ou un coup de fuſil, ou par telle autre épouvantail ſubit, & ſurpriſe ſur un arbre de médiocre hauteur, comme de vingt à trente pieds, ſous les branches; il arrive, dis-je, aſſez ordinairement que pluſieurs tombent juſqu'à terre avant d'avoir pu prendre l'air néceſſaire pour les ſoutenir, & on les voit incontinent remonter le long des arbres qui ſe trouvent à leur portée, pour prendre leur vol ſitôt qu'elles le peuvent. Que l'on ſe repréſente des Voyageurs chaſſant ces animaux qu'ils ne connoiſſent point, dont la forme & la figure leur cauſent un certain effroi, entourés tout-à-coup d'un nombre de rouſſettes, tombées de leur fait; que quelqu'un de la bande ſe trouve empêtré d'une ou deux rouſſettes grimpantes, & que cherchant à ſe débarraſſer & s'y prenant mal, il ſoit égratigné, même mordu, ne voilà-t-il pas le thème d'une relation qui fera les rouſſettes féroces, ſe ruant ſur les hommes, cherchant à les bleſſer au viſage, les dévorer, &c. & au bout du compte, cela ſe réduira à la rencontre fortuite d'animaux d'eſpèces bien différentes, qui avoient grande peur les uns des autres. J'ai dit plus haut, qu'il falloit la forêt aux rouſſettes; on voit bien ici que c'eſt par inſtinct de conſervation qu'elles la cherchent & non par caractère ſauvage & farouche. A ce que j'ai déjà fait connoître des rouſſettes & des rougettes, ſi j'ajoute qu'elles ne donnent point ſur la charogne, que naturellement elles ne mangent point à terre, qu'il faut qu'elles ſoient appendues pour prendre leur nourriture; j'aurai, je penſe, détruit le préjugé qui les fait carnivores, voraces, méchantes, cruelles, &c. ſi je dis de plus que leur vol eſt auſſi lourd, auſſi bruiant, ſur-tout proche de terre,

que celui des vampires doit l'être peu, doit être léger, j'aurai par ce dernier caractère, éloigné conſidérablement encore une eſpèce de l'autre.

De ce que l'on voit par fois des rouſſettes raſer la ſurface de l'eau, à peu-près comme fait l'hyrondelle, on les a fait ſe nourrir de poiſſon, on en a fait des pêcheurs, & il le falloit bien, dès qu'on vouloit qu'elles mangeaſſent de tout. Cette chair ne leur convient pas plus que toute autre. Encore une fois, elles ne ſe nourriſſent que de végétaux. C'eſt pour ſe baigner qu'elles raſent l'eau, & ſi elles ſe ſoutiennent au vol plus près de l'eau qu'elles ne le peuvent de la terre, c'eſt que la réſiſtance de celle-ci intéreſſe le battement des ailes qui eſt libre ſur l'eau. De ceci réſulte évidemment la propreté naturelle des rouſſettes. J'en ai bien vu, j'en ai bien tué, je n'ai jamais trouvé ſur aucunes d'elles la moindre ſaleté; elles ſont auſſi propres que le ſont en général les oiſeaux.

La rouſſette n'eſt pas de ces animaux que nous ſommes portés à trouver beaux; elle eſt même déplaiſante à voir en mouvement & de près. Il n'y a qu'un ſeul point de vue, & il n'y a qu'une ſeule attitude qui lui ſoit avantageuſe relativement à nous, dans laquelle on la voit avec une ſorte de plaiſir, dans laquelle tout ce qu'elle a de hideux, de monſtrueux diſparoît. Branchée à un arbre, elle s'y tient la tête en bas, les ailes pliées & exactement plaquées contre le corps; ainſi ſa voilure qui fait ſa difformité, de même que ſes pattes de derrière, qui la ſoutiennent à l'aide des griffes dont elles ſont armées, ne paroiſſent point. L'on ne voit en pendant qu'un corps rond, pottelé, vêtu d'une robe d'un brun-foncé, très-propre & bien colorié, auquel tient une tête, dont la phyſionomie a quelque choſe de vif & de fin. Voilà l'attitude de repos des rouſſettes; elles n'ont que celle-là, & c'eſt celle dans laquelle elles ſe tiennent le plus long-temps pendant le

jour. Quant au point de vue, c'eſt à nous à le choiſir. Il faut ſe placer de manière à les voir dans un demi-raccourci, c'eſt-à-dire, à l'élévation au-deſſus de terre de quarante à ſoixante pieds, & dans une diſtance de cent cinquante pieds, plus ou moins. Maintenant, qu'on ſe repréſente la tête d'un grand arbre garnie dans ſon pourtour & dans ſon milieu, de cent, cent cinquante, peut-être deux cents de pareilles girandolles, n'ayant de mouvement que celui que le vent donne aux branches, & l'on ſe fera l'idée d'un tableau qui m'a toujours paru curieux, & qui ſe fait regarder avec plaiſir. Dans les Cabinets les plus riches en ſujets d'Hiſtoire Naturelle, on ne manque pas de placer une rouſſette éployée & dans toute l'étendue de ſon envergure; de ſorte qu'on la montre dans ſon action & dans tout ſon laid. Il faudroit, me ſemble, s'il étoit poſſible, en montrer à côté ou au-deſſus, quelqu'une dans l'attitude naturelle du repos; car celle que montre l'eſtampe, *planche III*, n'eſt point encore la véritable: on ne voit jamais les rouſſettes à terre tranquilles ſur leurs quatre jambes.

Je terminerai ces notes en diſant que la rouſſette & la rougette fourniſſent une nourriture ſaine. On n'a jamais entendu dire que qui que ce ſoit en ait été incommodé, quoique nombre de fois on en ait mangé avec excès. Cela ne doit point ſurprendre, dès que l'on ſait bien que ces animaux ne vivent que de fruits mûrs, de ſucs & de fleurs, & peut-être des exudations de nombre d'arbres. Je le ſoupçonnois fortement; le paſſage d'Hérodote me le fait croire; mais je ne l'ai pas aſſez vu pour donner la choſe comme une vérité conſtante.

LA

De Seve delin. C. Baquoy Sculp

LA ROUSSETTE.

de Sève del. L. Legrand Sculp.

LA ROUGETTE.

LA CHAUVE-SOURIS

FER DE LANCE *.

DANS le grand nombre d'eſpèces de Chauve-ſouris qui n'étoient ni nommées ni connues, nous en avons indiqué quelques-unes par des noms empruntés des Langues étrangères, & d'autres par des dénominations tirées de leur caractère le plus frappant; il y en a une que nous avons appelée le *Fer à cheval*, parce qu'elle porte au-devant de ſa face un relief exactement ſem-

* *Veſpertilio Americanus vulgaris.* La chauve-ſouris commune d'Amérique. Seba, *vol. I, pag. 90, tab. 55, fig. 2.*

Veſpertilio murini coloris, pedibus anticis tetradactylis, poſticis pentadactylis, naſo criſtato..... *Veſpertilio Americanus.* La chauve-ſouris d'Amérique. Briſſon, *Regn. anim.* pag 228. *Nota.* M. Briſſon s'eſt trompé en ne donnant à cette chauve-ſouris que quatre doigts aux ailes; c'eſt la figure donnée par Seba qui l'a induit en erreur, elle ne préſente en effet que trois doigts dans la membrane de l'aile, & un quatrième qui fait le pouce, mais c'eſt une faute du Deſſinateur. M. Edwards, qui a été plus exact dans le deſſin qu'il a fait de cet animal, y a marqué les cinq doigts qu'il a réellement comme toutes les autres chauve-ſouris.

Veſpertilio roſtro appendice auriculæ formâ donato. Sloane, *Hiſt. of Jamaïc.* vol. II, pag. 330.

Bat from Jamaïca. Edwards, *of Birds*, pag. 201, tab. *ibid.* fig. 1.

Perſpicillatus veſpertilio ecaudatus, naſo foliato plano acuminato. Syſt. nat. 7. Muſ. ad Fr. 1, pag. 7. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 31.

blable à la forme d'un fer à cheval. Nous nommons de même celle dont il eſt ici queſtion, le *Fer de lance*, parce qu'elle préſente une crête ou membrane en forme de treffle très-pointu, & qui reſſemble parfaitement à un fer de lance garni de ſes oreillons. Quoique ce caractère ſuffiſe ſeul pour la faire reconnoître & diſtinguer de toutes les autres, on peut encore ajouter qu'elle n'a preſque point de queue, qu'elle eſt à peu-près du même poil & de la même groſſeur que la chauve-ſouris commune, mais qu'au lieu d'avoir comme elle & comme la plupart des autres chauve-ſouris, ſix dents inciſives à la mâchoire inférieure, elle n'en a que quatre : au reſte, cette eſpèce qui eſt fort commune en Amérique, ne ſe trouve point en Europe.

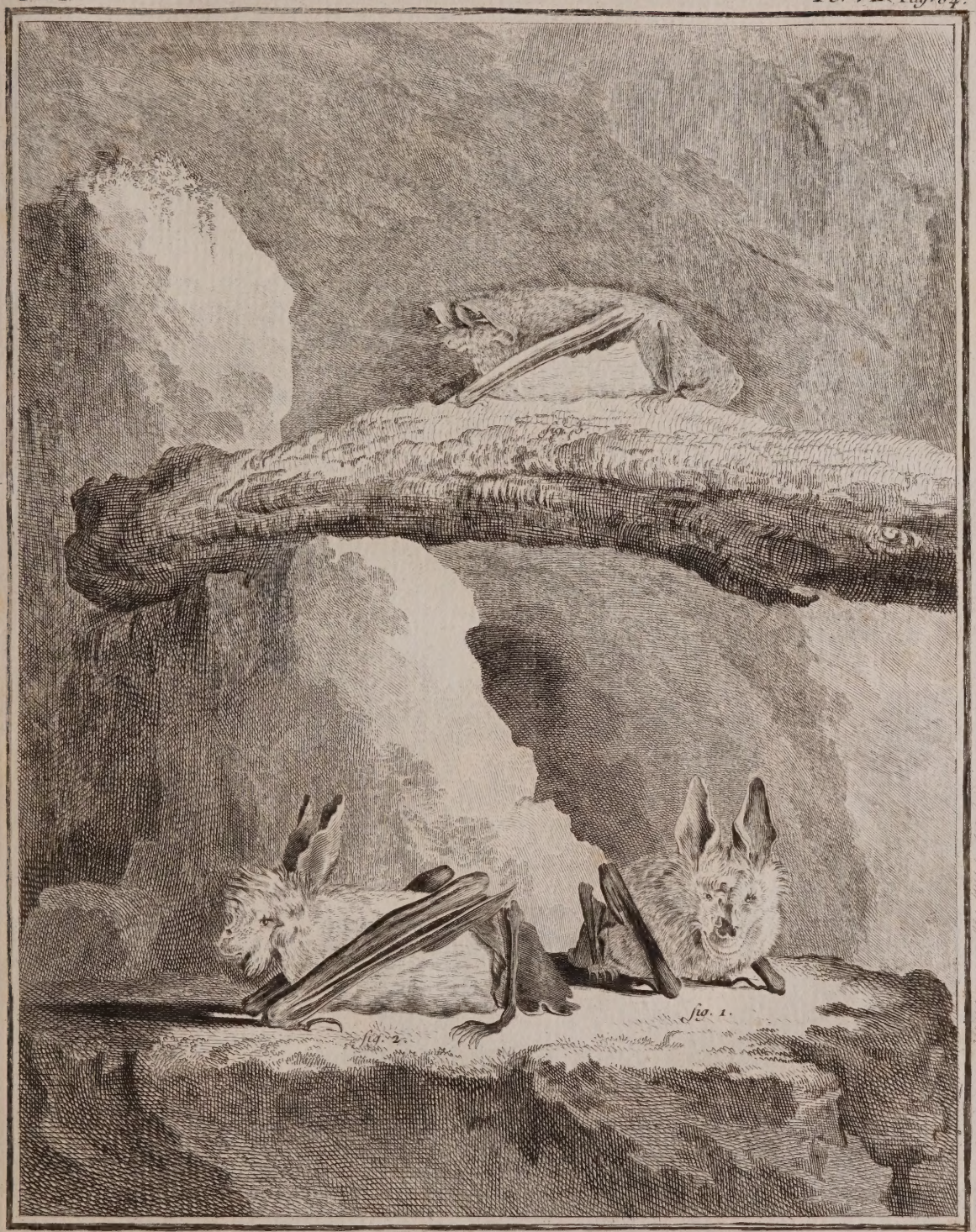
Il y a au Sénégal une autre chauve-ſouris, qui a auſſi une membrane ſur le nez, mais cette membrane, au lieu d'avoir la forme d'un fer de lance ou d'un fer à cheval, comme dans les deux chauve-ſouris dont nous venons de faire mention, a une figure plus ſimple & reſſemble à une feuille ovale : ces trois chauve-ſouris étant de différens climats, ne ſont pas de ſimples variétés, mais des eſpèces diſtinctes & ſéparées. M. Daubenton a donné la deſcription de cette chauve-ſouris du Sénégal ſous le nom de la *Feuille*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1759, page 374.*

Les chauve-ſouris qui ont déjà de grands rapports avec les oiſeaux par leur vol, par leurs ailes & par la

De Seve del. LA CHAUVE-SOURIS FER-DE-LANCE. L. le Grand Scul.

Le Sueur del. Leroux le Grand Sculp.

CHAUVE-SOURIS ÉTRANGERE.
grandeur de Nature.



De Seve del

Louis Le Grand Sculp.

CHAUVE SOURIS ÉTRANGERES
grandeur de Nature.

De Seve delin. C. Baquoy Sculp.

CHAUVES OURIS ÉTRANGERES.
grandeur de Nature.

force des muſcles pectoraux, paroiſſent s'en approcher encore par ces membranes ou crêtes qu'elles ont ſur la face; ces parties excédantes, qui ne ſe préſentent d'abord que comme des difformités ſuperflues, ſont les caractères réels & les nuances viſibles de l'ambiguité de la Nature entre ces quadrupèdes volans & les oiſeaux; car la plupart de ceux-ci ont auſſi des membranes & des crêtes autour du bec & de la tête, qui paroiſſent tout auſſi ſuperflues que celles des chauve-ſouris.

ADDITION

à l'article des CHAUVE-SOURIS.

M. PALLAS qui nous a donné des deſcriptions de deux Chauve-ſouris, qu'il regarde comme nouvelles, & dont j'ai cru devoir faire copier les figures IX & X, avertit que la chauve-ſouris fer de lance, dont j'ai donné la deſcription & la figure, ne doit pas être confondue avec la chauve-ſouris donnée par Seba, ſous la dénomination de la chauve-ſouris commune d'Amérique. M. Pallas dit avoir vu les deux eſpèces, & qu'après les avoir comparées, il s'eſt aſſuré qu'elles ſont très-différentes l'une de l'autre. Je ne puis que le remercier de m'avoir indiqué cette mépriſe.

Il nous donne enſuite la deſcription d'une de ces chauve-ſouris nouvelles, qu'il dit être des Indes, & qu'il appelle *Céphalotte*, laquelle eſt en effet différente

de toutes les chauve-ſouris que nous avons décrites dans notre Ouvrage : voici l'extrait de ce qu'en dit M. Pallas.

Cette eſpèce de chauve-ſouris, juſqu'à préſent inconnue des Naturaliſtes, ſe trouve aux îles Moluques, d'où on a envoyé deux individus femelles à M. Schloſſer, à Amſterdam. La femelle ne produit qu'un petit; on peut le conjecturer parce que M. Pallas, dans la diſſection qu'il a faite d'une de ces femelles, n'a trouvé qu'un fœtus.

Il appelle cette chauve-ſouris céphalotte, parce qu'elle a la tête plus groſſe à proportion du corps que les autres chauve-ſouris; le cou y eſt auſſi plus diſtinct, parce qu'il eſt moins couvert de poil.

Cette chauve-ſouris, continue M. Pallas, diffère de toutes les autres par les dents qui ont quelque reſſemblance avec les dents des ſouris ou même des hériſſons, paroiſſant plutôt faites pour entamer les fruits que pour déchirer une proie; les dents canines dans la mâchoire ſupérieure, ſont ſéparées par deux petites dents; & dans la mâchoire inférieure, ces petites dents manquent, & les deux canines de cette mâchoire ſont comme les inciſives dans les ſouris.

Je crois devoir rapporter ici une table du nombre & de l'ordre des dents dans les eſpèces de chauve-ſouris, & qui m'a été communiquée par M. Daubenton. On verra d'autant mieux par cette table, que la chauve-ſouris céphalotte, & une autre dont je parlerai tout-à-l'heure, ſous le nom de *chauve-ſouris-muſaraigne*, ſont de nouvelles eſpèces qui n'ont été indiquées que par M. Pallas.

NOMS des CHAUVE-SOURIS.	INCISIVES ſupérieures.	INCISIVES inférieures.	MÂCHELIÈRES ſupérieures.	MÂCHELIÈRES inférieures.	CANINES.	TOTAL.
Le Fer à cheval...	..... //	.....4.	.....8.	.....10.	....4.	..26.
La Feuille.....	..... //	.....4.	.....8.	.....10.	....4.	..26.
Le Rat volant.....	.....2.	.....2.	.....8.	.....10.	....4.	..26.
Le Mulot volant...	.....2.	.....2.	.....8.	.....10.	....4.	..26.
LaMarmotte volante.	.....2.	.....6.	.....8.	.....8.	....4.	..28.
Le Lérot volant...	..... //	.....4.	.....10.	.....10.	....4.	..28.
Le Campagnol volant..	.....4.	.....6.	.....8.	.....8.	....4.	..30.
La Noctule.....	.....4.	.....6.	.....8.	.....10.	....4.	..32.
Le Serotine.....	.....4.	.....6.	.....8.	.....10.	...4.	..32.
Le Chien volant...	.....4.	.....4.	.....8.	.....12.	....4.	..32.
La Rouſſette.....	.....4.	.....4.	.....8.	.....12.	....4.	..32.
La Pipiſtrelle.....	.....4.	.....6.	.....10.	.....10.	....4.	..34.
L'Oreillar.....	.....4.	.....6.	.....10.	.....12.	....4.	..36.
La Chauve-ſouris..	.....4.	.....6.	.....12.	.....12.	....4.	..38.
Le Muſcardin volant.	.....4.	.....6.	.....12.	.....12.	....4.	..38.
Le Fer de lance...	.....4.	.....4.	.....10.	.....10.	....4.	..32.
La Céphalotte....	.....2.	..... //	.....6.	.....10.	....4.	..22.
La Chauve-ſouris-muſaraigne.	.....4.	.....4.	.....6.	.....6.	....4.	..24.

La queue de cette chauve-ſouris céphalotte n'eſt pas longue, elle eſt, dit M. Pallas, ſituée ſous la membrane entre les deux cuiſſes. La forme des narines eſt un caractère par lequel on peut diſtinguer, au premier coup-d'œil, cette chauve-ſouris de toutes les autres. La forme de la pupille des yeux, diffère auſſi de celle des autres chauve-ſouris; la poitrine a une plus grande amplitude, & reſſemble plus que dans aucune autre eſpèce à la poitrine des oiſeaux.

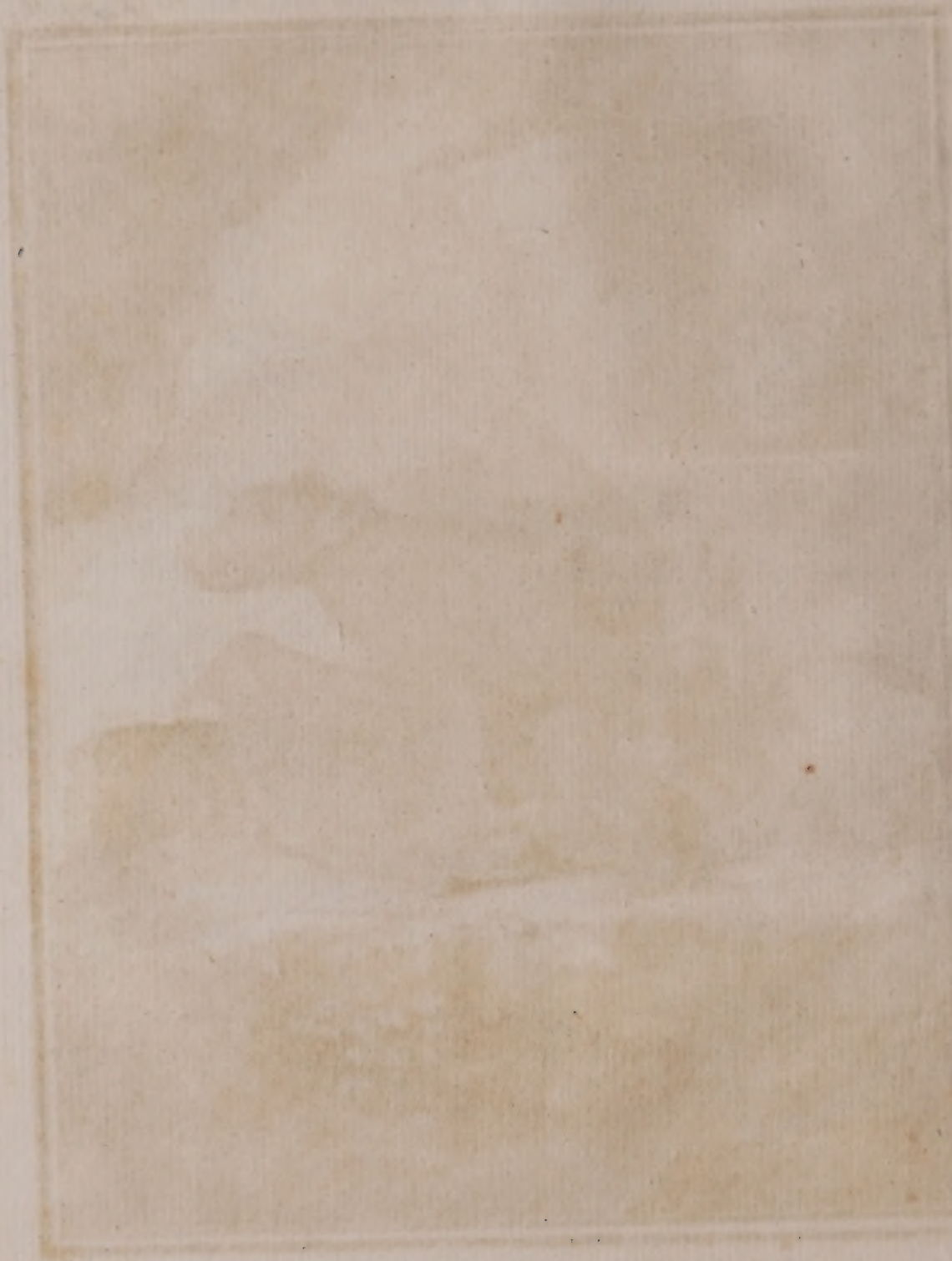
On peut voir la deſcription détaillée des parties

extérieures & intérieures de cet animal dans l'Ouvrage de M. Pallas. Nous nous contenterons d'en extraire ici les dimenſions principales.

	pieds.	pouces.	lignes.
Envergure	1.	2.	6.
Longueur de l'animal juſqu'à l'origine de la queue	"	3.	9.
Longueur de la tête	"	1.	3.
Largeur de la tête	"	"	9.
Épaiſſeur de la tête	"	"	8.
Longueur des oreilles	"	"	5.
Largeur des oreilles	"	"	4.
Longueur de l'humérus des ailes	"	1.	8.
Longueur de l'avant-bras	"	2.	3.
Longueur du fémur	"	"	$7\frac{1}{2}$
Longueur des jambes	"	"	$9\frac{1}{2}$
Longueur de la queue	"	"	10.
Longueur de la partie de la queue au-delà de la membrane	"	"	$5\frac{2}{3}$

La ſeconde eſpèce de chauve-ſouris, donnée par M. Pallas, ſous la dénomination de *Veſpertilio ſoricinus*, ou chauve-ſouris-muſaraigne, eſt du genre de celles qui n'ont point de queue, & qui portent une feuille ſur le nez, mais c'eſt la plus petite eſpèce de ce genre, elle eſt aſſez commune dans les régions les plus chaudes de l'Amérique, comme aux îles Caribes & à Surinam. Il paroît que la figure en a été donnée par Edwards, *planche CCI, figure 1;* cette chauve-ſouris a le muſeau plus long & plus menu que les autres, & c'eſt ce qui

LA CHAUVE-SOURIS CÉPHALOTE.



De Seve del. Ild.th Mussard Sculp.

LA CHAUVE-SOURIS MUSARAIGNE.

fait qu'elle a auſſi un plus grand nombre de dents. La langue eſt très-ſingulière, tant par ſa longueur que par la ſtructure. Le mâle & la femelle ne diffèrent preſque en rien que par les parties ſexuelles.

	pieds.	pouces.	lignes.
Envergure	//	8.	3.
Longueur de l'animal juſqu'à la queue	//	2.	1.
Longueur de la tête	//	//	11.
Largeur de la tête	//	//	5.
Longueur de la feuille au-deſſus du nez	//	//	2.
Longueur des oreilles	//	//	$4\frac{1}{2}$
Longueur du lobe interne de l'oreille	//	//	2.
Largeur de l'oreille	//	//	4.
Longueur de l'humérus	//	1.	//
Longueur de l'avant-bras	//	1.	4.
Longueur du fémur	//	//	6.
Longueur des jambes	//	//	6.
Longueur des pieds avec les ongles	//	//	$6\frac{1}{2}$

Je renvoie à l'ouvrage de M. Pallas, pour le détail de la deſcription des parties extérieures & intérieures de cet animal, que ce ſavant Naturaliſte a faite avec beaucoup de ſoin & de préciſion.

LE TAMANOIR *, LE TAMANDUA ** ET LE FOURMILLER ***.

IL exiſte dans l'Amérique méridionale trois eſpèces d'animaux à long muſeau, à gueule étroite & ſans aucunes dents, à langue ronde & longue qu'ils inſinuent dans

* Le tamanoir, le fourmiller-tamanoir, le mange-fourmis, le gros mangeur de fourmis. Les Braſiliens appellent cet animal *tamandua-guacu*, les Naturels de la Guiane l'appellent *ouariri*. Le nom *tamanoir* que lui ont donné les François, habitués en Amérique, paroît dériver de *tamandua*.

Tamandua-guacu ſive major. Piſon, *Hiſt. Braſil.* pag. 320.

Tamandua-guacu Braſilienſibus. Marcgrav. *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 225.

Mange-fourmis *ou* renard Américain. *Voyage de Deſmarchais, tome III, page 307.*

Tamandua major caudâ panniculatâ. Barrère, *Hiſt. Franc. équin. pag. 162.*

Myrmecophaga manibus tridactylis, plantis pentadactylis. Linn. *Syſt. nat.* edit. IV, pag. 63. — *Myrmecophaga palmis tridactylis, plantis pentadactylis*, edit. VI, pag. 8. — *Tridactyla. Myrmecophaga palmis tridactylis, plantis pentadactylis*, edit. X, pag. 35. *Nota.* Qu'il y a erreur dans toutes ces phraſes, cet animal ayant quatre doigts ou plutôt quatre ongles, & non pas trois aux pieds de devant: cette erreur vient originairement de Seba; M. Linnæus s'en eſt apparemment rapporté aux deſcriptions imparfaites de cet Auteur, & il a cru que les animaux dont il donne les figures *(pl. XXXVII, n.° 2; & pl. XL, n.° 1, vol. I)* étoient le *tamandua-guacu;* il ſuffiſoit cependant de conſulter Marcgrave, Piſon, Deſmarchais, &c. pour s'aſſurer du contraire.

Tamandua-guacu,

dans les fourmillières & qu'ils retirent pour avaler les fourmis dont ils font leur principale nourriture. Le premier de ces mangeurs de fourmis eſt celui que les Braſiliens appellent *tamandua-guacu*, c'eſt-à-dire, *grand-tamandua*, & auquel les François, habitués en Amérique, ont donné le nom de *tamanoir:* c'eſt un animal

---

Tamandua-guacu, id eſt, myrmecophaga omnium maxima. Klein, *de quadrup.* pag. 45, tab. 5, fig. n.° 1. *Nota.* M. Briſſon remarque avec raiſon que cette figure, donnée par M. Klein, eſt défectueuſe en ce que la tête, le cou & le muſeau de l'animal ſont trop longs, & que l'extrémité du muſeau en eſt informe.

Myrmecophaga roſtro longiſſimo, pedibus anticis tetradactylis, poſticis pentadactylis, caudâ longiſſimis pilis veſtitâ..... *Myrmecophaga* tamanoir *dicta.* Le fourmiller-tamanoir; Briſſon, *Regn. animal.* pag. 24.

** Le tamandua, nom de cet animal au Breſil, & que nous avons adopté.

Tamandua-i Braſilienſibus. Piſon, *Hiſt. Braſil.* pag. 321.—Marcgrav. *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 225.

Myrmecophaga manibus tetradactylis, plantis pentadactylis. Linn. *Syſt. nat.* edit. VI, pag. 8. — *Tetradactyla. Myrmecophaga palmis tetradactylis, plantis pentadactylis,* edit. X, pag. 35.

Myrmecophaga roſtro longiſſimo, pedibus anticis tetradactylis, poſticis pentadactylis, caudâ ferè nudâ.... Myrmecophaga. Le fourmiller. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 26.

*** Le fourmiller, le plus petit fourmiller, le petit mangeur de fourmis, animal américain que les Naturels de la Guiane appellent *ouatiriouaou.*

Tamandua minor flaveſcens. Barrère, *Hiſt. franc. équin. pag. 163.*

Tamandua ſeu coati *Americana alba altera.* Seba, vol. I, pag. 60, tab. 37, fig. n.° 3.

qui a environ quatre pieds de longueur depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, la tête longue de quatorze à quinze pouces, le muſeau très-alongé, la queue longue de deux pieds & demi, couverte de poils rudes & longs de plus d'un pied; le cou court, la tête étroite, les yeux petits & noirs, les oreilles arrondies, la langue menue, longue de plus de deux pieds, qu'il replie dans ſa gueule lorſqu'il la retire toute entière. Ses jambes n'ont qu'un pied de hauteur; celles de devant ſont un peu plus hautes & plus menues que celles de derrière: il a les pieds ronds; ceux de devant ſont armés de quatre ongles, dont les deux du milieu ſont les plus

---

Myrmecophaga manibus monodactylis, plantis tetradactylis. Linn. *Syſt. nat.* edit. IV, pag. 63. *Nota.* Qu'il y a erreur dans cette phraſe, cet animal ayant deux doigts ou plutôt deux ongles, & non pas un ſeul doigt ou un ſeul ongle aux pieds de devant; ſeulement le ſecond, qui eſt l'interne, eſt beaucoup plus petit que le premier qui eſt l'externe: M. Linnæus avoit probablement conſtruit cette phraſe indicative comme celle du tamanoir ſur les figures données par Seba, qui dit en effet, *page 60 de ſon Theſaurus*, que l'animal dont il eſt ici queſtion n'a qu'un doigt à chaque pied de devant; ce *tréſor* de Seba eſt un magaſin mal rangé & rempli de pareilles fautes; M. Linnæus a reconnu & corrigé celle-ci dans les éditions ſuivantes de ſon Ouvrage. *Myrmecophaga manibus didactylis, plantis tetradactylis.* Linn. *Syſt. nat.* edit. VI, pag. 8; & edit. X, pag. 35.

Myrmecophaga roſtro brevi, pedibus anticis didactylis, poſticis tetradactylis..... Myrmecophaga minima. Le petit fourmiller. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 28.

The little ant-eater. Edwards, Glanures; *London, 1758, pag. 20.*

grands; ceux de derrière ont cinq ongles. Les poils de la queue, comme ceux du corps, ſont mêlés de noir & de blanchâtre; ſur la queue ils ſont diſpoſés en forme de panache: l'animal la retourne ſur le dos, s'en couvre tout le corps lorſqu'il veut dormir ou ſe mettre à l'abri de la pluie & de l'ardeur du ſoleil; les longs poils de la queue & du corps ne ſont pas ronds dans toute leur étendue, ils ſont plats à l'extrémité & ſecs au toucher comme de l'herbe deſſéchée; l'animal agite fréquemment & bruſquement ſa queue lorſqu'il eſt irrité, mais il la laiſſe traîner en marchant quand il eſt tranquille, & il balaie le chemin par où il paſſe: les poils des parties antérieures de ſon corps ſont moins longs que ceux des parties poſtérieures; ceux-ci ſont tournés en arrière & les autres en avant; il y a plus de blanc ſur les parties antérieures & plus de noir ſur les parties poſtérieures; il y a auſſi une bande noire ſur le poitrail qui ſe prolonge ſur les côtés du corps & ſe termine ſur le dos près des lombes: les jambes de derrière ſont preſque noires, celles de devant preſque blanches, avec une grande tache noire vers leur milieu. Le tamanoir marche lentement, un homme peut aiſément l'atteindre à la courſe; ſes pieds paroiſſent moins faits pour marcher que pour grimper & pour ſaiſir des corps arrondis, auſſi ſerre-t-il avec une ſi grande force une branche ou un bâton qu'il n'eſt pas poſſible de les lui arracher.

Le ſecond de ces animaux eſt celui que les Améri-

cains appellent ſimplement *tamandua*, & auquel nous conſerverons ce nom; il eſt beaucoup plus petit que le tamanoir, il n'a qu'environ dix-huit pouces depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, ſa tête eſt longue de cinq pouces, ſon muſeau eſt alongé & courbé en-deſſous; il a la queue longue de dix pouces & dénuée de poils à l'extrémité, les oreilles droites, longues d'un pouce; la langue ronde, longue de huit pouces, placée dans une eſpèce de gouttière ou de canal creux au-dedans de la mâchoire inférieure; ſes jambes n'ont guère que quatre pouces de hauteur, ſes pieds ſont de la même forme & ont le même nombre d'ongles que ceux du tamanoir, c'eſt-à-dire, quatre ongles à ceux de devant & cinq à ceux de derrière. Il grimpe & ſerre auſſi-bien que le tamanoir, & ne marche pas mieux; il ne ſe couvre pas de ſa queue qui ne pourroit lui ſervir d'abri étant en partie dénuée de poil, lequel d'ailleurs eſt beaucoup plus court que celui de la queue du tamanoir: lorſqu'il dort il cache ſa tête ſous ſon cou & ſous ſes jambes de devant.

Le troiſième de ces animaux eſt celui que les Naturels de la Guiane appellent *ouatiriouaou.* Nous lui donnons le nom de *fourmiller* pour le diſtinguer du tamanoir & du tamandua. Il eſt encore beaucoup plus petit que le tamandua, puiſqu'il n'a que ſix ou ſept pouces de longueur depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue: il a la tête longue de deux pouces, le muſeau

proportionnellement, beaucoup moins alongé que celui du tamanoir ou du tamandua; ſa queue longue de ſept pouces, eſt recourbée en deſſous par l'extrémité qui eſt dégarnie de poils: ſa langue eſt étroite, un peu aplatie & aſſez longue; le cou eſt preſque nud, la tête eſt aſſez groſſe à proportion du corps, les yeux ſont placés bas & peu éloignés des coins de la gueule, les oreilles ſont petites & cachées dans le poil, les jambes n'ont que trois pouces de hauteur, les pieds de devant n'ont que deux ongles, dont l'externe eſt bien plus gros & bien plus long que l'interne; les pieds de derrière en ont quatre, le poil du corps eſt long d'environ neuf lignes, il eſt doux au toucher & d'une couleur brillante, d'un roux mêlé de jaune-vif; les pieds ne ſont pas faits pour marcher, mais pour grimper & pour ſaiſir; il monte ſur les arbres & ſe ſuſpend aux branches par l'extrémité de ſa queue.

Nous ne connoiſſons dans ce genre d'animaux que les trois eſpèces deſquelles nous venons de donner les indications. M. Briſſon fait mention, d'après Seba, d'une quatrième eſpèce ſous le nom de *fourmiller aux longues oreilles*, mais nous regardons cette eſpèce comme douteuſe, parce que dans l'énumération que fait Seba des animaux de ce genre, il nous a paru qu'il y avoit plus d'une erreur, il dit expreſſément, *nous conſervons dans notre Cabinet ſix eſpèces de ces animaux mangeurs de fourmis*, cependant il ne donne la deſcription que de cinq;

& parmi ces cinq animaux il place l'*yſquiepatl* ou *mouffette* qui eſt un animal non-ſeulement d'une eſpèce, mais d'un genre très-éloigné de celui des mangeurs de fourmis, puiſqu'il a des dents *(a)*, & la langue plate & courte comme celle des autres quadrupèdes, & qu'il approche beaucoup du genre des belettes ou des martes. De ces ſix eſpèces prétendues & conſervées dans le cabinet de Seba, il n'en reſte donc déjà que quatre, puiſque l'yſquiepatl qui faiſoit la cinquième n'eſt point du tout un mangeur de fourmis, & qu'il n'eſt queſtion nulle part de la ſixième, à moins que l'Auteur n'ait ſous-entendu comprendre parmi ces animaux le pangolin *(b)*, ce qu'il ne dit pas dans la deſcription qu'il donne ailleurs de cet animal. Le pangolin ſe nourrit de fourmis ; il a le muſeau alongé, la gueule étroite & ſans aucune dent apparente, la langue longue & ronde : caractères qui lui ſont communs avec les mangeurs de fourmis ; mais il en diffère, ainſi que de tous les autres quadrupèdes, par un caractère unique qui eſt d'avoir le corps couvert de groſſes écailles au lieu de poil : d'ailleurs c'eſt un animal des climats les

---

(a) Vapulavit aliquando optimus autor de nominibus propriis, ſi yſquiepatl ſeu vulpeculam Mexicanam, tamanduam dixit, pag. 66. *Quaſi aliquam omnino ſpeciem, canis ſeptentrionalis ferè æmulam, maxillâ inferiore craſſâ & rotundâ, binis inſignibus dentibus armatâ, cùm tamen de ſex diverſis ſpeciebus ſit profeſſus, quod omnes dentibus careant.* Klein, *de quadrup.* pag. 43.

(b) C'eſt le nom que nous donnerons au lézard écailleux.

plus chauds de l'ancien continent, au lieu que les mangeurs de fourmis, dont le corps eſt couvert de poil, ne ſe trouvent que dans les parties méridionales du nouveau monde; il ne reſte donc plus que quatre eſpèces au lieu de ſix annoncées par Seba, & de ces quatre eſpèces, il n'y en a qu'une de reconnoiſſable par ſes deſcriptions: c'eſt la troiſième de celles que nous décrivons ici, c'eſt-à-dire, celle du fourmiller auquel, à la vérité, Seba ne donne qu'un doigt à chaque pied de devant *(c)*, quoiqu'il en ait deux, mais qui, malgré ce caractère manchot, ne peut être autre que notre fourmiller. Les trois autres ſont ſi mal décrits qu'il n'eſt pas

---

(c) N.° 3. *Tamandua* ou *coati d'Amérique blanche différente.* Cet animal eſt tout-à-fait différent du précédent *(il entend celui de la planche XXXVII, fig. n.° 2. Voyez la note ſuivante).* La tête en eſt beaucoup plus courte & les oreilles beaucoup plus petites, les yeux un peu plus grands & la partie inférieure du muſeau tant ſoit peu plus longue. Leurs langues ſont plus reſſemblantes; l'une & l'autre eſt longue & étroite, & propre à prendre & à avaler des fourmis. Les épaules ſont larges, le corps court & épais, *les pieds de devant préſentent un doigt armé d'un ongle large & courbe.* Les jambes & les pieds de derrière imitent ceux d'un ſinge. Son poil blanchâtre & laineux eſt plus court que celui du précédent; il en eſt de même de ſa queue crépue; cet animal eſt compté parmi un des plus rares de ſon eſpèce. Les *Éthiopiens de Surinam* les appellent *coati*, & racontent que quand ils ſe ſentent pris ils ſe mettent tellement en rond, ayant leurs pieds ſi fermement attachés l'un contre l'autre, qu'à moins qu'ils ne ſe redreſſent d'eux-mêmes, il ne ſeroit pas poſſible d'en venir à bout de force. Ils meurent dans un moment dès qu'on les trempe dans l'eſprit-de-vin ou dans la liqueur *kilduivel.* Seba, *vol. I, pag. 60 & 61, pl. XXXVII, fig. n.° 3.*

poſſible de les rapporter à leur véritable eſpèce. J'ai cru devoir citer ici ces deſcriptions en entier, non-ſeulement pour prouver ce que je viens d'avancer, mais pour donner une idée de ce gros ouvrage de Seba, & pour qu'on juge de la confiance qu'on peut accorder à cet Écrivain. L'animal qu'il déſigne par le nom de *tamandua murmecophage d'Amérique, tome I, page 60*, & dont il donne la figure, *pl. XXXVII, n.° 2*, ne peut ſe rapporter à aucun des trois dont il eſt ici queſtion; il ne faut, pour en être convaincu, que lire la deſcription de l'Auteur *(d)*. Le ſecond, qu'il indique ſous le nom de

(d) N.° 2. *Tamandua murmecophage d'Amérique.* Cet animal eſt extrêmement commun dans les Indes occidentales, mais nous n'en avons jamais vu qu'on eût tranſporté des Indes orientales, ni entendu dire qu'il s'en trouvât. Quelques Savans ſe font des idées toutes merveilleuſes de cet animal; les uns le prennent pour le lion *formicarius*, les autres pour le *formica-leo*, ceux-ci pour le *formica-vulpes*, & les autres pour le *formica-lupus*. M. Poupart, *page 235 des Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1704*, a remarqué que cet animal étoit gris, ſemblable à une araignée, & qu'il tendoit même des embûches aux fourmis. Cette comparaiſon ne nous paroît pas fort juſte. Baſtamantanus qui a fait un livre entier ſur les reptiles, dont il eſt fait mention dans les Livres ſaints, regarde le *murmeco-leo*, nom que quelques perſonnes lui donnent, pour une eſpèce d'eſcarbot qu'on appelle *eſcarbot cornu*, & que les Allemands nomment *cerf-volant (tout ceci eſt, comme l'on voit, fort important & fort utile pour la deſcription d'un animal quadrupède)*; mais, continue l'Auteur, toutes ces deſcriptions & pluſieurs autres n'expriment point la nature de cet animal, dont nous donnons la figure priſe ſur l'original: celui que l'on voit ici eſt incarnat, couvert d'un poil

de *tamandua-guacu du Breſil*, ou l'*ours qui mange les fourmis (e)*, *pag. 65 & 66*, *pl. XL*, *fig. n.° 1*, eſt indiqué

---

poil doux & comme la laine, au cou court, aux épaules larges, à la tête & au muſeau long & étroit, d'où ſort une longue langue propre à prendre & à avaler les fourmis qui lui ſervent de nourriture. La ſageſſe du Créateur a donné à ces animaux les organes qui leur étoient néceſſaires pour qu'ils puſſent ſe pourvoir de leur nourriture à leur goût & à leur volonté. Les pattes de devant, ainſi que celles d'un ours, ont chacune, *outre les doigts ordinaires*, *trois autres doigts* qui ont crû par-deſſus les autres & qui ſont armés d'un ongle crochu, lequel eſt principalement très-grand dans le doigt du milieu. C'eſt-là avec quoi ils grattent la terre & en tirent les nids des fourmis. Les narines, placées très-proche de la gueule, ſont étroites, rudes & garnies de poils, dont ils ſe ſervent pour flairer où eſt leur manger. Les oreilles ſont oblongues ou pendantes; les pieds de derrière, dans cette eſpèce de tamandua comme dans les ours, ſont partagés en cinq doigts, garnis d'ongles longs & crochus, & ſont contenus outre cela ſur des talons très-larges. La queue longue & velue finit en pointe, & ils s'en ſervent, ainſi que les ſinges, à ſe tenir fortement attachés aux arbres: la partie propre à la génération dans les mâles eſt remarquable; ils portent leurs teſticules cachés ſous la peau & en dedans. Les fourmis tant grandes que petites, deviennent la proie de ces animaux, qui à leur tour ſervent aux hommes, ſur-tout dans la Médecine. Seba, *vol. I*, *page 60*, *pl. XXXVII*, *fig. n.° 2*. *Il faut être bien aveuglément confiant pour établir quelque choſe ſur une pareille deſcription*, *& pour la rapporter au tamanoir ou* tamandua-guacu, *comme l'a fait M. Linnæus*, *& de ne donner en même temps à cet animal que trois doigts aux pieds de devant*, *tandis que par cette deſcription même*, *il en a trois outre les doigts ordinaires*, *trois*, *dit-on*, *qui ont crû par-deſſus les autres*, *choſe abſurde & qui auroit dû faire douter de tout le reſte*.

(e) N.° 2. *Tamandua-guacu du Breſil*, ou l'*ours qui mange les fourmis*. C'eſt ici la plus grande de toutes les eſpèces d'animaux que nous ayons

d'une manière vague & équivoque ; cependant je pen-

---

vu. Marcgrave la nomme *tamandua-guatu*, & Cardan *urſus formicarius*, c'eſt-à-dire, *l'ours qui mange les fourmis*. Cet animal a le corps long, les épaules hautes & larges, la tête fort étendue, le muſeau diminuant inſenſiblement, & les narines amples & ouvertes. Sa longue langue qu'il peut tirer en avant d'un *huitième de coudée*, ce qui lui eſt très-avantageux pour attraper les fourmis, finit en une pointe dont le bout forme un petit rond ; ſes oreilles ſont longues & *pendantes*, ſes yeux aſſez grands ſont défendus par d'épaiſſes paupières, ſon muſeau eſt long, tout ridé, garni de peu de poil ; ſa tête qui eſt plate & petite eſt couverte de poils aſſez preſſés ; tout le reſte du corps de cet animal eſt velu de poils longs & épais aſſez ſemblables à des ſoies de cochon, mais qui cependant près de la peau deviennent cotonneux & plus fins ; leur couleur eſt d'un châtain-clair, & ſous le ventre d'un brun plus foncé ; le deſſus de la queue, qui eſt longue & finiſſant en pointe, eſt d'un fauve-clair ; ſa femelle, ici dépeinte, a huit tettes qui ſortent hors du ventre, ſavoir, trois de chaque côté, & deux entre les pieds de devant. Des témoins dignes de foi rapportent qu'elle met bas à chaque portée autant de petits qu'elle a de tettes, en quoi elle auroit conformité avec les truies *qui ne mettent bas beaucoup de petits d'une ventrée, que lorſqu'elles ont pluſieurs tettes*. Les pieds de devant & de derrière ne diffèrent de ceux qu'on a décrits au n.° 2 de la planche précédente *(il auroit dû dire de la planche XXXVII ; car la planche précédente à celle-ci eſt la XXXIX.e où il n'eſt pas queſtion des mangeurs de fourmis)*, qu'en ce qu'ils ſont plus grands ; les plus groſſes fourmis lui ſervent de nourriture.

Nous conſervons dans notre cabinet *ſix eſpèces de ces animaux mangeurs de fourmis*, qui diffèrent entre eux par une forme particulière, ou par la tête, les pieds & les ongles. La tamandua, repréſentée au *n.° 2*, qui ſuit *(NOTA. Qu'il s'agit ici de l'yſquiepatl qui eſt plus différente d'un tamandua qu'un chat ne l'eſt d'un chien)*, eſt d'un quart plus petite que celle-ci, & a auſſi la tête, les oreilles & les yeux plus petits : ſon pied de devant a un ſeul ongle, fort & crochu ; & celui de

ſerois, avec M.rs Klein *(f)* & Linnæus, que ce pourroit être le vrai *tamandua-guacu* ou *tamanoir,* mais ſi mal décrit & ſi mal repréſenté que M. Linnæus *(g)* a réuni ſous une ſeule eſpèce le premier & le ſecond de ces animaux de Seba, c'eſt-à-dire, celui de la *pl. XXXVII, fig. n.° 2,* & celui de la *pl. XL, fig. n.° 1.* M. Briſſon a regardé ce dernier comme une eſpèce particulière, mais je ne crois

---

derrière a trois doigts & trois ongles, au lieu que les quatre autres eſpèces ont cinq doigts armés d'autant d'ongles. Leur poil eſt doux, cotonneux, de la couleur de celui d'un jeune lièvre. La cinquième eſpèce de tamandua eſt de la même figure, d'un poil rouge-pâle qui eſt ſur le dos d'un blanc-argenté, & deſſous d'un cendré-jaunâtre; cette eſpèce a quatre tettes & quatre mamelons, deux ſous les jambes de devant & deux ſous celles de derrière *(cette cinquième eſpèce, qui eſt de la même figure que celle qui la précède, eſt donc encore une eſpèce d'yſquiepatl & non pas de tamandua).* La ſixième eſpèce a le muſeau plus long & les oreilles dreſſées comme celles d'un renard; toutes ces eſpèces n'ont point de dents. Seba, *vol. I, pag. 65 & 66, tab. 40, fig. n.° 1. On ne ſait ce que veut dire ici l'Auteur, ni ce que ce peut être que cette ſixième eſpèce; on voit ſeulement qu'il ſe contredit d'une manière manifeſte lorſqu'il avance que toutes ces eſpèces n'ont point de dents, puiſque l'yſquiepatl, qui eſt nommément compris dans les ſix, a des dents, & même en grand nombre. En voilà plus qu'il n'en faut pour juger & l'ouvrage & l'Auteur. Il eſt fâcheux que la plupart des gens qui font des cabinets d'Hiſtoire Naturelle, ne ſoient pas aſſez inſtruits, & que pour ſatisfaire leur petite vanité & faire valoir leur collection, ils entreprennent d'en publier des deſcriptions toujours remplies d'exagérations, d'erreurs & de bévues qui demandent plus de temps pour être réformées qu'il n'en a fallu pour les écrire.*

(f) Klein, *de quadrup.* pag. 45.

(g) Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 35.

pas que l'établiſſement de cette eſpèce ſoit fondé, non plus que le reproche qu'il fait à M. Klein de l'avoir confondue avec celui du tamanoir : il paroît que le ſeul reproche qu'on puiſſe faire à M. Klein, eſt d'avoir joint à la bonne deſcription qu'il nous donne de cet animal, dont la peau bourrée eſt conſervée dans le cabinet de Dreſde, les indications fautives de Seba. Enfin le troiſième de ces animaux, dont on trouve la figure dans cet ouvrage, *vol. II, pag. 48, pl. XLVII, n.° 2*, eſt ſi mal décrit que je ne puis me perſuader, malgré la confiance que j'ai à M.rs Linnæus & Briſſon, qu'on puiſſe ſur la deſcription & la figure de l'Auteur, rapporter, comme ils l'ont fait, cet animal au *tamandua-i*, que j'appelle ſimplement *tamandua :* je demande ſeulement qu'on liſe encore cette deſcription *(h)*, & qu'on juge. Quelque déſagréables, quelqu'ennuieuſes que ſoient des diſcuſſions de cette eſpèce, on ne peut les éviter dans les détails de l'Hiſtoire Naturelle : il faut, avant d'écrire ſur un ſujet, ſouvent très-peu connu, en écarter autant

(h) Tamandua d'Amérique petit, ou *le mangeur de fourmis dépeint avec un nid de ces inſectes.* Voilà comme il embraſſe avec les ongles de ſes pieds de devant le nid de fourmis, deſquelles il fait uniquement ſes repas. Voyez ſa tête oblongue, mince, étroite, ſes courtes oreilles, ſon muſeau pointu qui cache ſa langue, grande & menue, avec laquelle il attrappe les fourmis & les avale, ainſi que nous nous propoſons de le montrer à l'œil dans les planches qui ſuivront *(il ne montre rien dans les planches ſuivantes)* ; ſa tête, ſes jambes, ſes pieds, ſa queue & le devant de ſon corps ſont jaunes-paillés, le derrière du corps eſt d'un

qu'il eſt poſſible toutes les obſcurités, marquer en paſſant les erreurs qui ne manquent jamais de ſe trouver en nombre ſur le chemin de la vérité à laquelle il eſt ſouvent très-difficile d'arriver, moins par la faute de la Nature que par celle des Naturaliſtes.

Ce qui réſulte de plus certain de cette critique, c'eſt qu'il exiſte réellement trois eſpèces d'animaux auxquels on a donné le nom commun de *mangeurs de fourmis;* que ces trois eſpèces ſont le tamanoir, le tamandua & le fourmiller; que la quatrième eſpèce, donnée ſous le nom de *fourmiller aux longues oreilles* par M. Briſſon, eſt douteuſe auſſi-bien que les autres eſpèces indiquées par Seba. Nous avons vu le tamanoir & le fourmiller, nous en avons les dépouilles au Cabinet du Roi; ces eſpèces ſont certainement très-différentes l'une de l'autre & telles que nous les avons décrites, mais nous n'avons pas vu le tamandua, & nous n'en parlons que d'après Piſon & Marcgrave qui ſont les ſeuls Auteurs qu'on puiſſe conſulter ſur cet animal, puiſque tous les autres n'ont fait que les copier.

Le tamandua fait, pour ainſi dire, la moyenne pro-

---

roux-brun; il porte en bandoulière, ſur la poitrine, un baudrier de poils ſoyeux qui ſe perdent vers le milieu du dos avec les autres ſoies qui commencent dès-lors à le couvrir; ſa queue eſt courte, preſque raſe & recourbée en dedans. Seba, *vol. II, pag. 48, tab. 47, fig. n.° 2.* NOTA. *les derniers caractères de cette deſcription conviennent aſſez au tamandua, mais en général elle eſt trop peu exacte pour qu'on puiſſe l'aſſurer.*

portionnelle entre le tamanoir & le fourmiller pour la grandeur du corps ; il a, comme le tamanoir, le muſeau fort alongé & quatre doigts aux pieds de devant ; mais il a, comme le fourmiller, la queue dégarnie de poil à l'extrémité, par laquelle il ſe ſuſpend aux branches des arbres. Le fourmiller a auſſi la même habitude : dans cette ſituation ils balancent leur corps, approchent leur muſeau des trous & des creux d'arbres, ils y inſinuent leur longue langue & la retirent enſuite bruſquement pour avaler les inſectes qu'elle a ramaſſés.

Au reſte ces trois animaux, qui diffèrent ſi fort par la grandeur & par les proportions du corps, ont néanmoins beaucoup de choſes communes, tant pour la conformation que pour les habitudes naturelles : tous trois ſe nourriſſent de fourmis, & plongent auſſi leur langue dans le miel & dans les autres ſubſtances liquides ou viſqueuſes ; ils ramaſſent aſſez promptement les miettes de pain & les petits morceaux de viande hachée ; on les apprivoiſe & on les élève aiſément ; ils ſoutiennent long-temps la privation de toute nourriture ; ils n'avalent pas toute la liqueur qu'ils prennent en buvant, il en retombe une partie qui paſſe par les narines ; ils dorment ordinairement pendant le jour, & changent de lieu pendant la nuit ; ils marchent ſi mal qu'un homme peut les atteindre facilement à la courſe dans un lieu découvert. Les Sauvages mangent leur chair qui cependant eſt d'un très-mauvais goût.

On prendroit de loin le tamanoir pour un grand renard, & c'eſt par cette raiſon que quelques Voyageurs l'ont appelé *renard américain;* il eſt aſſez fort pour ſe défendre d'un gros chien & même d'un jaguar; lorſqu'il en eſt attaqué il ſe bat d'abord debout, &, comme l'ours, il ſe défend avec les mains dont les ongles ſont meurtriers; enſuite il ſe couche ſur le dos pour ſe ſervir des pieds comme des mains, & dans cette ſituation il eſt preſque invincible & combat opiniâtrement juſqu'à la dernière extrémité, & même lorſqu'il a mis à mort ſon ennemi, il ne le lâche que très-long-temps après; il réſiſte plus qu'un autre au combat, parce qu'il eſt couvert d'un grand poil touffu, d'un cuir fort épais, & qu'il a la chair peu ſenſible & la vie très-dure.

Le tamanoir, le tamandua & le fourmiller ſont des animaux naturels aux climats les plus chauds de l'Amérique, c'eſt-à-dire, au Breſil, à la Guiane, aux pays des Amazones, &c. On ne les trouve point en Canada ni dans les autres contrées froides du Nouveau monde; on ne doit donc pas les retrouver dans l'ancien continent, cependant Kolbe *(i)* & Deſmarchais *(k)* ont écrit qu'il y avoit de ces animaux en Afrique, mais il me paroît qu'ils ont confondu le pangolin ou lézard écailleux avec nos fourmillers. C'eſt peut-être d'après un paſſage de Marcgrave où il eſt dit: *tamandua-guacu Braſilienſibus,*

(i) Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, *t. III, p. 43.*

(k) Voyage de Deſmarchais, *tome III, page 307.*

Congenſibus (ubi & frequens eſt) umbulu *dictus*, que Kolbe & Deſmarchais ſont tombés dans cette erreur; & en effet ſi Marcgrave entend par *Congenſibus* les Naturels de Congo, il aura dit le premier que le tamanoir ſe trouvoit en Afrique, ce qui cependant n'a été confirmé par aucun autre témoin digne de foi; Marcgrave lui-même n'avoit certainement pas vu cet animal en Afrique, puiſqu'il avoue qu'en Amérique même il n'en a vu que les dépouilles. Deſmarchais en parle aſſez vaguement, il dit ſimplement qu'on trouve cet animal en Afrique comme en Amérique, mais il n'ajoute aucune circonſtance qui puiſſe prouver le fait; & à l'égard de Kolbe, nous comptons pour rien ſon témoignage, car un homme qui a vu au cap de Bonne-eſpérance des élans & des loups-cerviers tous ſemblables à ceux de Pruſſe, peut bien auſſi y avoir vu des tamandua. Aucun des Auteurs qui ont écrit ſur les productions de l'Afrique & de l'Aſie, n'ont parlé des tamandua, & au contraire tous les Voyageurs & preſque tous les Hiſtoriens de l'Amérique en font mention préciſe: de Lery, de Laët *(l)*, le Père d'Abbeville *(m)*, Maffé *(n)*, Faber,

(l) Deſcription des Indes occidentales, par Jean de Laët, *pages 485 & 556.*

(m) Miſſion en l'île de Maragnon, par le Père d'Abbeville; *Paris, 1614, page 248.*

(n) Hiſtoire des Indes, par Maffé, traduite par de Pure; *Paris, 1665, page 71.*

Nieremberg

Nieremberg *(o)* & M. de la Condamine *(p)* s'accordent à dire avec Piſon, Barrère, &c. que ce ſont des animaux naturels aux pays chauds de l'Amérique; ainſi nous ne doutons pas que Deſmarchais & Kolbe ne ſe ſoient trompés, & nous croyons pouvoir aſſurer de nouveau que ces trois eſpèces d'animaux n'exiſtent pas dans l'ancien continent.

ADDITION
aux articles du TAMANOIR, *du* TAMANDUA *& du* FOURMILLIER.

DU TAMANOIR.

Nous avons donné la figure du Tamanoir ou grand Fourmillier, mais comme le deſſin n'a été fait que d'après une peau qui avoit été aſſez mal préparée, il n'eſt pas auſſi exact que celui qu'on trouvera ici *(pl. XII)* qui a été fait ſur un animal envoyé de la Guyane, bien empaillé, à M. Maudhuit, Docteur en Médecine, dont le Cabinet ne contient que des choſes précieuſes, par les ſoins que cet habile Naturaliſte prend de recueillir tout ce qu'il y a de plus rare, & de maintenir les

(o) Euſeb. Nieremberg, *Hiſt. nat.* Antuerpiæ, 1735, pag. 190 & 191.

(p) Voyage de la rivière des Amazones, par M. de la Condamine, *page 167.*

animaux & les oiſeaux dans le meilleur état poſſible. Quoique le tamanoir que nous donnons ici ſoit préciſément de la même eſpèce que celui dont nous venons de parler, on verra néanmoins qu'il a le muſeau plus court, la diſtance de l'œil à l'oreille plus petite, les pieds plus courts; ceux du devant n'ont que quatre ongles, les deux du milieu très-grands, les deux de côté fort petits: cinq ongles aux pieds de derrière, & tous ces ongles noirs. Le muſeau juſqu'aux oreilles, eſt couvert d'un poil brun fort court; près des oreilles le poil commence à devenir plus grand, il a deux pouces & demi de longueur ſur les côtés du corps, il eſt rude au toucher, comme celui du ſanglier. Il eſt mêlé de poils d'un brun-foncé, & d'autres d'un blanc-ſale. La bande noire du corps, n'a point de petites taches blanches décidées & qui la bordent comme dans le tamanoir gravé ci-devant; celui-ci a trois pieds onze pouces de longueur, c'eſt-à-dire, trois pouces de plus que le premier. Voici ſes autres dimenſions.

	pieds.	pouces.	lignes.
Hauteur du train de devant	1.	8.	//
Hauteur du train de derrière	1.	7.	6.
Longueur du bout du muſeau à l'angle de l'œil	//	7.	9.
Ouverture de l'œil	//	//	6.
Ouverture de la bouche	//	1.	1.
Ouverture des narines	//	//	4.
Diſtance de l'œil à l'oreille	//	2.	1.
Grandeur de l'oreille	//	1.	2.

	pieds.	pouces.	lignes.
Longueur du cou	//	8.	//
Longueur du tronçon de la queue	2.	1.	9.
Longueur du pied de devant	//	3.	6.
Longueur de l'ergot interne	//	//	6.
Longueur de ce même ergot à ſon origine	//	//	4.
Longueur de l'ergot ſuivant	//	1.	8.
Sa largeur à ſon origine	//	//	5.
Longueur du troiſième ergot	//	2.	3.
Sa largeur à ſon origine	//	//	6.
Longueur de l'ergot extérieur	//	//	5.
Sa largeur à ſon origine	//	//	3.
Longueur du pied de derrière	//	3.	9.
Longueur de l'ergot interne	//	//	7.
Longueur des trois autres ergots	//	1.	10.
Largeur à l'origine	//	//	3.
Longueur de l'ergot externe	//	//	6.
Largeur à ſon origine	//	//	3.

M. de la Borde, Médecin du Roi à Cayenne, m'a envoyé les obſervations ſuivantes au ſujet de cet animal.

Le tamanoir habite les bois de la Guyane, on y en connoît de deux eſpèces : les individus de la plus grande, pèſent juſquà cent livres ; ils courent lentement & plus lourdement qu'un cochon ; ils traverſent les grandes rivières à la nage, & alors il n'eſt pas difficile de les aſſommer à coups de bâton. Dans les bois on les tue à coups de fuſil, ils n'y ſont pas fort communs, quoique les chiens refuſent de les chaſſer.

Le tamanoir ſe ſert de ſes grandes griffes pour déchirer les ruches de poux de bois qui ſe trouvent par-tout ſur les arbres,

ſur leſquels ils grimpent facilement; il faut prendre garde d'approcher cet animal de trop près, car ſes griffes font des bleſſures profondes; il ſe défend même avec avantage contre les animaux les plus féroces de ce continent, tels que les jaguars, cougars, &c. il les déchire avec ſes griffes, dont les muſcles & les tendons ſont d'une grande force; il tue beaucoup de chiens, & c'eſt par cette raiſon qu'ils refuſent de le chaſſer.

On voit ſouvent des tamanoirs dans les grandes ſavanes incultes; on dit qu'ils ſe nourriſſent de fourmis, ſon eſtomac a plus de capacité que celui d'un homme. J'en ai ouvert un qui avoit l'eſtomac plein de poux de bois, qu'il avoit nouvellement mangés. La ſtructure & les dimenſions de ſa langue, ſemblent prouver qu'il peut auſſi ſe nourrir de fourmis. Il ne fait qu'un petit dans des trous d'arbre près de terre; lorſque la femelle nourrit, elle eſt très-dangereuſe, même pour les hommes. Les gens du commun à Cayenne mangent la chair de cet animal, elle eſt noire, ſans graiſſe & ſans fumet. Sa peau eſt dure & épaiſſe, ſa langue eſt d'une forme preſque conique comme ſon muſeau.

M. de la Borde en donne une deſcription anatomique, que je n'ai pas cru devoir publier ici, pour lui laiſſer les prémices de ce travail qu'il me paroît avoir fait avec ſoin.

Le tamanoir, continue M. de la Borde, n'acquiert ſon accroiſſement entier qu'en quatre ans. Il ne reſpire que par les narines; à la première vertèbre qui joint le cou avec la tête, la trachée artère eſt fort ample, mais elle ſe rétrécit tout-à-coup, & forme un conduit qui ſe continue juſqu'aux narines, dans cette eſpèce de cornet qui lui ſert de mâchoire ſupérieure. Ce cornet a un pied de longueur, & il eſt au moins auſſi long que le reſte de la tête; il n'a aucun conduit de la trachée artère à la gueule, &

néanmoins l'ouverture des narines eſt ſi petite, qu'on avoit de la peine à y introduire un tuyau de plume à écrire. Les yeux ſont auſſi très-petits, & il ne voit que de côté. La graiſſe de cet animal eſt de la plus grande blancheur. Lorſqu'il traverſe les eaux, il porte ſa grande & longue queue repliée ſur le dos & juſque ſur la tête.

M.rs Aublet & Olivier, m'ont aſſuré que le tamanoir ne ſe nourrit que par le moyen de ſa langue, laquelle eſt enduite d'une humeur viſqueuſe & gluante, avec laquelle il prend des inſectes; ils diſent auſſi que ſa chair n'eſt point mauvaiſe à manger.

DU TAMANDUA.

NOUS croyons devoir rapporter à l'eſpèce du Tamandua, l'animal dont nous donnons ici la figure (*planche XIV*), & duquel la dépouille bien préparée étoit au Cabinet de M. le duc de Caylus, & ſe voit actuellement dans le Cabinet du Roi; il eſt différent du tamanoir, non-ſeulement par la grandeur, mais auſſi par la forme. Sa tête eſt à proportion bien plus groſſe, l'œil eſt ſi petit, qu'il n'a qu'une ligne de grandeur, encore eſt-il environné d'un rebord de poils relevés. L'oreille eſt ronde & bordée de grands poils noirs par-deſſus. Le corps entier n'a que treize pouces, depuis le bout du nez juſqu'à l'origine de la queue, & dix pouces foibles de hauteur; le poil de deſſus le dos eſt long de quinze lignes, celui du ventre, qui eſt d'un blanc-ſale,

eſt de la même longueur; la queue n'a que ſept pouces & demi de longueur, couverte par-tout de longs poils fauves, avec des bandes ou des anneaux d'une teinte légèrement noirâtre.

Il n'y a dans toute cette deſcription, que deux caractères qui ne s'accordent pas avec celle que Marcgrave nous a donnée du tamandua. Le premier eſt la queue qui eſt par-tout garnie de poils, au lieu que celui de Marcgrave, a la queue nue à ſon extrémité. Le ſecond, c'eſt qu'il y a cinq doigts aux pieds de devant dans notre tamandua, & que celui de Marcgrave n'en avoit que quatre, mais du reſte tout convient aſſez, pour qu'on puiſſe croire que l'animal dont nous donnons ici la figure, eſt au moins une variété de l'eſpèce du tamandua, s'il n'eſt pas préciſément de la même eſpèce.

M. de la Borde ſemble l'indiquer dans ſes obſervations, ſous le nom de *petit tamanoir*.

Il a, dit-il, le poil blanchâtre, long d'environ deux pouces; il peut peſer un peu plus de ſoixante livres; il n'a point de dents, mais il a auſſi des griffes fort longues; il ne mange que le jour comme l'autre, & ne fait qu'un petit. Il vit auſſi de même, & ſe tient dans les grands bois; ſa chair eſt bonne à manger, mais on le trouve plus rarement que le grand tamanoir.

J'aurois bien deſiré que M. de la Borde m'eût envoyé des indications plus préciſes & plus détaillées, qui auroient fixé nos incertitudes au ſujet de cette eſpèce d'animal.

Voici ce qu'il m'écrit en même temps ſur le petit fourmillier, dont nous avons donné la figure *(pl. XIII)*.

Il a le poil roux, luiſant, un peu doré; ſe nourrit de fourmis, tire ſa langue qui eſt fort longue & faite comme un ver, & les fourmis s'y attachent. Cet animal n'eſt guère plus grand qu'un écureuil: il n'eſt pas difficile à prendre, il marche aſſez lentement, s'attache comme le pareſſeux ſur un bâton qu'on lui préſente, dont il ne cherche pas à s'en détourner, & on le porte ainſi attaché où l'on veut. Il n'a aucun cri; on en trouve ſouvent d'accrochés à des branches par leurs griffes. Ils ne font qu'un petit dans des creux d'arbres, ſur des feuilles qu'ils charient ſur le dos. Ils ne mangent que la nuit; leurs griffes ſont dangereuſes, & ils les ſerrent ſi fort, qu'on ne peut pas leur faire lâcher priſe. Ils ne ſont pas rares, mais difficiles à apercevoir ſur les arbres.

M. Voſmaër a fait une critique aſſez mal fondée, de ce que j'ai dit au ſujet des fourmilliers.

Je dois remarquer, dit-il, contre le ſentiment de M. de Buffon, que l'année paſſée, M. Tulbagh a envoyé un animal ſous le nom de *porc de terre*, qui eſt le *myrméçophage* de Linnæus; en ſorte que Deſmarchais & Kolbe, ont raiſon de dire que cet animal ſe trouve en Afrique, auſſi-bien qu'en Amérique. A juger de celui-ci qui a été envoyé dans de l'eſprit-de-vin, paroiſſant être tout nouvellement né, & ayant déjà la grandeur d'un bon cochon de lait, l'animal parfait doit être d'une taille fort conſidérable. Voici les principales différences, autant qu'on peut les reconnoître à cet animal ſi jeune.

Le groin eſt à ſon extrémité un peu gros, rond & auſſi comme écraſé en deſſus. Leurs oreilles ſont fort grandes, longues, minces, pointues & pendantes. Les pieds de devant ont quatre doigts, le premier & le troiſième d'une longueur égale, le ſecond

un peu plus long, & le quatrième ou l'extérieur un peu plus court que le troiſième. Leurs quatre onglets ſont fort longs, peu crochus, pointus, & à peu-près d'une égale grandeur; les pieds de derrière ont cinq doigts, dont les trois intermédiaires ſont preſque également longs, & les deux extérieurs beaucoup plus courts; les onglets en ſont moins grands, & les deux extérieurs les plus petits. Sa queue, ſans être fort longue, eſt groſſe, & ſe termine en pointe. Les deux *myrmécophages* de Seba, *tome I, planche XXXVII, figure 2; & planche XL, figure 1*, ſont certainement les mêmes, & ne diffèrent entr'eux que par la couleur; la figure en eſt fort bonne. C'eſt une eſpèce particulière tout-à-fait différente du tamandua-guacu de Marcgrave, ou tamanoir de M. de Buffon.

On croiroit, après la lecture de ce paſſage, que je me ſuis trompé au ſujet de cet animal, donné par Seba, *pl. XXXVII, n.° 2*. Cependant j'ai dit préciſément ce que dit ici M. Voſmaër. Voici comme je me ſuis exprimé : *l'animal que Seba déſigne par le nom de* tamandua, myrmécophage d'Amérique, tome I, page 60, *& dont il donne la figure,* planche XXXVII, n.° 2, *ne peut ſe rapporter à aucun des trois dont il eſt ici queſtion.* Or les trois animaux d'Amérique dont j'ai parlé, ſont le tamanoir, le tamandua & le petit fourmillier; donc tout ce que dit ici M. Voſmaër ne fait rien contre ce que j'ai avancé, puiſque ce que j'ai avancé ſe réduit à ce que le tamanoir, le tamandua & le fourmillier ne ſe trouvent qu'en Amérique, & non dans l'ancien continent. Cela eſt ſi poſitif, que M. Voſmaër ne peut rien y oppoſer. Si le *myrmécophage* de Seba, *planche XXXVII, figure 2,*

ſe

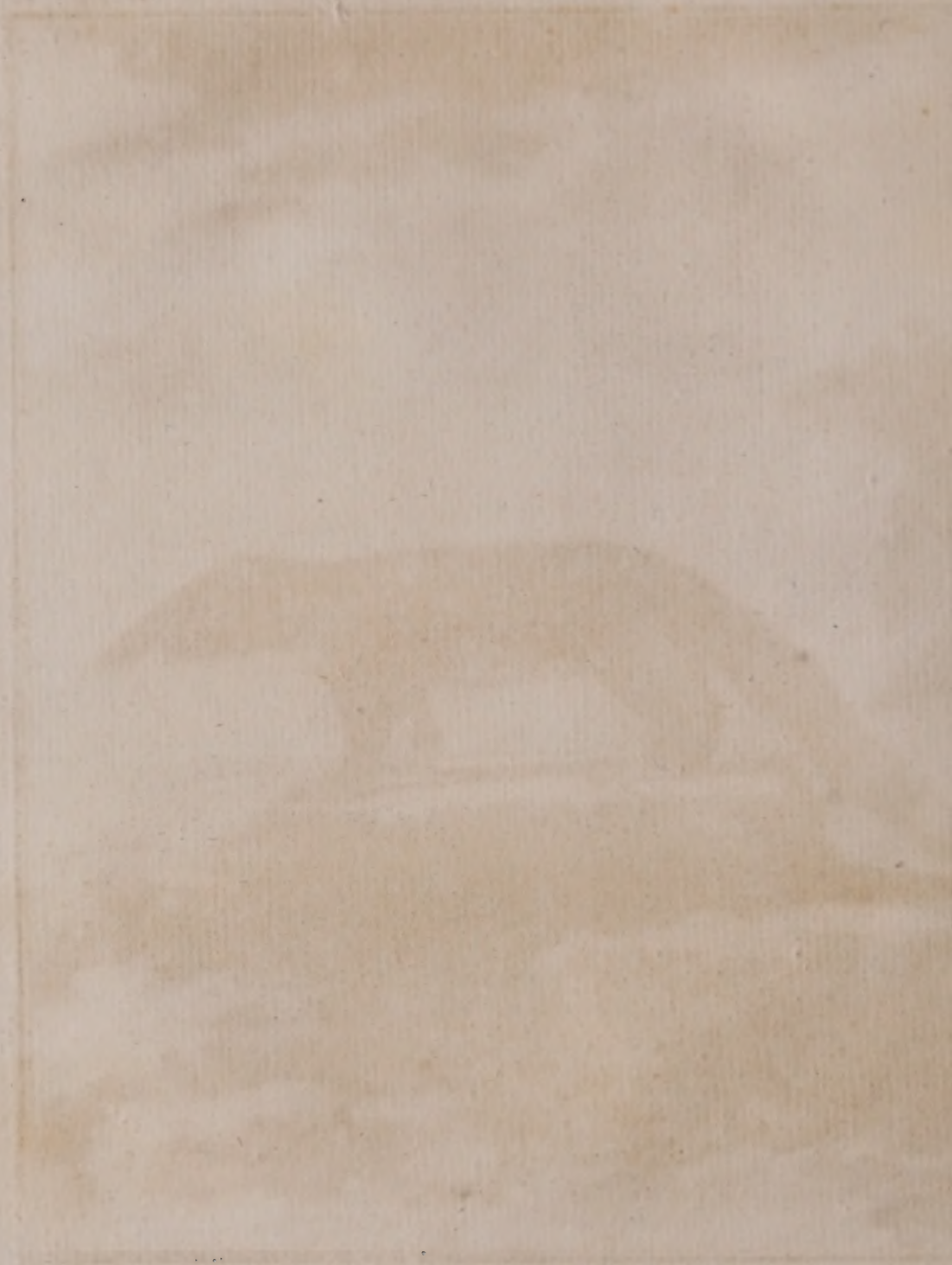
De Save Delin. C. Baquoy Sculp.

LE TAMANOIR.

De Seve del. Cne Haussard Sculp.

LE TAMANOIR.

LE TAMANDUA.



De Seve Del. Barron Sculp.

LE FOURMILIER.

ſe trouve en Amérique, cela prouve ſeulement que Seba s'eſt trompé, en l'appelant myrmécophage d'*Amérique;* mais cela ne prouve rien contre ce que j'ai avancé, & je perſiſte avec toute raiſon, à ſoutenir que le tamanoir, le tamandua & le fourmillier, ne ſe trouvent qu'en Amérique & point en Afrique.

LE PANGOLIN* ET LE PHATAGIN.**

CES animaux ſont vulgairement connus ſous le nom de *Lézards écailleux ;* nous avons cru devoir rejeter cette

* *Pangolin* ou *Panggoeling*, nom que les Indiens de l'Aſie méridionale donnent à cet animal, & que nous avons adopté. Les François habitués aux Indes orientales, l'ont appelé *Lézard écailleux* & *Diable de Java. Panggoeling*, ſelon Seba, ſignifie, dans la langue de Java, *un animal qui ſe met en boule.*

Lacertus Indicus ſquamoſus. Bontii, *Ind. orient. &c.* pag. 60.

Lézard écaillé. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, partie III, page 87.*

Armodillus ſquamatus major Ceylanicus, ſeu *Diabolus Tajovanicus dictus.* Seba, vol. I, pag. 88, tab. 54, fig. 1 ; & tab. 53, fig. 5.

Myrmecophaga pedibus pentadactylis. Linn. *Syſt. nat.* edit. IV, pag. 63. — *Manis pedibus pentadactylis, palmis pentadactylis*, edit. VI, pag. 8. — *Manis manibus pentadactylis, pedibus pentadactylis*, edit. X, pag. 36.

Pholidotus pedibus anticis & poſticis pentadactylis, ſquamis ſubrotundis..... Pholidotus. Le pholidote ; Briſſon, *Regn. animal.* pag. 29.

** Le *Phatagin* ou *Phatagen*, nom de cet animal aux Indes orientales, & que nous avons adopté.

Lacertus ſquamoſus peregrinus. Cluſii, *Exotic.* pag. 374.

Lacerta Indica Yvannæ congener. Aldrov. *de quadrup. digit. ovipar.* pag. 667 & 668. *Nota.* Qu'il y a erreur dans cette phraſe indicative, le pangolin étant non-ſeulement d'un genre, mais d'une claſſe différente de l'iguane qui eſt un lézard ovipare.

Lézard de Cluſius. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, partie III, page 89.*

dénomination, 1.° parce qu'elle eſt compoſée, 2.° parce qu'elle eſt ambigüe & qu'on l'applique à ces deux eſpèces, 3.° parce qu'elle a été mal imaginée; ces animaux étant non-ſeulement d'un autre genre, mais même d'une autre claſſe que les lézards qui ſont des reptiles ovipares, au lieu que le pangolin & le phatagin ſont des quadrupèdes vivipares : ces noms ſont d'ailleurs ceux qu'ils portent dans leur pays natal, nous ne les avons pas créés, nous les avons ſeulement adoptés.

Tous les lézards ſont recouverts en entier & juſque ſous le ventre d'une peau liſſe & bigarrée de taches qui repréſentent des écailles, mais le pangolin & le phatagin n'ont point d'écailles ſous la gorge, ſous la poitrine, ni ſous le ventre; le phatagin, comme tous les autres quadrupèdes, a du poil ſur toutes les parties inférieures du corps; le pangolin n'a qu'une peau liſſe & ſans poils. Les écailles qui revêtent & couvrent toutes les autres parties du corps de ces deux animaux ne ſont pas collées en entier ſur la peau, elles y ſont ſeulement infixées &

Lézard des Indes orientales, appelé par les gens du pays *Phatagen*, *Hiſtoire de l'Académie royale des Sciences, année 1703, page 39.*

Pholidotus pedibus anticis & poſticis tetradactylis, ſquamis mucronatis, caudâ longiſſimâ.....Pholidotus longicaudatus. Le pholidote à longue queue. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 31. *Nota.* Qu'il y a erreur dans cette phraſe indicative, le phatagin ayant, comme le pangolin, cinq doigts, ou plutôt cinq ongles à tous les pieds. *Voyez ci-après la deſcription & la comparaiſon de ces deux animaux avec la figure qui repréſente ces cinq doigts.*

fortement adhérentes par leur partie inférieure; elles ſont mobiles comme les piquans du porc-épic, & elles ſe relèvent ou ſe rabaiſſent à la volonté de l'animal, elles ſe hériſſent lorſqu'il eſt irrité, elles ſe hériſſent encore plus lorſqu'il ſe met en boule comme le hériſſon : ces écailles ſont ſi groſſes, ſi dures & ſi poignantes qu'elles rebutent tous les animaux de proie, c'eſt une cuiraſſe offenſive qui bleſſe autant qu'elle réſiſte; les plus cruels & les plus affamés, tels que le tigre, la panthère, &c. ne ſont que de vains efforts pour dévorer ces animaux armés, ils les foulent, ils les roulent, mais en même temps ils ſe font des bleſſures douloureuſes dès qu'ils veulent les ſaiſir, ils ne peuvent ni les violenter, ni les écraſer, ni les étouffer en les ſurchargeant de leur poids. Le renard qui craint de prendre avec ſa gueule le hériſſon en boule dont les piquans lui déchirent le palais & la langue, le force cependant à s'étendre en le foulant aux pieds & le preſſant de tout ſon poids; dès que la tête paroît, il la ſaiſit par le bout du muſeau & met ainſi le hériſſon à mort; mais le pangolin & le phatagin ſont de tous les animaux, ſans en excepter même le porc-épic, ceux dont l'armure eſt la plus forte & la plus offenſive, en ſorte qu'en contractant leur corps & préſentant leurs armes, ils bravent la fureur de tous leurs ennemis.

Au reſte, lorſque le pangolin & le phatagin ſe reſſerrent, ils ne prennent pas, comme le hériſſon, une forme globuleuſe & uniforme, leur corps en ſe con-

tractant ſe met en peloton, mais leur groſſe & longue queue reſte au dehors & ſert de cercle ou de lien au corps : cette partie extérieure par laquelle il paroît que ces animaux pourroient être ſaiſis, ſe défend d'elle-même ; elle eſt garnie deſſus & deſſous d'écailles auſſi dures & auſſi tranchantes que celles dont le corps eſt revêtu, & comme elle eſt convexe en deſſus & plate en deſſous, & qu'elle a la forme à peu-près d'une demi-pyramide, les côtés anguleux ſont revêtus d'écailles en équerre pliées à angle droit, leſquelles ſont auſſi groſſes & auſſi tranchantes que les autres, en ſorte que la queue paroît être encore plus ſoigneuſement armée que le corps dont les parties inférieures ſont dépourvues d'écailles.

Le pangolin eſt plus gros que le phatagin, & cependant il a la queue beaucoup moins longue ; ſes pieds de devant ſont garnis d'écailles juſqu'à l'extrémité, au lieu que le phatagin a ſes pieds, & même une partie des jambes de devant dégarnis d'écailles & couverts de poil. Le pangolin a auſſi les écailles plus grandes, plus épaiſſes, plus convexes & moins cannelées que celles du phatagin qui ſont armées de trois pointes très-piquantes, au lieu que celles du pangolin ſont ſans pointe & uniformément tranchantes. Le phatagin a du poil aux parties inférieures, le pangolin n'en a point du tout ſous le corps, mais entre les écailles qui lui couvrent le dos il ſort quelques poils gros & longs comme des ſoies de cochon, & ces longs poils ne ſe trouvent pas

ſur le dos du phatagin. Ce ſont-là toutes les différences eſſentielles que nous ayons remarquées en obſervant les dépouilles de ces deux animaux qui ſont ſi différens de tous les autres quadrupèdes, qu'on les a regardés comme des eſpèces de monſtres. Les différences que nous venons d'indiquer étant générales & conſtantes, nous croyons pouvoir aſſurer que le pangolin & le phatagin ſont deux animaux d'eſpèces diſtinctes & ſéparées; nous avons reconnu ces rapports & ces différences, non-ſeulement par l'inſpection des trois ſujets que nous avons vus, mais auſſi par la comparaiſon de tous ceux qui ont été obſervés par les Voyageurs & indiqués par les Naturaliſtes.

Le pangolin a juſqu'à ſix, ſept & huit pieds de grandeur, y compris la longueur de la queue, lorſqu'il a pris ſon accroiſſement entier; la queue qui eſt à peu-près de la longueur du corps, paroît être moins longue quand il eſt jeune; les écailles ſont auſſi moins grandes, plus minces & d'une couleur plus pâle, elles prennent une teinte plus foncée lorſque l'animal eſt adulte, & elles acquièrent une dureté ſi grande qu'elles réſiſtent à la balle du mouſquet. Le phatagin eſt, comme nous l'avons dit, bien plus petit que le pangolin; tous deux ont quelques rapports avec le tamanoir & le tamandua; comme eux, le pangolin & le phatagin ne vivent que de fourmis: ils ont auſſi la langue très-longue, la gueule étroite & ſans dents *apparentes*, le corps très-alongé, la queue auſſi fort longue & les ongles des pieds à peu-

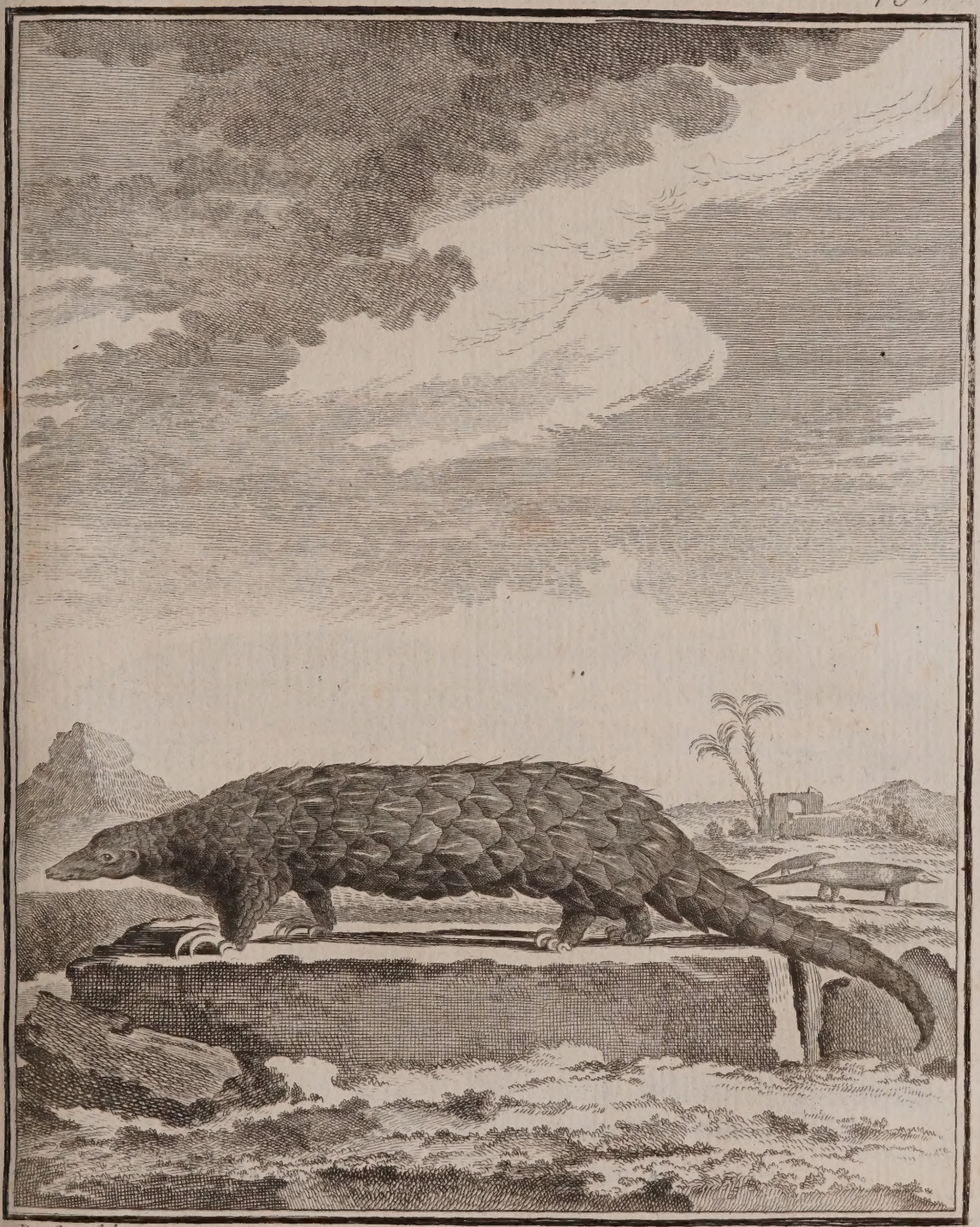
près de la même grandeur & de la même forme, mais non pas en même nombre; le pangolin & le phatagin ont cinq ongles à chaque pied, au lieu que le tamanoir & le tamandua n'en ont que quatre aux pieds de devant; ceux-ci ſont couverts de poils, les autres ſont armés d'écailles, & d'ailleurs ils ne ſont pas originaires du même continent; le tamanoir & le tamandua ſe trouvent en Amérique, le pangolin & le phatagin aux Indes orientales & en Afrique où les Nègres les appellent *Quogelo**;

* On trouve dans les bois un animal à quatre pieds que les Nègres appellent *Quogelo*. Depuis le cou juſqu'à l'extrémité de la queue il eſt couvert d'écailles faites à peu-près comme les feuilles de l'artichaut, un peu plus pointues; elles ſont ſerrées, aſſez épaiſſes & ſuffiſamment fortes pour ſe défendre des griffes & des dents des animaux qui l'attaquent. Les tigres & les léopards lui donnent la chaſſe ſans relâche, & n'ont pas de peine à le joindre, parce qu'il s'en faut bien qu'il aille auſſi vîte que ces animaux; il ne laiſſe pas de fuir, mais comme il eſt bien-tôt attrapé, & que ſes ongles & ſa gueule lui ſeroient de foibles défenſes contre des animaux qui ont de terribles dents & des griffes bien fortes & bien aiguës, la Nature lui a enſeigné de ſe mettre en boule en pliant ſa queue ſous ſon ventre & ſe ramaſſant de telle manière qu'il ne préſente de tous côtés que les pointes de ſes écailles. Le tigre ou le léopard ont beau le tourner doucement avec leurs griffes, ils ſe piquent dès qu'ils veulent le faire un peu rudement, & ſont contraints de le laiſſer en repos. Les Nègres l'aſſomment à coups de bâton, l'écorchent, vendent ſa peau aux Blancs & mangent ſa chair: ils diſent qu'elle eſt blanche & délicate. Sa tête & ſon muſeau, que ſa figure pourroit faire prendre pour une tête & un bec de canard, renferme une langue extrêmement longue, imbibée d'une liqueur onctueuſe & tenace; il cherche les fourmillières & les lieux de paſſage de ces inſectes; il étend ſa langue & la fourre dans leur trou, ou l'aplatit ſur le paſſage;

ils en mangent la chair qu'ils trouvent délicate & saine; ils se servent des écailles à plusieurs petits usages. Au reste le pangolin & le phatagin n'ont rien de rebutant que la figure; ils sont doux, innocens & ne font aucun mal; ils ne se nourrissent que d'insectes; ils courent lentement & ne peuvent échapper à l'homme qu'en se cachant dans des trous de rochers ou dans des terriers qu'ils se creusent & où ils font leurs petits. Ce sont deux espèces extraordinaires, peu nombreuses, assez inutiles, & dont la forme bizarre ne paroît exister que pour faire la première nuance de la figure des quadrupèdes à celle des reptiles.

---

ces insectes y courent aussi-tôt attirés par l'odeur, & demeurent empêtrés dans la liqueur onctueuse, & quand l'animal sent que sa langue est bien chargée de ces insectes, il la retire & en fait sa curée. Cet animal n'est point méchant, il n'attaque personne, il ne cherche qu'à vivre, & pourvu qu'il trouve des fourmis, il est content & fait bonne chère. Les plus grands qu'on ait vu de cette espèce avoient huit pieds de longueur, y compris la queue qui en a bien quatre. *Voyage de Desmarchais, tome I, pages 200 & 201.*



De Seve del. Chevillet sculp.

LE PANGOLIN.

De Seve del. Chevillet Sculp

LE PHATAGIN

LE COCHON DE TERRE.

Nous avons dit & répété ſouvent, qu'aucune eſpèce des animaux de l'Afrique ne s'eſt trouvée dans l'Amérique méridionale, & que réciproquement aucun des animaux de cette partie de l'Amérique ne s'eſt trouvé dans l'ancien continent. L'animal dont il eſt ici queſtion a pu induire en erreur des Obſervateurs peu attentifs, tels que M. Voſmaër ; mais on va voir, par ſa deſcription & par la comparaiſon de ſa figure avec celle des fourmilliers d'Amérique, qu'il eſt d'une eſpèce très-différente, & qu'il n'a guère d'autres rapports avec eux, que d'être de même privé de dents, & d'avoir une langue aſſez longue pour l'introduire dans les fourmillières. Nous avons donc adopté le nom de *cochon de terre* que Kolbe donne à ce mangeur de fourmis, de préférence à celui de fourmillier, qui doit être réſervé aux mangeurs de fourmis d'Amérique, puiſqu'en effet cet animal d'Afrique en diffère eſſentiellement par l'eſpèce, & même par le genre. Le nom de cochon de terre, eſt relatif à ſes habitudes naturelles & même à ſa forme, & c'eſt celui ſous lequel il eſt communément connu dans les terres du Cap. Voici la deſcription que M. Allamand a faite de cet animal dans le nouveau ſupplément à mon Ouvrage.

M. de Buffon ſemble avoir épuiſé tout ce qu'on peut dire ſur les animaux mangeurs de fourmis ; l'article qu'il en a dreſſé,

doit lui avoir coûté beaucoup de peine, tant à cauſe des recherches qu'il a dû faire de tout ce qui a été dit de ces animaux, que de la néceſſité où il a été de relever les fautes de ceux qui en ont parlé avant lui, & particulièrement de Seba. Celui-ci ne les a pas ſeulement mal décrits, mais il a encore rangé parmi eux un animal d'un genre très-différent.

M. de Buffon, après avoir diſſipé la confuſion qui régnoit dans l'hiſtoire des animaux, n'admet que trois eſpèces de mangeurs de fourmis, le tamanoir, le tamandua & celui auquel il a conſervé le nom de fourmillier; mais enſuite il a donné la deſcription d'un animal qui ſemble être une nouvelle eſpèce de tamandua, plutôt qu'une ſimple variété; enfin il conclut de tout ce qu'il a dit, que les mangeurs de fourmis ne ſe trouvent que dans les pays chauds de l'Amérique, & qu'ils n'exiſtent pas dans l'ancien continent. Il eſt vrai que Deſmarchais & Kolbe diſent qu'il y en a en Afrique; mais le premier affirme ſimplement la choſe ſans en rien dire de plus, ni ſans en apporter aucune preuve; quant à Kolbe, ſon témoignage eſt ſi ſuſpect, que M. de Buffon a été très-autoriſé à n'y pas ajouter foi. J'ai penſé comme lui au ſujet de Kolbe, & je n'ai point cru qu'il y eût des mangeurs de fourmis en Afrique; mais M. le capitaine Gordon m'a tiré de l'erreur où j'étois; il m'a envoyé la dépouille d'un de ces animaux tué au cap de Bonne-eſpérance, où ils ſont connus ſous le nom de *cochons de terre;* c'eſt préciſément celui que Kolbe leur donne, ainſi je lui fais réparation d'avoir révoqué ici en doute ſa véracité, & je ſuis perſuadé que M. de Buffon lui rendra la même juſtice. Il eſt vrai que M. Pallas a confirmé le témoignage de Kolbe par ſes propres obſervations; il a donné la deſcription d'un fœtus de mangeurs de fourmis, envoyé du cap de Bonne-eſpérance au Cabinet de S. A. S. Mgr le Prince d'Orange; mais un fœtus, dénué de ſon poil, étoit peu propre à donner une juſte idée de l'animal dont il tiroit ſon origine, & il pouvoit avoir été envoyé

d'ailleurs au Cap; cependant le nom de *cochon*, par lequel on l'avoit désigné, a commencé à me faire revenir de mon préjugé contre Kolbe.

J'ai fait remplir la peau que M. Gordon m'a envoyée, ce qui m'a très-bien réussi; & c'est d'après cette peau bourrée que j'ai fait graver la figure, *planche XVII*. Si l'on doit appeler mangeur de fourmis un animal qui n'a point de dents, & qui a une langue fort longue qu'il enfonce dans les fourmillières, pour avaler ensuite les fourmis qui s'y attachent, on ne peut pas douter que celui qui est représenté ici n'en mérite le nom; cependant il diffère très-fort des trois espèces décrites par M. de Buffon, & que je crois, avec lui, être particulières à l'Amérique.

Il est à peu-près aussi gros & aussi grand que le tamanoir, comme on le verra par les dimensions que j'en donnerai. Les poils qui couvrent sa tête, le dessus de son corps & sa queue, sont très-courts, & tellement couchés & appliqués sur sa peau qu'ils semblent y être collés; leur couleur est d'un gris-sale, un peu approchant de celui du lapin, mais plus obscur; sur les flancs & sous le ventre ils sont plus longs & d'une couleur roussâtre; ceux qui couvrent les jambes sont aussi beaucoup plus longs, ils sont tout-à-fait noirs & droits.

Sa tête est presque un cône tronqué, un peu comprimé vers son extrémité; elle est terminée par un plan ou plutôt par un boutoir, tel que celui d'un cochon, dans lequel sont les trous des narines, & qui avance de près d'un pouce au-delà de la mâchoire inférieure; celle-ci est très-petite; sa langue est longue, fort mince & plate, mais plus large que dans les autres mangeurs de fourmis, qui l'ont presque cylindrique; il n'a absolument aucune dent; ses yeux sont beaucoup plus près des oreilles que du museau, ils sont assez grands, & d'un angle à l'autre ils ont un pouce de longueur; ses oreilles assez semblables à celles des cochons, s'élèvent à la hauteur de six pouces, & se terminent

en pointe; elles ſont formées par une membrane preſque auſſi mince que du parchemin, & couvertes de poils à peine remarquables, tant ils ſont courts; j'ignore ſi dans l'animal vivant elles ſont pendantes comme dans le tamandua; M. Pallas dit qu'elles le ſont, mais il en juge d'après celles du fœtus, où leur longueur doit leur faire prendre cette poſition, ſans qu'on en doive conclure qu'elles l'aient dans l'animal lorſqu'il eſt hors du ventre de ſa mère; ſa queue ſurpaſſe le tiers de la longueur de tout le corps; elle eſt fort groſſe à ſon origine, & va en diminuant juſqu'à ſon extrémité; ſes pieds de devant ont quatre doigts, ceux de derrière en ont cinq, tous armés de forts ongles, dont les plus longs ſont aux pieds poſtérieurs, car ils égalent en longueur les doigts mêmes; ils ne ſont pas pointus, mais arrondis à leur extrémité, un peu recourbés & propres à creuſer la terre; il ne paroît pas qu'il puiſſe s'en ſervir pour ſaiſir fortement ou pour ſe défendre, comme les autres mangeurs de fourmis; cependant il doit avoir beaucoup de force dans ſes jambes, qui ſont très-groſſes proportionnellement à ſon corps.

On voit par cette deſcription que cet animal eſt très-différent du tamanoir, par ſon poil, ſa couleur, ſa tête & ſa queue; il ſurpaſſe auſſi fort en grandeur le tamandua, dont il diffère de même par ſon pelage, par ſa couleur & par ſes ongles; je ne dis rien de ſa différence avec le fourmillier, avec lequel perſonne ne le confondra; il appartient donc à une quatrième eſpèce inconnue juſqu'à préſent, & tout ce que j'en ſais de certain, c'eſt que cet animal fourre ſa langue dans les fourmillières, qu'il avale les fourmis qui s'y attachent, & qu'il ſe cache en terre dans des trous; quoiqu'il ait une queue qui reſſemble un peu à celle du tamandua, je doute qu'il s'en ſerve comme lui pour ſe ſuſpendre à des branches d'arbres, elle ne me paroît pas pour cela aſſez flexible, & les ongles ne ſont pas faits pour grimper.

Comme je l'ai déjà dit, on lui donne au Cap le nom de *cochon*

de terre ; mais il reſſemble au cochon, & cela encore très-imparfaitement, uniquement par ſa tête alongée, par le boutoir qui la termine, & par la longueur de ſes oreilles : d'ailleurs il en diffère eſſentiellement par les dents qu'il n'a pas ; par ſa queue, & principalement par ſes pieds, auſſi-bien que par la conformation de tout ſon corps.

Au défaut de bonnes autorités ſur ce qui regarde ce mangeur de fourmis (car c'eſt le nom que je crois devoir lui donner, pour le diſtinguer des trois eſpèces décrites par M. de Buffon), je mettrai ici en note ce que Kolbe en a dit *(a)* ; il a été plus exact dans la deſcription qu'il en a faite qu'il ne l'eſt ordinairement.

(a) « La quatrième eſpèce des cochons ſe nomme le *cochon de terre ;* il reſſemble très-fort aux cochons rouges. (*Nota.* Pourquoi aux cochons « rouges ! il ne leur reſſemble pas plus par la couleur qu'aux autres), il a « ſeulement la tête plus longue & le groin plus pointu ; il n'a abſolument « point de dents, & ſes ſoies ne ſont pas ſi fortes ; ſa langue eſt longue & « affilée ; ſa queue eſt longue ; il a auſſi les jambes longues & fortes ; la « terre lui ſert de demeure, il s'y creuſe une grotte, ouvrage qu'il fait avec « beaucoup de vivacité & de promptitude, & s'il a ſeulement la tête & « les pieds de devant dans la terre, il s'y cramponne ſi bien, que l'homme « le plus robuſte ne ſauroit l'en arracher. «

Lorſqu'il a faim, il va chercher une fourmillière, dès qu'il a fait cette « bonne trouvaille, il regarde tout autour de lui pour voir ſi tout eſt « tranquille & s'il n'y a point de danger ; il ne mange jamais ſans avoir « pris cette précaution, alors il ſe couche, & plaçant ſon groin tout près « de la fourmillière il tire la langue tant qu'il peut, les fourmis montent « deſſus en foule, & dès qu'elle eſt bien couverte, il la retire & les gobe « toutes ; ce jeu ſe recommence pluſieurs fois. & juſqu'à ce qu'il ſoit raſſaſié. « Afin de lui procurer plus aiſément cette nourriture, la Nature toute ſage, « a fait en ſorte que la partie ſupérieure de cette langue, qui doit recevoir « les fourmis, eſt toujours couverte & comme enduite d'une matière viſ- « queuſe & gluante qui empêche ces foibles animaux de s'en retourner, « lorſqu'une fois leurs jambes y ſont empêtrées ; c'eſt-là leur manière de « manger. Ils ont la chair de fort bon goût & très-ſaine ; les Européens « & les Hottentots vont ſouvent à la chaſſe de ces animaux ; rien n'eſt plus «

Voici ſes dimenſions.

	pieds.	pouces.	lignes
Longueur du corps, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue	3.	5.	//
Circonférence du milieu du corps	2.	8.	//
Longueur de la tête	//	11.	//
Sa circonférence entre les yeux & les oreilles	1.	1.	//
——— près du bout du muſeau	//	7.	//
Longueur des oreilles	//	6.	//
Diſtance entre leurs baſes	//	2.	//
Longueur des yeux meſurée d'un angle à l'autre	//	1.	//
Diſtance des yeux aux oreilles	//	2.	//
——— au bout du muſeau	//	7.	//
——— entre les deux yeux, en ligne droite	//	4.	//
Longueur de la queue	1.	9.	//
Sa circonférence près de l'anus	1.	3.	//
——— près de l'extrémité	//	2.	//
Longueur des jambes de devant	1.	//	//
Sa circonférence près du corps	//	11.	//
——— près du poignet	//	6.	6.
Longueur des jambes de derrière	1.	1.	//
Leur circonférence près du corps	1.	//	//
——— près du talon	//	7.	6.

» facile que de les tuer, il ne faut que leur donner un petit coup de bâton ſur la tête ». *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance*, par Kolbe, *tome III, page 43.*

Le Sevc delin. Magd. Th. Rousselet Sculp.

LE COCHON DE TERRE.

LES TATOUS.*

LORSQUE l'on parle d'un quadrupède, il ſemble que le nom ſeul emporte l'idée d'un animal couvert de poil; & de même lorſqu'il eſt queſtion d'un oiſeau ou d'un poiſſon, les plumes & les écailles s'offrent à l'imagination, & paroiſſent être des attributs inſéparables de ces êtres. Cependant la Nature, comme ſi elle vouloit ſe ſouſtraire à toute méthode & échapper à nos vues les plus générales, dément nos idées, contredit nos dénominations, méconnoît nos caractères & nous étonne encore plus par ſes exceptions que par ſes loix. Les animaux quadrupèdes qu'on doit regarder comme faiſant la première claſſe de la Nature vivante, & qui ſont, après l'homme, les êtres les plus remarquables de ce monde, ne ſont néanmoins ni ſupérieurs en tout, ni ſéparés par des attributs conſtans, ou des caractères uniques de tous les autres êtres. Le premier de ces caractères, qui conſtitue leur nom & qui conſiſte à avoir quatre pieds, ſe retrouve dans les lézards, les grenouilles, &c. leſquels néanmoins diffèrent des quadrupèdes à tant d'autres

* *Tatu* ou *Tatou*, nom générique de ces animaux au Breſil. *Tatuſia*, ſelon Maffée. *Hiſtoire des Indes; Paris, 1665, page 69.* Les Eſpagnols ont appelé ces animaux *Armadillo.* Nous avons rejeté cette dernière dénomination, parce qu'on l'a également appliquée au pangolin & au phatagin qui ſont des animaux très-différens des tatous pour l'eſpèce & pour le climat.

égards, qu'on en a fait avec raiſon une claſſe ſéparée. La ſeconde propriété générale, qui eſt de produire des petits vivans, n'appartient pas uniquement aux quadrupèdes, puiſqu'elle leur eſt commune avec les cétacées. Et enfin le troiſième attribut qui paroiſſoit le moins équivoque, parce qu'il eſt le plus apparent, & qui conſiſte à être couvert de poil, ſe trouve, pour ainſi dire, en contradiction avec les deux autres dans pluſieurs eſpèces qu'on ne peut cependant retrancher de l'ordre des quadrupèdes, puiſqu'à l'exception de ce ſeul caractère elles leur reſſemblent par tous les autres. Et comme ces exceptions apparentes de la Nature ne ſont dans le réel que les nuances qu'elle emploie pour rapprocher les êtres même les plus éloignés, il faut ne pas perdre de vue ces rapports ſinguliers & tâcher de les ſaiſir à meſure qu'ils ſe préſentent. Les tatous, au lieu de poil, ſont couverts comme les tortues, les écreviſſes & les autres cruſtacées d'une croûte ou d'un têt ſolide; les pangolins ſont armés d'écailles aſſez ſemblables à celles des poiſſons; les porc-épics portent des eſpèces de plumes piquantes & ſans barbe, mais dont le tuyau eſt pareil à celui des plumes des oiſeaux; ainſi dans la claſſe ſeule des quadrupèdes, & par le caractère même le plus conſtant & le plus apparent des animaux de cette claſſe, qui eſt d'être couverts de poils, la Nature varie en ſe rapprochant de trois autres claſſes très-différentes, & nous rappelle les oiſeaux, les poiſſons à écailles & les cruſtacées.

Auſſi

Auſſi faut-il bien ſe garder de juger la nature des êtres par un ſeul caractère, il ſe trouveroit toujours incomplet & fautif: ſouvent même deux & trois caractères, quelque généraux qu'ils puiſſent être, ne ſuffiſent pas encore; & ce n'eſt, comme nous l'avons dit & redit, que par la réunion de tous les attributs & par l'énumération de tous les caractères qu'on peut juger de la forme eſſentielle de chacune des productions de la Nature. Une bonne deſcription & jamais de définitions, une expoſition plus ſcrupuleuſe ſur les différences que ſur les reſſemblances, une attention particulière aux exceptions & aux nuances même les plus légères ſont les vraies règles, & j'oſe dire les ſeuls moyens que nous ayons de connoître la nature de chaque choſe: & ſi l'on eût employé à bien décrire tout le temps qu'on a perdu à définir & à faire des Méthodes, nous n'euſſions pas trouvé l'Hiſtoire Naturelle au berceau, nous aurions moins de peine à lui ôter ſes hochets, à la débarraſſer de ſes langes, nous aurions peut-être avancé ſon âge, car nous euſſions plus écrit pour la ſcience & moins contre l'erreur.

Mais revenons à notre objet. Il exiſte donc parmi les animaux quadrupèdes & vivipares pluſieurs eſpèces d'animaux qui ne ſont pas couverts de poil. Les tatous ſont eux ſeuls un genre entier dans lequel on peut compter pluſieurs eſpèces qui nous paroiſſent être réellement diſtinctes & ſéparées les unes des autres : dans

toutes, l'animal eſt revêtu d'un têt ſemblable pour la ſubſtance à celle des os; ce têt couvre la tête, le cou, le dos, les flancs, la croupe & la queue juſqu'à l'extrémité, il eſt lui-même recouvert au dehors par un cuir mince, liſſe & tranſparent; les ſeules parties ſur leſquelles ce têt ne s'étend pas, ſont la gorge, la poitrine & le ventre qui préſentent une peau blanche & grenue, ſemblable à celle d'une poule plumée; & en regardant ces parties avec attention, l'on y voit de place en place des rudimens d'écailles qui ſont de la même ſubſtance que le têt du dos; la peau de ces animaux même, dans les endroits où elle eſt la plus ſouple, tend donc à devenir oſſeuſe, mais l'oſſification ne ſe réaliſe en entier qu'où elle eſt la plus épaiſſe, c'eſt-à-dire, ſur les parties ſupérieures & extérieures du corps & des membres. Le têt qui recouvre toutes ces parties ſupérieures, n'eſt pas d'une ſeule pièce comme celui de la tortue; il eſt partagé en pluſieurs bandes ſur le corps, leſquelles ſont attachées les unes aux autres par autant de membranes qui permettent un peu de mouvement & de jeu dans cette armure. Le nombre de ces bandes ne dépend pas, comme on pourroit l'imaginer, de l'âge de l'animal, les tatous qui viennent de naître & les tatous adultes ont dans la même eſpèce, le même nombre de bandes; nous nous en ſommes convaincus en comparant les petits aux grands, & quoique nous ne puiſſions pas aſſurer que tous ces animaux ne ſe mêlent ni ne peuvent produire

enſemble, il eſt au moins très-probable, puiſque cette différence du nombre des bandes mobiles eſt conſtante, que ce ſont ou des eſpèces réellement diſtinctes, ou au moins des variétés durables & produites par l'influence des divers climats. Dans cette incertitude que le temps ſeul pourra fixer, nous avons pris le parti de préſenter tous les tatous enſemble & de faire néanmoins l'énumération de chacun d'eux, comme ſi c'étoient en effet autant d'eſpèces particulières.

Le P. d'Abbeville *(a)* nous paroît être le premier qui ait diſtingué les tatous par des noms ou des épithètes qui ont été pour la plupart adoptés par les Auteurs qui ont écrit après lui. Il en indique aſſez clairement ſix eſpèces. 1.° Le *Tatou-ouaſſou*, qui probablement eſt celui que nous appellerons *Kabaſſou*; 2.° le *Tatouète*, que Marcgrave a auſſi appelé *Tatuète*, & auquel nous conſerverons ce nom; 3.° le *Tatou-peb* qui eſt le *Tatupeba* ou l'*Encuberto* de Marcgrave, auquel nous conſerverons ce dernier nom; 4.° le *Tatou-apar* qui eſt le *Tatu-apara* de Marcgrave, auquel nous conſerverons encore ſon nom; 5.° le *Tatou-ouinchum* qui nous paroît être le même que le *Cirquinchum*, & que nous appellerons *Cirquinçon*; 6.° le *Tatou-miri*, le plus petit de tous, qui pourroit bien être celui que nous appellerons *Cachicame*. Les autres

(a) Miſſion au Maragnon, par le Père d'Abbeville, Capucin; *Paris, 1614, page 247.*

Voyageurs ont confondu les eſpèces, ou ne les ont indiquées que par des noms génériques. Marcgrave a diſtingué & décrit l'*Apar*, l'*Encoubert* & le *Tatuète*; Wormius & Grew ont décrit le *Cachicame*, & Grew ſeul a parlé du *Cirquinçon*; mais nous n'avons eu beſoin d'emprunter que les deſcriptions de l'apar & du cirquinçon, car nous avons vu les quatre autres eſpèces.

Dans toutes, à l'exception de celle du cirquinçon, l'animal a deux boucliers oſſeux, l'un ſur les épaules & l'autre ſur la croupe; ces deux boucliers ſont chacun d'une ſeule pièce, tandis que la cuiraſſe, qui eſt oſſeuſe auſſi & qui couvre le corps, eſt diviſée tranſverſalement & partagée en plus ou moins de bandes mobiles & ſéparées les unes des autres par une peau flexible. Mais le cirquinçon n'a qu'un bouclier, & c'eſt celui des épaules; la croupe, au lieu d'être couverte d'un bouclier, eſt revêtue juſqu'à la queue par des bandes mobiles pareilles à celles de la cuiraſſe du corps. Nous allons donner des indications claires & de courtes deſcriptions de chacune de ces eſpèces. Dans la première la cuiraſſe qui eſt entre les deux boucliers eſt compoſée de trois bandes, dans la ſeconde elle l'eſt de ſix, dans la troiſième de huit, dans la quatrième de neuf, dans la cinquième de douze, & enfin dans la ſixième il n'y a, comme nous venons de le dire, que le bouclier des épaules qui ſoit d'une ſeule pièce; l'armure de la croupe, ainſi que celle du corps, ſont partagées en bandes mobiles qui s'étendent

depuis le bouclier des épaules jusqu'à la queue, & qui sont au nombre de dix-huit.

L'APAR (b) ou le TATOU à trois bandes.

LE premier Auteur qui ait indiqué cet animal par une description, est Charles de l'Écluse *(Clusius)*, il ne l'a décrit que d'après une figure ; mais on reconnoît aisément aux caractères qu'elle représente, & qui sont trois bandes mobiles sur le dos, & la queue très-courte, que c'est le même animal que celui dont Marcgrave nous

---

(b) Apar, *Tatu apara*, nom de cet animal au Brésil, & que nous avons adopté.

Armadillo seu *Tatu genus alterum.* Clusii, *Exotic.* pag. 109.

Tatu apara. Marcgrav. *Hist. Brasil.* pag. 232.

Tatu seu *Armadillo.* Pison, *Hist. nat. Brasil.* pag. 100.

Tatu apara, Armadilli tertia species Marcgravii. Ray, *Synopsi. quad.* pag. 234.

Tatu seu *Armadillo orientalis, loricâ osseâ toto corpore tectus.* Seba, vol. I, pag. 62, tab. 38, fig. 2 & 3. *Nota.* Qu'il y a erreur dans cette phrase indicative, cet animal ne se trouvant qu'en Amérique & point aux Indes orientales.

Tatus Gesneri, Tatu apara Marcgravii. Barrère, *Hist. Franc. equin.* pag. 163.

Erinaceus loricatus cingulis tribus. Linn. *Syst. nat.* edit. IV, pag. 66. — *Dasypus cingulis tribus.* edit. VI, pag. 6. — *Tricinctus. Dasypus cingulis tribus.* edit. X, pag. 51.

Cataphractus scutis duobus, cingulis tribus..... Armadillo orientalis. L'armadille oriental. Brisson, *Regn. animal.* pag. 38. *Nota.* Même erreur au sujet de l'épithète *orientale*, copiée de Seba.

a donné une bonne deſcription ſous le nom de *Tatu-apara ;* il a la tête oblongue & preſque pyramidale, le muſeau pointu, les yeux petits, les oreilles courtes & arrondies, le deſſus de la tête couvert d'un caſque d'une ſeule pièce ; il a cinq doigts à tous les pieds, dans ceux du devant les deux ongles du milieu ſont très-grands, les deux latéraux ſont plus petits, & le cinquième, qui eſt l'extérieur & qui eſt fait en forme d'ergot, eſt encore plus petit que tous les autres ; dans les pieds de derrière les cinq ongles ſont plus courts & plus égaux. La queue eſt très-courte, elle n'a que deux pouces de longueur, & elle eſt revêtue d'un têt tout autour ; le corps a un pied de longueur ſur huit pouces dans ſa plus grande largeur. La cuiraſſe qui le couvre eſt partagée par quatre commiſſures ou diviſions, & compoſée de trois bandes mobiles & tranſverſales qui permettent à l'animal de ſe courber & de ſe contracter en rond ; la peau qui forme les commiſſures eſt très-ſouple. Les boucliers qui couvrent les épaules & la croupe ſont compoſés de pièces à cinq angles très-élégamment rangées ; les trois bandes mobiles entre ces deux boucliers ſont compoſées de pièces carrées ou barlongues, & chaque pièce eſt chargée de petites écailles lenticulaires d'un blanc-jaunâtre. Marcgrave ajoute que quand l'apar ſe couche pour dormir, ou que quelqu'un le touche & veut le prendre avec la main, il rapproche & réunit, pour ainſi dire, en un point ſes quatre pieds, ramène

ſa tête ſous ſon ventre, & ſe courbe ſi parfaitement en rond, qu'alors on le prendroit plutôt pour une coquille de mer que pour un animal terreſtre. Cette contraction ſi ſerrée ſe fait au moyen de deux grands muſcles qu'il a ſur les côtés du corps, & l'homme le plus fort a bien de la peine à le deſſerrer & à le faire étendre avec les mains. Piſon & Ray n'ont rien ajouté à la deſcription de Marcgrave qu'ils ont entièrement adoptée; mais il eſt ſingulier que Seba, qui nous a donné une figure & une deſcription qui ſe rapportent évidemment à celles de Marcgrave, non-ſeulement paroiſſe l'ignorer puiſqu'il ne le cite pas, mais nous diſe *(c)* avec oſtentation, qu'*aucun Naturaliſte n'a connu cet animal, qu'il eſt extrêmement rare, qu'il ne ſe trouve qne dans les contrées les plus reculées des Indes orientales, &c.* tandis que c'eſt en effet l'apar du Breſil très-bien décrit par Marcgrave, & dont l'eſpèce eſt auſſi connue qu'aucune autre, non pas aux Indes orientales, mais en Amérique où on le trouve aſſez communément. La ſeule différence réelle qui ſoit entre la deſcription de Seba & celle de Marcgrave, eſt que celui-ci donne à l'apar cinq doigts à tous les pieds, au lieu que Seba ne lui en donne que quatre. L'un des deux s'eſt trompé, car c'eſt évidemment le même animal dont tous deux ont entendu parler.

(c) Hunc remotiſſimi & maximè versùs orientem ſiti Indiæ loci profe-runt..... Animal hocce rarum admodum & haud vulgare eſt, nec ejus mentionem ab ullo autorum factam reperimus, &c. Seba, vol. I, pag. 62.

Fabius Columna *(d)* a donné la deſcription & les figures d'un têt de tatou deſſéché & contracté en boule, qui paroît avoir quatre bandes mobiles. Mais comme cet Auteur ne connoiſſoit en aucune manière l'animal dont il décrit la dépouille; qu'il ignoroit juſqu'au nom de *tatou*, duquel cependant Belon avoit parlé plus de cinquante ans auparavant; que dans cette ignorance Columna lui compoſe un nom tiré du grec *(Cheloniſcus)*; que d'ailleurs il avoue que la dépouille qu'il décrit, a été recollée & qu'il y manquoit des pièces; nous ne croyons pas qu'on doive, comme l'ont fait nos Nomenclateurs modernes *(e)*, prononcer qu'il exiſte réellement dans la Nature une eſpèce de tatou à quatre bandes mobiles; d'autant plus que depuis ces indications imparfaites données en 1606 par Fabius Columna, on ne trouve aucune notice dans les Ouvrages des Naturaliſtes de ce tatou à quatre bandes, qui, s'il exiſtoit en effet, ſe ſeroit certainement retrouvé dans quelques Cabinets, ou bien auroit été remarqué par les Voyageurs.

(d) Aquatil. & terreſtrium animal. Obſerv. Fab. Columna, *auctore*; Romæ, 1606, pag. 15; tab. pag. 16, fig. 1, 2 & 3.

(e) Quadricinctus. Daſypus cingulis quatuor. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 51, n.° 3.

Cataphractus ſcutis duobus, cingulis quatuor.... Armadillo Indicus. L'armadille des Indes. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 39.

L'ENCOUBERT

L'ENCOUBERT (f) ou le TATOU à ſix bandes.

L'ENCOUBERT eſt plus grand que l'Apar, il a le deſſus de la tête, du cou & du corps entier, les jambes & la queue tout autour, revêtus d'un têt oſſeux très-dur & compoſé de pluſieurs pièces aſſez grandes & très-élégamment diſpoſées. Il a deux boucliers, l'un ſur les épaules & l'autre ſur la croupe, tous deux d'une ſeule pièce;

(f) Encoubert, *Encuberto* ou *Encubertado*, nom que les Portugais ont donné à cet animal, & que nous avons adopté.

Tatou, *Obſerv.* de Belon, *pag. 211. Nota.* Quoique Belon ne parle pas dans ſa deſcription du nombre des bandes de ſon tatou, l'on peut croire que c'eſt le tatou à ſix bandes à l'inſpection de ſa figure, qui cependant eſt fort mal faite & très-diſproportionnée à tous autres égards.

Tatus ſeu *Echinus Braſilianus.* Aldrov. *de quad. digit. vivip.* pag. 478, fig. pag. 480. *Nota.* Aldrovande ne parle pas du nombre des bandes, mais ſa figure en indique diſtinctement ſix.

Tatupeba Braſilianis. Encuberto Luſitanis..... In dorſo ſeptem ſunt diviſuræ, cute fuſcâ intermediâ. Marcgrav. *Hiſt. Braſil.* pag. 231. *Nota.* Que ce mot *diviſuræ*, ainſi que ceux de *juncturæ* & de *commiſſuræ*, ſignifient les intervalles entre les bandes, & non pas les bandes mêmes; en ſorte que quand un Auteur dit qu'il y a ſept diviſions, jointures ou commiſſures, cela n'indique que ſix bandes & non pas ſept, le nombre des diviſions étant néceſſairement plus grand d'une unité que celui des bandes; je fais cette remarque parce que ces *juncturæ* ou *diviſuræ* ont été priſes pour les bandes elles-mêmes par quelques-uns de nos Naturaliſtes.

Tatu ſive *Armadillo prima Marcgravii.* Ray, *Syn. quad.* pag. 233.

Sex cinctus. Daſypus cingulis ſenis, pedibus pentadactylis. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 51.

il y a ſeulement au-delà du bouclier des épaules & près de la tête une bande mobile entre deux jointures qui permet à l'animal de courber le cou. Le bouclier des épaules eſt formé par cinq rangs parallèles qui ſont compoſés de pièces dont les figures ſont à cinq ou ſix angles avec une eſpèce d'ovale dans chacune; la cuiraſſe du dos, c'eſt-à-dire, la partie du têt qui eſt entre les deux boucliers, eſt partagée en ſix bandes qui anticipent peu les unes ſur les autres & qui tiennent entre elles & aux boucliers par ſept jointures d'une peau ſouple & épaiſſe; ces bandes ſont compoſées d'aſſez grandes

---

Cataphractus ſcutis duobus, cingulis ſex.....Armadillo Mexicanus. L'armadille du Mexique. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 40. *Nota.* Qu'il eſt très-incertain que l'*Aiotochtli* de Hernandès & de Nieremberg, & que le *Tatou* de Cluſius & de Laët ſoient en effet l'*Encoubert* ou *Tatou* à ſix bandes, comme l'indique M. Briſſon par ſa nomenclature; aucun de ces Auteurs n'a fait mention du nombre des bandes, & il paroît par leur figure que celle de l'*Aiotochtli* de Hernandès indique plutôt le *Tatou* à huit bandes, & que celle de Nieremberg indiqueroit le *Tatou* à neuf bandes, qui ſont deux eſpèces que nous connoiſſons & deſquelles nous parlerons bientôt. Nieremberg dit ſeulement, en faiſant mention des différens *Tatous*, qu'il y en a une eſpèce qui n'a que ſix bandes, mais il n'en donne ni la deſcription ni la figure: & à l'égard de Cluſius, & de Laët qui a copié Cluſius, on ne peut pas dire qu'ils aient entendu parler du tatou à ſix bandes, puiſqu'ils ne font aucune mention du nombre de ces bandes, & que leurs figures indiquent dix bandes qu'on doit réduire à huit, parce que dans tous les tatous les deux boucliers, quoique d'une ſeule pièce chacun, ont tous deux ſur leurs bords, & du côté de la cuiraſſe du dos, un rang dont la moſaïque reſſemble à celle des bandes mobiles de cette cuiraſſe.

pièces carrées & barlongues : de cette peau des jointures il ſort quelques poils blanchâtres & ſemblables à ceux qui ſe voient auſſi en très-petit nombre ſous la gorge, la poitrine & le ventre ; toutes ces parties inférieures ne ſont revêtues que d'une peau grenue & non pas d'un têt oſſeux comme les parties ſupérieures du corps. Le bouclier de la croupe a un bord dont la moſaïque eſt ſemblable à celle des bandes mobiles, & pour le reſte il eſt compoſé de pièces à peu-près pareilles à celles du bouclier des épaules. Le têt de la tête eſt long, large & d'une ſeule pièce juſqu'à la bande mobile du cou. L'encoubert a le muſeau aigu, les yeux petits & enfoncés, la langue étroite & pointue, les oreilles ſans poil & ſans têt, nues, courtes & brunes comme la peau des jointures du dos ; dix-huit dents de grandeur médiocre à chaque mâchoire ; cinq doigts à tous les pieds avec des ongles aſſez longs, arrondis & plutôt étroits que larges ; la tête & le groin à peu-près ſemblables à ceux du cochon de lait ; la queue groſſe à ſon origine, & diminuant toujours juſqu'à l'extrémité où elle eſt fort menue & arrondie par le bout. La couleur du corps eſt d'un jaune-rouſsâtre ; l'animal eſt ordinairement épais & gras, & le mâle a le membre génital fort apparent. Il fouille la terre avec une extrême facilité, tant à l'aide de ſon groin que de ſes ongles ; il ſe fait un terrier où il ſe tient pendant le jour, & n'en ſort que le ſoir pour chercher ſa ſubſiſtance ; il boit ſouvent, il vit de

fruits, de racines, d'inſectes & d'oiſeaux lorſqu'il en peut ſaiſir.

Le TATUÈTE *(g) ou le* TATOU *à huit bandes.*

Le Tatuète n'eſt pas ſi grand à beaucoup près que l'encoubert; il a la tête petite, le muſeau pointu, les oreilles droites, un peu alongées, la queue encore plus longue & les jambes moins baſſes à proportion que l'encoubert; il a les yeux petits & noirs, quatre doigts aux

---

(g) Tatuète, Tatu-été, nom de cet animal au Breſil, & que nous avons adopté.

Tatus. Geſner, *Hiſt. quadrup.* pag. 935. *Nota.* La figure donnée par Geſner a été faite d'après Nature. Quoiqu'elle paroiſſe préſenter dix bandes, les deux dernières ne doivent point être comptées, parce que la première & la dernière ne ſont pas mobiles, & que dans tous les tatous ces deux bandes forment la bordure des boucliers auxquels elles ſont réunies & adhérentes.

Aiotochtli. Hernand. *Hiſt. Mexic.* pag. 314.

Tatu ſeu *Armadillo.* Cluſii, *Exotic.* pag. 330.

Tatou. *Deſcription des Indes orientales, par de Laët, page 486.*

Tatuete Braſilienſibus, verdadeiro Luſitanis. Marcgrav. *Hiſt. Braſil.* pag. 231.

Tatou *ou* Armadille. *Hiſtoire générale des Antilles, par le Père du Tertre; Paris, 1667, tome II, page 298, pl. 13, fig. n.° 6. Nota.* Que cet Auteur donne dix bandes à ſon tatou dans ſa deſcription; néanmoins il y a toute apparence, à l'inſpection ſeule de ſa figure, qu'il a compris, dans ce nombre de dix bandes, les deux bords des boucliers dont la moſaïque eſt en effet la même que celle des bandes mobiles; car, comme nous l'avons déjà dit plus d'une fois, ces bords

pieds de devant & cinq à ceux de derrière ; la tête eſt couverte d'un caſque, les épaules d'un bouclier, la croupe d'un autre bouclier, & le corps d'une cuiraſſe compoſée de huit bandes mobiles qui tiennent entr'elles & aux boucliers par neuf jointures de peau flexible ; la queue eſt revêtue de même d'un têt compoſé de huit anneaux mobiles & ſéparés par neuf jointures de peau flexible. La couleur de la cuiraſſe ſur le dos eſt d'un gris-de-fer, ſur les flancs & ſur la queue elle eſt d'un gris-blanc avec

---

ne ſont pas ſéparés du reſte du bouclier, ils y ſont au contraire tout-à-fait adhérens ; on ne doit donc pas les compter dans le nombre des bandes mobiles qui, par conſéquent, ſe réduit à huit dans la figure donnée par le Père du Tertre.

Tatuete Braſilienſibus, Armadilli ſecunda ſpecies Marcgravii. Ray, *Syn. quadrup.* pag. 233.

Septem cinctus. Daſypus cingulis ſeptenis, palmis tetradactylis, plantis pentadactylis. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 51, n.° 5. *Nota.* Il y a erreur dans cette phraſe indicative, cet animal ayant huit bandes mobiles & non pas ſept.

Cataphractus ſcutis duobus, cingulis octo. . . . . Armadillo Braſilianus L'armadille du Breſil. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 41. *Nota.* Qu'il n'eſt nullement prouvé que l'*Armadillo* ſeu *Aiotochtli* de Nieremberg, & que le *Tatus major moſchum redolens* de Barrère, ſoient en effet le *Tatuète* ou le *Tatou* à huit bandes, comme M. Briſſon l'indique par ſa nomenclature. La figure de Nieremberg préſente onze bandes qu'on doit réduire à neuf & non pas à huit. A l'égard de Barrère, il ne donne ni deſcription ni figure des animaux qu'il indique, mais par ſa phraſe on voit que c'eſt de l'un des plus grands tatous dont il a voulu parler. Son *Tatus major* n'eſt donc pas le *Tatuète* de Marcgrave qui, de l'aveu de tous les Auteurs, eſt un des plus petits.

des taches gris-de-fer. Le ventre eſt couvert d'une peau blanchâtre, grenue & ſemée de quelques poils. L'individu de cette eſpèce qui a été décrit par Marcgrave avoit la tête de trois pouces de longueur, les oreilles de près de deux, les jambes d'environ trois pouces de hauteur, les deux doigts du milieu des pieds de devant d'un pouce, les ongles d'un demi-pouce; le corps depuis le cou juſqu'à l'origine de la queue avoit ſept pouces & la queue neuf pouces de longueur; le têt des boucliers paroît ſemé de petites taches blanches proéminentes & larges comme des lentilles; les bandes mobiles qui forment la cuiraſſe du corps ſont marquées par des figures triangulaires; ce têt n'eſt pas dur, le plus petit plomb ſuffit pour le percer & pour tuer l'animal dont la chair eſt fort blanche & très-bonne à manger.

Le CACHICAME *(h) ou le* TATOU *à neuf bandes.*

NIEREMBERG n'a, pour ainſi dire, qu'indiqué cet animal dans la deſcription imparfaite qu'il en donne;

(h) Cachicame, Cachicamo. Les Eſpagnols appellent *Armadillo* l'animal connu des Indiens ſous le nom de *Cachicamo*, d'*Atuco*, de *che de chuca, &c. Hiſtoire Naturelle de l'Orénoque, par Gumilla; Avignon, 1758, tome III, page 225.* Nous avons adopté pour cette eſpèce le nom de *Cachicame*, afin de la diſtinguer des autres.

Armadillo ſeu *Aiotochtli.* Nieremberg, *Hiſt. nat. Peregr.* pag. 158.

Armadillo..... Reliquum dorſi novem ambitur circulis. Muſeum Wormianum, pag. 335.

Wormius & Grew l'ont beaucoup mieux décrit : l'individu qui a ſervi de ſujet à Wormius étoit adulte & des plus grands de cette eſpèce ; celui de Grew étoit plus jeune & plus petit, nous ne donnerons pas ici leurs deſcriptions en entier, d'autant qu'elles s'accordent avec

---

The pig-headed Armadillo. Grew. *Muſ. Soc. Reg. Lond.* pag. 18.

Tatou *ou* Armadille. *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique; Paris, 1722, tome II, page 387, fig.*

Tatu ſeu *Armadillo Americanus.* Seba, vol. I, pag. 45, tab. 29, fig. 1. *Nota.* Que quoique l'Auteur faſſe mention de dix bandes dans ſa deſcription, il n'y en a que neuf dans la figure.

Tatu porcinus, Tatu ſimpliciter, procellus Cataphractus, Armadillo communiter. Klein, *de quad.* pag. 48. *Nota.* Que cet Auteur ſuit à la lettre la deſcription de Seba, & qu'il ſe trompe comme lui, en donnant dix bandes au lieu de neuf à cet animal.

Erinaceus loricatus, cingulis novem, manibus tridactylis. Linn. *Syſt. nat.* edit. IV, pag. 66. — *Daſypus cingulis novem. Pedes 3-5,* edit. VI, pag. 6. *Nota.* Qu'il y a erreur dans ces phraſes indicatives, cet animal ayant quatre doigts & non pas trois aux pieds de devant, M. Linnæus s'eſt corrigé lui-même dans les éditions ſuivantes.

Novem cinctus. Daſypus cingulis novem, palmis tetradactylis, plantis pentadactylis..... An a ſequente ſufficienter diſtinctus. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 51, n.° 6. *Nota.* Que ce doute de M. Linnæus au ſujet de la diſtinction de cette eſpèce avec la précédente ne nous paroît pas ſans fondement ; nous avons pluſieurs individus de l'une & de l'autre, & l'on verra par nos deſcriptions que tout, juſqu'aux plus petites parties, eſt ſi ſemblable dans le tatuète & dans le cachicame qu'on peut préſumer avec vrai-ſemblance qu'ils ſont tous deux de la même eſpèce, quoique l'un ait une bande de plus que l'autre.

Cataphractus ſcutis duobus cingulis novem.... Armadillo Guianenſis. L'armadille de Cayenne. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 42.

la nôtre, & que d'ailleurs il eſt à préſumer que ce tatou à neuf bandes ne fait pas une eſpèce réellement diſtincte du tatuète qui n'en a que huit, & auquel, à l'exception de cette différence, il nous a paru reſſembler à tous autres égards. Nous avons deux tatous à huit bandes qui ſont deſſéchés & qui paroiſſent être deux mâles, nous avons ſept ou huit tatous à neuf bandes, un bien entier qui eſt femelle & les autres deſſéchés, dans leſquels nous n'avons pu reconnoître le ſexe; il ſe pourroit donc, puiſque ces animaux ſe reſſemblent parfaitement, que le tatuète ou tatou à huit bandes, fût le mâle, & le cachicame ou tatou à neuf bandes la femelle. Ce n'eſt qu'une conjecture que je haſarde ici, parce que l'on verra dans l'article ſuivant la deſcription de deux autres tatous, dont l'un a plus de rangs que l'autre ſur le bouclier de la croupe, & qui cependant ſe reſſemblent à tant d'autres égards qu'on pourroit penſer que cette différence ne dépend que de celle du ſexe, car il ne ſeroit pas hors de toute vraiſemblance que ce plus grand nombre de rangs ſur la croupe, ou bien celui des bandes mobiles de la cuiraſſe appartinſſent aux femelles de ces eſpèces comme néceſſaires pour faciliter la geſtation & l'accouchement dans des animaux dont le corps eſt ſi étroitement cuiraſſé. Dans l'individu dont Wormius a décrit la dépouille, la tête avoit cinq pouces depuis le bout du muſeau juſqu'aux oreilles, & dix-huit pouces depuis les oreilles juſqu'à l'origine de la queue, qui étoit longue d'un pied &

compoſée

compoſée de douze anneaux. Dans l'individu de la même eſpèce, décrit par Grew, la tête avoit trois pouces, le corps ſept pouces & demi, la queue onze pouces; les proportions de la tête & du corps s'accordent, mais la différence de la queue eſt trop conſidérable, & il y a grande apparence que dans l'individu décrit par Wormius, la queue avoit été caſſée, car elle auroit eu plus d'un pied de longueur; comme dans cette eſpèce la queue diminue de groſſeur au point de n'être à l'extrémité pas plus groſſe qu'une petite aleine & qu'elle eſt en même temps très-fragile, il eſt rare d'avoir une dépouille où la queue ſoit entière comme dans celle qu'a décrite Grew. L'individu décrit par M. Daubenton, s'eſt trouvé avoir à très-peu près les mêmes dimenſions & proportions que celui de Grew.

Le KABASSOU (i) ou le TATOU à douze bandes.

Le Kabaſſou nous paroît être le plus grand de tous les tatous, il a la tête plus groſſe, plus large & le muſeau moins effilé que les autres, les jambes plus épaiſſes, les

(i) *Kabaſſou*, nom qu'on donne à Cayenne à la grande eſpèce de tatous, & que nous avons adopté.

Tatus major moſchum redolens. Tatuete Braſilienſibus, Marcgravii. Tatou-kabaſſou. Barrère, *Hiſt. Franc. equinox. pag. 163. Nota.* 1.° Que Barrère ne devoit pas rapporter ce tatou qui eſt de la plus grande eſpèce au tatuète de Marcgrave qui eſt une des plus petites. *Nota.* 2.° Que comme Barrère n'a donné ni deſcription ni figure de

pieds plus gros, la queue ſans têt, particularité qui ſeule ſuffiroit pour faire diſtinguer cette eſpèce de toutes les autres; cinq doigts à tous les pieds & douze bandes mobiles qui n'anticipent que peu les unes ſur les autres. Le bouclier des épaules n'eſt formé que de quatre ou cinq rangs, compoſés chacun de pièces quadrangulaires aſſez grandes; les bandes mobiles ſont auſſi formées de

---

ſon tatou-kabaſſou, nous n'aſſurons pas poſitivement que ce ſoit le même que celui dont il eſt ici queſtion & qui a douze bandes, c'eſt par conjecture que nous en avons ainſi jugé, attendu que c'eſt le plus grand des tatous, & celui par conſéquent qui ſe rapporte le mieux à ſon mot indicatif *Tatus major.*

Tatu ſeu *Armadillo Africanus.* Seba, vol. I, pag. 47, tab. 30, fig. n.ºs 3 & 4. *Scutum oſſeum toto incumbens corpori tripartitum eſt.* Seba, *vol. I, pag. 47. Nota.* 1.° Que ce tatou, comme tous les autres, ne ſe trouve qu'en Amérique & non pas en Afrique. *Nota.* 2.° Que ce qui a pu tromper le Deſcripteur du cabinet de Seba & lui faire croire que cet animal n'avoit en effet le têt diviſé qu'en trois parties, c'eſt que les douze bandes mobiles de la cuiraſſe du corps ne paroiſſent pas auſſi diſtinctes & anticipent beaucoup moins les unes ſur les autres que dans les autres eſpèces, en ſorte que cette cuiraſſe paroît au premier coup-d'œil comme ſi elle n'étoit que d'une ſeule pièce, dont les rangs ſeroient immobiles comme ceux des boucliers, mais pour peu qu'on y regarde de plus près on voit que les bandes ſont mobiles entr'elles & qu'elles ſont au nombre de douze.

Cataphractus ſcutis duobus, cingulis duodecim.....Armadillo Africanus. L'armadille d'Afrique. Briſſon, *Reg. animal.* pag. 43. *Nota.* Qu'au lieu de réunir à cette eſpèce *(page 43, n.° 7)* le *Daſypus tegmine tripartito* de M. Linnæus, l'Auteur auroit dû, d'après Linnæus même, le rapporter à ſa première eſpèce *(page 37, n.° 1).*

grandes pièces, mais preſque exactement carrées; celles qui compoſent les rangs du bouclier de la croupe, ſont à peu-près ſemblables à celles du bouclier des épaules; le caſque de la tête eſt auſſi compoſé de pièces aſſez grandes, mais irrégulières. Entre les jointures des bandes mobiles & des autres parties de l'armure s'échappent quelques poils pareils à des ſoies de cochon; il y a auſſi ſur la poitrine, ſur le ventre, ſur les jambes & ſur la queue des rudimens d'écailles qui ſont ronds, durs & polis comme le reſte du têt, & autour de ces petites écailles on voit des petites houpes de poil. Les pièces qui compoſent le caſque de la tête, celles des deux boucliers & de la cuiraſſe étant proportionnellement plus grandes & en plus petit nombre dans le Kabaſſou que dans les autres tatous, l'on doit en inférer qu'il eſt plus grand que les autres; dans celui qu'on a repréſenté, *pl. XLI (k)* la tête avoit ſept pouces, le corps vingt-un, mais nous ne ſommes pas aſſurés que celui de la *pl. XL* ſoit de la même eſpèce que celui-ci; ils ont beaucoup de choſes ſemblables & entre autres les douze bandes mobiles, mais ils diffèrent auſſi à tant d'égards, que c'eſt déjà beaucoup haſarder que de ne mettre entre eux d'autre différence que celle du ſexe.

(k) Voyez l'édition en quinze volumes.

Le CIRQUINÇON *(l) ou* TATOU *à dix-huit bandes.*

M. GREW eſt le premier qui ait décrit cet animal dont la dépouille étoit conſervée dans le Cabinet de la Société royale de Londres. Tous les autres tatous ont, comme nous venons de le voir, deux boucliers chacun d'une ſeule pièce, le premier ſur les épaules & le ſecond ſur la croupe; le cirquinçon n'en a qu'un, & c'eſt ſur les épaules; on lui a donné le nom de *Tatou-belette*, parce qu'il a la tête à peu-près de la même forme que celle de la belette. Dans la deſcription de cet animal, donnée par Grew *(m)*, on trouve qu'il avoit le corps d'environ dix pouces de long, la tête de trois pouces, la queue de cinq, les jambes de deux ou trois pouces de hauteur, le devant de la tête large & plat, les yeux petits, les oreilles longues d'un pouce, cinq doigts aux

---

(l) Cirquinçon ou *Cirquinchum*, nom que l'on donne communément aux tatous à la nouvelle Eſpagne, & que nous avons adopté pour diſtinguer cette eſpèce des autres.

Tatou ouinchum. D'Abbeville, *Miſſions au Maragnon; Paris, 1614, page 248.*

The Weeſle-headed Armadillo. Grew, *Muſ. Regn. Societ. Londin.* London, 1681, pag. 19 & 20.

Tatu muſtelinus, Soc. Regn. Muſ. the Weeſle-headed Armadillo. Ray, *Syn. quadrup.* pag. 225.

Cataphractus ſcuto unico, cingulis octodecim..... Armadillo. L'armadille. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 37.

(m) Nota. Que je réduis ici la meſure angloiſe à celle de France.

quatre pieds, de grands ongles longs d'un pouce aux trois doigts du milieu, des ongles plus courts aux deux autres doigts ; l'armure de la tête & celle des jambes compoſées d'écailles arrondies, d'environ un quart de pouce de diamètre ; l'armure du cou d'une ſeule pièce, formée de petites écailles carrées ; le bouclier des épaules auſſi d'une ſeule pièce & compoſé de pluſieurs rangs de pareilles petites écailles carrées ; ces rangs du bouclier, dans cette eſpèce comme dans toutes les autres, ſont continus & ne ſont pas ſéparés les uns des autres par une peau flexible, ils ſont adhérens par ſymphiſe ; tout le reſte du corps depuis le bouclier des épaules juſqu'à la queue, eſt couvert de bandes mobiles & ſéparées les unes des autres par une membrane ſouple, ces bandes ſont au nombre de dix-huit : les premières du côté des épaules ſont les plus larges, elles ſont compoſées de petites pièces carrées & barlongues ; les bandes poſtérieures ſont faites de pièces rondes & carrées, & l'extrémité de l'armure près de la queue eſt de figure parabolique ; la moitié antérieure de la queue eſt environnée de ſix anneaux dont les pièces ſont compoſées de petits carrés ; la ſeconde moitié de la queue juſqu'à l'extrémité eſt couverte d'écailles irrégulières. La poitrine, le ventre & les oreilles ſont nues comme dans les autres eſpèces. Il ſemble que de tous les tatous celui-ci ait le plus de facilité pour ſe contracter & ſe ſerrer en boule à cauſe du grand nombre de ſes bandes mobiles qui s'étendent juſqu'à la queue.

Ray a décrit, comme nous, le cirquinçon d'après Grew; M. Briſſon paroît s'être conformé à la deſcription de Ray, auſſi a-t-il très-bien déſigné cet animal qu'il appelle ſimplement *Armadille;* mais il eſt ſingulier que M. Linnæus qui devoit avoir les deſcriptions de Grew & de Ray ſous les yeux, puiſqu'il les cite tous deux, ait indiqué *(n)* ce même animal comme n'ayant qu'une bande, tandis qu'il en a dix-huit. Cela ne peut être fondé que ſur une mépriſe aſſez évidente qui conſiſte à avoir pris le *tatu ſeu armadillo africanus* de Seba pour le *tatu muſtelinus* de Grew, leſquels néanmoins par les deſcriptions même de ces deux Auteurs ſont très-différens l'un de l'autre. Autant il paroît certain que l'animal décrit par Grew eſt une eſpèce réellement exiſtante, autant il eſt douteux que celui de Seba exiſte de la manière au moins dont il le décrit. Selon lui cet armadille africain a l'armure du corps entier partagée *(o)* en trois parties; ſi cela eſt, l'armure du dos, au lieu d'être compoſée de pluſieurs bandes, eſt d'une ſeule pièce, & cette pièce unique eſt ſeulement ſéparée du bouclier des épaules & de celui de la croupe qui ſont auſſi chacun d'une ſeule

---

(n) Unicinctus. Daſypus tegmine tripartito pedibus pentadactylis..... Tatu ſeu *Armadillo Africanus.* Seba, *Muſ. 1, pag. 47, tab. 30, fig. 3, 4..... Tatu muſtelinus.* Ray, *quadrup. 235.* Grew, *Muſ. 19, tab. 1.* Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 50.

(o) Scutum oſſeum toto incumbens corpori tripartitum eſt. Seba, *vol. I, pag. 47.*

pièce; c'eſt-là le fondement de l'erreur de M. Linnæus, il a d'après ce paſſage de Seba, nommé cet armadille *unicinctus tegmine tripartito*. Cependant il étoit aiſé de voir que cette indication de Seba eſt équivoque & erronée, puiſqu'elle n'eſt nullement d'accord avec les figures, & qu'elle indique en effet le *kabaſſou* ou *tatou* à douze bandes, comme nous l'avons prouvé dans l'article précédent.

Tous les tatous ſont originaires de l'Amérique; ils étoient inconnus avant la découverte du nouveau monde, les Anciens n'en ont jamais fait mention, & les Voyageurs modernes ou nouveaux en parlent tous comme d'animaux naturels & particuliers au Mexique, au Breſil, à la Guiane, &c. aucun ne dit en avoir trouvé l'eſpèce exiſtante en Aſie ni en Afrique; quelques-uns ont ſeulement confondu les pangolins & les phatagins ou lézards écailleux des Indes orientales avec les armadilles de l'Amérique; quelques autres ont penſé qu'il s'en trouvoit ſur les côtes occidentales de l'Afrique, parce qu'on en a quelquefois tranſporté du Breſil en Guinée. Belon *(p)*, qui a écrit il y a plus de deux cents ans & qui eſt l'un des premiers qui nous en ait donné

(p) « Et pour ce que l'animal dont nous avons déjà ci-devant parlé, qu'on nomme un *Tatou*, s'eſt trouvé entre leurs mains, lequel « toutefois eſt apporté de la Guinée & de la Terre-neuve, dont les « Anciens n'en ont point parlé, néanmoins nous a ſemblé bon d'en « bailler le portrait. «

Ce qui fait qu'on voit cette bête jà commune en pluſieurs cabinets « & être portée en ſi loingtain pays, eſt que Nature l'a armée de dure «

une courte deſcription avec la figure d'un tatou dont il avoit vu la dépouille en Turquie, indique aſſez qu'il venoit du nouveau continent. Oviedo *(q)*, de Léry *(r)*, Gomara *(ſ)*, Thevet *(t)*, Antoine Herrera *(u)*, le P. d'Abbeville *(x)*, François Ximenès, Stadenius *(y)*, Monard *(z)*, Joſeph Acoſta *(a)*, de Laët *(b)*, tous les Auteurs plus récens, tous les Hiſtoriens du nouveau

» eſcorce & larges écailles à la manière d'un corcelet, & auſſi qu'on » peut aiſément ôter ſa chair de léans ſans rien perdre de ſa naïve figure. » Jà l'avons dit eſpèce de hériſſon du Breſil. Car elle ſe retire en ſes » écailles comme un hériſſon en ſes épines. Elle n'excède point la » grandeur d'un moyen pourcelet : auſſi eſt-elle eſpèce de pourceau, » ayant jambes, pieds & muſeau de même, car on l'a déjà vu vivre en France, & ſe nourrit de grains & de fruits ». *Obſervations de Belon ; Paris, 1555, page 211.*

(q) Oviedo, *Summarium Ind. occid.* cap. XXII.

(r) Hiſtoire d'un Voyage fait en la terre du Breſil, par Jean de Léry; *Paris, 1578, pages 154 & ſuiv.*

(ſ) Gomara, *Hiſt. Mexican. &c.*

(t) Singularités de la France antarctique, par Thevet, *chap. LIV.*

(u) Deſcription des Indes occidentales, par Ant. de Herrera; *Amſterd. 1622, pag. 252.*

(x) Miſſion en l'île de Maragnon, par le P. C. d'Abbeville, Capucin; *Paris, 1614, page 248.*

(y) Joan. Staden. *Res geſtæ in Braſiliâ, &c.*

(z) Nicolai Monardi, *Simplicium Medic. hiſt.* pag. 330.

(a) Hiſtoire Naturelle des Indes, par Joſeph Acoſta; *Paris, 1600, page 198.*

(b) Deſcription des Indes occidentales, par Jean de Laët, *chap. V, pages 485 & 486; & chap. XV, page 556.*

monde

monde font mention de ces animaux comme originaires des contrées méridionales de ce continent. Piſon, qui a écrit poſtérieurement à tous ceux que je viens de citer, eſt le ſeul qui ait mis en avant, ſans s'appuyer d'aucune autorité, que les armadilles ſe trouvent aux Indes orientales *(c)*, auſſi-bien qu'en Amérique; il eſt probable qu'il a confondu les pangolins ou lézards écailleux avec les tatous; les Eſpagnols ayant appelé *Armadillo* ces lézards écailleux, auſſi-bien que les tatous, cette erreur s'eſt multipliée ſous la plume de nos deſcripteurs de Cabinets & de nos Nomenclateurs, qui ont non-ſeulement admis des tatous aux Indes orientales, mais en ont créé en Afrique, quoiqu'il n'y en ait jamais eu d'autres dans ces deux parties du monde que ceux qui y ont été tranſportés d'Amérique.

Le climat de toutes les eſpèces de ces animaux n'eſt donc pas équivoque; mais il eſt plus difficile de déterminer leur grandeur relative dans chaque eſpèce; nous avons comparé dans cette vue, non-ſeulement les dépouilles de tatous, que nous avons en grand nombre au Cabinet du Roi, mais encore celles que l'on conſerve dans d'autres Cabinets; nous avons auſſi comparé les indications de tous les Auteurs avec nos propres deſcrip-

(c) Cùm in occidentalis non ſolùm, ſed & orientalis Indiæ partibus frequens adeo ſit hoc inuſitatæ conformationis animal, non mirum ſi vel nomine, vel magnitudine, figurâ quoque ſubinde variet. Piſon, *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 100.

tions, ſans pouvoir en tirer des réſultats précis; il paroît ſeulement que les deux plus grandes eſpèces ſont le kabaſſou & l'encoubert, que les petites eſpèces ſont l'apar, le tatuète, le cachicame & le cirquinçon. Dans les grandes eſpèces le têt eſt beaucoup plus ſolide & plus dur que dans les petites; les pièces qui le compoſent ſont plus grandes & en plus petit nombre; les bandes mobiles anticipent moins les unes ſur les autres, & la chair auſſi-bien que la peau eſt plus dure & moins bonne. Piſon dit que celle de l'encoubert n'eſt pas mangeable *(d)*, Nieremberg aſſure qu'elle eſt nuiſible & très-mal ſaine *(e)*, Barrère dit que le kabaſſou a une odeur forte de muſc; & en même temps tous les autres Auteurs s'accordent à dire que la chair de l'apar & ſur-tout celle du tatuète ſont auſſi blanches & auſſi bonnes que celle du cochon de lait; ils diſent auſſi que les tatous de petite eſpèce ſe tiennent dans les terreins humides & habitent les plaines, & que ceux de grande eſpèce ne ſe trouvent que dans les lieux plus élevés & plus ſecs *(f)*.

(d) Prima & maxima (ſpecies) *tatupeba cujus deſcriptioni ſuperſedeo, ut pote non edulis.* Piſon, *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 100.

(e) Quædam innoxia & gratiſſimi alimenti ſunt; alia noxia & venenata ut vomitu ac flatu alvi ſincopem inducant..... Diſtinguntur teſtarum ſeu laminarum numero: innoxia octonis, noxia ſenis conſtant. Nieremberg, *Hiſt. nat. Peregr.* pag. 159.

(f) Dans les bois de l'Orénoque & de la Guiane, on trouve des armadilles quatre fois plus gros que ceux des plaines. *Hiſtoire Naturelle de l'Orénoque, par Gumilla, tome II, page 7.*

Ces animaux ont tous plus ou moins de facilité à ſe reſſerrer & à contracter leur corps en rond ; le défaut de la cuiraſſe, lorſqu'ils ſont contractés, eſt bien plus apparent dans ceux dont l'armure n'eſt compoſée que d'un petit nombre de bandes ; l'apar qui n'en a que trois, offre alors deux grands vides entre les boucliers & l'armure du dos ; aucun ne peut ſe réduire auſſi parfaitement en boule que le hériſſon, ils ont plutôt la figure d'une ſphère fort aplatie par les pôles.

Ce têt ſi ſingulier dont ils ſont revêtus, eſt un véritable os compoſé de petites pièces contiguës, & qui ſans être mobiles ni articulées, excepté aux commiſſures des bandes, ſont réunies par ſymphiſe & peuvent toutes ſe ſéparer les unes des autres, & ſe ſéparent en effet ſi on les met au feu. Lorſque l'animal eſt vivant, ces petites pièces, tant celles des boucliers que celles des bandes mobiles *(g)*, prêtent & obéiſſent en quelque façon à ſes mouvemens, ſur-tout à celui de contraction ; ſi cela n'étoit pas, il ſeroit difficile de concevoir qu'avec tous ſes efforts il lui fût poſſible de s'arrondir. Ces petites

(g) Cet animal *(il eſt ici queſtion du tatou à neuf bandes)* eſt fort ſenſible, il ſe plaignoit & ſe mettoit en boule dès que je preſſois un peu ſes écailles : je remarquai que tous ces rangs, outre le mouvement qu'ils avoient pour s'emboîter les uns ſur les autres, en avoient encore un autre tout le long de l'épine du dos par le moyen duquel ils s'étendoient & s'élargiſſoient, &c. *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, tome II, page 388.*

pièces offrent, ſuivant les diverſes eſpèces, des figures différentes toujours arrangées régulièrement comme de la moſaïque très-élégamment diſpoſée; la pellicule ou le cuir mince dont le têt eſt revêtu à l'extérieur, eſt une peau tranſparente qui fait l'effet d'un vernis ſur tout le corps de l'animal, cette peau relève de beaucoup & change même les reliefs des moſaïques qui paroiſſent différens lorſqu'elle eſt enlevée. Au reſte, ce têt oſſeux n'eſt qu'une enveloppe indépendante de la charpente & des autres parties intérieures du corps de l'animal dont les os & les autres parties conſtituantes du corps ſont compoſées & organiſées comme celles de tous les autres quadrupèdes.

Les tatous en général ſont des animaux innocens & qui ne font aucun mal à moins qu'on ne les laiſſe entrer dans les jardins où ils mangent les melons, les patates & les autres légumes ou racines. Quoiqu'originaires des climats chauds de l'Amérique, ils peuvent vivre dans les climats tempérés; j'en ai vu un en Languedoc, il y a pluſieurs années, qu'on nourriſſoit à la maiſon, & qui alloit par-tout ſans faire aucun dégât; ils marchent avec vivacité, mais ils ne peuvent, pour ainſi dire, ni ſauter ni courir, ni grimper ſur les arbres, en ſorte qu'ils ne peuvent guère échapper par la fuite à ceux qui les pourſuivent; leurs ſeules reſſources ſont de ſe cacher dans leurs terriers, ou s'ils en ſont trop éloignés, de tâcher de s'en faire un avant que d'être atteints, il ne leur faut que quelques momens, car les taupes ne creuſent pas la

terre plus vîte que les tatous ; on les prend quelquefois par la queue avant qu'ils n'y ſoient totalement enfoncés, & ils font alors une telle réſiſtance *(h)*, qu'on leur caſſe la queue ſans amener le corps ; pour ne les pas mutiler, il faut ouvrir le terrier par-devant, & alors on les prend ſans qu'ils puiſſent faire aucune réſiſtance ; dès qu'on les tient ils ſe reſſerrent en boule, & pour les faire étendre on les met près du feu. Leur têt, quoique dur & rigide, eſt cependant ſi ſenſible que quand on le touche un peu ferme avec le doigt, l'animal en reſſent une impreſſion aſſez vive pour ſe contracter en entier. Lorqu'ils ſont dans des terriers profonds, on les en fait ſortir en y faiſant entrer de la fumée ou couler de l'eau : on prétend qu'ils demeurent dans leurs terriers ſans en ſortir pendant plus d'un tiers de l'année *(i)* ; ce qui eſt plus vrai, c'eſt qu'ils s'y retirent pendant le jour & qu'ils n'en ſortent que la nuit pour chercher leur ſubſiſtance. On chaſſe le tatou

(h) La plupart des cachicamos ſe croient en ſûreté lorſqu'ils ont pu mettre leur tête & une partie du corps dans leurs tanières, & en effet ils n'ont rien à craindre ſi l'on ne ſe ſert, pour les en tirer, de l'expédient que je vais dire. L'Indien arrive & ſaiſit l'animal par la queue qui eſt fort longue ; l'armadille ouvre ſes écailles & les ſerre ſi fort contre les parois de ſa tanière, que l'Indien lui arrache plutôt la queue que de l'en faire ſortir ; dans ce cas le Chaſſeur le chatouille avec un bâton ou avec le bout de ſon arc, & auſſi-tôt il ſerre ſes écailles & ſe laiſſe prendre ſans peine. *Hiſtoire Naturelle de l'Orénoque, par Gumilla, tome III, page 226.*

(i) Hiſtoire générale des Antilles, par le Père du Tertre, *tome II, page 298.*

avec des petits chiens *(k)* qui l'atteignent bientôt, il n'attend pas même qu'ils ſoient tout près de lui pour s'arrêter & pour ſe contracter en rond; dans cet état on le prend & on l'emporte. S'il ſe trouve au bord d'un précipice, il échappe aux chiens & aux chaſſeurs, il ſe reſſerre, ſe laiſſe tomber, & roule *(l)* comme une boule ſans briſer ſon écaille & ſans reſſentir aucun mal.

Ces animaux ſont gras, replets & très-féconds, le mâle marque, par les parties extérieures, de grandes facultés pour la génération, la femelle produit, dit-on, chaque mois quatre petits *(m)*; auſſi l'eſpèce en eſt-elle très-nombreuſe. Et comme ils ſont bons à manger, on les chaſſe de toutes les manières: on les prend aiſément avec des piéges que l'on tend au bord des eaux & dans les autres lieux humides & chauds qu'ils habitent de préférence, ils ne s'éloignent jamais beaucoup de leurs terriers qui ſont très-profonds & qu'ils tâchent de regagner dès qu'ils ſont ſurpris. On prétend qu'ils ne craignent pas la morſure des ſerpens à ſonnette *(n)*, quoiqu'elle ſoit auſſi dangereuſe que celle de la vipère; on dit qu'ils vivent en paix avec ces reptiles, & que l'on en trouve ſouvent dans leurs trous. Les Sauvages ſe ſervent du têt des tatous

---

(l) Hernandès, *Hiſt. Mexic.* pag. 314.

(m) Hiſtoire Naturelle de l'Orénoque, par Gumilla, *page 225.*

(n) Nieremberg, *Hiſt. nat. Peregr.* pag. 159.

(k) Hiſtoire Naturelle des Antilles; *Rotterdam, 1658, page 123*

à plusieurs usages, ils le peignent de différentes couleurs, ils en font des corbeilles, des boîtes & d'autres petits vaisseaux solides & légers. Monard, Ximenès, & plusieurs autres après eux, ont attribué d'admirables propriétés médicinales à différentes parties de ces animaux. Ils ont assuré que le têt réduit en poudre & pris intérieurement, même à petite dose, est un puissant sudorifique ; que l'os de la hanche, aussi pulvérisé, guérit du mal vénérien; que le premier os de la queue appliqué sur l'oreille fait entendre les sourds, &c. Nous n'ajoutons aucune foi à ces propriétés extraordinaires, le têt & les os des tatous sont de la même nature que les os des autres animaux. Des effets aussi merveilleux ne sont jamais produits que par des vertus imaginaires.

ADDITION AUX TATOUS.

Nous avons donné *(planche XXI)* la gravure d'une dépouille d'encoubert ou tatou à six bandes mobiles ; nous n'avons pu alors nous procurer l'animal entier ; il nous est arrivé depuis, & nous en donnons ici la figure *(planche XXII)* dessinée d'après nature vivante, par M. de Sève, qui m'a remis en même temps la description suivante.

L'encoubert mâle a quatorze pouces de longueur sans la queue, il est assez conforme à la description qui se trouve dans l'Histoire Naturelle, mais il est bon d'observer qu'il est dit dans

cette deſcription, que le bouclier des épaules eſt formé par cinq bandes ou rangs parallèles de petites pièces à cinq angles avec un ovale dans chacune; je penſe que cela varie, car celui que j'ai deſſiné, a le bouclier des épaules compoſé de ſix rangs parallèles, dont les petites pièces ſont des hexagones irréguliers. Le bouclier de la croupe a dix rangs parallèles, compoſés de petites pièces droites, qui forment comme des carrés; les rangs qui approchent de l'extrémité vers la queue, perdent la forme carrée & deviennent plus arrondis. La queue qui a été coupée par le bout, a actuellement quatre pouces ſix lignes; je l'ai fait dans le deſſin de ſix pouces, parce qu'elle a quinze lignes de diamètre à ſon origine, & ſix lignes de diamètre au bout coupé. En marchant il porte la queue haute & un peu courbée. Le tronçon eſt revêtu d'un têt oſſeux comme ſur le corps. Six bandes inégales par gradation, commencent ce tronçon; elles ſont compoſées de petites pièces hexagones irrégulières. La tête a trois pouces dix lignes de long, & les oreilles un pouce trois lignes. L'œil, au lieu d'être enfoncé, comme il eſt dit dans l'Hiſtoire Naturelle, eſt à la vérité très-petit, mais le globule eſt élevé & très-maſqué par les paupières qui le couvrent. Son corps eſt fort gras, & la peau forme des rides ſous le ventre; il y a ſur cette peau du ventre nombre de petits tubercules, d'où partent des poils blancs aſſez longs, & elle reſſemble à celle d'un dindon plumé. Le têt, ſur la plus grande largeur du corps, a ſix pouces ſept lignes. La jambe de devant a deux pouces deux lignes, celle de derrière trois pouces quatre lignes. Les ongles de la patte de devant ſont très-longs; le plus grand a quinze lignes, celui de côté quatorze lignes, le plus petit dix lignes; les ongles de la patte de derrière ont au plus ſix lignes. Les jambes ſont couvertes d'un cuir écailleux jaunâtre juſqu'aux ongles. Lorſque cet animal marche, il ſe porte ſur le bout des ongles de ſes pattes de devant; ſa verge eſt fort longue, en

la tirant

la tirant elle a ſix pouces ſept lignes de long, ſur près de quatre lignes de groſſeur, en repos, ce qui doit beaucoup augmenter dans l'érection. Quand cette verge s'alonge d'elle-même, elle ſe poſe ſur le ventre en forme de limaçon, laiſſant environ une ligne ou deux d'eſpace dans les circonvolutions. On m'a dit, que quand ces animaux veulent s'accoupler, la femelle ſe couche ſur le dos pour recevoir le mâle. Celui dont il eſt queſtion n'étoit âgé que de dix-huit mois.

M. de la Borde rapporte dans ſes obſervations, qu'il ſe trouve à la Guyane deux eſpèces de tatous; le tatou noir qui peut peſer dix-huit à vingt livres, & qui eſt le plus grand; l'autre dont la couleur eſt brune ou plutôt gris-de-fer, a trois griffes plus longues les unes que les autres : ſa queue eſt mollaſſe, ſans cuiraſſe, couverte d'une ſimple peau ſans écaille; il eſt bien plus petit que l'autre & ne pèſe qu'environ trois livres.

Le gros tatou, dit M. de la Borde, fait huit petits & même juſqu'à dix dans des trous qu'il creuſe fort profonds. Quand on veut le découvrir, il travaille de ſon côté à rendre ſon trou plus profond, en deſcendant preſque perpendiculairement. Il ne court que la nuit, mange des vers de terre, des poux de bois & des fourmis; ſa chair eſt aſſez bonne à manger & a un peu de goût du cochon de lait. Le petit tatou gris-cendré, ne fait que quatre ou cinq petits, mais il fouille la terre encore plus bas que l'autre, & il eſt auſſi plus difficile à prendre; il ſort de ſon trou pendant le jour quand la pluie l'inonde, autrement il ne ſort que la nuit. On trouve toujours ces tatous ſeuls, & l'on connoît qu'ils ſont dans leurs trous lorſqu'on en voit ſortir un grand nombre de certaines mouches qui ſuivent ces animaux à l'odeur. Quand on

creuſe pour les prendre, ils creuſent auſſi de leur côté, jetant la terre en arrière, & bouchent tellement leurs trous qu'on ne ſauroit les en faire ſortir en y faiſant de la fumée. Ils font leurs petits au commencement de la ſaiſon des pluies.

Il me paroît qu'on doit rapporter le grand tatou noir, dont parle ici M. de la Borde, au cabaſſou, dont nous avons donné la figure, *planche XX*, qui eſt en effet le plus grand de tous les tatous; & que l'on peut de même rapporter le petit tatou gris-de-fer au tatuelle, quoique M. de la Borde diſe que ſa queue eſt ſans cuiraſſe, ce qui mériteroit d'être vérifié.

Nous donnons encore ici *(planche XXIII)* la figure d'un tatou à neuf bandes mobiles & à très-longue queue. La deſcription & la figure ſe trouvent dans les Tranſactions philoſophiques, *vol. LIV, pl. VII.* M. William Watſon, Docteur en Médecine, a donné la deſcription de ce tatou, dont voici l'extrait: cet animal étoit vivant à Londres, chez Mylord Southwell, il venoit d'Amérique; cependant la figure que cet Auteur en donne dans les Tranſactions philoſophiques, n'a été deſſinée qu'après l'animal mort, & c'eſt par cette raiſon qu'elle eſt un peu dure & roide, comme elle l'eſt auſſi dans la *pl. XXIII* que nous donnons ici. Cet animal peſoit ſept livres, *avoir du poids*, & n'étoit que de la groſſeur d'un chat ordinaire; c'étoit un mâle qui avoit même aſſez grandi, pendant quelques mois qu'il a vécu chez Mylord Southwell; on le nourriſſoit de viande & de lait, il refuſoit de manger du

De Seve del. Baron Sculp.

LE CACHICAME.

De Seve dessin. C. Baquoy sculp.

LE KABASSOU.

De Sevo del. Louis Le Grand Sculp.

AUTRE KABASSOU.

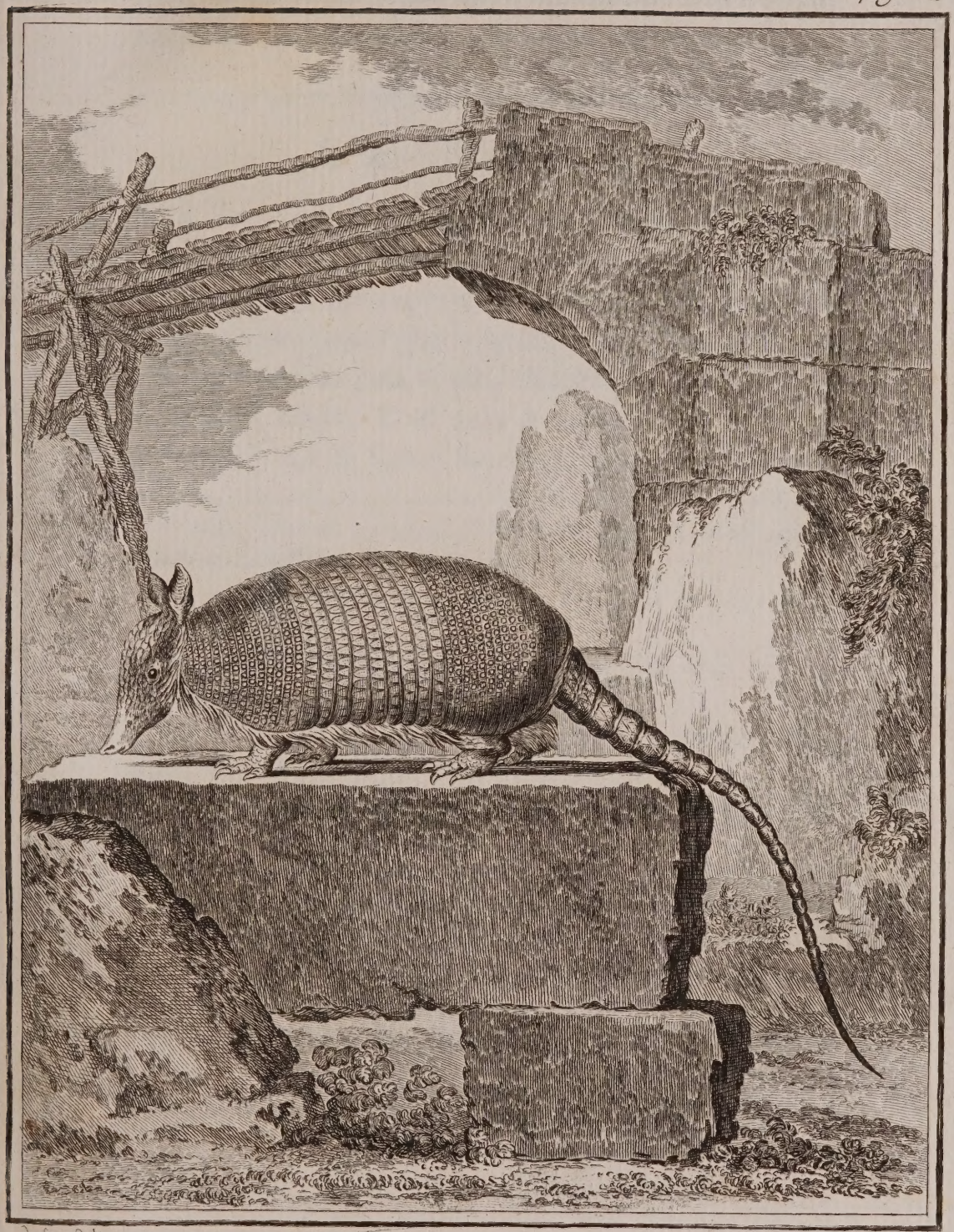
De Sevo delin. Baquoy Sculp.

LE TEST DE L'ENCOUBERT

De Seve del.

Cath. Haussard Sc.

L'ENCOUBERT.



De Seve Deli. Chaussard

LE TATOU A LONGUE QUEUE.

grain & des fruits ; ceux qui l'ont apporté d'Amérique, ont aſſuré qu'il fouilloit la terre pour s'y loger.

LE PACA.*

Le Paca eſt un animal du nouveau monde, qui ſe creuſe un terrier comme le lapin auquel on l'a ſouvent comparé, & auquel cependant il reſſemble très-peu ; il eſt beaucoup plus grand que le lapin, & même que le lièvre, il a le corps plus gros & plus ramaſſé, la tête ronde & le muſeau court ; il eſt gras & replet, & il reſſemble plutôt *(a)*, par la forme du corps, à un jeune cochon,

* *Paca*, nom de cet animal au Breſil ; & que nous avons adopté. On l'appelle auſſi à la Guiane *Ourana.*

Pag *ou* Pague. *Hiſtoire d'un Voyage au Breſil, par de Léry ; Paris, 1578, page 157.*

Paca Braſilienſibus. Marcgrave, *Hiſt. Braſil.* pag. 224.

Paca. Piſon, *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 101.

Mus Braſilienſis magnus, Porcelli pilis & voce, Paca dictus, Marcgravii. Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 226.

Cuniculus major paluſtris, faſciis albis notatus. Barrère, *Hiſt. Franc. equin.* pag. 152.

Cuniculus caudatus, auritus, pilis obſcurè fulvis, rigidis ; Lineis ex albo flavicantibus ad latera diſtinctis.... Paca, le Pak. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 144.

(a) Hoc genus animalia pilis & voce porcellum referunt, dentibus & figurâ capitis, & etiam magnitudine *cuniculum ; auribus murem : ſuntque ſingularia & ſui generis.* Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 227. Il eſt certain,

dont il a le grognement, l'allure & la manière de manger; car il ne ſe ſert pas, comme le lapin, de ſes pattes de devant pour porter à ſa gueule, & il fouille la terre, comme le cochon, pour trouver ſa ſubſiſtance; il habite le bord des rivières *(b)*, & ne ſe trouve que dans les lieux humides & chauds de l'Amérique méridionale. Sa chair eſt très-bonne à manger *(c)*, & ſi graſſe qu'on ne la larde jamais, on mange même la peau *(d)*, comme celle du

---

comme le dit Ray, que cet animal eſt de ſon genre; il auroit pu ajouter qu'il reſſemble encore au cochon de lait par la forme du corps, par le goût & la blancheur de la chair, par la graiſſe & par l'épaiſſeur de la peau; & il auroit dû dire qu'il a le corps plus gros, plus grand & plus rond que le lapin.

(b) Les *Pacas* ſont ſemblables aux petits pourceaux de deux mois, deſquels il s'en trouve une grande quantité.... principalement auprès des rivages de la rivière de Saint-François. *Deſcription des Indes occidentales, par de Laët, page 484.*

(c) Le *Pac* eſt le plus gros de tous les animaux de Cayenne; ſa chair eſt extrêmement bonne & de bon goût. *Voyage à Cayenne en 1652, par Ant. Binet; Paris, 1664, page 340.* — Le *Pak* eſt une eſpèce de lapin fort connu; ſa chair eſt beaucoup meilleure que celle de l'agouti. Barrère, *Hiſt. Franc. équin. page 158.* — Les Pacs du Breſil ſont grands & ont la tête & le muſeau ſemblables aux chats, la peau griſe, de couleur ſombre tachetée de blanc; la chair extrêmement bonne & douce. *Deſcription des Indes occidentales, par Herrera; Amſterdam, 1622, page 252.*

(d) Le *Paca* a le muſeau rond comme celui d'un chat, la peau noire & marquetée de quelques taches blanches; non-ſeulement la chair, mais encore la peau en eſt délicieuſe, tendre & recherchée dans les plus délicats feſtins. *Hiſtoire des Indes, par Maffée; Paris, 1665,*

cochon de lait, auſſi lui fait-on continuellement la guerre; les Chaſſeurs ont de la peine à le prendre vivant, & quand on le ſurprend dans ſon terrier qu'on découvre en devant & en arrière, il ſe défend & cherche même à ſe venger en mordant avec autant d'acharnement que de vivacité. Sa peau, quoique couverte d'un poil court & rude, fait une aſſez belle fourrure *(e)*, parce qu'elle eſt

---

page 70. — *Paca magnitudine eſt porcelli, pingui & craſſo corpore, & circiter decem digitos longo: capite inſtar cuniculorum noſtrorum craſſo; auribus, pilis nudis & paulùm acutis: nares habet amplas; os inferius brevius ſuperiori: rimam inſtar leporis, non tamen fiſſurâ; barbam felinam, ſeu leporinam prolixam, & poſt oculos ponè aures iterum tales pilos; crura priora paulò breviora poſterioribus; in pedibus digiti* quatuor: *cauda breviſſima ut Aguti; pili corporis ſunt umbræ coloris, breves & ad tactum duri. In lateribus autem ſecundùm longitudinem maculas habet cinereas, in ventre albicat. Cibum oblatum pedibus non tenet ut Aguti, ſed in terrâ poſitum devorat, inſtar ſuis, atque ad eumdem penè modum grunnit. Carnem habet eximiam & pinguem, ita ut non habeat opus lardo quando aſſatur, unde Luſitanis* caca real *vocatur illorum venatio.* Marcgrave, *Hiſt. Braſ.* p. 224. *Nota.* Que Marcgrave s'eſt trompé en ne donnant à cet animal que quatre doigts à chaque pied; il eſt certain qu'il en a cinq à tous les pieds; le pouce eſt ſeulement beaucoup plus court que les autres doigts & il n'eſt apparent que par l'ongle.

(e) Le *Pag* ou *Pague* eſt un animal de la grandeur d'un petit chien braque, il a la tête bizarre & fort mal faite, la chair preſque de même goût que celle de veau; & quant à ſa peau, étant fort belle & tachetée de blanc, gris & noir, ſi on en avoit par-deçà, elle ſeroit bien riche en fourrure. *Hiſtoire d'un Voyage au Breſil, par de Léry, page 157.*

On trouve au Maragnon des animaux nommés *Pacs*, un peu plus grands que le Couatis & tout ronds, ayant la tête groſſe & courte, les oreilles fort petites, la queue pas plus longue qu'un petit doigt;

régulièrement tachée ſur les côtés. Ces animaux produiſent ſouvent & en grand nombre; les hommes & les animaux de proie en détruiſent beaucoup, & cependant l'eſpèce en eſt toujours à peu-près également nombreuſe; elle eſt naturelle & particulière à l'Amérique méridionale, & ne ſe trouve nulle part dans l'ancien continent.

ADDITION AU PACA.

COMME nous n'avons donné *(planche XXIV)* que la figure deſſinée ſur un très-jeune Paca qui n'avoit pas encore pris la moitié de ſon accroiſſement, & qu'il nous eſt arrivé un de ces animaux vivant qui étoit déjà plus grand que celui que nous avons décrit; je l'ai fait nourrir dans ma maiſon, & depuis le mois d'août dernier 1774, juſqu'à ce jour 28 mai 1775, il n'a ceſſé de grandir aſſez conſidérablement. J'ai donc cru devoir le faire deſſiner & en donner la figure *(planche XXV)* avec les obſervations que l'on a faites ſur ſa manière de vivre; le ſieur Trécourt les a rédigées avec exactitude, & je vais en donner ici l'extrait.

On a fait conſtruire pour cet animal une petite loge en bois, dans laquelle il demeuroit aſſez tranquille pendant le jour, ſur-tout lorſqu'on ne le laiſſoit pas manquer de

---

ſa peau eſt fort belle, portant un poil fort court tout marqueté de blanc & de noir. *Miſſion au Maragnon, par le P. Claude d'Abbeville; Paris, 1614, page 251.*

nourriture. Il ſemble même affectionner ſa retraite tant que le jour dure, car il s'y retire de lui-même après avoir mangé ; mais dès que la nuit vient, il marque le deſir violent qu'il a de ſortir en s'agitant continuellement, & en déchirant avec les dents les barreaux de ſa priſon ; choſe qui ne lui arrive jamais pendant le jour, à moins que ce ne ſoit pour faire ſes beſoins, car non-ſeulement il ne fait jamais, mais même il ne peut ſouffrir aucune ordure dans ſa petite demeure, il va pour faire les ſiennes au plus loin qu'il peut. Il jette ſouvent la paille qui lui ſert de litière dès qu'elle a pris de l'odeur, comme pour en demander de nouvelle ; il pouſſe cette vieille paille dehors avec ſon muſeau, & va chercher du linge & du papier pour la remplacer. Sa loge n'étoit pas le ſeul endroit qui parût lui plaire, tous les recoins obſcurs ſembloient lui convenir, il établiſſoit ſouvent un nouveau gîte dans les armoires qu'il trouvoit ouvertes, ou bien ſous les fourneaux de l'office & de la cuiſine ; mais auparavant il s'y préparoit un lit, & quand il s'étoit une fois donné la peine de s'y établir, on ne pouvoit que par force le faire ſortir de ce nouveau domicile ; la propreté ſemble être ſi naturelle à cet animal, qui étoit femelle, que lui ayant donné un gros lapin mâle, dans le temps qu'elle étoit en chaleur, pour tenter leur union, elle le prit en averſion au moment qu'il fit ſes ordures dans leur cage commune : auparavant elle l'avoit aſſez bien reçu pour en eſpérer quelque choſe, elle lui faiſoit même des

avances très-marquées en lui léchant le nez, les oreilles & le corps; elle lui laiſſoit même preſque toute la nourriture, ſans chercher à la partager, mais dès que le lapin eut infecté la cage, elle ſe retira ſur le champ dans le fond d'une vieille armoire, où elle ſe fit un lit de papier & de linge, & ne revint à ſa loge que quand elle la vit nette & libre de l'hôte mal-propre qu'on lui avoit donné.

Le paca s'accoutume aiſément à la vie domeſtique, il eſt doux & traitable tant qu'on ne cherche point à l'irriter; il aime qu'on le flatte, & lèche les mains des perſonnes qui le careſſent; il connoît fort bien ceux qui prennent ſoin de lui, il ſait parfaitement diſtinguer leur voix. Lorſqu'on le gratte ſur le dos, il s'étend & ſe couche ſur le ventre, quelquefois même il s'exprime par un petit cri de reconnoiſſance, & ſemble demander que l'on continue. Néanmoins il n'aime pas qu'on le ſaiſiſſe pour le tranſporter, & il fait des efforts très-vifs & très-réitérés pour s'échapper.

Il a les muſcles très-forts & le corps maſſif; cependant il a la peau ſi ſenſible, que le plus léger attouchement ſuffit pour lui cauſer une vive émotion. Cette grande ſenſibilité, quoiqu'ordinairement accompagnée de douceur, produit quelquefois des accès de colère, lorſqu'on le contrarie trop fort ou qu'il ſe préſente un objet déplaiſant; la ſeule vue d'un chien qu'il ne connoît pas le met de mauvaiſe humeur. On l'a vu renfermé dans ſa loge, en mordre la porte & faire en ſorte de l'ouvrir,

parce

parce qu'il venoit d'entrer un chien étranger dans la chambre, on crut d'abord qu'il ne vouloit ſortir que pour faire ſes beſoins, mais on fut aſſez ſurpris, lorſqu'étant mis en liberté, il s'élança tout d'un coup ſur le chien qui ne lui faiſoit aucun mal, & le mordit aſſez fort pour le faire crier ; néanmoins il s'eſt accoutumé en peu de jours avec ce même chien. Il traite de même les gens qu'il ne connoît pas & qui le contrarient, mais il ne mord jamais ceux qui ont ſoin de lui, il n'aime pas les enfans & il les pourſuit aſſez volontiers. Il manifeſte ſa colère par une eſpèce de claquement de dents, & par un grognement qui précède toujours ſa petite fureur.

Cet animal ſe tient ſouvent debout, c'eſt-à-dire aſſis ſur ſon derrière, & quelquefois il demeure aſſez long-temps dans cette ſituation ; il a l'air de ſe peigner la tête & la mouſtache avec ſes pattes qu'il lèche & humecte de ſalive à chaque fois ; ſouvent il ſe ſert de ſes deux pattes à la fois pour ſe peigner ; enſuite il ſe gratte le corps juſqu'aux endroits où il peut atteindre avec ces mêmes pattes de devant, & pour achever ſa petite toilette, il ſe ſert de celles de derrière, & ſe gratte dans tous les autres endroits qui peuvent être ſouillés.

C'eſt cependant un animal d'une groſſe corpulence & qui ne paroît ni délicat, ni leſte, ni léger ; il eſt plutôt peſant & lourd, ayant à peu-près la démarche d'un petit cochon ; il court rarement, lentement & d'aſſez mauvaiſe

grâce ; il n'a de mouvemens vifs que pour ſauter, tantôt ſur les meubles & tantôt ſur les choſes qu'il veut ſaiſir ou emporter. Il reſſemble encore au cochon par ſa peau blanche, épaiſſe & qu'on ne peut tirer ni pincer, parce qu'elle eſt adhérente à la chair.

Quoiqu'il n'ait pas encore pris ſon entier accroiſſement, il a déjà dix-huit pouces de longueur dans ſa ſituation naturelle & renflée, mais lorſqu'il s'étend il a près de deux pieds depuis le bout du muſeau juſqu'à l'extrémité du corps. Au lieu que le paca dont nous avons donné la deſcription, n'avoit que ſept pouces cinq lignes ; différence qui ne provient néanmoins que de celle de l'âge, car du reſte ces deux animaux ſe reſſemblent en tout.

La hauteur priſe aux jambes de devant dans celui que nous décrivons actuellement, étoit de ſept pouces, & cette hauteur priſe aux jambes de derrière étoit d'environ neuf pouces & demi, en ſorte qu'en marchant ſon derrière paroît toujours bien plus haut que ſa tête. Cette partie poſtérieure du corps, qui eſt la plus élevée, eſt auſſi la plus épaiſſe en tout ſens ; elle a dix-neuf pouces & demi de circonférence, tandis que la partie antérieure du corps n'a que quatorze pouces.

Le corps eſt couvert d'un poil court, rude & clair-ſemé, couleur de terre-d'ombre & plus foncé ſur le dos ; mais le ventre, la poitrine, le deſſous du cou & les parties intérieures des jambes, ſont au contraire couverts

d'un poil blanc-ſale; & ce qui le rend très-remarquable, ce ſont cinq eſpèces de bandes longitudinales formées par des taches blanches, la plupart ſéparées les unes des autres. Ces cinq bandes ſont dirigées le long du corps de manière qu'elles tendent à ſe rapprocher les unes des autres à leurs extrémités.

La tête, depuis le nez juſqu'au ſommet du front, a près de cinq pouces de longueur, & elle eſt fort convexe: les yeux ſont gros, ſaillans & de couleur brunâtre, éloignés l'un de l'autre d'environ deux pouces; les oreilles ſont arrondies & n'ont que ſept à huit lignes de longueur, ſur une largeur à peu-près égale à leur baſe: elles ſont pliſſées en forme de fraiſe, & recouvertes d'un duvet très-fin preſque inſenſible au tact & à l'œil. Le bout du nez eſt large, de couleur preſque noire, diviſé en deux comme celui des lièvres: les narines ſont fort grandes. L'animal a beaucoup de force & d'adreſſe dans cette partie, car nous l'avons vu ſouvent ſoulever avec ſon nez la porte de ſa loge qui fermoit à couliſſe. La mâchoire inférieure eſt d'un pouce plus courte & moins avancée que la mâchoire ſupérieure qui eſt beaucoup plus large & plus longue. De chaque côté & vers le bas de la mâchoire ſupérieure, il règne une eſpèce de pli longitudinal dégarni de poil dans ſon milieu, en ſorte que l'on prendroit, au premier coup-d'œil, cet endroit de la mâchoire, pour la bouche de l'animal en le voyant de côté; car ſa bouche n'eſt apparente que quand elle

eſt ouverte, & n'a que ſix ou ſept lignes d'ouverture; elle n'eſt éloignée que de deux ou trois lignes des plis dont nous venons de parler.

Chaque mâchoire eſt armée en devant de deux dents inciſives fort longues, jaunes comme du ſafran, & aſſez fortes pour couper le bois. On a vu cet animal en une ſeule nuit, faire un trou dans une des planches de ſa loge, aſſez grand pour y paſſer ſa tête. Sa langue eſt étroite, épaiſſe & un peu rude. Ses mouſtaches ſont compoſées de poils noirs & de poils blancs, placés de chaque côté du nez, & il a de pareilles mouſtaches plus noires, mais moins fournies de chaque côté de la tête au-deſſous des oreilles. Nous n'avons pu voir ni compter les dents mâchelières par la forte réſiſtance de l'animal.

Chaque pied, tant de devant que de derrière, a cinq doigts, dont quatre ſont armés d'ongles longs de cinq ou ſix lignes; les ongles ſont couleur de chair, mais il ne faut pas regarder cette couleur comme un caractère conſtant, car dans pluſieurs animaux, & particulièrement dans les lièvres on trouve ſouvent les ongles noirs, tandis que d'autres les ont blanchâtres ou couleur de chair. Le cinquième doigt, qui eſt l'interne, ne paroît que quand l'animal a la jambe levée, & n'eſt qu'un petit éperon fort court. Entre les jambes de derrière à peu de diſtance des parties naturelles, ſe trouvent deux mamelles de couleur brunâtre. Au reſte, quoique la queue ne

ſoit nullement apparente, on trouve néanmoins, en la recherchant, un petit bouton de deux ou trois lignes de longueur qui paroît en être l'indice.

Le paca domeſtique mange de tout ce qu'on veut lui donner, & il paroît avoir un très-grand appétit; on le nourriſſoit ordinairement de pain, & ſoit qu'on le trempât dans l'eau, dans le vin & même dans le vinaigre, il le mangeoit également; mais le ſucre & les fruits ſont ſi fort de ſon goût, que lorſqu'on lui en préſentoit il en témoignoit ſa joie par des bonds & des ſauts. Les racines & les légumes étoient auſſi de ſon goût, il mangeoit également les navets, le céleri, les oignons, & même l'ail & l'échalote. Il ne refuſoit pas les choux ni les herbes, même la mouſſe & les écorces de bois; nous l'avons ſouvent vu manger auſſi du bois & du charbon dans les commencemens. La viande étoit ce qu'il paroiſſoit aimer le moins, il n'en mangeoit que rarement & en très-petite quantité. On pourroit le nourrir aiſément de grain, car ſouvent il en cherchoit dans la paille de ſa litière. Il boit comme le chien en ſoulevant l'eau avec la langue. Son urine eſt fort épaiſſe & d'une odeur inſupportable. Sa fiente eſt en petites crottes, plus alongées que celles des lapins & des lièvres.

D'après les petites obſervations que nous venons de rapporter, nous ſommes très-portés à croire, qu'on pourroit naturaliſer cette eſpèce en France; & comme la chair en eſt bonne à manger, & que l'animal eſt peu

difficile à nourrir, ce ſeroit une acquiſition utile. Il ne paroît pas craindre beaucoup le froid, & d'ailleurs pouvant creuſer la terre, il s'en garantiroit aiſément pendant l'hiver : un ſeul paca fourniroit autant de bonne chair que ſept ou huit lapins.

M. de la Borde dit, que le paca habite ordinairement le bord des rivières, & qu'il conſtruit ſon terrier de manière qu'il peut y entrer ou en ſortir par trois iſſues différentes. Lorſqu'il eſt pourſuivi, il ſe jette à l'eau, dit-il, dans laquelle il ſe plonge en levant la tête de temps en temps, mais enfin lorſqu'il eſt aſſailli par les chiens il ſe défend très-vigoureuſement. Il ajoute que la chair de cet animal eſt fort eſtimée à Cayenne, qu'on l'échaude comme un cochon de lait, & que de quelque manière qu'on la prépare elle eſt excellente.

Le paca habite ſeul dans ſon terrier, & il n'en ſort ordinairement que la nuit pour ſe procurer ſa nourriture. Il ne ſort pendant le jour que pour faire ſes beſoins, car on ne trouve jamais aucune ordure dans ſon terrier, & toutes les fois qu'il rentre, il a ſoin d'en boucher les iſſues avec des feuilles & des petites branches. Ces animaux ne produiſent ordinairement qu'un petit qui ne quitte pas la mère que quand il eſt adulte, & même ſi c'eſt un mâle, il ne s'en ſépare qu'après s'être accouplé avec elle. Au reſte, on en connoît de deux ou trois eſpèces à Cayenne, & l'on prétend qu'ils ne ſe mêlent point enſemble. Les uns pèſent depuis quatorze juſqu'à vingt livres, & les autres depuis vingt-cinq à trente livres.

De Seve delin. C. Baquoy sculp.

LE PACA

de Seve del Lovillaint Sculp

LE PACA ADULTE.

*LE SARIGUE * ou L'OPOSSUM.*

Le Sarigue ou l'Opoſſum eſt un animal de l'Amérique qu'il eſt aiſé de diſtinguer de tous les autres par deux caractères très-ſinguliers. Le premier de ces caractères eſt que la femelle a ſous le ventre une ample cavité dans

* Le *Sarigue*, *Çarigue* ou *Çarigueya*, nom de cet animal ſur les côtes du Breſil, & que nous avons adopté. Le *ça* de la langue Braſilienne ſe prononce *ſa* en François & en Latin ; on peut citer pour exemple *Cagui*, que nous prononçons *Sagui* ou *Sagouin*, parce que l'*u* ſe prononce auſſi comme *ou* ; *Tajacu*, que de Léry & les autres Voyageurs françois prononçoient & écrivoient *Tajaçou* & *Tajaſſou* ; & *Carigueya*, que Piſon, dont l'Ouvrage eſt en latin, a écrit avec une cédille ſous le *C*.

Çarigueya. Piſon, *Hiſt. Braſil.* pag. 323.

Carigueya Taüibi. Marcgrave, *Hiſt. nat. Braſ.* pag. 222. *Nota.* Que la deſcription de Piſon a, pour ainſi dire, été copiée ſur celle de Marcgrave, & que toutes deux ſont tirées de Ximénès auteur Eſpagnol, dont de Laët a traduit l'Ouvrage en latin.

Jupatüma, dans l'intérieur des terres du Breſil. Piſon, *Hiſt. Braſil.* pag. 323.

Tlaquatzin, au Mexique & à la Nouvelle-Eſpagne. Franc. Ximénès, *Deſcript. Americæ.*

Tlaquatzin. Hernand. *Hiſt. Mex.* pag. 330. *Admiranda fera quam Indi vocant Tlaquatzin, Antonius Herrera Taquatzin dixit. Recentes Hiſpani ſcriptores, corrupto nonnihil nomine, Tlaquacum. Cardanus Chiurcam ſive Chuciam ; Stadenius Seruoi ; Nomenclator ſemi-Vulpam. Raphe Hamor, in deſcriptione Virginiæ, Opoſſumem dixit : alii Aucham, alii Saſapim, alii Cerigonem dixêre.* Euſ. Nieremberg. *Hiſt. natural. Peregrin.* Antuerpiæ, 1635, pag. 156. *Nota.* Que la deſcription

laquelle elle reçoit & allaite ſes petits. Le ſecond eſt que le mâle & la femelle ont tous deux le premier doigt des pieds de derrière ſans ongle & bien ſéparé des autres doigts,

---

que Nieremberg donne de cet animal a été copiée mot à mot de Hernandès, dont l'Ouvrage a été imprimé en 1626; le livre de Nieremberg ne l'a été qu'en 1635; ainſi l'on ne peut douter que ce dernier Auteur ne ſoit le copiſte du premier.

Cerigon, ſelon Maffée, *Hiſt. des Indes, liv. II, pag. 46;* & ſelon Barleus, *Res geſtæ in Braſiliâ*, pag. 222. Le *Cerigon*, dit Maffée, eſt une bête admirable..... de ſon ventre pendent deux beſaces où il porte ſes petits, chacun d'eux ſi fort attachés à ſon teton, qu'ils ne le quittent point juſqu'à ce qu'ils ſoient en état d'aller paître. *Nota.* Maffée indique ici une choſe qui peut induire en erreur & faire croire que ce Cerigon, qui a deux beſaces ou poches, ſeroit un animal différent du Sarigue, qui n'en a qu'une; mais il faut obſerver, & nous l'avons vu nous-mêmes, que quand les glandes mammaires du Sarigue ſont dans leur état de gonflement par le lait dont elles ſont remplies, elles font un volume ſi conſidérable au-dedans de la poche, qu'elles en tirent la peau par le milieu, & qu'elle paroît alors partagée en deux beſaces, comme le dit Maffée, qui probablement avoit vu ſon Cerigon dans cet état. *Voyez ci-après la deſcription du Sarigue & les figures.*

Sarigoy, de Léry, *page 156. Nota.* Ce n'eſt que par la reſſemblance du nom qu'on peut juger que le Sarigoy de Léry eſt le même animal que le Çarigueya, car cet Auteur ne fait aucune mention de la poche que la femelle a ſous le ventre; il dit ſeulement « que l'animal » appelé *Sarigoy* par les Sauvages du Breſil, eſt de poil griſâtre; que » parce qu'il put, eux n'en mangent pas volontiers; toutefois, ajoute-» t-il, nous autres en ayant écorché quelques-uns, & connu que » c'étoit ſeulement la graiſſe qu'ils ont ſur les rognons qui leur rend » cette mauvaiſe odeur, après leur avoir ôtée, nous ne laiſſions pas d'en

doigts, tel qu'eſt le pouce dans la main de l'homme, tandis que les quatre autres doigts de ces mêmes pieds de derrière ſont placés les uns contre les autres & armés

---

d'en manger, & de fait, la chair en eſt tendre & bonne ». *Hiſtoire d'un Voyage fait en la terre du Breſil, par Jean de Léry; Paris, 1578, page 156.* C'eſt-là tout ce qu'on trouve dans de Léry au ſujet du Sarigoi : c'eſt donc par la reſſemblance ſeule du nom qu'on a jugé que c'étoit le même animal que le Çarigueya du Breſil.

Seruoi ou *Serwoi*, Stadenius, *Hiſt. Braſil.* pag. 129.

Chiurca & *Chucia*, ſelon Oviedo & Cardan. *De ſubtilitate*, lib. X, oper. tom. III, pag. 531.

Apoſſumes, ſelon Raph. Hamor, dans ſa deſcription de la Virginie.

Opaſſum, de Laët, *Hiſtoire du nouveau Monde, page 88.*

Tlaquatzin, ſuivant le même de Laët, *pag. 143*, où il en donne une deſcription encore tirée de Ximénès.

Caragué, ſelon le même de Laët, *pag. 485.*

Maritacaca, Piſon; Carigoy, Lerii; Ropoza, Luſitanis; Carigueya, Braſilienſibus; Jupatüma nonnullis, Marcgrave; Tlaquatzin, Hernandès; Lerio, Sarigoy; ſemi-Vulpa, Geſnero; the Poſſum, Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 182 & 183. *Nota.* Qu'il y a erreur dans cette première phraſe indicative, citée par Ray, puiſque le Maritacaca n'eſt pas le même animal que le Carigueya, & que ce ſont en effet deux animaux différens, comme il eſt aiſé de s'en aſſurer en liſant ſeulement les articles de Piſon où il en eſt queſtion, *pages 323 & 324.*

Carigueya ſeu *Marſupiale Americanum*; or, *the Anathomy of an Opoſſum, by Edward Tyſon*; London, 1698. — Idem. *Philoſophical. Tranſactions. April. 1698*, n.° 239. *Nota.* Tiſon n'a donné que la deſcription de la femelle, & Cowper a donné enſuite la deſcription du mâle. Will. Cowper, *Marſupiale Americanum mas.* Philoſophie. Tranſactions, Mars 1704., *n.° 290.*

Opoſſum, Cateſby, *Hiſt. de la Carol. append. pag. 29.*

d'ongles crochus, comme dans les pieds des autres quadrupèdes. Le premier de ces caractères a été saisi par la plupart des Voyageurs & des Naturalistes, mais le

---

Ossa au Mississipi. *Voyage de la Hontan ; la Haye, 1706, tome II, page 44.*

Opossum ou *Possum.* Histoire de la Virginie, traduite de l'Anglois. *Orléans, 1707, page 214.*

Opassum. Histoire Naturelle des Antilles ; *Rotterdam, 1658, pages 121 & 122.*

Manitou. Hist. gén. des Antilles, par le P. du Tertre ; *Paris, 1667, tome II, page 301.*

Faras ou *Ravale.* Hist. nat. de l'Orénoque, par Gumilla ; *Avignon, 1758, tome III, page 238.* « La femelle du *Faras*, dit Gumilla, » a la peau de l'estomac double, & celle de dehors est fendue par le » milieu d'un bout à l'autre, de sorte qu'elle a de chaque côté une » poche dans laquelle elle élève & tient ses quatre petits jusqu'à ce qu'ils soient en état de marcher & de chercher leur nourriture ». *Nota.* Ce que dit ici Gumilla de son *Faras*, s'accorde avec ce que dit Maffée de son *Cerigon*, & on doit l'entendre de même, comme nous l'avons expliqué.

Rat sauvage. Mémoires sur la Louisiane, par Dumont, *page 83.*

Rat de bois. Hist. de la Nouvelle-France, par le P. Charlevoix ; *Paris, 1744, tome III, page 333.*

Rat de bois. Histoire de la Louisiane, par M. le Page du Pratz ; *Paris, 1758, tome II, page 94.*

Simi-Vulpa. Gesner, *Hist. quadrup.* pag. 870. — *Icon. quadruped.* pag. 90.

Semi-Vulpa. Aldrovand. *de quadrup. dig. vivip.* pag. 223.

Vulpes major, putoria, caudâ tereti & glabrâ. Carigueya Brasilien-sibus. Marcgrav. Opassum. Histoire Naturelle des Antilles. *Aouaré,*

ſecond leur avoit entièrement échappé : Edward Tyſon, Médecin Anglois, paroît être le premier qui l'ait obſervé ; il eſt le ſeul qui ait donné une bonne deſcription

---

Puant, Barrère, *Hiſt. Franc. Équin.* pag. 166. *Nota.* Nous n'avons pas adopté cette dénomination, *Puant*, que M. Barrère donne au Sarigue, parce que ce n'eſt qu'une qualification, qui d'ailleurs convient beaucoup mieux à l'*Yſquiepatl* ou *Mouffette*, que la plupart des Voyageurs ont indiqué ſous le nom de *Puant.*

Philander, Opaſſum, ſeu *Carigueya Braſilienſis.* Seba, *vol. I, pag. 56, tab. 36.* Mas, fig. 1 ; fœmina, fig. 2 ; pullus, fig. 3.—*Philander orientalis.* Seba, *vol. I, pag. 61, tab. 38*, fig. 1.—*Philander maximus orientalis.* Seba, *vol. I, pag. 64, tab. 39. Nota.* Que ces trois phraſes indicatives, par leſquelles Seba déſigne trois animaux différens, doivent ſe rapporter au même animal, comme nous le prouverons dans le texte.

Didelphis. Linn. *Syſt. nat.* edit. IV, pag. 64.—*Didelphis mammis intra abdomen*, edit. VI, pag. 10.—*Marſupialis Didelphis mammis octo intra abdomen*, edit. X, pag. 54.—*Opoſſum. Didelphis caudâ ſemipilosâ, ſuperciliorum regione pallidiore, mammis binis.* Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 55. *Nota.* Que ces deux phraſes indicatives, par leſquelles M. Linnæus déſigne deux eſpèces différentes, doivent cependant ſe rapporter à la même, comme nous le prouverons dans le texte.

Philander ſaturatè ſpadiceus in dorſo, in ventre flavus, maculis ſupra oculos flavis.... Philander, le Philandre. Briſſon, *Reg. animal.* pag. 286.—*Philander ſaturatè fuſcus in dorſo, in ventre flavus, maculis ſupra oculos flavis..... Philander orientalis*, le Philandre oriental. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 288.—*Philander atro ſpadiceus in dorſo, in ventre ex albido cinereo flavicans, maculis ſupra oculos obſcurè fuſcis.... Philander Amboinenſis*, le Philandre d'Amboine. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 289. *Nota.* Que ces trois phraſes, par leſquelles M. Briſſon déſigne, d'après Seba, trois eſpèces différentes, n'indiquent cependant que le même animal.

de la femelle de cet animal, imprimée à Londres en 1698, ſous le titre de *Carigueya* ſeu *Marſupiale Americanum*, or, *the Anatomy of an Opoſſum*. Et quelques années après Will. Cowper, célèbre Anatomiſte Anglois, communiqua à Tyſon, par une lettre, les obſervations qu'il avoit faites ſur le mâle. Les autres Auteurs, & ſur-tout les Nomenclateurs ont ici, comme par-tout ailleurs, multiplié les êtres ſans néceſſité, & ils ſont tombés dans pluſieurs erreurs que nous ne pouvons nous diſpenſer de relever.

Notre ſarigue, ou ſi l'on veut, l'opoſſum de Tyſon, eſt le même animal que le grand philandre oriental de Seba, *vol. I, pag. 64, pl. XXXIX;* l'on n'en ſauroit douter, puiſque de tous les animaux dont Seba donne les figures & auxquels il applique le nom de *Philandre*, d'*Opoſſum* ou de *Carigueya*, celui-ci eſt le ſeul qui ait les deux caractères de la bourſe ſous le ventre & des pouces de derrière ſans ongles. De même l'on ne peut douter que notre ſarigue, qui eſt le même que le grand philandre oriental de Seba, ne ſoit un animal naturel aux climats chauds du nouveau monde, car les deux ſarigues que nous avons au Cabinet du Roi nous ſont venus d'Amérique; celui que Tyſon a diſſéqué lui avoit été envoyé de Virginie. M. de Chanvallon, Correſpondant de l'Académie des Sciences à la Martinique, qui nous a donné un jeune ſarigue, a reconnu les deux autres pour des vrais ſarigues ou opoſſums de l'Amérique.

Tous les Voyageurs s'accordent à dire que cet animal ſe trouve au Breſil, à la Nouvelle-Eſpagne, à la Virginie, aux Antilles, &c. & aucun ne dit en avoir vu aux Indes orientales; ainſi Seba s'eſt trompé lorſqu'il l'a appelé *Philandre oriental*, puiſqu'on ne le trouve que dans les Indes occidentales; il dit que ce philandre lui a été envoyé d'Amboine ſous le nom de *Coes-coes* avec d'autres curioſités, mais il convient en même temps qu'il avoit été apporté à Amboine d'autres pays plus éloignés *(a)*. Cela ſeul ſuffiroit pour rendre ſuſpecte la dénomination de philandre oriental, car il eſt très-poſſible que les Voyageurs aient tranſporté cet animal ſingulier de l'Amérique aux Indes orientales, mais rien ne prouve qu'il ſoit naturel au climat d'Amboine, & le paſſage même de Seba, que nous venons de citer, ſemble indiquer le contraire. La ſource de cette erreur de fait, & même celle du nom *Coes-coes*, ſe trouve dans Piſon, qui dit *(b)* qu'aux Indes orientales, mais à *Amboine ſeulement*, on trouve un animal ſemblable au ſarigue du Breſil, & qu'on lui donne le nom de *Cous-cous :* Piſon ne cite ſur cela ni

(a) Philander maximus orientalis fœmina. Inter alia rariora & hocce animal nobis ex Amboinâ miſſum eſt, ſub nomine Coes-coes, *eò quidem delatum* EX ORIS REMOTIORIBUS. Seba, *vol. I, pag. 64.*

(b) In Indiis orientalibus, IDQUE SOLÙM QUANTÙM HACTENUS CONSTAT, IN AMBOINÂ *ſimilis beſtia frequens, ad felis magnitudinem accedens; mactata ab incolis comeditur, ſi ritè præparetur, nam aliàs fœtet, Nomen illi* Cous-cous *inditum.* Piſon, *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 323.

autorité ni garans : il ſeroit bien étrange, ſi le fait étoit vrai, que Piſon aſſurant poſitivement que cet animal ne ſe trouve qu'à Amboine dans toutes les Indes orientales, Seba dît au contraire que celui qui lui a été envoyé d'Amboine n'en étoit pas natif, mais y avoit été apporté de pays plus éloignés. Cela ſeul prouve la fauſſeté du fait avancé par Piſon, & nous verrons dans la ſuite le peu de fonds que l'on peut faire ſur ce qu'il a écrit au ſujet de cet animal. Seba qui ignoroit donc de quel pays venoit ſon philandre, n'a pas laiſſé de lui donner l'épithète d'*oriental*, cependant il eſt certain que c'eſt le même animal que le ſarigue des Indes occidentales; il ne faut, pour s'en aſſurer, que comparer ſa figure *pl. XXXIX*, avec la Nature. Mais ce qui ajoute encore à l'erreur, c'eſt qu'en même temps que cet Auteur donne au ſarigue d'Amérique le nom de *grand Philandre oriental*, il nous préſente un autre animal, qu'il croit être différent de celui-ci, ſous le nom de *Philandre d'Amérique (planche XXXVI, fig. 1 & 2)*, & qui cependant, ſelon ſa propre deſcription, ne diffère du grand philandre oriental qu'en ce qu'il eſt plus petit & que la tache au-deſſus des yeux eſt plus brune; différences, comme l'on voit, très-accidentelles & trop légères pour fonder deux eſpèces diſtinctes, car il ne parle pas d'une autre différence qui ſeroit beaucoup plus eſſentielle ſi elle exiſtoit réellement comme on la voit dans la figure; c'eſt que ce philandre d'Amérique *(Seba, pl. XXXVI, fig. 1 & 2)*, a un ongle

aigu aux pouces des pieds de derrière, tandis que le grand philandre oriental *(Seba, pl. XXXIX)* n'a point d'ongle à ces deux pouces. Or, il eſt certain que notre ſarigue, qui eſt le vrai ſarigue d'Amérique, n'a point d'ongles aux pouces de derrière : s'il exiſtoit donc un animal avec des ongles aigus à ces pouces, tel que celui de la *planche XXXVI* de Seba, cet animal ne ſeroit pas, comme il le dit, le ſarigue d'Amérique. Mais ce n'eſt pas tout, cet Auteur donne encore un troiſième animal ſous le nom de *Philandre oriental (pl. XXXVIII, fig. 1)*, duquel au reſte il ne fait nulle mention dans la deſcription des deux autres, & dont il ne parle que d'après François Valentin, Auteur qui, comme nous l'avons déjà dit, mérite peu de confiance ; & ce troiſième animal eſt encore le même que les deux premiers. Il nous paroît donc que ces trois animaux des *planches XXXVI, XXXVIII & XXXIX* de Seba n'en ſont qu'un ſeul ; il y a toute apparence que le Deſſinateur, peu attentif, aura mis un ongle pointu aux pouces des pieds de derrière comme aux pouces des pieds de devant & aux autres doigts dans les figures des *planches XXXVI & XXXVIII*, & que, plus exact dans le deſſin de la *planche XXXIX*, il a repréſenté les pouces des pieds de derrière ſans ongles, & tels qu'ils ſont en effet. Nous ſommes donc perſuadés que ces trois animaux de Seba ne ſont que trois individus de la même eſpèce ; que cette eſpèce eſt la même que celle de notre ſarigue ; que ces trois

individus étoient ſeulement de différens âges, puiſqu'ils ne diffèrent entr'eux que par la grandeur du corps & par quelques nuances de couleur, principalement par la teinte de la tache au-deſſus des yeux, qui eſt jaunâtre dans les jeunes ſarigues, tels que celui de la *planche XXXVI de Seba, fig. 1 & 2*, & qui eſt plus brune dans les ſarigues adultes, tels que celui de la *planche XXXIX*; différence qui d'ailleurs peut provenir du temps plus ou moins long que l'animal a été conſervé dans l'eſprit-de-vin, toutes les couleurs du poil s'affoibliſſant avec le temps dans les liqueurs ſpiritueuſes. Seba convient lui-même que les deux animaux de ſes *planches XXXVI, fig. 1 & 2; & XXXVIII, fig. 1*, ne diffèrent *(c)* que par la grandeur & par quelques nuances de couleur; il convient encore que le troiſième animal, c'eſt-à-dire, celui de la *planche XXXIX*, ne diffère des deux autres qu'en ce qu'il eſt plus grand, & que la tache au-deſſus des yeux n'eſt pas jaunâtre, mais brune: il nous paroît donc certain que ces trois animaux n'en ſont qu'un ſeul, puiſqu'ils n'ont entr'eux que des différences ſi petites qu'on doit les regarder comme de très-légères variétés, avec d'autant plus de raiſon & de fondement que l'Auteur ne fait aucune mention du ſeul caractère par lequel il auroit pu les diſtinguer, c'eſt-à-dire, de cet ongle

(c) Eſt autem femella hæcce Americanis Philandris FŒMINIS QUÀM SIMILLIMA; niſi quòd pilis dorſalibus aliquantùm ſaturatiùs fuſcis veſtita, & toto habitu procerior ſit illis. Seba, *vol. I, pag. 61.*

pointu

pointu aux pouces de derrière qui se voit aux figures des deux premiers & qui manque au dernier. Son seul silence sur ce caractère, prouve que cette différence n'existe pas réellement, & que ces ongles pointus aux pouces de derrière, dans les figures des *planches XXXVI & XXXVIII*, ne doivent être attribués qu'à l'inattention du Dessinateur.

« Seba dit que, selon François Valentin, ce philandre, *planche XXXVIII*, est de la plus grande espèce qui se « voient aux Indes orientales, & sur-tout chez les Malayes « où on l'appelle *Pelandor Aroé*, c'est-à-dire, *Lapin* « *d'Aroé*, quoiqu'Aroé ne soit pas le seul lieu où se « trouvent ces animaux; qu'ils sont communs dans l'île « de Solor; qu'on les élève même avec les lapins auxquels « ils ne font aucun mal, & qu'on en mange également la « chair que les habitans de cette île trouvent excellente, « &c. » Ces faits sont très-douteux pour ne pas dire faux. 1.° Le philandre, *planche XXXVIII*, n'est pas le plus grand des Indes orientales, puisque, selon l'Auteur même, celui de la *planche XXXIX*, qu'il attribue aussi aux Indes orientales, est plus grand. En second lieu, ce philandre ne ressemble point du tout à un lapin, & par conséquent il est bien mal nommé *Lapin d'Aroé*. Troisièmement, aucun Voyageur aux Indes orientales n'a fait mention de cet animal si remarquable; aucun n'a dit qu'il se trouve ni dans l'île de Solor, ni dans aucun autre endroit de l'ancien continent. Seba lui-même paroît s'apercevoir

non-ſeulement de l'incapacité, mais auſſi de l'infidélité de l'Auteur qu'il cite : *Cujus equidem rei*, dit-il, *fides ſit penès autorem. At mirum tamen eſt quòd D. Valentinus philandri formam haud ita deſcripſerit prout ſe habet & uti nos ejus icones ad vivum factas prægreſſis tabulis exhibuimus, vol. I, pag. 61.* Mais pour achever de ſe démontrer à ſoi-même le peu de confiance que mérite en effet le témoignage de cet Auteur, François Valentin, Miniſtre de l'Égliſe d'Amboine, qui cependant a fait imprimer en cinq volumes *in-folio* l'Hiſtoire Naturelle des Indes orientales *(d)*, il ſuffit de renvoyer à ce que dit Artedi *(e)* au ſujet de ce gros Ouvrage, & aux reproches que Seba même lui fait avec raiſon ſur l'erreur groſſière qu'il commet *(f)*, en aſſurant « que la poche de l'animal, » dont il eſt ici queſtion, eſt une matrice dans laquelle » ſont conçus les petits, & qu'après avoir lui-même diſſéqué » le philandre, il n'en a pas trouvé d'autre ; que ſi cette » poche n'eſt pas une vraie matrice, les mamelles ſont, à

(d) Ond en nieuw Ooſt-Indien, &c. *Dordrecht, Jean Braam, 1724.*

(e) Multa ſcripſit Franciſcus Valentinus quæ Judæus apella credat.... Ita comparatus eſt hic liber Belgicus, ut Hiſtoricorum naturalium genuinorum & eruditorum oculos nullo modo ferre poſſit. Artedi Ichthyologiæ hiſt. litteraria. *Lugd. Bat. 1738*, pag. 55 & 56.

(f) Inde autem quàm liquidiſſimè detegitur error a D. Franciſco Valentino commiſſus circa hiſtoriam horum animalium. Tom. III, pag. 273... *error abſonus valde & enormis, indè forſan ortum duxit quòd vir iſte hanc animalium ſpeciem haud debitè examinaverit, &c.* Seba, *vol. I, pag. 64.*

l'égard des petits de cet animal, ce que les pédicules « ſont aux fruits, qu'ils reſtent adhérens à ces mamelles « juſqu'à ce qu'ils ſoient mûrs, & qu'alors ils s'en ſéparent « comme le fruit quitte ſon pédicule lorſqu'il a acquis toute « ſa maturité, &c. » Le vrai de tout ceci, c'eſt que Valentin qui aſſure que rien n'eſt ſi commun que ces animaux aux Indes orientales, & ſur-tout à Solor, n'y en avoit peut-être jamais vu; que tout ce qu'il en dit, & juſqu'à ſes erreurs les plus évidentes, ſont copiées de Piſon & de Marcgrave, qui tous deux ne ſont eux-mêmes, à cet égard, que les copiſtes de Ximénès, & qui ſe ſont trompés en tout ce qu'ils ont ajouté de leur fond; car Marcgrave & Piſon diſent expreſſément & affirmativement, ainſi que Valentin, que la poche *(g)* eſt la vraie matrice où les petits du ſarigue ſont conçus; Marcgrave dit qu'il en a diſſéqué un, & qu'il n'a point trouvé d'autre matrice à l'intérieur; Piſon renchérit encore ſur lui en diſant qu'il en a diſſéqué pluſieurs *(h)*, & qu'il n'a jamais trouvé de matrice à l'intérieur; & c'eſt-là où il ajoute l'aſſertion, toute auſſi mal fondée, que cet animal ſe trouve à Amboine. Qu'on juge maintenant de quel poids doivent

---

(g) Hæc burſa ipſe uterus eſt animalis, nam alium non habet, uti ex ſectione illius comperi: in hâc ſemen concipitur & catuli formantur. Marcg. *Hiſt. Braſilienſ.* pag. 223.

(h) Ex REITERATIS *horum animalium ſectionibus, alium non invenimus uterum præter hanc burſam, in quâ ſemen concipitur & catuli formantur.* Piſon, *Hiſt. nat. Braſ.* pag. 323.

être ici les autorités de Marcgrave, de Piſon & de Valentin, & s'il ſeroit raiſonnable d'ajouter foi au témoignage de trois hommes dont le premier a mal vu, le ſecond a amplifié les erreurs du premier, & le dernier a copié les deux autres.

Je demanderois volontiers pardon à mes Lecteurs de la longueur de cette diſcuſſion critique ; mais lorſqu'il s'agit de relever les erreurs des autres, on ne peut être trop exact ni trop attentif, même aux plus petites choſes.

M. Briſſon, dans ſon Ouvrage ſur les quadrupèdes, a entièrement adopté ce qui ſe trouve dans celui de Seba : il le ſuit ici à la lettre, ſoit dans ſes dénominations, ſoit dans ſes deſcriptions, & il paroît même aller plus loin que ſon Auteur, en faiſant trois eſpèces réellement diſtinctes des trois philandres, *planches XXXVI, XXXVIII & XXXIX* de Seba; car s'il eût recherché l'idée de cet Auteur, il eût reconnu qu'il ne donne pas ces trois philandres pour des eſpèces réellement différentes les unes des autres. Seba ne ſe doutoit pas qu'un animal des climats chauds de l'Amérique ne dût pas ſe trouver auſſi dans les climats chauds de l'Aſie ; il qualifioit ſes animaux d'Orientaux ou d'Américains, ſelon qu'ils lui arrivoient de l'un ou de l'autre continent; mais il ne donne pas ces trois philandres pour trois eſpèces diſtinctes & ſéparées ; il paroît clairement qu'il ne prend pas à la rigueur le mot d'eſpèce, lorſqu'il dit, *page 61: C'eſt ici la plus grande eſpèce de ces animaux*, & qu'il

ajoute, *cette femelle eſt parfaitement ſemblable* (ſimillima) *aux femelles des Philandres d'Amérique, elle eſt ſeulement plus grande, & elle eſt couverte ſur le dos de poils d'un jaune plus foncé.* Ces différences, comme nous l'avons déjà dit, ne ſont que des variétés telles qu'on en trouve ordinairement entre les individus de la même eſpèce à différens âges : & dans le fait Seba n'a pas prétendu faire une diviſion méthodique des animaux en claſſes, genres & eſpèces ; il a ſeulement donné les figures des différentes pièces de ſon Cabinet diſtinguées par des numéros, ſuivant qu'il voyoit quelques différences dans la grandeur, dans les teintes de couleur ou dans l'indication du pays natal des animaux qui compoſoient ſa collection. Il nous paroît donc que ſur cette ſeule autorité de Seba, M. Briſſon n'étoit pas fondé à faire trois eſpèces différentes de ces trois philandres, d'autant plus qu'il n'a pas même employé les caractères diſtinctifs exprimés dans les figures, & qu'il ne fait aucune mention de la différence de l'ongle qui ſe trouve aux pouces des pieds de derrière des deux premiers & qui manque au troiſième. M. Briſſon devoit donc rapporter à ſon *n.° 3*, c'eſt-à-dire, à ſon philandre d'Amboine, *page 289*, toute la nomenclature qu'il a miſe à ſon philandre, *n.° 1, page 286*, tous les noms & ſynonymes qu'il cite ne convenant qu'au philandre, *n.° 3*, puiſque c'eſt celui dont les pouces des pieds de derrière n'ont point d'ongle. Il dit en général que les doigts des philandres ſont

onguiculés, & il ne fait ſur cela aucune exception; cependant le philandre qu'il a vu au Cabinet du Roi, & qui eſt notre ſarigue, n'a point d'ongle aux pouces des pieds de derrière, & il paroît que c'eſt le ſeul qu'il ait vu; puiſqu'il n'y a dans ſon Livre que le *n.° 1* qui ſoit précédé de deux étoiles. L'Ouvrage de M. Briſſon, d'ailleurs très-utile, pèche principalement en ce que la liſte des eſpèces y eſt beaucoup plus grande que celle de la Nature.

Il ne nous reſte maintenant à examiner que la nomenclature de M. Linnæus; elle eſt ſur cet article moins fautive que celle des autres, en ce que cet Auteur ſupprime une des trois eſpèces dont nous venons de parler, & qu'il réduit à deux les trois animaux de Seba; ce n'eſt pas avoir tout fait, car il faut les réduire à un; mais du moins c'eſt avoir fait quelque choſe, & d'ailleurs il emploie le caractère diſtinctif des pouces de derrière ſans ongles, ce qu'aucun des autres, à l'exception de Tyſon, n'avoit obſervé. La deſcription que M. Linnæus donne du ſarigue, ſous le nom de *Marſupialis (i), n.° 1, Didelphis*, &c. nous a paru bonne & aſſez conforme à la Nature, mais il y a inexactitude dans ſa diſtribution & erreur dans ſes indications: cet Auteur, qui ſous le nom d'*Opoſſum, n.° 3, page 55*, déſigne un animal différent de ſon *Marſupialis, n.° 1*, & qui ne cite à cet égard que la ſeule autorité de Seba, dit cependant que cet opoſſum n'a point d'ongle aux pouces de derrière, tandis que cet

(i) Linnæus, *Hiſt. nat.* edit. X; *Holmiæ*, 1758, pag. 54.

ongle eſt très-apparent dans les figures de Seba ; il auroit au moins dû nous avertir que le Deſſinateur de Seba s'étoit trompé ; une autre erreur, c'eſt d'avoir cité le *Maritacaca* de Piſon comme le même animal que le *Carigueya*, tandis que dans l'Ouvrage de Piſon ces deux animaux, quoiqu'annoncés dans le même chapitre, ſont cependant donnés, par Piſon même, pour deux animaux différens, & qu'il les décrit l'un après l'autre. Mais ce qu'on doit regarder comme une erreur plus conſidérable que les deux premières, c'eſt d'avoir fait du même animal deux eſpèces différentes ; le *Marſupialis*, *n.° 1*, & l'*Opoſſum*, *n.° 3*, ne ſont pas des animaux différens ; ils ont tous deux, ſuivant M. Linnæus même, le *marſupium* ou la poche, ils ont tous deux les pouces de derrière ſans ongles, ils ſont tous deux d'Amérique, & ils ne diffèrent (toujours ſelon lui) qu'en ce que le premier a huit mamelles, & que le ſecond n'en a que deux & la tache au-deſſus des yeux plus pâle ; or, ce dernier caractère eſt, comme nous l'avons dit, nul, & le premier eſt au moins très-équivoque ; car le nombre des mamelles varie dans pluſieurs eſpèces d'animaux, & peut-être plus dans celle-ci que dans une autre, puiſque des deux ſarigues femelles que nous avons au Cabinet du Roi, & qui ſont certainement de même eſpèce & du même pays, l'une a cinq & l'autre a ſept tétines, & que ceux qui ont obſervé les mamelles de ces animaux, ne s'accordent pas ſur le nombre ; Marcgrave, qui a été copié par

beaucoup d'autres, en compte huit; Barrère dit qu'ordinairement il n'y en a que quatre, &c. Cette différence qui ſe trouve dans le nombre des mamelles, n'a rien de ſingulier, puiſque la même variété ſe trouve dans les animaux les plus connus, tels que la chienne qui en a quelquefois dix, & d'autres fois neuf, huit ou ſept; la truie qui en a dix, onze ou douze; la vache qui en a ſix, cinq ou quatre; la chèvre & la brebis qui en ont quatre, trois ou deux; le rat qui en a dix ou huit; le furet qui en a trois à droite & quatre à gauche, &c. d'où l'on voit qu'on ne peut rien établir de fixe & de certain ſur l'ordre & le nombre des mamelles qui varient dans la plupart des animaux *(k)*.

De tout cet examen que nous venons de faire avec autant de ſcrupule que d'impartialité, il réſulte que le *Philander, Opoſſum* ſeu *Carigueya Braſilienſis*, pl. XXXVI, fig. 1, 2 & 3; le *Philander orientalis*, pl. XXXVIII, fig. 1; & le *Philander orientalis maximus*, pl. XXXIX, fig. 1, de Seba, *vol. I, pages 56, 61 & 64;* que le philandre, *n.° 1*, le philandre oriental, *n.° 2*, & le philandre d'Amboine, *n.° 3*, de M. Briſſon, *pages 286, 288 & 289;* & enfin que le *Marſupialis*, n.° 1, & l'*Opoſſum*, n.° 3, de M. Linnæus, *édition X, pages 54 & 55*, n'indiquent tous qu'un ſeul & même animal, & que cet

(k) Voyez dans les volumes *I & II* de cette Hiſtoire Naturelle, les deſcriptions du *Bœuf*, du *Bélier*, du *Bouc*, du *Cochon*, du *Chien*, du *Furet* & du *Rat*.

animal

animal eſt notre ſarigue, dont le climat unique & naturel eſt l'Amérique méridionale, & qui ne s'eſt jamais trouvé aux grandes Indes que comme étranger & après y avoir été tranſporté. Je crois avoir levé ſur cela toutes les incertitudes; mais il reſte encore des obſcurités au ſujet du *Taiibi*, que Marcgrave *(l)*, n'a pas donné comme un animal différent du *Carigueya*, & que néanmoins Jonſton *(m)*, Seba *(n)* & M.rs Klein *(o)*, Linnæus *(p)* & Briſſon *(q)*, qui n'ont écrit que d'après Marcgrave, ont préſenté comme une eſpèce diſtincte & différente des précédentes. Cependant on trouve dans Marcgrave les deux noms *Carigueya*, *Taiibi*, à la tête du même article, il y eſt dit que cet animal s'appelle *Carigueya* au Breſil, & *Taiibi* au Paraguai *(Carigueya Braſilienſibus, aliquibus Jupatiima, Petiguaribus Taiibi)*: on trouve enſuite une deſcription du carigueya tirée de Ximénès; après laquelle on en trouve une autre de l'animal appelé *Taiibi* par les Braſiliens, *Cachorro domato* par les Portugais, & *Booſchratte* ou *Rat de bois* par les Hollandois. Marcgrave ne dit pas que ce ſoit un animal différent du carigueya, il le donne au contraire pour le mâle du carigueya *(pedes*

(l) Marcgrave, *Hiſtor. natur. Braſilienſ.* pag. 223.

(m) Jonſton, *de quadruped.* pag. 95.

(n) Seba, *vol. I, page 57, tab. 36, fig. 4.*

(o) Klein, *de quadruped.* pag. 59.

(p) Linnæus, *Syſt. nat.* edit. X, pag. 54, n.° 2.

(q) Briſſon, *Regn. animal* pag. 290.

& digitos habet ut femella jam deſcripta) ; il paroît clairement qu'au Paraguai on appeloit le ſarigue mâle & femelle *Taiibi*, & qu'au Breſil on donnoit ce nom de *Taiibi* au ſeul mâle, & celui de *Carigueya* à la femelle. D'ailleurs les différences entre ces deux animaux, telles qu'elles ſont indiquées par leurs deſcriptions, ſont trop légères pour fonder ſur ces diſſemblances deux eſpèces différentes; la plus ſenſible eſt celle de la couleur du poil, qui dans le carigueya eſt jaune & brune, au lieu qu'elle eſt griſe dans le taiibi, dont les poils ſont blancs *(r)* en deſſous & bruns ou noirs à leur extrémité. Il eſt donc plus que probable que le taiibi eſt en effet le mâle du ſarigue. M. Ray *(ſ)* paroît être de cette opinion, lorſqu'il dit, en parlant du carigueya & du taiibi, *an ſpecie, an ſexu tantùm a præcedenti diverſum.* Cependant malgré l'autorité de Marcgrave & le doute très-raiſonnable de Ray, Seba donne *(planche XXXVI, n.° 4)* la figure d'un animal femelle auquel il applique, ſans aucun garant, le nom de *Taiibi*; & il dit en même temps que ce taiibi eſt le même animal que le *Tlaquatzin* de Hernandès; c'eſt ajouter la mépriſe

---

(r) Le poil du Rat de bois eſt d'un très-beau gris-argenté, on en voit même qui ſont tous blancs & d'un très-beau blanc; la femelle a ſous le ventre une bourſe qui s'ouvre & ſe ferme quand elle veut. *Deſcription de la Nouvelle-France, par le P. Charlevoix; Paris, 1744, tome III, page 334.*

(ſ) Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 185.

à l'erreur; car, de l'aveu même de Seba *(t)*, ſon taiibi, qui eſt femelle, n'a point de poche ſous le ventre, & il ſuffiſoit de lire Hernandès pour voir qu'il donne à ſon tlaquatzin cette poche comme un principal caractère. Le taiibi de Seba ne peut donc être le tlaquatzin de Hernandès, puiſqu'il n'a point de poche, ni le taiibi de Marcgrave, puiſqu'il eſt femelle; c'eſt certainement un autre animal aſſez mal deſſiné & encore plus mal décrit, auquel Seba s'eſt aviſé de donner le nom de *Taiibi*, & qu'il rapporte mal-à-propos au tlaquatzin de Hernandès, qui, comme nous l'avons dit, eſt le même que notre ſarigue, M.rs Briſſon & Linnæus ont, au ſujet du taiibi, ſuivi à la lettre ce qu'en a dit Seba; ils ont copié juſqu'à ſon erreur ſur le tlaquatzin de Hernandès, & ils ont tous deux fait une eſpèce fort équivoque de cet animal, le premier ſous le nom de *Philandre du Breſil (u)*, *n.° 4*, & le ſecond ſous celui de *Philander (x)*, *n.° 2*. Le vrai taiibi, c'eſt-à-dire, le taiibi de Marcgrave & de Ray, n'eſt donc point le taiibi de Seba, ni le philander de M. Linnæus, ni le philandre du Breſil de M. Briſſon, & ceux-ci ne ſont point le tlaquatzin de Hernandès. Ce

---

(t) Marſupio tamen pro recondendis catulis caret hæc ſpecies. Seba, *vol. I, pag. 58.*

(u) Philander pilis in exortu albis, in extremitate nigricantibus veſtita... Philander Braſilienſis, le Philandre du Breſil. *Regn. anim.* pag. 290.

(x) Philander. Didelphis caudâ baſi pilosâ, auriculis pendulis, mammis quaternis. Syſt. nat. *edit. X*, pag. 59, n.° 2.

taiibi de Seba (ſuppoſé qu'il exiſte) eſt un animal différent de tous ceux qui avoient été indiqués par les Auteurs précédens : il auroit fallu lui donner un nom particulier & ne le pas confondre, par une dénomination équivoque, avec le taiibi de Marcgrave, qui n'a rien de commun avec lui. Au reſte, comme le ſarigue mâle n'a point de poche ſous le ventre, & qu'il diffère de la femelle par ce caractère ſi remarquable, il n'eſt pas étonnant qu'on leur ait donné à chacun un nom, & qu'on ait appelé la femelle *Carigueya*, & le mâle *Taiibi*.

Edward Tyſon a, comme nous l'avons déjà dit, décrit & diſſéqué le ſarigue femelle avec ſoin ; dans l'individu qui lui a ſervi de ſujet, la tête avoit ſix pouces, le corps treize, & la queue douze de longueur ; les jambes de devant ſix pouces *(y)*, & celles de derrière quatre & demi de hauteur, le corps quinze à ſeize pouces de circonférence, la queue trois pouces de tour à ſon origine, & un pouce ſeulement vers l'extrémité ; la tête trois pouces de largeur entre les deux oreilles allant toujours

(y) Nota. Que cette manière de meſurer les jambes n'eſt pas exacte. Tyſon reconnoît lui-même que dans le ſquelette les os des jambes de devant étoient plus courts que ceux des jambes de derrière ; & Marcgrave, dans ſa deſcription, dit auſſi que les jambes de devant étoient plus courtes que celles de derrière ; ces différences ne proviennent que de la différente manière de les meſurer, & c'eſt par cette raiſon que dans nos deſcriptions nous ne donnons pas les meſures des jambes en bloc, & que nous détaillons celles de chacune des parties qui compoſent la jambe.

en diminuant jusqu'au nez, elle est plus ressemblante à celle d'un cochon de lait qu'à celle d'un renard; les orbites des yeux sont très-inclinées dans la direction des oreilles au nez, les oreilles sont arrondies & longues d'environ un pouce & demi; l'ouverture de la gueule est de deux pouces & demi en la mesurant depuis l'un des angles de la lèvre jusqu'à l'extrémité du museau; la langue est assez étroite, & longue de trois pouces, rude & hérissée de petites papilles tournées en arrière: il y a cinq doigts aux pieds de devant, tous les cinq armés d'ongles crochus, autant de doigts aux pieds de derrière, dont quatre seulement sont armés d'ongles, & le cinquième, qui est le pouce, est séparé des autres; il est aussi placé plus bas & n'a point d'ongle; tous ces doigts sont sans poil & recouverts d'une peau rougeâtre, ils ont près d'un pouce de longueur; la paume des mains & des pieds est large, & il y a des callosités charnues sous tous les doigts. La queue n'est couverte de poil qu'à son origine jusqu'à deux ou trois pouces de longueur, après quoi c'est une peau écailleuse & lisse dont elle est revêtue jusqu'à l'extrémité, ces écailles sont blanchâtres, à peu-près hexagones & placées régulièrement, en sorte qu'elles n'anticipent pas les unes sur les autres; elles sont toutes séparées & environnées d'une petite aire de peau plus brune que l'écaille: les oreilles, comme les pieds & la queue, sont sans poil; elles sont si minces qu'on ne peut pas dire qu'elles soient cartilagineuses, elles sont simplement

membraneuſes comme les ailes des chauve-ſouris; elles ſont très-ouvertes, & le conduit auditif paroît fort large. La mâchoire du deſſus eſt un peu plus alongée que celle du deſſous, les narines ſont larges, les yeux petits, noirs, vifs & proéminens, le cou court, la poitrine large, la mouſtache comme celle du chat, le poil du devant de la tête eſt plus blanc & plus court que celui du corps, il eſt d'un gris-cendré mêlé de quelques petites houpes de poils noirs & blanchâtres ſur le dos & ſur les côtés, plus brun ſur le ventre, & encore plus foncé ſur les jambes. Sous le ventre de la femelle eſt une fente qui a deux ou trois pouces de longueur, cette fente eſt formée par deux peaux qui compoſent une poche velue à l'extérieur & moins garnie de poil à l'intérieur, cette poche renferme les mamelles; les petits nouveaux-nés y entrent pour les ſucer, & prennent ſi bien l'habitude de s'y cacher qu'ils s'y réfugient, quoique déjà grands, lorſqu'ils ſont épouvantés. Cette poche a du mouvement & du jeu, elle s'ouvre & ſe referme à la volonté de l'animal; la mécanique de ce mouvement s'exécute par le moyen de pluſieurs muſcles & de deux os qui n'appartiennent qu'à cette eſpèce d'animal; ces deux os ſont placés au-devant des os pubis auxquels ils ſont attachés par la baſe, ils ont environ deux pouces de longueur & vont toujours en diminuant un peu de groſſeur depuis la baſe juſqu'à l'extrémité; ils ſoutiennent les muſcles qui font ouvrir la poche & leur ſervent

de point d'appui; les antagoniſtes de ces muſcles ſervent à la reſſerrer & à la fermer ſi exactement que dans l'animal vivant l'on ne peut voir l'ouverture qu'en la dilatant de force avec les doigts; l'intérieur de cette poche eſt parſemé de glandes qui fourniſſent une ſubſtance jaunâtre d'une ſi mauvaiſe odeur qu'elle ſe communique à tout le corps de l'animal; cependant lorſqu'on laiſſe ſécher cette matière, non-ſeulement elle perd ſon odeur déſagréable, mais elle acquiert du parfum qu'on peut comparer à celui du muſc. Cette poche n'eſt pas, comme l'ont avancé fauſſement Marcgrave & Piſon, le lieu dans lequel les petits ſont conçus; le ſarigue femelle a une matrice à l'intérieur, différente à la vérité de celle des autres animaux, mais dans laquelle les petits ſont conçus & portés juſqu'au moment de leur naiſſance. Tyſon *(z)* prétend que dans cet animal il y a deux matrices, deux vagins, quatre cornes de matrice, quatre trompes de Fallope & quatre ovaires. M. Daubenton n'eſt pas d'accord avec Tyſon ſur tous ces faits; mais en comparant ſa deſcription avec celle de Tyſon, on verra qu'il eſt au moins très-certain que dans les organes de la génération des ſarigues il y a pluſieurs parties doubles qui ſont ſimples dans les autres animaux. Le gland de la verge du

(z) We will therefore here take a ſurvey and an account of theſe parts; and we find that there are two *ovaria*, two *tubæ Fallopianæ*, two *cornua uteri*, two *uteri and* two *vaginæ uteri.* Tyſon, *Anatomy of an Opoſſum;* London, 1698, pag. 36.

mâle & celui du clitoris de la ſemelle ſont fourchus & paroiſſent doubles. Le vagin qui eſt ſimple à l'entrée ſe partage enſuite en deux canaux, &c. Cette conformation eſt en général très-ſingulière & différente de celle de tous les autres animaux quadrupèdes.

Le ſarigue eſt uniquement originaire des contrées méridionales du nouveau monde; il paroît ſeulement qu'il n'affecte pas auſſi conſtamment que le tatou les climats les plus chauds. On le trouve non-ſeulement au Breſil, à la Guiane, au Mexique, mais auſſi à la Floride, en Virginie *(a)* & dans les autres régions tempérées de ce continent. Il eſt par-tout aſſez commun, parce qu'il produit ſouvent & en grand nombre; la plupart des Auteurs diſent quatre ou cinq *(b)* petits, d'autres ſix ou ſept; Marcgrave aſſure avoir vu ſix petits vivans dans la poche d'une femelle *(c)*; ces petits avoient environ deux pouces de longueur; ils étoient déjà fort agiles, ils

(a) Les Opoſſums ſont communs dans la Virginie & dans la Nouvelle-Eſpagne. *Hiſtoire natur. des Antilles; Rotterdam, 1658, page 122.*

(b) Quaternos quinoſve parit catulos, quos utero conceptos, editoſque in lucem, alvi cavitate quâdam dum adhuc parvuli ſunt, condit & ſervat, &c. Hernand. *Hiſt. Mexic.* pag. 330.

(c) Hæc ipſa quam deſcribo beſtia ſex catulos vivos & omnibus membris abſolutos, ſed ſine pilis, in hâc burſâ habebat, qui etiam hinc indè in eâ movebantur; quilibet catulus duos digitos erat longus, &c. Marcgrave, *Hiſt. Braſ. pág. 222.* — Ils ont un ſac ſous le ventre dans lequel ils portent leurs petits, qui ſont par fois ſix ou ſept d'une ventrée. *Deſcription du nouveau Monde, par de Laët, page 485.*

ſortoient

ſortoient de la poche & y rentroient pluſieurs fois par jour : ils ſont bien plus petits lorſqu'ils naiſſent ; certains Voyageurs diſent qu'ils ne ſont pas plus gros que des mouches au moment de leur naiſſance *(d)*, c'eſt-à-dire, quand ils ſortent de la matrice pour entrer dans la poche & s'attacher aux mamelles. Ce fait n'eſt pas auſſi exagéré qu'on pourroit l'imaginer, car nous avons vu nous-mêmes, dans un animal dont l'eſpèce eſt voiſine de celle du ſarigue, des petits attachés à la mamelle qui n'étoient pas plus gros que des fèves, & l'on peut préſumer avec beaucoup de vraiſemblance, que dans ces animaux la matrice n'eſt, pour ainſi dire, que le lieu de la conception, de la formation & du premier développement du fœtus, dont l'excluſion étant plus précoce que dans les autres quadrupèdes, l'accroiſſement s'achève dans la bourſe où ils entrent au moment de leur naiſſance prématurée. Perſonne n'a obſervé la durée de la geſtation de ces animaux, que nous préſumons être beaucoup

(d) La femelle du Poſſum a un double ventre, ou plutôt une membrane pendante qui lui couvre tout le ventre, ſans y être attachée, & dont on peut regarder l'intérieur lorſqu'elle a une fois porté des petits. Au derrière de cette membrane il y a une ouverture où l'on peut paſſer la main, ſi on ne l'a pas groſſe. C'eſt ici où les petits ſe retirent, ſoit pour éviter quelque danger, ſoit pour teter ou pour dormir. Ils vivent de cette manière juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de chercher pâture d'eux-mêmes..... J'ai vu moi-même de ces petits attachés à la tetine lorſqu'ils n'étoient pas plus gros qu'une mouche, & qui ne s'en détachoient qu'après avoir atteint la groſſeur d'une ſouris. *Hiſtoire de la Virginie, page 220.*

plus courte que dans les autres; & comme c'eſt un exemple ſingulier dans la Nature que cette excluſion précoce, nous exhortons ceux qui ſont à portée de voir des ſarigues vivans dans leur pays natal, de tâcher de ſavoir combien les femelles portent de temps, & combien de temps encore après la naiſſance les petits reſtent attachés à la mamelle avant que de s'en ſéparer, cette obſervation curieuſe par elle-même, pourroit devenir utile, en nous indiquant peut-être quelque moyen de conſerver la vie aux enfans venus avant le terme.

Les petits ſarigues reſtent donc attachés & comme collés aux mamelles de la mère pendant le premier âge & juſqu'à ce qu'ils aient pris aſſez de force & d'accroiſſement pour ſe mouvoir aiſément. Ce fait n'eſt pas douteux, il n'eſt pas même particulier à cette ſeule eſpèce; puiſque nous avons vu, comme je viens de le dire, des petits ainſi attachés aux mamelles dans une autre eſpèce, que nous appellerons la *Marmoſe*, & de laquelle nous parlerons bientôt. Or, cette femelle marmoſe n'a pas, comme la femelle ſarigue, une poche ſous le ventre où les petits puiſſent ſe cacher; ce n'eſt donc pas de la commodité ou du ſecours que la poche prête aux petits que dépend uniquement l'effet de la longue adhérence aux mamelles, non plus que celui de leur accroiſſement dans cette ſituation immobile: je fais cette remarque afin de prévenir les conjectures que l'on pourroit faire ſur l'uſage de la poche, en la regardant

comme une ſeconde matrice, ou tout au moins comme un abri abſolument néceſſaire à ces petits prématurément nés. Il y a des Auteurs *(e)* qui prétendent qu'ils reſtent collés à la mamelle pluſieurs ſemaines de ſuite; d'autres diſent *(f)* qu'ils ne demeurent dans la poche que pendant le premier mois de leur âge. On peut aiſément ouvrir cette poche de la mère, regarder, compter & même toucher les petits ſans les incommoder; ils ne quittent la tetine, qu'ils tiennent avec la gueule, que quand ils ont aſſez de force pour marcher; ils ſe laiſſent alors tomber dans la poche & ſortent enſuite *(g)* pour ſe promener & pour chercher leur ſubſiſtance *(h)*; ils y entrent

---

(e) Les petits ſont collés à la tetine, & c'eſt-là où ils croiſſent à vue d'œil pendant pluſieurs ſemaines de ſuite juſqu'à ce qu'ils aient acquis de la force, qu'ils ouvrent les yeux & que leur poil ſoit venu; alors ils tombent dans la membrane, d'où ils ſortent & où ils rentrent à leur guiſe. *Hiſtoire de la Virginie; Amſterdam, 1707, page 220.*

(f) Septem plùs minùſve ut plurimùm uno partu excludit fœtus, quos donec menſtruam ætatem attingant, pro lubitu nunc alvo recondit, nunc iterum prodit. Ralp. Hamor *apud* Nieremberg, *pag. 157.*

(g) C'eſt dans ſa poche qu'après avoir mis bas elle retire ſes petits, qui s'atrachant à ſes tetines, s'y nourriſſent de ſon lait & s'y élèvent comme dans un ſûr aſyle où ils ſont toujours chaudement.... Dès que les petits ſont aſſez forts pour pouvoir ſortir & courir ſur l'herbe, la mère ouvrant ſa poche leur donne iſſue, &c. *Mémoires de la Louiſiane, par Dumont, page 84.*

(h) La mère les met au monde nus & aveugles, & les prenant enſuite avec les doigts des pieds de devant, elle les met dans ſa bourſe, qui eſt comme une eſpèce de matrice, elle les échauffe doucement....

ſouvent pour dormir, pour téter, & auſſi pour ſe cacher lorſqu'ils ſont épouvantés; la mère fuit alors & les emporte tous; elle ne paroît jamais avoir plus de ventre que quand il y a long-temps qu'elle a mis bas & que ſes petits ſont déjà grands, car dans le temps de la vraie geſtation on s'aperçoit peu qu'elle ſoit pleine.

A la ſeule inſpection de la forme des pieds de cet animal il eſt aiſé de juger qu'il marche mal & qu'il court lentement; auſſi dit-on *(i)* qu'un homme peut l'attraper ſans même précipiter ſon pas. En revanche il grimpe ſur les arbres *(k)* avec une extrême facilité, il ſe cache dans

---

enfin elle ne les tire point de-là qu'ils ne jouiſſent de la lumière, alors elle les tranſporte ſur quelque colline où elle ne prévoit point de danger, & ayant ouvert ſa bourſe, elle les en fait ſortir, les expoſe aux rayons du ſoleil, les amuſe en jouant avec eux; au moindre bruit ou ſur le ſoupçon du moindre danger, elle rappelle auſſi-tôt ſes petits par un cri, *tic, tic, tic*, leſquels obéiſſant alors à leur mère, reviennent à elle & ſe recachent dans la bourſe, &c. Seba, *vol. I, page 56.* — Lorſque la mère entend quelque bruit ou quelque mouvement qui lui fait ombrage, elle fait un certain cri, & à ce ſignal, qui eſt connu des petits, on les voit auſſi-tôt courir à leur mère & rentrer d'où ils ſont ſortis. *Mémoires de la Louiſiane, page 83.*

(i) Cet animal eſt ſi lent, qu'il eſt très-facile de l'attraper. *Mémoires de la Louiſiane, par Dumont, page 83.* — On ne voit ordinairement point d'animal marcher ſi lentement, & j'en ai pris ſouvent à mon pas ordinaire. *Hiſtoire de la Louiſiane, par M. le Page du Pratz, tome II, page 93.*

(k) Scandit arbores incredibili pernicitate. Hernand. *Hiſt. Mexican. pag. 330.* — Il monte ſur les arbres d'une admirable vîteſſe, & porte grand dommage aux oiſeaux domeſtiques, à la façon d'un renard,

le feuillage pour attraper les oiſeaux *(l)*, ou bien il ſe ſuſpend par la queue dont l'extrémité eſt muſculeuſe & flexible *(m)* comme une main, en ſorte qu'il peut ſerrer & même environner de plus d'un tour les corps qu'il ſaiſit; il reſte quelquefois long-temps dans cette ſituation ſans mouvement, le corps ſuſpendu, la tête en bas, il épie & attend le petit gibier au paſſage *(n)*; d'autres fois il ſe

---

au reſte il ne fait nul mal. *De Laët, page 143. — Hoc animal fructibus arborum veſcitur. Ideoque non ſolùm ob id arbores ſcandit, ſed etiam cum catulis in crumenâ incluſis, magnâ agilitate de arbore in arborem tranſilit.* Petrus Martyr, *Ocean. decad. 1, lib. IX,* pag. 21.

(l) Fœtet animal inſtar vulpis aut martis : mordax eſt; veſcitur libenter gallinis, quas rapit ut vulpes, & arbores ſcandendo avibus inſidiatur : veſcitur quoque ſacchari cannis, quibus ſuſtentavi per quatuor ſeptimanas in cubiculo meo; tandem funi cui alligatum erat ſe implicans, ex compreſſione obiit. Marcgrav. *Hiſt. Braſil.* pag. 223.

(m) Cauda. . . . quâ mordicus firmiterque quidquid apprehendit retinet. Hernand. *Hiſt. Mex. pag. 330.*—Sa queue eſt faite pour s'accrocher, car en le prenant par cet endroit, il s'entortille auſſi-tôt autour du doigt. . . . . La femelle étant priſe, ſouffre, ſans donner le moindre ſigne de vie, qu'on la ſuſpende par la queue au-deſſus d'un feu allumé; la queue s'accroche d'elle-même, & la mère périt ainſi avec ſes petits, ſans que rien ſoit capable de lui deſſerrer la peau de ſa poche. *Hiſtoire de la Louiſiane, par M. le Page du Pratz, tome II, page 94.*

(n) Il eſt très-friand des oiſeaux & de la volaille; auſſi entre-t-il hardiment dans les baſſes-cours & dans les poulaillers. Il va même dans les champs manger le mahi qu'on y a ſemé. L'inſtinct avec lequel il fait ſa chaſſe eſt très-ſingulier. Après avoir pris un petit oiſeau & l'avoir tué, il ſe garde bien de le manger: il le poſe proprement dans une belle place découverte proche de quelque gros arbre; enſuite montant ſur cet arbre & ſe ſuſpendant par la queue à celle de ſes branches qui

balance pour ſauter d'un arbre à un autre à peu-près comme les ſinges à queue *prenante*, auxquels il reſſemble auſſi par la conformation des pieds. Quoique carnaſſier & même avide de ſang qu'il ſe plaît à ſucer, il mange aſſez de tout *(o)*, des reptiles, des inſectes, des cannes de ſucre, des patates, des racines, & même des feuilles & des écorces. On peut le nourrir comme un animal domeſtique *(p)*; il n'eſt ni féroce ni farouche, & on l'apprivoiſe aiſément, mais il dégoûte par ſa mauvaiſe odeur qui eſt plus forte que celle du renard *(q)*, & il déplaît auſſi par ſa vilaine figure; car indépendamment de ſes

---

eſt la plus voiſine de l'oiſeau, il attend patiemment en cet état que quelqu'autre oiſeau carnaſſier vienne pour l'enlever; alors il ſe jette deſſus, & fait ſa proie de l'un & de l'autre. *Mémoires de la Louiſiane, par Dumont, page 84.* — Il chaſſe la nuit & fait la guerre aux volailles, dont il ſuce le ſang & qu'il ne mange jamais. *Hiſtoire de la Louiſiane, par M. le Page du Pratz, page 93.*

(o) Veſcitur cohortalibus quas vulpecularum muſtelarumve ſylveſtrium more jugulat, illarum ſanguinem abſorbens, cæterà innoxium ac ſimpliciſſimum animal..... Paſcitur etiam fructibus, pane, oleribus, frumentaceis, aliiſque, veluti nos experimento cognovimus, alentes iſtud domi, ac in deliciis habentes. Hernandès, *Hiſt. Mex. pag. 330.* — Il grimpe légèrement ſur les arbres & ſe nourrit d'oiſeaux; il fait la chaſſe aux poules comme le renard, mais au défaut de proie, il ſe nourrit de fruits. *Hiſtoire Naturelle des Antilles; Rotterdam, 1658, page 121.*

(p) Victitat carnibus & fructibus, herbis & pane; ideoque a multis animi gratiâ domi nutritur. Maregrav. *Hiſt. Braſil.* pag. 222.

(q) Les Caragues ou Sarigoys ſont ſemblables aux renards d'Eſpagne, mais ils ſont plus petits & ſentent plus mauvais de beaucoup. *Deſcription des Indes occidentales, par de Laët, page 85.*

De Seve delin. C. Pequey sculp.

LE SARIGUE MÂLE.

De Seve del. C. Baquoy Sculp.

LE SARIGUE FEMELLE.

oreilles de chouette, de ſa queue de ſerpent & de ſa gueule fendue juſqu'auprès des yeux, ſon corps paroît toujours ſale, parce que le poil qui n'eſt ni liſſe ni friſé eſt terne & ſemble être couvert de boue *(r)*. Sa mauvaiſe odeur réſide dans la peau, car ſa chair n'eſt pas mauvaiſe à manger *(ſ)*, c'eſt même un des animaux que les Sauvages chaſſent de préférence & duquel ils ſe nourriſſent le plus volontiers.

(r) Ils ſont hideux à voir & leur peau paroît toujours couverte de boue. *Mémoires de la Louiſiane, par Dumont, page 83.* — Son poil eſt gris, & quoique fin, il n'eſt jamais liſſé. Les femmes des Naturels le filent & en font des jarretières, qu'elles teignent enſuite en rouge. *Hiſtoire de la Louiſiane, par M. le Page du Pratz, tome II, page 94.*

(ſ) Teſtatur ipſe Raphe comediſſe hoc animal, & eſſe grati & ſalubris nutrimenti. Nieremberg, *Hiſt. nat. peregrin.* pag. 157.—*Carnibus hujus animalis non ſolùm Indi libentiſſimè veſcuntur, verùm etiam hanc cæterorum animalium quaſcumque carnes guſtu, ſuavitate nobilitatas, antecellere prædicant. Quapropter legitur in hiſtoriâ Indicâ, quòd habitatores inſulæ Cubæ obſervantes magnam horum animalium quantitatem vagantium ſuper arbores ſecus littora inſulæ creſcentes, clanculum accedèntes, & de improviſo, magno impetu arborem excutientes, has belluas cadere in aquam cogunt; tunc innatantes illas apprehendunt, poſtea in cibos multifariè coquunt.* Aldrov. *de quadrup. digit.* lib. II, pag. 225 — La chair des rats ſauvages eſt fort bonne, on la mange & ils ont à peu-près le goût du cochon de lait. *Mémoires de la Louiſiane, par Dumont, page 83.* — La chair de cet animal eſt d'un très-bon goût & approche fort de celle du cochon de lait. *Hiſtoire de la Louiſiane, par M. le Page du Pratz, page 94.* — Le ſarigoy eſt un animal puant, dont la chair eſt cependant fort bonne. *Voyage de Coreal; Paris, 1722, tome I, page 176.*

LA MARMOSE.*

L'ESPÈCE de la Marmoſe paroît être voiſine de celle du Sarigue, elles ſont du même climat dans le même continent ; & ces deux animaux ſe reſſemblent par la forme du corps, par la conformation des pieds, par la queue

* La Marmoſe, *Marmoſa*, nom que les Braſiliens donnent à cet animal, ſelon Seba, & que nous avons adopté. Les Nègres de nos îles appellent le ſarigue *Manicou*, & la marmoſe, qui eſt plus petite que le ſarigue, *Rat manicou.*

Mus ſilveſtris Americanus Scalopès *dictus.* Seba, vol. I, pag. 46, tab. 31, fig. 1 & 2. *Nota.* Que ce nom *Scalopès* que Seba donne à cet animal, & que M.r Klein & Briſſon ont auſſi adopté, a été très-mal appliqué. Le ſcalopès des Grecs n'eſt certainement pas la marmoſe du Breſil. Et d'ailleurs il n'eſt pas poſſible de déterminer ce que c'eſt que le *ſcalopès* par les indications des Anciens : *ad finem quidam mures ſunt quos* ſcalopès *vocant ut Scholiaſtes Ariſtophanis in Acharnenſibus animadvertit.* Aldrov. *de quadrup. digit. vivip. pag. 416.* Je crois que voilà la ſeule notice que nous ayons du ſcalopès, elle ne ſuffit pas à beaucoup près pour déterminer une eſpèce, & encore moins pour en appliquer le nom à un animal du nouveau monde.

Philander ſaturatè ſpadiceus in dorſo, in ventre dilutè flavus, pedibus albicantibus..... *Philander Americanus*, le Philandre d'Amérique. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 291.

Murina. Didelphis caudâ ſemi pilosâ, mammis ſenis. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 55. *Nota.* 1.° Que M. Linnæus, qui préſente ici le murina après l'opoſſum, fait une queſtion qui ſuppoſe un doute mal fondé, *an pullus præcedentis*, dit-il du murina relativement à l'opoſſum. Cela ne peut pas être, car, de l'aveu de M. Linnæus, ſon opoſſum a une

queue *prenante* qui eſt couverte d'écailles dans la plus grande partie de ſa longueur, & n'eſt revêtue de poil qu'à ſon origine, par l'ordre des dents *(a)* qui ſont en plus grand nombre que dans les autres quadrupèdes : mais la marmoſe eſt bien plus petite que le ſarigue, elle a le muſeau encore plus pointu, la femelle n'a pas de poche ſous le ventre comme celle du ſarigue, il y a ſeulement deux plis longitudinaux près des cuiſſes entre leſquels les petits ſe placent pour s'attacher aux mamelles. Les parties de la génération, tant du mâle que de la femelle marmoſes, reſſemblent par la forme & par la poſition à celles du ſarigue : le gland de la verge du mâle eſt fourchu comme celui du ſarigue, il eſt placé dans l'anus ; & cet orifice, dans la femelle, paroît être auſſi l'orifice de la vulve. La naiſſance des petits ſemble être encore plus précoce dans l'eſpèce de la marmoſe que dans celle du ſarigue ; ils ſont à peine auſſi gros que de petites fèves lorſqu'ils naiſſent & qu'ils vont s'attacher aux mamelles ; les portées ſont auſſi plus nombreuſes. Nous avons vu dix petites marmoſes, chacune attachée à un mamelon, & il y avoit encore ſur le ventre de la mère quatre

a une poche ſous le ventre ; & après la deſcription de Seba, il eſt clair que la femelle du murina n'en a point. *Nota.* 2.° Que la phraſe indicative pèche en ce qu'elle donne, comme un caractère conſtant ſix mamelles à la marmoſe, tandis que le nombre des mamelles varie, & que la marmoſe que nous avons vue avoit quatorze mamelles.

(a) Les dents, dans le ſarigue & la marmoſe, ſont au nombre de cinquante.

mamelons vacans, en ſorte qu'elle avoit en tout quatorze mamelles : c'eſt principalement ſur les femelles de cette eſpèce qu'il faudroit faire les obſervations que nous avons indiquées dans l'article précédent, je ſuis perſuadé que ces animaux mettent bas peu de jours après la conception, & que les petits au moment de l'excluſion ne ſont encore que des fœtus qui, même comme fœtus, n'ont pas pris le quart de leur accroiſſement; l'accouchement de la mère eſt toujours une fauſſe-couche très-prématurée, & les fœtus ne ſauvent leur vie naiſſante qu'en s'attachant aux mamelles ſans jamais les quitter juſqu'à ce qu'ils aient acquis le même degré d'accroiſſement & de force qu'ils auroient pris naturellement dans la matrice ſi l'excluſion n'eût pas été prématurée.

La marmoſe a les mêmes inclinations & les mêmes mœurs que le ſarigue; tous deux ſe creuſent des terriers pour ſe refugier, tous deux s'accrochent aux branches des arbres par l'extrémité de leur queue, & s'élancent de-là ſur les oiſeaux & ſur les petits animaux; ils mangent auſſi des fruits, des graines & des racines, mais ils ſont encore plus friands de poiſſon & d'écreviſſe, qu'ils pêchent, dit-on, avec leur queue. Ce fait eſt très-douteux & s'accorde fort mal avec la ſtupidité naturelle qu'on reproche à ces animaux qui, ſelon le témoignage de la plupart des Voyageurs, ne ſavent ni ſe mouvoir à propos, ni fuir, ni ſe défendre.

*LE CAYOPOLLIN.**

Le premier Auteur qui ait parlé de cet animal eſt Fernandès *(a)*; le Cayopollin, dit-il, eſt un petit animal un peu plus grand qu'un rat, reſſemblant au ſarigue par le muſeau, les oreilles & la queue qui eſt plus épaiſſe & plus forte que celle d'un rat, & de laquelle il ſe ſert comme d'une main; il a les oreilles minces & diaphanes, le ventre, les jambes & les pieds blancs : les petits lorſqu'ils ont peur, tiennent la mère embraſſée; elle les élève ſur les arbres : cette eſpèce s'eſt trouvée dans les montagnes de la Nouvelle-Eſpagne. Nieremberg *(b)* a copié

* Le *Cayopollin* ou *Kayopollin.*

Coyopollin. Fernandès, *Hiſt. Nov. Hiſp.* pag. 10.

Animal Caudimanum ſeu *Coyopollin.* Nieremberg, *Hiſt. nat. Peregr.* pag. 158.

Coyopollin. Jonſton, *de quadrup.* pag. 118.

Mus Indicus dictus Coyopollin. Charleton, *Exercit.* pag. 25, n.° 5.

Mus Africanus Kayopollin dictus. Seba, vol. I, pag. 39, tab. 31, fig. 3. *Nota.* Qu'il y a erreur dans cette indication, cet animal n'étant pas d'Afrique, mais d'Amérique.

Philander ſaturatè ſpadiceus in dorſo, in ventre ex albo flavicans, cauda ex ſaturatè ſpadiceo maculata.... Philander Africanus, le Philandre d'Afrique. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 292 : même erreur ſur le climat, copiée de Seba.

(a) Franc. Fernandès, *Hiſt. quadrup. Novæ Hiſpaniæ;* Romæ, 1626, cap. XXIX, pag. 10.

(b) Euſ. Nieremberg. *Hiſt. nat. Peregr.* lib. IX, cap. v, pag. 158.

mot à mot ces indications de Fernandès, & n'y a rien ajouté. Seba *(c)*, qui le premier a fait deſſiner & graver cet animal, n'en donne aucune deſcription, il dit ſeulement qu'il a la tête un peu plus épaiſſe & la queue un tant ſoit peu plus groſſe que la marmoſe; & que quoiqu'il ſoit du même genre, il eſt cependant d'un autre climat, & même d'un autre continent; & il ſe contente de renvoyer à Nieremberg & à Jonſton pour ce qu'on peut deſirer de plus au ſujet de cet animal : mais il paroît évidemment que Nieremberg & Jonſton ne l'ont jamais vu, & qu'ils n'en parlent que d'après Fernandès. Aucun de ces trois Auteurs n'a dit qu'il fût originaire d'Afrique, ils le donnent au contraire comme naturel & particulier aux montagnes des climats chauds de l'Amérique; & c'eſt Seba ſeul qui, ſans autorité ni garans, a prétendu qu'il étoit Africain. Celui que nous avons vu venoit certainement d'Amérique; il étoit plus grand, & il avoit le muſeau moins pointu & la queue plus longue que la marmoſe; en tout il nous a paru approcher encore plus que la marmoſe de l'eſpèce du ſarigue. Ces trois animaux ſe reſſemblent beaucoup par la conformation des parties intérieures & extérieures, par les os ſurnuméraires du baſſin, par la forme des pieds, par la naiſſance prématurée, la longue & continuelle adhérence des petits aux mamelles, & enfin par les autres habitudes de nature; ils ſont auſſi tous trois du nouveau monde & du même

(c) Seba, *vol. I, pag. 49, tab. 31, fig. 3.*

climat; on ne les trouve point dans les pays froids de l'Amérique; ils ſont naturels aux contrées méridionales de ce continent, & peuvent vivre dans les régions tempérées; au reſte ce ſont tous des animaux très-laids; leur gueule fendue comme celle d'un brochet, leurs oreilles de chauve-ſouris, leur queue de couleuvre & leurs pieds de ſinge préſentent une forme bizarre qui devient encore plus déſagréable par la mauvaiſe odeur qu'ils exhalent, & par la lenteur & la ſtupidité dont leurs actions & tous leurs mouvemens paroiſſent accompagnés.

ADDITION

Aux articles du Sarigue, de la Marmoſe & du Cayopollin.

M. de la Borde, Médecin du Roi à Cayenne, m'a écrit qu'il avoit nourri dans un petit tonneau, trois Sarigues, où ils ſe laiſſoient aiſément manier; ils mangent du poiſſon, de la viande cuite ou crue, du pain, du biſcuit, &c. ils ſont continuellement à ſe lècher les uns les autres; ils font le même murmure que les chats quand on les manie.

Je ne me ſuis pas aperçu, dit-il, qu'ils euſſent aucune mauvaiſe odeur. Il y a des eſpèces plus grandes & d'autres plus petites *(a)*,

(a) On m'a nouvellement envoyé pour le Cabinet, une peau de ces petits ſarigues de Cayenne, qui n'avoit que trois pouces & demi de longueur, quoique l'animal fût adulte, & la queue quatre pouces & demi.

Ils portent également leurs petits dans une poche ſous le ventre, & ces petits ne quittent jamais la mamelle, même lorſqu'ils dorment; les chiens les tuent, mais ne les mangent pas. Ils ont un grognement qui ne ſe fait pas entendre de fort loin; on les apprivoiſe aiſément; ils cherchent à entrer dans les poulaillers où ils mangent la volaille, mais leur chair n'eſt pas bonne à manger; dans certaines eſpèces elle eſt même d'une odeur inſupportable, & l'animal eſt appelé *puant* par les habitans de Cayenne.

Il ne faut pas confondre ces ſarigues puans de M. de la Borde, avec les vrais puans ou mouffettes qui forment un genre d'animaux très-différens de ceux-ci.

M. Voſmaër, Directeur des Cabinets d'Hiſtoire Naturelle de S. A. S. M. le Prince d'Orange, a mis une note, *page 6*, de la deſcription d'un écureuil volant; *Amſterdam, 1767*, dans laquelle il dit:

Le *coeſcoes* eſt le *boſch* ou *beurſrult* des Indes orientales, le *philander* de Seba, & le *didelphis* de Linnæus. Le ſavant M. de Buffon, *volume X, page 284*, nie abſolument ſon exiſtence aux Indes orientales, & ne l'accorde qu'au nouveau monde en particulier. Nous pouvons néanmoins aſſurer ce célèbre Naturaliſte, que Valentin & Seba ont fort bien fait de placer ces animaux, tant en Aſie qu'en Amérique. J'ai moi-même reçu l'été dernier, des Indes orientales le mâle & la femelle. La même eſpèce a auſſi été envoyée à M. le Docteur Schloſſer, à Amſterdam, par un ami d'Amboine; quoique pour moi je n'en connoiſſe pas d'autres que ceux-ci, de ſorte qu'ils ne ſont pas ſi communs. La principale différence entre le *coeſcoes* des Indes orientales, & celui des Indes occidentales, conſiſte, ſuivant mon obſervation, dans la couleur du poil, qui, au mâle des Indes

orientales, eſt tout-à-fait blanc, un peu jaunâtre. Celui de la femelle eſt un peu plus brun, avec une raie noire ou plutôt brune ſur le dos. La tête de celui des Indes orientales eſt plus courte, mais le mâle me paroît l'avoir un peu plus longue que la femelle. Les oreilles, dans cette eſpèce, ſont beaucoup plus courtes qu'à celle des Indes occidentales. La deſcription de la ſeconde eſpèce, dont parle auſſi Valentin, eſt trop diffuſe pour pouvoir s'y rapporter avec quelque certitude.

Je ne doute pas que M. Voſmaër n'ait reçu des Indes orientales, des animaux mâles & femelles ſous le nom de *coeſcoes*, mais les différences qu'il indique lui-même entre ces coeſcoes & les ſarigues, pourroient déjà faire penſer que ce ne ſont pas des animaux de même eſpèce. J'avoue néanmoins que la critique de M, Voſmaër eſt juſte, en ce que j'ai dit, que les trois philanders de Seba n'étoient que le même animal, tandis qu'en effet le troiſième, c'eſt-à-dire, celui de la *planche XXXIX* de Seba eſt un animal différent, & qui ſe trouve réellement aux Philippines, & peut-être dans quelques autres endroits des Indes orientales, où il eſt connu ſous le nom de *coeſcoes* ou *cuſcus* ou *cuſos*. J'ai trouvé dans le voyage de Chriſtophe Barchewitz, la notice ſuivante.

Dans l'île de Lethy, il y a des *cuſcus* ou *cuſos*, dont la chair a à peu-près le goût de celle du lapin. Cet animal reſſemble beaucoup pour la couleur à une marmotte; les yeux ſont petits, ronds & brillans, les pattes courtes, & la queue qui eſt longue, eſt ſans poil. Cet animal ſaute d'un arbre à un autre comme un écureuil, & alors il fait de ſa queue un crochet, avec lequel il ſe tient aux branches pour manger plus facilement les fruits. Il

répand une odeur déſagréable qui approche de celle du renard. Il a une poche ſous le ventre, dans laquelle il porte ſes petits, qui entrent & ſortent par-deſſous la queue de l'animal. Les vieux ſautent d'un arbre à l'autre en portant leurs petits dans cette poche *(b)*.

Il paroît, par le caractère de la poche ſous le ventre & de la queue prenante, que ce cuſcus ou cuſos des Indes orientales, eſt en effet un animal du même genre que les philanders d'Amérique, mais cela ne prouve pas qu'ils ſoient de la même eſpèce d'aucun de ceux du nouveau continent. Ce ſeroit le ſeul exemple d'une pareille identité. Si M. Voſmaër eût fait graver les figures de ces coeſcoes, comme il le dit dans le texte, on ſeroit plus en état de juger, tant de la reſſemblance que des différences des coeſcoes d'Aſie, avec les ſarigues ou philanders de l'Amérique, & je demeure toujours perſuadé que ceux d'un continent ne ſe trouveront pas dans l'autre, à moins qu'on ne les y ait apportés. Je renvoie ſur cela le Lecteur à ce que j'en ai dit.

Ce n'eſt pas qu'abſolument parlant, & même raiſonnant philoſophiquement, il ne fût poſſible qu'il ſe trouvât dans les climats méridionaux des deux continens, quelques animaux qui ſeroient préciſément de la même eſpèce; nous avons dit ailleurs *(c)*, & nous le répétons

(b) Voyage de Barchewitz; *Erfurt, 1751, page 532.*

(c) Hiſtoire Naturelle, *volume III*, Partie hypothétique. *Second Mémoire.*

ici,

ici, que la même température doit faire dans les différentes contrées du globe les mêmes effets ſur la Nature organiſée, & par conſéquent produire les mêmes êtres, ſoit animaux, ſoit végétaux, ſi toutes les autres circonſtances étoient comme la température, les mêmes à tous égards; mais il ne s'agit pas ici d'une poſſibilité philoſophique, qu'on peut regarder comme plus ou moins probable; il s'agit d'un fait & d'un fait très-général, dont il eſt aiſé de préſenter les nombreux & très-nombreux exemples. Il eſt certain qu'au temps de la découverte de l'Amérique, il n'exiſtoit dans ce nouveau monde aucun des animaux que je vais nommer. L'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, la giraffe, le chameau, le dromadaire, le buffle, le cheval, l'âne, le lion, le tigre, les ſinges, les babouins, les guenons, & nombre d'autres dont j'ai fait l'énumération, *volume II, pages 201 & ſuiv.* & que de même le tapir, le lamas, la vigogne, le pécari, le jaguar, le cougar, l'agouti, le paca, le coati, l'unau, l'aï, & beaucoup d'autres dont j'ai donné l'énumération, n'exiſtoient point dans l'ancien continent. Cette multitude d'exemples dont on ne peut nier la vérité, ne ſuffit-elle pas pour qu'on ſoit au moins fort en garde lorſqu'il s'agit de prononcer comme le fait ici M. Voſmaër, que tel ou tel animal ſe trouve également dans les parties méridionales des deux continens!

C'eſt à ce cuſcus ou cuſos des Indes, qu'on doit rapporter le paſſage ſuivant.

Il ſe trouve, dit Mandeſlo, aux îles Moluques un animal qu'on appelle *cuſos ;* il ſe tient ſur les arbres, & ne vit que de leurs fruits ; il reſſemble à un lapin & a le poil épais, friſé & rude, entre le gris & le roux ; les yeux ronds & vifs, les pieds petits, & la queue ſi forte, qu'il s'en ſert pour ſe prendre aux branches afin d'atteindre plus aiſément aux fruits *(d)*.

Il n'eſt pas queſtion dans ce paſſage de la poche ſous le ventre, qui eſt le caractère le plus marqué des philanders ; mais je le répète, ſi le cuſcus ou cuſos des Indes orientales a ce caractère, il eſt certainement d'une eſpèce qui approche beaucoup de celle des philanders d'Amérique, & je ſerois porté à penſer qu'il en diffère à peu-près comme le jaguar diffère du léopard. Ces deux derniers animaux, ſans être de la même eſpèce, ſont les plus reſſemblans & les plus voiſins de tous les animaux des parties méridionales des deux continens.

(d) Voyage de Mandeſlo, ſuite d'Oléarius, *tome II, pages 384 & ſuiv.*

DU SARIGUE.

Nous donnons ici *(planche XXIX)*, la figure d'un Sarigue qui nous paroît n'être qu'une variété dans cette espèce, mais dont les différences sont néanmoins assez grandes, pour que nous ayons cru devoir le faire représenter. Ce sarigue se trouve dans le pays des Illinois, & diffère de l'autre par la couleur & par le poil qui est long sur tout le corps ; il a la tête moins alongée & entièrement blanche, à l'exception d'une tache brunâtre qui prend du coin de l'œil & finit en s'affoiblissant du côté du nez, dont l'extrémité est la seule partie de la face qui soit noire ; la queue est écailleuse & sans poil dans toute sa longueur, au lieu que celle du sarigue de la *planche XXVI*, est garnie de poil depuis son origine jusqu'à plus des trois quarts de sa longueur ; cependant ces différences ne me paroissent pas suffisantes pour constituer deux espèces : & d'ailleurs comme le climat des Illinois & celui du Mississipi où se trouve le premier sarigue ne sont pas éloignés ; il y a toute apparence que ce second sarigue n'est qu'une simple variété dans l'espèce du premier.

	pieds.	pouces.	lignes.
Longueur du corps entier, depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue	1.	3.	3.
Longueur des oreilles	//	1.	1.
Largeur des oreilles	//	//	9.
Longueur des moustaches	//	2.	2.
Longueur de la queue	//	1.	3.

Les oreilles ſont d'une peau liſſe, ſemblable à du parchemin brun, ſans aucun poil en dedans ni en dehors; le poil qui couvre le corps juſqu'à la queue, ainſi que les jambes, eſt d'un brun plus ou moins nuancé de cendré, & mêlé de longs poils blancs qui ont juſqu'à deux pouces trois lignes ſur le dos, & deux pouces ſix lignes près de la queue, le deſſous du corps eſt d'un cendré blanchâtre; il y a cinq doigts à tous les pieds; le pouce ou doigt interne des pieds de derrière, a un ongle plat qui n'excède pas la chair; les autres ongles ſont blancs & crochus.

LE SARIGUE À LONGS POILS.

NOUS donnons ici *(planche XXVIII)*, la figure d'un Sarigue mâle à longs poils, qui eſt d'un quart plus grand que le précédent, & qui en diffère auſſi par la queue, qui eſt beaucoup plus courte à proportion; la longueur de ce ſarigue eſt de vingt pouces trois lignes du bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, au lieu que l'autre n'a que quinze pouces trois lignes; la tête eſt ſemblable dans tous les deux, à l'exception du bout du nez qui eſt noir dans le précédent, & couleur de chair dans celui-ci; les plus grands poils des mouſtaches ont près de trois pouces de longueur; il y a encore une petite différence, c'eſt que dans le ſarigue Illinois, les deux

De Seve del M.R. veuve Tardieu Sc

LE SARIGUE *à longs poils.*

LE SARIGUE DES ILLINOIS.

De Seve delin. C. Baquoy sculp.

LA MARMOSE MÂLE.

De Seve del. Louis Le Grand.

LA MARMOSE FEMELLE

De Seve del. E. F. Tardieu excud.

LE CAYOPOLIN.

dents inciſives du milieu de la mâchoire ſupérieure ſont les plus petites, tandis que dans celui-ci, ces deux mêmes dents inciſives ſont les plus grandes; ils diffèrent encore par les couleurs du poil, qui, dans ce ſarigue, eſt brun ſur les jambes & les pieds, blanchâtre ſur les doigts, & rayé ſur le corps de pluſieurs bandes brunes indéciſes, une ſur le dos juſqu'auprès de la queue, & une de chaque côté du corps qui s'étend de l'aiſſelle juſqu'aux cuiſſes; le cou eſt rouſsâtre depuis l'oreille aux épaules, & cette couleur s'étend ſous le ventre & domine par endroits ſur pluſieurs parties du corps; la queue eſt écailleuſe & garnie à ſon origine de poils blancs & de poils bruns: nous ne déciderons pas par cette ſimple comparaiſon de l'identité ou de la diverſité de ces deux eſpèces de ſarigues, qui toutes deux pourroient bien n'être que des variétés de celle du ſarigue commun.

DE LA MARMOSE.

ON ſait qu'en général les Sarigues, Marmoſes & Cayopollins portent également leurs petits dans une poche ſous le ventre, & que ces petits ſont attachés à la mamelle longtemps avant d'avoir pris leur accroiſſement entier; ce fait, l'un des plus ſinguliers de la Nature, me faiſoit deſirer des éclairciſſemens au ſujet de la génération de ces animaux qui ne naiſſent pas à terme comme les autres; voici

ce que M. Roume de Saint-Laurent m'en a écrit en m'envoyant le Catalogue du Cabinet d'Hiſtoire Naturelle qu'il a fait à l'île de la Grenade.

Des perſonnes dignes de croyance, dit M. de Saint-Laurent, m'ont aſſuré avoir trouvé des femelles de *manicou* (marmoſe), dont les petits n'étoient point encore formés; on voyoit au bout des mamelons de petites boſſes claires, dans leſquelles on trouvoit l'embryon ébauché: tout extraordinaire que ce fait doive paroître, je ne puis le révoquer en doute, & je vais ajouter ici la diſſection que je fis d'un de ces animaux en 1767, qui peut donner quelques lumières ſur la façon dont la génération s'effectue dans cette eſpèce.

La mère avoit dans ſon ſac ſept petits, au bout d'autant de mamelons, auxquels ils étoient fortement fixés, ſans qu'ils y adhéraſſent; ils avoient environ trois lignes de longueur, & une ligne & demie de groſſeur; la tête étoit fort groſſe à proportion du corps, dont la partie antérieure étoit plus formée que la poſtérieure; la queue étoit moins avancée que tout le reſte; ces petits n'avoient point de poil, leur peau très-fine paroiſſoit ſanguinolente, les yeux ne ſe diſtinguoient que par deux petits filets en cercles; les cornes de la matrice étoient gonflées, fort longues, formant un tour & ſe portant enſuite vers les ovaires, elles contenoient un mucus blanc, épais & parſemé de globules d'air nombreux; l'extrémité des cornes ſe terminoit par des filets gros comme de forts crins, d'une ſubſtance à peu-près ſemblable à celle des trompes de Fallope, mais plus blanche & plus ſolide; on ſuivoit ces filets juſque dans le corps glanduleux des mamelles, où ils aboutiſſoient chacun à des mamelons, ſans que l'on pût en diſtinguer la fin, parce qu'elle ſe confondoit dans la ſubſtance des mamelles; ces filets paroiſſoient être creux & remplis du même mucus qui étoit contenu dans les cornes: peut-être les

petits embryons, produits dans la matrice, paſſent-ils dans ces canaux pour ſe rendre aux mamelons contenus dans le ſac.

Cette obſervation de M. de Saint-Laurent, mérite aſſurément beaucoup d'attention; mais elle nous paroît ſi ſingulière, qu'il ſeroit bon de la répéter plus d'une fois & de s'aſſurer de cette marche très-extraordinaire des fœtus & de leur paſſage immédiat de la matrice aux mamelles, & du temps où ſe fait ce paſſage après la conception; il faudroit pour cela élever & nourrir un certain nombre de ces animaux, & diſſéquer les femelles peu de temps après leur avoir donné le mâle à un jour, deux jours, trois jours, quatre jours après l'accouplement, on pourroit ſaiſir le progrès de leur développement, & reconnoître le temps & la manière dont ils paſſent réellement de la matrice aux mamelles qui ſont renfermées dans la poche de la mère.

L'ÉLÉPHANT.*

L'ÉLÉPHANT eſt, ſi nous voulons ne nous pas compter, l'être le plus conſidérable de ce monde : il ſurpaſſe tous les animaux terreſtres en grandeur, & il approche de l'homme *(a)*, par l'intelligence, autant au moins que la matière peut approcher de l'eſprit. L'éléphant, le chien, le caſtor & le ſinge, ſont de tous les êtres animés, ceux dont l'inſtinct eſt le plus admirable : mais cet inſtinct, qui n'eſt que le produit de toutes les facultés, tant intérieures qu'extérieures de l'animal, ſe manifeſte par des réſultats bien différens dans chacune de ces eſpèces. Le chien eſt naturellement, & lorſqu'il eſt livré à lui ſeul, auſſi cruel, auſſi ſanguinaire que le

* *Éléphant*, en Grec, Ελέφας; en Latin, *Elephantus, Barrus;* en Italien, *Leophante;* en Eſpagnol, *Elephante;* en Allemand, *Helphant;* en Anglois, *Elephant;* en Orient, *Elfil. Phil* ou *Fil* eſt un mot Chaldéen qui ſignifie ivoire, & dont Munſter s'eſt ſervi pour déſigner l'éléphant. On appeloit autrefois l'éléphant *Barre* aux Indes orientales; & c'eſt vraiſemblablement de ce mot qu'eſt dérivé le nom *Barrus*, que les Latins ont enſuite donné à l'éléphant. *Geſner. cap. de Elephanto.* On l'appelle à Congo, *Manzao* ou *Manzo. Voyage de Drack; Paris, 1641, page 104.*

(a) Valet ſenſu & reliquâ ſagacitate ingenii excellit elephas. Ariſt. Hiſt. anim. lib. IX, cap. 46. — *Elephanti ſunt naturâ mites & manſueti, ut ad rationale animal proximè accedant.* Strabo. — *Vidi elephantos quoſdam qui prudentiores mihi videbantur quàm quibuſdam in locis homines.* Vartomannus, apud Geſnerum, cap. de Elephanto.

loup ;

loup; ſeulement, il s'eſt trouvé dans cette nature féroce, un point flexible, ſur lequel nous avons appuyé; le naturel du chien ne diffère donc de celui des animaux de proie, que par ce point ſenſible, qui rend ſuſceptible d'affection & capable d'attachement; c'eſt de la Nature qu'il tient le germe de ce ſentiment que l'homme enſuite a cultivé, nourri, développé par une ancienne & conſtante ſociété avec cet animal, qui ſeul en étoit digne; qui, plus ſuſceptible, plus capable qu'un autre des impreſſions étrangères, a perfectionné dans le commerce toutes ſes facultés relatives. Sa ſenſibilité, ſa docilité, ſon courage, ſes talens, tout, juſqu'à ſes manières, s'eſt modifié par l'exemple, & modelé ſur les qualités de ſon maître: l'on ne doit donc pas lui accorder en propre tout ce qu'il paroît avoir; ſes qualités les plus relevées, les plus frappantes, ſont empruntées de nous; il a plus d'acquis que les autres animaux, parce qu'il eſt plus à portée d'acquerir; que loin d'avoir comme eux de la répugnance pour l'homme, il a pour lui du penchant; que ce ſentiment doux, qui n'eſt jamais muet, s'eſt annoncé par l'envie de plaire, & a produit la docilité, la fidélité, la ſoumiſſion conſtante, & en même temps, le degré d'attention néceſſaire pour agir en conſéquence & toujours obéir à propos.

Le ſinge, au contraire, eſt indocile autant qu'extravagant; ſa nature eſt en tout point également revêche; nulle ſenſibilité relative, nulle reconnoiſſance des bons

traitemens, nulle mémoire des bienfaits; de l'éloignement pour la ſociété de l'homme, l'horreur pour la contrainte, du penchant à toute eſpèce de mal, ou pour mieux dire, une forte propenſion à faire tout ce qui peut nuire ou déplaire. Mais ces défauts réels ſont compenſés par des perfections apparentes; il eſt extérieurement conformé comme l'homme, il a des bras, des mains, des doigts; l'uſage ſeul de ces parties le rend ſupérieur pour l'adreſſe aux autres animaux, & les rapports qu'elles lui donnent avec nous par la ſimilitude des mouvemens & par la conformité des actions nous plaiſent, nous deçoivent & nous font attribuer à des qualités intérieures, ce qui ne dépend que de la forme des membres.

Le caſtor, qui paroît être fort au-deſſous du chien & du ſinge par les facultés individuelles, a cependant reçu de la Nature un don preſque équivalent à celui de la parole; il ſe fait entendre à ceux de ſon eſpèce, & ſi bien entendre qu'ils ſe réuniſſent en ſociété, qu'ils agiſſent de concert, qu'ils entreprennent & exécutent de grands & longs travaux en commun, & cet amour ſocial, auſſi-bien que le produit de leur intelligence réciproque, ont plus de droit à notre admiration que l'adreſſe du ſinge & la fidélité du chien.

Le chien n'a donc que de l'eſprit (qu'on me permette, faute de termes, de profaner ce nom), le chien, dis-je, n'a donc que de l'eſprit d'emprunt; le ſinge n'en a que l'apparence, & le caſtor n'a du ſens que pour

lui ſeul & les ſiens. L'éléphant leur eſt ſupérieur à tous trois ; il réunit leurs qualités les plus éminentes. La main eſt le principal organe de l'adreſſe du ſinge ; l'éléphant au moyen de ſa trompe, qui lui ſert de bras & de main, & avec laquelle il peut enlever & ſaiſir les plus petites choſes comme les plus grandes, les porter à ſa bouche, les poſer ſur ſon dos, les tenir embraſſées, ou les lancer au loin, a donc le même moyen d'adreſſe que le ſinge ; & en même temps il a la docilité du chien, il eſt comme lui ſuſceptible de reconnoiſſance & capable d'un fort attachement, il s'accoutume aiſément à l'homme, ſe ſoumet moins par la force que par les bons traitemens, le ſert avec zèle, avec fidélité, avec intelligence, &c. Enfin l'éléphant, comme le caſtor, aime la ſociété de ſes ſemblables, il s'en fait entendre ; on les voit ſouvent ſe raſſembler, ſe diſperſer, agir de concert, & s'ils n'édifient rien, s'ils ne travaillent point en commun, ce n'eſt peut-être que faute d'aſſez d'eſpace & de tranquillité : car les hommes ſe ſont très-anciennement multipliés dans toutes les terres qu'habite l'éléphant : il vit donc dans l'inquiétude, & n'eſt nulle part paiſible poſſeſſeur d'un eſpace aſſez grand, aſſez libre pour s'y établir à demeure. Nous avons vu qu'il faut toutes ces conditions & tous ces avantages, pour que les talens du caſtor ſe manifeſtent, & que par-tout où les hommes ſe ſont habitués, il perd ſon induſtrie & ceſſe d'édifier. Chaque être dans la Nature a ſon prix réel & ſa valeur

relative ; ſi l'on veut juger au juſte de l'un & de l'autre dans l'éléphant, il faut lui accorder au moins l'intelligence du caſtor, l'adreſſe du ſinge, le ſentiment du chien, & y ajouter enſuite les avantages particuliers, uniques, de la force, de la grandeur & de la longue durée de la vie ; il ne faut pas oublier ſes armes ou ſes défenſes, avec leſquelles, il peut percer & vaincre le lion ; il faut ſe repréſenter, que ſous ſes pas, il ébranle la terre ; que de ſa main *(b)*, il arrache les arbres ; que d'un coup de ſon corps, il fait brêche dans un mur, que terrible par

---

(b) Veteres proboſcidem elephanti manum appellaverunt. — Eâdem aliquoties nummum e terrâ tollentem vidi, & aliquando detrahentem arboris ramum, quem viri viginti-quatuor fune trahentes ad humum flectere non potueramus ; cùm ſolus elephas tribus vicibus motum detrahebat. Varto-mannus, apud Geſner. cap. de Elephanto. — *Silveſtres elephanti fagos, oleaſtros & palmas dentibus ſubvertunt radicitùs.* Oppian. — *Promuſcis elephanti naris eſt quâ cibum, tam ſiccum quàm humidum, ille capiat, orique perinde ac* manu *admoveat. Arbores etiam eâdem complectendo evellit ; denique eâ non alio utitur modo niſi ut manu.* Ariſtot. de partib. animal. lib. II, cap. 16. — *Habet præterea talem tantamque narem elephantus, ut eâ manûs vice utatur. . . . Suo etiam rectori erigit atque offert, arbores quoque eâdem proſternit, & quoties immerſus per aquam ingreditur, eâ ipsâ editâ in ſublime reflat atque reſpirat.* Ariſt. Hiſt. anim. *lib. II, cap. 1.* — La force de l'éléphant eſt ſi grande, qu'elle ne ſe peut preſque reconnoître, ſinon par l'expérience ; j'en ai vu un porter avec les dents deux canons de fonte, attachés & liés enſemble par des cables, & peſant chacun trois milliers : il les enleva ſeul & les porta l'eſpace de cinq cents pas. J'ai vu auſſi un éléphant tirer des navires & galères en terre & les mettre à flot. *Voyages de Fr. Pyrard ; Paris, 1619, tome II, page 356.*

ſa force, il eſt encore invincible par la ſeule réſiſtance de ſa maſſe, par l'épaiſſeur du cuir qui la couvre, qu'il peut porter ſur ſon dos une tour armée en guerre & chargée de pluſieurs hommes; que ſeul, il fait mouvoir des machines & tranſporte des fardeaux que ſix chevaux ne pourroient remuer; qu'à cette force prodigieuſe, il joint encore le courage, la prudence, le ſang-froid, l'obéiſſance exacte; qu'il conſerve de la modération, même dans ſes paſſions les plus vives; qu'il eſt plus conſtant qu'impétueux en amour *(c)*; que dans la colère, il ne méconnoît pas ſes amis; qu'il n'attaque jamais que ceux qui l'ont offenſé; qu'il ſe ſouvient des bienfaits auſſi long-temps que des injures; que n'ayant nul goût pour la chair & ne ſe nourriſſant que de végétaux, il n'eſt pas né l'ennemi des autres animaux; qu'enfin, il eſt aimé de tous, puiſque tous le reſpectent & n'ont nulle raiſon de le craindre.

Auſſi les hommes ont-ils eu dans tous les temps pour ce grand, pour ce premier animal une eſpèce de vénération. Les Anciens le regardoient comme un prodige, un miracle de la Nature (& c'eſt en effet ſon dernier effort); ils ont beaucoup exagéré ſes facultés naturelles, ils lui ont attribué ſans héſiter des qualités intellectuelles

---

(c) Nec adulteria novêre, nec ulla propter fœminas inter ſe prælia, cæteris animalibus pernicialia, non quia deſit illis amoris vis, &c. Plin. lib. VIII, cap. 5.— *Mas quam impleverit coïtu, eam ampliùs non tangit.* Ariſtot. Hiſt. animal. lib. IX, cap. 46.

& des vertus morales. Pline, Ælien, Solin, Plutarque & d'autres Auteurs plus modernes n'ont pas craint de donner à ces animaux des mœurs raiſonnées, une religion naturelle & innée *(d)*, l'obſervance d'un culte, l'adoration quotidienne du ſoleil & de la lune, l'uſage de l'ablution avant l'adoration, l'eſprit de divination, la piété envers le ciel & pour leurs ſemblables qu'ils aſſiſtent à la mort, & qu'après leur décès ils arroſent de leurs larmes & recouvrent de terre, &c. Les Indiens prévenus de l'idée de la métempſycoſe, ſont encore perſuadés aujourd'hui, qu'un corps auſſi majeſtueux que celui de l'éléphant ne peut être animé que par l'ame d'un grand homme ou

---

(d) Hominum indigenarum linguam elephanti intelligunt. Ælian. lib. IV, cap. 24.... *Lunâ novâ niteſcente, audio elephantos naturali quâdam & ineffabili intelligentiâ e ſilvâ, ubi paſcuntur, ramos recèns decerptos auferre, eoſque deinde in ſublime tollere, ut ſuſpicere, & leviter ramos movere, tanquam ſupplicium quoddam Deæ protendentes, ut ipſis propria & benevola eſſe velit.* Ælian. lib. IV, cap. 10. — *Elephas eſt animal proximum humanis ſenſibus.... Quippe intellectus illis ſermonis patrii & imperiorum obedientia, officiorumque, quæ didicêre, memoria, amoris & gloriæ voluptas: imò verò, quæ etiam in homine rara, probitas, prudentia, æquitas, religio quoque ſiderum, ſoliſque ac lunæ veneratio. Autores ſunt, niteſcente lunâ novâ, greges eorum deſcendere: ibique ſe purificantes ſolemniter aquâ circumſpergi, atque ita ſalutato ſidere, in ſilvas reverti.... Viſique ſunt feſſi ægritudine, herbas ſupini in cœlum jacientes, veluti tellure precibus allegatâ.* Plin. Hiſt. nat. lib. VIII, cap. 1. — *Se abluunt & purificant, dein adorant ſolem & lunam.* — *Cadavera ſui generis ſepeliunt.* — *Lamentant, ramos & pulverem injiciunt ſupra cadaver.* — *Sagittas extrahunt tanquam Chirurgi periti.* Plin. Ælian. Solin. Tzetzes, &c.

d'un Roi. On reſpecte à Siam *(e)*, à Laos, à Pégu *(f)* &c. les éléphans blancs, comme les manes vivans des Empereurs de l'Inde ; ils ont chacun un palais, une maiſon compoſée d'un nombreux domeſtique, une vaiſſelle d'or,

(e) M. Conſtance mena M. l'Ambaſſadeur voir l'Éléphant blanc, qui eſt ſi eſtimé dans les Indes & qui eſt le ſujet de tant de guerres : il eſt aſſez petit, & ſi vieux qu'il eſt tout ridé ; pluſieurs Mandarins ſont deſtinés pour en avoir ſoin, & on ne le ſert qu'en vaiſſelle d'or ; au moins les deux baſſins qu'on avoit mis devant lui étoient d'or maſſif d'une grandeur extraordinaire. Son appartement eſt magnifique, & le lambris du pavillon où il eſt logé eſt fort proprement doré. *Premier Voyage du P. Tachard ; Paris, 1686, page 239.* — Dans une maiſon de campagne du Roi à une lieue de Siam, ſur la rivière, je vis un petit éléphant blanc, qu'on deſtine pour être le ſucceſſeur de celui qui eſt dans le palais, que l'on dit avoir près de trois cents ans ; ce petit éléphant eſt un peu plus gros qu'un bœuf, il a beaucoup de Mandarins à ſon ſervice ; & à ſa conſidération l'on a de grands égards pour ſa mère & pour ſa tante que l'on élève avec lui. *Idem, p. 273.*

(f) Lorſque le roi de Pégu va ſe promener, les quatre éléphans blancs marchent devant lui, ornés de pierreries & de divers enjolivemens d'or. *Recueil des Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome III, page 43* . . . Lorſque le roi de Pégu veut donner audience, l'on amène devant lui les quatre éléphans blancs qui lui font la révérence, en levant leur trompe, ouvrant leur gueule, jetant trois cris bien diſtincts & s'agenouillant. Quand ils ſont relevés, on les remène à leurs écuries, où on leur donne à manger à chacun dans un vaiſſeau d'or grand comme un quart de tonneau de bière ; on les lave d'une eau qui eſt dans un autre vaiſſeau d'argent, ce qui ſe fait le plus ſouvent deux fois par jour. . . Pendant qu'on les panſe ainſi, ils ſont ſous un dais qui a huit ſupports, qui ſont tenus par autant de domeſtiques, afin de les garantir de l'ardeur du ſoleil. En allant aux vaiſſeaux où eſt leur eau & leur nourriture, ils ſont précédés de trois trompettes

des mets choiſis, des vêtemens magnifiques, & ſont diſpenſés de tout travail, de toute obéiſſance; l'Empereur vivant eſt le ſeul, devant lequel ils fléchiſſent les genoux, & ce ſalut leur eſt rendu par le Monarque; cependant les attentions, les reſpects, les offrandes les flattent ſans les corrompre; ils n'ont donc pas une ame humaine; cela ſeul devroit ſuffire pour le démontrer aux Indiens.

En écartant les fables de la crédule antiquité, en rejetant auſſi les fictions puériles de la ſuperſtition toujours ſubſiſtante, il reſte encore aſſez à l'éléphant, aux yeux même du Philoſophe, pour qu'il doive le regarder comme un être de la première diſtinction; il eſt digne d'être connu, d'être obſervé; nous tâcherons donc d'en écrire l'hiſtoire ſans partialité, c'eſt-à-dire, ſans admiration ni mépris, nous le conſidérerons d'abord dans ſon état de nature lorſqu'il eſt indépendant & libre, & enſuite dans ſa condition de ſervitude ou de domeſticité, où la volonté de ſon maître, eſt en partie le mobile de la ſienne.

Dans l'état de ſauvage, l'éléphant n'eſt ni ſanguinaire,

---

dont ils entendent les accords, & marchent avec beaucoup de gravité, réglant leurs pas par le ſon de ces inſtrumens, &c. *Idem, tome III, page 40.* — Les Péguans tiennent les éléphans blancs pour ſacrés, & ayant ſu que le roi de Siam en avoit deux, ils y envoyèrent des Ambaſſadeurs pour offrir tout le prix qu'on en deſireroit. Le roi de Siam ne voulut pas les vendre : celui de Pégu, offenſé de ce refus, vint & non-ſeulement les enleva par force, mais il ſe rendit tout le pays tributaire. *Idem, tome II, page 223.*

ni

ni féroce, il eſt d'un naturel doux, & jamais il ne fait abus de ſes armes ou de ſa force, il ne les emploie, il ne les exerce que pour ſe défendre lui-même ou pour protéger ſes ſemblables; il a les mœurs ſociales, on le voit rarement errant ou ſolitaire; il marche ordinairement de compagnie, le plus âgé conduit la troupe *(g)*, le ſecond d'âge la fait aller & marche le dernier; les jeunes & les foibles ſont au milieu des autres; les mères portent leurs petits & les tiennent embraſſés de leur trompe; ils ne gardent cet ordre que dans les marches périlleuſes, lorſqu'ils vont paître ſur des terres cultivées; ils ſe promènent ou voyagent avec moins de précaution dans les forêts & dans les ſolitudes, ſans cependant ſe ſéparer abſolument ni même s'écarter aſſez loin pour être hors de portée des ſecours & des avertiſſemens: il y en a néanmoins quelques-uns qui s'égarent ou qui traînent après les autres, & ce ſont les ſeuls que les chaſſeurs oſent attaquer; car il faudroit une petite armée *(h)* pour aſſaillir la troupe entière, & l'on

(g) Elephanti gregatim ſemper ingrediuntur; ducit agmen maximus natu, cogit ætate proximus. Amnes tranſituri minimos præmitunt, ne majorum inceſſu atterente alveum, creſcat gurgitis altitudo. Plin. Hiſtor. natural. lib. VIII, cap. 5.

(h) Je tremble encore en vous écrivant, lorſque je penſe au danger auquel nous nous expoſames en voulant ſuivre un éléphant ſauvage; car quoique nous ne fuſſions que dix ou douze, dont la moitié n'avoit pas de bonnes armes à feu, nous l'aurions pourtant attaqué, ſi nous euſſions pu le joindre: nous nous imaginions de le pouvoir tuer avec

ne pourroit la vaincre ſans perdre beaucoup de monde; il ſeroit même dangereux de leur faire la moindre injure *(i)*, ils vont droit à l'offenſeur, & quoique la maſſe de leur corps ſoit très-peſante, leur pas eſt ſi grand qu'ils atteignent aiſément l'homme le plus léger à la courſe, ils le percent de leurs défenſes ou le ſaiſiſſant avec la trompe, le lancent comme une pierre & achèvent de le tuer en le foulant aux pieds; mais ce n'eſt que lorſqu'ils ſont provoqués qu'ils font ainſi main-baſſe ſur les hommes, ils ne font aucun mal à ceux qui ne les cherchent pas; cependant comme ils ſont ſuſceptibles

---

deux ou trois coups de mouſquet; mais j'ai vu dans la ſuite que deux ou trois cents hommes ont de la peine à en venir à bout. *Voyage de Guinée, par Guillaume Boſman, page 436.*

(i) Solent elephanti magno numero confertim incedere, & ſi quemdam obvium habuerint, vel devitant, vel illi cedunt; at ſi quemdam injuriâ afficere velit, proboſcide ſublatum in terram dijicit, pedibus deculcans donec mortuum reliquerit. Leonis Africani Deſcript. Africæ. Lugd. Batavor. 1632, pag. 744. — Les Nègres rapportent unanimement de ces animaux, que s'ils rencontrent quelqu'un dans un bois, ils ne lui font aucun mal, pourvu qu'il ne les attaque point; mais qu'ils deviennent furieux lorſqu'on leur tire deſſus & qu'on ne les bleſſe pas à mort. *Voyage de Guinée, par Boſman, page 245.* — L'éléphant ſauvage eſt venu en pourſuivant un homme qui lui diſoit des injures, & il s'eſt trouvé pris au trébuchet. *Journal du voyage de Siam, par l'abbé de Choiſy; Paris, 1687, page 242.* — Ceux qui inſultent ou qui font du mal à l'éléphant doivent bien prendre garde à eux, car ils n'oublient pas aiſément les injures qu'on leur fait, ſi ce n'eſt après qu'ils s'en ſont vengés. *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome I, page 413.*

& délicats ſur le fait des injures, il eſt bon d'éviter leur rencontre, & les Voyageurs qui fréquentent leur pays allument de grands feux la nuit & battent de la caiſſe pour les empêcher d'approcher. On prétend que lorſqu'ils ont une fois été attaqués par les hommes, ou qu'ils ſont tombés dans quelque embûche, ils ne l'oublient jamais & qu'ils cherchent à ſe venger en toute occaſion; comme ils ont l'odorat excellent & peut-être plus parfait qu'aucun des animaux, à cauſe de la grande étendue de leur nez, l'odeur de l'homme les frappe de très-loin, ils pourroient aiſément le ſuivre à la piſte; les Anciens ont écrit que les éléphans arrachent l'herbe des endroits ou le chaſſeur a paſſé, & qu'ils ſe la donnent de main en main, pour que tous ſoient informés du paſſage & de la marche de l'ennemi. Ces animaux aiment le bord des fleuves *(k)*, les profondes vallées, les lieux ombragés & les terreins humides, ils ne peuvent ſe paſſer d'eau & la troublent avant que de la boire; ils en rempliſſent ſouvent leur trompe, ſoit pour la porter à leur bouche ou ſeulement pour ſe rafraîchir le nez & s'amuſer en la répandant à flot ou l'aſpergeant à la ronde; ils ne peuvent ſupporter le froid & ſouffrent auſſi de l'excès de la chaleur; car pour éviter la trop grande ardeur du ſoleil, ils s'enfoncent autant qu'ils peuvent dans la profondeur

(k) Elephanti naturæ proprium eſt roſcida loca & mollia amare & aquam deſiderare, ubi verſari maximè ſtudet: ita ut animal paluſtre nominari poſſit. Ælian. lib. IV, cap. 24.

des forêts les plus ſombres ; ils ſe mettent auſſi aſſez ſouvent dans l'eau, le volume énorme de leur corps leur nuit moins qu'il ne leur aide à nager, ils enfoncent moins dans l'eau que les autres animaux, & d'ailleurs la longueur de leur trompe qu'ils redreſſent en haut & par laquelle ils reſpirent, leur ôte toute crainte d'être ſubmergés.

Leurs alimens ordinaires, ſont des racines, des herbes, des feuilles & du bois tendre, ils mangent auſſi des fruits & des grains ; mais ils dédaignent la chair & le poiſſon *(l)* ; lorſque l'un d'entr'eux trouve quelque part un pâturage abondant, il appelle les autres *(m)* & les invite à venir manger avec lui. Comme il leur faut une grande quantité de fourrage, ils changent ſouvent de lieu, & lorſqu'ils arrivent à des terres enſemencées, ils y font un dégât prodigieux ; leurs corps étant d'un poids énorme, ils écachent & détruiſent dix fois plus de plantes avec leurs pieds qu'ils n'en conſomment pour leur nourriture, laquelle peut monter à cent cinquante livres d'herbe par jour ; n'arrivant jamais qu'en nombre, ils dévaſtent

(l) Ces animaux ne mangent point de chair, non pas même les ſauvages, mais vivent ſeulement de branches, rameaux & feuilles d'arbres qu'ils rompent avec leur trompe, & mâchent le bois aſſez gros. *Voyage de Fr. Pyrard ; Paris, 1619, tome II, page 367.*

(m) Cùm eis cætera pabula defecerint, radices effodiunt, quibus paſcuntur ; e quibus primus qui aliquam prædam repererit ; regreditur ut & ſuos gregales advocet, & in prædæ communionem deducat. Ælian. lib. IX, cap. 56.

donc une campagne en une heure. Auſſi les Indiens & les Nègres cherchent tous les moyens de prévenir leur viſite & de les détourner, en faiſant de grands bruits, de grands feux autour de leurs terres cultivées ; ſouvent malgré ces précautions, les éléphans viennent s'en emparer, en chaſſent le bétail domeſtique, font fuir les hommes & quelquefois renverſent de fond-en-comble leurs minces habitations. Il eſt difficile de les épouvanter, & ils ne ſont guère ſuſceptibles de crainte ; la ſeule choſe qui les ſurprenne & puiſſe les arrêter, ſont les feux d'artifice *(n)*, les pétards qu'on leur lance, & dont l'effet ſubit & promptement renouvelé les ſaiſit & leur fait quelquefois rebrouſſer chemin. On vient très-rarement à bout de les ſéparer les uns des autres, car ordinairement ils prennent tous enſemble le même parti d'attaquer, de paſſer indifféremment ou de fuir.

Lorſque les femelles entrent en chaleur, ce grand attachement pour la ſociété cède à un ſentiment plus

---

(n) On arrête l'éléphant lorſqu'il eſt en colère, par des feux d'artifice ; on ſe ſert du même moyen pour les détacher du combat lorſqu'on les y a engagés. *Relat. par Thevenot, tome III, page 133.* — Les Portugais n'ont ſu trouver aucun remède pour ſe défendre de l'éléphant, que des lances à feu, qu'ils lui mettent dans les yeux lorſqu'il vient à eux. *Voyage de de Feynes ; Paris, 1630, page 89.* — On fait combattre au Mogol des éléphans les uns contre les autres ; ils s'acharnent tellement au combat, qu'on ne pourroit les ſéparer, ſi on ne leur jetoit entre deux des feux d'artifice. *Voyage de Bernier ; Amſterdam, 1710, tome II, page 64.*

vif; la troupe ſe ſépare par couples que le deſir avoit formés d'avance: ils ſe prennent par choix, ſe dérobent, & dans leur marche l'amour paroît les précéder & la pudeur les ſuivre; car le myſtère accompagne leurs plaiſirs. On ne les a jamais vus s'accoupler, ils craignent ſur-tout les regards de leurs ſemblables & connoiſſent peut-être mieux que nous cette volupté pure de jouir dans le ſilence, & de ne s'occuper que de l'objet aimé. Ils cherchent les bois les plus épais, ils gagnent les ſolitudes *(o)* les plus profondes pour ſe livrer ſans témoins, ſans trouble & ſans réſerve à toutes les impulſions de la Nature; elles ſont d'autant plus vives & plus durables qu'elles ſont plus rares & plus long-temps attendues; la femelle *(p)* porte deux ans; lorſqu'elle eſt pleine, le mâle s'en abſtient, & ce n'eſt qu'à la troiſième année que renaît la ſaiſon des amours. Ils ne produiſent qu'un petit *(q)*, lequel au moment de ſa naiſſance a des dents *(r)*,

(o) Elephanti ſolitudines petunt coïturi, & præcipuè ſecus flumina. Ariſt. Hiſt. animal. lib. V, cap. 2. — *Pudore nunquam niſi in abdito coëunt.* Plin. lib VIII, cap. 5.

(p) Mas coïtum triennio interpoſito repetit. Quam gravidam reddidit, eamdem præterea tangere nunquam patitur. Uterum biennio gerit. Ariſt. Hiſt. animal. lib. V, cap. 14. — *Elephantus biennio geſtatur, propter exuperantiam magnitudinis.* Idem, de generat. anim. lib. IV, cap. 10.

(q) Quæ maxima inter animalia ſunt, ea ſingulos pariunt, ut elephas, camelus, equus. Ariſt. de generat. anim. lib. IV, cap. 4.

(r) Statim cùm natus eſt elephantus dentes habet, quanquam grandes illos (dentes) non illico conſpicuos obtinet. Ariſt. Hiſt. anim. lib. II, c. 5.

& eſt déjà plus gros qu'un ſanglier; cependant les défenſes ne ſont pas encore apparentes, elles commencent à percer peu de temps après, & à l'âge de ſix mois (ſ) elles ſont de quelques pouces de longueur; l'éléphant à ſix mois eſt déjà plus gros qu'un bœuf & les défenſes continuent de grandir & de croître juſqu'à l'âge avancé, pourvu que l'animal ſe porte bien & ſoit en liberté; car on n'imagine pas à quel point l'eſclavage & les alimens apprêtés détériorent le tempérament & changent les habitudes naturelles de l'éléphant. On vient à bout de le dompter, de le ſoumettre, de l'inſtruire, & comme il eſt plus fort & plus intelligent qu'un autre il ſert plus à propos, plus puiſſamment & plus utilement; mais apparemment le dégoût de ſa ſituation lui reſte au fond du cœur, car quoiqu'il reſſente de temps en temps les plus vives atteintes de l'amour, il ne produit ni ne s'accouple dans l'état de domeſticité. Sa paſſion contrainte dégénère en fureur, ne pouvant ſe ſatisfaire ſans témoins, il s'indigne, il s'irrite, il devient inſenſé, violent, & l'on a beſoin de chaînes les plus fortes & d'entraves de toutes eſpèces pour arrêter ſes mouvemens & briſer ſa colère. Il diffère donc de tous les animaux domeſtiques que l'homme traite ou manie comme des êtres ſans volonté, il n'eſt pas du nombre de ces eſclaves nés que nous propageons, mutilons, ou multiplions pour notre utilité;

(ſ) Thomas Lopes, *apud Geſnerum*, *cap. de Elephanto.*

ici l'individu ſeul eſt eſclave, l'eſpèce demeure indépendante & refuſe conſtamment d'accroître au profit du tyran. Cela ſeul ſuppoſe dans l'éléphant des ſentimens élevés au-deſſus de la nature commune des bêtes : reſſentir les ardeurs les plus vives & refuſer en même temps de ſe ſatisfaire, entrer en fureur d'amour & conſerver la pudeur, ſont peut-être le dernier effort des vertus humaines & ne ſont dans ce majeſtueux animal que des actes ordinaires, auxquels il n'a jamais manqué; l'indignation de ne pouvoir s'accoupler ſans témoins, plus forte que la paſſion même, en ſuſpend, en détruit les effets, excite en même temps ſa colère & fait que dans ces momens, il eſt plus dangereux que tout autre animal indompté.

Nous voudrions, s'il étoit poſſible, douter de ce fait, mais les Naturaliſtes, les Hiſtoriens, les Voyageurs *(t)*, aſſurent tous de concert que les éléphans n'ont jamais produit dans l'état de domeſticité. Les Rois des Indes en nourriſſent un grand nombre, & après avoir inutilement tenté de les multiplier comme les autres animaux domeſtiques, ils ont pris le parti de ſéparer les mâles des femelles, afin de rendre moins fréquens les accès d'une chaleur ſtérile qu'accompagne la fureur; il n'y a

(t) C'eſt choſe remarquable que cet animal ne couvre jamais la femelle, en quelque chaleur qu'il ſoit, tant qu'il verra du monde. *Voyage de Fr. Pyrard; Paris, 1619, page 357.* — Cette bête ne ſe couple jamais avec les femelles qu'en ſecret, & n'engendre jamais qu'un petit. *Coſmographie du Levant, par Thevet, 1554, page 70.* Voyez auſſi les notes que nous citerons dans la ſuite à ce ſujet.

donc

donc aucun éléphant domeſtique qui n'ait été ſauvage auparavant, & la manière de les prendre *(u)*, de les dompter, de les ſoumettre, mérite une attention particulière. Au milieu des forêts & dans un lieu voiſin de

(u) J'allai voir la grande chaſſe des éléphans, qui ſe fait en la forme ſuivante. Le Roi envoie grand nombre de femelles en compagnie, & quand elles ont été pluſieurs jours dans les bois & qu'il eſt averti qu'on a trouvé des éléphans, il envoie trente ou quarante mille hommes qui font une très-grande enceinte dans l'endroit où ſont les éléphans; ils ſe poſtent de quatre en quatre, de vingt à vingt-cinq pieds de diſtance les uns des autres, & à chaque campement on fait un feu, élevé de trois pieds de terre ou environ. Il ſe fait une autre enceinte d'éléphans de guerre, diſtans les uns des autres d'environ cent & cent cinquante pas, & dans les endroits où les éléphans pourroient ſortir plus aiſément, les éléphans de guerre ſont plus fréquens; en pluſieurs lieux il y a du canon, que l'on tire quand les éléphans ſauvages veulent forcer le paſſage, car ils craignent fort le feu; tous les jours on diminue cette enceinte, & à la fin elle eſt très-petite, & les feux ne ſont pas à plus de cinq ou ſix pas les uns des autres. Comme ces éléphans entendent du bruit autour d'eux, ils n'oſent pas s'enfuir, quoique pourtant il ne laiſſe pas de s'en ſauver quelques-uns, car on m'a dit qu'il y avoit quelques jours qu'il s'en étoit ſauvé dix. Quand on veut les prendre, on les fait entrer dans une place entourée de pieux, où il y a quelques arbres entre leſquels un homme peut facilement paſſer. Il y a une autre enceinte d'éléphans de guerre & de ſoldats, dans laquelle il y entre des hommes montés ſur des éléphans, fort adroits à jeter des cordes aux jambes de derrière des éléphans, qui, lorſqu'ils ſont attachés de cette manière, ſont mis entre deux éléphans privés, entre leſquels il y en a un autre qui les pouſſe par-derrière, de ſorte qu'il eſt obligé de marcher; & quand il veut faire le méchant, les autres lui donnent des coups de trompe. On les mena ſous des toits, & on les attacha de la même manière que le

ceux qu'ils fréquentent, on choiſit un eſpace qu'on environne d'une forte paliſſade; les plus gros arbres de la forêt ſervent de pieux principaux contre leſquels on attache les traverſes de charpente qui ſoutiennent les autres pieux : cette paliſſade eſt faite à claire-voie, en ſorte qu'un homme peut y paſſer aiſément; on y laiſſe une autre grande ouverture, par laquelle l'éléphant peut entrer, & cette baie eſt ſurmontée d'une trape ſuſpendue, ou bien elle reçoit une barrière qu'on ferme derrière lui. Pour l'attirer juſque dans cette enceinte, il faut l'aller chercher; on conduit une femelle en chaleur & privée, dans la forêt, & lorſqu'on imagine être à portée de la faire entendre, ſon gouverneur l'oblige à faire le cri d'amour; le mâle ſauvage y répond à l'inſtant & ſe met en marche pour la joindre; on la fait marcher elle-même en lui faiſant de temps en temps répéter l'appel, elle arrive la première à l'enceinte où le mâle la ſuivant à la piſte entre par la même porte; dès qu'il ſe voit enfermé, ſon ardeur s'évanouit; & lorſqu'il aperçoit les chaſſeurs, elle ſe change en fureur : on lui jette des cordes à nœuds-coulans pour l'arrêter, on lui met des entraves aux jambes & à la trompe, on amène deux ou trois

---

précédent : j'en vis prendre dix, & on me dit qu'il y en avoit cent quarante dans l'enceinte. Le Roi y étoit préſent, il donnoit ſes ordres pour tout ce qui étoit néceſſaire. *Relation de l'ambaſſade de M. le chevalier de Chaumont à la cour du Roi de Siam; Paris, 1686, pages 91 & ſuivantes.*

éléphans privés & conduits par des hommes adroits; on eſſaie de les attacher avec l'éléphant ſauvage; enfin l'on vient à bout par adreſſe, par force, par tourment & par careſſe de le dompter en peu de jours. Je n'entrerai pas à cet égard dans un plus grand détail, & je me contenterai de citer les Voyageurs qui ont été témoins oculaires de la chaſſe des éléphans *(x)*; elle eſt différente, ſuivant

(x) A un quart de lieue de Louvo, il y a une eſpèce d'amphithéâtre dont la figure eſt un grand carré-long, entouré de hautes murailles terraſſées, ſur leſquelles ſe placent les ſpectateurs. Le long de ces murailles, en dedans, règne une paliſſade de gros piliers fichés en terre à deux pieds l'un de l'autre, derrière leſquels les chaſſeurs ſe retirent lorſqu'ils ſont pourſuivis par les éléphans irrités. On a pratiqué une fort grande ouverture vers la campagne, & vis-à-vis, du côté de la ville on en a fait une plus petite, qui conduit dans une allée étroite par où un éléphant peut paſſer à peine, & cette allée aboutit à une manière de grande remiſe où l'on achève de le dompter.

Lorſque le jour deſtiné à cette chaſſe eſt venu, les chaſſeurs entrent dans les bois, montés ſur des éléphans femelles qu'on a dreſſées à cet exercice, & ſe couvrent de feuilles d'arbres, afin de n'être pas vus par les éléphans ſauvages. Quand ils ont avancé dans la forêt, & qu'ils jugent qu'il peut y avoir quelqu'éléphant aux environs, ils font jeter aux femelles certains cris propres à attirer les mâles, qui y répondent auſſi-tôt par des hurlemens effroyables. Alors les chaſſeurs les ſentant à une juſte diſtance, retournent ſur leurs pas, & mènent doucement les femelles du côté de l'amphithéâtre dont nous venons de parler; les éléphans ſauvages ne manquent jamais de les ſuivre; celui que nous vîmes dompter y entra avec elles, & dès qu'il y fut, on ferma la barrière; les femelles continuèrent leur chemin au travers de l'amphithéâtre, & enfilèrent queue à queue la petite allée qui étoit à l'autre bout; l'éléphant ſauvage qui les avoit ſuivies juſque-là, s'étant

les différens pays, & ſuivant la puiſſance & les facultés

arrêté à l'entrée du défilé, on ſe ſervit de toutes ſortes de moyens pour l'y engager, on fit crier les femelles qui étoient au-delà de l'allée, quelques Siamois l'irritant en frappant des mains & criant pluſieurs fois *pat, pat;* d'autres avec de longues perches armées de pointes le harceloient, & quand ils en étoient pourſuivis, ils ſe gliſſoient entre les piliers & s'alloient cacher derrière la paliſſade que l'éléphant ne pouvoit franchir; enfin après avoir pourſuivi pluſieurs chaſſeurs, il s'attacha à un ſeul avec une extrême fureur; l'homme ſe jeta dans l'allée, l'éléphant courut après lui, mais dès qu'il y fut entré il ſe trouva pris, car celui-ci s'étant ſauvé, on laiſſa tomber deux couliſſes à propos, l'une devant, l'autre derrière, de ſorte que ne pouvant ni avancer, ni reculer, ni ſe tourner, il fit des efforts étonnans & pouſſa des cris terribles. On tâcha de l'adoucir en lui jetant des ſeaux d'eau ſur le corps, en le frottant avec des feuilles, en lui verſant de l'huile ſur les oreilles, & on fit venir auprès de lui des éléphans privés mâles & femelles, qui le careſſoient avec leurs trompes. Cependant on lui attachoit des cordes par-deſſous le ventre & aux pieds de derrière, afin de le tirer de-là, & on continuoit à lui jeter de l'eau ſur la trompe & ſur le corps pour le rafraîchir. Enfin on fit approcher un éléphant privé, de ceux qui ont coutume d'inſtruire les nouveaux venus : un Officier étoit monté deſſus, qui le faiſoit avancer & reculer, pour montrer à l'éléphant ſauvage qu'il n'avoit rien à craindre & qu'il pouvoit ſortir; en effet, on lui ouvrit la porte & il ſuivit l'autre juſqu'au bout de l'allée : dès qu'il y fut, on mit à ſes côtés deux éléphans que l'on attacha avec lui, un autre marchoit devant & le tiroit avec une corde dans le chemin qu'on lui vouloit faire faire, pendant qu'un quatrième le faiſoit avancer à grands coups de tête qu'il lui donnoit par-derrière juſqu'à une eſpèce de remiſe, où on l'attacha à un gros pilier fait exprès, qui tourne comme un cabeſtan de navire. On le laiſſa là juſqu'au lendemain, pour lui laiſſer paſſer ſa colère; mais tandis qu'il ſe tourmentoit autour de cette colonne, un Bramine, c'eſt-à-dire, de ces prêtres Indiens (qui

de ceux qui leur font la guerre ; car au lieu de conſtruire,

ſont à Siam en aſſez grand nombre) habillé de blanc, s'approcha monté ſur un éléphant, & tournant doucement autour de celui qui étoit attaché, l'arroſa d'une certaine eau conſacrée à leur manière, qu'il portoit dans un vaſe d'or : on croit que cette cérémonie fait perdre à l'éléphant ſa férocité naturelle & le rend propre à ſervir le Roi. Dès le lendemain il commença à aller avec les autres, & au bout de quinze jours il fut entièrement apprivoiſé. *Premier voyage du P. Tachard, pages 298 & ſuiv.*

On n'eut pas plutôt deſcendu de cheval & monté ſur des éléphans qu'on avoit préparés, que le Roi parut, ſuivi d'un grand nombre de Mandarins montés ſur des éléphans de guerre. On ſuivit & on s'enfonça dans les bois environ une lieue, juſqu'à l'enclos où étoient les éléphans ſauvages. C'étoit un parc carré, de trois ou quatre cents pas géométriques, dont les côtés étoient fermés par de gros pieux ; on y avoit pourtant laiſſé de grandes ouvertures de diſtance en diſtance. Il y avoit quatorze éléphans de toute grandeur. D'abord qu'on fut arrivé, on fit une enceinte d'environ cent éléphans de guerre, qu'on poſta autour du parc pour empêcher les éléphans ſauvages de franchir les paliſſades ; nous étions derrière cette haie & tout auprès du Roi. On pouſſa dans l'enceinte du parc une douzaine d'éléphans privés des plus forts, ſur chacun deſquels deux hommes étoient montés, avec de groſſes cordes à nœuds coulans, dont les bouts étoient attachés aux éléphans qu'ils montoient. Ils couroient d'abord ſur l'éléphant qu'ils vouloient prendre, qui ſe voyant pourſuivi, ſe préſentoit à la barrière pour la forcer & pour s'enfuir ; mais tout étoit bloqué d'éléphans de guerre, par leſquels il étoit repouſſé dans l'enceinte, & comme il fuyoit dans cet eſpace, les chaſſeurs qui étoient montés ſur les éléphans privés, jetoient leurs nœuds ſi à propos dans les endroits où ces animaux devoient mettre leur pied, qu'ils ne manquoient guère de les prendre : en effet, tout fut pris dans une heure. Enſuite on attachoit chaque éléphant ſauvage, & l'on mettoit à ſes côtés deux éléphans

comme les rois de Siam, des murailles, des terraſſes,

---

privés, avec leſquels on devoit les laiſſer pendant quinze jours, pour être apprivoiſés par leur moyen. *Premier voyage du P. Tachard, p. 340.*

Nous eumes peu de jours après le plaiſir de la chaſſe aux éléphans; les Siamois ſont fort adroits à cette chaſſe, & ils ont pluſieurs manières de prendre ces animaux. La plus facile de toutes, & qui n'eſt pas la moins divertiſſante, ſe fait par le moyen des éléphans femelles; quand il y en a une en chaleur, on la mène dans les bois de la forêt de Louvo, le paſteur qui la conduit ſe met ſur ſon dos & s'entoure de feuilles, pour n'être pas aperçu des éléphans ſauvages; les cris de la femelle privée, qu'elle ne manque pas de faire à un certain ſignal du paſteur, attire les éléphans d'alentour qui l'entendent & qui ſe mettent auſſi-tôt à ſa ſuite. Le paſteur ayant pris garde à ces cris mutuels, reprend le chemin de Louvo, & va ſe rendre à pas lents avec toute ſa ſuite, qui ne le quitte point, dans une enceinte de gros pieux faite exprès, à un quart de lieue de Louvo, & aſſez près de la forêt. On avoit auſſi ramaſſé une aſſez grande troupe d'éléphans, parmi leſquels il n'y en avoit qu'un grand & aſſez difficile à prendre & à dompter... Le paſteur qui conduiſoit la femelle ſortit de cet enclos par un paſſage étroit fait en allée, de la longueur d'un éléphant; aux deux bouts il y avoit deux portes à couliſſes qui s'abattoient & ſe levoient aiſément. Tous les autres petits éléphans ſuivirent les uns après les autres les traces de la femelle à diverſes repriſes; mais un paſſage ſi étroit étonna le grand éléphant ſauvage, qui ſe retira toujours; on fit revenir la femelle pluſieurs fois, il la ſuivoit juſqu'à la porte, mais il ne voulut jamais paſſer outre, comme s'il eût eu quelque preſſentiment de la perte de ſa liberté qu'il y alloit faire. Alors pluſieurs Siamois qui étoient dans le parc, s'avancèrent pour le faire avancer par force, & vinrent l'attaquer avec de longues perches, de la pointe deſquelles ils lui donnoient de grands coups. L'éléphant en colère les pourſuivoit avec beaucoup de fureur & de vîteſſe, & aucun d'eux ne lui auroit aſſurément échappé, s'ils ne ſe fuſſent promptement retirés

ou de faire des paliſſades, des parcs & de vaſtes enceintes; les pauvres Nègres *(y)* ſe contentent des piéges les plus

---

derrière des piliers qui formoient la paliſſade, contre leſquels cette bête irritée rompit trois ou quatre fois ſes groſſes dents. Dans la chaleur de la pourſuite, un de ceux qui l'attaquoient le plus vivement & qui en étoit auſſi le plus vivement ſuivi, s'alla jeter en fuyant entre les deux portes, où l'éléphant courut pour le tuer; mais dès qu'il fut entré, le Siamois s'échappa par un petit entre-deux, & cet animal s'y trouva pris, les deux portes s'étant abattues en même temps; & quoiqu'il s'y débattît, il y demeura. Pour l'appaiſer, on lui jeta de l'eau à plein ſeau, & cependant on lui attachoit des cordes aux jambes & au cou; quelque temps après qu'il ſe fut bien fatigué, on le fit ſortir par le moyen de deux éléphans privés qui le tiroient par-devant avec des cordes, & par deux autres qui le pouſſoient par-derrière juſqu'à ce qu'il fût attaché à un gros pilier, autour duquel il lui étoit ſeulement libre de tourner. Une heure après il devint ſi traitable, qu'un Siamois monta ſur ſon dos, & le lendemain on le détacha pour le mener à l'écurie avec les autres. *Second voyage du P. Tachard, pag. 352 & 353.*

(y) Quoique cet animal ſoit grand & ſauvage, on ne laiſſe pas d'en prendre quantité en Éthiopie, de la façon que je vais dire. Dans les forêts épaiſſes où il ſe retire la nuit, on fait une enceinte avec des pieux entrelacés de groſſes branches, & on lui laiſſe un paſſage qui a une petite porte tendue contre terre. Lorſque l'éléphant eſt entré, on la tire en haut de deſſus un arbre avec une corde & on l'enferme, puis on deſcend & on le tue à coups de flèches; mais ſi par haſard on le manque & qu'il ſorte de l'enceinte, il tue tout ce qu'il rencontre. *L'Afrique de Marmol; Paris, 1667, tome I, page 58.....* La chaſſe des éléphans ſe fait de diverſes manières: en des endroits, où l'on tend des chauſſes-trapes, par le moyen deſquelles ils tombent dans quelque foſſe, où on les tire aiſément quand on les a bien embarraſſés. En d'autres, on ſe ſert d'une femelle apprivoiſée qui eſt en chaleur, & que l'on mène en un lieu étroit où on l'attache; elle y fait venir le

ſimples, en creuſant ſur leur paſſage des foſſes aſſez profondes pour qu'ils ne puiſſent en ſortir lorſqu'ils y ſont tombés.

L'éléphant

---

mâle par ſes cris; quand il y eſt, on l'enferme par le moyen de quelques barrières faites exprès, qu'on pouſſe pour l'empêcher de ſortir, & cependant qu'il trouve la femelle ſur le dos, il habite avec elle contre l'uſage des autres bêtes. Il tâche après cela de ſe retirer; mais comme il va & vient pour trouver une ſortie, les chaſſeurs qui ſont ſur la muraille ou ſur quelqu'autre lieu élevé, jettent quantité de petites & groſſes cordes, avec quelques chaînes, par le moyen deſquelles ils embarraſſent tellement ſa trompe & le reſte de ſon corps, qu'ils en approchent enſuite ſans danger; & après qu'ils ont pris quelques précautions néceſſaires, ils l'emmènent à la compagnie de deux autres éléphans qui ſont apprivoiſés, & qu'ils ont amenés exprès pour lui donner exemple, ou pour le menacer, s'il fait le mauvais.... Il y a encore d'autres piéges pour prendre les éléphans, & chaque pays a ſa manière. *Relation d'un voyage, par Thevenot; Paris, 1664, tome III, page 131.* — Les habitans de Ceylan font des foſſes bien profondes qu'ils couvrent de planches qui ne ſont point jointes, & les planches ſont couvertes de paille, auſſi-bien que le vide qui eſt entre-deux. La nuit lorſque les éléphans paſſent ſur ces foſſes, ils y tombent & n'en peuvent ſortir; ſi bien qu'ils y périroient de faim, ſi on ne leur faiſoit porter à manger par des eſclaves, à la vue deſquels ils s'accoutument, & ainſi ils s'apprivoiſent peu-à-peu, juſque-là qu'ils vont avec eux à Goa & dans les autres pays voiſins, pour gagner leur vie & celle de leurs maîtres. *Divers Mémoires touchant les Indes orientales, premier Diſcours, tome II, page 257. Recueil des voyages de la Compagnie des Indes; Amſterd. 1711.* — Comme les Européens payent les dents des éléphans aſſez cher, c'eſt un motif qui arme continuellement les Nègres contre l'éléphant. Ils s'attroupent quelquefois pour cette chaſſe, avec leurs flèches & leurs zagayes. Mais leur méthode

L'éléphant une fois dompté, devient le plus doux, le plus obéiſſant de tous les animaux; il s'attache à celui qui le ſoigne, il le careſſe, le prévient & ſemble deviner tout ce qui peut lui plaire; en peu de temps, il vient à comprendre les ſignes & même à entendre l'expreſſion des ſons; il diſtingue le ton impératif, celui de la colère ou de la ſatisfaction, & il agit en conſéquence. Il ne ſe trompe point à la parole de ſon maître, il reçoit ſes ordres avec attention, les exécute avec prudence, avec empreſſement, ſans précipitation; car ſes mouvemens ſont toujours meſurés & ſon caractère paroît tenir de la gravité de ſa maſſe; on lui apprend aiſément à fléchir les genoux pour donner plus de facilité à ceux qui veulent le monter; il careſſe ſes amis avec ſa trompe, en ſalue les gens qu'on lui fait remarquer, il

---

méthode la plus commune eſt celle des foſſés, qu'ils creuſent dans les bois, qui leur réuſſiſſent d'autant mieux, qu'on ne peut guère ſe tromper à la trace des éléphans.... On les prend en deux façons, ou en leur préparant des foſſes couvertes de branches d'arbres, dans leſquelles ils tombent ſans y prendre garde, ou à la chaſſe qui ſe fait de cette ſorte. Dans l'île de Ceylan, où il y a une très-grande multitude d'éléphans, ceux qui s'occupent à leur chaſſe ont des éléphans femelles qu'ils appellent *Alias*. Dès qu'ils ſavent qu'il y a en quelque lieu quelques-uns de ces animaux encore ſauvages, ils y vont, menant avec eux deux de ces alias, qu'ils relâchent auſſi-tôt qu'ils découvrent un mâle; elles s'en approchent des deux côtés, & l'ayant mis au milieu, l'y retiennent ſi ſerré, qu'il lui eſt impoſſible de s'enfuir. *Voyage d'Orient du P. Philippe de la Très-Sainte Trinité; Lyon, 1669, page 361.*

s'en ſert pour enlever des fardeaux & aide lui-même à ſe charger; il ſe laiſſe vêtir & ſemble prendre plaiſir à ſe voir couvert de harnois dorés & de houſſes brillantes; on l'attelle, on l'attache par des traits à des chariots *(z)*, des charues, des navires, des cabeſtans; il tire également, continuement & ſans ſe rebuter, pourvu qu'on ne l'inſulte pas par des coups donnés mal-à-propos, & qu'on ait l'air de lui ſavoir gré de la bonne volonté avec laquelle il emploie ſes forces. Celui qui le conduit ordinairement eſt monté ſur ſon cou & ſe ſert d'une verge de fer *(a)*,

(z) Voici ce que j'ai vu moi-même de l'éléphant. Il y a toujours à Goa quelques éléphans pour ſervir à la conſtruction des navires: je vins un jour au bord du fleuve, proche duquel on en faiſoit un très-gros dans la même ville de Goa, où il y a une grande place remplie de poutres pour cet effet; quelques hommes en lioient de fort peſantes par le bout avec une corde qu'ils jetoient à un éléphant, lequel ſe l'étant portée à la bouche & en ayant fait deux tours à ſa trompe, les traînoit lui ſeul, ſans aucun conducteur, au lieu où l'on conſtruiſoit le navire, qu'on n'avoit fait que lui montrer une fois; & quelquefois il en traînoit de ſi groſſes, que vingt hommes & poſſible encore davantage ne les euſſent pu remuer. Mais ce que je remarquai de plus étonnant fut que lorſqu'il rencontroit en ſon chemin d'autres poutres qui l'empêchoient de tirer la ſienne, en y mettant le pied deſſous, il en enlevoit le bout en haut, afin qu'elle pût aiſément courir par-deſſus les autres. Que pourroit faire davantage le plus raiſonnable homme du monde! *Voyage d'Orient du P. Philippe de la Très-Sainte Trinité; Lyon, 1669, page 367.*

(a) Celui qui conduit l'éléphant ſe met à cheval ſur le cou, il ne le conduit pas avec une bride ou un frein, & ne le pique pas avec aucune ſorte de pic, mais avec une groſſe verge de fer fort pointue

dont l'extrémité fait le crochet, ou qui eſt armée d'un poinçon avec lequel on le pique ſur la tête, à côté des oreilles pour l'avertir, le détourner ou le preſſer; mais ſouvent la parole ſuffit *(b)*, ſur-tout s'il a eu le temps de faire connoiſſance complète avec ſon conducteur & de prendre en lui une entière confiance; ſon attachement devient quelquefois ſi fort, ſi durable & ſon affection ſi profonde, qu'il refuſe ordinairement de ſervir ſous tout autre, & qu'on l'a quelquefois vu mourir de regret d'avoir, dans un accès de colère, tué ſon gouverneur *(c)*.

L'eſpèce de l'éléphant ne laiſſe pas d'être nombreuſe, quoiqu'il ne produiſe qu'une fois & un ſeul petit tous les deux ou trois ans; plus la vie des animaux eſt courte & plus leur production eſt nombreuſe; dans l'éléphant la durée de la vie compenſe le petit nombre, & s'il eſt vrai, comme on l'aſſure, qu'il vive deux ſiècles & qu'il

---

par le bout, dont il ſe ſert au lieu d'éperons, qui eſt crochue d'un côté & dont le crochet eſt extrêmement fort & pointu, qui ſert auſſi de bride en le piquant aux oreilles, au muſeau & où ils ſavent qu'il eſt plus ſenſible; ce fer, qui tueroit tout autre animal, fait à peine impreſſion ſur la peau de l'éléphant; & ſouvent même lorſqu'il eſt en furie, il ne ſuffit pas pour le retenir en ſon devoir. *Voyage de Pietro della Valle, tome IV, page 247.* — Deux Officiers montés l'un ſur la croupe & l'autre ſur le cou, gouvernent l'éléphant avec un grand crochet de fer. *Premier Voyage du P. Tachard, page 273.*

(b) Non freno aut habenis aut aliis vinculis regitur bellua, ſed inſidentis voci obſequitur. Vartoman. apud Geſner. cap. de Elephanto.

(c) Quidam iracundiâ permotus cùm ſeſſorem ſuum occidiſſet, tam valde deſideravit, ut pœnitudine & mœrore confectus, obierit. Arrianus in Indicis.

engendre juſqu'à cent vingt ans, chaque couple produit quarante petits dans cet eſpace de temps; d'ailleurs n'ayant rien à craindre des autres animaux, & les hommes même ne les prenant qu'avec beaucoup de peine, l'eſpèce ſe ſoutient & ſe trouve généralement répandue dans tous les pays méridionaux de l'Afrique & de l'Aſie; il y en a beaucoup à Ceylan *(d)*, au Mogol *(e)*, à Bengale *(f)*, à Siam *(g)*, à Pégu & dans toutes les autres parties

(d) Il y a à Ceylan grand nombre d'éléphans, dont les dents valent beaucoup aux habitans & dont ils font un grand trafic. *Voyage de Fr. Pyrard, tome II, page 151.* — Il y a quantité d'éléphans dans les Indes, dont la plupart y ſont tranſportés de l'île de Ceylan. *Voyage de la Boullaye-le-Gouz; Paris, 1657, page 250....* Il y a diverſes ſortes d'éléphans à Deli, ainſi que dans le reſte des Indes, mais ceux de Ceylan ſont préférés à tous les autres. *Relation d'un Voyage, par Thevenot, tome III, page 131.*—Il y a quantité d'éléphans dans l'île de Ceylan, qui ſont & plus généreux & plus nobles que tous les autres. *Voyage d'Orient du P. Philippe, page 361.* Voyez auſſi le *Recueil des Voyages qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagnie des Indes de Hollande. Les Voyages de Tavernier; Rouen, 1713, tome III, page 237.*

(e) Voyage de Fr. Bernier au Mogol; *Amſterdam, 1710, tome II, page 64.* — Voyage de de Feynes à la Chine; *Paris, 1630, page 88.* — Relation d'un Voyage, par Thevenot, *tome III, page 131.* — Voyage d'Edwards Terri aux Indes orientales, *pages 15 & 16.*

(f) Le pays de Bengale eſt fort abondant en éléphans, & c'eſt de-là qu'on en mène aux autres endroits de l'Inde. *Voyage de Fr. Pyrard; Paris, 1619, tome I, page 353.*

(g) M. Conſtance m'a dit que le roi de Siam en a bien vingt mille dans tout ſon royaume, ſans compter les ſauvages qui ſont dans les

de l'Inde *(h)*; il y en a auſſi, & peut-être en plus grand nombre, dans toutes les provinces de l'Afrique méridionale, à l'exception de certains cantons qu'ils ont abandonnés, parce que l'homme s'en eſt abſolument emparé. Ils ſont fidèles à leur patrie & conſtans pour leur climat; car quoiqu'ils puiſſent vivre dans les régions tempérées, il ne paroît pas qu'ils aient jamais tenté de s'y établir ni même d'y voyager, ils étoient jadis inconnus dans nos climats. Il ne paroît pas qu'Homère qui parle de l'ivoire *(i)*, connût l'animal qui le porte. Alexandre eſt le premier *(k)*, qui ait montré l'éléphant à l'Europe; il fit paſſer en Grèce ceux qu'il avoit conquis ſur Porus, & ce furent peut-être les mêmes que Pyrrhus *(l)*, pluſieurs années après, employa contre les Romains dans la guerre de Tarente, & avec leſquels Curius vint triompher à Rome. Annibal enſuite en amena d'Afrique,

---

bois & dans les montagnes; on en prend quelquefois juſqu'à cinquante, ſoixante & même quatre-vingts à la fois dans une ſeule chaſſe. *Premier Voyage du P. Tachard, page 288.*

(h) Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes; *Amſterdam, 1711.*—Voyage de Vander Hagen, *tome III, page 40 juſqu'à 60.*

(i) Hérodote eſt le plus ancien Auteur qui ait dit que l'ivoire étoit la matière des dents de l'éléphant. *Vide Plin. Hiſt. nat. lib. VIII, cap. 3.*

(k) Elephantes ex Europæis primus Alexander habuit, cùm ſubegiſſet Porum. Pauſanias, in Atticis.

(l) Manius Curius Dentatus, victo Pyrrho, primum in triumpho elephantum duxit. Seneca, de brevitate vitæ, cap. 13.

leur fit paſſer la Méditerranée, les Alpes, & les conduiſit, pour ainſi dire, juſqu'aux portes de Rome.

De temps immémorial les Indiens *(m)* ſe ſont ſervis d'éléphans à la guerre : chez ces nations mal diſciplinées, c'étoit la meilleure troupe de l'armée, & tant que l'on n'a combattu qu'avec le fer, celle qui décidoit ordinairement du ſort des batailles : cependant l'on voit par l'Hiſtoire, que les Grecs & les Romains s'accoutumèrent bientôt à ces monſtres de guerre ; ils ouvroient leurs rangs pour les laiſſer paſſer ; ils ne cherchoient point à les bleſſer, mais lançoient tous leurs traits contre les conducteurs qui ſe preſſoient de ſe rendre, & de calmer les éléphans dès qu'ils étoient ſéparés du reſte de leurs troupes ; & maintenant que le feu eſt devenu l'élément de la guerre & le principal inſtrument de la mort, les éléphans qui en craignent & le bruit & la flamme *(n)*, ſeroient plus embar-

---

(m) De temps immémorial les rois de Ceylan, de Pégu, d'Aracan ſe ſont ſervis d'éléphans à la guerre. On lioit des ſabres nus à leur trompe, & on leur mettoit ſur le dos de petits châteaux de bois qui tenoient cinq à ſix hommes armés de javelines, de fuſils & d'autres armes ; ils contribuoient beaucoup à mettre en déſordre les armées ennemies, mais ils s'effrayoient aiſément en voyant du feu. *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes ; Amſterdam, 1711, tome VII. — Voyage de Schouten, page 32.*

(n) L'éléphant craint ſur-tout le feu, d'où vient que depuis qu'on ſe ſert d'armes à feu dans les armées, les éléphans n'y ſervent preſque plus de rien ; véritablement il s'en trouve quelques-uns de ſi braves, qu'on amène de l'île de Ceylan, qui ne ſont pas ſi peureux, mais

raſſans, plus dangereux qu'utiles dans nos combats. Les rois des Indes font encore armer des éléphans en guerre, mais c'eſt plutôt pour la repréſentation, que pour l'effet: ils en tirent cependant l'utilité qu'on tire de tous les militaires, qui eſt d'aſſervir leurs ſemblables, ils s'en ſervent pour dompter les éléphans ſauvages. Le plus puiſſant des Monarques de l'Inde, n'a pas aujourd'hui deux cents éléphans de guerre *(o)*, ils en ont beaucoup d'autres pour le ſervice & pour porter les grandes cages de treillage, dans leſquelles ils font voyager leurs femmes; c'eſt une monture très-ſûre, car l'éléphant ne bronche jamais, mais elle n'eſt pas douce, & il faut du temps pour s'accoutumer au mouvement bruſque & au balancement continuel de ſon pas; la meilleure place eſt ſur le cou, les ſecouſſes y ſont moins dures que ſur les épaules, le dos ou la croupe; mais dès qu'il s'agit de quelque expédition de chaſſe ou de guerre, chaque éléphant eſt

---

encore n'eſt-ce qu'après les avoir accoutumés en leur tirant tous les jours des mouſquets & leur jetant des pétards de papier entre les jambes. *Voyage de Fr. Bernier; Amſterd. 1710, tome II, page 65.*

(o) Il y a peu de gens aux Indes qui aient des éléphans, les grands Seigneurs même n'en ont pas un grand nombre, & le Grand-Mogol n'en entretient pas plus de cinq cents pour ſa maiſon, tant pour porter ſes femmes dans leurs *micdembers* à treillis, qui ſont des manières de cages, que pour les bagages, & l'on m'a aſſuré qu'il n'en a pas plus de deux cents pour la guerre, dont on emploie une partie à porter les petites pièces d'artillerie ſur leurs affûts. *Relation d'un Voyage, par Thevenot, tome III, page 132.*

toujours monté de pluſieurs hommes *(p)*. Le conducteur ſe met à califourchon ſur le cou, les chaſſeurs ou les combattans ſont aſſis ou debout ſur les autres parties du corps.

Dans les pays heureux où notre canon & nos arts meurtriers ne ſont qu'imparfaitement connus, on combat encore avec des éléphans *(q)*; à Cochin & dans le reſte du Malabar *(r)* on ne ſe ſert point de chevaux, & tous ceux qui ne combattent pas à pied ſont montés ſur des

---

(p) De tous les animaux ce ſont ceux qui rendent plus de ſervice à la guerre, car on place fort commodément ſur eux quatre hommes, qui peuvent aiſément ſe ſervir de mouſquet, de l'arc & de la lance. *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes de Hollande. Second Voyage de Vander Hagen, tome II, page 53.*

(q) Lorſque les éléphans ſont menés à la guerre, ils ſervent à deux diverſes fonctions, car on les charge ou d'une petite tour de bois, du ſommet de laquelle quelques ſoldats combattent, ou l'on attache des épées à leur trompe avec des chaînes de fer, & on les lâche ainſi contre l'armée ennemie, qu'ils aſſaillent généreuſement & qu'ils mettroient indubitablement en pièces, ſi on ne les repouſſoit avec des lances qui jettent le feu; parce que comme l'on ſait que les élépbans ſont épouvantés par le feu, l'on en apprête d'artificiel au bout des lances pour les mettre en fuite. *Voyage d'Orient, par le P. Philippe, page 367.*

(r) On ne ſe ſert point à Cochin, non plus que dans le reſte du Malabar, de cavalerie pour la guerre; ceux qui doivent combattre autrement qu'à pied ſont montés ſur des éléphans, dont il y a quantité dans les montagnes, & ces éléphans de montagne ſont les plus grands des Indes. *Relation d'un Voyage, par Thevenot, tome III, page 261.*

éléphans.

éléphans. Il en eſt à peu-près de même au Tonquin *(ſ)*, à Siam *(t)*, à Pégu où le Roi & tous les grands Seigneurs ne ſont jamais montés que ſur des éléphans : les jours de fêtes, ils ſont précédés & ſuivis d'un nombreux cortége de ces animaux pompeuſement parés de plaques de métal brillantes, & couverts des plus riches étoffes. On environne leur ivoire d'anneaux d'or & d'argent *(u)*, on leur peint les oreilles & les joues, on les couronne

(ſ) Dans le royaume de Tonquin, les Dames de condition montent ordinairement ſur des éléphans, qui ſont extrêmement hauts & gros, & qui portent, ſans aucun danger, une tour avec ſix hommes dedans, & un autre homme ſur leur cou, qui les conduit. *Il Genio vagante del comte Aurelio degli anzi; in Parma, 1691, tom. I, pag. 282.*

(t) Voyez le Journal du Voyage de l'abbé de Choiſy; *Amſterd. 1687, page 242.*

(u) Nous avons vu des éléphans qui ont les dents d'une beauté & d'une grandeur admirables; elles ſortent à quelques-uns plus de quatre pieds hors de la bouche, & ſont garnies d'eſpace en eſpace de cercles d'or, d'argent & de cuivre. *Premier voyage du P. Tachard, page 273.* — Les Princes font conſiſter leur grandeur & leur pouvoir à nourrir beaucoup d'éléphans, ce qui leur eſt d'une grande dépenſe. Le Grand-Mogol en a pluſieurs milliers. Le roi de Maduré, le ſeigneur de Narzingue & de Biſnagar, le roi des Naires & celui de Manſul en ont pluſieurs centaines, qu'ils diſtinguent en trois claſſes; les plus grands ſont pour le ſervice immédiat du Prince : leur harnois eſt très-riche; on les couvre de draps travaillés en or & couverts de perles, leurs dents ſont ornées d'or très-fin & d'argent, & quelquefois on les couvre de diamans; ceux d'une taille moyenne ſont pour la guerre, & les petits pour l'uſage & le ſervice ordinaire. *Voyage du P. Vincent Marie de S.te Catherine de Sienne, cap. 11.* (Cet article a été traduit de l'Italien, par M. le marquis de Montmirail).

de guirlandes, on leur attache des ſonnettes ; ils ſemblent ſe complaire à la parure, & plus on leur met d'ornemens plus ils ſont careſſans & joyeux. Au reſte, l'Inde méridionale eſt le ſeul pays où les éléphans ſoient policés à ce point : en Afrique on ſait à peine les dompter *(x)*. Les Aſiatiques, très-anciennement civiliſés, ſe ſont fait une eſpèce d'art de l'éducation de l'éléphant & l'ont inſtruit & modifié ſelon leurs mœurs. Mais de tous les Africains les ſeuls Carthaginois ont autrefois dreſſé des éléphans pour la guerre, parce que dans le temps de la ſplendeur de leur république, ils étoient peut-être encore plus civiliſés que les Orientaux. Aujourd'hui il n'y a point d'éléphans ſauvages dans toute la partie de l'Afrique, qui eſt en deçà du mont Atlas : il y en a même peu au-delà de ces montagnes juſqu'au fleuve du Sénégal *(y)*; mais il s'en trouve déjà beau-

(x) Les habitans du Congo n'ont pas l'art de dompter les éléphans : ils ſont fort méchans, & prennent les crocodiles avec leur trompe & les jettent au loin. *Il Genio vag. del comte Aurelio, tom. II, p. 473.*

(y) Les éléphans, dont je voyois tous les jours un grand nombre ſe répandre ſur les bords du fleuve Sénégal, ne m'étonnoient plus. Le 5 novembre je me promenois dans les bois qui ſont vis-à-vis le village de Dagana, j'aperçus quantité de leurs traces toutes fraîches ; je les ſuivis conſtamment pendant près de deux lieues, & enfin je découvris cinq de ces animaux, dont trois ſe vautroient couchés dans leur fouil, à la manière des cochons, & le quatrième étoit debout avec ſon petit, mangeant les extrémités des branches d'un acacie qu'il venoit de rompre : je jugeai par comparaiſon de la hauteur de l'arbre contre lequel étoit cet éléphant, qu'il avoit au moins onze à douze

coup au Sénégal même, en Guinée *(z)*, au Congo *(a)*, à la côte des Dents *(b)*, au pays d'Ante *(c)*, d'Acra,

---

pieds depuis la plante des pieds jusqu'à la croupe; ses défenses sortoient de la longueur de près de trois pieds. Quoique ma présence ne les eût pas émus, je pensai qu'il étoit à propos de me retirer: en poursuivant ma route je rencontrai des impressions bien marquées de leurs pas, que je mesurai, elles avoient près d'un pied & demi de diamètre; leur fiente, qui ressembloit à celle du cheval, formoit des boules de sept à huit pouces d'épaisseur. *Voyage au Sénégal, par M. Adanson; Paris, 1757, page 75.* — Voyez aussi le *Voyage de le Maire, pages 97 & 98.*

(z) Voyez le Voyage de Guinée, par G. Bosman; *Utrecht, 1705, page 243.*

(a) Dans la province de Pamba, qui est au royaume de Congo, on trouve beaucoup d'éléphans, à cause de la grande quantité de forêts & de rivières dont le pays est plein. *Voyages de Fr. Drack; Paris, 1641, page 104.* Voyez aussi dans le Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, le *Voyage de Van-der Broeck, tome IV, page 319.* Voyez aussi *Il Genio vagante del comte Aurelio, tom. II, pag. 473 & suiv.*

(b) Le premier pays où l'on trouve le plus souvent des éléphans, c'est cet endroit de la côte que l'on appelle en Flamand *Tand-kust*, ou *Côte des dents*, à cause de la grande quantité des dents d'éléphans qu'on y trafique; ensuite vers la côte d'Or & dans les pays d'Awiné, de Jaumoré, d'Éguira, d'Abocroé, d'Ancober & d'Axim, où l'on en tue chaque jour un grand nombre; & plus un pays est désert & inhabité, plus y rencontre-t-on d'éléphans & d'autres animaux sauvages. *Voyage de Guinée, par Guillaume Bosman, page 244.*

(c) Le pays d'Ante abonde aussi en éléphans, puisque non-seulement on en tue quantité dans la terre-ferme, mais qu'ils viennent presque tous les jours sur les bords de la mer & sous nos forts, d'où nos gens peuvent les voir, & y font de grands ravages; depuis le pays

de Benin & dans toutes les autres terres du ſud de l'Afrique *(d)*, juſqu'à celles qui ſont terminées par le cap de Bonne-eſpérance; à l'exception de quelques provinces très-peuplées, telles que Fida *(e)*, Ardra, &c. On en trouve de même en Abiſſinie *(f)*, en Éthiopie *(g)*,

---

d'Ante juſqu'à celui d'Acra, on n'en trouve pas tant que dans les lieux ci-deſſus nommés, parce que ces pays, entre Ante & Acra, ont été depuis long-temps paſſablement bien peuplés, excepté celui de Fetu, qui depuis cinq ou ſix ans a été preſque déſert, ce qui fait qu'on y voit beaucoup plus de ces bêtes qu'auparavant. Du côté d'Acra on en tue toutes les années un grand nombre, parce que dans ces quartiers-là il y a bien du pays déſert & inhabité.... Dans le pays de Benin, comme auſſi à Rio de Calbari, Camerones & dans pluſieurs autres pays & rivières d'alentour, il y a une ſi grande quantité de ces animaux, qu'on a peine à s'imaginer comment les habitans peuvent ou oſent y demeurer. *Voyage de Guinée, par Guillaume Boſman, page 246.*

(d) Au-deſſous de la baie de S.te Hélène le pays eſt partagé en deux parties par la rivière des Éléphans, qui a été ainſi appelée parce que ces animaux, qui aiment les courans, ſe trouvent en grande quantité ſur ſes bords. *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe; Amſt. 1741, tome I, page 114; & tome III, page 12.*

(e) Il n'y a pas d'éléphans à Ardra ni à Fida, quoique de mon temps on y en ait tué un; mais les Nègres avouèrent que cela n'étoit point arrivé dans l'eſpace de ſoixante ans, ainſi je crois que s'y étant égaré, il pouvoit y être venu d'ailleurs. *Voyage de Guinée, par Boſman, page 245.*

(f) Voyez le voyage hiſtorique d'Abiſſinie, du P. Lobo, *tome I, page 57*, où il dit qu'on trouve dans l'Abiſſinie de grandes troupes d'éléphans.

(g) Les Éthiopiens ont des éléphans dans leur pays, bien plus petits à la vérité que ceux des Indes, & dont les dents même ſont plus

en Nigritie *(h)*, ſur les côtes orientales de l'Afrique & dans l'intérieur des terres de toute cette partie du monde. Il y en a auſſi dans les grandes îles de l'Inde & de l'Afrique, comme à Madagaſcar *(i)*, à Java *(k)*, & juſques aux Philippines *(l)*.

---

creuſes & les moins eſtimées; mais ils ne laiſſent pas que d'en faire un très-grand trafic. *Voyage de Paul Lucas; Rouen, 1719, tome III, page 186.* — On voit beaucoup d'éléphans en Éthiopie & dans les États du Prête-Jan derrière l'île Moſambique, où les Cafres ou Noirs en tuent ſouvent pour en vendre les dents. *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome I, page 413.* Voyez auſſi *l'Afrique de Marmol, tome I, page 58.*

(h) Elephas magnâ copiâ in ſilvis Nigritarum regionis invenitur. Solent magno numero confertim incedere, &c. Leonis Afric. Deſcript. Africæ; Lugd. Bat. 1632, tom. II, pag. 744 & 745.

(i) Dans l'île de Madagaſcar, ſe trouvent tant d'éléphans, qu'on n'eſtime contrée du monde en produire davantage; au moyen de quoi s'y fait grand trafic de marchandiſe d'ivoire, comme ſemblablement en une autre île voiſine appelée *Cuzibet;* & par le jugement des marchands ne ſe retire pas du reſte du monde ſi grande quantité de dents d'éléphans (qui eſt le vrai ivoire) que l'on en trouve en ces deux îles. *Deſcript. de l'Inde orient. par Marc Paul; Paris, 1556, liv. III, chap. XXXIX, pag. 114.*

(k) Les animaux qui ſe ttouvent dans l'île de Java, ſont 1.° des éléphans qu'on apprivoiſe & qu'on loue enſuite pour travailler. *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome I, page 411.* —A Tuban les Hollandois virent les éléphans du roi de Java, qui ſont chacun ſous un petit toit particulier, ſoutenu par quatre piliers au milieu; & dans le milieu de l'eſpace, qui eſt ſous ce toit, il y a un grand pieu auquel l'éléphant eſt attaché par une chaîne. *Idem, tome I, page 526.*

(l) L'île de Mandanar eſt la ſeule des Philippines, qui ait des

Après avoir conféré les témoignages des Hiſtoriens & des Voyageurs, il nous a paru que les éléphans ſont actuellement plus nombreux, plus fréquens en Afrique qu'en Aſie ; ils y ſont auſſi moins défians, moins ſauvages, moins retirés dans les ſolitudes ; il ſemble qu'ils connoiſſent l'impéritie & le peu de puiſſance des hommes auxquels ils ont affaire dans cette partie du monde ; ils viennent tous les jours & ſans aucune crainte juſqu'à leurs habitations *(m)*, ils traitent les Nègres avec cette indifférence naturelle & dédaigneuſe qu'ils ont pour tous les animaux ; ils ne les regardent pas comme des êtres puiſſans, forts & redoutables, mais comme une eſpèce cauteleuſe, qui ne ſait que dreſſer des embûches, qui n'oſe les attaquer en face & qui ignore l'art de les réduire en ſervitude. C'eſt en effet par cet art connu de tout temps des Orientaux, que ces animaux ont été réduits à un moindre nombre ; les éléphans ſauvages, qu'ils rendent domeſtiques, deviennent par la captivité autant d'eunuques volontaires dans leſquels ſe

éléphans, parce que les Inſulaires ne les apprivoiſent pas comme l'on fait à Siam & à Comboya, ils s'y ſont extrêmement multipliés. *Voyage autour du Monde, par Gemelli Careri ; Paris, 1716, tome V, page 209.*

(m) Les éléphans paſſent ſouvent les nuits dans les villages, & craignent ſi peu les lieux fréquentés, qu'au lieu de ſe détourner quand ils voient les maiſons des Nègres, ils paſſent tout droit, & les renverſent en marchant, comme une coquille de noix. *Voyage de le Maire, page 98.*

tarit chaque jour la ſource des générations ; au lieu qu'en Afrique, où ils ſont tous libres, l'eſpèce ſe ſoutient & pourroit même augmenter en perdant davantage, parce que tous les individus travaillent conſtamment à ſa réparation. Je ne vois pas qu'on puiſſe attribuer à une autre cauſe cette différence de nombre dans l'eſpèce ; car en conſidérant les autres effets, il paroît que le climat de l'Inde meridionale & de l'Afrique orientale eſt la vraie patrie, le pays naturel & le ſéjour le plus convenable à l'éléphant ; il y eſt beaucoup plus grand, beaucoup plus fort qu'en Guinée & dans toutes les autres parties de l'Afrique occidentale ; l'Inde méridionale & l'Afrique orientale ſont donc les contrées dont la terre & le ciel lui conviennent le mieux ; & en effet, il craint l'exceſſive chaleur, il n'habite jamais dans les ſables brûlans, & il ne ſe trouve en grand nombre dans le pays des Nègres, que le long des rivières & non dans les terres élevées ; au lieu qu'aux Indes, les plus puiſſans, les plus courageux de l'eſpèce & dont les armes ſont les plus fortes & les plus grandes, s'appellent *Éléphans* de montagne & habitent en effet les hauteurs où l'air étant plus tempéré, les eaux moins impures, les alimens plus ſains, leur nature arrive à ſon plein développement & acquiert toute ſon étendue, toute ſa perfection.

En général, les éléphans d'Aſie l'emportent par la taille, par la force, &c. ſur ceux de l'Afrique, & en particulier ceux de Ceylan, ſont encore ſupérieurs à

tous ceux de l'Aſie, non par la grandeur, mais par le courage & par l'intelligence : probablement ils ne doivent ces qualités qu'à leur éducation plus perfectionnée à Ceylan qu'ailleurs ; mais tous les Voyageurs *(n)* ont célébré les éléphans de cette île, où comme l'on ſait le terrein eſt grouppé par montagnes, qui vont en s'élevant à meſure qu'on avance vers le centre, & où la chaleur, quoique très-grande, n'eſt pas auſſi exceſſive qu'au Sénégal, en Guinée & dans toutes les autres parties occidentales de l'Afrique. Les Anciens qui ne connoiſſoient de cette partie du monde, que les terres ſituées entre le mont Atlas & la Méditerranée, avoient remarqué que les éléphans de la Libye étoient bien plus petits *(o)* que ceux des Indes ; il n'y en a plus aujourd'hui dans cette partie de l'Afrique, & cela prouve encore, comme nous l'avons

---

(n) Les éléphans de Ceylan ſont préférés à tous les autres, parce qu'ils ſont plus courageux.... Les Indiens diſent que tous les autres éléphans les reſpectent. *Relation d'un voyage, par Thevenot, page 261.* — Les éléphans de Ceylan ſont plus braves que les autres. *Voyage de Bernier, tome II, page 65.* — Les meilleurs éléphans & les plus intelligens qui ſoient au monde, ſont dans l'île de Ceylan. *Recueil des voyages, tome I, page 413 ; tome II, page 256 ; tome IV, page 363.* — Il y a quantité d'éléphans à Ceylan, qui ſont & plus généreux & plus nobles qu'aucuns des autres... Tous les autres éléphans révèrent les éléphans de Ceylan, &c. *Voyage d'Orient du P. Philippe, pages 130 & 367.*

(o) Indicum (elephantum) Afri pavent, nec contueri audent; nam & major Indicis magnitudo eſt. Plin. Hiſt. nat. lib. VIII, cap. 9.

dit,

dit à l'article du Lion, que les hommes y ſont plus nombreux de nos jours qu'ils ne l'étoient dans le ſiècle de Carthage. Les éléphans ſe ſont retirés à meſure que les hommes les ont inquiétés; mais en voyageant ſous le ciel de l'Afrique, ils n'ont pas changé de nature; car ceux du Sénégal, de la Guinée, &c. ſont, comme l'étoient ceux de la Libye, beaucoup plus petits que ceux des grandes Indes.

La force de ces animaux eſt proportionnelle à leur grandeur; les éléphans des Indes portent aiſément trois ou quatre milliers *(p)*, les plus petits, c'eſt-à-dire, ceux d'Afrique enlèvent librement un poids de deux cents livres *(q)* avec leur trompe & le placent eux-mêmes ſur leurs épaules; ils prennent dans cette trompe une grande quantité d'eau qu'ils rejettent en haut ou à la ronde, à une ou deux toiſes de diſtance; ils peuvent porter plus d'un millier peſant ſur leurs défenſes; la trompe leur ſert à caſſer les branches des arbres, & les défenſes à arracher les arbres mêmes. On peut encore juger de leur force par la vîteſſe de leur mouvement, comparée

(p) Un éléphant peut porter quarante mans, à quatre-vingts livres le man. *Relation d'un Voyage, par Thevenot, page 261.*

(q) L'éléphant lève un poids de deux cents livres avec ſa trompe, & le charge ſur ſes épaules.... Il prend dans ſa trompe cent cinquante livres d'eau, qu'il jette en haut à la hauteur d'une pique. *L'Afrique de Marmol, tome I, page 58.*

à la maſſe de leur corps, ils ſont au pas ordinaire à peu près autant de chemin qu'un cheval en fait au petit trot & autant qu'un cheval au galop lorſqu'ils courent, ce qui dans l'état de liberté ne leur arrive guère que quand ils ſont animés de colère ou pouſſés par la crainte. On mène ordinairement au pas les éléphans domeſtiques, ils ſont aiſément & ſans fatigue quinze ou vingt lieues par jour, & quand on veut les preſſer *(r)*, ils peuvent en faire juſqu'à trente-cinq ou quarante. On les entend marcher de très-loin & l'on peut auſſi les ſuivre de très-près à la piſte, car les traces qu'ils laiſſent ſur la terre ne ſont pas équivoques, & dans les terreins où le pied marque, elles ont quinze ou dix-huit pouces de diamètre.

Un éléphant domeſtique rend peut-être à ſon maître plus de ſervice que cinq ou ſix chevaux *(ſ)*, mais il lui faut du ſoin & une nourriture abondante & choiſie; il coûte environ quatre francs ou cent ſous par jour à

(r) Lorſqu'on preſſe l'éléphant, il fera bien en un jour le chemin de ſix journées. *L'Afrique de Marmol, tome I, page 58.*

(ſ) Le prix des éléphans eſt plus conſidérable qu'on ne pourroit l'imaginer; on en a vu vendre depuis mille pagodes d'or juſqu'à quinze mille roupies, c'eſt-à-dire, depuis neuf à dix mille livres juſqu'à trente-ſix mille livres. *Notes de M. de Buffy.* — On vend un éléphant ſelon ſa taille.... Un éléphant de Ceylan vaut du moins huit mille *pardaons*, & quand il eſt fort grand on le vend juſqu'à douze & même juſqu'à quinze mille pardaons. *Hiſtoire de l'île de Ceylan, par Ribeyro; Trévoux, 1701, page 144.*

nourrir *(t)*. On lui donne ordinairement du riz crud ou cuit, mêlé avec de l'eau, & on prétend qu'il faut cent livres de riz par jour, pour qu'il s'entretienne dans ſa pleine vigueur; on lui donne auſſi de l'herbe pour le rafraîchir, car il eſt ſujet à s'échauffer, & il faut le mener à l'eau & le laiſſer baigner deux ou trois fois par jour. Il apprend aiſément à ſe laver lui-même; il prend de l'eau dans ſa trompe, il la porte à ſa bouche pour boire, & enſuite en retournant ſa trompe, il en laiſſe couler le reſte à flot ſur toutes les parties de ſon corps. Pour donner une idée des ſervices qu'il peut rendre, il ſuffira de dire que tous les tonneaux, ſacs, paquets qui ſe tranſportent d'un lieu à un autre dans les Indes, ſont voiturés par des éléphans; qu'ils peuvent porter des fardeaux ſur leur corps, ſur leur cou, ſur leurs défenſes, & même avec leur gueule, en leur préſentant le bout d'une corde qu'ils ſerrent avec les dents; que joignant l'intelligence à la force, ils ne caſſent ni n'endommagent rien de ce

(t) Les éléphans coûtent chacun environ une demi-piſtole par jour à nourrir. *Relation d'un voyage, par Thevenot, page 261.* — Ceux qui ſont privés ſont fort délicats en leur vivre, & leur faut bailler du riz bien cuit & accommodé avec du beurre & du ſucre, qu'on leur donne par groſſes pelottes, & leur faut bien cent livres de riz par chaque jour, outre qu'il leur faut bailler des feuilles d'arbres, principalement de figuier d'Inde, que nous appelons *Bananes*, & les Turcs *Plantenes*, pour les rafraîchir. *Voyage de Pyrard, tome II, page 367.* — Voyez auſſi les *Voyages de la Boullaye-le-Gouz; Paris, 1657, page 250*; & le *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome I, page 473.*

qu'on leur confie; qu'ils font tourner & paſſer ces paquets du bord des eaux dans un bateau ſans les laiſſer mouiller, les poſant doucement & les arrangeant où l'on veut les placer; que quand ils les ont dépoſés dans l'endroit qu'on leur montre, ils eſſaient avec leur trompe s'ils ſont bien ſitués, & que quand c'eſt un tonneau qui roule, ils vont d'eux-mêmes chercher des pierres pour le caler & l'établir ſolidement, &c.

Lorſque l'éléphant eſt bien ſoigné, il vit long-temps, quoiqu'en captivité, & l'on doit préſumer que dans l'état de liberté ſa vie eſt encore plus longue. Quelques Auteurs ont écrit qu'il vivoit quatre ou cinq cents ans *(u)*, d'autres deux ou trois cents *(x)*, & d'autres enfin cent vingt, cent trente ou cent cinquante ans *(y)*. Je crois que

---

(u) Onéſime, au rapport de Strabon *(lib. XV)* aſſure que les éléphans vivent juſqu'à cinq cents ans. — Philoſtrate *(Vit. Appol. lib. XVI)* rapporte que l'éléphant Ajax, qui avoit combattu pour Porus contre Alexandre, vivoit encore quatre cents ans après. — Juba, roi de Mauritanie, a auſſi écrit qu'il en avoit pris un dans le mont Atlas qui s'étoit pareillement trouvé dans un combat quatre cents ans auparavant.

(x) Elephantem alii annos ducentos vivere aiunt, alii trecentos. Ariſtot. Hiſt. animal. lib. VIII, cap. IX. — *Elephas ut longiſſimum annos circiter ducentos vivit.* Arian. in Indicis. — Je vis un petit éléphant blanc qu'on deſtine pour être le ſucceſſeur de celui qui eſt dans le palais, & qu'on dit avoir près de trois cents ans. *Premier voyage de Siam du P. Tachard, page 273.*

(y) Les éléphans croiſſent juſqu'à la moitié de leur âge, & vivent ordinairement cent cinquante ans. *Voyage de Drack autour du Monde,*

le terme moyen eſt le vrai, & que ſi l'on s'eſt aſſuré que des éléphans captifs vivent cent vingt ou cent trente ans, ceux qui ſont libres & qui jouiſſent de toutes les aiſances de la vie & de tous les droits de la Nature, doivent vivre au moins deux cents ans; de même ſi la durée de la geſtation eſt de deux ans, & s'il leur faut trente ans pour prendre tout leur accroiſſement, on peut encore être aſſuré que leur vie s'étend au moins au terme que nous venons d'indiquer. Au reſte, la captivité abrège moins leur vie que la diſconvenance du climat; quelque ſoin qu'on en prenne, l'éléphant ne vit pas long-temps dans les pays tempérés & encore moins dans les climats froids; celui que le roi de Portugal envoya à Louis XIV en 1668 *(z)*, & qui n'avoit alors que quatre ans, mourut à dix-ſept ans, au mois de janvier 1681, & ne ſubſiſta que treize ans dans la Ménagerie de Verſailles, où

page 104. — Les éléphans portent deux ans, & peuvent vivre juſqu'à cent cinquante ans. *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome VII, page 31,* — Nonobſtant toutes les recherches que j'ai faites avec aſſez de ſoin, je n'ai jamais pu ſavoir bien exactement combien l'éléphant vivoit; & voici toutes les lumières qu'on peut tirer de ceux qui gouvernent ces animaux: ils ne ſavent vous dire autre choſe ſinon que tel éléphant a été entre les mains de leur père, de leur aïeul & de leur biſaïeul; & ſupputant le temps que ces gens-là ont vécu, il ſe trouve quelquefois qu'il monte à cent vingt ou cent trente ans. *Voyage de Tavernier; Rouen, 1713, tome III, pages 242 & 243.*

(z) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux; *Partie III, pages 101 & 127.*

cependant il étoit traité ſoigneuſement & nourri largement; on lui donnoit tous les jours quatre-vingts livres de pain, douze pintes de vin & deux ſeaux de potage, où il entroit encore quatre ou cinq livres de pain, & de deux jours l'un, au lieu de potage, deux ſeaux de riz cuit dans l'eau, ſans compter ce qui lui étoit donné par ceux qui le viſitoient; il avoit encore tous les jours une gerbe de blé pour s'amuſer, car après avoir mangé le grain des épis, il faiſoit des poignées de la paille, & il s'en ſervoit pour chaſſer les mouches; il prenoit plaiſir à la rompre par petits morceaux, ce qu'il faiſoit fort adroitement avec ſa trompe, & comme on le menoit promener preſque tous les jours, il arrachoit de l'herbe & la mangeoit. L'éléphant qui étoit dernièrement à Naples, où comme l'on ſait, la chaleur eſt plus grande qu'à Paris, n'y a cependant vécu qu'un petit nombre d'années : ceux qu'on a tranſportés vivans juſqu'à Péterſbourg périſſent ſucceſſivement, malgré l'abri, les couvertures, les poêles; ainſi l'on peut aſſurer que cet animal ne peut ſubſiſter de lui-même nulle part en Europe, & encore moins s'y multiplier. Mais je ſuis étonné que les Portugais qui ont connu, pour ainſi dire, les premiers le prix & l'utilité de ces animaux dans les Indes orientales, n'en aient pas tranſporté dans le climat chaud du Breſil où peut-être, en les laiſſant libres, ils auroient peuplé. La couleur ordinaire des éléphans eſt d'un gris-cendré ou noirâtre; les blancs, comme nous

l'avons dit, ſont extrêmement rares *(a)*, & on cite ceux qu'on a vus en différens temps dans quelques endroits des Indes, où il s'en trouve auſſi quelques-uns qui ſont roux, & ces éléphans blancs & rouges *(b)* ſont très-eſtimés; au reſte ces variétés ſont ſi rares qu'on ne doit

(a) Quelques perſonnes, qui ont demeuré long-temps à Pondicheri, nous ont paru douter qu'il exiſte des éléphans blancs & rouges; ils aſſurent qu'il n'y en a jamais eu que de noirs, du moins dans cette partie de l'Inde : il eſt vrai, diſent-ils, que ſi l'on eſt un certain temps ſans les laver, la pouſſière qui s'attache à leur peau huileuſe & exactement raſe, les fait paroître d'un gris-ſale, mais en ſortant de l'eau ils ſont noirs comme du jai. Je crois en effet que le noir eſt la couleur naturelle des éléphans, & qu'il ne ſe trouve que des éléphans noirs dans les parties de l'Inde que ces perſonnes ont été à portée de parcourir; mais il me paroît en même temps qu'on ne peut douter qu'à Ceylan, à Siam, à Pégu, à Cambaie, &c. il ne ſe trouve par haſard quelques éléphans blancs & rouges. On peut citer pour témoins oculaires le chevalier de Chaumont, l'abbé de Choiſy, le P. Tachard, Van-der Hagen, Jooſt Schuten, Thevenot, Ogilby & d'autres Voyageurs moins connus. Hortenfels, qui, comme l'on ſait, a raſſemblé dans ſon *Elephantogrophia* une grande quantité de faits tirés de différentes Relations, aſſure que l'éléphant blanc a non-ſeulement la peau blanche, mais auſſi le poil de la queue blanc : on peut encore ajouter à tous ces témoignages l'autorité des Anciens. Elien *(lib. III, cap. XLVI)* parle d'un petit éléphant blanc aux Indes, & paroît indiquer que la mère étoit noire. Cette variété dans la couleur des éléphans, quoique rare, eſt donc certaine & même très-ancienne, & elle n'eſt peut-être venue que de leur domeſticité, qui dans les Indes eſt auſſi très-ancienne.

(b) Dans les cérémonies, le roi de Pégu fait mener deux éléphans rouges enharnachés d'étoffes d'or & de ſoie, puis les quatre éléphans

pas les regarder comme ſubſiſtantes par des races diſtinctes dans l'eſpèce, mais plutôt comme des qualités accidentelles & purement individuelles; car s'il en étoit autrement, on connoîtroit le pays des éléphans blancs, celui des rouges & celui des noirs, comme l'on connoît les climats des hommes blancs, rouges & noirs.

« On trouve aux Indes des éléphans de trois ſortes (dit » le P. Vincent Marie *(c)* les blancs qui ſont les plus grands, » les plus doux, les plus paiſibles, ſont eſtimés & adorés » par pluſieurs Nations, comme des Dieux; les roux tels » que ceux de Ceylan, quoiqu'ils ſoient les plus petits de » corſage, ſont les plus valeureux, les plus forts, les plus » nerveux, les meilleurs pour la guerre, les autres ſoit » par inclination naturelle, ſoit parce qu'ils reconnoiſſent » en eux quelque choſe de plus excellent, leur portent » un grand reſpect; la troiſième eſpèce eſt celle des noirs qui ſont les plus communs & les moins eſtimés ». Cet Auteur eſt le ſeul qui paroiſſe indiquer, que le climat particulier des éléphans roux ou rouges eſt Ceylan; les autres Voyageurs n'en ſont aucune mention. Il aſſure auſſi que les éléphans de Ceylan ſont plus petits que les autres; Thevenot dit la même choſe dans la relation de

---

blancs avec de ſemblables harnois relevés de pierreries; ceux-ci ont une garniture d'or toute couverte de rubis ſur chaque dent. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome III, page 60.*

(c) Voyage du P. Fr. Vincent-Marie de Sainte Catherine de Sienne, *chap. XI*, traduit de l'Italien par M. le marquis de Montmirail.

ſon

ſon Voyage, *page 260*, mais d'autres diſent ou indiquent le contraire : enfin le P. Vincent Marie eſt encore le ſeul qui ait écrit que les éléphans blancs ſont les plus grands ; le P. Tachard aſſure au contraire, que l'éléphant blanc du roi de Siam étoit aſſez petit quoiqu'il fût très-vieux. Après avoir comparé les témoignages des Voyageurs au ſujet de la grandeur des éléphans dans les différens pays, & réduit les différentes meſures dont ils ſe ſont ſervis, il me paroît que les plus petits éléphans ſont ceux de l'Afrique occidentale & ſeptentrionale, & que les Anciens, qui ne connoiſſoient que cette partie ſeptentrionale de l'Afrique, ont eu raiſon de dire qu'en général les éléphans des Indes étoient beaucoup plus grands que ceux de l'Afrique. Mais dans les terres orientales de cette partie du monde qui étoient inconnues des Anciens, les éléphans ſe ſont trouvés auſſi grands, & peut-être même plus grands qu'aux Indes ; & dans cette dernière région, il paroît que ceux de Siam, de Pégu, &c. l'emportent par la taille ſur ceux de Ceylan, qui cependant, de l'aveu unanime de tous les Voyageurs, ſont les plus courageux & les plus intelligens.

Après avoir indiqué les principaux faits au ſujet de l'eſpèce, examinons en détail les facultés de l'individu, les ſens, les mouvemens, la grandeur, la force, l'adreſſe, l'intelligence, &c. L'éléphant a les yeux très-petits relativement au volume de ſon corps, mais ils ſont brillans & ſpirituels ; & ce qui les diſtingue de ceux de

tous les autres animaux, c'eſt l'expreſſion pathétique du ſentiment & la conduite preſque réfléchie de tous leurs mouvemens *(d)*; il les tourne lentement & avec douceur vers ſon maître, il a pour lui le regard de l'amitié, celui de l'attention lorſqu'il parle, le coup-d'œil de l'intelligence quand il l'a écouté, celui de la pénétration lorſqu'il veut le prévenir; il ſemble réfléchir, délibérer, penſer & ne ſe déterminer qu'après avoir examiné & regardé à pluſieurs fois & ſans précipitation, ſans paſſion, les ſignes auxquels il doit obéir. Les chiens, dont les yeux ont beaucoup d'expreſſion, ſont des animaux trop vifs pour qu'on puiſſe diſtinguer aiſément les nuances ſucceſſives de leurs ſenſations; mais comme l'éléphant eſt naturellement grave & modéré, on lit, pour ainſi dire, dans ſes yeux, dont les mouvemens ſe ſuccèdent lentement *(e)*, l'ordre & la ſuite de ſes affections intérieures.

Il a l'ouïe très-bonne, & cet organe eſt à l'extérieur, comme celui de l'odorat, plus marqué dans l'éléphant que dans aucun autre animal; ſes oreilles ſont très-

(d) Elephantographia Chriſtophori Petri ab Hartenfels; *Erfodiæ, 1715.*

(e) Les yeux de l'éléphant ſont très-petits proportionnellement à la tête & encore plus petits proportionnellement au corps, mais ils ſont très-vifs & éveillés, & il les remue d'une façon qui lui donne toujours l'air penſif & réveur. *Voyage aux Indes orientales du P. Fr. Vincent-Marie de Sainte Catherine de Sienne, &c. Veniſe, 1683, en Italien, in-4.° page 396*, traduit par M. le marquis de Montmirail.

grandes, beaucoup plus longues, même à proportion du corps, que celles de l'âne, & aplaties contre la tête, comme celles de l'homme : elles ſont ordinairement pendantes ; mais il les relève & les remue avec une grande facilité, elles lui ſervent à eſſuyer ſes yeux *(f)*, à les préſerver de l'incommodité de la pouſſière & des mouches. Il ſe délecte au ſon des inſtrumens & paroît aimer la muſique, il apprend aiſément à marquer la meſure, à ſe remuer en cadence & à joindre à propos quelques accens au bruit des tambours & au ſon des trompettes. Son odorat eſt exquis & il aime avec paſſion les parfums de toute eſpèce & ſur-tout les fleurs odorantes ; il les choiſit, il les cueille une à une, il en fait des bouquets & après en avoir ſavouré l'odeur, il les porte à ſa bouche & ſemble les goûter ; la fleur d'orange eſt un de ſes mets les plus délicieux, il dépouille avec ſa trompe un oranger *(g)* de toute ſa verdure & en mange les fruits, les fleurs, les feuilles & juſqu'au jeune bois. Il choiſit dans les prairies les plantes odoriférantes, & dans les bois il préfère les cocotiers, les bananiers, les palmiers, les ſagous ; & comme ces arbres ſont moelleux & tendres, il en mange non-ſeulement

(f) Les oreilles de l'éléphant ſont très-grandes.... Il les remue continuellement avec gravité, & elles défendent ſes yeux de tous les petits animaux nuiſibles. *Idem, ibid.*..... Voyez auſſi les *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, part. III, page 107.*

(g) Voyage de Guinée, par Boſman, *page 243.*

les feuilles & les fruits, mais même les branches, le tronc & les racines, car quand il ne peut arracher ces arbres avec ſa trompe, il les déracine avec ſes défenſes.

A l'égard du ſens du toucher, il ne l'a pour ainſi dire que dans la trompe, mais il eſt auſſi délicat, auſſi diſtinct dans cette eſpèce de main que dans celle de l'homme. Cette trompe compoſée de membranes, de nerfs & de muſcles, eſt en même temps un membre capable de mouvement & un organe de ſentiment; l'animal peut non-ſeulement la remuer, la fléchir, mais il peut la raccourcir, l'alonger, la courber & la tourner en tout ſens; l'extrémité de la trompe eſt terminée par un rebord *(h)* qui s'alonge par le deſſus en forme de doigt, c'eſt par le moyen de ce rebord & de cette eſpèce de doigt que l'éléphant fait tout ce que nous faiſons avec les doigts; il ramaſſe à terre les plus petites pièces de monnoie; il cueille les herbes & les fleurs en les choiſiſſant une à une; il dénoue les cordes, ouvre & ferme les portes en tournant les clés & pouſſant les verroux; il apprend à tracer des caractères réguliers avec un inſtrument auſſi petit qu'une plume *(i)*. On ne peut même diſconvenir que cette

(h) Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, *partie III, pages 108 & 140.*

(i) Mutianus ter Conſul auctor eſt, aliquem ex his & litterarum ductus Græcarum didiciſſe, ſolitumque præſcribere ejus linguæ verbis : Ipſe ego hæc ſcripſi; &c. Plin. Hiſt. nat. lib. VIII, cap. III. — *Ego verò ipſe*

main de l'éléphant n'ait pluſieurs avantages ſur la nôtre: elle eſt d'abord, comme on vient de le voir, également flexible & tout auſſi adroite pour ſaiſir, palper en gros & toucher en détail. Toutes ces opérations ſe font par le moyen de l'appendice en manière de doigt ſitué à la partie ſupérieure du rebord qui environne l'extrémité de la trompe, & laiſſe dans le milieu une concavité faite en forme de taſſe, au fond de laquelle ſe trouvent les deux orifices des conduits communs de l'odorat & de la reſpiration. L'éléphant a donc le nez dans la main, & il eſt le maître de joindre la puiſſance de ſes poumons à l'action de ſes doigts, & d'attirer par une forte ſuccion les liquides, ou d'enlever des corps ſolides très-peſans en appliquant à leur ſurface le rebord de ſa trompe, & faiſant un vide au-dedans par aſpiration.

La délicateſſe du toucher, la fineſſe de l'odorat, la facilité du mouvement & la puiſſance de ſuccion ſe trouvent donc à l'extrémité du nez de l'éléphant. De tous les inſtrumens dont la Nature a ſi libéralement muni ſes productions chéries, la trompe eſt peut-être le plus complet & le plus admirable; c'eſt non-ſeulement un inſtrument organique, mais un triple ſens, dont

---

elephantum in tabulâ litteras Latinas promuſcide atque ordine ſcribentem vidi : verùmtamen docentis manus ſubjiciebatur ad litterarum ductum & figuram eum inſtituens; dejectis autem & intentis oculis erat cùm ſcriberet; doctos & litterarum gnaros animantium oculos eſſe dixiſſes. Ælian. de nat. animal. lib. II, cap. 11.

les fonctions réunies & combinées, ſont en même temps la cauſe, & produiſent les effets de cette intelligence & de ces facultés, qui diſtinguent l'éléphant & l'élèvent au-deſſus de tous les animaux. Il eſt moins ſujet qu'aucun autre aux erreurs du ſens de la vue, parce qu'il les rectifie promptement par le ſens du toucher, & que ſe ſervant de ſa trompe comme d'un long bras pour toucher les corps au loin, il prend, comme nous, des idées nettes de la diſtance par ce moyen; au lieu que les autres animaux (à l'exception du ſinge & de quelques autres, qui ont des eſpèces de bras & de mains) ne peuvent acquérir ces mêmes idées qu'en parcourant l'eſpace avec leur corps. Le toucher eſt de tous les ſens celui qui eſt le plus relatif à la connoiſſance; la délicateſſe du toucher donne l'idée de la ſubſtance des corps, la flexibilité dans les parties de cet organe donne l'idée de leur forme extérieure, la puiſſance de ſuccion celle de leur peſanteur, l'odorat celle de leurs qualités, & la longueur du bras celle de leur diſtance : ainſi par un ſeul & même membre, & pour ainſi dire, par un acte unique ou ſimultané, l'éléphant ſent, aperçoit & juge pluſieurs choſes à la fois; or une ſenſation multiple équivaut en quelque ſorte à la réflexion : donc quoique cet animal ſoit, ainſi que tous les autres, privé de la puiſſance de réfléchir; comme ſes ſenſations ſe trouvent combinées dans l'organe même, qu'elles ſont contemporaines, & pour ainſi dire indiviſes

les unes avec les autres, il n'eſt pas étonnant qu'il ait de lui-même des eſpèces d'idées & qu'il acquière en peu de temps celles qu'on veut lui tranſmettre. La réminiſcenſe doit être ici plus parfaite que dans aucune autre eſpèce d'animal, car la mémoire tient beaucoup aux circonſtances des actes, & toute ſenſation iſolée, quoique très-vive, ne laiſſe aucune trace diſtincte ni durable; mais pluſieurs ſenſations combinées & contemporaines ſont des impreſſions profondes & des empreintes étendues; en ſorte que ſi l'éléphant ne peut ſe rappeler une idée par le ſeul toucher, les ſenſations voiſines & acceſſoires de l'odorat & de la force de ſuccion, qui ont agi en même temps que le toucher, lui aident à s'en rappeler le ſouvenir; dans nous-mêmes la meilleure manière de rendre la mémoire fidèle, eſt de ſe ſervir ſucceſſivement de tous nos ſens pour conſidérer un objet, & c'eſt faute de cet uſage combiné des ſens que l'homme oublie plus de choſes qu'il n'en retient.

Au reſte, quoique l'éléphant ait plus de mémoire & plus d'intelligence qu'aucun des animaux, il a cependant le cerveau *(k)* plus petit que la plupart d'entr'eux, relativement au volume de ſon corps; ce que je ne rapporte que comme une preuve particulière, que le cerveau n'eſt point le ſiége des ſenſations, le *ſenſorium* commun, lequel réſide au contraire dans les nerfs des

(k) Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, *partie III, pages 135 & 136.*

ſens & dans les membranes de la tête ; auſſi les nerfs qui s'étendent dans la trompe de l'éléphant, ſont en ſi grande quantité qu'ils équivalent pour le nombre à tous ceux qui ſe diſtribuent dans le reſte du corps. C'eſt donc en vertu de cette combinaiſon ſingulière des ſens & de ces facultés uniques de la trompe, que cet animal eſt ſupérieur aux autres par l'intelligence, malgré l'énormité de ſa maſſe, malgré la diſproportion de ſa forme ; car l'éléphant eſt en même temps un miracle d'intelligence & un monſtre de matière : le corps très-épais & ſans aucune ſoupleſſe, le cou court & preſque inflexible, la tête petite & difforme, les oreilles exceſſives & le nez encore beaucoup plus exceſſif, les yeux trop petits, ainſi que la gueule, le membre génital & la queue, les jambes maſſives, droites & peu flexibles, le pied ſi court *(1)* & ſi petit qu'il paroît être nul, la peau dure, épaiſſe & calleuſe ; toutes ces difformités paroiſſant d'autant plus, que toutes ſont modelées en grand, toutes d'autant plus déſagréables à l'œil, que la plupart n'ont point d'exemple dans le reſte de la

(1) Il n'y a point d'animal qui n'ait le pied plus grand, à proportion, que l'homme, ſi ce n'eſt l'éléphant qui l'a encore plus petit, & par conſéquent qu'aucun autre animal.... Les pieds étoient ſi petits, qu'on peut dire qu'ils ne ſe voient point, parce que les doigts étoient renfermés & recouverts par la peau des jambes, leſquelles deſcendoient tout d'une venue juſqu'à terre, & paroiſſoient comme le tronc d'un arbre ſcié en travers. *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, pages 102 & 103.*

Nature,

Nature; aucun animal n'ayant ni la tête, ni les pieds, ni le nez, ni les oreilles, ni les défenſes faites ou placées comme celles de l'éléphant.

Il réſulte pour l'animal pluſieurs inconvéniens de cette conformation bizarre; il peut à peine tourner la tête, il ne peut ſe tourner lui-même, pour rétrograder, qu'en faiſant un circuit : les chaſſeurs qui l'attaquent par-derrière ou par le flanc, évitent les effets de ſa vengeance par des mouvemens circulaires, ils ont le temps de lui porter de nouvelles atteintes pendant qu'il fait effort pour ſe tourner contr'eux. Les jambes dont la rigidité n'eſt pas auſſi grande que celle du cou & du corps, ne fléchiſſent néanmoins que lentement & difficilement: elles ſont fortement articulées avec les cuiſſes. Il a le genou comme l'homme *(m)* & le pied auſſi bas; mais ce pied ſans étendue, eſt auſſi ſans reſſort & ſans force, & le genou eſt dur & ſans ſoupleſſe : cependant tant que l'éléphant eſt jeune & qu'il ſe porte bien, il le fléchit pour ſe coucher, pour ſe laiſſer ou monter ou charger; mais dès qu'il eſt vieux ou malade, ce mouvement devient ſi difficile

(m) Son genou eſt de la même manière qu'à l'homme & non pas proche du ventre, étant au milieu de l'eſpace qui eſt depuis le ventre juſqu'à terre, & à l'endroit où les bêtes ont leur talon, de ſorte que la jambe de l'éléphant eſt ſemblable à celle de l'homme, tant à cauſe de la ſituation de ſon genou que de la petiteſſe de ſon pied, dans lequel la partie qui va du talon juſqu'aux doigts eſt très-petite. *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, partie III, page 102.*

qu'il aime mieux dormir debout, & que ſi on le fait coucher par force *(n)*, il faut enſuite des machines pour le relever & le remettre en pied; ſes défenſes, qui deviennent avec l'âge d'un poids énorme, n'étant pas ſituées dans une poſition verticale, comme les cornes des autres animaux, forment deux longs leviers, qui dans cette direction preſque horizontale, fatiguent prodigieuſement la tête & la tirent en bas; en ſorte que l'animal eſt quelquefois obligé de faire des trous dans le mur de ſa loge pour les ſoutenir & ſe ſoulager de leur poids *(o)*. Il a le deſavantage d'avoir l'organe de l'odorat très-éloigné de celui du goût, l'incommodité de ne pouvoir rien ſaiſir à terre avec ſa bouche, parce que ſon cou court ne peut plier pour laiſſer baiſſer aſſez la tête; il faut qu'il prenne ſa nourriture, & même ſa boiſſon, avec le nez, il la porte enſuite non pas à l'entrée de la gueule, mais juſqu'à ſon goſier, & lorſque

(n) Nous avons appris de ceux qui ont gouverné à Verſailles l'éléphant dont nous parlons, que les huit premières années qu'il y a vécu, il ſe couchoit & ſe relevoit avec beaucoup de facilité, & que les cinq dernières années il ne ſe couchoit plus pour dormir, mais qu'il s'appuyoit contre le mur de ſa loge, en ſorte que s'il arrivoit qu'il ſe couchât quand il étoit malade, il falloit percer le plancher du deſſus pour le relever avec des engins. *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, page 104.*

(o) On nous a fait voir que l'éléphant avoit employé ſes défenſes à faire des trous dans les deux faces d'un pilier de pierre qui ſortoit du mur de ſa loge, & ces trous lui ſervoient pour s'appuyer quand il dormoit, ſes défenſes étant fichées dans ces trous. *Idem, page 102.*

ſa trompe eſt remplie d'eau, il en fourre l'extrémité juſqu'à la racine de la langue *(p)*, apparemment pour rabaiſſer l'épiglote & pour empêcher la liqueur, qui paſſe avec impétuoſité, d'entrer dans le larynx; car il pouſſe cette eau par la force de la même haleine qu'il avoit employée pour la pomper, elle ſort de la trompe avec bruit & entre dans le goſier avec précipitation; la langue, la bouche, ni les lèvres ne lui ſervent pas comme aux autres animaux à ſucer ou laper ſa boiſſon.

De-là paroît réſulter une conſéquence ſingulière, c'eſt que le petit éléphant doit teter avec le nez & porter enſuite à ſon goſier le lait qu'il a pompé; cependant les Anciens ont écrit qu'il tetoit avec la gueule & non avec la trompe *(q)*; mais il y a toute apparence qu'ils n'avoient pas été témoins du fait & qu'ils ne l'ont fondé que ſur l'analogie, tous les animaux n'ayant pas d'autre manière de teter. Mais ſi le jeune éléphant avoit une fois pris l'uſage ou l'habitude de pomper avec la bouche en ſuçant la mamelle de ſa mère, pourquoi la perdroit-il pour tout le reſte de ſa vie! pourquoi ne ſe ſert-il jamais de cette partie pour

(p) Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, *partie III, page 109.*

(q) Pullus editus ore ſugit, non promuſcide, & ſtatim cùm natus eſt cernit & ambulat. Ariſt. hiſt. Anim. lib. VI, cap. XXVII. — *Anniculo quidem vitulo æqualem pullum edit elephantus, qui ſtatim, ut natus eſt, ore ſugit.* Ælian. de nat. Anim. lib. IV, cap. III.

pomper l'eau lorſqu'il eſt à portée! pourquoi feroit-il toujours une action double, tandis qu'une ſimple ſuffiroit! pourquoi ne lui voit-on jamais rien prendre avec ſa gueule que ce qu'on jette dedans lorſqu'elle eſt ouverte *(r)*, &c! Il paroît donc très-vraiſemblable que le petit éléphant ne tette qu'avec la trompe; cette préſomption eſt non-ſeulement prouvée par les faits ſubſéquens, mais elle eſt encore fondée ſur une meilleure analogie que celle qui a décidé les Anciens. Nous avons dit qu'en général les animaux au moment de leur naiſſance ne peuvent être avertis de la préſence de l'aliment dont ils ont beſoin, par aucun autre ſens que par celui de l'odorat. L'oreille eſt certainement très-inutile à cet effet, l'œil l'eſt également & très-évidemment, puiſque la plupart des animaux n'ont pas les yeux ouverts lorſqu'ils commencent à teter; le toucher ne peut que leur indiquer vaguement & également toutes les parties du corps de la mère, ou plutôt il ne leur indique rien de relatif à l'appétit; l'odorat ſeul doit l'avertir, c'eſt non-ſeulement une eſpèce de goût, mais un avant-goût qui précède, accompagne & détermine l'autre; l'éléphant eſt donc averti, comme tous les autres animaux, par cet avant-goût de la préſence de l'aliment; & comme le ſiége de l'odorat ſe trouve ici réuni avec la puiſſance de ſuccion à l'extrémité de ſa trompe, il l'applique à la mamelle,

(r) Voyez les Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, *partie III, pages 109 & 110.*

en pompe le lait & le porte enſuite à ſa bouche pour ſatisfaire ſon appétit. D'ailleurs les deux mamelles étant ſituées ſur la poitrine comme aux femmes, & n'ayant que de petits mamelons très-diſproportionnés à la grandeur de la gueule du petit, duquel auſſi le cou ne peut plier, il faudroit que la mère ſe renverſât ſur le dos ou ſur le côté, pour qu'il pût ſaiſir la mamelle avec la bouche, & il auroit encore beaucoup de peine à en tirer le lait à cauſe de la diſproportion énorme, qui réſulte de la grandeur de la gueule & de la petiteſſe du mamelon; le rebord de la trompe que l'éléphant contracte, autant qu'il lui plaît, ſe trouve au contraire proportionné au mamelon, & le petit éléphant peut aiſément par ſon moyen teter ſa mère, ſoit debout ou couchée ſur le côté; ainſi tout s'accorde pour infirmer le témoignage des Anciens ſur ce fait qu'ils ont avancé ſans l'avoir vérifié; car aucun d'entr'eux, ni même aucun des Modernes que je connoiſſe, ne dit avoir vu teter l'éléphant, & je crois pouvoir aſſurer que ſi quelqu'un vient dans la ſuite à l'obſerver, on verra qu'il ne tette point avec la gueule, mais avec le nez. Je crois de même que les Anciens ſe ſont trompés en nous diſant que les éléphans s'accouplent à la manière des autres animaux, que la femelle *(ſ)* abaiſſe ſeulement ſa croupe pour recevoir

(ſ) Subſidit fœmina, clunibuſque ſubmiſſis, inſiſtit pedibus ac innititur; mas ſuperveniens comprimit, atque ita munere venereo fungitur. Ariſtot. hiſt. Anim. lib. V, cap. 11.

plus aiſément le mâle : la poſition des parties paroît rendre impoſſible cette ſituation d'accouplement ; l'éléphante n'a pas, comme les autres femelles, l'orifice de la vulve au bas du ventre & voiſine de l'anus, cet orifice en eſt à deux pieds & demi ou trois pieds de diſtance, il eſt ſitué preſque au milieu du ventre *(t)* : d'autre côté, le mâle n'a pas le membre génital proportionné à la grandeur de ſon corps non plus qu'à celle de ce long intervalle, qui dans la ſituation ſuppoſée, ſeroit en pure perte. Les Naturaliſtes & les Voyageurs s'accordent à dire *(u)* que l'éléphant n'a pas le membre génital plus gros ni guère plus long que le cheval ; il ne lui ſeroit donc pas poſſible d'atteindre au but dans la ſituation ordinaire aux quadrupèdes ; il faut que la femelle en prenne une autre & ſe renverſe ſur le dos. De Feynes *(x)* & Tavernier *(y)* l'ont dit poſitivement, mais j'avoue que j'aurois

(t) Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, *partie III, page 132.*

(u) Elephantus genitale equo ſimile habet ſed parvum nec pro corporis magnitudine. Teſtes idem non foris conſpicuos ſed intus circa renes conditos habet. Ariſtot. hiſt. Anim. lib. II, cap. 1.... L'Afrique d'Ogilby, *pages 13 & 14.*

(x) Quand ces animaux veulent s'accoupler enſemble, ils le font, ſans comparaiſon, de même que l'homme & la femme : puis ſi-tôt qu'ils ont eu la jouiſſance l'un de l'autre, l'éléphant met ſa trompe par-deſſous l'éléphante & la relève en même temps. *Voyage par terre à la Chine, du S.r de Feynes; Paris, 1630, pages 90 & 91.*

(y) Bien que l'éléphant ne touche plus la femelle depuis qu'il eſt pris, il arrive néanmoins qu'il entre quelquefois comme en chaleur.

fait peu d'attention à leurs témoignages, ſi cela ne s'accordoit pas avec la poſition des parties, qui ne permet pas à ces animaux de ſe joindre autrement *(z)*. Il leur faut donc pour cette opération plus de temps, plus d'aiſance, plus de commodités qu'aux autres, & c'eſt peut-être par cette raiſon qu'ils ne s'accouplent que quand ils ſont en pleine liberté & lorſqu'ils ont en effet toutes les facilités qui leur ſont néceſſaires. La femelle doit non-ſeulement conſentir, mais il faut encore qu'elle provoque le mâle par une ſituation indécente qu'apparemment elle ne prend jamais que quand elle ſe croit ſans témoins *(a)*; la pudeur n'eſt-elle donc qu'une vertu

---

Ceci eſt particulièrement remarquable de la femelle de l'éléphant, que lorſqu'elle entre en chaleur elle ramaſſe toutes ſortes de feuillages & d'herbages, dont elle ſe fait un lit fort propre avec une manière de chevet & élevé de quatre ou cinq pieds de terre, ou, contre la nature de toutes les autres bêtes, elle ſe couche ſur le dos pour attendre le mâle, qu'elle appelle par ſes cris. *Voyage de Tavernier, tome III, page 240.*

(z) J'avois écrit cet article lorſque j'ai reçu des notes de M. de Buſſy, ſur l'éléphant; ce fait, que la poſition des parties m'avoit indiqué, ſe trouve pleinement confirmé par ſon témoignage. « L'éléphant, dit M. de Buſſy, s'accouple d'une façon ſinguliére; la femelle ſe « couche ſur le dos, & le mâle s'appuyant ſur ſes jambes antérieures « & fléchiſſant en arrière les poſtérieures, ne touche à la femelle « qu'autant qu'il en a beſoin pour le coït ».

(a) Pudore numquam niſi in abdito coeunt. Plin. Hiſt. nat. lib. VIII, cap. V. — Les éléphans s'accouplent très-rarement..... Et quand ils s'accouplent, c'eſt avec tant de ſecret & dans des lieux ſi ſolitaires,

phyſique, qui ſe trouve auſſi dans les bêtes ! elle eſt au moins, comme la douceur, la modération, la tempérance, l'attribut général & le bel apanage de tout ſexe feminin.

Ainſi l'éléphant ne tette, ne s'accouple, ne mange ni ne boit comme les autres animaux. Le ſon de ſa voix eſt auſſi très-ſingulier ; ſi l'on en croit les Anciens, elle ſe diviſe, pour ainſi dire en deux modes très-différens & fort inégaux, il paſſe du ſon par le nez, ainſi que par la bouche, ce ſon prend des inflexions dans cette longue trompette, il eſt rauque & filé comme celui d'un inſtrument d'airain, tandis que la voix qui paſſe par la bouche *(b)* eſt entre-coupée de pauſes courtes & de ſoupirs durs. Ce fait avancé par Ariſtote, & enſuite répété par les Naturaliſtes & même par quelques Voyageurs, eſt vraiſemblablement faux ou du moins n'eſt pas exact. M. de Buffy aſſure poſitivement que l'éléphant ne pouſſe aucun cri par la trompe : cependant comme en fermant exactement la bouche, l'homme même peut

---

que perſonne ne peut ſe vanter de les avoir vus dans ce moment. Ils ne produiſent jamais quand ils ſont domeſtiques. *Voyage aux Indes orientales du P. Vincent-Marie de Sainte Catherine de Sienne, imprimé en italien à Veniſe en 1683, chapitre XI, pages 396 & ſuiv.* traduit par M. le marquis de Montmirail.

(b) Elephantus citra nares ore ipſo vocem elidit ſpirabundam quemadmodum, cùm homo ſimul & ſpiritum reddit & loquitur, at per nares ſimile tubarum raucitati ſonat. Ariſtot. Hiſt. anim. lib. IV, cap. IX.... *Citra nares ore ipſo ſternutamento ſimilem edit ſonum. Per nares autem tubarum raucitati.* Plin. Hiſt. nat. lib. VIII.

rendre

rendre quelque ſon par le nez; il ſe peut que l'éléphant dont le nez eſt ſi grand, rende des ſons par cette voie lorſque ſa bouche eſt fermée : quoi qu'il en ſoit, le cri de l'éléphant ſe fait entendre de plus d'une lieue, & cependant il n'eſt pas effrayant comme le rugiſſement du tigre ou du lion.

L'éléphant eſt encore ſingulier par la conformation des pieds & par la texture de la peau; il n'eſt pas revêtu de poil comme les autres quadrupèdes, ſa peau eſt tout-à-fait raſe, il en ſort ſeulement quelques ſoies dans les gerçures, & ces ſoies ſont très clair-ſemées ſur le corps, mais aſſez nombreuſes aux cils des paupières, au derrière de la tête *(c)*, dans les trous des oreilles & au dedans des cuiſſes & des jambes. L'épiderme dur & calleux a deux eſpèces de rides, les unes en creux & les autres en relief, il paroît déchiré par gerçures & reſſemble aſſez bien à l'écorce d'un vieux chêne. Dans l'homme & dans les animaux, l'épiderme eſt par-tout adhérent à la peau; dans l'éléphant, il eſt ſeulement attaché par quelques points comme le ſont deux étoffes piquées l'une ſur l'autre : cet épiderme eſt naturellement ſec & fort ſujet à s'épaiſſir, il acquiert ſouvent trois ou quatre lignes d'épaiſſeur par le deſſèchement ſucceſſif des différentes couches qui ſe régénèrent les unes ſous les autres; c'eſt cet épaiſſiſſement de l'épiderme qui produit l'*elephantiaſis*

(c) Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, *partie III, pages 113 & ſuiv.*

ou *lèpre sèche*, à laquelle l'homme dont la peau eſt dénuée de poil, comme celle de l'éléphant, eſt quelquefois ſujet; cette maladie eſt très-ordinaire à l'éléphant, & pour la prévenir les Indiens ont ſoin de le frotter ſouvent d'huile & d'entretenir par des bains fréquens la ſoupleſſe de la peau; elle eſt très-ſenſible par-tout où elle n'eſt pas calleuſe, dans les gerçures & dans les autres endroits où elle ne s'eſt ni deſſéchée ni durcie, la piqûre des mouches ſe fait ſi bien ſentir à l'éléphant, qu'il emploie non-ſeulement ſes mouvemens naturels, mais même les reſſources de ſon intelligence pour s'en délivrer; il ſe ſert de ſa queue, de ſes oreilles, de ſa trompe pour les frapper; il fronce ſa peau par-tout où elle peut ſe contracter & les écraſe entre ſes rides; il prend des branches d'arbres, des rameaux, des poignées de longue paille pour les chaſſer, & lorſque tout cela lui manque, il ramaſſe de la pouſſière avec ſa trompe & en couvre tous les endroits ſenſibles; on l'a vu ſe poudrer ainſi pluſieurs fois par jour & ſe poudrer à propos, c'eſt-à-dire, en ſortant du bain *(d)*. L'uſage de l'eau eſt preſque auſſi néceſſaire à ces animaux que celui de l'air & de la terre; lorſqu'ils

(d) On nous a dit que l'éléphant de Verſailles ſe rouloit toujours ſur la pouſſière quand il s'étoit baigné, ce qu'il faiſoit le plus ſouvent qu'il pouvoit, & nous avons remarqué qu'il ſe jetoit de la pouſſière aux endroits où il ne s'en étoit pas attaché quand il ſe vautroit, & qu'il avoit accoutumé de chaſſer les mouches ou avec une poignée de paille qu'il prenoit avec ſa trompe ou avec de la pouſſière qu'il jetoit adroitement ſur les endroits où il ſe ſentoit piqué, n'y ayant

ſont libres ils quittent rarement le bord des rivières, ils ſe mettent ſouvent dans l'eau juſqu'au ventre, & ils y paſſent quelques heures tous les jours. Aux Indes où l'on a appris à les traiter de la manière qui convient le mieux à leur naturel & à leur tempérament, on les lave avec ſoin & on leur donne tout le temps néceſſaire & toutes les facilités poſſibles pour ſe laver eux-mêmes *(e)*; on nettoie leur peau en la frottant avec de la pierre-ponce, & enſuite on leur met des eſſences, de l'huile & des couleurs.

---

rien que les mouches évitent davantage que la pouſſière qui tombe. *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, partie III, pages 117 & 118.*

(e) Sur les huit ou neuf heures avant midi, nous fumes au bord de la rivière pour voir comme on lave les éléphans du Roi & des grands Seigneurs; l'éléphant entre dans l'eau juſqu'au ventre & ſe couchant ſur un côté, prend à diverſes fois de l'eau avec ſa trompe qu'il jette ſur celui qui eſt à l'air pour le bien laver; le maître vient enſuite avec une eſpèce de pierre de ponce & frottant la peau de l'éléphant, la nettoie de toutes les ordures qui ont pu s'y amaſſer. Quelques-uns croient que lorſque cet animal eſt couché par terre, il ne peut ſe relever de ſoi-même, ce qui eſt bien contraire à ce que j'ai vu; car dès que le maître l'a bien frotté d'un côté, il lui commande de ſe tourner de l'autre, ce que l'éléphant fait promptement, & après qu'il eſt bien lavé des deux côtés, il ſort de la rivière & demeure quelque temps debout ſur le bord de la rivière pour ſe ſécher : puis le maître vient avec un pot plein de couleur rouge ou de couleur jaune & lui en fait des raies ſur le front, autour des yeux, ſur la poitrine, ſur le derrière; le frottant enſuite d'huile de coque pour lui renforcer les nerfs. *Voyage de Tavernier; Rouen, 1713, tome III, pages 264 & 265.*

La conformation des pieds & des jambes eſt encore ſingulière & différente dans l'éléphant de ce qu'elle eſt dans la plupart des autres animaux; les jambes de devant paroiſſent avoir plus de hauteur que celles de derrière, cependant celles-ci ſont un peu plus longues *(f)*, elles ne ſont pas pliées en deux endroits comme les jambes de derrière du cheval ou du bœuf, dans leſquels la cuiſſe eſt preſqu'entièrement engagée dans la croupe, le genou très-près du ventre, & les os du pied ſi élevés & ſi longs qu'ils paroiſſent faire une grande partie de la jambe; dans l'éléphant, au contraire, cette partie eſt très-courte & poſe à terre, il a le genou comme l'homme au milieu de la jambe & non pas près du ventre : ce pied ſi court & ſi petit eſt partagé en cinq doigts, qui tous ſont recouverts par la peau & dont aucun n'eſt apparent au dehors. On voit ſeulement des eſpèces d'ongles, dont le nombre varie, quoique celui des doigts ſoit conſtant, car il y a toujours cinq doigts à chaque pied, & ordinairement auſſi cinq ongles *(g)*,

---

(f) Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, *partie III, page 102.*

(g) M.rs de l'Académie royale des Sciences nous avoient recommandé d'examiner ſi tous les éléphans avoient des ongles aux pieds, nous n'en avons pas vu un ſeul qui n'en eût cinq à chaque pied à l'extrémité des cinq gros doigts; mais leurs doigts ſont ſi courts qu'à peine ſortent-ils de la maſſe du pied. *Premier Voyage du P. Tachard, page 273.*

mais quelquefois il ne s'en trouve que quatre *(h)*, ou même trois, & dans ce cas, ils ne correſpondent pas exactement à l'extrémité des doigts. Au reſte, cette variété, qui n'a été obſervée que ſur de jeunes éléphans tranſportés en Europe, paroît être purement accidentelle & dépend vraiſemblablement de la manière dont l'éléphant a été traité dans les premiers temps de ſon accroiſſement. La plante du pied eſt revêtue d'une ſemelle de cuir dur comme de la corne & qui déborde tout autour; c'eſt de cette même ſubſtance dont ſont formés les ongles.

Les oreilles de l'éléphant ſont très-longues, il s'en ſert comme d'un éventail, il les fait remuer & claquer comme il lui plaît; ſa queue n'eſt pas plus longue que l'oreille, & n'a ordinairement que deux pieds & demi ou trois pieds de longueur; elle eſt aſſez menue, pointue & garnie à l'extrémité d'une houppe de gros poils ou plutôt de filets de corne noirs, luiſans & ſolides; ce poil ou cette corne eſt de la groſſeur & de la force d'un gros fil-de-fer, & un homme ne peut le caſſer en le tirant avec les mains, quoiqu'il ſoit élaſtique & pliant; au reſte cette houppe de poils eſt un ornement très-recherché des Négreſſes, qui y attachent

(h) Tous ceux qui ont écrit de l'éléphant, mettent cinq ongles à chaque pied, mais il n'y en avoit que trois dans notre ſujet; le petit Indien dont il a été parlé en avoit quatre, tant aux pieds de devant qu'à ceux de derrière; la vérité eſt pourtant qu'il y a cinq doigts à chaque pied. *Mém. pour ſervir à l'hiſt. des Anim. part. III, page 103.*

apparemment quelque ſuperſtition *(i)*; une queue d'éléphant ſe vend quelquefois deux ou trois eſclaves, & les Nègres haſardent ſouvent leur vie pour tâcher de la couper & de l'enlever à l'animal vivant. Outre cette houppe de gros poils qui eſt à l'extrémité, la queue eſt couverte, ou plutôt parſemée dans ſa longueur, de ſoies dures & plus groſſes que celles du ſanglier; il ſe trouve auſſi de ces ſoies ſur la partie convexe de la trompe & aux paupières où elles ſont quelquefois longues de plus d'un pied; ces ſoies ou poils aux deux paupières ne ſe trouvent guère que dans l'homme, le ſinge & l'éléphant.

Le climat, la nourriture & la condition influent beaucoup ſur l'accroiſſement & la grandeur de l'éléphant; en général ceux qui ſont pris jeunes & réduits à cet âge en captivité n'arrivent jamais aux dimenſions entières de la Nature, les plus grands éléphans des Indes & des côtes orientales de l'Afrique ont quatorze pieds de hauteur, les plus petits qui ſe trouvent au Sénégal &

(i) Merolla obſerve qu'un grand nombre de Payens dans ces contrées, ſur-tout les Saggas, ont une ſorte de dévotion pour la queue de l'éléphant. Si la mort leur enlève un de leurs chefs, ils conſervent en ſon honneur une de ces queues, à laquelle ils rendent un culte, fondé ſur l'opinion qu'ils ont de ſa force. Ils entreprennent des chaſſes exprès pour la couper, mais elle doit être coupée d'un ſeul coup; l'animal doit être vivant, ſans quoi la ſuperſtition ne lui attribueroit aucune vertu. *Hiſtoire générale des Voyages, par M. l'abbé Preveſt, tome V, page 79.*

dans les autres parties de l'Afrique occidentale n'ont que dix ou onze pieds, & tous ceux qu'on a amenés jeunes en Europe ne ſe ſont pas élevés à cette hauteur. Celui de la Ménagerie de Verſailles, qui venoit de Congo *(k)*, n'avoit que ſept pieds & demi de hauteur à l'âge de dix-ſept ans, en treize ans qu'il vécut il ne grandit que d'un pied, en ſorte qu'à quatre ans lorſqu'il fut envoyé, il n'avoit que ſix pieds & demi de hauteur, & comme l'accroiſſement va toujours de moins en moins, on ne peut pas ſuppoſer que s'il fût arrivé à l'âge de trente ans, qui eſt le terme ordinaire de l'accroiſſement entier, il eût acquis plus de huit pieds de hauteur; ainſi la condition ou l'état de domeſticité réduit au moins d'un tiers l'accroiſſement de l'animal, non-ſeulement en hauteur, mais dans toutes les autres dimenſions. La longueur du corps meſurée depuis l'œil juſqu'à l'origine de la queue eſt à peu-près égale à ſa hauteur priſe au niveau du garrot. Un éléphant des Indes de quatorze pieds de hauteur, eſt donc plus de ſept fois plus gros & plus peſant que ne l'étoit l'éléphant de Verſailles. En comparant l'accroiſſement de cet animal à celui de l'homme, nous trouverons que l'enfant ayant communément trente-un pouces, c'eſt-à-dire la moitié de ſa hauteur à deux ans, & prenant ſon accroiſſement entier en vingt ans, l'éléphant qui ne le

(k) Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, *partie III, pages 101 & 102.*

prend qu'en trente, doit avoir la moitié de ſa hauteur à trois ans; & de même ſi l'on veut juger de l'énormité de la maſſe de l'éléphant, on trouvera, le volume du corps d'un homme étant ſuppoſé de deux pieds & demi cubiques, que celui du corps d'un éléphant de quatorze pieds de longueur, & auquel on ne ſuppoſeroit que trois pieds d'épaiſſeur & de largeur moyenne, ſeroit cinquante fois auſſi gros *(l)*, & que par conſéquent un éléphant doit peſer autant que cinquante hommes.

« J'ai vu, dit le P. Vincent-Marie, quelques éléphans, » qui avoient quatorze & quinze pieds de hauteur *(m)*, avec « la longueur & la groſſeur proportionnées. Le mâle eſt » toujours plus grand que la femelle. Le prix de ces » animaux augmente à proportion de la grandeur, qui ſe » meſure depuis l'œil juſqu'à l'extrémité du dos, & quand » cette dimenſion atteint un certain terme, le prix s'accroît » comme celui des pierres précieuſes *(n)*. Les éléphans de » Guinée, dit Boſman, ont dix, douze ou treize pieds » de haut *(o)*, ils ſont incomparablement plus petits que

(l) Peirère, dans la vie de Gaſſendi, dit qu'il fit peſer un éléphant, & qu'il le trouva peſer trois mille cinq cents livres. Cet éléphant étoit apparemment très-petit, car celui dont nous venons de ſupputer les dimenſions que nous avons peut-être trop réduites, péſeroit au moins huit milliers.

(m) Nota. Ces pieds ſont probablement des pieds Romains.

(n) Voyage aux Indes orientales du P. Vincent-Marie, &c. *chapitre XI, page 396.*

(o) Nota. Ce ſont probablement des pieds du Rhin.

ceux

ceux des Indes orientales, puiſque ceux qui ont écrit « l'hiſtoire de ce pays-là donnent à ceux-ci plus de « coudées de haut que ceux-là n'en ont de pieds *(p)*. J'ai « vu des éléphans de treize pieds de haut, dit Edward « Terri *(q)*, & j'ai trouvé bien des gens qui m'ont dit en « avoir vu de quinze pieds de haut *(r)*; » de ces témoignages & de pluſieurs autres qu'on pourroit encore raſſembler, on doit conclure que la taille la plus ordinaire des éléphans, eſt de dix à onze pieds, que ceux de treize & de quatorze pieds de hauteur ſont très-rares, & que les plus petits ont au moins neuf pieds lorſqu'ils ont pris tout leur accroiſſement dans l'état de liberté. Ces maſſes énormes de matière ne laiſſent pas, comme nous l'avons dit, de ſe mouvoir avec beaucoup de vîteſſe; elles ſont ſoutenues par quatre membres qui reſſemblent moins à des jambes qu'à des piliers ou des colonnes maſſives de quinze ou dix-huit pouces de diamètre, & de cinq ou ſix pieds de hauteur; ces jambes ſont donc une ou deux fois plus longues que celles de l'homme, ainſi quand l'éléphant ne feroit qu'un pas tandis qu'un homme en fait deux, il le ſurpaſſeroit à la courſe. Au reſte, le pas ordinaire de l'éléphant n'eſt pas plus vîte que celui du cheval *(ſ)*, mais quand on le pouſſe il prend une

(p) Voyage en Guinée de Guillaume Boſman, *page 244.*

(q) Voyage aux Indes orientales, par Edward Terri, *page 15.*

(r) *Nota.* Ce ſont peut-être des pieds Anglois.

(ſ) Notes de M. de Buſſy, qui nous ont été communiquées par M. le marquis de Montmirail.

eſpèce d'amble qui, pour la vîteſſe équivaut au galop. Il exécute donc avec promptitude & même avec aſſez de liberté tous les mouvemens directs, mais il manque abſolument de facilité pour les mouvemens obliques ou rétrogrades; c'eſt ordinairement dans les chemins étroits & creux où il a peine à ſe retourner, que les Nègres l'attaquent & lui coupent la queue, qui pour eux eſt d'un auſſi grand prix que tout le reſte de la bête; il a beaucoup de peine à deſcendre les pentes trop rapides, il eſt obligé de plier les jambes de derrière *(1)*, afin qu'en deſcendant, le devant du corps conſerve le niveau avec la croupe, & que le poids de ſa propre maſſe ne le précipite pas. Il nage auſſi très-bien, quoique la forme de ſes jambes & de ſes pieds paroiſſe indiquer le contraire; mais comme la capacité de la poitrine & du ventre eſt très-grande, que le volume des poumons & des inteſtins eſt énorme, & que toutes ces grandes parties ſont remplies d'air ou de matières plus légères que l'eau, il enfonce moins qu'un autre; il a dès-lors moins de réſiſtance à vaincre, & peut par conſéquent nager plus vîte en faiſant moins d'efforts & moins de mouvement des jambes que les autres. Auſſi s'en ſert-on très-utilement pour le paſſage des rivières: outre deux pièces de canon de trois ou quatre livres de balles,

(1) Notes de M. de Buſſy, qui nous ont été communiquées par M. le marquis de Montmirail.

dont on le charge dans ces occaſions *(t²)*, on lui met encore ſur le corps une infinité d'équipages, indépendamment de quantité de perſonnes qui s'attachent à ſes oreilles & à ſa queue pour paſſer l'eau ; lorſqu'il eſt ainſi chargé, il nage entre deux eaux & on ne lui voit que la trompe qu'il tient élevée pour reſpirer.

Quoique l'éléphant ne ſe nourriſſe ordinairement que d'herbes & de bois tendre, & qu'il lui faille un prodigieux volume de cette eſpèce d'aliment pour pouvoir en tirer la quantité de molécules organiques néceſſaires à la nutrition d'un auſſi vaſte corps, il n'a cependant pas pluſieurs eſtomacs comme la plupart des animaux qui ſe nourriſſent de même ; il n'a qu'un eſtomac, il ne rumine pas, il eſt plutôt conformé comme le cheval, que comme le bœuf ou les autres animaux ruminans ; la panſe qui lui manque eſt ſuppléée par la groſſeur & l'étendue des inteſtins & ſur-tout du colon, qui a deux ou trois pieds de diamètre ſur quinze ou vingt de longueur ; l'eſtomac eſt en tout bien plus petit que le colon *(u)*, n'ayant que trois pieds & demi ou quatre pieds de longueur ſur un pied ou un pied & demi dans ſa plus grande largeur ; pour remplir d'auſſi grandes capa-

(t²) Notes de M. de Buſſy, communiquées par M. le marquis de Montmirail.

(u) Voyez la deſcription du ventricule & des inteſtins de l'éléphant dans les Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, *partie III, page 127 & ſuiv.*

cités, il faut que l'animal mange, pour ainſi dire, continuellement, ſur-tout lorſqu'il n'a pas des nourritures plus ſubſtantielles que l'herbe; auſſi les éléphans ſauvages ſont preſque toujours occupés à arracher des herbes, cueillir des feuilles ou caſſer du jeune bois; & les domeſtiques auxquels on donne une grande quantité de riz ne laiſſent pas encore de cueillir des herbes dès qu'ils ſe trouvent à portée de le faire. Quelque grand que ſoit l'appétit de l'éléphant, il mange avec modération, & ſon goût pour la propreté l'emporte ſur le ſentiment du beſoin; ſon adreſſe à ſéparer avec ſa trompe les bonnes feuilles d'avec les mauvaiſes, & le ſoin qu'il a de les bien ſecouer pour qu'il n'y reſte point d'inſectes ni de ſable, ſont des choſes agréables à voir *(x)*; il aime beaucoup le vin, les liqueurs ſpiritueuſes, l'eau-de-vie, l'arac, &c. On lui fait faire les corvées les plus pénibles & les entrepriſes les plus fortes, en lui montrant un vaſe rempli de ces liqueurs, & en le lui promettant pour prix de ſes travaux; il paroît aimer auſſi la fumée du tabac, mais elle l'étourdit & l'enivre; il craint toutes les mauvaiſes odeurs, & il a une horreur ſi grande pour le cochon, que le ſeul cri de cet animal, l'émeut & le fait fuir *(y)*.

(x) Notes de M. de Buſſy, communiquées par M. le marquis de Montmirail.

(y) L'éléphant qui étoit à la Ménagerie de Verſailles, avoit une grande averſion, & même beaucoup de crainte des pourceaux, le cri d'un petit cochon le fit fuir une fois fort loin. *Elien a remarqué cette antipathie.*

Pour achever de donner une idée du naturel & de l'intelligence de ce ſingulier animal, nous croyons devoir donner ici des notes qui nous ont été communiquées par M. le marquis de Montmirail *(z)*, lequel non-ſeulement a bien voulu les demander & les recueillir, mais s'eſt auſſi donné la peine de traduire de l'Italien & de l'Allemand tout ce qui a rapport à l'Hiſtoire des animaux dans quelques livres qui m'étoient inconnus; ſon goût pour les Arts & les Sciences, ſon zèle pour leur avancement ſont fondés ſur un diſcernement exquis & ſur des connoiſſances très-étendues dans toutes les parties de l'Hiſtoire Naturelle; nous publierons donc, avec autant de plaiſir que de reconnoiſſance, les bontés dont il nous honore & les lumières que nous lui devons; l'on verra dans la ſuite de cet Ouvrage, combien nous aurons d'occaſions de rappeler ſon nom. « On ſe ſert de l'éléphant pour le tranſport de l'artillerie ſur les montagnes, & c'eſt-là « où ſon intelligence ſe fait mieux ſentir. Voici comme « il s'y prend, pendant que les bœufs attelés à la pièce « de canon font effort pour la traîner en haut, l'éléphant « pouſſe la culaſſe avec ſon front, & à chaque effort qu'il « fait, il ſoutient l'affût avec ſon genou qu'il place à la « roue: il ſemble qu'il comprenne ce qu'on lui dit. Son « conducteur veut-il lui faire faire quelque corvée pénible, «

(z) M. le marquis de Montmirail, Capitaine-colonel des Cent-Suiſſes de la garde ordinaire du corps du Roi, actuellement Préſident de l'Académie royale des Sciences.

» il lui explique de quoi il eſt queſtion, & lui détaille » les raiſons qui doivent l'engager à obéir; ſi l'éléphant » marque de la répugnance à ce qu'il exige de lui, le » *Cornack* (c'eſt ainſi qu'on appelle ſon conducteur) promet » de lui donner de l'arac ou quelque choſe qu'il aime: » alors l'animal ſe prête à tout; mais il eſt dangereux de » lui manquer de parole, plus d'un cornack en a été la » victime. Il s'eſt paſſé à ce ſujet dans le Dekan, un trait » qui mérite d'être rapporté, & qui, tout incroyable qu'il » paroît, eſt cependant exactement vrai. Un éléphant venoit » de ſe venger de ſon cornack en le tuant, ſa femme témoin » de ce ſpectacle, prit ſes deux enfans & les jeta aux pieds » de l'animal encore tout furieux, en lui diſant, *puiſque tu as* » *tué mon mari, ôtes-moi auſſi la vie, ainſi qu'à mes enfans.* » L'éléphant s'arrêta tout court, s'adoucit, & comme s'il » eût été touché de regret, prit avec ſa trompe le plus » grand de ces deux enfans, le mit ſur ſon cou, l'adopta » pour ſon cornack & n'en voulut point ſouffrir d'autre.

» Si l'éléphant eſt vindicatif, il n'eſt pas moins recon- » noiſſant. Un ſoldat de Pondicheri, qui avoit coutume » de porter à un de ces animaux une certaine meſure » d'arac chaque fois qu'il touchoit ſon prêt, ayant un » jour bû plus que de raiſon, & ſe voyant pourſuivi par » la garde qui le vouloit conduire en priſon, ſe réfugia » ſous l'éléphant & s'y endormit. Ce fut en vain que la » garde tenta de l'arracher de cet aſyle: l'éléphant le » défendit avec ſa trompe. Le lendemain le ſoldat revenu

de ſon ivreſſe, frémit à ſon réveil de ſe trouver couché « ſous un animal d'une groſſeur ſi énorme. L'éléphant « qui ſans doute s'aperçut de ſon effroi, le careſſa avec « ſa trompe pour le raſſurer & lui fit entendre qu'il pou- « voit s'en aller. «

L'éléphant tombe quelquefois dans une eſpèce de « folie qui lui ôte ſa docilité & le rend même très-re- « doutable, on eſt alors obligé de le tuer. On ſe con- « tente quelquefois de l'attacher avec de groſſes chaînes « de fer dans l'eſpérance qu'il viendra à réſipiſcence. Mais « quand il eſt dans ſon état naturel, les douleurs les plus « aiguës ne peuvent l'engager à faire du mal à qui ne lui « en a pas fait. Un éléphant, furieux des bleſſures qu'il « avoit reçues à la bataille de Hambour, couroit à travers « champs & pouſſoit des cris affreux; un ſoldat qui, malgré « les avertiſſemens de ſes camarades, n'avoit pu fuir, « peut-être parce qu'il étoit bleſſé, ſe trouva à ſa ren- « contre : l'éléphant craignit de le fouler aux pieds, le « prit avec ſa trompe, le plaça doucement de côté, & « continua ſa route ». Je n'ai pas cru devoir rien retrancher « de ces notes que je viens de tranſcrire, elles ont été données à M. le marquis de Montmirail, par M. de Buſſy, qui a demeuré dix ans dans l'Inde, & qui pendant ce long ſéjour y a ſervi très-utilement l'État & la Nation. Il avoit pluſieurs éléphans à ſon ſervice, il les montoit très-ſouvent, les voyoit tous les jours & étoit à portée d'en voir beaucoup d'autres & de les obſerver. Ainſi

ces notes & toutes les autres que j'ai citées, avec le nom de M. de Buffy, me paroiſſent mériter une égale confiance. M.rs de l'Académie des Sciences, nous ont auſſi laiſſé quelques faits qu'ils avoient appris de ceux qui gouvernoient l'éléphant à la Ménagerie de Verſailles, & ces faits me paroiſſent auſſi mériter de trouver place ici.

« L'éléphant ſembloit connoître quand on ſe moquoit » de lui, & s'en ſouvenir pour s'en venger quand il en » trouvoit l'occaſion. A un homme qui l'avoit trompé, » faiſant ſemblant de lui jeter quelque choſe dans la gueule, » il lui donna un coup de ſa trompe, qui le renverſa & lui » rompit deux côtes; enſuite de quoi, il le foula aux pieds » & lui rompit une jambe, & s'étant agenouillé, lui voulut » enfoncer ſes défenſes dans le ventre; leſquelles n'en- » trèrent que dans la terre aux deux côtés de la cuiſſe, » qui ne fut point bleſſée. Il écraſa un autre homme, le » froiſſant contre une muraille pour le même ſujet. Un » peintre le vouloit deſſiner en une attitude extraordinaire, » qui étoit de tenir ſa trompe levée & la gueule ouverte; » le valet du peintre, pour le faire demeurer en cet état, » lui jetoit des fruits dans la gueule, & le plus ſouvent » faiſoit ſemblant d'en jeter, il en fut indigné, & comme » s'il eût connu que l'envie que le peintre avoit de le » deſſiner étoit la cauſe de cette importunité, au lieu de » s'en prendre au valet, il s'adreſſa au maître & lui jeta » par ſa trompe une quantité d'eau, dont il gâta le papier » ſur lequel le peintre deſſinoit.

Il ſe

Il ſe ſervoit ordinairement bien moins de ſa force « que de ſon adreſſe, laquelle étoit telle qu'il s'ôtoit « avec beaucoup de facilité une groſſe double courroie, « dont il avoit la jambe attachée, la défaiſant de la boucle « & de l'ardillon; & comme on eut entortillé cette boucle « d'une petite corde renouée à beaucoup de nœuds, « il dénouoit tout ſans rien rompre. Une nuit après s'être « ainſi dépétré de ſa courroie, il rompit la porte de ſa « loge ſi adroitement, que ſon gouverneur n'en fut point « éveillé; de-là il paſſa dans pluſieurs cours de la Ména- « gerie, briſant les portes fermées, & abattant la maçon- « nerie quand elles étoient trop petites pour le laiſſer paſſer, « & il alla ainſi dans les loges des autres animaux, ce qui « les épouvanta tellement, qu'ils s'enfuirent tous ſe cacher « dans les lieux les plus reculés du parc ».

Enfin pour ne rien omettre de ce qui peut contribuer à faire connoître toutes les facultés naturelles & toutes les qualités acquiſes d'un animal ſi ſupérieur aux autres, nous ajouterons encore quelques faits que nous avons tirés des Voyageurs les moins ſuſpects. « L'éléphant même ſauvage (dit le P. Vincent Marie) ne laiſſe pas « d'avoir des vertus; il eſt généreux & tempérant, & « quand il eſt domeſtique on l'eſtime par ſa douceur & „ ſa fidélité envers ſon maître, ſon amitié pour celui qui « le gouverne, &c. S'il eſt deſtiné à ſervir immédiatement « les Princes, il connoît ſa fortune & conſerve une gravité « convenable à ſon emploi; ſi au contraire on le deſtine à «

» des travaux moins honorables, il s'attriſte, ſe trouble & » laiſſe voir clairement qu'il s'abaiſſe malgré lui. A la » guerre, dans le premier choc, il eſt impétueux & fier, » il eſt le même quand il eſt enveloppé par les chaſſeurs, » mais il perd le courage lorſqu'il eſt vaincu.... Il combat » avec ſes défenſes, & ne craint rien tant que de perdre » ſa trompe, qui par ſa conſiſtance eſt facile à couper... » Au reſte, il eſt naturellement doux, il n'attaque per- » ſonne à moins qu'on ne l'offenſe, il ſemble même ſe » plaire en compagnie, & il aime ſur-tout les enfans, il » les careſſe & paroît reconnoître en eux leur innocence.

» L'éléphant, dit François Pyrard *(a)*, eſt l'animal qui » a le plus de jugement & de connoiſſance, de ſorte » qu'on le diroit avoir quelque uſage de raiſon, outre » qu'il eſt infiniment profitable & de ſervice à l'homme. » S'il eſt queſtion de monter deſſus, il eſt tellement ſouple, » obéiſſant & dreſſé pour ſe ranger à la commodité de » l'homme & qualité de la perſonne qui s'en veut ſervir, » que ſe pliant bas il aide lui-même à celui qui veut » monter deſſus & le ſoulage avec ſa trompe..... Il eſt ſi » obéiſſant qu'on lui fait faire tout ce que l'on veut, pourvu » qu'on le prenne de douceur..... Il fait tout ce qu'on lui » dit, il careſſe ceux qu'on lui montre, &c.

» En donnant aux éléphans, diſent les Voyageurs

(a) Voyage de François Pyrard; *Paris, 1619, tome II, page 366.*

hollandois *(b)*, tout ce qui peut leur plaire, on les rend « auſſi privés & auſſi ſoumis que le ſont les hommes. « L'on peut dire qu'il ne leur manque que la parole.... « Ils ſont orgueilleux & ambitieux, mais ils ſe ſouviennent « du bien qu'on leur a fait & ont de la reconnoiſſance, « juſque-là qu'ils ne manquent point de baiſſer la tête « pour marque de reſpect en paſſant devant les maiſons « où ils ont été bien traités.... Ils ſe laiſſent conduire *(c)* & « commander par un enfant, mais ils veulent être loués « & chéris. On ne ſauroit ſe moquer d'eux, ni les injurier « qu'ils ne l'entendent, & ceux qui le font doivent bien « prendre garde à eux, car ils ſeront bienheureux s'ils « s'empêchent d'être arroſés de l'eau des trompes de ces « animaux ou d'être jetés par terre, le viſage contre la « pouſſière. «

Les éléphans, dit le P. Philippe *(d)*, approchent beau- « coup du jugement & du raiſonnement des hommes.... « Si on compare les ſinges aux éléphans, ils ne ſemble- « ront que des animaux très-lourds & très-brutaux, & en « effet les éléphans ſont ſi honnêtes, qu'ils ne ſauroient « ſouffrir qu'on les voie lorſqu'ils s'accouplent, & ſi « de haſard quelqu'un les avoit vus en cette action, «

(b) Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, *tome I, page 413.*

(c) Idem, *tome VII, page 31.*

(d) Voyage d'Orient du P. Philippe de la Très-Sainte Trinité, Carme-déchauſſé; *Lyon, 1669, pages 366 & 367.*

» ils s'en vengeroient infailliblement, &c..... Ils ſaluent » en fléchiſſant les genoux & en baiſſant la tête, & lorſque » leur maître veut les monter ils lui préſentent ſi adroite- » ment le pied qu'il s'en peut ſervir comme d'un degré. » Lorſqu'on a pris un éléphant ſauvage & qu'on lui a lié les pieds, le chaſſeur l'aborde, le ſalue, lui fait des » excuſes de ce qu'il l'a lié, lui proteſte que ce n'eſt » pas pour lui faire injure..... lui expoſe que la plupart » du temps il avoit faute de nourriture dans ſon premier » état, au lieu que déſormais il ſera parfaitement bien » traité, qu'il lui en fait la promeſſe, &c. Le chaſſeur n'a » pas plutôt achevé ce diſcours obligeant, que l'éléphant » le ſuit comme feroit un très-doux agneau; il ne faut » pas pourtant conclure de-là que l'éléphant ait l'intelli- » gence des Langues; mais ſeulement qu'ayant une très- » parfaite eſtimative, il connoît les divers mouvemens » d'eſtime ou de mépris, d'amitié ou de haine & tous les » autres dont les hommes ſont agités envers lui, & pour » cette cauſe il eſt plus aiſé à dompter, par les raiſons que » par les coups & par les verges.... Il jette des pierres fort » loin & fort droit avec ſa trompe, & il s'en ſert pour » verſer de l'eau avec laquelle il ſe lave le corps.

» De cinq éléphans, dit Tavernier *(e)*, que les » chaſſeurs avoient pris, trois ſe ſauvèrent, quoiqu'ils » euſſent des chaînes & des cordes autour de leur corps

(e) Voyage de Tavernier, *tome III, page 238.*

& même de leurs jambes. Ces gens-là nous dirent une « chose surprenante & qui est tout-à-fait admirable, si « on peut la croire ; c'est que ces éléphans ayant été une « fois attrapés & étant sortis du piége, si on les fait entrer « dans les bois, ils sont dans la défiance & arrachent « avec leur trompe une grosse branche dont ils vont, « sondant par-tout avant que d'asseoir leur pied, s'il n'y « a point de trous à leur passage pour n'être pas attrapés « une seconde fois ; ce qui faisoit désespérer aux chasseurs, « qui nous contoient cette histoire, de pouvoir reprendre « aisément les trois éléphans qui leur étoient échappés.... « Nous vimes les deux autres éléphans qu'on avoit pris, « chacun de ces éléphans sauvages étoit entre deux « éléphans privés ; & autour des sauvages il y avoit six « hommes tenant des lances à feu, qui parloient à ces « animaux, en leur présentant à manger, & disant, en leur « langage, *prends cela & le mange.* C'étoient des petites « bottes de foin, des morceaux de sucre noir & du riz « cuit avec de l'eau & force grains de poivre. Quand « l'éléphant sauvage ne vouloit pas faire ce qu'on lui « commandoit, les hommes ordonnoient aux éléphans « privés, de le battre, ce qu'ils faisoient aussi-tôt, l'un le « frappant sur le front & sur la tête avec sa trompe, & « lorsqu'il faisoit mine de se revancher contre celui-là, « l'autre le frappoit de son côté, de sorte que le pauvre « éléphant sauvage ne savoit plus où il en étoit, ce qui « lui apprenoit à obéir. «

» J'ai plusieurs fois observé, dit Edward Terri *(f)*, » que l'éléphant fait plusieurs choses qui tiennent plus du » raisonnement humain, que du simple instinct naturel » qu'on lui attribue. Il fait tout ce que son maître lui » commande, s'il veut qu'il fasse peur à quelqu'un, il » s'avance vers lui avec la même fureur que s'il le vou- » loit mettre en pièces, & lorsqu'il en est tout proche, » il s'arrête tout court sans lui faire aucun mal. Si le » maître veut faire affront à un autre, il parle à l'éléphant, » qui prendra avec sa trompe de l'eau du ruisseau & de » la boue, & la lui jettera au nez. Sa trompe est faite » d'un cartilage, elle pend entre les dents. Quelques-uns » l'appellent *sa main*, à cause qu'en plusieurs occasions » elle lui rend le même service que la main fait aux » hommes..... Le Mogol en a qui servent de bourreaux » aux criminels condamnés à mort. Si leur conducteur » leur commande de dépêcher promptement ces misé- » rables, ils les mettent en pièces en un moment avec » leurs pieds, & au contraire s'il leur commande de les » faire languir, ils leur rompent les os les uns après les » autres, & leur font souffrir un supplice aussi cruel que celui de la roue ».

Nous pourrions citer encore plusieurs autres faits aussi curieux & aussi intéressans que ceux qu'on vient de lire; mais nous aurions bien-tôt excédé les limites que

(f) Voyage aux Indes orientales par Edward Terri, *page 15*.

nous avons tâché de nous preſcrire dans cet Ouvrage, nous ne ſerions pas même entrés dans un auſſi grand détail, ſi l'éléphant n'étoit de tous les animaux le premier à tous égards, celui par conſéquent qui méritoit le plus d'attention; nous n'avons rien dit de la production de ſon ivoire, parce que M. Daubenton nous paroît avoir épuiſé ce ſujet dans ſa deſcription des différentes parties de l'éléphant. On verra combien d'obſervations utiles & nouvelles, il a fait ſur la nature & la qualité de l'ivoire dans ſes différens états, & en même temps on ſera bien aiſe de ſavoir qu'il a rendu à l'éléphant les défenſes & les os prodigieux qu'on attribuoit au mammout. J'avoue que j'étois moi-même dans l'incertitude à cet égard, j'avois pluſieurs fois conſidéré ces oſſemens énormes & je les avois comparés avec le ſquelette d'éléphant que nous avons au Cabinet du Roi, que je ſavois être le ſquelette d'un éléphant preſque adulte; & comme avant d'avoir fait l'hiſtoire de ces animaux, je ne me perſuadois pas qu'il pût exiſter des éléphans ſix ou ſept fois plus gros que celui dont je voyois le ſquelette; que d'ailleurs les gros oſſemens n'avoient pas les mêmes proportions que les os correſpondans dans le ſquelette de l'éléphant, j'avois cru comme le vulgaire des Naturaliſtes, que ces grands oſſemens avoient appartenu à un animal beaucoup plus grand, & dont l'eſpèce s'étoit perdue ou avoit été détruite. Mais il eſt certain, comme on l'a vu dans cette hiſtoire, qu'il

exiſte des éléphans qui ont juſqu'à quatorze pieds de hauteur, c'eſt-à-dire, des éléphans ſix ou ſept fois plus gros (car les maſſes ſont comme les cubes de la hauteur) que celui dont nous avons le ſquelette, & qui n'avoit que ſept pieds & demi de hauteur; il eſt certain d'ailleurs par les obſervations de M. Daubenton, que l'âge change la proportion des os, & que lorſque l'animal eſt adulte ils groſſiſſent conſidérablement quoiqu'ils aient ceſſé de grandir; enfin il eſt encore certain par le témoignage des Voyageurs, qu'il y a des défenſes d'éléphans qui pèſent chacune plus de cent vingt livres *(g)*. Tout cela réuni, fait que nous ne doutons plus que ces défenſes

(g) M. Eden rend témoignage qu'il meſura pluſieurs défenſes d'éléphant auxquelles il trouva neuf pieds de longueur, que d'autres avoient l'épaiſſeur de la cuiſſe d'un homme, & que quelques-unes peſoient quatre-vingt-dix livres; on prétend qu'il s'en trouve en Afrique qui pèſent juſqu'à cent vingt-cinq livres chacune.... Les voyageurs Anglois rapportèrent auſſi de Guinée la tête d'un éléphant que M. Eden vit chez M. le chevalier Judde, elle étoit ſi groſſe que les os ſeuls & le crâne, ſans y comprendre les défenſes, peſoient environ deux cents livres; de ſorte qu'au jugement de l'Auteur elle en auroit dû peſer cinq cents dans la totalité de ſes parties. *Hiſtoire générale des Voyages, tome I, page 223.* — Lopes prit plaiſir à peſer pluſieurs dents d'éléphant, dont chacune étoit d'environ deux cents livres. *Idem, tome V, page 79.* — La grandeur des éléphans peut être connue par leurs dents qu'on a ramaſſées, dont quelques-unes ont été trouvées du poids de deux cents livres. *Voyage de Drack, page 104.* — Au royaume de Lowango, j'achetai deux dents d'éléphant, qui étoient de la même bête, qui peſoient chacune cent vingt-ſix

défenſes & ces oſſemens ne ſoient en effet des défenſes & des oſſemens d'éléphant. M. Sloane l'avoit dit *(h)*, mais ne l'avoit pas prouvé; M. Gmelin l'a dit encore plus affirmativement *(i)*: & il nous a donné ſur cela des

---

ſix livres. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome IV, page 319.* — Les dents des éléphans, au cap de Bonne-eſpérance, ſont très-groſſes, elles pèſent de ſoixante à cent vingt livres. *Deſcript. du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, tome III, page 12.*

(h) Voyez l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences, *année 1727, page 1 juſqu'à la page 4.*

(i) La quantité prodigieuſe d'os qu'on trouve par-ci par-là, ſous terre dans la Sibérie, ſont ſur-tout une choſe de tant d'importance, que je crois faire plaiſir à bien des Lecteurs de leur procurer l'avantage de trouver ici raſſemblé tout ce qui manquoit juſqu'à préſent à l'Hiſtoire Naturelle de ces os. Pierre le Grand, s'eſt ſur-tout rendu recommandable à ce ſujet aux Naturaliſtes, & comme il cherchoit en tout à ſuivre la Nature dans ſes routes les plus cachées, il ordonna entr'autres, en 1722, à tous ceux qui rencontreroient quelque part des cornes de Mammout, de s'attacher ſingulièrement à ramaſſer tous les autres os appartenans à cet animal, ſans en excepter un ſeul, & de les envoyer à Péterſbourg. Ces ordres furent publiés dans toutes les villes de Sibérie, & entr'autres à Jakutzk, où d'abord après la publication, un Sluſchewoi, appelé *Waſilei Otlaſow*, s'engagea par écrit devant Michaële Petrowitſch Iſmailow, Capitaine-lieutenant de la Garde & Woywode de l'endroit, à ſe tranſporter dans les cantons inférieurs de la Lena pour chercher des os de mammout, & il y fut dépêché la même année 23 avril. L'année d'après, un autre s'adreſſa à la Chancellerie de Jakutzk, & lui repréſenta qu'il s'étoit tranſporté avec ſon fils, vers la mer, pour chercher des os de mammout, & que vis-à-vis Surjatoi-Noſſ, à environ deux cents verſtes de ce lieu & de la mer, il avoit trouvé dans un terrein

faits curieux, & que nous avons cru devoir rapporter

de tourbe, qui eſt le terrein ordinaire de ces diſtricts, une tête de mammout à laquelle tenoit une corne, & auprès de laquelle il y avoit une autre corne du même animal, qui l'avoit peut-être perdue de ſon vivant; qu'à peu de diſtance de-là, ils avoient tiré de la terre, une autre tête avec des cornes d'un animal qui leur étoit inconnu; que cette tête reſſembloit aſſez à une tête de bœuf, mais qu'elle avoit les cornes au-deſſus du nez, & que par rapport à un accident qui lui étoit arrivé à ſes yeux, il avoit été obligé de laiſſer ces têtes ſur les lieux; qu'ayant appris l'Ordonnance de Sa Majeſté, il ſupplioit de détacher ſon fils avec lui vers Vſt-janskoje, Simowie & vers la mer, le Woywode lui accorda ſa demande, & les fit partir ſur le champ. Un troiſième Sluſchiwoi de Jakutzk, repréſenta à la Chancellerie en 1724, qu'il avoit fait un voyage ſur la rivière de Jelon, & qu'il avoit eu le bonheur d'y trouver ſur cette rivière, dans un rivage eſcarpé, une tête de mammout fraîche, avec une corne & toutes ſes parties, qu'il l'avoit tirée de terre & laiſſée dans un endroit où il ſauroit la retrouver, qu'il prioit qu'on le détachât avec deux hommes accoutumés à chercher de pareilles choſes, le Woywode y conſentit pareillement. Le Coſaque ſe mit bien-tôt après en route, il retrouva la tête & toutes ſes parties, à l'exception des cornes; il n'y avoit plus que la moitié d'une corne qu'il apporta avec la tête à la Chancellerie de Jakutzk. Il apporta quelque temps après deux cornes de mammout, qu'il avoit trouvées auſſi ſur la rivière de Jelon.

Les Coſaques de Jakutzk furent charmés, ſous prétexte d'aller chercher des cornes de mammout, de trouver moyen de faire de ſi beaux voyages. On leur accordoit cinq ou ſix chevaux de poſte, pendant qu'un ſeul auroit ſuffi, & ils pouvoient employer les autres pour le tranſport de leurs propres marchandiſes. Un pareil avantage devoit beaucoup les encourager... Un Coſaque de Jakutzk, appelé *Jwanſelsku*, demanda à la Chancellerie qu'on l'envoyât dans les Simowies d'Alaſeiſch & de Kowymiſch, pour y chercher de ces ſortes d'os & du vrai criſtal; il avoit déjà vécu dans leſdits lieux & y

ici ; mais M. Daubenton, nous paroît être le premier,

avoit amaſſé des choſes remarquables, & envoyé réellement à Jakutzk quelques-uns de ces os. Rien ne parut plus important que cette expédition, & le Coſaque fut envoyé à ſa deſtination le 21 avril 1725.

Naſar-Koleſchow, Commiſſaire d'Indigirsk, envoya en 1723 à Jakutzk & de-là à Irkurtzk, le ſquelette d'une tête extraordinaire, qui, à ce qu'on m'a dit, avoit deux arſchines moins trois werſchok de long, une arſchine de haut, & qui étoit munie de deux cornes & d'une dent de mammout; ce ſquelette eſt arrivé le 14 octobre 1723 à Irkutzk, & j'en ai trouvé la relation dans la Chancellerie de cette ville. On m'a aſſuré auſſi, que le même homme a fourni une corne de mammout après.

Tout ceci, tel que je l'ai ramaſſé des différentes relations, regarde pour la plus grande partie une même eſpèce d'os; ſavoir, 1.° tous ceux qui ſe trouvent dans le Cabinet impérial de Péterſbourg, ſous le nom d'*os de mammout*, *auxquels tous ceux qui voudront les confronter avec les os d'éléphant*, *ne pourront diſputer une parfaite reſſemblance avec ces derniers.* 2.° On voit par les relations ci-deſſus, qu'on a trouvé dans la terre des têtes d'un animal tout-à-fait différent d'un éléphant, & qui particulièrement par rapport à la figure des cornes, reſſembloient à une tête de bœuf, plutôt qu'à celle d'un éléphant. D'ailleurs cet animal ne peut pas avoir été auſſi gros qu'un éléphant, & j'en ai vu une tête à Jakutzk, qui avoit été envoyée d'Anadirskoi-Oſtrog, & qui, ſelon ce qu'on m'a dit, étoit parfaitement ſemblable à celle que Portn-jagin avoit trouvée. J'en ai eu moi-même une d'Ilainskoi-Oſtrog, que j'ai envoyée au Cabinet impérial à Péterſbourg. Enfin, j'ai appris que ſur le rivage du Niſchnaja-Tunguska, on trouve non-ſeulement par-ci par-là de pareilles têtes, mais encore d'autres os, qui certainement ne ſont pas des os d'éléphans, tels que des omoplates, des os ſacrés, des os innominés, des os de hanches & des os de jambes, qui vraiſemblablement appartiennent à cette même eſpèce d'animaux, auxquels on doit attribuer leſdites têtes, & que

qui ait mis la choſe hors de doute, par des meſures

ſans contredit on ne doit pas exclure du genre des bœufs. J'ai vu des os de jambes & de hanches de cette eſpèce, dont je ne ſaurois rien dire de particulier, ſinon qu'en comparaiſon de leur groſſeur, ils m'ont paru extrêmement courts. Ainſi on trouve en Sibérie deux ſortes d'os en terre, dont anciennement on n'eſtimoit aucuns que ceux qui reſſemblent parfaitement aux dents ſaillantes d'éléphans; mais il ſemble que depuis l'Ordonnance impériale, on a commencé à les conſidérer tous en général, & que comme les premiers avoient déjà occaſionné la fable de l'animal mammout, on a rangé ces derniers dans la même claſſe: car quoiqu'on connoiſſe avec la moindre attention que ces derniers ſont d'un animal tout-à-fait différent du premier, on n'a pas laiſſé de les confondre enſemble. C'eſt encore une erreur de croire avec Iſbrand-Ides, & ceux qui ſuivent ſes rêveries, qu'il n'y a que les montagnes qui s'étendent depuis la rivière de Ket vers le nord-eſt, & par conſéquent auſſi les environs de Mangaſca & de Jakutzk, qui ſoient remplies de ces os d'éléphant, il s'en trouve non-ſeulement dans toute la Sibérie & dans ſes diſtricts les plus méridionaux, comme dans les cantons ſupérieurs de l'Irtiſch, du Toms & de la Lena, mais encore par-ci par-là, en Ruſſie & même en bien des endroits en Allemagne, où ils ſont connus ſous le nom d'ivoire foſſile, *ebur foſſile*, & cela avec beaucoup de raiſon; car tout l'ivoire qu'on travaille en Allemagne, vient des dents d'éléphant que nous tirons des Indes, & l'ivoire foſſile reſſemble parfaitement à ces dents, ſinon qu'il eſt pourri. Dans les climats un peu chauds, ces dents ſe ſont amollies & changées en ivoire foſſile; mais dans ceux où la terre reſte continuellement gelée, on trouve ces dents très-fraîches pour la plupart. De-là peut aiſément dériver la fable qu'on a ſouvent trouvé ces os & autres enſanglantés; cette fable a été gravement débitée par Iſbrand-Ides, & d'après lui par Muller *(k)*, qui ont été copiés par d'autres avec une aſſurance, comme s'il n'y avoit pas lieu d'en douter;

(k) Mœurs & uſages des Oſtiaques, dans le *Recueil des voyages au Nord, page 382.*

prises, des comparaisons exactes & des raisons fondées

& comme une fiction va rarement seule, le sang qu'on prétend avoir trouvé à ces os, a enfanté une autre fiction de l'animal mammout, dont on a conté que dans la Sibérie il vivoit sous terre, qu'il y mouroit quelquefois & étoit enterré sous les décombres, & tout cela pour rendre raison du sang qu'on prétendoit trouver à ces os. Muller nous donne la description du mammout, cet animal, dit-il, a quatre ou cinq aunes de haut, & environ trois brasses de long, il est d'une couleur grisâtre, ayant la tête fort longue & le front très-large; des deux côtés précisément au-dessous des yeux, il a des cornes qu'il peut mouvoir & croiser comme il veut. Il a la faculté de s'étendre considérablement en marchant, & de se rétrécir en un petit volume; ses pattes ressemblent à celles d'un ours par leur grosseur. Isbrand-Ides est assez sincère pour avouer, que de tous ceux qu'il a questionnés sur cet animal il n'a trouvé personne qui lui ait dit avoir vu un mammout vivant..., Les têtes & les autres os, qui s'accordent avec ceux des éléphans, ont été autrefois sans contredit des parties réelles de l'éléphant. Nous ne devons pas refuser toute croyance à cette quantité d'os d'éléphant, & je présume que les éléphans pour éviter leur destruction dans les grandes révolutions de la terre, se sont échappés de leur endroit natal, & se sont disperses de toutes parts, tant qu'ils ont pu; leur sort a été différent, les uns ont été bien loin, les autres ont pu même après leur mort avoir été transportés fort loin par quelque inondation : ceux au contraire qui étant encore en vie, se sont trop écartés vers le nord, doivent nécessairement y avoir payé le tribut de leur délicatesse; d'autres encore sans avoir été si loin, ont pu se noyer dans une inondation ou périr de lassitude.... La grosseur de ces os ne doit pas nous arrêter, les dents saillantes ont jusqu'à quatre arschines de long & six pouces de diamètre (M. de Strahlenberg dit jusqu'à neuf), & les plus fortes pèsent jusqu'à six à sept puds. J'ai fait voir dans un autre endroit, qu'il y a des dents fraîches prises de l'éléphant, qui ont jusqu'à dix pieds de long, & qui pèsent cent, cent quarante-six, cent soixante & cent soixante-huit livres..... Il y a des morceaux

ſur les grandes connoiſſances qu'il s'eſt acquiſes dans la ſcience de l'Anatomie comparée.

ADDITIONS

À l'article de l'ÉLÉPHANT.

JE donne ici *(planche XXXIV)* la figure d'un Éléphant qui étoit à la foire Saint-Germain, en 1773; c'étoit une femelle qui avoit ſix pieds ſept pouces trois lignes de longueur, cinq pieds ſept pouces de hauteur, & qui n'étoit âgée que de trois ans neuf mois. Ses dents n'étoient pas encore toutes venues, & ſes défenſes

d'ivoire foſſile qui ont une apparence jaunâtre ou qui jauniſſent par la ſuite des temps, & d'autres qui ſont bruns comme des noix de cocos ou plus clairs; & enfin, d'autres qui ſont d'un bleu-noirâtre. Les dents qui n'ont pas été bien gelées dans la terre & ont reſté pendant quelque temps expoſées à l'effet de l'air, ſont ſujettes à devenir plus ou moins jaunes ou brunes, & elles prennent d'autres couleurs ſuivant l'eſpèce d'humidité qui y agit en ſe joignant à l'air: auſſi, ſuivant ce que dit M. de Strahlenberg, on trouve quelquefois des morceaux d'un bleu-noir dans ces dents corrompues.... Il ſeroit à ſouhaiter, pour le bien de l'Hiſtoire Naturelle, qu'on connût, pour les autres os qu'on trouve en Sibérie, l'eſpèce d'animal auquel ils appartiennent, mais il n'y a guère lieu de l'eſpérer. *Relation d'un Voyage à Kamtſchatka, par M. Gmelin, imprimé en 1735 à Péterſbourg, en langue Ruſſe.* La traduction de cet article m'a d'abord été communiquée par M. de l'Iſle, de l'Académie des Sciences; & enſuite par M. le marquis de Montmirail, qui en a fait la traduction ſur l'original allemand, imprimé à Gottingue en 1752.

n'avoient que ſix pouces ſix lignes de longueur. La tête étoit très-groſſe, l'œil fort petit, l'iris d'un brun-foncé. La maſſe de ſon corps informe & ramaſſée, paroiſſoit varier à chaque mouvement, en ſorte que cet animal ſemble être plus difforme dans le premier âge que quand il eſt adulte; la peau étoit fort brune avec des rides & des plis aſſez fréquens; les deux mamelles avec des mamelons apparens, ſont placées dans l'intervalle des deux jambes de devant.

Dimenſions de cet animal.

	pieds.	pouces.	lignes.
Longueur du corps meſurée en ligne droite.....	6.	7.	3.
Hauteur du train de devant.....	4.	10.	5.
Hauteur du train de derrière.....	5.	1.	9.
La plus grande hauteur du corps.....	5.	7.	//
Hauteur du ventre.....	2.	3.	6.
Longueur de la tête, depuis la mâchoire à l'occiput.	1.	1.	11.
Longueur de la mâchoire inférieure.....	//	8.	9.
Diſtance entre le bout de la mâchoire inférieure & l'angle de l'œil.....	2.	5.	9.
Diſtance entre l'angle poſtérieur & l'oreille.....	//	10.	5.
Longueur de l'œil d'un angle à l'autre.....	//	2.	4.
Largeur entre les deux yeux.....	1.	1.	10.
Longueur des oreilles en arrière.....	1.	3.	7.
Hauteur de l'oreille.....	1.	2.	4.
Circonférence du cou.....	5.	5.	1.
Circonférence du corps derrière les jambes de devant.	7.	8.	//
Circonférence du corps, devant les jambes de derrière.	7.	8.	3.
Circonférence du corps à l'endroit le plus gros....	8.	//	7.
Longueur du tronçon de la queue.....	2.	1.	4.
Circonférence de la queue à ſon origine.....	1.	1.	9.

	pieds.	pouces.	lignes
Longueur de l'avant-bras, depuis le coude au poignet.	2.	1.	6.
Largeur du haut de la jambe	1.	10.	6.
Longueur du talon jusqu'au bout des ongles	"	9.	6.
Largeur du pied de devant	"	8.	3.
Largeur du pied de derrière	"	10.	5.
Longueur des plus grands ongles	"	1.	9.
Largeur	"	3.	"
Longueur de la trompe étendue	3.	7.	3.

Il nous a paru, en comparant le mâle & la femelle que nous avons tous deux vus, le premier en 1771, & l'autre en 1773, qu'en général la femelle a les formes plus groſſes & plus charnues que le mâle, au point qu'il ne ſeroit pas poſſible de s'y tromper; ſeulement elle a les oreilles plus petites, à proportion que le mâle; mais le corps paroiſſoit plus renflé, la tête plus groſſe & les membres plus arrondis.

Dans l'eſpèce de l'éléphant, comme dans toutes les autres eſpèces de la Nature, la femelle eſt plus douce que le mâle; celle-ci étoit même careſſante pour les gens qu'elle ne connoiſſoit pas, au lieu que l'éléphant mâle eſt ſouvent redoutable. Celui que nous avons vu en 1771, étoit plus fier, plus indifférent & beaucoup moins traitable que cette femelle. C'eſt d'après ce mâle que M. de Sève a deſſiné la trompe & l'extrémité de la verge repréſentée *(pl. XXXVI)*. Dans l'état de repos, cette partie ne paroît point du tout à l'extérieur; le ventre ſemble être abſolument uni, & ce n'eſt que dans le moment où l'animal veut uriner, que l'extrémité ſort du

du fourreau, comme on le voit repréſenté : cet éléphant mâle, quoique preſque auſſi jeune que la femelle, étoit comme je viens de le dire, bien plus difficile à gouverner. Il cherchoit même à ſaiſir avec ſa trompe les gens qui l'approchoient de près, & il a ſouvent arraché les poches & les baſques de l'habit des curieux. Ses maîtres même étoient obligés de prendre avec lui des précautions, au lieu que la femelle ſembloit obéir avec complaiſance. Le ſeul moment où on l'a vu marquer de l'humeur, a été celui de ſon emballage dans ſon caiſſon de voyage. Lorſqu'on voulut la faire entrer dans ce caiſſon, elle refuſa d'avancer, & ce ne fut qu'à force de contrainte & de coups de poinçon dont on la piquoit par-derrière, qu'on la força d'entrer dans cette eſpèce de cage qui ſervoit alors à la tranſporter de ville en ville. Irritée des mauvais traitemens qu'elle venoit d'eſſuyer, & ne pouvant ſe retourner dans cette priſon étroite, elle prit le ſeul moyen qu'elle avoit de ſe venger; ce fut de remplir ſa trompe & de jeter le volume d'un ſeau d'eau au viſage & ſur le corps de celui qui l'avoit le plus harcelée.

Au reſte, on a repréſenté la trompe vue par-deſſous, pour en faire mieux connoître la ſtructure extérieure & la flexibilité.

J'ai dit dans l'Hiſtoire Naturelle de l'éléphant, qu'on pouvoit préſumer que ces animaux ne s'accouploient pas à la manière des autres quadrupèdes, parce que la

poſition relative des parties génitales dans les individus des deux ſexes, paroît exiger que la femelle ſe renverſe ſur le dos pour recevoir le mâle. Cette conjecture qui me paroiſſoit plauſible ne ſe trouve pas vraie, car je crois qu'on doit ajouter foi à ce que je vais rapporter d'après un témoin oculaire.

M. Marcellus Bles, ſeigneur de Moërgeſtel, écrit de Bois-le-duc, dans les termes ſuivans :

Ayant trouvé dans le bel Ouvrage de M. le comte de Buffon, qu'il s'eſt trompé touchant l'accouplement des éléphans, je puis dire qu'il y a pluſieurs endroits en Aſie & en Afrique, où ces animaux ſe tiennent toujours dans les bois écartés & preſque inacceſſibles, ſur-tout dans le temps qu'ils ſont en chaleur; mais que dans l'île de Ceylan, où j'ai demeuré douze ans, le terrein étant par-tout habité, ils ne peuvent pas ſe cacher ſi bien, & que les ayant conſtamment obſervés, j'ai vu que la partie naturelle de la femelle ſe trouve en effet placée preſque ſous le milieu du ventre, ce qui feroit croire, comme le dit M. de Buffon, que les mâles ne peuvent la couvrir à la façon des autres quadrupèdes; cependant il n'y a qu'une légère différence de ſituation : j'ai vu, lorſqu'ils veulent s'accoupler, que la femelle ſe courbe la tête & le cou, & appuie les deux pieds & le devant du corps également courbés, ſur la racine d'un arbre, comme ſi elle ſe proſternoit par terre, les deux pieds de derrière reſtant debout & la croupe en haut, ce qui donne aux mâles la facilité de la couvrir & d'en uſer comme les autres quadrupèdes. Je puis dire auſſi que les femelles portent leurs petits neuf mois ou environ. Au reſte, il eſt vrai que les éléphans ne s'accouplent point lorſqu'ils ne ſont pas libres. On enchaîne fortement les mâles quand ils ſont en rut, pendant qnatre à cinq ſemaines, alors on voit par fois ſortir de leurs

parties naturelles une grande abondance de ſperme, & ils ſont ſi furieux pendant ces quatre ou cinq ſemaines, que leurs Cornacks ou gouverneurs ne peuvent les approcher ſans danger. On a une annonce infaillible du temps où ils entrent en chaleur, car quelques jours avant ce temps, on voit couler une liqueur huileuſe qui leur ſort d'un petit trou qu'ils ont à chaque côté de la tête. Il arrive quelquefois que la femelle qu'on garde à l'écurie dans ce temps, s'échappe & va joindre dans les bois les éléphans ſauvages; mais quelques jours après ſon Cornack va la chercher & l'appelle par ſon nom tant de fois qu'à la fin elle arrive, ſe ſoumet avec docilité, & ſe laiſſe conduire & renfermer, & c'eſt dans ce cas où l'on a vu que la femelle fait ſon petit à peu-près au bout de neuf mois.

Il me paroît qu'on ne peut guère douter de la première obſervation ſur la manière de s'accoupler, des éléphans, puiſque M. Marcellus Bles aſſure l'avoir vu; mais je crois qu'on doit ſuſpendre ſon jugement ſur la ſeconde obſervation, touchant la durée de la geſtation qu'il dit n'être que de neuf mois, tandis que tous les Voyageurs aſſurent qu'il paſſe pour conſtant que la femelle de l'éléphant porte deux ans.

J'ai rapporté ci-devant l'extrait d'une lettre de M. Marcellus Bles, ſeigneur de Moërgeſtel, au ſujet de l'accouplement des éléphans; & il a eu la bonté de m'en écrire une autre le 25 janvier 1776, dans laquelle il me donne connoiſſance de quelques faits que je crois devoir rapporter.

Les Hollandois de Ceylan, dit M. Bles, ont toujours un certain nombre d'éléphans en réſerve, pour attendre

l'arrivée des marchands du continent de l'Inde, qui y viennent acheter ces animaux, dans la vue de les revendre enſuite aux Princes indiens; ſouvent il s'en trouve qui ne ſont pas aſſez bien conditionnés, & que ces marchands ne peuvent vendre; ces éléphans défectueux & rebutés, reſtent à leur maître pendant nombre d'années, & l'on s'en ſert pour la chaſſe des éléphans ſauvages. Quelquefois il arrive, ſoit par la négligence des gardiens, ſoit autrement, que la femelle, lorſqu'elle entre en chaleur, dénoue & rompt pendant la nuit les cordes avec leſquelles elle eſt toujours attachée par les pieds, alors elle s'enfuit dans les forêts, y cherche les éléphans ſauvages, s'accouple & devient pleine: les gardiens vont la chercher par-tout dans les bois en l'appelant par ſon nom, elle revient dès-lors ſans contrainte & ſe laiſſe ramener tranquillement à ſon étable; c'eſt ainſi qu'on a reconnu que quelques femelles ont produit leur petit neuf mois après leur fuite; en ſorte qu'il eſt plus que probable que la durée de la geſtation n'eſt en effet que de neuf mois. La hauteur d'un éléphant nouveau-né n'eſt guère que de trois pieds du Rhin: Il croît juſqu'à l'âge de ſeize à vingt ans, & peut vivre ſoixante-dix, quatre-vingts & même cent ans.

Le même M. Bles, dit qu'il n'a jamais vu, pendant un ſéjour de onze années qu'il a fait à Ceylan, que la femelle ait produit plus d'un petit à la fois. Dans les grandes chaſſes qu'on fait tous les ans dans cette île,

auxquelles il a assisté plusieurs fois, il en a vu souvent prendre quarante à cinquante, parmi lesquels il y avoit des éléphans tout jeunes, & il dit qu'on ne pouvoit pas reconnoître quelles étoient les mères de chacun de ces petits éléphans, car tous ces jeunes animaux paroissent faire manse commune; ils tettent indistinctement celles des femelles de toute la troupe qui ont du lait, soit qu'elles aient elles-mêmes un petit en propre, soit qu'elles n'en aient point.

M. Marcellus Bles a vu prendre les éléphans de trois manières différentes; ils vont ordinairement en troupes séparées, quelquefois à une lieue de distance l'une de l'autre; la première manière de les prendre est de les entourer par un attroupement de quatre ou cinq cents hommes, qui resserrant toujours ces animaux de plus près en les épouvantant par des cris, des pétards, des tambours & des torches allumées, les forcent à entrer dans une espèce de parc entouré de fortes palliſſades dont on ferme ensuite l'ouverture pour qu'ils n'en puissent sortir.

La seconde manière de les chasser ne demande pas un si grand appareil; il suffit d'un certain nombre d'hommes lestes & agiles à la course qui vont les chercher dans les bois; ils ne s'attaquent qu'aux plus petites troupes d'éléphans qu'ils agacent & inquiètent au point de les mettre en fuite; ils les suivent aisément à la course, & leur jettent un ou deux lacs de cordes très-fortes aux jambes de derrière: ils tiennent toujours le bout de ces

cordes juſqu'à ce qu'ils trouvent l'occaſion favorable de l'entortiller autour d'un arbre; & lorſqu'ils parviennent à arrêter ainſi un éléphant ſauvage dans ſa courſe, ils amènent à l'inſtant deux éléphans privés, auxquels ils attachent l'éléphant ſauvage, & s'il ſe mutine, ils ordonnent aux deux apprivoiſés de le battre avec leur trompe juſqu'à ce qu'il ſoit comme étourdi; & enfin ils le conduiſent au lieu de ſa deſtination.

La troiſième manière de prendre les éléphans, eſt de mener quelques femelles apprivoiſées dans les forêts, elles ne manquent guère d'attirer quelqu'un des éléphans ſauvages & de les ſéparer de leur troupe; alors une partie des chaſſeurs attaque le reſte de cette troupe pour lui faire prendre la fuite, tandis que les autres chaſſeurs ſe rendent maîtres de cet éléphant ſauvage iſolé, l'attachent avec deux femelles, & l'amènent ainſi juſqu'à l'étable ou juſqu'au parc où on veut le garder.

Les éléphans dans l'état de liberté, vivent dans une eſpèce de ſociété durable; chaque bande ou troupe reſte ſéparée & n'a aucun commerce avec d'autres troupes, & même ils paroiſſent s'entr'éviter très-ſoigneuſement.

Lorſqu'une de ces troupes ſe met en marche pour voyager ou changer de domicile, ceux des mâles qui ont les défenſes les plus groſſes & les plus longues marchent à la tête, & s'ils rencontrent dans leur route une rivière un peu profonde, ils la paſſent les premiers à la nage, & paroiſſent ſonder le terrein du rivage oppoſé; ils donnent

alors un ſignal par un ſon de leur trompe, & dès-lors la troupe avertie entre dans la rivière, & nageant en file, les éléphans adultes tranſportent leurs petits en ſe les donnant, pour ainſi dire, de main en main; après quoi tous les autres les ſuivent & arrivent au rivage où les premiers les attendent.

Une autre ſingularité remarquable, c'eſt que quoiqu'ils ſe tiennent toujours par troupes, on trouve cependant de temps en temps des éléphans ſéparés & errans ſeuls & éloignés des autres, & qui ne ſont jamais admis dans aucune compagnie, comme s'ils étoient bannis de toute ſociété. Ces éléphans ſolitaires ou réprouvés ſont très-méchans; ils attaquent ſouvent les hommes & les tuent, & tandis que ſur le moindre mouvement & à la vue de l'homme (pourvu qu'il ne ſe faſſe pas avec trop de précipitation), une troupe entière d'éléphans s'éloignera; ces éléphans ſolitaires l'attendent non-ſeulement de pied-ferme, mais même l'attaquent avec fureur, en ſorte qu'on eſt obligé de les tuer à coups de fuſil. On n'a jamais rencontré deux de ces éléphans farouches enſemble; ils vivent ſeuls & ſont tous mâles, & l'on ignore s'ils recherchent les femelles, car on ne les a jamais vus les ſuivre ou les accompagner.

Une autre obſervation aſſez intéreſſante, c'eſt que dans toutes les chaſſes auxquelles M. Marcellus Bles a aſſiſté, & parmi des milliers d'éléphans qu'il dit avoir vus dans l'île de Ceylan, à peine en a-t-il trouvé un

ſur dix qui fût armé de groſſes & grandes défenſes ; & quoique ces éléphans aient autant de force & de vigueur que les autres, ils n'ont néanmoins que de petites défenſes, minces & obtuſes, qui ne parviennent jamais qu'à la longueur d'un pied à peu-près, & on ne peut, dit-il, guère voir avant l'âge de douze à quatorze ans ſi leurs défenſes deviendront longues ou ſi elles reſteront à ces petites dimenſions,

Le même M, Marcellus Bles, m'a écrit en dernier lieu, qu'un particulier, homme très-inſtruit, établi depuis long-temps dans l'intérieur de l'île de Ceylan, l'avoit aſſuré qu'il exiſte dans cette île une petite race d'éléphans qui ne deviennent jamais plus gros qu'une geniſſe : la même choſe lui a été dite par pluſieurs autres perſonnes dignes de foi ; il eſt vrai, ajoute-t-il, qu'on ne voit pas ſouvent ces petits éléphans, dont l'eſpèce ou la race eſt bien plus rare que celle des autres ; la longueur de leur trompe eſt proportionnée à leur petite taille ; ils ont plus de poil que les autres éléphans, ils ſont auſſi plus ſauvages, & au moindre bruit s'enfuient dans l'épaiſſeur des bois.

Les éléphans dont nous ſommes actuellement obligés d'aller étudier les mœurs à Ceylan ou dans les autres climats les plus chauds de la terre, ont autrefois exiſté dans les zones aujourd'hui tempérées ; & même dans les zones froides ; leurs oſſemens trouvés en Ruſſie, en Sibérie, Pologne, Allemagne, France, Italie, &c. démontrent leur ancienne exiſtence dans tous les climats de la

de la terre, & leur retraite ſucceſſive vers les contrées les plus chaudes du globe à meſure qu'il s'eſt refroidi: nous pouvons en donner un nouvel exemple; M. le Prince de Porentrui, évêque de Bâle, a eu la bonté de m'envoyer une dent molaire & pluſieurs autres oſſemens d'un ſquelette d'éléphant, trouvé dans les terres de ſa principauté, à une très-médiocre profondeur: voici ce qu'il a bien voulu m'en écrire en date du 15 mai de cette année 1781. A ſix cents pas de Porentrui, ſur la gauche d'un grand chemin que je viens de faire conſtruire pour communiquer avec Béfort; en excavant le flanc méridional de la montagne, l'on découvrit, l'été dernier, à quelques pieds de profondeur, la plus grande partie du ſquelette d'un très-gros animal. Sur le rapport qui m'en fut fait, je me tranſportai moi-même ſur le lieu, & je vis que les ouvriers avoient déjà briſé pluſieurs pièces de ce ſquelette, & qu'on en avoit enlevé quelques-unes des plus curieuſes, entre autres la plus grande partie d'une très-groſſe défenſe qui avoit près de cinq pouces de diamètre à la racine, ſur plus de trois pieds de longueur, ce qui fit juger que ce ne pouvoit être que le ſquelette d'un éléphant. Je vous avouerai, Monſieur, que n'étant pas Naturaliſte, j'eus peine à me perſuader que cela fût; je remarquai cependant de très-gros os, & particulièrement celui de l'omoplate que je fis déterrer; j'obſervai que le corps de l'animal, quel qu'il fût, étoit partie dans un rocher, partie en un ſac de terre, dans l'anfractuoſité de deux rochers; que ce qui étoit dans le rocher étoit pétrifié, mais que ce qui étoit dans la terre étoit une ſubſtance moins dure que ne le ſont ordinairement de pareils os. L'on m'apporta un morceau de cette défenſe que l'on avoit briſée en la tirant de cette terre où elle étoit devenue mollaſſe; l'enveloppe extérieure reſſembloit

aſſez à l'ivoire ; l'intérieur étoit blanchâtre & comme ſavonneux : on en brûla une parcelle, & enſuite une autre parcelle d'une véritable défenſe d'éléphant, elles donnèrent l'une & l'autre, une huile d'une odeur à peu-près pareille. Tous les morceaux de cette première défenſe ayant été expoſés quelque temps à l'air, ſont tombés inſenſiblement en pouſſière,

Il m'eſt reſté un morceau de la mâchoire pétrifiée avec quelques-unes des petites dents ; je les fis voir à M. Robert, Géographe ordinaire de Sa Majeſté, qui m'ayant témoigné que ce morceau d'Hiſtoire Naturelle ne dépareroit pas la belle collection que vous avez dans le Jardin du Roi ; je lui dis qu'il pouvoit vous l'offrir de ma part, & j'ai l'honneur de vous l'envoyer.

J'ai reçu en effet ce morceau, & je ne puis qu'en témoigner ma reſpectueuſe reconnoiſſance à ce Prince, ami des Lettres & de ceux qui les cultivent ; c'eſt réellement une très-groſſe dent molaire d'éléphant, beaucoup plus grande qu'aucune de celle des éléphans vivans aujourd'hui. Si l'on rapproche de cette découverte toutes celles que nous avons rapportées de ſquelettes d'éléphans, trouvés en terre en différentes parties de l'Europe, & dont la note ci-jointe que nous communique M. l'abbé Bexon, indique encore un plus grand nombre *(a)* ; on

(a) Tentzel (Wilhelm. Erneſt.) *Epiſtola de ſceleto elephantino Tonnæ nuper effoſſo.* Gotting. 1696, in-4.° *Germanicè. (Ext. in Phil. Tranſact. vol. XIX, n.° 234, pag. 757).* — Klein, *De dentibus elephantinis. Ad Calcem Miſſ. 2, de piſcib. pag. 29 & 32.* — Marſigl. *Danub.* tom. II, pag. 31, tab. 30. — Rzaczynski, *Hiſt. nat. Polon.* tom. I, p. 1. — *Epiſt.* Braſil. Tatiſchau ad Eric. Benzel. *in act. litt. Suec. ann. 1715, pag. 36.* — Beyſchlag (Jo. Frid.) *Diſſertatio de Ebore*

demeurera bien convaincu qu'il fut un temps où notre Europe fut la patrie des éléphans, ainſi que l'Aſie ſeptentrionale, où leurs dépouilles ſe trouvent en ſi grande quantité. Il dut en être de même des rhinocéros, des hippopotames & des chameaux ; on peut remarquer entre les *argalis* ou petites figures de fonte, tirées des anciens tombeaux trouvés en Sibérie, celles de l'hippopotame & du chameau *(b)* ; ce qui prouve que ces animaux, qui ſont actuellement inconnus dans cette contrée, y ſubſiſtoient autrefois ; l'hippopotame ſur-tout a dû s'en retirer le premier, & preſque en même temps que l'éléphant ; & le chameau, quoique moins étranger aux pays tempérés ou froids, n'eſt cependant plus connu dans ce pays de

foſſili Suevico-hallenſi ; Halæ Magdeburgicæ, 1734, in-4.° — Scaramucci (Jo. Bapt.) *Meditationes familiares ad Antonium Magliabechium de ſceleto elephantino ; Urbini, 1697, in-12.* — Wedellii (Georg. Wolfg.) *Programma de unicornu & ebore foſſili ; Jenæ, 1699, in-4.°* — Hartenfels (Georg. Chriſt. Petr.) *Elephantographia curioſa*... part. III, cap. VIII. *De ebore foſſili ; Erfurti, 1715, in-4.°* — Tranſact. philoſop. vol. XLIII, pag. 331. *Extraordinari foſſil toot of an elephant.* vol. XL, n.° 446, pag. 124. *Letter*.... *upon mammoth's bones dug up in Siberia,* vol. XLVIII, pag. 626. *Bones an elephant found at Leysdown in the Iſland of Sheppey,* vol. XXXV, n.os 403 & 404. — *Epit.* Tranſact. philoſ. V, *b*, pag. 104 *& ſeq.* — *Acta Hafniens*, vol. I, obſerv. XLVI. — *Miſc. curios.* Dec. III, ann. 7, 8, 1699, 1700 ; pag. 294, obſ. 175. *De ebore foſſili, & ſceleto elephantis in collo fabuloſo reperto.* — Dec. II, ann. 7, 1688, pag. 446, obſ. 234. *De oſſibus elephantum repertis, &c.*

(b) Voyez ces figures gravées dans l'Hiſtoire générale des Voyages, *tome XVIII, page 171.*

Sibérie que par les monumens dont on vient de parler: on peut le prouver par le témoignage des Voyageurs récens.

Les Ruſſes, diſent-ils, pensèrent que les chameaux ſeroient plus propres que d'autres animaux au tranſport des vivres de leurs caravanes dans les déſerts de la Sibérie méridionale; ils firent en conſéquence venir à *Jakutzk*, un chameau pour eſſayer ſon ſervice; les habitans du pays le regardèrent comme un monſtre, qui les effraya beaucoup. La petite vérole commençoit à faire des ravages dans leurs bourgades: les Jakutes s'imaginèrent que le chameau en étoit la cauſe..... & on fut obligé de le renvoyer; il mourut même dans ſon retour, & l'on jugea avec fondement que ce pays étoit trop froid pour qu'il pût y ſubſiſter & encore moins y multiplier.

Il faut donc que ces figures du chameau & de l'hippopotame aient été faites en ce pays dans un temps où on y avoit encore quelque connoiſſance & quelque ſouvenir de ces animaux. Cependant nous remarquerons, à l'égard des chameaux, qu'ils pouvoient être connus des anciens Jakutes, car M. Guldenſtaed aſſure *(c)* qu'ils ſont actuellement en nombre dans les gouvernemens d'Aſtracan & d'Orembourg, auſſi-bien que dans quelques parties de la Sibérie méridionale, & que les Kalmouks & les Coſaques ont même l'art d'en travailler le poil. Il ſe pourroit donc, abſolument parlant, que les Jakutes euſſent pris connoiſſance du chameau dans leurs voyages au midi de la Sibérie; mais pour l'hippopotame, nulle ſuppoſition ne peut en

(c) Diſcours ſur les productions de la Ruſſie.

De Seve delin. C. Baquoy sculp.

L'ÉLÉPHANT.

De Seve del. Chevillet Sc.

L'ÉLÉPHAN FEMELLE.

De Seve del. LE PETIT ÉLÉPHANT TÉTANT SA MERE. J.me Le Villain sculp.

De Seve del C. Baron Sculp

LA TROMPE DE L'ÉLÉPHANT

rendre la connoiſſance poſſible à ce peuple : & dès-lors on ne peut rapporter qu'au refroidiſſement ſucceſſif de la terre, l'ancienne exiſtence de ces animaux, ainſi que des éléphans dans cette contrée du Nord, & leurs migrations forcées dans celles du Midi.

Après avoir livré à l'impreſſion les feuilles précédentes, j'ai reçu un deſſin fait aux Indes d'un jeune éléphant tetant ſa mère, dont je donne ici la figure *(pl. XXXV)*; c'eſt à la prévenante honnêteté de M. Gentil, Chevalier de l'Ordre royal & militaire de Saint-Louis, qui a demeuré vingt-huit ans au Bengale, que je dois ce deſſin & la connoiſſance d'un fait dont je doutois. Le petit éléphant ne tette pas par la trompe, mais par la gueule comme les autres animaux : M. Gentil en a été ſouvent témoin, & le deſſin a été fait ſous ſes yeux.

LE RHINOCÉROS. (a)

APRÈS l'Éléphant, le Rhinocéros eſt le plus puiſſant des animaux quadrupèdes; il a au moins douze pieds de longueur, depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à

(a) Rhinocéros, *Rhinoceros*, en Grec & en Latin. *Nota.* Quoique le nom de cet animal ſoit abſolument grec, il n'étoit cependant pas connu des anciens Grecs; Ariſtote n'en fait aucune mention; Strabon eſt le premier auteur Grec, & Pline le premier auteur Latin, qui en aient écrit; apparemment le rhinocéros ne s'étoit pas rencontré dans cette partie de l'Inde où Alexandre avoit pénétré, & où il avoit cependant trouvé des éléphans en grand nombre; car ce ne fut qu'environ trois cents ans après Alexandre que Pompée fit voir le premier cet animal à l'Europe.

Rhinocerote, en Italien; *Abada*, par les Portugais, ſelon Linſcot, *Navig. in Orient.* pars II.ª Francfordii, 1599, pag. 44. *Abada*, dans les Indes & à Java, ſelon Bontius, *Ind. Orient.* pag. 50. *Abada*, à Bengale & à Patane, ſelon le P. Philippe; *Lyon, 1669, page 371*, & ſelon les voyageurs Hollandois; *Amſt. 1702, tome I, page 417; Chiengtuenden*, en Perſe, ſelon Pietro della Valle, *vol. IV, pag. 245. Elkerkedon*, en Perſe, ſelon Chardin, ce qui veut dire *porte-corne;* Amſter. 1711, tome III, page 45. *Arou-hariſi*, ſelon Thevenot, *Relation de divers Voyages; Paris, 1699, page 10 de la deſcription des animaux & des plantes des Indes, &c.*

Rhinoceros. Plin. *Hiſt. nat.* lib. VIII, cap. XX.

Rhinoceros. Natural Hiſtory of the Rhinoceros, *by D.r* Parſons, *Phil. Tranſ. n.° 470, année 1743, page 523*, où l'on voit auſſi trois figures de cet animal, dont le mâle étoit à Londres en 1739, & la femelle en 1741.

Le *Rhinocéros.* Notes de M. Demours, traduction françoiſe des

l'origine de la queue ; ſix à ſept pieds de hauteur, & la circonférence du corps à peu-près égale à ſa longueur *(b)*.

Tranſactions philoſophiques, *année 1743*, où l'on voit une très-bonne figure de cet animal, gravée par les ſoins de M. Demours.

Rhinoceros, a ῥὶς & κέρας, *Naricornis* Catelani; *Abada*, *Noemba*, Javenſibus; *Elkerkedon*, Perſis; *Tuabba*, *Nabba*, cap. Bonæ-ſpei; *Nozorozec*, *Zebati*, Polonis;.... *Gomala*, Indis; *Naſehorn*, Klein, *de quad.* pag. 26 & ſeq. *Nota.* M. Klein a raſſemblé avec préciſion pluſieurs faits ſur l'hiſtoire & la deſcription de cet animal, & a donné les figures d'une double corne, *planche 11.*

The *Rhinoceros.* Gleanings of natural Hiſtory, *by George Edwards; London, 1758, pag. 24, pl. cottée au bas 221.* La figure eſt très-bonne & a été faite d'après l'animal vivant en 1752; c'eſt le même rhinocéros femelle que nous avons vu & fait deſſiner à Paris en 1749.

(b) J'ai par-devers moi le deſſin d'un rhinocéros, tiré par un Officier du Shafiſbury, vaiſſeau de la Compagnie des Indes en 1737; ce deſſin ſe rapporte aſſez au mien. L'animal mourut ſur la route en venant des Indes ici, cet Officier avoit écrit au bas du deſſin ce qui ſuit : « Il avoit environ ſept pieds de haut depuis la ſurface de la terre juſqu'au dos, il étoit de la couleur d'un cochon, qui commence à « ſécher après s'être vautré dans la fange; il a trois ſabots de corne « à chaque pied; les plis de la peau ſe renverſent en arrière, les uns « ſur les autres : on trouve entre ces plis des inſectes qui s'y nichent, « des bêtes à mille pieds, des ſcorpions, des petits ſerpens, &c. Il « n'avoit pas encore trois ans lorſqu'il a été deſſiné : le pénis étendu « s'élargit au bout en forme de fleur-de-lis ». J'ai donné d'après ce deſſin la figure du pénis dans un coin de ma planche; comme ce deſſin m'eſt venu par le moyen de M. Tyſon, Médecin, je n'ai pas été à portée de conſulter l'auteur même ſur ces inſectes malfaiſans; qu'il dit ſe loger dans les plis de la peau du rhinocéros, pour ſavoir s'il en avoit été témoin oculaire, ou s'il l'a dit ſimplement ſur le rapport des Indiens. J'avoue que cela me paroît bien extra-

Il approche donc de l'éléphant pour le volume & par la maſſe, & s'il paroît bien plus petit, c'eſt que ſes jambes ſont bien plus courtes à proportion que celles de l'éléphant; mais il en diffère beaucoup par les facultés naturelles & par l'intelligence; n'ayant reçu de la Nature, que ce qu'elle accorde aſſez communément à tous les quadrupèdes, privé de toute ſenſibilité dans la peau, manquant de mains & d'organes diſtincts pour le ſens du toucher; n'ayant au lieu de trompe qu'une lèvre mobile, dans laquelle conſiſtent tous ſes moyens d'adreſſe. Il n'eſt guère ſupérieur aux autres animaux, que par la force, la grandeur & l'arme offenſive qu'il porte ſur le nez, & qui n'appartient qu'à lui : cette arme eſt une corne très-dure, ſolide dans toute ſa longueur, & placée plus avantageuſement que les cornes des animaux ruminans; celles-ci ne muniſſent que les parties ſupérieures de la tête & du cou, au lieu que la corne du rhinocéros défend toutes les parties antérieures du muſeau & préſerve d'inſulte le muſle, la bouche & la face; en ſorte que le tigre attaque

ordinaire; *Glanures d'Edwards*, pages 25 & 26. *Nota.* Non-ſeulement ce dernier fait eſt douteux, mais celui de l'âge, comparé à la grandeur de l'animal, nous paroît faux; nous avons vu un rhinocéros, qui avoit au moins huit ans, & qui n'avoit que cinq pieds de hauteur. M. Parſons en a vu un de deux ans, qui n'étoit pas plus haut qu'une geniſſe, ce qu'on peut eſtimer quatre pieds ou environ; comment ſe pourroit-il que celui qu'on vient de citer n'eût que trois ans, s'il avoit ſept pieds de hauteur!

plus

plus volontiers l'éléphant, dont il ſaiſit la trompe, que le rhinocéros qu'il ne peut coiffer ſans riſquer d'être éventré : car le corps & les membres ſont recouverts d'une enveloppe impénétrable, & cet animal ne craint ni la griffe du tigre, ni l'ongle du lion, ni le fer, ni le feu du chaſſeur ; ſa peau eſt un cuir noirâtre de la même couleur, mais plus épais & plus dur que celui de l'éléphant; il n'eſt pas ſenſible comme lui à la piqûre des mouches ; il ne peut auſſi ni froncer ni contracter ſa peau : elle eſt ſeulement pliſſée par de groſſes rides au cou, aux épaules & à la croupe pour faciliter le mouvement de la tête & des jambes, qui ſont maſſives & terminées par de larges pieds armés de trois grands ongles. Il a la tête plus longue à proportion que l'éléphant; mais il a les yeux encore plus petits, & il ne les ouvre jamais qu'à demi. La mâchoire ſupérieure avance ſur l'inférieure, & la lèvre du deſſus a du mouvement & peut s'alonger juſqu'à ſix ou ſept pouces de longueur; elle eſt terminée par un appendice pointu, qui donne à cet animal plus de facilité qu'aux autres quadrupèdes pour cueillir l'herbe & en faire des poignées à peu-près comme l'éléphant en fait avec ſa trompe : cette lèvre muſculeuſe & flexible eſt une eſpèce de main ou de trompe très-incomplète, mais qui ne laiſſe pas de ſaiſir avec force & de palper avec adreſſe. Au lieu de ces longues dents d'ivoire qui forment les défenſes de l'éléphant, le rhinocéros a ſa puiſſante

corne & deux fortes dents inciſives à chaque mâchoire, ces dents inciſives qui manquent à l'éléphant ſont fort éloignées l'une de l'autre dans les mâchoires du rhinocéros, elles ſont placées une à une à chaque coin ou angle des mâchoires, deſquelles l'inférieure eſt coupée quarrément en devant, & il n'y a point d'autres dents inciſives dans toute cette partie antérieure que recouvrent les lèvres ; mais indépendamment de ces quatre dents inciſives placées en avant aux quatre coins des mâchoires, il a de plus vingt-quatre dents molaires, ſix de chaque côté des deux mâchoires. Ses oreilles ſe tiennent toujours droites, elles ſont aſſez ſemblables pour la forme à celles du cochon, ſeulement elles ſont moins grandes à proportion du corps : ce ſont les ſeules parties ſur leſquelles il y ait du poil ou plutôt des ſoies; l'extrémité de la queue eſt, comme celle de l'éléphant, garnie d'un bouquet de groſſes ſoies très-ſolides & très-dures.

M. Parſons, célèbre Médecin de Londres, auquel la République des Lettres eſt redevable de pluſieurs découvertes en Hiſtoire Naturelle, & auquel je dois moi-même de la reconnoiſſance pour les marques d'eſtime & d'amitié dont il m'a ſi ſouvent honoré, a publié en 1743, une Hiſtoire Naturelle du rhinocéros, de laquelle je vais donner l'extrait d'autant plus volontiers, que tout ce qu'écrit M. Parſons, me paroît mériter plus d'attention & de confiance.

Quoique le rhinocéros ait été vu pluſieurs fois dans les ſpectacles de Rome, depuis Pompée juſqu'à Héliogabale, quoiqu'il en ſoit venu pluſieurs en Europe dans ces derniers ſiècles; & qu'enfin Bontius, Chardin & Kolbe, l'aient deſſiné aux Indes & en Afrique, il étoit cependant ſi mal repréſenté & ſi peu décrit, qu'il n'étoit connu que très-imparfaitement, & qu'à la vue de ceux qui arrivèrent à Londres en 1739 & 1741, on reconnut aiſément les erreurs ou les caprices de ceux qui avoient publié des figures de cet animal. Celle d'Albert Durer, qui eſt la première, eſt une des moins conformes à la Nature, cette figure a cependant été copiée par la plupart des Naturaliſtes, & quelques-uns même l'ont encore ſurchargée de draperies poſtiches & d'ornemens étrangers. Celle de Bontius, eſt plus ſimple & plus vraie; mais elle pèche en ce que la partie inférieure des jambes y eſt mal repréſentée. Au contraire, celle de Chardin préſente aſſez bien les plis de la peau & les pieds; mais au reſte, elle ne reſſemble point à l'animal. Celle de Camerarius n'eſt pas meilleure, non plus que celle qui a été faite d'après le rhinocéros, vu à Londres en 1685, & qui a été publiée par Carwitham en 1739. Celles enfin que l'on voit ſur les anciens pavés de Prœneſte, & ſur les médailles de Domitien ſont extrêmement imparfaites; mais au moins elles n'ont pas les ornemens imaginaires de celle d'Albert Durer. M. Parſons a pris la peine de

deſſiner lui-même *(c)* cet animal en trois vues différentes, par-devant, par-derrière & de profil; il a auſſi deſſiné les parties extérieures de la génération du mâle, & les cornes ſimples & doubles, auſſi-bien que la queue d'autres rhinocéros dont ces parties étoient conſervées dans des Cabinets d'Hiſtoire Naturelle.

(c) Nota. Un de nos ſavans Phyſiciens (M. Demours) a fait des remarques à ce ſujet, que nous ne devons pas omettre. « La figure » (dit-il) du rhinocéros, que M. Parſons a ajoutée à ſon Mémoire, » & qu'il a deſſinée lui-même d'après le naturel, eſt ſi différente de » celle qui fut gravée à Paris en 1749, d'après un rhinocéros qu'on » voyoit alors à la foire Saint-Germain, qu'on auroit de la peine à y » reconnoître le même animal. Celui de M. Parſons eſt plus court & » les plis de la peau en ſont en plus petit nombre, moins marqués » & quelques-uns placés un peu différemment; la tête ſur-tout ne » reſſemble preſque en rien à celle du rhinocéros de la foire Saint-» Germain. On ne ſauroit cependant douter de l'exactitude de M. » Parſons, & il faut chercher dans l'âge & le ſexe de ces deux animaux » la raiſon des différences ſenſibles qu'on aperçoit dans les figures » que l'on a données de l'un & de l'autre. Celle de M. Parſons a » été deſſinée d'après un rhinocéros mâle, qui n'avoit que deux ans; » celle que j'ai cru devoir ajouter ici, l'a été d'après le tableau du » célèbre M. Oudry, le peintre des animaux, & qui a ſi fort excellé » en ce genre; il a peint de grandeur naturelle, & d'après le vivant, » le rhinocéros de la foire Saint-Germain, qui étoit une femelle & » qui avoit au moins huit ans; je dis au moins huit ans, car il eſt dit » dans l'inſcription qu'on voit au bas de l'eſtampe de Charpentier, » qui a pour titre, *véritable portrait d'un* RHINOCÉROS *vivant que* » *l'on voit à la foire Saint-Germain à Paris;* que cet animal avoit trois » ans quand il fut pris en 1741 dans la province d'Aſſem, appartenant » au Mogol; & huit lignes plus bas, il eſt dit qu'il n'avoit qu'un mois

Le rhinocéros qui arriva à Londres en 1739, avoit été envoyé de Bengale. Quoique très-jeune, puiſqu'il n'avoit que deux ans, les frais de ſa nourriture & de ſon voyage montoient à près de mille livres ſterling; on le nourriſſoit avec du riz, du ſucre & du foin : on lui donnoit par jour ſept livres de riz, mêlé avec trois livres de ſucre, qu'on lui partageoit en trois portions: on lui donnoit auſſi beaucoup de foin & d'herbes vertes, qu'il préféroit au foin; ſa boiſſon n'étoit que de l'eau

quand quelques Indiens l'attrapèrent avec des cordes, après en avoir « tué la mère à coups de flèche; ainſi il avoit au moins huit ans, & « pouvoit en avoir dix ou onze. Cette différence d'âge eſt une raiſon « vraiſemblable des différences ſenſibles que l'on trouvera entre la figure « de M. Parſons & celle de M. Oudry, dont le tableau, fait par ordre « du Roi, fut alors expoſé au ſalon de peinture. Je remarquerai ſeu- « lement que M. Oudry a donné à la défenſe de ſon rhinocéros « plus de longueur que n'en avoit la corne du rhinocéros de la foire « Saint-Germain, que j'ai vu & examiné avec beaucoup d'attention, « & que cette partie eſt rendue plus fidèlement dans l'eſtampe de « Charpentier. Auſſi eſt-ce d'après cette eſtampe qu'on a deſſiné la « corne de cette figure, qui pour tout le reſte a été deſſinée & réduite « d'après le tableau de M. Oudry. L'animal qu'elle repréſente avoit été « peſé, environ un an auparavant, à Stugart dans le duché de Vit- « temberg, & il peſoit alors cinq mille livres. Il mangeoit, ſelon le « rapport du capitaine Douwemont Wan-der-Meer, qui l'avoit conduit « en Europe, ſoixante livres de foin & vingt livres de pain par jour. « Il étoit très-privé & d'une agilité ſurprenante, vu l'énormité de ſa « maſſe & ſon air extrêmement lourd ». Ces remarques ſont judicieuſes & pleines de ſens, comme tout ce qu'écrit M. Demours. Voyez la figure dans ſa traduction françoiſe des Tranſactions philoſophiques, *année 1743*.

dont il buvoit à la fois une grande quantité ; il étoit d'un naturel tranquille & ſe laiſſoit toucher ſur toutes les parties de ſon corps ; il ne devenoit méchant que quand on le frappoit ou lorſqu'il avoit faim, & dans l'un & l'autre cas, on ne pouvoit l'appaiſer qu'en lui donnant à manger. Lorſqu'il étoit en colère, il ſautoit en avant & s'élevoit bruſquement à une grande hauteur, en pouſſant ſa tête avec furie contre les murs, ce qu'il faiſoit avec une prodigieuſe vîteſſe, malgré ſon air lourd & ſa maſſe peſante. J'ai été ſouvent témoin, dit M. Parſons, de ces mouvemens que produiſoient l'impatience ou la colère, ſur-tout les matins avant qu'on ne lui apportât ſon riz & ſon ſucre ; la vivacité & la promptitude des mouvemens de cet animal, m'ont fait juger, ajoute-t-il, qu'il eſt tout-à-fait indomptable & qu'il atteindroit aiſément à la courſe un homme qui l'auroit offenſé.

Ce rhinocéros à l'âge de deux ans, n'étoit pas plus haut qu'une jeune vache, qui n'a pas encore porté ; mais il avoit le corps fort long & fort épais ; ſa tête étoit très-groſſe à proportion du corps : en la prenant depuis les oreilles juſqu'à la corne du nez, elle formoit une courbe concave dont les deux extrémités, c'eſt-à-dire, le bout ſupérieur du muſeau & la partie près des oreilles ſont fort relevées ; la corne n'avoit encore qu'un pouce de hauteur, elle étoit noire, liſſe à ſon ſommet, mais avec des rugoſités à ſa baſe & dirigée

en arrière. Les narines ſont ſituées fort bas & ne ſont pas à un pouce de diſtance de l'ouverture de la gueule. La lèvre inférieure eſt aſſez ſemblable à celle du bœuf, & la lèvre ſupérieure reſſemble plus à celle du cheval, avec cette différence & cet avantage, que le rhinocéros peut l'alonger, la diriger, la doubler en la tournant autour d'un bâton, & ſaiſir par ce moyen les corps qu'il veut approcher de ſa gueule. La langue de ce jeune rhinocéros étoit douce comme celle d'un veau *(d)*. Ses yeux n'avoient nulle vivacité, ils reſſemblent à ceux du cochon pour la forme, & ſont ſitués très-bas, c'eſt-à-dire, plus près de l'ouverture des narines que dans aucun autre animal. Les oreilles ſont larges, minces à leur extrémité, & reſſerrées à leur origine par une eſpèce d'anneau ridé. Le cou eſt fort court, la peau forme ſur cette partie deux gros plis qui l'environnent tout autour. Les épaules ſont fort groſſes & fort épaiſſes, la peau fait à leur jointure un autre pli qui deſcend ſous les jambes de devant. Le corps de ce jeune rhinocéros étoit en tout très-épais & reſſembloit très-bien à celui

(d) Nota. Que la plupart des Voyageurs & tous les Naturaliſtes, tant anciens que modernes, ont dit que la langue du rhinocéros étoit extrêmement rude, & que les papilles en étoient ſi *poignantes*, qu'avec ſa langue ſeule il écorchoit un homme & enlevoit la chair juſqu'aux os. Ce fait, que l'on trouve par-tout, me paroît très-douteux & même mal imaginé, puiſque le rhinocéros ne mange point de chair, & qu'en général les animaux qui ont la langue rude ſont ordinairement carnaſſiers.

d'une vache prête à mettre bas. Il y a une autre pli entre le corps & la croupe, ce pli deſcend au-deſſous des jambes de derrière ; & enfin, il y a encore un autre pli qui environne tranſverſalement la partie inférieure de la croupe à quelque diſtance de la queue ; le ventre étoit gros & pendoit preſque à terre, ſur-tout à la partie moyenne ; les jambes ſont rondes, épaiſſes, fortes, & toutes ſont courbées en arrière à la jointure ; cette jointure qui eſt recouverte par un pli très-remarquable quand l'animal eſt couché, diſparoît lorſqu'il eſt debout. La queue eſt menue & courte relativement au volume du corps, celle de ce rhinocéros n'avoit que ſeize ou dix-ſept pouces de longueur ; elle s'élargit un peu à ſon extrémité où elle eſt garnie de quelques poils courts, gros & durs. La verge eſt d'une forme aſſez extraordinaire, elle eſt contenue dans un prépuce ou fourreau comme celle du cheval, & la première choſe qui paroît au-dehors dans le temps de l'érection, eſt un ſecond prépuce de couleur de chair, duquel enſuite il ſort un tuyau creux en forme d'entonnoir évaſé & découpé *(e)*, comme une fleur-de-lis, lequel tient lieu de gland & forme l'extrémité de la verge ; ce gland bizarre par ſa forme eſt d'une couleur de chair plus pâle que le ſecond prépuce ; dans la plus forte érection, la verge ne s'étendoit qu'à huit pouces hors du corps, on lui

(e) Voyez la figure dans les Tranſactions philoſophiques, *n.° 470, pl. 111* ; & dans les Glanures d'Edwards, *pl. cotée au bas 221.*

procuroit

procuroit aiſément cet état d'extenſion en frottant l'animal ſur le ventre avec des bouchons de paille lorſqu'il étoit couché. La direction de ce membre n'étoit pas droite, mais courbe & dirigée en arrière; auſſi piſſoit-il en arrière & à plein canal à peu-près comme une vache, d'où l'on peut inférer que dans l'acte de la copulation, le mâle ne couvre pas la femelle, mais qu'ils s'accouplent croupe à croupe; elle a les parties extérieures de la génération faites & placées comme celles de la vache, & elle reſſemble parfaitement au mâle pour la forme & la groſſeur du corps. La peau eſt épaiſſe & impénétrable, en la prenant avec la main dans les plis, on croiroit toucher une planche de bois d'un demi-pouce d'épaiſſeur : lorſqu'elle eſt tannée, dit le D.r Grew, elle eſt exceſſivement dure & plus épaiſſe que le cuir d'aucun autre animal terreſtre; elle eſt par-tout plus ou moins couverte d'incruſtations en forme de galles ou de tubéroſités, qui ſont aſſez petites ſur le ſommet du cou & du dos, & qui par degrés deviennent plus groſſes en deſcendant ſur les côtés; les plus larges de toutes ſont ſur les épaules & ſur la croupe, elles ſont encore aſſez groſſes ſur les cuiſſes & les jambes, & il y en a tout autour & tout le long des jambes juſqu'aux pieds; mais entre les plis, la peau eſt pénétrable & même délicate & auſſi douce au toucher que de la ſoie, tandis que l'extérieur du pli eſt auſſi rude que le reſte; cette peau tendre qui ſe trouve dans l'intérieur des plis eſt

d'une légère couleur de chair, & la peau du ventre eſt à peu-près de même conſiſtance & de même couleur. Au reſte, on ne doit pas comparer ces tubéroſités ou galles dont nous venons de parler, à des écailles, comme l'ont fait pluſieurs Auteurs, ce ſont de ſimples durillons de la peau, qui n'ont ni régularité dans la figure, ni ſymétrie dans leur poſition reſpective. La ſoupleſſe de la peau dans les plis donne au rhinocéros la facilité du mouvement de la tête, du cou & des membres; tout le corps, à l'exception des jointures, eſt inflexible & comme cuiraſſé. M. Parſons dit en paſſant, qu'il a obſervé une qualité très-particulière dans cet animal, c'eſt d'écouter avec une eſpèce d'attention ſuivie tous les bruits qu'il entendoit; de ſorte que, quoiqu'endormi ou fort occupé à manger ou à ſatisfaire d'autres beſoins preſſans, il s'éveilloit à l'inſtant, levoit la tête & écoutoit avec la plus conſtante attention, juſqu'à ce que le bruit qu'il entendoit eût ceſſé.

Enfin, après avoir donné cette deſcription exacte du rhinocéros, M. Parſons examine s'il exiſte ou non des rhinocéros à double corne ſur le nez; & après avoir comparé les témoignages des Anciens & des Modernes, & les monumens de cette eſpèce qu'on trouve dans les collections d'Hiſtoire Naturelle, il conclut avec vraiſemblance que les rhinocéros d'Aſie n'ont communément qu'une corne, & que ceux d'Afrique en ont ordinairement deux.

Il eſt très-certain qu'il exiſte des rhinocéros qui n'ont qu'une corne ſur le nez, & d'autres qui en ont deux *(f)*; mais il n'eſt pas également certain que cette variété ſoit conſtante, toujours dépendante du climat de l'Afrique ou des Indes, & qu'en conſéquence de cette ſeule différence on puiſſe établir deux eſpèces diſtinctes dans le genre de cet animal. Il paroît que les rhinocéros qui n'ont qu'une corne l'ont plus groſſe & plus longue que ceux qui en ont deux; il y a des cornes ſimples de trois pieds & demi, & peut-être de plus de quatre pieds de longueur ſur ſix & ſept pouces de diamètre à la baſe, il y a auſſi des cornes doubles *(g)*, qui ont juſqu'à deux pieds de longueur; communément ces cornes ſont brunes ou de couleur olivâtre, cependant il s'en trouve de griſes & même

(f) Kolbe dit poſitivement, & comme s'il l'avoit vu, que la première corne du rhinocéros eſt placée ſur le nez, & la ſeconde ſur le front en droite ligne avec la première; que celle-ci, qui eſt d'un gris-brun, ne paſſe jamais deux pieds de longueur; que la ſeconde eſt jaune, & qu'elle ne croît jamais au-deſſus de ſix pouces. *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, tome III, pages 17 & 18.* Cependant nous venons de citer des doubles cornes dont la ſeconde différoit peu de la première qui avoit deux pieds, qui toutes deux étoient de la même couleur; & d'ailleurs il paroît certain qu'elles ne ſont jamais à une auſſi grande diſtance l'une de l'autre que le dit cet Auteur, puiſque les baſes de ces deux cornes, conſervées dans le Cabinet de Hans Sloane, n'étoient pas éloignées de trois pouces.

(g) Voyez les Tranſactions philoſophiques, *n.° 470, planche III, figures 6 & 8.*

quelques-unes de blanches; elles n'ont qu'une légère concavité en forme de taſſe ſous leur baſe, par laquelle elles ſont attachées à la peau du nez; tout le reſte de la corne eſt ſolide & plus dur que la corne ordinaire: c'eſt avec cette arme, dit-on, que le rhinocéros attaque & bleſſe quelquefois mortellement les éléphans de la plus haute taille, dont les jambes élevées permettent au rhinocéros, qui les a bien plus courtes, de leur porter des coups de boutoir & de corne ſous le ventre, où la peau eſt la plus ſenſible & la plus pénétrable: mais auſſi lorſqu'il manque ſon premier coup, l'éléphant le terraſſe & le tue.

La corne du rhinocéros eſt plus eſtimée des Indiens que l'ivoire de l'éléphant, non pas tant à cauſe de la matière dont cependant ils font pluſieurs ouvrages au tour & au ciſeau; mais à cauſe de ſa ſubſtance même à laquelle ils accordent pluſieurs qualités ſpécifiques & propriétés médicinales *(h)*; les blanches comme les plus

(h) Sunt in regno Bengalen rhinocerotes Luſitanis Abadas *dicti, cujus animalis corium, dentes, caro, ſanguis, ungulæ & cæteræ ejus partes toto genere reſiſtunt venenis; quâ de causâ in maximo pretio eſt apud Indos.* Johan. Hugon Lintſcotani navigatio in Orientem, Belgicè ſcripta, Latinè enunciata a Lonicero; *Francfordii, 1599, pars II.ª pag. 44.* — Aux parties de Bengala proche du Gange, les rhinocéros ou licornes, que l'on appelle vulgairement *Abades*, ſont très-communes, & l'on en apporte à Goa quantité de cornes; elles ont environ deux palmes de circonférence du côté qu'elles ſont attachées au front, & allant peu-à-peu & finiſſant en pointe; elles ſervent d'armes défenſives à ces animaux: elles ſont d'une couleur obſcure, & les taſſes qu'on

rares ſont auſſi celles qu'ils eſtiment & qu'ils recherchent le plus. Dans les préſens que le roi de Siam envoya à Louis XIV en 1686 *(i)*, il y avoit ſix cornes de rhinocéros. Nous en avons au Cabinet du Roi, douze de différentes grandeurs, & une entre autres qui, quoique tronquée, a trois pieds huit pouces & demi de longueur.

---

en fait pour boire ſont très-eſtimées, vu qu'elles ont naturellement la propriété de chaſſer dehors la malignité d'une liqueur qui ſeroit empoiſonnée. *Voyage du P. Philippe, page 371.* — Toutes les parties du corps du rhinocéros ſont médicinales : ſa corne eſt ſur-tout un puiſſant antidote contre toutes ſortes de poiſons, & les Siamois en font un grand trafic avec les nations voiſines; il y en a qui ſont quelquefois vendues plus de cent écus; celles qui ſont d'un gris-clair & mouchetées de blanc ſont les plus eſtimées des Chinois. *Hiſtoire nat. de Siam, par Nic. Gervaiſe; Paris, 1688, page 34.* — Leurs cornes, leurs dents, leurs ongles, leur chair, leur peau, leur ſang, leurs excrémens même & leur eau, tout en eſt eſtimé & recherché par les Indiens, qui y trouvent des remèdes pour diverſes maladies. *Voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome I, page 417.* — Sa corne ſort d'entre ſes deux naſeaux, elle eſt fort épaiſſe par le bas, & vers le haut elle devient aiguë, elle eſt d'un vert-brun, & non pas noir, ainſi que quelques-uns l'ont écrit; quand elle eſt plus griſe ou qu'elle tire ſur le blanc, elle ſe vend plus cher; mais elle eſt toujours chère, car on l'eſtime auſſi beaucoup aux Indes. *Idem, tome VII, page 277.*

(i) Parmi les préſens que le roi de Siam envoya en France en 1686, il y eut ſix cornes de rhinocéros; elles ſont extrêmement eſtimées dans tout l'Orient. Le chevalier Vernati a écrit de Batavia en Angleterre, que les cornes, les dents, les ongles & le ſang des rhinocéros ſont des antidotes, & qu'ils ont le même uſage dans la Pharmacopée des Indes, que la Thériaque dans celle de l'Europe. *Idem, ibidem, page 474.*

Le rhinocéros ſans être, ni féroce, ni carnaſſier, ni même extrêmement farouche eſt cependant intraitable *(k)*; il eſt à peu-près en grand, ce que le cochon eſt en petit, bruſque & brut, ſans intelligence, ſans ſentiment & ſans docilité : il faut même qu'il ſoit ſujet à des accès de fureur, que rien ne peut calmer ; car celui qu'Émanuel roi de Portugal envoya au Pape en 1513, fit périr le bâtiment ſur lequel on le tranſportoit *(l)*, & celui que nous avons vu à Paris ces années dernières, s'eſt noyé de même en allant en Italie. Ces animaux ſont auſſi, comme le cochon, très-enclins à ſe vautrer dans la boue & à ſe rouler dans la fange : ils aiment les lieux humides & marécageux, & ils ne quittent guère les bords des rivières ; on en trouve en Aſie & en Afrique, à Bengale *(m)*, à Siam *(n)*, à Laos *(o)*, au

(k) Nota. Chardin dit *(tome III, page 45)* que les Abyſſins apprivoiſent les rhinocéros, qu'ils les élèvent au travail, comme on fait les éléphans. Ce fait me paroît très-douteux, aucun autre Voyageur n'en fait mention, & il eſt ſûr qu'à Bengale, à Siam & dans les autres parties de l'Inde méridionale, où le rhinocéros eſt peut-être encore plus commun qu'en Éthiopie, & où l'on eſt accoutumé à apprivoiſer les éléphans, il eſt regardé comme un animal indomptable & dont on ne peut faire aucun uſage pour le ſervice domeſtique.

(l) Tranſactions philoſophiques, *n.° 470.*

(m) Voyage du P. Philippe, *page 371.*—Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, *tome I, page 417.*

(n) Hiſtoire Naturelle de Siam, par Gervaiſe, *page 33.*

(o) Journal de l'abbé de Choiſy, *page 339.*

Mogol *(p)*, à Sumatra *(q)*, à Java, en Abiſſinie *(r)*, en Éthiopie *(ſ)*, au pays des Anzicos *(t)*, & juſqu'au cap de Bonne-eſpérance *(u)*; mais en général l'eſpèce en eſt moins nombreuſe & moins répandue que celle de l'éléphant; il ne produit de même qu'un ſeul petit à la fois, & à des diſtances de temps aſſez conſidérables. Dans le premier mois le jeune rhinocéros n'eſt guère plus gros qu'un chien de grande taille *(x)*. Il n'a point en naiſſant la corne ſur le nez *(y)*, quoiqu'on en voie déjà le

---

(p) Voyage de Tavernier, *tome III, page 97.*—Voyage d'Edward Terri, *page 15.*

(q) Hiſtoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prevôt, *tome IX, page 339.*

(r) Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, *tome VII, page 277.*

(ſ) Voyage de Chardin, *tome III, page 45.* — Relation de Thevenot, *page 10.*

(t) Hiſtoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prevôt, *tome V, page 91.*

(u) Voyage de Franç. le Guat; *Amſt. 1708, tome II, page 145.* — Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, *tome III, pages 15 & ſuivantes.*

(x) On en a vu un jeune qui n'étoit pas plus grand qu'un chien, il ſuivoit alors ſon maître par-tout & il ne buvoit que du lait de buffle; mais il ne vécut pas plus de trois ſemaines. Les dents commençoient à lui ſortir. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome VII, page 483.*

(y) On voyoit dans le bout du nez de ces deux jeunes rhinocéros

rudiment dans le fœtus ; à deux ans cette corne n'a encore pouſſé que d'un pouce *(z)*, & à ſix ans elle a neuf à dix pouces *(a)*; & comme l'on connoît de ces cornes qui ont près de quatre pieds de longueur, il paroît qu'elles croiſſent au moins juſqu'au moyen âge & peut-être pendant toute la vie de l'animal, qui doit être d'une aſſez longue durée, puiſque le rhinocéros décrit par M. Parſons n'avoit à deux ans qu'environ la moitié de ſa hauteur, d'où l'on peut inférer que cet animal doit vivre comme l'homme ſoixante-dix ou quatre-vingts ans.

Sans pouvoir devenir utile comme l'éléphant, le rhinocéros eſt auſſi nuiſible par la conſommation, & ſur-tout par le prodigieux dégât qu'il fait dans les campagnes ; il n'eſt bon que par ſa dépouille, ſa chair eſt excellente au goût des Indiens & des Nègres *(b)*; Kolbe

---

la marque de la corne qui devoit leur pouſſer, parce que, comme ils étoient tout jeunes, ils n'en avoient pas encore; à cet âge-là néanmoins ils étoient auſſi gros & auſſi grands qu'un de nos bœufs, mais ils ſont fort bas des jambes, particulièrement de celles de devant, qui ſont plus courtes que celles de derrière. *Voyage de Pietro della Valle, tome IV, page 245.*

(z) Tranſactions philoſophiques, *n.° 470.*

(a) Voyez *idem, ibid.*

(b) On mange la chair du rhinocéros, & ces peuples la trouvent excellente; ils tirent même quelque utilité de ſon ſang, qu'ils ramaſſent avec ſoin, pour en faire un remède propre à la guériſon des maux de poitrine. *Hiſt. nat. de Siam, par Gervaiſe, page 35.*

dit

dit en avoir ſouvent mangé & avec beaucoup de plaiſir. Sa peau fait le cuir le meilleur & le plus dur qu'il y ait au monde *(c)*, & non-ſeulement ſa corne, mais toutes les autres parties de ſon corps & même de ſon ſang *(d)*, ſon urine & ſes excrémens ſont eſtimés comme des antidotes contre le poiſon ou comme des remèdes à pluſieurs maladies. Ces antidotes ou remèdes tirés des différentes parties du rhinocéros ont le même uſage dans la pharmacopée des Indes, que la Thériaque dans celle de l'Europe *(e)*. Il y a toute apparence que la plupart de ces vertus ſont imaginaires : mais combien n'y a-t-il pas de choſes bien plus recherchées qui n'ont de valeur que dans l'opinion!

Le rhinocéros ſe nourrit d'herbes groſſières, de chardons, d'arbriſſeaux épineux, & il préfère ces alimens agreſtes à la douce pâture des plus belles prairies *(f)*,

---

(c) Sa peau eſt d'un beau gris tirant ſur le noir, comme celle des éléphans, mais plus rude & plus épaiſſe, je n'ai point vu d'animal qui en ait une ſemblable... Cette peau eſt couverte par-tout, hormis au cou & à la tête, de petits nœuds ou durillons fort ſemblables à ceux des écailles de tortue, &c. *Voyage de Chardin, tome III, page 45.*

(d) Voyage de Mandeſlo, *tome II, page 350.*

(e) Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, *tome VII, page 484.*

(f) Cet animal ne ſe nourrit pas d'herbes, il lui préfère les buiſſons, le genêt & les chardons : mais entre toutes les plantes, il n'en eſt point qu'il aime autant qu'un arbuſte qui reſſemble beaucoup au genevrier, mais qui ne ſent pas auſſi bon, & dont les piquans ne

il aime beaucoup les cannes de ſucre, & mange auſſi de toutes ſortes de grains : n'ayant nul goût pour la chair, il n'inquiette pas les petits animaux ; il ne craint pas les grands, vit en paix avec tous & même avec le tigre, qui ſouvent l'accompagne ſans oſer l'attaquer. Je ne ſais donc ſi les combats de l'éléphant & du rhinocéros ont un fondement réel : ils doivent au moins être rares, puiſqu'il n'y a nul motif de guerre, ni de part ni d'autre, & que d'ailleurs on n'a pas remarqué qu'il y eût aucune eſpèce d'antipathie entre ces animaux ; on en a vu même en captivité *(g)*, vivre tranquillement & ſans s'offenſer ni s'irriter l'un contre l'autre. Pline eſt, je crois, le premier qui ait parlé de ces combats du rhinocéros & de l'éléphant ; il paroît qu'on les a forcé

ſont pas à beaucoup près auſſi pointus ; les Européens du Cap appellent cette plante l'*arbuſte du rhinocéros ;* les campagnes couvertes de bruyères en fourniſſent une grande quantité ; on en voit auſſi beaucoup ſur les montagnes du Tigre & ſur la rivière du banc des Moules. Les habitans de ces lieux le coupent & l'amaſſent pour le brûler. *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, tome III, page 17.*

(g) La Relation hollandoiſe qui a pour titre, l'*Ambaſſade de la Chine*, fait une deſcription de cet animal tout-à-fait fauſſe, ſur-tout en ce qu'elle porte que c'eſt un des principaux ennemis de l'éléphant ; car ce rhinocéros-ci étoit dans une même écurie avec deux éléphans, & je les ai vus diverſes fois l'un auprès de l'autre dans la place Royale ſans ſe marquer la moindre antipathie. Un Ambaſſadeur d'Éthiopie avoit amené cet animal en préſent. *Voyage de Chardin, tome III, page 45.*

à ſe battre dans les ſpectacles de Rome *(h)*, & c'eſt probablement de-là que l'on a pris l'idée, que quand ils ſont en liberté & dans leur état naturel, ils ſe battoient de même; mais encore une fois, toute action ſans motif n'eſt pas naturelle, c'eſt un effet ſans cauſe, qui ne doit point arriver ou qui n'arrive que par haſard.

Les rhinocéros ne ſe raſſemblent pas en troupes, ni ne marchent en nombre comme les éléphans; ils ſont plus ſolitaires, plus ſauvages & peut-être plus difficiles à chaſſer & à vaincre. Ils n'attaquent pas les hommes *(i)*, à moins qu'ils ne ſoient provoqués; mais alors ils prennent de la fureur & ſont très-redoutables: l'acier de Damas, les ſabres du Japon n'entament pas leur peau *(k)*; les javelots & les lances ne peuvent la

(h) Les Romains ont pris plaiſir à faire combatre le rhinocéros & l'éléphant pour quelque ſpectacle de grandeur. *Singular. de la France antarctique, par André Thevet, page 41.*

(i) Les rhinocéros n'attaquent pas ordinairement, & ils ne ſe mettent en fureur que quand ils ſont attaqués, mais alors ils ſont de la dernière férocité; ils grognent comme les pourceaux, ils renverſent les arbres & tout ce qui ſe préſente devant eux. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome VII, page 278.*

(k) Sa peau eſt épaiſſe, dure & inégale... impénétrable même aux ſabres du Japon; on en fait des cottes-d'armes, des boucliers, &c. *Idem, ibidem, page 483.* — Le rhinocéros attaque aſſez rarement les hommes, à moins qu'ils ne le provoquent ou que l'homme n'ait un habit rouge; dans ces deux cas il ſe met en fureur & renverſe tout ce qui s'oppoſe à lui. Lorſqu'il attaque un homme, il le ſaiſit par le milieu du corps & le fait voler par-deſſus ſa tête avec une telle force,

percer, elle réſiſte même aux balles de mouſquet; celles de plomb s'aplatiſſent ſur ce cuir, & les lingots de fer ne le pénètrent pas en entier; les ſeuls endroits abſolument pénétrables dans ce corps cuiraſſé, ſont le ventre, les yeux & le tour des oreilles *(l)*; auſſi les chaſſeurs au lieu d'attaquer cet animal de face & debout le ſuivent de loin par ſes traces, & attendent pour l'approcher les heures où il ſe repoſe & s'endort. Nous avons au Cabinet du Roi un fœtus de rhinocéros, qui nous a été envoyé de l'île de Java, & qui a été tiré hors

---

qu'il eſt tué par la violence de ſa chute.... Si on le voit venir, il n'eſt pas difficile de l'éviter, quelque furieux qu'il ſoit; il eſt fort vîte, il eſt vrai, mais il ne ſe tourne qu'avec beaucoup de peine: d'ailleurs il ne voit, comme je l'ai déjà dit, que devant lui, ainſi on n'a qu'à le laiſſer approcher à cinq ou dix pas de diſtance, & alors ſe mettre un peu à côté; il ne vous voit plus & ne peut que très-difficilement vous retrouver. Je l'ai expérimenté moi-même; il m'eſt arrivé plus d'une fois de le voir venir à moi avec toute ſa furie. *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, tome III, page 17.*

(l) On le tue difficilement, & on ne l'attaque jamais ſans péril d'en être déchiré. Ceux qui s'adonnent à cette chaſſe ont pourtant trouvé les moyens de ſe garantir de ſa fureur; car comme cet animal aime les lieux marécageux, ils obſervent quand il s'y retire, & ſe cachant dans les buiſſons au-deſſous du vent, ils attendent qu'il ſe ſoit couché ſoit pour s'endormir ou pour ſe vautrer, afin de le tirer près des oreilles, qui eſt le ſeul endroit où il peut être bleſſé à mort. Ils ſe mettent au-deſſous du vent, parce que le rhinoceros a cela de propre qu'il découvre tout par l'odorat; de ſorte que quoiqu'il ait des yeux, il ne s'en ſert néanmoins jamais que l'odorat n'ait été frappé par l'objet qui ſe préſente à la vue. *Hiſtoire nat. de Siam, par Gervaiſe, page 35.*

du corps de la mère ; il eſt dit dans le Mémoire qui accompagnoit cet envoi, que vingt-huit chaſſeurs s'étant aſſemblés pour attaquer ce rhinocéros, ils l'avoient d'abord ſuivi de loin pendant quelques jours, faiſant de temps en temps marcher un ou deux hommes en avant, pour reconnoître la poſition de l'animal ; que par ce moyen ils le ſurprirent endormi, s'en approchèrent en ſilence & de ſi près, qu'ils lui lâchèrent tous enſemble leurs vingt-huit coups de fuſil dans les parties inférieures du bas-ventre.

On a vu par la deſcription de M. Parſons, que cet animal a l'oreille bonne & même très-attentive, on aſſure auſſi qu'il a l'odorat excellent ; mais on prétend qu'il n'a pas l'œil bon *(m)*, & qu'il ne voit, pour ainſi

(m) Voyez la note précédente. — Le rhinocéros a les yeux fort petits & ne voit abſolument que devant lui : lorſqu'il marche & qu'il pourſuit ſa proie, il va toujours en droite ligne, forçant, renverſant, perçant tout ce qu'il rencontre ; il n'y a ni buiſſons, ni arbres, ni ronces épaiſſes, ni groſſes pierres qui puiſſent l'obliger à ſe détourner ; avec la corne qu'il a ſur le nez, il déracine les arbres, il enlève les pierres qui s'oppoſent à ſon paſſage, & les jette derrière lui fort haut à une grande diſtance & avec un fort grand bruit ; en un mot, il abat tous les corps ſur leſquels elle peut avoir quelque priſe. Lorſqu'il ne rencontre rien & qu'il eſt en colère, baiſſant la tête, il fait des ſillons ſur la terre, & il en jette avec fureur une grande quantité par-deſſus ſa tête. Il grogne comme le cochon ; ſon cri ne s'entend pas de fort loin lorſqu'il eſt tranquille, mais s'il marche après ſa proie, on peut l'entendre à une grande diſtance. *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, trois volumes in-12 ; Amſterdam, 1741.*

dire, que devant lui. La petiteſſe extrême de ſes yeux; leur poſition baſſe, oblique & enfoncée; le peu de brillant & de mouvement qu'on y remarque, ſemblent confirmer ce fait. Sa voix eſt aſſez ſourde lorſqu'il eſt tranquille, elle reſſemble en gros au grognement du cochon; & lorſqu'il eſt en colère, ſon cri devient aigu & ſe fait entendre de fort loin. Quoiqu'il ne vive que de végétaux, il ne rumine pas; ainſi il eſt probable que, comme l'éléphant, il n'a qu'un eſtomac & des boyaux très-amples, & qui ſuppléent à l'office de la panſe; ſa conſommation, quoique conſidérable, n'approche pas de celle de l'éléphant, & il paroît par la continuité & l'épaiſſeur non interrompue de ſa peau, qu'il perd auſſi beaucoup moins que lui par la tranſpiration.

ADDITION
À l'article du RHINOCÉROS.

NOUS avons vu un ſecond Rhinocéros, nouvellement arrivé à la Ménagerie du Roi. Au mois de ſeptembre 1770, il n'étoit âgé que de trois mois, ſi l'on en croit les gens qui l'avoient amené; mais je ſuis perſuadé qu'il avoit au moins deux ou trois ans, car ſon corps, y compris la tête, avoit déjà huit pieds deux pouces de longueur ſur cinq pieds ſix pouces de hauteur, & huit pieds deux pouces de circonférence. Obſervé un an après, ſon corps s'étoit alongé de ſept pouces, en ſorte

qu'il avoit, le 28 août 1771, huit pieds neuf pouces, y compris la longueur de la tête; cinq pieds neuf pouces de hauteur, & huit pieds neuf pouces de circonférence. Obſervé deux ans après, le 12 août 1773, la longueur de ſon corps, y compris la tête, étoit de neuf pieds quatre pouces; la plus grande hauteur, qui étoit celle du train de derrière, de ſix pieds quatre pouces, & la hauteur du train de devant, étoit de cinq pieds onze pouces ſeulement. Sa peau avoit la couleur & la même apparence que l'écorce d'un vieil orme, tachetée en certains endroits de noir & de gris, & dans d'autres repliée en ſillons profonds, qui formoient des eſpèces d'écailles. Il n'avoit qu'une corne de couleur brune, d'une ſubſtance ferme & dure. Les yeux ſont petits & ſaillans; les oreilles larges & aſſez reſſemblantes à celles de l'âne. Le dos, qui eſt creux, ſemble être couvert d'une ſelle naturelle, les jambes ſont courtes & très-groſſes, les pieds arrondis par-derrière, avec des ſabots par-devant, diviſés en trois parties. La queue eſt aſſez ſemblable à celle du bœuf, & garnie de poils noirs à ſon extrémité. La verge s'alonge ſur les teſticules, & s'élève pour l'écoulement de l'urine que l'animal pouſſe aſſez loin de lui, & cette partie paroît fort petite relativement à la groſſeur du corps; elle eſt d'ailleurs très-remarquable par ſon extrémité, qui forme une cavité comme l'embouchure d'une trompette; le fourreau ou l'étui dont elle ſort, eſt une partie charnue

d'une chair vermeille ſemblable à celle de la verge; & cette même partie charnue qui forme le premier étui, ſort d'un ſecond fourreau pris dans la peau comme dans les autres animaux; ſa langue eſt dure & rude au point d'écorcher ce qu'il lèche; auſſi mange-t-il de groſſes épines ſans en reſſentir de douleur. Il lui faut environ cent ſoixante livres de nourriture par jour; les Indiens & les Africains, & ſur-tout les Hottentots en trouvent la chair bonne à manger. Cet animal peut devenir domeſtique en l'élevant fort jeune, & il produiroit dans l'état de domeſticité plus aiſément que l'éléphant.

Je n'ai jamais pu concevoir (dit avec raiſon M. P.) pourquoi on a laiſſé en Aſie le rhinocéros dans ſon état ſauvage ſans l'employer à aucun uſage, tandis qu'il eſt ſoumis en Abyſſinie, où il ſert à porter des fardeaux *(a)*.

M. de Buffon, dit M. le chevalier Bruce, a conjecturé qu'il y avoit au centre de l'Afrique, des rhinocéros à deux cornes; cette conjecture s'eſt vérifiée. En effet, tous les rhinocéros que j'ai vus en Abyſſinie, ont deux cornes; la première, c'eſt-à-dire, la plus proche du nez eſt de la forme ordinaire; la ſeconde plus tranchante à la pointe, eſt toujours plus courte que la première; toutes deux naiſſent en même temps, mais la première croît plus vîte que l'autre & la ſurpaſſe en grandeur, non-ſeulement pendant tout le temps de l'accroiſſement, mais pendant toute la vie de l'animal *(b)*.

D'autre part, M. Allamand, très-habile Naturaliſte,

(a) Défenſe des Recherches ſur les Américains, *page 95*.

(b) Note communiquée par M. le chevalier Bruce, à M. de Buffon.

écrit

De Seve delin. C. Baquoy sculp.

LE RHINOCEROS.

écrit à M. Daubenton, par une lettre datée de Leyde, le 31 octobre 1766, dans les termes ſuivans:

Je me rappelle une choſe qu'a dit M. Parſons dans un paſſage cité par M. de Buffon. Il ſoupçonne que les rhinocéros d'Aſie n'ont qu'une corne, & que ceux du cap de Bonne-eſpérance en ont deux; je ſoupçonnerois tout le contraire. J'ai reçu de Bengale & d'autres endroits de l'Inde, des têtes de rhinocéros toujours à doubles cornes, & toutes celles qui me ſont venues du Cap n'en avoient qu'une.

Ceci paroît prouver ce que nous avons déjà dit, que ces rhinocéros à doubles cornes, forment une variété dans l'eſpèce, une race particulière, mais qui ſe trouve également en Aſie & en Afrique,

Nous avons fait deſſiner une de ces doubles cornes de rhinocéros, vue des deux faces *(planche XXXIX)*.

ADDITION à l'article du RHINOCÉROS.

Par M. le Profeſſeur ALLAMAND.

M. de Buffon a très-bien décrit le Rhinocéros d'Aſie, & il en a donné une figure qui eſt fort exacte *(a)*; il n'avoit aucune raiſon de ſoupçonner que le rhinocéros d'Afrique en différât; aucune relation n'a inſinué que ces animaux ne fuſſent pas préciſément ſemblables dans tous les lieux où ils ſe trouvent; il y a cependant une très-grande différence entr'eux; ce qui frappe le plus quand on voit un rhinocéros, tel que celui que M. de Buffon a décrit, ce ſont les énormes plis de ſa peau qui partagent

(a) Voyez la *planche XXXVII*.

ſi ſingulièrement ſon corps, & qui ont fait croire, à ceux qui ne l'ont aperçu que de loin, qu'il étoit tout couvert de boucliers. Ces plis ne ſe font point remarquer dans le rhinocéros d'Afrique, & ſa peau paroît toute unie; ſi l'on compare la figure que j'en donne dans la *planche XXXVIII*, avec celle qu'en a donnée M. de Buffon, & qu'on faſſe abſtraction de la tête, on ne diroit pas qu'elles repréſentent deux animaux de la même eſpèce. C'eſt encore à M. le capitaine Gordon que l'on doit la connoiſſance de la véritable figure de ce rhinocéros d'Afrique, & l'on verra dans la ſuite que l'Hiſtoire Naturelle lui a bien d'autres obligations; voici le précis de quelques remarques qu'il a ajoutées au deſſin qu'il m'en a envoyé.

Le rhinocéros eſt nommé *nabal* par les Hottentots qui prononcent la première ſyllabe de ce mot avec un claquement de langue, qu'on ne ſauroit exprimer par l'écriture. Le premier coup-d'œil qu'on jette ſur lui fait d'abord penſer à l'hippopotame, dont il diffère cependant très-fort par la tête; il n'a pas non plus la peau auſſi épaiſſe, & il n'eſt pas auſſi difficile de la percer qu'on le prétend. M. Gordon en a tué un à la diſtance de cent dix-huit pas avec une balle de dix à la livre; & pendant le voyage qu'il a fait dans l'intérieur du pays avec M. le Gouverneur Plettenberg, on en a tué une douzaine, ce qui fait voir que ces animaux ne ſont point à l'épreuve des coups de fuſil. Je crois cependant que ceux d'Aſie ne pourroient pas être facilement percés, au moins j'en ai porté ce jugement en examinant la peau de celui dont M. de Buffon a donné la figure, & que j'ai eu occaſion de voir ici.

Les rhinocéros d'Afrique ont tout le corps couvert de ces incruſtations en forme de galles ou tubéroſités, qui ſe voient ſur ceux d'Aſie, avec cette différence, qu'en ceux-ci elles ne ſont pas parſemées également par-tout; il y en a moins ſur le milieu du corps, & il n'y en a point à l'extrémité des jambes;

quant aux plis de la peau, comme je l'ai dit, ils ſont peu remarquables, M. Gordon ſoupçonne qu'ils ne ſont produits que par les mouvemens que ſe donnent ces animaux, & ce qui ſembleroit confirmer cette conjecture, c'eſt la peau bourrée d'un jeune rhinocéros, de la longueur de cinq pieds, que nous avons ici, où il ne paroît aucun pli; les adultes en ont un à l'aine, profond de trois pouces, un autre derrière l'épaule d'un pouce de profondeur, un derrière les oreilles mais peu conſidérable, qnatre petits devant la poitrine & deux au-deſſus du talon; ceux qui ſe font remarquer le plus & qui ne ſe trouvent point ſur ceux d'Aſie, ſont au nombre de neuf ſur les côtes, dont le plus profond ne l'eſt que d'un demi-pouce; autour des yeux ils ont pluſieurs rides, qui ne peuvent pas paſſer pour des plis.

Tous ceux que M. Gordon a vus, jeunes & vieux, avoient deux cornes, & s'il y en a en Afrique qui n'en aient qu'une, ils ſont inconnus aux habitans du cap de Bonne-eſpérance; ainſi j'ai été dans l'erreur quand j'ai écrit à M. Daubenton, que j'avois raiſon de ſoupçonner que les rhinocéros d'Aſie avoient deux cornes, pendant que ceux du Cap n'en ont qu'une: j'avois reçu de ce dernier endroit des têtes à une ſeule corne, & des Indes des têtes à deux cornes, mais ſans aucune notice du lieu où avoient habité ces animaux. Depuis, il m'eſt arrivé ſouvent de recevoir des Indes des productions du Cap, & du Cap des curioſités qui y ont été envoyées des Indes; c'eſt-là ce qui m'avoit jeté dans l'erreur, que je dois rectifier ici. La plus grande de ces cornes eſt placée ſur le nez; celle qui eſt repréſentée ici étoit longue de ſeize pouces, mais il y en a qui ont huit à neuf pouces de plus, ſans que l'animal ſoit plus grand.

Elle eſt aplatie en-deſſus & comme uſée en labourant la terre, la ſeconde corne avoit ſa baſe à un demi-pouce au-deſſous de la première, & elle étoit longue de huit pouces; l'une & l'autre

ſont uniquement adhérentes à la peau & placées ſur une éminence unie qui eſt au-devant de la tête; en les tirant fortement en arrière on peut les ébranler, ce qui me fait un peu douter de ce que dit Kolbe des prodigieux effets que le rhinoceros produit; ſi on l'en croit, il déracine avec ſa corne les arbres, il enlève les pierres qui s'oppoſent à ſon paſſage & les jette derrière lui fort haut à une grande diſtance avec un très-grand bruit; en un mot, il abat tous les corps ſur leſquels elle peut avoir quelque priſe. Une corne ſi peu adhérente & ſi peu ferme, ne ſemble guère propre à de ſi grands efforts: auſſi M. Gordon m'écrit que le rhinocéros fait bien autant de mal avec ſes pieds qu'avec ſa tête....

Ce rhinocéros a les yeux plus petits que l'hippopotame; ils ont peu de blanc; le plus grand diamètre de la prunelle eſt de huit lignes, & l'ouverture des paupières eſt d'un pouce; ils ſont ſitués aux côtés de la tête, preſque à égale diſtance de la bouche & des oreilles; ainſi, cette ſituation des yeux démontre la fauſſeté de l'opinion de Kolbe, qui dit que le rhinocéros ne peut voir de côté, & qu'il n'aperçoit que les objets qui ſont en droite ligne devant lui. Il auroit peine à voir de cette dernière manière, ſi ſes yeux ne s'élevoient pas un peu au-deſſus des rides qui les environnent. Il paroît cependant qu'il ſe fie plus ſur ſon odorat & ſon ouïe que ſur ſa vue, auſſi a-t-il les naſeaux fort ouverts & longs de deux pouces & demi; ſes oreilles ont neuf pouces en longueur, & leur contour eſt de deux pieds, leur bord extérieur eſt garni de poils rudes, longs de deux pouces & demi, mais il n'y en a point en-dedans.

Sa couleur eſt d'un brun-obſcur, qui devient couleur de chair ſous le ventre & dans les plis; mais comme il ſe vautre fréquemment dans la boue, il paroît avoir la couleur de la terre ſur laquelle il ſe trouve; il a ſur le corps quelques poils noirs, mais très clair-ſemés, entre les tubéroſités de ſa peau & au-deſſus des yeux.

De Sève delin. C. Baquoy Sculp.

LE CHAMEAU.

de Seve del. Chs. Baquoy Sculpt.

LE RHINOCEROS D'AFRIQUE.

De Seve del. Chevillet Sc.

CORNE DE RHINOCEROS.

Il a vingt-huit dents en tout ; ſavoir, ſix molaires à chaque côté des deux mâchoires, & deux inciſives en haut & en bas. Les dents d'en haut ſemblent être un peu plus avancées, de manière qu'elles recouvrent celles de deſſous lorſque la gueule eſt fermée ; la lèvre ſupérieure n'avance que d'un pouce au-delà de l'inférieure. M. Gordon n'a pas eu occaſion de voir s'il la peut alonger & s'en ſervir pour ſaiſir ce qu'il veut approcher de ſa gueule.

Sa queue a environ un pied & demi de longueur ; ſon extrémité eſt garnie de quelques poils, longs de deux pouces, qui partent de chaque côté, comme de deux eſpèces de couture ; cette queue eſt ronde par-deſſus & un peu aplatie en-deſſous.

Les pieds ont trois doigts munis d'ongles ou plutôt de ſabots, la longueur des pieds de devant égale leur largeur, mais ceux de derrière ſont un peu alongés ; j'en donnerai les dimenſions à la fin de cet article. Il y a ſous la plante du pied une ſemelle épaiſſe & mobile.

La verge de ce rhinocéros étoit préciſément comme celle qui a été décrite par M. Parſons, terminée par un gland qui a la figure d'une fleur, & de couleur de chair ; ſa longueur eſt de vingt-ſept pouces, & à peu-près aux deux tiers de cette longueur elle paroît recourbée en arrière, auſſi dit-on que c'eſt en arrière que l'animal jette ſon urine. M. Gordon m'en a envoyé un deſſin fort exact, mais comme il s'accorde parfaitement avec celui qu'en a donné M. Parſons, *Philoſophical, Tranſactions, n.° 470*, il n'eſt pas néceſſaire que je le joigne ici ; les teſticules ſont en-dedans du corps vers les aines, & au-devant de la verge ſont ſitués deux mamelons, au lieu que dans l'hippopotame ils ſont en arrière. Ce dernier animal a une véſicule de fiel, placée à l'extrémité de ſon foie, mais le rhinocéros n'en a point.

Ces rhinocéros ſont actuellement aſſez avant dans l'intérieur

du pays; pour en trouver, il faut s'avancer à cent cinquante lieues dans les terres du Cap. On n'en voit guère que deux ou trois enſemble, quelquefois cependant ils marchent en plus grande compagnie, & en marchant ils tiennent leur tête baiſſée comme les cochons; ils courent plus vîte qu'un cheval; le moyen le plus ſûr de les éviter eſt de ſe tenir ſous le vent; car leur rencontre eſt dangereuſe.

Ils tournent ſouvent la tête de côté & d'autre en courant; il ſemble qu'ils prennent plaiſir à creuſer la terre avec leurs cornes; quelquefois ils y impriment deux ſillons par le balancement de leur tête, & alors ils ſautent & courent à droite & à gauche, en dreſſant leur queue, comme s'ils avoient des vertiges. Leurs femelles n'ont jamais qu'un petit à la fois; elles ont auſſi deux cornes, & quant à la grandeur, il y a entr'elles & les mâles la même différence qu'entre les hippopotames des deux ſexes, c'eſt-à-dire, que cette différence n'eſt pas conſidérable. Leur cri eſt un grognement ſuivi d'un fort ſifflement qui reſſemble un peu au ſon d'une flûte. On n'entend point parler au Cap de leurs prétendus combats avec les éléphans.

Voici les dimenſions du rhinocéros dont j'ai donné la figure: il a été tué par M. le capitaine Gordon près de la ſource de la rivière *Gamka* ou rivière des Lions.

	pieds.	pouces.	lignes.
Longueur du corps, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, priſe en droite ligne.....	9.	3.	//
——— priſe en ſuivant la courbure du corps.....	11.	//	3.
Hauteur du train de devant en ligne droite.....	5.	3.	//
——— du train de derrière.....	4.	8.	//
Longueur de la tête.....	2.	//	//
Circonférence de la tête entre les cornes.....	3.	6.	3.
——— derrière les oreilles.....	5.	//	6.
Longueur de la plus longue corne.....	1.	4.	//

	pieds.	pouces.	lignes.
Circonférence de cette corne près de ſa baſe.....	2.	1.	6.
Longueur de la plus petite corne.....	//	8.	//
Circonférence de cette corne près de ſa baſe.....	1.	6.	6.
Contour de la partie ſupérieure du muſeau.....	1.	6.	//
——— de ſa partie inférieure.....	1.	2.	6.
Longueur de l'ouverture des narines.....	//	2.	6.
——— des oreilles.....	//	9.	//
Contour des oreilles le long du bord extérieur.....	2.	//	//
Diſtance entre les baſes des oreilles.....	//	11.	//
Circonférence du corps, derrière les jambes de devant...	8.	5.	9.
——— devant les jambes de derrière.....	7.	11.	//
——— du milieu du corps.....	9.	9.	//
Largeur du corps, en devant de la poitrine.....	2.	1.	//
——— du derrière du corps en ligne droite.....	2.	4.	//
Circonférence des jambes de devant près du coprs.....	3.	6.	3.
——— près du poignet.....	1.	9.	6.
——— dans l'endroit le moins épais.....	1.	6.	//
——— des jambes poſtérieures près du corps.....	3.	9.	9.
——— au-deſſus du talon.....	1.	10.	//
——— dans l'endroit le plus étroit.....	1.	4.	//
Longueur de la plante du pied antérieur.....	//	9.	//
Sa largeur.....	//	9.	//
Longueur de la plante du pied de derrière.....	//	8.	6.
Sa largeur.....	//	7.	9.
Longueur de la verge.....	2.	3.	//
Sa circonférence près du corps.....	1.	7.	//
——— au-deſſus de ſon premier fourreau.....	//	8.	6.
——— là où le gland commence en forme de fleur....	//	5.	6.

LE CHAMEAU (a) ET LE DROMADAIRE (b).

CES deux noms *Dromadaire* & *Chameau*, ne désignent pas deux espèces différentes, mais indiquent seulement deux races distinctes, & subsistantes de temps immémorial dans l'espèce du chameau : le principal, & pour ainsi dire,

(a) *Chameau*, en Grec, Καμήλος; en Latin, *Camelus;* en Italien, *Camelo;* en Espagnol, *Camelo;* en Allemand, *Kamel;* en Anglois, *Camel;* en Hébreu, *Gamal;* en Chaldéen, *Gamala;* en ancien Arabe, *Gemal;* en Arabe moderne, *Gimel.* On voit que le nom du *Chameau*, en Hébreu, en Chaldéen & en Arabe est à peu-près le même, & que c'est de ces Langues anciennes dont les Grecs, les Latins, les Italiens, les Espagnols, les Allemands, les Anglois, les François, &c. ont dérivé sans grande altération le nom de cet animal dans toutes leurs Langues.

Camelus Bactrianus. Aristot. *Hist. animal.* lib. II, cap. 1.

Camelus vel *Camelus Bactrianus.* Gesn. *Icon. quad. fig.* pag. 22.

Camelus. Prosp. Alpin. *Hist. nat. Ægypt.* vol. II, pag. 224, tab. 13.

Camelus duobus in dorso tuberibus seu Bactrianus. Ray. *Syn. quad.* pag. 145.

(b) *Dromadaire*, en Grec, Δρομὰς, ou plutôt *Camelus dromas*, car *Dromas*, n'est qu'un adjectif dérivé de *Dromos*, qui signifie *course* ou *vîtesse*, & *Camelus dromas*, veut dire, *Chameau coureur. Dromedarius*, en Latin moderne. *Maihary*, dans le Levant, selon Shaw.

Camelus Arabicus. Aristot. *Hist. animal.* lib. II, cap. 1.

Camelus Arabica vel *Camelus dromas.* Gesn. *Icon. quad. fig.* pag. 23.

Dromas. Prosp. Alpin. *Hist. nat. Ægypt.* vol. II, pag. 223, tab. 12.

l'unique

l'unique caractère ſenſible, par lequel ces deux races diffèrent, conſiſte en ce que le chameau porte deux boſſes, & que le dromadaire n'en a qu'une, il eſt auſſi plus petit & moins fort que le chameau; mais tous deux ſe mêlent, produiſent enſemble, & les individus qui proviennent de cette race croiſée, ſont ceux qui ont le plus de vigueur & qu'on préfère à tous les autres *(c)*. Ces

---

Camelus unico in dorſo gibbo, ſeu Dromedarius. Ray, *Syn. quad.* pag. 143.

Chameau. Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux; *partie I, page 69, figure & planche VII.*

(c) Les Perſans ont pluſieurs eſpèces de chameaux. Ils appellent ceux qui ont deux boſſes *Bughur*, & ceux qui n'en ont qu'une *Schuttur*. De ces derniers, il y en a quatre ſortes; ſavoir, ceux qu'ils appellent par excellence *Ner*, c'eſt-à-dire, *mâle*, qui s'engendrent d'un *Dromadaire* ou d'un *Chameau* à deux boſſes & d'une femelle à une boſſe que l'on appelle *Maje;* & ceux-ci ne ſe font point couvrir par d'autres. Ce ſont-là les meilleurs & les plus eſtimés de tous les chameaux, & il y en a qui ſe vendent cent écus la pièce. Ils portent juſqu'à neuf ou dix quintaux de charge, & ſont comme infatigables. Quand ils ſont en chaleur, ils mangent peu, écument par la bouche, ſont colères & mordent; de ſorte que pour les empêcher d'offenſer ceux qui les gouvernent, on leur met des muſelières, que les Perſes nomment *agrah*. Les chameaux qui viennent de ceux-ci dégénèrent fort & ſont lâches & pareſſeux, c'eſt pourquoi les Turcs les appellent *Jurda Kaidem*, & ne ſe vendent que trente ou quarante écus.

La troiſième eſpèce eſt celle qu'ils appellent *Lohk*, mais ils ne ſont pas ſi bons que les *Bughur*, auſſi n'écument-ils point comme les *Ners*, quand ils ſont en chaleur; mais quand ils ſont en rut, ils pouſſent de deſſous la gorge une veſſie rouge qu'ils retirent avec l'haleine; dreſſent la tête & ronflent ſouvent. On les vend ſoixante

métis iſſus du dromadaire & du chameau, forment une race ſecondaire, qui ſe multiplie pareillement & qui ſe mêle auſſi avec les races premières; en ſorte que dans cette eſpèce comme dans celles des autres animaux domeſtiques, il ſe trouve pluſieurs variétés dont les plus générales ſont relatives à la différence des climats. Ariſtote *(d)*, a très-bien indiqué les deux races principales; la première, c'eſt-à-dire, celle à deux boſſes,

écus, il s'en faut beaucoup qu'ils ſoient auſſi forts que les autres, c'eſt pourquoi quand les Perſes veulent parler d'un homme vaillant & courageux, ils diſent que c'eſt un *Ner*, & pour ſignifier un lâche & un poltron, ils l'appellent *Lohk*.

Ils nomment la quatrième eſpèce *Schutturi Baad*, & les Turcs *Jeldoveſi*, c'eſt-à-dire, *Chameaux de vent;* ils ſont plus petits, mais plus éveillés que les autres: car au lieu que les chameaux ordinaires ne vont que le pas, ceux-ci vont le trot & galopent auſſi-bien que les chevaux. *Voyage d'Olearius, tome I, page 550.*

(d) Camelus proprium inter cæteras quadrupedes habet in dorſo, quod tuber appellant, ſed ita ut Bactrianæ ab Arabiis differant; alteris enim bina, alteris ſingula tubera habentur. Ariſtot. *Hiſt. animal.* lib. II, cap. I. *Nota.* Théodore Gaza, dont j'ai toujours emprunté la traduction, lorſque j'ai cité dans cet Ouvrage quelques paſſages d'Ariſtote, paroît avoir rendu celui-ci d'une manière ambiguë; *alteris enim bina, alteris ſingula tubera habentur,* ſignifie ſeulement que les uns ont deux, & que les autres n'ont qu'une boſſe, tandis que le texte Grec indique préciſément que ce ſont les chameaux d'Arabie qui n'ont qu'une boſſe, & que ceux de la Bactriane en ont deux. Auſſi Pline, qui ſur l'article du chameau, comme ſur beaucoup d'autres, n'a fait, pour ainſi dire, que copier Ariſtote, a mieux traduit ce paſſage que Gaza, en diſant, *Cameli Bactriani & Arabici differunt, quòd illi bina habent tubera in dorſo, hi ſingula.* Plin. *Hiſt. nat.* lib. VIII, cap. XVIII.

ſous le nom de *Chameau de la Bactriane (e)*, & la ſeconde, ſous celui de *Chameau d'Arabie;* on appelle les premiers *Chameaux Turcs (f)*, & les autres *Chameaux Arabes:* cette diviſion ſubſiſte aujourd'hui comme du temps d'Ariſtote, ſeulement il paroît depuis que l'on a découvert les parties de l'Afrique & de l'Aſie inconnues aux Anciens, que le dromadaire eſt ſans comparaiſon plus nombreux & plus généralement répandu que le chameau : celui-ci ne ſe trouve guère que dans le Turqueſtan *(g)* & dans quelques autres endroits du

---

(e) La Bactriane, province de l'Aſie, qui comprend aujourd'hui le Turqueſtan, le pays des Uſbeks, &c.

(f) Nous allions au mont Sinaï ſur des chameaux, parce qu'il n'y a point d'eau ſur cette route, & que les autres animaux ne peuvent pas fatiguer ſans boire... Mais ces chameaux d'Arabie qui ſont petits & différens de ceux du Caire, qui vont en Sourie & en d'autres endroits, cheminent trois ou quatre jours ſans boire.... On va du Caire à Jéruſalem, non pas ſur ces petits chameaux Arabes comme au mont Sinaï, qui eſt un chemin de montagnes, mais ſur des grands, que l'on appelle *Chameaux turcs.* Voyage de Pietro della Valle, *tome I, pages 360 & 408.*—L'eſpèce que nous appelons *Dromadaire,* s'appelle ici (en Barbarie) *Maihari;* elle n'eſt pas ſi commune en Barbarie qu'elle l'eſt au Levant.... Cet animal diffère du chameau ordinaire en ce qu'il a le corps plus rond & mieux fait, & en ce qu'il n'a qu'une petite boſſe ſur le dos. *Voyage de Shaw, tome I, pages 309 & 310.*

(g) L'Académie ayant chargé les Miſſionnaires, envoyés à la Chine en qualité de Mathématiciens du Roi, de s'informer de quelques particularités qui regardent les chameaux; voici la réponſe que l'Ambaſſadeur de Perſe fit aux queſtions que M. Conſtance lui fit faire

Levant *(h)*, tandis que le dromadaire, plus commun qu'aucune autre bête de ſomme en Arabie, ſe trouve de même en grande quantité dans toute la partie ſeptentrionale de l'Afrique *(i)*, qui s'étend depuis la mer Méditerranée juſqu'au fleuve Niger *(k)*; & qu'on le retrouve en Égypte *(l)*, en Perſe, dans la Tartarie

---

de la part des Miſſionnaires. 1.° Qu'on voyoit en Perſe des chameaux qui avoient deux boſſes ſur le dos, mais qu'ils étoient originaires du Turqueſtan & de la race de ceux que le Roi des Maures avoit fait venir de ce pays, qui eſt le ſeul endroit que l'on ſache de toute l'Aſie où il y en ait de cette eſpèce, & que ces chameaux étoient fort eſtimés en Perſe, parce que leur double boſſe les rendoit plus propres pour les voitures. 2.° Que ces boſſes n'étoient pas formées par la courbure de l'épine du dos, qui n'étoit pas plus élevée dans ces endroits qu'en d'autres, mais que c'étoit ſeulement des excroiſſances d'une ſubſtance glanduleuſe & ſemblable à celle de ces parties, où ſe forme & ſe conſerve le lait dans les animaux : qu'au reſte la boſſe de devant peut avoir environ un demi-pied de haut, & l'autre un doigt de moins. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, partie I, page 80.*

(h) Les chameaux des Tartares Calmoucks ſont aſſez grands & aſſez forts, mais ils ont tous deux boſſes. *Relation de la grande Tartarie; Amſterdam, 1737, page 267.*

(i) Camelus animal blandum ac domeſticum maximâ copiâ in Africâ invenitur, præſertim in deſertis Libyæ, Numidiæ & Barbariæ. Leon. Afric. *deſcript. Afric. vol. II, pag. 748.*

(k) Les Maures ont des troupeaux nombreux de chameaux ſur le bord du Niger. *Voyage au Sénégal, par M. Adanſon, page 36.*

(l) Audio verò in Ægypto longè plura quàm quater centum millia camelorum vivere. Proſp. Alp. *Hiſt. nat. Ægypt.* pars I.ª pag. 226.

méridionale *(m)*, & dans les parties ſeptentrionales de l'Inde. Le dromadaire occupe donc des terres immenſes, & le chameau eſt borné à un petit terrein ; le premier habite des régions arides & chaudes ; le ſecond, un pays moins ſec & plus tempéré, & l'eſpèce entière, tant des uns que des autres, paroît être confinée dans une zone de trois ou quatre cents lieues de largeur, qui s'étend depuis la Mauritanie juſqu'à la Chine : elle ne ſubſiſte ni au-deſſus ni au-deſſous de cette zone ; cet animal, quoique naturel aux pays chauds, craint cependant les climats où la chaleur eſt exceſſive : ſon eſpèce finit où commence celle de l'éléphant, & elle ne peut ſubſiſter ni ſous le ciel brûlant de la zone torride, ni dans les climats doux de notre zone tempérée. Il paroît être originaire d'Arabie *(n)* ; car non-

(m) Delectantur etiam Tartari Buratskoi re pecuariâ, maximè camelis, quorum ibi magna copia eſt, unde complures a Caravannis ad Sinam tendentibus redimuntur, ita ut optimus camelus duodecim vel ad ſummum quindecim rubelis haberi poſſit. Noviſſima Sinica hiſtoriam noſtri temporis illuſtratura, &c. *edente G. G. L. ann. 1699*, pag. 166. — La Tartarie abonde en beſtiaux, & ſur-tout en chevaux & en chameaux. *Voyage hiſtorique de l'Europe ; Paris, 1693, tome VII, page 204.*

(n) Le lieu natal des chameaux eſt l'Arabie ; car encore que l'on en trouve ailleurs, non-ſeulement qu'on y a conduits, mais même qui y ſont nés, néanmoins il n'y a lieu de la terre où l'on en voie une ſi grande quantité qu'en Arabie. *Voyage du P. Philippe, page 369.* — *Tanta apud Arabes eſt camelorum copia, ut eorum pauperrimus decem ad minus camelos habeat : multique ſunt quorum quiſque quatuor centum ac mille etiam numerare poſſit.* Proſp. Alpin. *Hiſt. Ægypti*, pag. 226.

ſeulement c'eſt le pays où il eſt en plus grand nombre, mais c'eſt auſſi celui auquel il eſt le plus conforme; l'Arabie eſt le pays du monde le plus aride, & où l'eau eſt la plus rare; le chameau eſt le plus ſobre des animaux & peut paſſer pluſieurs jours ſans boire *(o)*; le terrein eſt preſque par-tout ſec & ſablonneux; le chameau a les pieds faits pour marcher dans les ſables, & ne peut au contraire ſe ſoutenir dans les terreins humides & gliſſans *(p)*; l'herbe & les pâturages manquant à cette

(o) Les vaſtes ſolitudes de Solyme, où l'on ne trouve ni oiſeaux, ni bêtes ſauvages, ni herbes, ni même aucun moucheron, & où l'on ne voit que des montagnes de ſable, des carrières & des oſſemens de chameaux, ſeroient bien difficiles à traverſer ſans le ſecours des chameaux. Ces animaux ſont ſix à ſept jours ſans boire & ſans manger, ce que je n'aurois jamais cru ſi je ne l'avois obſervé avec exactitude. *Relation du Voyage de Poncet en Éthiopie; Lettres édifiantes, IV.e recueil, page 259.* — En faiſant route d'Alep à Iſpahan par le grand déſert, nous marchames près de ſix journées ſans trouver de l'eau, leſquelles jointes aux trois précédentes, font les neuf jours dont j'ai parlé & que nos chameaux paſsèrent ſans boire. *Voyages de Tavernier, tome I, page 202.*

(p) Les chameaux ne peuvent marcher ſur des terres graſſes & dans les endroits gliſſans, ils ne ſont bons que pour les ſables. *Voyage de Jean Ovington, tome I, page 222.* — Il y a principalement deux ſortes de chameaux, les uns qui ſont propres pour les pays chauds, & les autres pour les pays froids; les chameaux des pays chauds, comme ſont ceux qui vont d'Ormus juſqu'à Iſpahan, ne peuvent marcher ſi la terre eſt mouillée & gliſſante, & ils s'ouvriroient le ventre en s'écartant par les jambes de derrière, ce ſont de petits chameaux qui ne portent que ſix ou ſept cents livres... Les chameaux des pays froids, comme ſont ceux de Tauris juſqu'à Conſtantinople, ſont de

terre, le bœuf y manque auſſi, & le chameau remplace cette bête de ſomme. On ne ſe trompe guère ſur le pays naturel des animaux en le jugeant par ces rapports de conformité ; leur vraie patrie eſt la terre à laquelle ils reſſemblent, c'eſt-à-dire, à laquelle leur nature paroît s'être entièrement conformée : ſur-tout lorſque cette même nature de l'animal ne ſe modifie point ailleurs & ne ſe prête pas à l'influence des autres climats. On a inutilement eſſayé de multiplier les chameaux en Eſpagne *(q)*, on les a vainement tranſportés en Amérique, ils n'ont réuſſi ni dans l'un ni dans l'autre climat, & dans les grandes Indes on n'en trouve guère au-delà de Surate & d'Ormus. Ce n'eſt pas qu'abſolument parlant ils ne puiſſent ſubſiſter & produire aux Indes, en Eſpagne, en Amérique & même dans des climats plus froids, comme en France, en Allemagne, &c *(r)* ; en les tenant l'hiver dans des écuries chaudes, en les nourriſſant avec choix, les tenant avec ſoin, en ne les

grands chameaux, qui portent d'ordinaire mille livres ; ils ſe tirent de la boue, mais dans les terres graſſes & chemins gliſſans, il faut étendre des tapis, & quelquefois juſqu'à cent de ſuite, pour qu'ils paſſent deſſus. *Voyage de Tavernier, tome I, page 161.*

(q) On voit pluſieurs chameaux en Eſpagne que les Gouverneurs des places frontières d'Afrique y envoient, mais ils n'y vivent pas long-temps, parce que le pays eſt trop froid pour eux. *L'Afrique de Marmol, tome I, page 50.*

(r) M. le marquis de Montmirail nous a fait ſavoir qu'on lui avoit aſſuré que S. M. le roi de Pologne Électeur de Saxe avoit eu aux environs de Dreſde, des chameaux & des dromadaires qui y ont multiplié.

faiſant pas travailler & ne les laiſſant ſortir que pour ſe promener dans les beaux jours, on peut les faire vivre & même eſpérer de les voir produire; mais leurs productions ſont chétives & rares; eux-mêmes ſont foibles & languiſſans; ils perdent donc toute leur valeur dans ces climats, & au lieu d'être utiles, ils ſont très à charge à ceux qui les élèvent; tandis que dans leur pays natal, ils ſont, pour ainſi dire, toute la richeſſe de leurs maîtres *(ſ)*. Les Arabes regardent le chameau comme un préſent du ciel, un animal ſacré *(t)*, ſans le ſecours duquel ils ne pourroient ni ſubſiſter, ni commercer, ni voyager. Le lait des chameaux fait leur nourriture ordinaire; ils en mangent auſſi la chair, ſur-tout celle des jeunes qui eſt très-bonne à leur goût; le poil de ces animaux, qui eſt fin & moelleux, & qui ſe renouvelle tous les ans par une mue complette *(u)*, leur ſert à faire les

(ſ) Ex camelis Arabes divitias ac poſſeſſiones æſtimant; & ſi quando de divitiis Principis aut Nobilis cujuſdam ſermo fiat, poſſidere aïunt tot camelorum, non aureorum, millia. Leon. Afric. *Deſcript. Africæ, vol. II*, pag. 748.

(t) Camelos, quibus Arabia maximè abundat, animalia ſancta ii appellant, ex inſigni commodo quod ex ipſis indigenæ accipiunt. Proſp. Alpin. *Hiſt. Ægypt.* pars I.ª pag. 225.

(u) Le poil tombe tout à cet animal au printemps, & ſi entièrement qu'il paroît tel qu'un cochon échaudé, & alors on le poiſſe par-tout pour le défendre de la piqûre des mouches. Le poil de chameau eſt la meilleure toiſon de tous les animaux domeſtiques; on en fait des étoffes

les étoffes dont ils ſe vêtiſſent & ſe meublent; avec leurs chameaux, non-ſeulement ils ne manquent de rien, mais même ils ne craignent rien *(x)*; ils peuvent mettre en un ſeul jour cinquante lieues de déſert entre eux & leurs ennemis : toutes les armées du monde périroient à la ſuite d'une troupe d'Arabes; auſſi ne ſont-ils ſoumis qu'autant qu'il leur plaît. Qu'on ſe figure un pays ſans verdure & ſans eau, un ſoleil brûlant, un ciel toujours ſec, des plaines ſablonneuſes, des montagnes encore plus arides, ſur leſquelles l'œil s'étend & le regard ſe perd ſans pouvoir s'arrêter ſur aucun objet vivant; une terre morte &, pour ainſi dire, écorchée par les vents, laquelle ne préſente que des oſſemens, des cailloux

---

étoffes fort fines, & nous en faiſons des chapeaux en Europe, le mêlant avec le caſtor. *Voyage de Chardin, tome II, page 28.*—Au printemps tout le poil tombe aux chameaux en moins de trois jours; la peau lui demeure toute nue, & alors les mouches l'importunent fort; le chamelier n'y trouve point de remède qu'en lui gaudronant le corps. *Voyage de Tavernier,* tome I, page 162.— *Præter alia emolumenta quæ ex camelis capiunt, veſtes quoque & tentoria ex iis habent; ex eorum enim pilis multa fiunt, maximè verò pannus, quo principes oblectantur.* Proſp. Alpin. *Hiſt. Ægypt.* pars I.ª pag. 226.

(x) Les chameaux ſont la richeſſe des Arabes & toute leur force & leur ſûreté; car ils emportent, au moyen de leurs chameaux, tous leurs effets dans les déſerts, où ils n'ont pas à craindre leurs ennemis ni aucune invaſion. *L'Afrique d'Ogilby,* page 12.—*Qui porro camelos poſſident Arabes ſteriliter vivunt ac liberè, utpote cum quibus in deſertis agere poſſint; ad quæ, propter ariditatem, nec reges, nec principes pervenire valent.* Leon. Afric. *Deſcript. Africæ, vol. II, pag. 749.*

jonchés, des rochers debout ou renverſés, un déſert entièrement découvert, où le voyageur n'a jamais reſpiré ſous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la Nature vivante : ſolitude abſolue, mille fois plus affreuſe que celle des forêts; car les arbres ſont encore des êtres pour l'homme qui ſe voit ſeul; plus iſolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides & ſans bornes, il voit par-tout l'eſpace comme ſon tombeau : la lumière du jour plus triſte que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer ſa nudité, ſon impuiſſance, & pour lui préſenter l'horreur de ſa ſituation, en reculant à ſes yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immenſité qui le ſépare de la terre habitée, immenſité qu'il tenteroit en vain de parcourir; car la faim, la ſoif & la chaleur brûlante preſſent tous les inſtans qui lui reſtent entre le deſeſpoir & la mort.

Cependant l'Arabe, à l'aide du chameau, a ſu franchir & même s'approprier ces lacunes de la Nature, elles lui ſervent d'aſyle, elles aſſurent ſon repos & le maintiennent dans ſon indépendance; mais de quoi les hommes ſavent-ils uſer ſans abus! ce même Arabe libre, indépendant, tranquille & même riche, au lieu de reſpecter ſes déſerts comme les remparts de ſa liberté, les ſouille par le crime; il les traverſe pour aller chez les Nations voiſines, enlever des eſclaves & de l'or; il s'en ſert pour exercer ſon brigandage, dont malheu-

reuſement il jouit plus encore que de ſa liberté ; car ſes entrepriſes ſont preſque toujours heureuſes : malgré la défiance de ſes voiſins & la ſupériorité de leurs forces, il échappe à leur pourſuite & emporte impunément tout ce qu'il leur a ravi. Un Arabe qui ſe deſtine à ce métier de pirate de terre, s'endurcit de bonne heure à la fatigue des voyages ; il s'eſſaie à ſe paſſer du ſommeil, à ſouffrir la faim, la ſoif & la chaleur, en même temps il inſtruit ſes chameaux, il les élève & les exerce dans cette même vue ; peu de jours après leur naiſſance *(y)*, il leur plie les jambes ſous le ventre, il les contraint à demeurer à terre & les charge, dans cette ſituation, d'un poids aſſez fort qu'il les accoutume à porter & qu'il ne leur ôte que pour leur en donner un plus fort ; au lieu de les laiſſer paître à toute heure & boire à leur ſoif, il commence par régler leurs repas, & peu-à-peu les éloigne à de grandes diſtances, en diminuant auſſi la quantité de la nourriture ; lorſqu'ils ſont un peu forts il

(y) On couche ſur le ventre, les quatre pieds pliés deſſous, les jeunes chameaux qui viennent de naître & on les tient les quinze ou vingt premiers jours dans cette poſture pour les accoutumer à s'y tenir ; ils ne ſe couchent jamais autrement : on ne leur donne auſſi alors qu'un peu de lait, pour leur apprendre à vivre de peu de choſe : à quoi on les élève ſi bien qu'ils ſont des huit ou dix jours ſans boire ; & pour le manger, cet animal eſt non-ſeulement celui qui mange le moins de tous à beaucoup près ; mais il y a lieu de s'étonner comment un ſi grand animal peut vivre de ſi peu de choſe. *Voyage de Chardin, tome II, page 28.*

les exerce à la courſe, il les excite par l'exemple des chevaux & parvient à les rendre auſſi légers, & plus robuſtes *(z)*; enfin dès qu'il eſt ſûr de la force, de la légèreté & de la ſobriété de ſes chameaux, il les charge de ce qui eſt néceſſaire à ſa ſubſiſtance & à la leur, il part avec eux, arrive ſans être attendu aux confins du déſert, arrête les premiers paſſans, pille les habitations écartées, charge ſes chameaux de ſon butin; & s'il eſt pourſuivi, s'il eſt forcé de précipiter ſa retraite, c'eſt alors qu'il développe tous ſes talens & les leurs; monté ſur l'un des plus légers *(a)*, il conduit la troupe, la fait marcher jour & nuit, preſque ſans s'arrêter, ni boire,

(z) Le dromadaire eſt particulièrement remarquable par ſa grande vîteſſe; les Arabes diſent qu'il peut faire autant de chemin en un jour qu'un de leurs meilleurs chevaux en huit ou dix. Le *Bekh* qui nous conduiſit au mont Sinaï, étoit monté ſur un de ces chameaux, & prenoit ſouvent plaiſir à nous divertir par la grande diligence de ſa monture; il quittoit notre caravane pour en reconnoître une autre que nous pouvions à peine apercevoir, tant elle étoit éloignée, & revenoit à nous en moins d'un quart-d'heure. *Voyage de Shaw, tome I, page 311.* — On élève en Arabie une ſorte de chameaux pour ſervir à la courſe.... Ils vont au grand trot, & ſi vîte, qu'un cheval ne les peut ſuivre qu'au galop. *Voyage de Chardin, tome II, page 28.*

(a) Les dromadaires ſont ſi vîtes qu'il y en a qui font trente-cinq ou quarante lieues en un jour, & continuent de la ſorte huit ou dix jours par les déſerts, ſans manger que fort peu. Tous les Seigneurs Arabes de la Numidie, & les Africains de la Lybie, s'en ſervent comme des chevaux de poſte, quand l'occaſion ſe préſente de faire une longue traite, & les montent auſſi dans le combat. *L'Afrique de Marmol, tome I, page 49.* — Le vrai dromadaire eſt beaucoup plus

ni manger; il fait aiſément trois cents lieues en huit jours *(b)*, & pendant tout ce temps de fatigue & de mouvement, il laiſſe ſes chameaux chargés, il ne leur donne chaque jour qu'une heure de repos & une pelotte de pâte; ſouvent ils courent ainſi neuf ou dix jours ſans trouver de l'eau, ils ſe paſſent de boire *(c)*,

---

léger & plus vîte que les autres; il peut faire cent milles en un jour & marcher ainſi ſept ou huit jours de ſuite à travers les déſerts avec très-peu de nourriture. *L'Afrique d'Ogilby, page 12.*

(b) Les dromadaires ſont plus petits, plus grêles & plus légers que les chameaux, & ne ſervent guère qu'à porter des hommes; ils ont un bon trot, aſſez doux, & font facilement quarante lieues par jour, il n'y a ſeulement qu'à ſe bien tenir, & il y a des gens qui ſe font lier deſſus de peur de tomber. *Relation de Thevenot, tome I, page 312.*

(c) Le chameau peut ſe paſſer de boire pendant quatre ou cinq jours; une petite portion de fèves & d'orge, ou bien quelques morceaux de pâte faite de la fleur de farine, lui ſuffiſent par jour pour ſa nourriture; c'eſt ce que j'ai ſouvent expérimenté dans mon voyage du mont Sinaï: quoique chacun de nos chameaux portât ſept quintaux au moins, & que nous fiſſions des traites de dix & quelquefois de quinze heures par jour, à raiſon de deux milles & demi par heure. *Voyage de Shaw*, tome V, page 311. — *Adeo ſitim cameli tolerant, ut potu abſque incommodo diebus quindecim abſtinere poſſint. Nociturus alioquin ſi camelarius triduo abſoluto aquam illis porrigat, quòd ſingulis quinis aut novenis diebus conſueto more potentur vel urgente neceſſitate quindenis.* Leon. Afric. *Deſcript. Africæ, vol. II, pag. 749.* — Il y a de quoi admirer la patience avec laquelle les chameaux ſouffrent la ſoif; & la dernière fois que je paſſai les déſerts, d'où la caravane ne put ſortir en moins de ſoixante-cinq jours, nos chameaux furent une fois neuf jours ſans boire, parce que pendant neuf jours de marche nous ne trouvames point d'eau en aucun lieu. *Voyage de Tavernier, tome I, page 162.*

& lorſque par haſard il ſe trouve une mare à quelque diſtance de leur route, ils ſentent l'eau de plus d'une demi-lieue *(d)*, la ſoif qui les preſſe leur fait doubler le pas, & ils boivent en une ſeule fois pour tout le temps paſſé & pour autant de temps à venir; car ſouvent leurs voyages ſont de pluſieurs ſemaines, & leurs temps d'abſtinence durent auſſi long-temps que leurs voyages.

En Turquie, en Perſe, en Arabie, en Égypte, en Barbarie, &c. le tranſport des marchandiſes ne ſe fait que par le moyen des chameaux *(e)*; c'eſt de toutes les voitures la plus prompte & la moins chère. Les marchands & autres paſſagers ſe réuniſſent en caravane pour éviter les inſultes & les pirateries des Arabes; ces caravanes ſont ſouvent très-nombreuſes & toujours compoſées de plus de chameaux que d'hommes; chacun de ces chameaux eſt chargé ſelon ſa force; il la ſent ſi bien lui-même, que quand on lui donne une charge

(d) Nous arrivames à un pays de collines, au pied deſquelles ſe trouvoient de grandes mares; nos chameaux qui avoient paſſé neuf jours ſans boire, ſentirent l'eau d'une demi-lieue loin, ils ſe mirent à aller leur grand trot, qui eſt leur manière de courir, & entrant en foule dans ces mares, ils en rendirent d'abord l'eau trouble & bourbeuſe, &c. *Voyage de Tavernier, tome I, page 202.*

(e) C'eſt une grande commodité que les chameaux pour la charge du bagage & des marchandiſes qu'on tranſporte, par leur moyen, à très-peu de frais.... Les chameaux ont leurs pas réglés, ainſi que leurs journées.... Leur nourriture n'eſt point difficile, ils vivent de chardons, d'orties, &c..... ſouffrent la ſoif deux ou trois jours entiers. *Voyage d'Olearius, tome I, page 552.*

trop forte il la refuſe *(f)* & reſte conſtamment couché juſqu'à ce qu'on l'ait allégée : ordinairement les grands chameaux portent un millier *(g)*, & même douze cents peſant *(h)*, les plus petits ſix à ſept cents ; dans ces

---

(f) Quand on les veut charger, au cri de leur conducteur, ils fléchiſſent les genoux ; que s'ils tardent à le faire, ou bien on leur frappe avec un bâton ; ou bien on leur abaiſſe le cou ; & alors comme contraints & gémiſſans à leur façon, ils fléchiſſent les genoux, mettent le ventre contre terre & demeurent en cette poſture juſqu'à ce qu'ayant été chargés, on leur commande de ſe relever ; d'où vient qu'ils ont au ventre, aux jambes & aux genoux de gros durillons du côté qu'ils en touchent la terre ; s'ils ſe ſentent mettre de trop peſans fardeaux, ils donnent des coups de tête fort fréquens à ceux qui les ſurchargent, & jettent des cris lamentables ; leur charge ordinaire eſt le double de ce que pourroit porter le plus fort mulet. *Voyage du P. Philippe, page 369.*

(g) Il y a des chameaux qui peuvent porter juſqu'à quinze cents peſant, il eſt vrai qu'on ne leur donne cette charge que lorſque les Marchands approchent des Douanes, & qu'ils en veulent fruſtrer les droits, en chargeant ſur deux chameaux, ce que trois portoient auparavant ; mais alors avec cette groſſe charge, on ne fait faire au chameau que deux ou trois lieues par jour. *Voyage de Tavernier, tome II, page 335.*

(h) Les Orientaux appellent le chameau *navire de terre*, en vue de la grande charge qu'il porte, & qui eſt d'ordinaire de douze ou treize cents livres pour les grands chameaux ; car il y en a de deux ſortes, de ſeptentrionaux & de méridionaux, comme les Perſans les appellent ; ceux-ci qui font les voyages du Sein-perſique à Iſpahan, ſans paſſer plus outre, ſont beaucoup plus petits que les autres, & ils ne portent qu'environ ſept cents ; mais ils ne laiſſent pas de rapporter autant & plus de profit à leur maître, parce qu'ils ne coûtent

voyages de commerce on ne précipite pas leur marche; comme la route eſt ſouvent de ſept ou huit cents lieues, on règle leur mouvement & leurs journées; ils ne vont que le pas & font chaque jour dix à douze lieues; tous les ſoirs on leur ôte leur charge, & on les laiſſe paître en liberté: ſi l'on eſt en pays vert, dans une bonne prairie, ils prennent *(i)* en moins d'une heure tout ce qu'il leur faut pour en vivre vingt-quatre, & pour ruminer pendant toute la nuit, mais rarement ils trouvent de ces bons pâturages, & cette nourriture délicate ne leur eſt pas néceſſaire; ils ſemblent même préférer aux herbes les plus douces, l'abſynthe, le chardon *(k)*, l'ortie, le genêt, la caſſie *(l)*, & les autres végétaux épineux; tant qu'ils

---

preſque rien à nourrir; on les mène, tout chargés qu'ils ſont, paiſſans le long du chemin ſans licol ni chevêtre. *Voyage de Chardin, tome II, page 27.*

(i) Victum cameli parciſſimum, exiguique ſumptûs ferunt, & magnis laboribus robuſtiſſimè reſiſtunt..... Nullum animal illius & molis citiùs comedit. Proſp. Alpin. *Hiſt. Ægypt.* pag. 225.

(k) Après que les chameaux ſont déchargés, on les laiſſe aller pour chercher quelques brouſſailles à brouter.... Quoiqu'il ſoit grand & qu'il travaille beaucoup, il mange fort peu & ſe contente de ce qu'il trouve. Il cherche particulièrement du chardon qu'il aime beaucoup. *Voyage de Tavernier, tome I, page 162.*

(l) Cameli paſcentes ſpinam in Ægypto acutam, Arabicamque etiam vocatam, Acaciam, in Arabiâ Petreâ, atque juncum odoratum in Arabiâ deſertâ ubivis abſynthii ſpecies aliaſque herbas & virgulta ſpinoſa quæ in deſertis reperiuntur. Proſp. Alpin. *Hiſt. Ægypt.* pars I.ª pag. 226.

trouvent

trouvent des plantes à brouter *(m)*, ils ſe paſſent très-aiſément de boire.

Au reſte, cette facilité qu'ils ont à s'abſtenir long-temps de boire n'eſt pas de pure habitude, c'eſt plutôt un effet de leur conformation; il y a dans le chameau, indépendamment des quatre eſtomacs qui ſe trouvent d'ordinaire dans les animaux ruminans, une cinquième poche qui lui ſert de réſervoir pour conſerver de l'eau; ce cinquième eſtomac manque aux autres animaux & n'appartient qu'au chameau; il eſt d'une capacité aſſez vaſte pour contenir une grande quantité de liqueur, elle y ſéjourne ſans ſe corrompre & ſans que les autres alimens puiſſent s'y mêler; & lorſque l'animal eſt preſſé par la ſoif & qu'il a beſoin de délayer les nourritures sèches & de les macérer par la rumination, il fait remonter dans ſa panſe & juſqu'à l'œſophage une partie de cette eau par une ſimple contraction des muſcles. C'eſt donc en vertu de cette conformation très-ſingulière que le chameau peut ſe paſſer pluſieurs jours de boire, & qu'il prend en une ſeule fois une prodigieuſe quantité d'eau qui demeure ſaine & limpide dans ce réſervoir, parce que les liqueurs du corps ni les ſucs de la digeſtion ne peuvent s'y mêler.

(m) Lorſqu'on charge le chameau, il s'abaiſſe ſur le ventre, & il ne ſouffre pas qu'on lui mette plus de fardeau qu'il n'en peut porter; il peut auſſi paſſer pluſieurs jours ſans boire, pourvu qu'il trouve un peu d'herbe à paître. *L'Afrique d'Ogilby, page 12.*

Si l'on réfléchit ſur les difformités, ou plutôt ſur les non-conformités de cet animal avec les autres, on ne pourra douter que ſa nature n'ait été conſidérablement altérée par la contrainte de l'eſclavage & par la continuité des travaux. Le chameau eſt plus anciennement, plus complètement & plus laborieuſement eſclave qu'aucun des autres animaux domeſtiques; il l'eſt plus anciennement, parce qu'il habite les climats où les hommes ſe ſont le plus anciennement policés: il l'eſt plus complètement, parce que dans les autres eſpèces d'animaux domeſtiques, telles que celles du cheval, du chien, du bœuf, de la brebis, du cochon, &c. on trouve encore des individus dans leur état de nature, des animaux de ces mêmes eſpèces qui ſont ſauvages, & que l'homme ne s'eſt pas ſoumis: au lieu que dans le chameau l'eſpèce entière eſt eſclave; on ne le trouve nulle part dans ſa condition primitive d'indépendance & de liberté; enfin il eſt plus laborieuſement eſclave qu'aucun autre, parce qu'on ne l'a jamais nourri, ni pour le faſte, comme la plupart des chevaux, ni pour l'amuſement, comme preſque tous les chiens, ni pour l'uſage de la table, comme le bœuf, le cochon, le mouton; que l'on n'en a jamais fait qu'une bête de ſomme qu'on ne s'eſt pas même donné la peine d'atteler ni de faire tirer, mais dont on a regardé le corps comme une voiture vivante qu'on pouvoit tenir chargée & ſurchargée, même pendant le ſommeil; car lorſqu'on eſt preſſé on ſe diſpenſe

quelquefois de leur ôter le poids qui les accable, & ſous lequel ils s'affaiſſent pour dormir les jambes pliées & le corps appuyé ſur l'eſtomac *(n)*; auſſi portent-ils tous les empreintes de la ſervitude & les ſtigmates de la douleur : au bas de la poitrine ſur le ſternum, il y a une groſſe & large calloſité auſſi dure que de la corne; il y en a de pareilles à toutes les jointures des jambes; & quoique ces calloſités ſe trouvent ſur tous les chameaux, elles offrent elles-mêmes la preuve qu'elles ne ſont pas naturelles, & qu'elles ſont produites par l'excès de la contrainte & de la douleur, car ſouvent elles ſont remplies de pus *(o)*; la poitrine & les jambes ſont donc déformées par ces calloſités; le dos eſt encore plus défiguré par la boſſe double ou ſimple qui le ſurmonte; les calloſités ſe perpétuent auſſi-bien que les boſſes par la génération; & comme il eſt évident que cette première difformité ne provient que de l'habitude à laquelle on contraint ces animaux, en les forçant dès

---

(n) La nuit, les chameaux dorment ainſi agenouillés, remâchant ce qu'ils ont mangé le jour. *Voyage du P. Philippe, page 369.*

(o) Ayant fait ouverture des calloſités des jambes pour obſerver leur ſubſtance, qui eſt moyenne entre la graiſſe & le ligament, nous trouvames au petit chameau, qu'en quelques-unes il y avoit un amas de pus aſſez épais..... La calloſité attachée au ſternum avoit huit pouces de longueur, ſix de largeur & deux d'épaiſſeur, il s'y trouva auſſi beaucoup de pus. *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, partie I, pages 74 & 75.*

leur premier âge à ſe coucher ſur l'eſtomac *(p)*, les jambes pliées ſous le corps, & à porter dans cette ſituation le poids de leur corps & les fardeaux dont on les charge, on doit préſumer auſſi que la boſſe ou les boſſes du dos n'ont eu d'autre origine que la compreſſion de ces mêmes fardeaux, qui portant inégalement ſur certains endroits du dos auront fait élever la chair & bourſoufler la graiſſe & la peau : car ces boſſes ne ſont point oſſeuſes, elles ſont ſeulement compoſées d'une ſubſtance graſſe & charnue, de la même conſiſtance à peu près que celle des tetines de vache *(q)*; ainſi les calloſités & les boſſes ſeront également regardées comme des difformités produites par la continuité du travail & de la contrainte du corps; & ces difformités qui d'abord n'ont été qu'accidentelles & individuelles, ſont devenues générales & permanentes dans l'eſpèce entière. L'on peut préſumer de même, que la poche qui contient l'eau, & qui n'eſt qu'un appendice de la panſe, a été produite

(p) Dès que le chameau eſt né, on lui plie les quatre pieds ſous le ventre & on le couche deſſus, après on lui couvre le dos d'un tapis qui pend juſqu'à terre, ſur les bords duquel on met quantité de pierres, afin qu'il ne ſe puiſſe lever, & on le laiſſe en cet état l'eſpace de quinze ou vingt jours; on lui donne cependant du lait à boire, mais peu ſouvent, afin qu'il s'accoutume à boire peu. *Voyage de Tavernier, tome I, page 161.*

(q) La chair du chameau eſt fade, particulièrement celle de la boſſe, dont le goût eſt comme celui d'une tetine de vache fort graſſe. *L'Afrique de Marmol, tome I, page 50.*

par l'extenſion forcée de ce viſcère ; l'animal après avoir ſouffert trop long-temps la ſoif, prenant à la fois autant & peut-être plus d'eau que l'eſtomac ne pouvoit en contenir, cette membrane ſe ſera étendue, dilatée & prêtée peu-à-peu à cette ſurabondance de liquide ; comme nous avons vu que ce même eſtomac dans les moutons s'étend & acquiert de la capacité proportionnellement au volume des alimens ; qu'il reſte très-petit dans les moutons que l'on nourrit de pain, & qu'il devient très-grand dans ceux auxquels on ne donne que de l'herbe.

On confirmeroit pleinement, ou l'on détruiroit abſolument ces conjectures ſur les non-conformités du chameau, ſi l'on en trouvoit de ſauvages que l'on pût comparer avec les domeſtiques ; mais, comme je l'ai dit, ces animaux n'exiſtent nulle part dans leur état naturel, ou s'ils exiſtent, perſonne ne les a remarqués ni décrits ; nous devons donc ſuppoſer que tout ce qu'ils ont de bon & de beau, ils le tiennent de la Nature, & que ce qu'ils ont de défectueux & de difforme, leur vient de l'empire de l'homme & des travaux de l'eſclavage. Ces pauvres animaux doivent ſouffrir beaucoup, car ils jettent des cris lamentables, ſur-tout lorſqu'on les ſurcharge ; cependant quoique continuellement excédés, ils ont autant de cœur que de docilité ; au premier ſigne *(r)* ils

(r) Les chameaux ſont très-obéiſſans au maître qui les conduit, tellement que quand il les veut charger ou décharger de leurs fardeaux, en leur faiſant un ſeul ſigne ou leur diſant une parole, ils ſe baiſſent

plient les genoux & s'accroupiſſent juſqu'à terre pour ſe laiſſer charger dans cette ſituation *(ſſ)*, ce qui évite à l'homme la peine d'élever les fardeaux à une grande hauteur; dès qu'ils ſont chargés ils ſe relèvent d'eux-mêmes ſans être aidés ni ſoutenus; celui qui les conduit, monté ſur l'un d'entre eux, les précède tous & leur fait prendre le même pas qu'à ſa monture; on n'a beſoin ni de fouet, ni d'éperon pour les exciter; mais lorſqu'ils commencent à être fatigués: on ſoutient leur courage, ou plutôt, on charme leur ennui par le chant

---

& mettent incontinent le ventre contre terre; ils ſont de petite vie & de grand travail. *Coſmog. du Levant, par Thevet, page 74.* — C'eſt auſſi pour les accoutumer à ſe coucher quand on les veut charger, qu'on leur plie dans leur jeuneſſe les jambes ſous le corps; & ils ſont ſi prompts à obéir, que la choſe eſt digne d'être admirée. Dès que la caravane arrive au lieu où elle doit camper, tous les chameaux qui appartiennent à un même maître viennent ſe ranger d'eux-mêmes en cercle & ſe coucher ſur les quatre pieds, de ſorte qu'en dénouant une corde qui tient les ballots, ils coulent & tombent doucement à terre de côté & d'autre du chameau; quand il faut recharger, le même chameau vient ſe recoucher entre les ballots, leſquels étant attachés, il ſe relève doucement avec ſa charge, ce qui ſe fait en très-peu de temps, ſans peine & ſans bruit. *Voyage de Tavernier, tome I, page 160.*

(ſſ) L'on fait baiſſer & mettre à genoux des quatre pieds le chameau pour le charger, puis on le fait lever avec ſa charge. *Voyage de la Boulaie le Gouz, page 255.* — Les chameaux s'agenouillent pour être chargés ou déchargés, puis ſe relèvent quand on veut. *Relation de Thevenot, tome I, page 312.*

ou par le ſon de quelque inſtrument *(t)*; leurs conducteurs ſe relaient à chanter, & lorſqu'ils veulent prolonger la route & doubler la journée *(u)*, ils ne leur donnent qu'une heure de repos, après quoi reprenant leur chanſon, ils les remettent en marche pour pluſieurs heures de plus, & le chant ne finit que quand il faut s'arrêter; alors les chameaux s'accroupiſſent de nouveau & ſe laiſſent tomber avec leur charge : on leur ôte le fardeau en dénouant les cordes & laiſſant couler les ballots des deux côtés, ils reſtent ainſi accroupis,

---

(t) Le ſon harmonieux de la voix ou de quelque inſtrument réjouit les chameaux.... Les Arabes ſe ſervent de timbales, parce que les coups de fouet ne les font point avancer; mais la muſique, & particulièrement la voix de l'homme, les anime & leur donne du courage. *Voyage d'Olearius, tome I, page 552.* — Lorſqu'on veut obliger le chameau à faire de plus grandes traites qu'à l'ordinaire, au lieu de le maltraiter, on ſe met à chanter pour lui donner courage, lorſqu'on voit qu'il s'arrête & qu'il ne veut pas paſſer outre; & alors il en fait plus qu'on ne veut; & va plus vîte qu'un cheval ne fait pour l'éperon. *L'Afrique de Marmol, tome I, page 47.* — Le maître chamelier les conduit en chantant & en donnant de temps en temps un coup de ſifflet; plus il chante & ſiffle fort, & plus les chameaux vont vîte, & ils s'arrêtent dès qu'il ceſſe de chanter. Les chameliers, pour ſe ſoulager, chantent tour-à-tour. *Voyage de Tavernier, tome I, page 163.*

(u) Une choſe fort remarquable ſur les chameaux, c'eſt qu'on leur apprend à marcher & qu'on les mène à la voix avec une manière de chant; ces animaux règlent leur pas à cette cadence & vont lentement ou vîte, ſuivant le ton de voix; & tout de même quand on veut leur faire faire une traite extraordinaire, leurs maîtres ſavent le ton qu'ils aiment mieux entendre. *Voyage de Chardin, tome II, page 28.*

couchés ſur le ventre & s'endorment au milieu de leur bagage qu'on rattache le lendemain avec autant de promptitude & de facilité qu'on l'avoit détaché la veille.

Les calloſités, les tumeurs ſur la poitrine & ſur les jambes, les foulures & les plaies de la peau, la chute entière du poil, la faim, la ſoif, la maigreur ne ſont pas leurs ſeules incommodités ; on les a préparés à tous ces maux par un mal plus grand, en les mutilant par la caſtration. On ne laiſſe qu'un mâle pour huit ou dix femelles *(x)*, & tous les chameaux de travail ſont ordinairement hongres ; ils ſont moins forts, ſans doute, que les chameaux entiers, mais ils ſont plus traitables & ſervent en tout temps ; au lieu que les entiers ſont non-ſeulement indociles, mais preſque furieux dans le temps du rut *(y)*, qui dure quarante jours *(z)*, & qui

(x) Les Africains & tous ceux qui veulent avoir de bons chameaux de charge, les hongrent, & n'en laiſſent qu'un entier pour dix femelles. *L'Afrique de Marmol, tome I, page 48.*

(y) Dans le temps du rut, les chameaux ſont méchans ; ils écument & mordent ceux qui s'en approchent, c'eſt pourquoi on les moraille. *Relation de Thevenot, tome II, page 222.* — Quand les chameaux ſont en chaleur, ceux qui en ont ſoin ſont obligés de les enmuſeler, & de bien prendre garde à eux, car ils ſont alors méchans & furieux. *Voyage de Jean Ovington, tome I, page 222.*

(z) Les chameaux ſont dangereux lorſqu'ils ſont en amour ; ce temps ne dure que quarante jours, & cela paſſé, ils reprennent leur douceur ordinaire. *L'Afrique de Marmol, tome I, page 49.*

arrive

arrive tous les ans au printemps *(a)*; on assure qu'alors ils écument continuellement, & qu'il leur sort de la gueule une ou deux vessies rouges *(b)* de la grosseur d'une vessie de cochon; dans ce temps, ils mangent très-peu, ils attaquent & mordent les animaux, les hommes & même leur maître, auquel dans tout autre temps ils sont très-soumis. L'accouplement ne se fait pas debout à la manière des autres quadrupèdes, mais la femelle s'accroupit & reçoit le mâle dans la même situation qu'elle prend

---

(a) Les chameaux mâles, qui sont fort doux & traitables en toute autre saison, deviennent furieux au printemps, qui est le temps auquel ils s'accouplent: ils le font ordinairement de nuit, comme les chats; l'étui de leur verge s'alonge alors, ainsi qu'il arrive à tous les animaux qui se couchent beaucoup sur le ventre; en tout autre temps il est plus retiré en arrière; afin qu'ils puissent faire de l'eau plus aisément. *Voyage de Shaw, tome I, page 311.*—Au mois de février, le chameau entre en amour & devient demi-enragé de cette passion, écumant incessamment de la gueule. *Voyage de la Boulaie-le-Gouz, page 256.*

(b) Quand le chameau est en chaleur, il demeure jusqu'à quarante jours sans manger ni boire, & il est alors si furieux, que si l'on n'y prend garde, on court risque d'être mordu: par-tout où ils mordent ils emportent la pièce; & il leur sort de la bouche une écume blanche avec deux vessies des deux côtés, grosses & enflées comme une vessie de pourceau. *Voyage de Tavernier, tome I, page 161.*—Les chameaux, lorsqu'ils sont en amour, vivent quarante-deux jours sans manger. *Relation de Thevenot*, tome II, page 222. — *Veneris furore diebus quadraginta permanent famis patientes.* Leon. Afric. *Descript. Africæ, vol. II, page 748.* — On observe qu'il est cinq ou six semaines en rut, & qu'alors il mange beaucoup moins que dans les autres temps. *Voyage de Chardin, tome II, page 28.*

pour repoſer *(c)*, dormir & ſe laiſſer charger. Cette poſture à laquelle on les habitue, devient comme l'on voit, une ſituation naturelle, puiſqu'ils la prennent d'eux-mêmes dans l'accouplement; la femelle porte près d'un an *(d)*, &, comme tous les autres grands animaux, ne produit qu'un petit; ſon lait eſt abondant, épais & fait une bonne nourriture, même pour les hommes en le mêlant avec une plus grande quantité d'eau. On ne fait guère travailler les femelles, on les laiſſe paître & produire en liberté *(e)*; le profit que l'on tire de leur produit

(c) Lorſque les chameaux s'accouplent, la femelle eſt aſſiſe ſur ſon ventre de même que lorſqu'on la veut charger; il y en a qui portent leur petit treize mois durant. *Relation de Thevenot, tome II, page 223.* —Quand les chameaux s'accouplent, la femelle reçoit le mâle dans la même poſture qu'elle eſt lorſqu'on la veut charger de quelque fardeau, c'eſt-à-dire, couchée ſur le ventre. *Voyage de Jean Ovington, page 223.* — Une choſe remarquable en ces animaux, c'eſt que quand ils s'accouplent, les femelles ſont à terre couchées ſur le ventre comme quand on les charge; elles portent leurs petits onze à douze mois durant. *Voyage de Chardin, tome II, page 28.* — Il eſt vrai que les femelles portent douze mois; mais ceux-là ſe trompent qui croient que le mâle en la couvrant lui tourne le derrière; cette erreur procède de ce que les chameaux en piſſant paſſent la verge entre les jambes de derrière; mais en engendrant ils en uſent autrement, la femelle ſe couche ſur le ventre, & le mâle la couvre dans cette ſituation. *Voyage d'Olearius, tome I, page 553.*

(d) Les femelles portent preſque une année entière, ou d'un printemps à l'autre. *Voyage de Shaw, tome I, page 311.*

(e) Camelos fœminas intactas propter earum lac ſervant, eas omni labore ſolutas vagari permittentes per loca ſilveſtria paſcentes, &c. Proſp. Alpin. *Hiſt. Ægypt.* pars I.ª pag. 226.

& de leur lait *(f)*, ſurpaſſe peut-être celui qu'on tireroit de leur travail; cependant il y a des endroits où l'on ſoumet une grande partie des femelles *(g)*, comme les mâles, à la caſtration afin de les faire travailler, & l'on prétend que cette opération, loin de diminuer leurs forces, ne fait qu'augmenter leur vigueur & leur embonpoint; en général, plus les chameaux ſont gras & plus ils ſont capables de réſiſter à de longues fatigues. Leurs boſſes ne paroiſſent être formées que de la ſurabondance de la nourriture; car dans de grands voyages où l'on eſt obligé de l'épargner, & où ils ſouffrent ſouvent la faim & la ſoif; ces boſſes diminuent peu-à-peu & ſe réduiſent au point que la place & l'éminence n'en ſont plus marquées que par la hauteur du poil, qui eſt toujours beaucoup plus long ſur ces parties que ſur le reſte du dos; la maigreur du corps augmente à meſure que les boſſes diminuent. Les Maures qui tranſportent toutes les marchandiſes de la Barbarie & de la Numidie juſqu'en Éthiopie, partent avec des chameaux bien chargés, qui ſont vigoureux & très-gras *(h)* & ramènent ces mêmes

(f) Du lait que l'on tire des femelles (chameaux) l'on fait des fromages qui ſont très-petits, & qui ſont eſtimés très-chers & très-délicieux des Arabes. *Voyage du P. Philippe, page 370.*

(g) On châtre les mâles & quelquefois même les femelles, qui n'en deviennent que plus fortes & plus grandes. *Wotton, page 82.*

(h) Quand les chameaux commencent à faire voyage, il eſt néceſſaire qu'ils ſoient gras; car on a expérimenté qu'après que cet animal a

chameaux ſi maigres, qu'ordinairement ils les revendent à vil prix aux Arabes du déſert pour les engraiſſer de nouveau.

Les Anciens ont dit, que ces animaux ſont en état d'engendrer à l'âge de trois ans *(i)*, cela me paroît douteux; car à trois ans ils n'ont pas encore pris la moitié de leur accroiſſement *(k)*. Le membre génital du mâle *(l)*, eſt, comme celui du taureau, très-long & très-mince; dans l'érection, il tend en avant comme celui de tous les autres animaux; mais dans l'état ordinaire le fourreau ſe retire en arrière, & l'urine eſt jetée

---

marché quarante ou cinquante jours ſans manger d'orge, la graiſſe de ſa boſſe commence à diminuer, puis celle du ventre & enfin celle des jambes, après quoi il ne peut plus porter de charge... Les caravanes d'Afrique qui vont en Éthiopie ne ſe ſoucient point du retour, parce qu'elles ne rapportent rien de peſant, & quand elles arrivent-là, elles vendent les chameaux maigres, &c. *L'Afrique de Marmol*, tome I, page 49. — *Camelos macilentos, dorſique vulneribus ſaucios vili pretio deſertorum incolis ſaginandos divendunt.* Leon. Afric. *Deſcript. Africæ*, vol. II, pag. 479.

(i) Incipit & mas & fœmina coïre in trimatu. Ariſt. *Hiſt. animal.* lib. V, cap. XIV.

(k) En 1752, nous vîmes un chameau femelle de trois ans..... il n'avoit encore que la moitié de ſa hauteur. *Hiſtoire naturelle des Animaux, par M.r Arnault de Nobleville & Salerne, tome IV, pages 126 & 130.*

(l) Encore que le chameau ſoit extrêmement grand, ſi eſt-ce que ſon membre, qui a pour le moins trois pieds de long, n'eſt pas plus gros que le petit doigt. *Voyage d'Olearius, tome I, page 554.*

entre les jambes de derrière *(m)*; en ſorte que les mâles & les femelles piſſent de la même manière. Le petit chameau tette ſa mère pendant un an *(n)*, & lorſqu'on veut le ménager, pour le rendre dans la ſuite plus fort & plus robuſte, on le laiſſe en liberté teter ou paître pendant les premières années, & on ne commence à le charger & à le faire travailler qu'à l'âge de quatre ans *(o)*; il vit ordinairement quarante & même cinquante ans *(p)*; cette durée de la vie étant plus que proportionnée au temps de l'accroiſſement, c'eſt ſans aucun fondement que quelques Auteurs ont avancé qu'il vivoit juſqu'à cent ans.

En réuniſſant ſous un ſeul point de vue toutes les qualités de cet animal & tous les avantages que l'on en tire, on ne pourra s'empêcher de le reconnoître pour la plus utile & la plus précieuſe de toutes les créatures ſubordonnées à l'homme : l'or & la ſoie ne ſont pas

---

(m) Les chameaux urinent en derrière, tellement que celui qui ſeroit derrière eux, s'il n'y prend garde, ſera tout ſouillé & contaminé de leur urine. *Coſmographie du Levant, par Thevet, page 74.* — Le chameau fait ſon urine par derrière, au contraire des autres animaux maſculins. *Voyage de Villamont, page 688.*

(n) Separant prolem a parente anniculam. Ariſtot. *Hiſt. animal.* lib. VI, cap. XXVI.

(o) Les chameaux que les Africains nomment *Hégin*, ſont les plus gros & les plus grands, mais on ne les charge point qu'ils n'aient trois ou quatre ans. *L'Afrique de Marmol, tome I, page 48.*

(p) Camelus vivit diu, plus enim quàm quinquaginta annos. Ariſtot. *Hiſt. animal.* lib. VI, cap. XXVI.

les vraies richeſſes de l'Orient; c'eſt le chameau qui eſt le tréſor de l'Aſie, il vaut mieux que l'éléphant, car il travaille, pour ainſi dire, autant, & dépenſe peut-être vingt fois moins; d'ailleurs l'eſpèce entière en eſt ſoumiſe à l'homme, qui la propage & la multiplie autant qu'il lui plaît, au lieu qu'il ne jouit pas de celle de l'éléphant, qu'il ne peut multiplier, & dont il faut conquérir avec peine les individus les uns après les autres; le chameau vaut non-ſeulement mieux que l'éléphant, mais peut-être vaut-il autant que le cheval, l'âne & le bœuf tous réunis enſemble; il porte ſeul autant que deux mulets, il mange auſſi peu que l'âne, & ſe nourrit d'herbes auſſi groſſières; la femelle fournit du lait pendant plus de temps que la vache *(q)*; la chair des jeunes chameaux eſt bonne & ſaine *(r)*, comme celle du veau; leur poil eſt plus beau *(ſ)*, plus recherché que

---

(q) Parit in vere, & lac ſuum uſque eò ſervat quò jam conceperit. Ariſt. *Hiſt. animal.* lib. VI, cap. XXVI. — *Fœmina poſt partum interpoſito anno coït.* Idem, lib. V, cap. XIV.

(r) Les Africains & les Arabes rempliſſent des pots & des tinettes de chair de chameaux, qu'ils font frire avec la graiſſe, & ils la gardent ainſi toute l'année pour repas ordinaires. *L'Afrique de Marmol*, tome I, page 50. — *Præter alia animalia quorum carnem in cibo plurimi faciunt, cameli in magno honore exiſtunt; in Arabum principum caſtris cameli plures unius anni aut biennes mactantur, quorum carnes avidè comedunt, eaſque odoratas, ſuaves atque optimas eſſe fatentur.* Proſp. Alpin. *Hiſt. Ægypt.* pars I.ª pag. 226.

(ſ) Du poil des chameaux on fait des chauſſons; on en fait auſſi en

la plus belle laine ; il n'y a pas juſqu'à leurs excrémens dont on ne tire des choſes utiles : car le ſel ammoniac ſe fait de leur urine ; & leur fiente deſſéchée & miſe en poudre leur ſert de litière *(t)*, auſſi-bien qu'aux chevaux, avec leſquels ils voyagent *(u)* ſouvent dans des pays où l'on ne connoît ni la paille, ni le foin ; enfin on fait des mottes de cette même fiente qui brûlent aiſément *(x)*,

---

Perſe des ceintures fort fines ; il y en a qui coûtent deux tomans, principalement quand elles ſont blanches, à cauſe que les chameaux de ce poil ſont rares. *Relation de Thevenot, tome II, page 223.*

(t) Pour litière on leur prépare leur propre fumier, lequel on laiſſe pour cet effet expoſé au ſoleil tout le jour, & il s'y sèche tellement, qu'il ſe réduit preſque en poudre, & le ſoir on a grand ſoin de l'étendre fort proprement & fort uniment ; ce qu'on ne peut pas faire chez nous à cauſe des longues pailles qui y ſont mêlées. *Relation de Thevenot, page 73.*

(u) C'eſt mal-à-propos que les Anciens ont prétendu que les chameaux avoient une forte antipathie pour les chevaux : je n'ai pu connoître, dit Olearius, ce que Pline dit, d'après Xénophon, que les chameaux ont de l'averſion pour les chevaux ; quand j'en voulois parler aux Perſes, ils ſe moquoient de moi.... En effet, il n'y a preſque point de caravane où l'on ne voie des chameaux, des chevaux & des ânes logés enſemble dans une même écurie, ſans qu'ils témoignent de l'averſion ni de l'animoſité les uns contre les autres. *Voyage d'Olearius, tome I, page 553.*

(x) La fiente des chameaux de quelques caravanes qui nous avoient précédé, nous ſervoit communément pour faire la cuiſine, car après avoir été un jour ou deux au ſoleil, elle prend feu comme de l'amorce ; & fait un feu auſſi clair & auſſi vif que le charbon de bois. *Préface des Voyages de Shaw, pages IX & X.*

& font une flamme auſſi claire & preſque auſſi vive que celle du bois ſec ; cela même eſt encore d'un grand ſecours dans ces déſerts, où l'on ne trouve pas un arbre, & où par le défaut de matières combuſtibles, le feu eſt auſſi rare que l'eau *(y)*.

(y) Voyez, ſur l'hiſtoire du chameau, l'article *Camelus*, tome IV, page 313 de l'*Hiſtoire naturelle des Animaux*, par M.rs Arnault de Nobleville & Salerne, où ces Auteurs ont raſſemblé avantageuſement les faits qui ont rapport à cet animal.

ADDITION

À l'article du CHAMEAU & du DROMADAIRE.

NOUS n'avons preſque rien à ajouter à ce que nous avons dit des Chameaux & des Dromadaires ; nous rapporterons ſeulement ici ce qu'en a écrit M. Niebuhr dans ſa deſcription de l'Arabie, *page 144*.

La plupart des chameaux du pays d'*Iman*, ſont de taille médiocre & d'un brun-clair ; cependant on en voit auſſi de grands & lourds, & d'un brun-foncé. Lorſque les chameaux veulent s'accoupler, la femelle ſe couche ſur ſes jambes ; on lui lie les pieds de devant pour qu'elle ne puiſſe ſe relever. Le mâle aſſis derrière comme un chien, touche la terre de ſes deux pieds de devant ; il paroît froid pendant l'accouplement & plus indolent qu'aucun animal ; il faut le chatouiller quelquefois long-temps avant de pouvoir l'exciter ; l'accouplement étant achevé, on recouvre le mâle, on fait lever promptement la femelle en la frappant d'une pantouffle au derrière, tandis qu'une autre perſonne la fait marcher. Il en eſt de même, dit-on, en Méſopotamie, en Natolie, & probablement par-tout.

J'ai

De Seve delin. C. Baquoy Sculp.

LE DROMADAIRE.

J'ai dit qu'on avoit tranſporté des chameaux & des dromadaires aux îles Canaries, aux Antilles, au Pérou, & qu'ils n'avoient réuſſi nulle part dans le nouveau continent. Le docteur Browne, dans ſon hiſtoire de la Jamaïque, aſſure y avoir vu des dromadaires que les Anglois y ont amenés en aſſez grand nombre dans ces derniers temps, & que quoiqu'ils y ſubſiſtent, ils y ſont néanmoins de peu de ſervice, parce qu'on ne ſait par les nourrir & les ſoigner convenablement. Ils ont néanmoins multiplié dans tous ces climats, & je ne doute pas qu'ils ne puſſent même produire en France. On peut voir dans la Gazette du 9 juin 1775, que M. Brinknof, ayant fait accoupler des chameaux dans ſes terres près de Berlin, a obtenu le 24 mars de cette année 1775, après douze mois révolus, un petit chameau qui ſe porte bien; ce fait confirme celui que j'ai cité de la production des chameaux & des dromadaires à Dreſde, & je ſuis perſuadé qu'en faiſant venir avec les chameaux, des domeſtiques Arabes ou Barbareſques, accoutumés à les ſoigner, on viendroit à bout d'établir chez nous cette eſpèce que je regarde comme la plus utile de tous les animaux.

LE BUFFLE (a), LE BONASUS (b), L'AUROCHS (c), LE BISON (d) ET LE ZÉBU (e).

QUOIQUE le Buffle ſoit aujourd'hui commun en Grece & domeſtique en Italie, il n'étoit connu ni des Grecs ni des Romains; car il n'a jamais eu de nom

(a) *Buffle.* Cet animal n'a de nom ni en Grec ni en Latin; c'eſt mal-à-propos que les Auteurs modernes, qui ont écrit en Latin, l'ont appelé *Bubalus;* Aldrovande a mieux fait en le nommant *Buffelus.* Les Italiens le nomment *Bufalo.* Les Allemands *Buffel.* On l'appelle *Empakaſſa* ou *Pakaſſa* au Congo, ſelon Daper; & *Gu-aroho*, au cap de Bonne-eſpérance ſelon Kolbe.

Buffelus vel *Bubalus vulgaris.* Jonſton, *de quad.* pag. 38, tab. 20.

Buffle. Kolbe, *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, tome III, page 25, planche à la page 54, figure 3. Nota.* Je ne cite ici Jonſton & Kolbe, qu'à cauſe des figures qu'ils ont données du buffle, qui ſont moins mauvaiſes que celles des autres Auteurs.

(b) *Bonaſus quoque e ſylveſtribus cornigeris enumerandus eſt.* Ariſt. *Hiſt. anim.* lib. II, cap. 1.... *Sunt nonnulla quæ ſimul biſulca ſunt, & jubam habeant & cornua bina, orbem inflexu mutuo colligentia gerant, ut bonaſus, qui in Pæoniâ terrâ & Mediâ gignitur.* Idem, ibid.... *Bonaſus etiam interiora omnia bobus ſimilia continet.* Idem, *lib. II, cap. XVI.... Bonaſus gignitur in terrâ Pæoniâ, monte Meſſapo, qui Pæoniæ & Mediæ terræ collimitium eſt, & Monapios a Pæonibus appellatur, magnitudine tauri, ſed corpore quàm bos latiore: brevior enim & in latera auctior eſt. Tergus diſtentum ejus locum ſeptem accubantium occupat; cætera, forma bovis ſimilis eſt, niſi quòd cervix jubata armorum tenus ut equi eſt, ſed villo molliore quàm juba equina & compoſitiore; color pili*

dans la langue de ces peuples : le mot même de *Buffle*, indique une origine étrangère, & n'a de racine ni dans la Langue grecque ni dans la latine ; en effet, cet animal

---

totius corporis flavus, juba prolixa & ad oculos usque demissa & frequenti colore inter cinereum & rufum, non qualis equorum quos partos vocant est, sed villo supra squallidiore, subter lanario. Nigri aut admodùm rufi nulli sunt. Vocem similem bovi emittunt; cornua adunca in se flexa & pugnæ inutilia gerunt, magnitudine palmari, aut paulò majora, amplitudine non multò arctiore quàm ut singula semi-sextarium capiant nigritie probâ. Antiæ ad oculos usque demissæ, ita ut in latus potiùs quàm ante pendeant. Caret superiore dentium ordine ut bos & reliqua cornigera omnia. Crura hirsuta atque bisulca habet; caudam minorem quàm pro sui corporis magnitudine, similem bubulæ. Excitat pulverem & fodit, ut taurus. Tergore contra ictus prævalido est. Carnem habet gustu suavem: quamobrem in usu venandi est. Cùm percussus est fugit, nisi defatigatus nusquam consistit. Repugnat calcitrans & proluviem alvi vel ad quatuor passus projiciens, quo præsidio facilè utitur & plerumque ita adurit, ut pili insectantium canum absumantur. Sed tunc ea vis est in fimo, cùm bellua excitatur & metuit : nam si quiescit, nihil urere potest. Talis natura & species hujus animalis est. Tempore pariendi universi in montibus enituntur; sed priusquam fœtum edant, excremento alvi circiter eum locum in quo pariunt, se quasi vallo circumdant & muniunt, largam enim quandam ejus excrementi copiam hæc bellua egerit. Aristot. *lib. IX, cap. 45.* Traduction de Théodore Gaza.

(c) Urus. Caii Jul. Cæsaris, *Comment.* lib. VI, cap. v.

(d) Bison, jubatus bison Plinii & aliorum.

(e) Petit bœuf d'Afrique. *Observ.* de Belon, feuillets 118 & 119, où l'on en voit la figure.

Guahex, en Barbarie, selon Marmol.

Bekker el Wash, chez les Arabes, c'est-à-dire, *Bœuf sauvage*, selon Shaw, *tome I, page 313.*

eſt originaire des pays les plus chauds de l'Afrique & des Indes, & n'a été tranſporté & naturaliſé en Italie que vers le ſeptième ſiècle. C'eſt mal-à-propos que les Modernes lui ont appliqué le nom de *bubalus*, qui, en grec & en latin, indique à la vérité un animal d'Afrique, mais très-différent du buffle, comme il eſt aiſé de le démontrer par les paſſages des Auteurs anciens. Si l'on vouloit rapporter le bubalus à un genre, il appartiendroit plutôt à celui de la gazelle, qu'à celui du bœuf ou du buffle. Belon ayant vu au Caire un petit bœuf à boſſe, différent du buffle & du bœuf ordinaire, imagina que ce petit bœuf pouvoit être le *bubalus* des Anciens; mais s'il eût ſoigneuſement comparé les caractères donnés par les Anciens au *bubalus*, avec ceux de ſon petit bœuf, il auroit lui-même reconnu ſon erreur; & d'ailleurs, nous pouvons en parler avec certitude, car nous avons vu vivant ce petit bœuf à boſſe, & ayant comparé la deſcription que nous en avons faite avec celle de Belon, nous ne pouvons douter que ce ne ſoit le même animal. On le montroit à la foire à Paris, en 1752, ſous le nom de *zébu;* nous avons adopté ce nom pour déſigner cet animal, car c'eſt une race particulière de bœuf & non pas une eſpèce de buffle ou de *bubalus*.

Ariſtote, en faiſant mention des bœufs, ne parle que du bœuf commun, & dit ſeulement, que chez les *Arachotas* (aux Indes), il y a des bœufs ſauvages qui

diffèrent des bœufs ordinaires & domeſtiques, comme les ſangliers diffèrent des cochons; mais dans un autre endroit que j'ai cité dans les notes ci-deſſus, il donne la deſcription d'un bœuf ſauvage de Pœonie (province voiſine de la Macédoine), qu'il appelle *bonaſus*. Ainſi le bœuf ordinaire & le bonaſus ſont les ſeuls animaux de ce genre, indiqués par Ariſtote; & ce qui doit paroître ſingulier, c'eſt que le bonaſus, quoiqu'aſſez amplement décrit par ce grand Philoſophe, n'a été reconnu par aucun des Naturaliſtes grecs ou latins qui ont écrit après lui, & que tous n'ont fait que le copier ſur ce ſujet; en ſorte qu'aujourd'hui même l'on ne connoît encore que le nom du *bonaſus*, ſans ſavoir quel eſt l'animal ſubſiſtant auquel on doive l'appliquer. Cependant, ſi l'on fait attention qu'Ariſtote, en parlant des bœufs ſauvages du climat tempéré, n'a indiqué que le bonaſus; & qu'au contraire, les Grecs & les Latins des ſiècles ſuivans n'ont plus parlé du bonaſus, mais ont indiqué ces bœufs ſauvages ſous les noms d'*urus* & de *biſon*; on ſera porté à croire que le bonaſus doit être l'un ou l'autre de ces animaux; & en effet, l'on verra en comparant ce qu'Ariſtote dit du bonaſus, avec ce que nous connoiſſons du biſon, qu'il eſt plus que probable, que ces deux noms ne déſignent que le même animal. Jules Céſar, eſt le premier qui ait parlé de l'urus. Pline & Pauſanias, ſont auſſi les premiers qui aient annoncé le biſon; dès le temps de Pline, on donnoit le nom

de *bubalus* à l'urus ou au biſon; la confuſion n'a fait qu'augmenter avec le temps : on a ajouté au bonaſus, au bubalus, à l'urus, au biſon, le *catopleba*, le *thur*, le *bubalus* de Belon, le biſon d'Écoſſe, celui d'Amérique, & tous nos Naturaliſtes ont fait autant d'eſpèces différentes, qu'ils ont trouvé de noms. La vérité eſt ici enveloppée de tant de nuages, environnée de tant d'erreurs qu'on me ſaura peut-être quelque gré d'avoir entrepris d'éclaircir cette partie de l'Hiſtoire Naturelle, que la contrariété des témoignages, la variété des deſcriptions, la multiplicité des noms, la diverſité des lieux, la différence des Langues & l'obſcurité des temps ſembloient avoir condamnée à des ténèbres éternelles.

Je vais d'abord préſenter le réſultat de mon opinion ſur ce ſujet, après quoi j'en donnerai les preuves.

1.° L'animal que nous connoiſſons aujourd'hui ſous le nom de *buffle*, n'étoit point connu des Anciens,

2.° Ce buffle maintenant domeſtique en Europe, eſt le même que le buffle domeſtique ou ſauvage aux Indes & en Afrique.

3.° Le *bubalus* des Grecs & des Romains, n'eſt point le buffle, ni le petit bœuf de Belon, mais l'animal que M.rs de l'Académie des Sciences ont décrit ſous le nom de *vache* de Barbarie, & nous l'appellerons *bubal*.

4.° Le petit bœuf de Belon, que nous avons vu & que nous nommerons *zébu*, n'eſt qu'une variété dans l'eſpèce du bœuf.

5.° Le *bonaſus* d'Ariſtote, eſt le même animal que le biſon des Latins.

6.° Le biſon d'Amérique pourroit bien venir originairement du biſon d'Europe.

7.° L'*urus* ou *aurochs* eſt le même animal que notre taureau commun dans ſon état naturel & ſauvage.

8.° Enfin le biſon ne diffère de l'aurochs que par des variétés accidentelles, & par conſéquent il eſt, auſſi-bien que l'aurochs, de la même eſpèce que le bœuf domeſtique; en ſorte que je crois pouvoir réduire à trois, toutes les dénominations & toutes les eſpèces prétendues des Naturaliſtes tant anciens que modernes, c'eſt-à-dire, à celles du bœuf, du buffle & du bubal.

Je ne doute pas que quelques-unes des propoſitions que je viens d'annoncer, ne paroiſſent des aſſertions haſardées, ſur-tout aux yeux de ceux qui ſe ſont occupés de la nomenclature des animaux, & qui ont eſſayé d'en donner des liſtes; cependant il n'y a aucune de ces aſſertions que je ne ſois en état de prouver; mais avant d'entrer dans les diſcuſſions critiques qu'exige chacune de ces propoſitions en particulier, je vais expoſer les obſervations & les faits qui m'ont conduit dans cette recherche, & qui m'ayant éclairé moi-même, ſerviront également à éclairer les autres.

Il n'en eſt pas des animaux domeſtiques, à beaucoup d'égards, comme des animaux ſauvages; leur nature, leur grandeur & leur forme ſont moins conſtantes &

plus ſujettes aux variétés, ſur-tout dans les parties extérieures de leur corps; l'influence du climat, ſi puiſſante ſur toute la Nature, agit avec bien plus de force ſur des êtres captifs que ſur des êtres libres; la nourriture préparée par la main de l'homme, ſouvent épargnée & mal choiſie, jointe à la dureté d'un ciel étranger, produiſent avec le temps des altérations aſſez profondes pour devenir conſtantes, en ſe perpétuant par les générations. Je ne prétends pas dire que cette cauſe générale d'altération ſoit aſſez puiſſante pour dénaturer eſſentiellement des êtres, dont l'empreinte eſt auſſi ferme que celle du moule des animaux; mais elle les change à certains égards, elle les maſque & les transforme à l'extérieur; elle ſupprime de certaines parties, ou leur en donne de nouvelles; elle les peint de couleurs variées; & par ſon action ſur l'habitude du corps, elle influe auſſi ſur le naturel, ſur l'inſtinct & ſur les qualités les plus intérieures: une ſeule partie modifiée dans un tout auſſi parfait que le corps d'un animal, ſuffit pour que tout ſe reſſente, en effet, de cette altération; & c'eſt par cette raiſon que nos animaux domeſtiques diffèrent preſque autant par le naturel & l'inſtinct que par la figure, de ceux dont ils tirent leur première origine.

La brebis nous en fournit un exemple frappant, cette eſpèce, telle qu'elle eſt aujourd'hui, périroit en entier ſous nos yeux, & en fort peu de temps, ſi l'homme ceſſoit

ceſſoit de la ſoigner, de la défendre : auſſi eſt-elle très-différente d'elle-même, très-inférieure à ſon eſpèce originaire ; mais pour ne parler ici que de ce qui fait notre objet, nous verrons combien de variétés les bœufs ont eſſuyées par les effets divers & diverſement combinés du climat, de la nourriture & du traitement dans leur état d'indépendance & dans celui de domeſticité.

La variété la plus générale & la plus remarquable dans les bœufs domeſtiques, & même ſauvages, conſiſte dans cette eſpèce de boſſe qu'ils portent entre les deux épaules ; on a appelé *biſons* cette race de bœufs boſſus, & l'on a cru juſqu'ici que les biſons étoient d'une eſpèce différente de celle des bœufs communs : mais comme nous ſommes maintenant aſſurés que ces bœufs à boſſe produiſent avec nos bœufs, & que la boſſe diminue dès la première génération & diſparoît à la ſeconde ou à la troiſième ; il eſt évident que cette boſſe n'eſt qu'un caractère accidentel & variable qui n'empêche pas que le bœuf boſſu ne ſoit de la même eſpèce que notre bœuf. Or, on a trouvé autrefois dans les parties déſertes de l'Europe des bœufs ſauvages, les uns ſans boſſe & les autres avec une boſſe ; ainſi cette variété ſemble être dans la Nature même, elle paroît provenir de l'abondance & de la qualité plus ſubſtantielle du pâturage & des autres nourritures ; car nous avons remarqué ſur les chameaux, que quand ces animaux ſont maigres & mal nourris, ils n'ont pas même

l'apparence de la boſſe. Le bœuf ſans boſſe ſe nommoit *vrochs* & *turochs* dans la langue des Germains, & le bœuf ſauvage à boſſe ſe nommoit *viſen* dans cette même Langue. Les Romains qui ne connoiſſoient ni l'un ni l'autre de ces bœufs ſauvages avant de les avoir vus en Germanie, ont adopté ces noms : de *vrochs*, ils ont fait *vrus* & de *viſen*, biſon; & ils n'ont pas imaginé que le bœuf ſauvage décrit par Ariſtote, ſous le nom de *bonaſus* pouvoit être l'un ou l'autre de ces bœufs, dont ils venoient de latiniſer & de gréciſer les noms Germains.

Une autre différence qui ſe trouve entre l'aurochs & le biſon eſt la longueur du poil; le cou, les épaules, le deſſous de la gorge dans le biſon ſont couverts de poils très-longs; au lieu que dans l'aurochs, toutes ces parties ne ſont revêtues que d'un poil aſſez court & ſemblable à celui du corps, à l'exception du front, qui eſt garni de poil crépu. Mais cette différence du poil eſt encore plus accidentelle que celle de la boſſe & dépend de même de la nourriture & du climat, comme nous l'avons prouvé pour les chèvres, les moutons, les chiens, les chats, les lapins, &c. ainſi ni la boſſe, ni la différence de la longueur & de la quantité du poil ne ſont des caractères ſpécifiques, mais de ſimples variétés accidentelles qui ne diviſent pas l'unité de l'eſpèce.

Une variété plus étendue que les deux autres, & à laquelle il ſemble que les Naturaliſtes aient donné, de concert, plus de caractère qu'elle n'en mérite : c'eſt la

forme des cornes ; ils n'ont pas fait attention que dans tout notre bétail domeſtique, la figure, la grandeur, la poſition, la direction, & même le nombre des cornes, varient ſi fort qu'il ſeroit impoſſible de prononcer quel eſt pour cette partie le vrai modèle de la Nature. On voit des vaches dont les cornes ſont plus courbées, plus rabaiſſées, preſque pendantes ; d'autres qui les ont plus droites, plus longues, plus relevées. Il y a des races entières de brebis qui ont des cornes, quelquefois deux, quelquefois quatre, &c. Il y a des races de vaches qui n'en ont point du tout, &c ; ces parties extérieures, & pour ainſi dire, acceſſoires au corps de ces animaux, ſont tout auſſi peu conſtantes que les couleurs du poil, qui, comme l'on ſait, varient & ſe combinent de toutes façons dans les animaux domeſtiques : cette différence dans la figure & la direction des cornes, qui eſt ſi ordinaire & ſi fréquente, ne devoit donc pas être regardée comme un caractère diſtinctif des eſpèces, cependant, c'eſt ſur ce ſeul caractère que nos Naturaliſtes ont établi leurs eſpèces ; & comme Ariſtote, dans l'indication qu'il donne du bonaſus, dit qu'il a les cornes courbées en dedans, ils ont ſéparé le bonaſus de tous les autres bœufs, & en ont fait une eſpèce particulière, à la ſeule inſpection des cornes & ſans en avoir jamais vu l'individu ; au reſte, nous citons ſur cette variation des cornes dans le bétail domeſtique, les vaches & les brebis, plutôt que les taureaux & les béliers, parce que

les femelles ſont ici beaucoup plus nombreuſes que les mâles, & que par-tout on peut obſerver trente vaches ou brebis pour un taureau ou un bélier.

La mutilation des animaux par la caſtration, ſemble ne faire tort qu'à l'individu & ne paroît pas devoir influer ſur l'eſpèce ; cependant il eſt ſûr que cet uſage reſtreint d'un côté la Nature & l'affoiblit de l'autre ; un ſeul mâle condamné à trente ou quarante femelles ne peut que s'épuiſer ſans les ſatisfaire ; & dans l'accouplement l'ardeur eſt inégale, plus foible dans le mâle qui jouit trop ſouvent, trop forte dans la femelle qui ne jouit qu'un inſtant : dès-lors toutes les productions doivent tendre aux qualités féminines ; l'ardeur de la mère étant au moment de la conception plus forte que celle du père, il naîtra plus de femelles que de mâles ; & les mâles même tiendront beaucoup plus de la mère que du père ; c'eſt ſans doute par cette cauſe qu'il naît plus de filles que de garçons dans les pays où les hommes ont un grand nombre de femmes, au lieu que dans tous ceux où il n'eſt pas permis d'en avoir plus d'une, le mâle conſerve & réaliſe ſa ſupériorité, en produiſant en effet plus de mâles que de femelles ; il eſt vrai que dans les animaux domeſtiques, on choiſit ordinairement parmi les plus beaux ceux que l'on ſouſtrait à la caſtration, & qu'on deſtine à devenir les pères d'une ſi nombreuſe génération ; les premières productions de ce mâle choiſi, ſeront, ſi l'on veut, fortes & vigoureuſes ; mais

à force de tirer des copies de ce seul & même moule, l'empreinte se déforme, ou du moins ne rend pas la Nature dans toute sa perfection; la race doit par conséquent s'affoiblir, se rapetisser, dégénérer; & c'est peut-être par cette raison qu'il se trouve plus de monstres dans les animaux domestiques que dans les animaux sauvages, où le nombre des mâles qui concourent à la génération est aussi grand que celui des femelles: d'ailleurs, lorsqu'il n'y a qu'un mâle pour un grand nombre de femelles, elles n'ont pas la liberté de consulter leur goût; la gaieté, les plaisirs libres, les douces émotions leur sont enlevées; il ne reste rien de piquant dans leurs amours, elles souffrent de leurs feux, elles languissent en attendant les froides approches d'un mâle qu'elles n'ont pas choisi, qui souvent ne leur convient pas, & qui toujours les flatte moins qu'un autre qui se seroit fait préférer; de ces tristes amours, de ces accouplemens sans goût, doivent naître des productions aussi tristes, des êtres insipides qui n'auront jamais ni le courage, ni la fierté, ni la force que la Nature n'a pu propager dans chaque espèce, qu'en laissant à tous les individus leurs facultés toutes entières, & sur-tout la liberté du choix & même le hasard des rencontres. On sait par l'exemple des chevaux, que les races croisées sont toujours les plus belles, on ne devroit donc pas borner dans notre bétail les femelles à un seul mâle de leur pays, qui lui-même ressemble déjà beaucoup à sa

mère, & qui par conſéquent loin de relever l'eſpèce, ne peut que continuer à la dégrader. Les hommes ont préféré dans cette pratique leur commodité aux autres avantages; nous n'avons pas cherché à maintenir, à embellir la Nature, mais à nous la ſoumettre & en jouir plus deſpotiquement; les mâles repréſentent la gloire de l'eſpèce; ils ſont plus courageux, plus fiers, toujours moins ſoumis; un grand nombre de mâles dans nos troupeaux les rendroit moins dociles, plus difficiles à conduire, à garder: il a fallu même dans ces eſclaves du dernier ordre ſupprimer toutes les têtes qui pouvoient s'élever.

A toutes ces cauſes de dégénération dans les animaux domeſtiques, nous devons encore en ajouter une autre, qui ſeule a dû produire plus de variétés que toutes les autres réunies; c'eſt le tranſport que l'homme a fait dans tous les temps de ces animaux de climats en climats; les bœufs, les brebis & les chèvres ont été portés & ſe trouvent par-tout; par-tout auſſi ces eſpèces ont ſubi les influences du climat, par-tout elles ont pris le tempérament du ciel & la teinture de la terre; en ſorte que rien n'eſt plus difficile que de reconnoître dans ce grand nombre de variétés, celles qui s'éloignent le moins du type de la Nature; je dis, celles qui s'éloignent le moins: car il n'y en a peut-être aucune qu'on puiſſe regarder comme une copie parfaite de cette première empreinte.

Après avoir expoſé les cauſes générales de variété

dans les animaux domeſtiques, je vais donner les preuves particulières de tout ce que j'ai avancé au ſujet des bœufs & des buffles. J'ai dit, 1.° *Que l'animal que nous connoiſſons aujourd'hui ſous le nom de* buffle, *n'étoit pas connu des anciens Grecs ni des Romains ;* cela eſt évident, puiſqu'aucun de leurs Auteurs ne l'a décrit, qu'on ne trouve même dans leurs Ouvrages aucun nom qu'on puiſſe lui appliquer, & que d'ailleurs on ſait par les Annales d'Italie, que le premier buffle y fut amené vers la fin du ſixième ſiècle, l'an 595 *(f)*.

2.° *Le buffle, maintenant domeſtique en Europe, eſt le même que le buffle ſauvage ou domeſtique aux Indes & en Afrique ;* ceci n'a beſoin d'autres preuves que de la comparaiſon de notre deſcription du buffle, que nous avons vu vivant, avec les notices que les Voyageurs nous ont données des buffles de Perſe *(g)*, du Mogol *(h)*, de Bengale *(i)*, d'Égypte *(k)*, de Guinée *(l)*, & du cap de Bonne-eſpérance *(m)* ; on verra que dans tous ces pays

---

(f) Voyage de Miſſon ; *la Haie, 1737, tome III, page 54.*

(g) Voyage de Tavernier, *tome I, pages 41 & 298.*

(h) Relation de Thevenot, *page 11.*

(i) Voyage de l'Huillier ; *Rotterdam, 1726, page 30.*

(k) Deſcription de l'Égypte. par Maillet, *tome II, page 121.*

(l) Voyage de Boſman, *page 437.*

(m) Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, *tome III, page 25.*

cet animal eſt le même, & qu'il ne diffère de notre buffle que par de très-légères différences.

3.° *Le bubalus des Grecs & des Latins, n'eſt point le buffle, ni le petit bœuf de Belon; mais l'animal que M.rs de l'Académie ont décrit ſous le nom de* vache *de Barbarie;* voici mes preuves. Ariſtote *(n)* met le bubalus avec les cerfs & les daims, & point du tout avec les bœufs *(o)*; ailleurs il le cite avec les chevreuils, & dit qu'il ſe défend mal avec ſes cornes, & qu'il fuit les animaux féroces & guerriers. Pline *(p)* en parlant des bœufs ſauvages de Germanie, dit que c'eſt par ignorance que le vulgaire donne le nom de *bubalus* à ces bœufs, attendu que le bubalus eſt un animal d'Afrique, qui reſſemble en quelque façon à un veau ou à un cerf. Le bubalus eſt donc un animal timide, auquel les cornes ſont inutiles, qui n'a d'autre reſſource que la fuite pour éviter les bêtes féroces, qui par conſéquent a de la légèreté, & tient pour la figure de celle de la vache & de celle du cerf; tous ces caractères, dont aucuns ne conviennent au buffle,

(n) Genus id fibrarum cervi, damæ, bubali ſanguini deeſt. Ariſt. *Hiſt. anim.* lib. III, cap. VI.

(o) Bubalis etiam capreiſque interdum cornua inutilia ſunt: nam etſi contra nonnulla reſiſtant & cornibus ſe defendant, tamen feroces pugnaceſque belluas fugiunt. Idem, *de part. animal.* lib. III, cap. II.

(p) Germania gignit inſignia boum ferorum genera, jubatos biſontes, excellentique vi & velocitate uros quibus imperitum vulgus bubalorum *nomen impoſuit; cum id gignat Africa; vituli potius cervive quadam ſimilitudine.* Plin. *Hiſt. nat.* lib. VIII, cap. XV.

ſe

ſe trouvent parfaitement réunis dans l'animal dont Horace-Fontana envoya la figure à Aldrovande *(q)*, & dont M.rs de l'Académie *(r)* ont donné auſſi la figure & la deſcription ſous le nom de *vache* de Barbarie, & ils ont penſé, comme moi, que c'étoit le bubalus des Anciens *(ſ)*. Le zébu ou petit bœuf de Belon n'a aucun des caractères du bubalus, il en diffère preſque autant qu'un bœuf diffère d'une gazelle; auſſi Belon, eſt le ſeul de tous les Naturaliſtes, qui ait regardé ſon petit bœuf comme le bubalus des Anciens.

4.° *Ce petit bœuf de Belon, n'eſt qu'une variété dans l'eſpèce du bœuf;* nous le prouverons aiſément, en renvoyant ſeulement à la figure de cet animal, donnée par Belon, Proſper Alpin, Edwards, & à la deſcription que nous en avons faite nous-mêmes; nous l'avons vu vivant: ſon conducteur nous dit qu'il venoit d'Afrique, qu'on l'appeloit *zébu*, qu'il étoit domeſtique, & qu'on s'en ſervoit pour monture; c'eſt en effet un animal très-doux & même fort careſſant, d'une figure agréable, quoique maſſive & un peu trop carrée; cependant, il eſt en tout ſi ſemblable à un bœuf, que je ne puis en donner une

(q) Cette figure eſt gravée, *page 365*. Aldrov. *de quad.* Biſulcis.

(r) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, *partie II, page 24 & ſuivantes.*

(ſ) Il y a apparence que cet animal doit être plutôt pris pour le bubale des Anciens que le petit bœuf d'Afrique, que Belon décrit. *Idem, ibid. page 26.*

idée plus juſte, qu'en diſant que ſi l'on regardoit un taureau de la plus belle forme & du plus beau poil avec un verre qui diminuât les objets de plus de moitié, cette figure rapetiſſée ſeroit celle du zébu.

On peut voir dans la note ci-deſſous *(t)* la deſcription

(t) Ce petit bœuf reſſemble parfaitement à celui de Belon; il a la croupe plus ronde & plus pleine que les bœufs ordinaires, il eſt ſi doux, ſi familier qu'il lèche comme un chien, & fait des careſſes à tout le monde; c'eſt un très-joli animal qui paroît avoir autant d'intelligence que de docilité. Son conducteur nous dit qu'il venoit d'Afrique, & qu'il étoit âgé de vingt-un mois; il étoit de couleur blanche, mêlée de jaune & d'un peu de rouge; les pieds étoient tout blancs; le poil ſur l'épine du dos étoit couleur noirâtre, de la largeur d'environ un pied, la queue de même couleur. Au milieu de cette bande noire, il y avoit ſur la croupe une petite raie blanche dont les poils étoient hériſſés & relevés en haut, il n'avoit point de crinière & le poil du toupet étoit très-petit, le poil du corps fort ras. Il avoit cinq pieds ſept pouces de longueur, meſurés en ligne droite, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue; cinq pieds un pouce de circonférence priſe derrière les jambes de devant, cinq pieds dix pouces au milieu du corps ſur le nombril, & cinq pieds un pouce au-deſſus des jambes de derrière. La tête avoit deux pieds dix pouces de circonférence priſe devant les cornes; le muſeau un pied trois pouces de circonférence priſe derrière les naſeaux; la fente de la gueule fermée n'étoit que de onze pouces; les naſeaux avoient deux pouces de longueur & un pouce de largeur; il y avoit dix pouces depuis le bout du muſeau juſqu'à l'œil; les yeux étoient éloignés l'un de l'autre de ſix pouces en ſuivant la courbure de la tête; & en ligne droite de cinq pouces; l'œil avoit deux pouces & demi de longueur d'un angle à l'autre; l'angle poſtérieur de l'œil étoit éloigné de l'ouverture de l'oreille de

que j'ai faite de cet animal, lorſque je le vis en 1752 : elle s'accorde très-bien avec la figure & la deſcription

---

quatre pouces; les oreilles étoient ſituées derrière & un peu à côté des cornes, elles avoient ſix pouces dix lignes de longueur priſe par-derrière, neuf pouces trois lignes de circonférence à la racine, & quatre pouces quatre lignes de largeur à la baſe en ſuivant la courbure; il y avoit quatre pouces trois lignes de diſtance entre les deux cornes, elles avoient un pied deux pouces de longueur & ſix de circonférence à la baſe, & ſeulement un pouce & demi à ſix lignes de diſtance de leur extrémité; elles étoient de couleur de corne ordinaire & noires vers le bout; il y avoit un pied ſept pouces de diſtance entre les deux extrémités des cornes; la diſtance entre les oreilles & les cornes étoit de deux pouces deux lignes; la longueur de la tête depuis le bout du muſeau juſqu'à l'épaule étoit de deux pieds quatre pouces ſix lignes; le fanon pendoit de trois pouces & demi au milieu du cou, & ſeulement d'un pouce trois lignes ſous le ſternum; le cou avoit trois pieds neuf pouces de circonférence priſe préciſément devant la boſſe ou loupe, qui étoit exactement ſur les épaules au défaut du cou, à un pied & un pouce de diſtance des cornes; cette boſſe étoit de chair en entier, elle avoit un pied de longueur meſurée en ligne droite, ſept pouces de hauteur perpendiculaire & ſix pouces d'épaiſſeur; le poil qui couvroit le deſſus de cette boſſe étoit noirâtre & d'un pouce & demi de longueur; les jambes de devant avoient quatre pouces neuf lignes de longueur depuis le coude juſqu'au poignet; le coude a un pied ſix pouces de circonférence; le bras onze pouces de circonférence; le canon avoit huit pouces de longueur & cinq pouces quatre lignes de circonférence à l'endroit le plus mince; la corne deux pouces quatre lignes de longueur, & l'ergot un pouce; la jambe de derrière avoit un pied deux pouces & demi de longueur, & onze pouces trois lignes de circonférence à l'endroit le plus petit; le jarret quatre pouces trois lignes de largeur; le canon un pied de longueur, cinq pouces

de Belon, que nous avons cru devoir rapporter auſſi *(u)*, afin qu'on puiſſe les comparer. Proſper Alpin, qui a donné une notice & une figure de cet animal *(x)*, dit

---

huit lignes de circonférence, priſe au plus mince, & deux pouces & demi de largeur; la queue avoit deux pieds trois lignes juſqu'au bout des vertèbres, & deux pieds dix pouces & demi juſqu'au bout des poils qui touchoient à terre, les plus longs poils de la queue avoient un pied trois pouces; la queue huit pouces de circonférence à la baſe; les bourſes étoient éloignées de l'anus d'un pied & demi en ſuivant la courbure du bas-ventre; les teſticules n'étoient pas encore deſcendus dans les bourſes qui, cependant, pendoient de deux pouces & demi; il y avoit quatre mamelles ſituées comme celles du taureau; la verge étoit d'un pied de longueur depuis les bourſes juſqu'au bout du fourreau.

(u) « C'eſt un moult beau petit bœuf, trappe & ramaſſé, gras, » poli, de petit corſage, bien formé. . Il étoit déjà vieil, étant de plus » petite corpulence que n'eſt un cerf, mais plus trappe & plus épais » qu'un chevreuil, ſi bien trouſſé & compaſſé de tous ſes membres » qu'il en étoit fort plaiſant à la vue. . . . Ses pieds ſemblent à ceux » d'un bœuf, auſſi a-t-il les jambes trappes & courtes; ſon col eſt » gros & court, ayant quelque petit fœnon qu'on nomme en latin » *palearia;* il a la tête du bœuf, ſur laquelle ſes cornes ſont élevées » deſſus un os ſur le ſommet de la tête, noires & beaucoup cochées » comme celles d'une gazelle, & compaſſées en manière de croiſſant... » Il porte les oreilles de vache; ſes épaules ſont quelque peu élevées » & bien fournies; ſa queue lui pend juſqu'au pli des jarrets, étant » garnie de poils noirs; il étoit comme un bœuf, mais non pas ſi haut. . . Nous en avons ci-mis la figure ». Belon ajoute que ce petit bœuf avoit été apporté au Caire du pays d'Azamie (province de l'Aſie), & qu'il ſe trouve auſſi en Afrique. *Obſerv.* de Belon, feuillet 118 *verſo*, & 119 *recto* & *verſo*.

(x) Proſp. Alpin. *Hiſt. nat. Ægypt.* pag. 233.

qu'il ſe trouve en Égypte ; ſa deſcription s'accorde encore avec la nôtre & avec celle de Belon ; les ſeules différences qu'on puiſſe remarquer dans toutes trois ne tombent que ſur les couleurs des cornes & du poil ; le zébu de Belon, étoit fauve ſous le ventre & brun ſur le dos avec les cornes noires ; celui de Proſper Alpin, étoit roux, marqué de petites taches, avec les cornes de couleur ordinaire ; le nôtre étoit d'un fauve pâle, preſque noir ſur le dos, avec les cornes auſſi de couleur ordinaire, c'eſt-à-dire, de la même couleur que les cornes de nos bœufs. Au reſte, les figures de Belon & de Proſper Alpin, pèchent en ce que la loupe ou boſſe que cet animal porte ſur les épaules n'y eſt pas aſſez marquée ; le contraire ſe trouve dans la figure qu'Edwards *(y)* a nouvellement gravée de ce même animal, ſur un deſſin qui lui avoit été communiqué par Hans Sloane ; la boſſe eſt trop groſſe, & d'ailleurs la figure eſt incomplette en ce qu'elle a vraiſemblablement été deſſinée ſur un animal fort jeune, dont les cornes étoient encore naiſſantes ; il venoit des Indes orientales, dit Edwards, où l'on ſe ſert de ces petits bœufs, comme nous nous ſervons des chevaux ; il eſt clair par toutes ces indications, & auſſi par la variété du poil & par la douceur du naturel de cet animal, que c'eſt une race de bœufs à boſſe, qui a pris ſon origine dans l'état de domeſticité,

(y) Nat. hiſt. of Birds, by George Edwards, *pag.* 200.

où l'on a choiſi les plus petits individus de l'eſpèce pour les propager ; car nous verrons qu'en général les bœufs à boſſe domeſtiques, ſont, comme nos bœufs domeſtiques, plus petits que les ſauvages, & ces faits ſeront confirmés par les témoignages des Voyageurs que nous citerons dans la ſuite de cet article.

5.° *Le bonaſus d'Ariſtote eſt le même que le biſon des Latins ;* cette propoſition ne peut être prouvée ſans une diſcuſſion critique, dont j'épargnerai le détail à mon Lecteur *(z)*. Geſner qui étoit auſſi ſavant Littérateur que bon Naturaliſte, & qui penſoit comme moi, que le bonaſus pourroit bien être le biſon, a examiné & diſcuté plus ſoigneuſement que perſonne, les notices qu'Ariſtote donne du bonaſus, & il a en même temps corrigé pluſieurs expreſſions de la traduction de Théodore Gaza, que cependant tous les Naturaliſtes ont ſuivie ſans examen ; en me ſervant de ſes lumières, & en ſupprimant des notices d'Ariſtote, ce qu'elles ont d'obſcur, d'oppoſé & même de fabuleux, il m'a paru qu'elles ſe réduiſoient à ce qui ſuit. Le bonaſus eſt un bœuf ſauvage de Pœonie, il eſt au moins auſſi grand qu'un taureau domeſtique, & de la même forme ; mais ſon cou eſt, depuis les épaules

(z) Nota. Il faut ici comparer ce qu'Ariſtote dit du bonaſus. *(Hiſt. anim. lib. IX, cap. XLV)*, avec ce qu'il en dit ailleurs, *(lib. de Mirabilibus)* & auſſi les paſſages particuliers *(Hiſt. anim. lib. II, cap. I & XVI)*, & ſe donner la peine de lire la diſſertation de Geſner à ce ſujet *(Hiſt. quad. pag. 131 & ſeq.)*

juſque ſur les yeux, couvert d'un long poil bien plus doux que le crin du cheval ; il a la voix du bœuf, les cornes aſſez courtes & courbées en bas autour des oreilles ; les jambes couvertes de longs poils, doux comme la laine, & la queue aſſez petite pour ſa grandeur, quoiqu'au reſte ſemblable à celle du bœuf. Il a comme le taureau l'habitude de faire de la pouſſière avec les pieds ; ſon cuir eſt dur, & ſa chair tendre & bonne à manger. Par ces caractères, qui ſont les ſeuls ſur leſquels on puiſſe tabler dans les notices d'Ariſtote, on voit déjà combien le bonaſus approche du biſon ; tout convient en effet à cet animal, à l'exception de la forme des cornes, mais comme nous l'avons dit, la figure des cornes varie beaucoup dans ces animaux, ſans qu'ils ceſſent pour cela d'être de la même eſpèce : nous avons vu des cornes ainſi courbées, qui provenoient d'un bœuf boſſu d'Afrique, & nous prouverons tout-à-l'heure que ce bœuf à boſſe n'eſt autre choſe que le biſon. Nous pouvons auſſi confirmer ce que nous venons de dire, par la comparaiſon des témoignages des Auteurs anciens. Ariſtote donne le bonaſus pour un bœuf de Pœonie, & Pauſanias *(a)* en parlant des taureaux de Pœonie, dit en deux endroits différens, que ces taureaux ſont des biſons ; il dit même expreſſément, que les taureaux de Pœonie qu'il a vus dans les ſpectacles de Rome,

(a) Vide Pauſan. in Beoticis & Phocicis.

avoient des poils très-longs ſur la poitrine & autour des mâchoires. Enfin Jule Céſar, Pline, Pauſanias, Solin, &c. ont tous, en parlant des bœufs ſauvages, cité l'aurochs & le biſon, & n'ont rien dit du bonaſus; il faudroit donc ſuppoſer qu'en moins de quatre ou cinq ſiècles l'eſpèce du bonaſus ſe ſeroit perdue, ſi l'on ne vouloit pas convenir que ces deux noms *bonaſus* & *biſon*, n'indiquent que le même animal.

6.° *Les biſons d'Amérique pourroient bien venir originairement des biſons d'Europe;* nous avons déjà jeté les fondemens de cette opinion dans notre diſcours ſur les animaux des deux continens *(b)*: ce ſont les expériences faites par M. de la Nux qui nous ont éclairés; il nous a appris que les biſons ou bœufs à boſſe des Indes & de l'Afrique produiſent avec les taureaux & vaches de l'Europe, & que la boſſe n'eſt qu'un caractère accidentel qui diminue dès la première génération & diſparoît à la ſeconde ou à la troiſième. Puiſque les biſons des Indes ſont de la même eſpèce que nos bœufs, & ont par conſéquent une même origine, n'eſt-il pas naturel d'étendre cette même origine au biſon d'Amérique! Rien ne s'oppoſe à cette ſuppoſition, tout ſemble au contraire concourir à la prouver. Les biſons paroiſſent être originaires des pays froids & tempérés, leur nom eſt tiré de la langue des Germains; les Anciens ont dit

(b) Voyez le III.e volume de cette Hiſtoire Naturelle, articles *Animaux de l'ancien continent, & Animaux communs aux deux continens.*

qu'ils

qu'ils ſe trouvoient dans la partie de la Germanie, voiſine de la Scythie *(c)*; actuellement on trouve encore des biſons dans le nord de l'Allemagne, en Pologne, en Écoſſe ; ils ont donc pu paſſer en Amérique, ou en venir comme les autres animaux qui ſont communs aux deux continens ; la ſeule différence qui ſe trouve entre les biſons d'Europe & ceux d'Amérique, c'eſt que ces derniers ſont plus petits : mais cette différence même eſt une nouvelle préſomption qu'ils ſont de la même eſpèce ; car nous avons vu, que généralement les animaux domeſtiques ou ſauvages qui ont paſſé d'eux-mêmes ou qui ont été tranſportés en Amérique, y ſont tous devenus plus petits, & cela ſans aucune exception : d'ailleurs tous les caractères juſqu'à ceux de la boſſe & des longs poils aux parties antérieures, ſont abſolument les mêmes dans les biſons de l'Amérique & dans ceux de l'Europe; ainſi nous ne pouvons nous refuſer à les regarder, non-ſeulement comme des animaux de la même eſpèce, mais encore de la même race *(d)*.

(c) Pauciſſima Scythia gignit animalia, inopiâ fructûs, pauca contermina illi Germania, inſignia tamen boum ferorum genera, jubatos biſontes. Plin. *Hiſt. nat.* lib. VIII, cap. XV.

(d) Comme j'étois ſur le point de donner cet article à l'impreſſion, M. le marquis de Montmirail m'a envoyé une traduction par extrait d'un voyage en Penſilvanie, par M. Kalm, dans laquelle ſe trouve le paſſage ſuivant, qui confirme pleinement tout ce que j'avois penſé d'avance ſur le biſon d'Amérique. « Pluſieurs perſonnes conſidérables ont élevé des petits des bœufs & vaches ſauvages qui ſe trouvent «

7.° *L'urus* ou *l'aurochs eſt le même animal que notre taureau commun dans ſon état naturel & ſauvage ;* ceci peut ſe prouver d'abord par la comparaiſon de la figure & de l'habitude entière du corps de l'aurochs, qui eſt abſolument ſemblable à celle de notre taureau domeſtique ; l'aurochs eſt ſeulement plus grand & plus fort, comme tout animal qui jouit de ſa liberté, l'emportera toujours par la grandeur & la force ſur ceux qui depuis long-temps ſont réduits à l'eſclavage. L'aurochs ſe trouve encore dans quelques provinces du Nord : on a quelquefois enlevé des jeunes aurochs à leur mère *(e)*, & les ayant élevés, ils ont produit avec les taureaux & vaches domeſtiques, ainſi l'on ne peut douter qu'ils ne ſoient de la même eſpèce.

8.° *Enfin le biſon ne diffère de l'aurochs que par des variétés accidentelles, & par conſéquent ils ſont tous deux*

» dans la Caroline & dans les autres pays auſſi méridionaux que la » Penſilvanie. Ces petits bœufs ſauvages ſe ſont apprivoiſés, il leur » reſtoit cependant aſſez de férocité pour percer toutes les haies qui » s'oppoſoient à leur paſſage ; ils ont tant de force dans la tête, qu'ils » renverſoient les paliſſades de leur parc pour aller faire enſuite toutes » ſortes de ravages dans les champs ſemés, & quand ils avoient ouvert » le chemin, tout le troupeau des vaches domeſtiques les ſuivoit : ils s'accouploient enſemble, & cela a formé une autre eſpèce ». *Voyage de M. Pierre Kalm, Profeſſeur à Aobo, & Membre de l'Académie des Sciences de Suède, dans l'Amérique ſeptentrionale ;* Gottingue, 1757, *page* 350.

(e) Vide Epiſtol. ant. Schmebergenis, ad Geſnerum. *Hiſt. quadrup.* pag. 141 & 142.

de la même eſpèce que le bœuf domeſtique, la boſſe, la longueur & la qualité du poil, la forme des cornes ſont les ſeuls caractères par leſquels on puiſſe diſtinguer le biſon de l'aurochs : mais nous avons vu que les bœufs à boſſe produiſent avec nos bœufs; nous ſavons d'ailleurs, que la longueur & la qualité du poil dépendent dans tous les animaux de la nature du climat, & nous avons remarqué que dans les bœufs, chèvres & moutons, la forme des cornes eſt ce qu'il y a de moins conſtant; ces différences ne ſuffiſent donc pas pour établir deux eſpèces diſtinctes : & puiſque notre bœuf domeſtique d'Europe produit avec le bœuf boſſu des Indes, on ne peut douter qu'à plus forte raiſon il ne produiſe avec le biſon ou bœuf boſſu d'Europe. Il y a dans les variétés preſque innombrables de ces animaux, ſous les différens climats, deux races primitives, toutes deux anciennement ſubſiſtantes dans l'état de Nature. Le bœuf à boſſe ou biſon, & le bœuf ſans boſſe ou l'aurochs; ces races ſe ſont ſoutenues, ſoit dans l'état libre & ſauvage, ſoit dans celui de domeſticité, & ſe ſont répandues ou plutôt ont été tranſportées par les hommes dans tous les climats de la terre; tous les bœufs domeſtiques ſans boſſe viennent originairement de l'aurochs, & tous les bœufs à boſſe ſont iſſus du biſon. Pour donner une idée juſte de ces variétés, nous ferons une courte énumération de ces animaux, tels qu'ils ſe trouvent actuellement dans les différentes parties de la terre.

A commencer par le nord de l'Europe, le peu de bœufs & de vaches qui ſubſiſtent en Iſlande *(f)* ſont dépourvus de cornes, quoiqu'ils ſoient de la même race que nos bœufs. La grandeur de ces animaux eſt plutôt relative à l'abondance & à la qualité des pâturages qu'à la nature du climat. Les Hollandois *(g)* ont ſouvent fait venir des vaches maigres de Danemarck, qui s'engraiſſent prodigieuſement dans leurs prairies & qui donnent beaucoup de lait; ces vaches de Danemarck ſont plus grandes que les nôtres; les bœufs & vaches de l'Ukraine, dont les pâturages ſont excellens, paſſent pour être les plus gros de l'Europe *(h)*, ils ſont auſſi de la même race que nos bœufs. En Suiſſe où les têtes des premières montagnes ſont couvertes d'une verdure abondante & fleurie, qu'on réſerve uniquement à l'entretien du bétail,

---

(f) Iſlandi domeſtica animalia habent vaccas ſed multæ ſunt mutilæ cornibus. Dithmar Blesken. Iſland. *Lugd. Bat.* 1607, pag. 49.

(g) Vers le mois de février, on amène une infinité de vaches maigres de Danemarck, que les payſans de Hollande achettent pour mettre dans leurs prairies; elles ſont beaucoup plus grandes que celles que nous avons en France; elles rendent communément chacune dix-huit à vingt pintes de lait par jour, pinte de Paris. *Voyage hiſtorique de l'Europe;* Paris, 1693, *tome V, page 77.*

(h) Les pâturages de l'Ukraine, ſont ſi excellens, que le bétail y ſurpaſſe en grandeur celui de toute l'Europe; pour pouvoir porter la main ſur le milieu du dos d'un bœuf, il faut être d'une taille au-deſſus de la médiocre. *Relation de la grande Tartarie;* Amſterdam, 1737, *page 227.*

les bœufs ſont une fois plus gros qu'en France, où communément on ne laiſſe à ces animaux que les herbes groſſières dédaignées par les chevaux : du mauvais foin, des feuilles ſont la nourriture ordinaire de nos bœufs pendant l'hiver, & au printemps lorſqu'ils auroient beſoin de ſe refaire, on les exclut des prairies ; ils ſouffrent donc encore plus au printemps que pendant l'hiver ; car on ne leur donne alors preſque rien à l'étable, & on les conduit ſur les chemins, dans les champs en repos, dans les bois, toujours à des diſtances éloignées & ſur des terres ſtériles, en ſorte qu'ils ſe fatiguent plus qu'ils ne ſe nourriſſent ; enfin on leur permet en été d'entrer dans les prairies, mais elles ſont dépouillées, elles ſont encore brûlantes de la faux, & comme les ſéchereſſes ſont les plus grandes dans ce temps & que l'herbe ne peut ſe renouveler, il ſe trouve que dans toute l'année il n'y a pas une ſeule ſaiſon où ils ſoient largement ni convenablement nourris ; c'eſt la ſeule cauſe qui les rend foibles, chétifs & de petite ſtature : car en Eſpagne & dans quelques cantons de nos provinces de France, où l'on a des pâturages vifs & uniquement réſervés aux bœufs, ils y ſont beaucoup plus gros & plus forts.

En Barbarie *(i)* & dans la plupart des provinces de

(i) Aux royaumes de Tunis & d'Alger, les bœufs & les vaches, généralement parlant, ne ſont pas auſſi grands & ſont moins gros que les nôtres *(en Angleterre)* ; les plus gros après être bien engraiſſés

l'Afrique où les terreins ſont ſecs & les pâturages maigres, les bœufs ſont encore plus petits, & les vaches donnent beaucoup moins de lait que les nôtres, & la plupart perdent leur lait avec leur veau. Il en eſt de même de quelques parties de la Perſe *(k)*, de la baſſe Éthiopie *(l)* & de la grande Tartarie *(m)*, tandis que dans les mêmes pays

---

pèſent rarement au-deſſus de cinq ou ſix cents livres; les vaches n'ont que très-peu de lait, & ont encore le défaut de le perdre en perdant leur veau. *Voyage de Shaw*, tome I, page 313. — *Boves domeſtici quotquot in Africæ montibus naſcuntur adeo ſunt exigui, ut aliis collati, vituli biennes appareant, monticolæ tamen illos aratro exercentes tum robuſtos, tum laboris patientes aſſerunt.* Leon. Afric. *Africæ deſcript. tom. II, pag. 753.* — Les vaches de Guinée ſont sèches & maigres.... Le lait qu'on en tire eſt ſi peu abondant & ſi peu gras qu'à peine vingt & trente vaches en pouvoient fournir la table du Général; ces vaches ſont extrêmement petites & légères (de poids); il faut que ce ſoit une des meilleures, quand dans ſa parfaite croiſſance elle pèſe deux cents cinquante livres, quoiqu'à proportion de ſa grandeur elle dût peſer la moitié plus. *Voyage de Boſman, page 236.*

(k) Les peuples de la Caramanie, à quelque diſtance du golfe Perſique, ont quelques chèvres & vaches, mais leurs bêtes à cornes ne ſont pas plus fortes que les veaux ou les taureaux d'un an en Eſpagne, & ont des cornes de moins d'un pied de long. *Ambaſſade de Silva Figueroa;* Paris, 1667, *page 62.*

(l) Dans la province de Guber en Éthiopie, on nourrit quantité de gros & de menu bétail, mais les vaches n'y ſont pas plus groſſes que des géniſſes. *L'Afrique de Marmol, tome III, page 66.*

(m) A Kraſnojarsk les Tartares ont des bêtes à cornes, mais une vache en Ruſſie donne vingt fois plus de lait qu'une vache de ces cantons. *Voyage de Gmelin à Kamtſchatka; traduction communiquée par M. de l'Iſle.*

à d'assez petites distances, comme en Calmouquie *(n)*, dans la haute Éthiopie *(o)* & en Abyssinie *(p)*, les bœufs sont d'une prodigieuse grosseur; cette différence dépend donc beaucoup plus de l'abondance de la nourriture, que de la température du climat; dans le Nord, dans les régions tempérées & dans les pays chauds, on trouve également & à de très-petites distances des bœufs petits ou gros selon la quantité des pâturages & l'usage plus ou moins libre de la pâture.

La race de l'aurochs ou du bœuf sans bosse occupe les zones froides & tempérées, elle ne s'est pas fort répandue vers les contrées du midi; au contraire la race du bison ou bœuf à bosse remplit aujourd'hui toutes les provinces méridionales; dans le continent entier des grandes Indes *(q)*,

---

(n) Les bœufs des provinces que les Tartares Calmouques occupent, sont encore plus grands que ceux de l'Ukraine & les plus hauts qu'on connoisse jusqu'à présent. *Relation de la grande Tartarie, page 228.*

(o) Dans le pays de la haute Éthiopie, les vaches sont grandes comme des chameaux & sans cornes. *L'Afrique de Marmol, tome III, page 157.*

(p) Les richesses des Abyssins, consistent principalement en vaches.... Les cornes des bœufs sont si grandes qu'elles tiennent plus de vingt pintes, aussi les Abyssins en font-ils leurs cruches & leurs bouteilles. *Voyage d'Abyssinie du P. Lobo;* Amsterdam, 1728, *tome I, page 57.*

(q) Les bœufs qui tirent les carrosses dans Surate sont blancs, de belle taille, avec deux bosses; & de même que de certains chameaux, courent & galopent comme des chevaux, avec de belles housses, de

dans les îles des mers orientales *(r)* & méridionales, dans toute

belles parures & quantité de ſonnettes au cou; de ſorte que quand ils courent ou qu'ils galopent par les rues, ils ſe font entendre de loin; je puis dire que c'eſt quelque choſe de plaiſant & de très-agréable à voir. On ne ſe ſert pas ſeulement de ces carroſſes pour ſe promener dans les villes de l'Inde; mais encore à la campagne & pour quelque voyage qu'on veuille entreprendre. *Voyage de Pietro della Valle, tome VI, page 273.*—Les voitures du Mogol, qui ſont des eſpèces de carroſſes à deux roues, ſont auſſi tirées par des bœufs, qui, quoique naturellement peſans & lents dans leur marche, acquièrent cependant par l'habitude & par un long exercice une grande facilité à traîner ces voitures, de manière qu'il n'y a guère d'animaux qui puſſent avancer tant qu'eux. La plupart de ces bœufs ſont fort grands & ont une groſſe pièce de chair qui s'élève de la hauteur de ſix pouces entre leurs épaules. *Voyage de Jean Ovington;* Paris, 1725, *tome I, page 258.* — Les bœufs de Perſe ſont comme les nôtres, excepté vers les frontières de l'Inde, où ils ont la boſſe ou loupe ſur le dos; on mange peu de bœuf en tout le pays. On ne l'élève que pour la charge ou pour le labourage; on ferre ceux dont on ſe ſert à la charge, à cauſe des montagnes pierreuſes où ils paſſent. *Voyage de Chardin, tome II, page 28.* — Les bœufs de Bengale ont une eſpèce de boſſe ſur le dos, nous les trouvames auſſi gras & d'auſſi bon goût qu'il y en ait dans aucun pays, les plus grands & meilleurs ne ſe vendent que deux rixdales. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome III, page 270.* — Les bœufs de Guzarate ſont faits comme les nôtres, ſinon qu'ils ont une groſſe boſſe entre les épaules. *Voyage de Mandeſlo, tome II, page 234.*

(r) L'île de Madagaſcar nourrit un nombre infini de bœufs, bien différens de ceux de l'Europe, ayant tous ſur le dos une certaine boſſe de graiſſe en forme de loupe; ce qui a fait dire à quelques Auteurs qu'elle nourriſſoit des chameaux. Il y a de trois ſortes de bœufs; ſavoir,

toute l'Afrique *(ſ)*, depuis le mont Atlas juſqu'au cap de Bonne-eſpérance *(t)*, on ne trouve, pour ainſi dire, que des bœufs à boſſe ; & il paroît même que cette race qui a prévalu dans tous les pays chauds, a pluſieurs avantages ſur l'autre : ces bœufs à boſſe ont, comme le biſon,

---

ſavoir, ceux qui ont des cornes, ceux qui ont les cornes pendantes & attachées à la peau, & ceux qui n'en ont point, & qui n'ont pas même de diſpoſition à en avoir jamais; car au milieu du front, ils ont une petite éminence d'os couverte de peau; ils ne laiſſent pas de ſe battre bien contre les autres taureaux en choquant de leur tête contre leur ventre; ils courent tous comme des cerfs, & ſont plus hauts de jambes que ceux de l'Europe. *Voyage de Flacourt, page 3.* — Leurs bœufs dans l'île de Johana près la côte de Moſambique, diffèrent des nôtres, en ce qu'ils ont une croiſſance charnue entre le cou & le dos; ce morceau de chair eſt préférable à la langue, & d'auſſi bon goût que la moelle. *Voyage de Jean-Henri Groſſe ;* Londres, 1758, *page 42.*

(ſ) Les bœufs de l'Aguada-Sanbras ſont auſſi plus grands que les bœufs d'Eſpagne, ils ont des boſſes, on en vit qui n'avoient point de cornes, & qui n'en avoient jamais eu. *Premier voyage des Hollandois aux Indes orientales, tome I, page 218.* — Les Maures ont des troupeaux nombreux ſur le bord du Niger.... Les bœufs étoient la plupart beaucoup plus gros & plus hauts ſur jambes que ceux d'Europe; ils ſe faiſoient remarquer par une loupe de chair, qui s'élevoit de plus d'un pied ſur le garot entre les deux épaules : ce morceau eſt un manger délicieux. *Voyage au Sénégal, par M. Adanſon, page 57.*

(t) Les bœufs ſont de trois eſpèces au cap de Bonne-eſpérance, tous grands & fort vîtes à la courſe, les uns ont une boſſe ſur le dos, les autres ont la corne extrêmement pendante, & les autres l'ont fort relevée & fort belle comme en Angleterre aux environs de Londres. *Voyage de François le Guat, tome II, page 147.*

duquel ils ſont iſſus, le poil beaucoup plus doux & plus luſtré que nos bœufs, qui comme l'aurochs ont le poil dur & aſſez peu fourni. Ces bœufs à boſſe ſont auſſi plus légers à la courſe, plus propres à ſuppléer au ſervice du cheval *(u)*, & en même temps ils ont un naturel

(u) Comme les bœufs ne ſont aucunement farouches aux Indes, il y a beaucoup de gens qui s'en ſervent pour faire des voyages, & qui les montent comme on fait les chevaux; l'allure pour l'ordinaire en eſt douce; on ne leur donne, au lieu de mords, qu'une cordelette en deux paſſée par le tendon des narines, & on renverſe par-deſſus la tête du bœuf un gros cordon attaché à ces cordelettes, comme une bride qui eſt arrêtée par la boſſe qu'il a ſur le devant du dos, ce que nos bœufs n'ont pas; on lui met une ſelle comme à un cheval, & pour peu qu'on l'excite à marcher il va fort vîte, il s'en trouve qui courent auſſi fort que de bons chevaux. On uſe de ces bêtes généralement par toutes les Indes, & on n'en attelle point d'autres aux charrettes, aux carroſſes & aux chariots qu'on fait traîner par autant de bœufs que la charge eſt peſante; on attelle ces animaux avec un long joug qui eſt au bout du timon & qu'on poſe ſur le cou des deux bœufs, & le cocher tient à la main le cordon où ſont attachées les cordelettes qui traverſent les narines. *Relation de Thevenot, tome III, page 151.* — Ce Prince Indien étoit aſſis lui deuxième, ſur un chariot qui étoit traîné par deux bœufs blancs, qui avoient le cou fort court & une boſſe entre les deux épaules, mais ils étoient au reſte auſſi vîtes & auſſi adroits que nos chevaux. *Voyage d'Olearius, tome I, page 458.* — Les deux bœufs qui étoient attelés à mon carroſſe me coûtèrent bien près de ſix cents roupies; il ne faut pas que le lecteur s'étonne de ce prix-là, car il y a de ces bœufs qui ſont forts, & qui font des voyages de ſoixante journées à douze ou quinze lieues par jour, & toujours au trot; quand ils ont fait la moitié de la journée on leur donne à chacun deux ou trois pelottes de la groſſeur de nos pains d'un ſou, faites de farine de froment, pétrie

moins brut & moins lourd que nos bœufs ; ils ont plus d'intelligence & de docilité *(x)*, plus de qualités relatives & ſenties dont on peut tirer parti : auſſi ſont-ils traités dans leur pays avec plus de ſoin que nous n'en donnons à nos plus beaux chevaux. La conſidération que les Indiens ont pour ces animaux, eſt ſi grande *(y)*, qu'elle a

---

avec du beurre & du ſucre noir, & le ſoir ils ont leur ordinaire de pois-chiches concaſſés, & trempés une demi-heure dans l'eau. *Voyage de Tavernier, page 36.* — Il y a tel de ces bœufs qui ſuivroit des chevaux au grand trot, les plus petits ſont les plus légers, ce ſont les Gentils & ſur-tout les Banianes & marchands de Surate qui ſe ſervent de ces bœufs pour tirer des voitures ; il eſt ſingulier que malgré leur vénération pour ces animaux ils ne faſſent point de ſcrupule de les employer à ce ſervice. *Voyage de Groſſe, page 253.*

(x) Au pays de Camandu en Perſe, il y a de grands bœufs, qui ſont totalement blancs, ayant en la tête petites cornes, qui ne ſont point aiguës, & ſur le dos ont une boſſe comme les chameaux, au moyen de quoi ſont ſi forts que commodément on leur peut faire porter de gros & peſans fardeaux, & quand on leur met le bât & la charge ſur le dos, ils fléchiſſent & courbent les genoux comme le chameau, & après étant chargés ſe relèvent, & en cette manière ſont appris par les hommes du pays. *Deſcription de l'Inde, par Marc-Paul, liv. I, ch. XXII.* — Les laboureurs en Europe piquent leurs bœufs avec un aiguillon pour les faire avancer ; ceux de Bengale ne font ſimplement que leur tordre la queue ; ces animaux ſont très-dociles : ils ſont inſtruits à ſe coucher & à ſe relever pour prendre & dépoſer leur charge. *Lettres édifiantes, IX.e recueil, page 422.*

(y) Près de la Reine ne ſont que de grandes Dames, & l'on lui pare les pavés ou planches, & les parois & chemins par où elle doit paſſer, avec cette fiente de vache, que j'ai déjà dit ; ſur quoi je ne veux oublier de dire en paſſant & par occaſion le grand honneur que ces

dégénéré en ſuperſtition, dernier terme de l'aveugle reſpect. Le bœuf, comme l'animal le plus utile, leur a paru le plus digne d'être révéré; de l'objet de leur vénération, ils ont fait une idole, une eſpèce de divinité bienfaiſante & puiſſante; car on veut que tout ce qu'on reſpecte ſoit grand, & puiſſe faire beaucoup de mal ou de bien.

Ces bœufs à boſſe varient peut-être encore plus que les nôtres pour les couleurs du poil & la figure des cornes; les plus beaux ſont tout blancs, comme les bœufs de Lombardie *(z)*; il y en a qui ſont dépourvus de cornes; il y en a qui les ont fort relevées, & d'autres ſi rabaiſſées qu'elles ſont preſque pendantes; il paroît même qu'on doit diviſer cette race première de biſons ou bœufs à boſſe en deux races ſecondaires, l'une très-grande & l'autre très-petite, & cette dernière eſt celle du zébu: toutes deux ſe trouvent à peu-près dans les

---

peuples rendent à ces vaches, pour vilaines craſſeuſes & toutes couvertes de boues qu'elles ſoient; car on les laiſſe entrer dans le palais du Roi & par-tout où leur chemin s'adonne, ſans qu'on leur refuſe jamais le paſſage; ainſi le Roi même & tous les plus grands Seigneurs leur font place avec autant d'honneur, de révérence & de reſpect qu'il eſt poſſible, & en font autant aux taureaux & bœufs. *Voyage de François Pyrard, tome I, page 449.*

(z) Tout le bétail d'Italie eſt gris ou blanc. *Voyage de Burnet;* Rotterdam, 1687, *partie II, page 12.* — Tous les bœufs des Indes, & ſur-tout ceux de Guzarate & de Cambaye ſont généralement blancs comme ceux de Milan. *Voyage de Groſſe, page 253.*

mêmes climats *(a)*, & toutes deux ſont également douces & faciles à conduire, toutes deux ont le poil fin & la boſſe ſur le dos ; cette boſſe ne dépend point de la conformation de l'épine ni de celle des os des épaules, ce n'eſt qu'une excroiſſance, une eſpèce de loupe, un morceau de chair tendre, auſſi bonne à manger que la langue du bœuf; les loupes de certains bœufs pèſent juſqu'à quarante & cinquante livres *(b)*, ſur d'autres elles ſont bien plus petites *(c)*; quelques-uns de ces bœufs

(a) Les bœufs des Indes ſont de diverſes tailles, il y en a de grands, de petits & de moyens : mais tous pour l'ordinaire ſont d'un grand travail, & il y en a qui font juſqu'à quinze lieues par jour; il y en a d'une eſpèce qui ont près de ſix pieds de haut, mais ils ſont rares, & l'on en a d'une contraire eſpèce qu'on appelle *nains*, parce qu'ils n'ont pas trois pieds de haut, ceux-ci ont comme les autres une boſſe ſur le dos; ils courent fort vîte, & ils ſervent à traîner des petites charrettes, il y a des bœufs blancs qui ſont extrêmement chers, & j'en ai vu deux à des Hollandois qui leur coûtoient chacun deux cents écus : véritablement ils étoient beaux, bons & forts, & leur chariot qui en étoit attelé avoit grande mine; quand les gens de qualité ont de beaux bœufs, ils prennent grand ſoin de les conſerver; ils leur font garnir les bouts des cornes d'étuis de cuivre; on leur donne des couvertures comme à des chevaux; on les étrille tous les jours avec exactitude, & on les nourrit de même. *Relation d'un voyage, par Thevenot, tome III, page 252.*

(b) Il y a des bœufs à Madagaſcar, dont la loupe pèſe trente, quarante, cinquante & juſqu'à ſoixante livres. *Voyage à Madagaſcar, par de V.* Paris, 1722, *page 245.*

(c) Les bœufs ont une groſſe boſſe pointue ſur le dos proche du cou, & les uns l'ont plus groſſe que les autres. *Relat. de Thevenot, tome II, page 223.*

ont auſſi des cornes prodigieuſes pour la grandeur, nous en avons une au Cabinet du Roi de trois pieds & demi de longueur, & de ſept pouces de diamètre à la baſe; pluſieurs Voyageurs aſſurent en avoir vu, dont la capacité étoit aſſez grande pour contenir quinze & même vingt pintes de liqueur.

Dans toute l'Afrique *(d)*, on ne connoît point l'uſage de la caſtration du gros bétail, & on le pratique peu dans les Indes *(e)*, lorſqu'on ſoumet les taureaux à cette opération, ce n'eſt point en leur retranchant, mais en leur comprimant les teſticules; & quoique les Indiens aient un aſſez grand nombre de ces animaux pour traîner leurs voitures & labourer leurs terres, ils n'en élèvent pas à beaucoup près autant que nous: comme dans tous les pays chauds les vaches ont peu de lait, qu'on n'y connoît guère le fromage & le beurre, & que la chair des veaux n'eſt pas auſſi bonne qu'en Europe, on y multiplie moins les bêtes à cornes; d'ailleurs toutes ces provinces de l'Afrique & de l'Aſie méridionale étant beaucoup moins peuplées que notre Europe, on y trouve une grande quantité de bœufs

---

(d) On ne voit ſur la côte de Guinée que des taureaux & des vaches; car les Nègres ne s'entendent point à tailler les taureaux pour en faire des bœufs. *Voyage de Boſman, page 236.*

(e) Lorſque les Indiens châtrent les taureaux, ce n'eſt point par inciſion... C'eſt par une compreſſion de ligatures qui interceptent la nourriture portée dans ces parties. *Voyage de Groſſe, page 253.*

ſauvages, dont on prend les petits : ils s'apprivoiſent d'eux-mêmes & ſe ſoumettent ſans aucune réſiſtance à tous les travaux domeſtiques ; ils deviennent ſi dociles, qu'on les conduit plus aiſément que des chevaux, il ne faut que la voix de leur maître pour les diriger & les faire obéir, on les ſoigne, on les careſſe, on les panſe, on les ferre *(f)*, on leur donne une nourriture abondante & choiſie ; ces animaux élevés ainſi, paroiſſent être d'une autre nature que nos bœufs, qui ne nous connoiſſent que par nos mauvais traitemens : l'aiguillon, le bâton, la diſette les rendent ſtupides, récalcitrans & foibles ; en tout, comme l'on voit, nous ne ſavons pas aſſez que pour nos propres intérêts, il faudroit mieux traiter ce qui dépend de nous. Les hommes de l'état inférieur, & les peuples les moins policés, ſemblent ſentir mieux que les autres les loix de l'égalité & les nuances de l'inégalité naturelle ; le valet d'un fermier eſt, pour ainſi dire, de pair avec ſon maître ; les chevaux

(f) Comme il y a beaucoup de chemins dans la province d'Aſmer (aux Indes) qui ſont fort pierreux, on ferre les bœufs quand ils ont à paſſer par ces lieux-là pour un long voyage ; on les fait tomber à terre par le moyen d'une corde attachée aux deux pieds, & ſi-tôt qu'ils y ſont on leur lie les quatre pieds enſemble, qu'on leur met ſur une machine faite de deux bâtons en croix : en même temps on prend deux petits fers minces & légers qu'on applique à chaque pied, chaque fer n'en couvre que la moitié, & on l'y attache avec trois clous longs de plus d'un pouce, que l'on rive à côté ſur la corne, ainſi qu'à nos chevaux. *Relation de Thevenot, tome III, page 150.*

des Arabes, les bœufs des Hottentots ſont des domeſtiques chéris, des compagnons d'exercice, des aides de travail, avec leſquels on partage l'habitation, le lit, la table; l'homme par cette communauté s'avilit moins que la bête ne s'élève & s'humaniſe: elle devient affectionnée, ſenſible, intelligente; elle fait là par amour tout ce qu'elle ne fait ici que par la crainte: elle fait beaucoup plus; car comme ſa nature s'eſt élevée par la douceur de l'éducation & par la continuité des attentions, elle devient capable de choſes preſque humaines; les Hottentots *(g)* élèvent des bœufs pour la guerre, & s'en ſervent à peu-près comme les Indiens des éléphans; ils inſtruiſent ces bœufs à garder les troupeaux *(h)*, à les conduire,

(g) Les Hottentots ont des bœufs dont ils ſe ſervent avec ſuccès dans les combats; ils les appellent *Backeleys*, du mot *Backeley*, qui en leur langue ſignifie la *Guerre*. Chaque armée eſt toujours fournie d'un bon troupeau de ces bœufs, qui ſe laiſſent gouverner ſans peine, & que le chef a ſoin de lâcher à propos. Dès qu'ils ſont abandonnés ils ſe jettent avec impétuoſité ſur l'armée ennemie, ils frappent des cornes, ils ruent, ils renverſent, éventrent & foulent aux pieds avec une férocité affreuſe tout ce qui ſe préſente; de ſorte que ſi on n'eſt pas prompt à les détourner, ils ſe précipitent avec furie dans les rangs, y mettent le déſordre, la confuſion, & préparent ainſi à leurs maîtres une victoire facile; la manière dont ces animaux ſont dreſſés & diſciplinés, fait ſans contredit beaucoup d'honneur au génie & à l'habileté de ces peuples. *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, tome I, page 160.*

(h) Ces backeleys leur ſont encore d'un grand uſage pour garder leurs troupeaux: lorſqu'ils ſont au pâturage, au moindre ſigne de leur conducteur,

conduire, à les tourner, les ramener, les défendre des étrangers & des bêtes féroces ; ils leur apprennent à

---

conducteur, ils vont ramener les beſtiaux qui s'écartent & les tiennent raſſemblés ; ils courent auſſi ſur les étrangers avec furie, ce qui fait qu'ils ſont d'un grand ſecours contre les *buſchies* ou *voleurs*, qui en veulent aux troupeaux ; chaque *Kraal* a au moins une demi-douzaine de ces backeleys, qui ſont choiſis entre les bœufs les plus fiers ; lorſqu'il y en a un qui meurt ou qui ne peut plus ſervir, à cauſe de ſon grand âge, le propriétaire le tue, & on choiſit parmi le troupeau un bœuf pour lui ſuccéder ; on s'en rapporte au choix d'un des vieillards du Kraal, qu'on croit plus capable de diſcerner celui qui pourra plus facilement être inſtruit ; on aſſocie ce bœuf novice avec un vieux routier, & on lui apprend à ſuivre ce compagnon, ſoit par les coups, ſoit par d'autres moyens ; pendant la nuit on les lie enſemble par les cornes, & on les tient même ainſi attachés pendant une partie du jour juſqu'à ce que le jeune bœuf ſoit parfaitement inſtruit, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce qu'il ſoit devenu un garde-troupeau vigilant ; ces gardes-troupeaux connoiſſent tous les habitans du *Kraal*, hommes, femmes & enfans, & témoignent pour toutes ces perſonnes le même reſpect qu'un chien a pour tous ceux qui demeurent dans la maiſon de ſon maître. Il n'y a donc point d'habitant qui ne puiſſe en toute ſûreté approcher des troupeaux : jamais les *backeleys* ne leur font le moindre mal ; mais ſi un étranger, & en particulier un Européen, s'aviſoit de prendre la même liberté ſans être accompagné de quelque Hottentot, il riſqueroit beaucoup ; ces gardes-troupeaux qui paiſſent pour l'ordinaire à l'entour viendroient bien-tôt ſur lui au galop : alors ſi l'étranger n'eſt pas à portée d'être entendu des bergers, ou qu'il n'ait pas d'armes à feu, ou de bonnes jambes, ou un arbre ſur lequel il puiſſe grimper, il eſt mort ſans reſſource : en vain il auroit recours aux bâtons ou aux pierres, un *backeley* ne s'épouvante pas pour de ſi foibles armes. *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, partie I, chap. XX, page 307.*

connoître l'ami & l'ennemi, à entendre les ſignes, à obéir à la voix, &c. les hommes les plus ſtupides ſont, comme l'on voit, les meilleurs précepteurs de bêtes; pourquoi l'homme le plus éclairé, loin de conduire les autres hommes, a-t-il tant de peine à ſe conduire lui-même!

Toutes les parties méridionales de l'Afrique & de l'Aſie ſont donc peuplées de bœufs à boſſe ou biſons, parmi leſquels il ſe trouve de grandes variétés pour la grandeur, la couleur, la figure des cornes, &c. au contraire toutes les contrées ſeptentrionales de ces deux parties du monde & l'Europe entière, en y comprenant même les îles adjacentes, juſqu'aux Açores, ne ſont peuplées que de bœufs ſans boſſe *(i)*, qui tirent leur origine de l'aurochs; & de la même manière que l'aurochs, qui eſt notre bœuf dans ſon état ſauvage, eſt plus grand & plus fort que nos bœufs domeſtiques, le biſon ou bœuf à boſſe ſauvage, eſt auſſi plus fort & beaucoup plus grand que le bœuf domeſtique des Indes; il eſt auſſi quelquefois plus petit, cela dépend unique-

(i) Les bœufs de Tercère ſont les plus grands & les plus beaux de toute l'Europe, ils ont des cornes prodigieuſement grandes; ils ſont ſi doux & ſi privés, que quand, entre mille qui ſeroient enſemble, un maître viendroit appeler le ſien par ſon nom (car ils ont chacun leur nom particulier, ainſi que nos chiens), le bœuf ne manqueroit pas d'aller à lui. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome I, page 490.*—Voyez auſſi le Voyage de Mandeſlo, *tome I, page 578.*

ment de l'abondance de la nourriture : au Malabar *(k)*, au Canara, en Abyſſinie, à Madagaſcar où les prairies naturelles ſont ſpacieuſes & abondantes, on ne trouve que des biſons d'une grandeur prodigieuſe ; en Afrique & dans l'Arabie pétrée *(l)*, où les terreins ſont ſecs, on trouve des zébus ou biſons de la plus petite taille.

L'Amérique eſt actuellement peuplée par-tout de bœufs ſans boſſe, que les Eſpagnols & les autres Européens y ont ſucceſſivement tranſportés ; ces bœufs ſe ſont multipliés & ſont ſeulement devenus plus petits dans ces terres nouvelles, l'eſpèce en étoit abſolument inconnue dans l'Amérique méridionale ; mais dans toute la partie ſeptentrionale juſqu'à la Floride, la Louiſiane & même juſqu'auprès du Mexique, les biſons ou bœufs à boſſe ſe ſont trouvés en grande quantité ; ces biſons,

---

(k) Dans les montagnes de Malabar & de Canara, il ſe trouve des bœufs ſauvages ſi grands qu'ils approchent de la taille de l'éléphant, tandis que les bœufs domeſtiques du même pays ſont petits, maigres & ne vivent pas long-temps. *Voyage du P. Vincent-Marie, chap. XII ;* traduction de M. le marquis de Montmirail.

(l) J'ai vu à Maſcati, ville de l'Arabie pétrée, une autre eſpèce de bœuf de montagne, d'un poil luſtré & blanc comme celui de l'hermine, ſi bien fait de corps qu'il reſſembloit plutôt à un cerf qu'à un bœuf, ſeulement ſes jambes étoient plus courtes, cependant fines & agiles pour la courſe ; le cou plus court, la tête & la queue comme celles du bœuf, mais mieux formées avec deux cornes noires, dures, droites, fines & longues d'environ trois ou quatre palmes, garnies de nœuds qui avoient l'air d'être tournés ou faits à vis. *Idem, ibid.*

qui habitoient autrefois les bois de la Germanie, de l'Écoſſe & des autres terres de notre nord, ont probablement paſſé d'un continent à l'autre, ils ſont devenus, comme tous les autres animaux, plus petits dans ce nouveau monde ; & ſelon qu'ils ſe ſont habitués dans des climats plus ou moins froids, ils ont conſervé des fourrures plus ou moins chaudes ; leur poil eſt plus long & plus fourni, leur barbe plus longue à la baie de Hudſon qu'au Mexique, & en général ce poil eſt plus doux que la laine la plus fine *(m)* ; on ne peut guère ſe refuſer à croire que ces biſons du nouveau continent ne ſoient de la même eſpèce que ceux de l'ancien, ils en ont conſervé tous les caractères principaux, la boſſe ſur les épaules, les longs poils ſous le muſeau & ſur les parties antérieures du corps, les jambes & la queue courtes ; & ſi l'on ſe donne la peine de comparer ce

---

(m) Les bœufs ſauvages de la Louiſiane, au lieu de poil comme en ont nos bœufs en France, ſont couverts d'une laine auſſi fine que de la ſoie & toute friſée, & ils en ont plus en hiver qu'en été ; les habitans en font un très-grand uſage ; ils portent vers les épaules une boſſe aſſez élevée, & ont des cornes très-belles qui ſervent aux chaſſeurs à faire des fournimens pour mettre leur poudre à tirer ; entre leurs cornes & vers le ſommet de la tête, ils ont une touffe de laine ſi épaiſſe, qu'une bale de piſtolet tirée à bout touchant ne peut la pénétrer : comme je l'ai moi-même expérimenté ; la chair de ces bœufs ſauvages eſt excellente, ainſi que celle de vache & de veau, elle a un goût & un jus exquis. *Mémoire ſur la Louiſiane, par M. Dumont ;* Paris, 1753, *page 75.*

qu'en ont dit Hernandès *(n)*, Fernandès *(o)* & tous les autres Hiſtoriens & Voyageurs du nouveau monde *(p)*, avec ce que les Naturaliſtes *(q)* anciens & modernes ont écrit ſur le biſon d'Europe, on ſera convaincu que ce ne ſont pas des animaux d'eſpèce différente.

Ainſi le bœuf ſauvage & le bœuf domeſtique, le bœuf de l'Europe, de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique, le bonaſus, l'aurochs, le biſon & le zébu ſont tous des animaux d'une ſeule & même eſpèce, qui ſelon les climats, les nourritures & les traitemens différens, ont ſubi toutes les variétés que nous venons d'expoſer. Le bœuf, comme l'animal le plus utile, eſt auſſi le plus généralement répandu; car à l'exception de l'Amérique méridionale *(r)*, on l'a trouvé par-tout; ſa nature s'eſt

---

(n) Hernand. *Hiſt. Mex.* pag. 587.

(o) Fernand. *Hiſt. nov. Hiſp.* pag. 10.

(p) Singularité de la France Antarctique, par Thevet, *page 148.* — Mémoire ſur la Louiſiane, par Dumont, *page 75.* — Deſcription de la nouvelle France, par le P. Charlevoix, *tome III, page 130.* — Lettres Édif. *XI.e recueil, page 318*; & *XXIII.e recueil, page 238.* — Voyage de Robert Lade, *tome II, page 315.* — Dernières découvertes dans l'Amérique ſeptentrionale, par M. de la Salle; Paris, 1697, *pages 194 & ſuivantes*, &c. &c.

(q) Plin. *Hiſt. nat.* lib. VIII. — Geſner, *Hiſt. quad.* pag. 128. — Aldrov. *de quad. biſ.* pag. 253. — Rzaczinsky, *Hiſt. nat. Polon.* pag. 214, &c.

(r) Il paroît que le bœuf à boſſe ou biſon ſauvage n'a jamais habité en Amérique, que la partie ſeptentrionale juſqu'à la Virginie, la

également prêtée à l'ardeur ou à la rigueur des pays du midi & de ceux du nord ; il paroît ancien dans tous les climats, domeſtique chez les Nations civiliſées, ſauvage dans les contrées déſertes ou chez les peuples non policés, il s'eſt maintenu par ſes propres forces dans l'état de Nature, & n'a jamais perdu les qualités relatives au ſervice de l'homme. Les jeunes veaux ſauvages que l'on enlève à leur mère aux Indes & en Afrique deviennent en très-peu de temps auſſi doux que ceux qui ſont iſſus des races domeſtiques, & cette conformité de naturel prouve encore l'identité d'eſpèces : la douceur du caractère dans les animaux, indique la flexibilité phyſique de la forme du corps ; car de toutes les eſpèces d'animaux dont nous avons trouvé le caractère docile, & que nous avons ſoumis à l'état de domeſticité, il n'y en a aucune qui ne préſente plus de variétés que l'on

---

Floride, le pays des Illinois, la Louiſiane, &c ; car quoique Hernandès l'ait appelé *taureau* du Mexique, on voit par un paſſage d'Antonio de Solis, que cet animal étoit étranger au Mexique, & qu'il étoit gardé dans la Ménagerie de Montezuma avec d'autres animaux ſauvages qui venoient de la nouvelle Eſpagne. « En une » ſeconde cour, on voyoit dans de fortes cages de bois toutes les » bêtes ſauvages que la nouvelle Eſpagne produit ; mais rien ne ſur- » prenoit tant que la vue du taureau de Mexique, très-rare ; tenant » du chameau la boſſe ſur les épaules ; du lion le flanc ſec & retiré, » la queue touffue & le cou armé de longs crins en manière de jube, » & du taureau les cornes & le pied fendu... Cette eſpèce d'amphithéâtre parut aux Eſpagnols digne d'un grand Prince ». *Hiſtoire de la conquête du Mexique, par Antonio de Solis ;* Paris, 1730, *page 519.*

n'en peut trouver dans les eſpèces qui, par l'inflexibilité du caractère, ſont demeurées ſauvages.

Si l'on demande laquelle de ces deux races de l'aurochs ou du biſon eſt la race première, la race primitive des bœufs, il me ſemble qu'on peut répondre d'une manière ſatisfaiſante en tirant de ſimples inductions des faits que nous venons d'expoſer; la boſſe ou loupe du biſon, n'eſt, comme nous l'avons dit, qu'un caractère accidentel qui s'efface & ſe perd dans le mélange des deux races; l'aurochs ou bœuf ſans boſſe eſt donc le plus puiſſant & forme la race dominante; ſi c'étoit le contraire, la boſſe au lieu de diſparoître s'étendroit & ſubſiſteroit ſur tous les individus de ce mélange des deux races; d'ailleurs cette boſſe du biſon, comme celle du chameau, eſt moins un produit de la Nature qu'un effet du travail, un ſtigmate d'eſclavage. On a de temps immémorial, dans preſque tous les pays de la terre, forcé les bœufs à porter des fardeaux: la charge habituelle & ſouvent exceſſive a déformé leur dos, & cette difformité s'eſt enſuite propagée par les générations; il n'eſt reſté de bœufs non déformés que dans les pays où l'on ne s'eſt pas ſervi de ces animaux pour porter; dans toute l'Afrique, dans tout le continent oriental, les bœufs ſont boſſus; parce qu'ils ont porté de tout temps des fardeaux ſur leurs épaules; en Europe où l'on ne les emploie qu'à tirer, ils n'ont pas ſubi cette altération & aucun ne nous préſente cette difformité:

elle a vraiſemblablement pour cauſe première, le poids & la compreſſion des fardeaux, & pour cauſe ſeconde, la ſurabondance de la nourriture ; car elle diſparoît lorſque l'animal eſt maigre & mal nourri. Des bœufs eſclaves & boſſus ſe ſeront échappés ou auront été abandonnés dans les bois, ils y auront fait une poſtérité ſauvage & chargée de la même difformité, qui loin de diſparoître aura dû s'augmenter par l'abondance des nourritures dans tous les pays non cultivés ; en ſorte que cette race ſecondaire aura peuplé toutes les terres déſertes du nord & du midi, & aura paſſé dans le nouveau continent, comme tous les autres animaux, dont la nature peut ſupporter le froid. Ce qui confirme & prouve encore l'identité d'eſpèce du biſon & de l'aurochs, c'eſt que les biſons ou bœufs à boſſe du nord de l'Amérique, ont une ſi forte odeur, qu'ils ont été appelés *bœufs muſqués* par la plupart des Voyageurs *(ſ)*, & qu'en

(ſ) A quinze lieues de la rivière Danoiſe, ſe trouve la rivière du Loup-marin, toutes deux voiſines de la baie d'Hudſon, & l'on trouve dans ce pays une eſpèce de bœuf que nous nommons *bœufs muſqués*, à cauſe qu'ils ſentent ſi fort le muſc, que dans de certaines ſaiſons, il eſt impoſſible d'en manger; ces animaux ont de très-belle laine, elle eſt plus longue que celle des moutons de Barbarie : j'en avois apporté en France en 1708, dont je m'étois fait faire des bas qui étoient plus beaux que les bas de ſoie.... Ces bœufs, quoique plus petits que les nôtres, ont cependant les cornes beaucoup plus groſſes & plus longues, leurs racines ſe joignent ſur le haut de la tête & deſcendent à côté des yeux preſque auſſi bas que la gueule, enſuite le bout

& qu'en même temps, nous voyons par le témoignage des Obſervateurs *(t)*, que l'aurochs ou bœuf ſauvage de Pruſſe & de Livonie a cette même odeur de muſc, comme le biſon d'Amérique.

De tous les noms que nous avons mis à la tête de ce chapitre, leſquels pour les Naturaliſtes, tant anciens que modernes, faiſoient autant d'eſpèces diſtinctes & ſéparées, il ne nous reſte donc que le buffle & le bœuf; ces deux animaux quoiqu'aſſez reſſemblans, quoique domeſtiques, ſouvent ſous le même toit & nourris dans les mêmes pâturages, quoiqu'à portée de ſe joindre, & même excités par leurs conducteurs, ont toujours refuſé de s'unir; ils ne produiſent, ni ne s'accouplent enſemble: leur nature eſt plus éloignée que celle de l'âne ne l'eſt de celle du cheval, elle paroît même antipathique; car on aſſure que les vaches ne veulent pas nourrir les petits buffles, & que les mères buffles refuſent de ſe laiſſer teter par des veaux. Le buffle eſt d'un naturel plus dur & moins traitable que le bœuf,

---

le bout remonte en haut, qui forme comme un croiſſant: il y en a de ſi groſſes, que j'en ai vu étant ſéparées du crâne, qui peſoient les deux enſemble ſoixante livres; ils ont les jambes fort courtes, de manière que cette laine traîne toujours par terre lorſqu'ils marchent, ce qui les rend ſi difformes que l'on a peine à diſtinguer d'un peu loin de quel côté eſt la tête. *Hiſtoire de la nouvelle France, par le P. Charlevoix, tome III, page 132.* — Voyez auſſi le Voyage de Robert Lade, *tome II, page 315.*

(t) Vide Ephem. German. Decad. II, ann. 2, obſerv. VII.

il obéit plus difficilement, il eſt plus violent, il a des fantaiſies plus bruſques & plus fréquentes; toutes ſes habitudes ſont groſſières & brutes : il eſt, après le cochon, le plus ſale des animaux domeſtiques, par la difficulté qu'il met à ſe laiſſer nettoier & panſer; ſa figure eſt groſſe & repouſſante, ſon regard ſtupidement farouche, il avance ignoblement ſon cou, & porte mal ſa tête, preſque toujours penchée vers la terre; ſa voix eſt un mugiſſement épouvantable d'un ton beaucoup plus fort & plus grave que celui d'un taureau; il a les membres maigres & la queue nue, la mine obſcure, la phyſionomie noire comme le poil & la peau; il diffère principalement du bœuf à l'extérieur par cette couleur de la peau, qu'on aperçoit aiſément ſous le poil, qui n'eſt que peu fourni; il a le corps plus gros & plus court que le bœuf, les jambes plus hautes, la tête proportionnellement beaucoup plus petite, les cornes moins rondes, noires & en partie comprimées, un toupet de poil crêpu ſur le front; il a auſſi la peau plus épaiſſe & plus dure que le bœuf; ſa chair noire & dure, eſt non-ſeulement déſagréable au goût, mais répugnante à l'odorat *(u)*; le lait de la femelle buffle, n'eſt pas ſi bon que celui

(u) En allant de Rome à Naples, on eſt quelquefois régalé de buffle & de corneilles, & encore eſt-on tout heureux d'en trouver; le buffle eſt une viande noire, puante & dure; il n'y a guère que les pauvres gens ou les Juifs de Rome qui aient accoutumé d'en manger. *Voyage de Miſſon, tome III, page 54.*

de la vache ; elle en fournit cependant en plus grande quantité *(x)*. Dans les pays chauds, preſque tous les fromages ſont faits de lait de buffle ; la chair des jeunes buffles, encore nourris de lait, n'en eſt pas meilleure ; le cuir ſeul vaut mieux que tout le reſte de la bête, dont il n'y a que la langue qui ſoit bonne à manger ; ce cuir eſt ſolide, aſſez léger & preſque impénétrable. Comme ces animaux ſont en général plus grands & plus forts que les bœufs, on s'en ſert utilement au labourage ; on leur fait traîner & non pas porter les fardeaux ; on les dirige, & on les contient au moyen d'un anneau qu'on leur paſſe dans le nez, deux buffles attelés ou plutôt enchaînés à un chariot, tirent autant que quatre forts chevaux ; comme leur cou & leur tête ſe portent naturellement en bas, ils emploient en tirant tout le

(x) En entrant en Perſe par l'Arménie, le premier lieu digne d'être remarqué, eſt celui qu'on appelle les *Trois-égliſes* à trois lieues d'Érivan, ils ont en ce pays-là grande quantité de ces animaux, qui leur ſervent au labourage, & ils tirent des femelles beaucoup de lait, dont ils font du beurre & du fromage, & qu'ils mêlent avec toute ſorte de lait ; il y a des femelles qui en rendent par jour juſqu'à vingt-deux pintes. *Voyage de Tavernier, livre I, tome I, page 41.* — Les femelles buffles portent juſqu'à douze mois, & ſont ſi abondantes en lait qu'il y en a qui rendent par jour juſqu'à vingt-deux pintes de lait ; il s'y fait une ſi grande quantité de beurre, que dans quelques-uns des villages que nous trouvions ſur le Tigre, nous vîmes juſqu'à vingt & vingt-cinq barques chargées de beurre, qu'on va vendre le long du golfe Perſique, tant du côté de la Perſe que de l'Arabie. *Idem, ibid.*

poids de leur corps, & cette maſſe ſurpaſſe de beaucoup celle d'un cheval ou d'un bœuf de labour.

La taille & la groſſeur du buffle indiqueroient ſeules qu'il eſt originaire des climats les plus chauds ; les plus grands, les plus gros quadrupèdes appartiennent tous à la Zone torride dans l'ancien continent, & le buffle dans l'ordre de grandeur ou plutôt de maſſe & d'épaiſſeur, doit être placé après l'éléphant, le rhinocéros & l'hippopotame. La giraffe & le chameau ſont plus élevés, mais beaucoup moins épais, & tous ſont également originaires & habitans des contrées méridionales de l'Afrique ou de l'Aſie ; cependant les buffles vivent & produiſent en Italie, en France & dans les autres provinces tempérées ; ceux que nous avons vus vivans à la Ménagerie du Roi, ont produit deux ou trois fois ; la femelle ne fait qu'un petit & le porte environ douze mois, ce qui prouve encore la différence de cette eſpèce à celle de la vache, qui ne porte que neuf mois. Il paroît auſſi que ces animaux ſont plus doux & moins brutaux dans leur pays natal, & que plus le climat eſt chaud, plus ils ſont d'un naturel docile ; en Égypte *(y)*, ils ſont plus traitables qu'en Italie ; & aux Indes *(z)*, ils le ſont

(y) Il ſe trouve beaucoup de buffles en Égypte ; la chair en eſt bonne à manger, & ils n'ont pas la férocité des buffles d'Europe, leur lait eſt d'un très-grand uſage, & l'on en fait même du beurre qui eſt excellent. *Deſcription de l'Égypte, par Maillet, page 27.*

(z) Les buffles ſont ordinairement hauts & relevés d'épaules,

encore plus qu'en Égypte. Ceux d'Italie ont auſſi plus de poil que ceux d'Égypte, & ceux-ci plus que ceux des Indes *(a)*; leur fourrure n'eſt jamais fournie, parce qu'ils ſont originaires des pays chauds, & qu'en général les gros animaux de ce climat n'ont point de poil ou n'en ont que très-peu.

Il y a une grande quantité de buffles ſauvages dans

(dans le royaume d'Aunan, dans le Tunquin) ils ſont auſſi robuſtes & grands travailleurs, de façon qu'un ſeul ſuffit à tirer la charrue, encore que le coutre entre bien avant dans la terre, & la chair même n'en eſt pas déſagréable, encore que celle du bœuf y ſoit plus commune & meilleure. *Hiſtoire de Tunquin, par le P. de Rhodes;* Lyon, 1665, *pages 51 & ſuivantes.*

(a) Le buffle, à Malabar, eſt plus grand que le bœuf, à peu-près fait de même; il a la tête plus longue & plus plate, les yeux plus grands & preſque tout blancs, les cornes plates & ſouvent de deux pieds de long, les jambes groſſes & courtes; il eſt laid, preſque ſans poil, va lentement, & porte des charges fort peſantes; on en voit par troupes comme des vaches, & ils donnent du lait qui ſert à faire du beurre & du fromage; leur chair eſt bonne, quoique moins délicate que celle du bœuf; il nage parfaitement bien & traverſe les plus grandes rivières; on en voit de privés, mais il y en a de ſauvages qui ſont extrêmement dangereux, déchirant les hommes ou les écraſant d'un ſeul coup de tête; ils ſont moins à craindre dans les bois que par-tout ailleurs, parce que leurs cornes s'arrêtent ſouvent aux branches & donnent le temps de fuir à ceux qui en ſont pourſuivis; le cuir de ces animaux ſert à une infinité de choſes, & l'on en fait juſqu'à des cruches pour conſerver de l'eau ou des liqueurs; ceux de la côte de Malabar ſont preſque tous ſauvages, & il n'eſt point défendu aux étrangers de leur donner la chaſſe & d'en manger. *Voyage de Dellon, pages 110 & 111.*

les contrées de l'Afrique & des Indes, qui ſont arroſées de rivières & où il ſe trouve de grandes prairies; ces buffles ſauvages vont en troupeaux *(b)* & ſont de grands dégâts dans les terres cultivées, mais ils n'attaquent jamais les hommes, & ne courent deſſus que quand on vient de les bleſſer : alors ils ſont très-dangereux *(c)*; car ils vont droit à l'ennemi, le renverſent & le tuent en le foulant aux pieds; cependant ils craignent beaucoup l'aſpect du feu *(d)*, la couleur rouge leur déplaît.

(b) On voit paître dans les campagnes des îles Philippines une ſi grande quantité de buffles ſauvages, ſemblables à ceux de la Chine, qu'un bon chaſſeur pourroit à cheval, avec une lance, en tuer dix & vingt en un jour. Les Eſpagnols les tuent pour en avoir la peau, & les Indiens pour les manger. *Voyage de Gemelli Careri, tome V, page 162.*

(c) Les Nègres nous dirent, que quand on tire ſur les buffles ſans les bleſſer mortellement, ils s'élancent avec fureur ſur les perſonnes, les renverſent & les tuent à coups de pieds... Les Nègres épient les endroits où les buffles s'aſſemblent le ſoir, & ils montent ſur un grand arbre d'où ils les tirent, & ils n'en deſcendent que lorſqu'ils le voient mort. *Voyage de Boſman, pages 437 & 438.*

(d) Les buffles, au cap de Bonne-eſpérance, ſont plus gros que ceux qu'on a en Europe; au lieu d'être noirs comme ceux-ci, ils ſont d'un rouge-obſcur; ſur le front, ſort une touffe de poil friſé & rude; tout leur corps eſt fort bien proportionné, & ils avancent extrêmement la tête; leurs cornes ſont fort courtes & penchent du côté du cou; les pointes ſont recourbées en-dedans & ſe joignent preſque; ils ont la peau ſi dure & ſi ferme qu'il eſt difficile de les tuer ſans le ſecours d'une bonne arme à feu; & leur chair n'eſt ni ſi graſſe ni ſi tendre que celle des bœufs ordinaires. Le buffle du Cap, entre

Aldrovande, Kolbe & pluſieurs autres Naturaliſtes & Voyageurs aſſurent que perſonne n'oſe ſe vêtir de rouge dans le pays des buffles: je ne ſais ſi cette averſion du feu & de la couleur rouge eſt générale dans tous les buffles; car dans nos bœufs, il n'y en a que quelques-uns que le rouge effarouche.

Le buffle, comme tous les autres grands animaux des climats méridionaux, aime beaucoup à ſe vautrer & même à ſéjourner dans l'eau; il nage très-bien & traverſe hardiment les fleuves les plus rapides : comme il a les jambes plus hautes que le bœuf, il court auſſi plus légèrement ſur la terre. Les Nègres en Guinée, & les Indiens au Malabar, où les buffles ſauvages ſont en grand nombre, s'exercent ſouvent à les chaſſer, ils ne les pourſuivent ni ne les attaquent de face, ils les attendent, grimpés ſur des arbres, ou cachés dans l'épaiſſeur de la forêt que les buffles ont de la peine à pénétrer à cauſe de la groſſeur de leur corps & de l'embarras de leurs cornes: ces peuples trouvent la chair du buffle bonne, & tirent un grand profit de leurs peaux & de leurs cornes, qui

---

en fureur à la vue d'un habit rouge, & à l'ouïe d'un coup de fuſil tiré près de lui; dans ces occaſions, il pouſſe des cris affreux, il frappe du pied, remue la terre & courant avec furie contre celui qui a tiré ou qui eſt habillé de rouge, il franchit tous les obſtacles pour venir à lui: ni le feu ni l'eau ne l'arrêtent; il n'y a qu'une muraille ou autre choſe ſemblable, qui ſoit capable de le retenir. *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, tome III, chapitre XI, page 25.*

ſont plus dures & meilleures que celles du bœuf. L'animal qu'on appelle à Congo *Empacaſſa* ou *Pacaſſa*, quoique très-mal décrit par les Voyageurs, me paroît être le buffle, comme celui dont ils ont parlé ſous le nom d'*Empabunga* ou *Impalunca*, dans le même pays, pourroit bien être le bubal, duquel nous donnerons l'hiſtoire avec celle des gazelles dans le volume ſuivant.

De Seve del. Jardinier sculp.

LE BUFLE.

UN ZÉBU.

J'AI déjà fait mention de ce petit Bœuf à l'article du Buffle, mais comme il en eſt arrivé un à la Ménagerie du Roi depuis l'impreſſion de cet article, nous ſommes en état d'en parler encore plus poſitivement & d'en donner ici la figure faite d'après nature, avec une deſcription plus exacte que la première. J'ai auſſi reconnu, en faiſant de nouvelles recherches, que ce petit bœuf auquel j'ai donné le nom de *zébu*, eſt vraiſemblablement le même animal qui ſe nomme *Lant (a)* ou *Dant (b)* en

(a) Lant *bovem ſimilitudine refert, minor tamen cruribus & cornibus elegantius; colorem album gerit, unguibus nigerrimis; tantæque velocitatis ut a reliquis animalibus præterquam ab equo barbarico ſuperari nequeat. Faciliùs æſtate capitur quòd arenæ æſtu curſus velocitate ungues dimoveantur quo dolore affectus curſum remittit, &c.* Leonis Afric. *Africæ, deſcript.* vol. II, pag. 751.

(b) Le Dante que les Africains appellent *Lampt*, eſt de la forme d'un petit bœuf, mais il a les jambes courtes... Il a des cornes noires qui ſe courbent en rond & qui ſont façonnées; il a le poil blanchâtre & les ongles des pieds fort noirs & fendus; du reſte il eſt ſi vîte qu'aucun animal ne le peut atteindre, ſi ce n'eſt peut-être un barbe. On prend ces animaux plus aiſément en été, parce qu'ils uſent leurs ongles ſur les ſablons brûlans, à force de courir, & la douleur les arrête tout court comme elle fait les cerfs & les daims de ces déſerts; il y a quantité de ces dantes dans les déſerts de Numidie & de Lybie, particulièrement aux terres des Morabitains, & l'on fait de leurs peaux de belles rondaches dont les meilleures ſont à l'épreuve des flèches: auſſi ſont-elles fort chères, & on les blanchit avec du lait aigre; la

Numidie, & dans quelques autres provinces ſeptentrionales de l'Afrique où il eſt très-commun; & enfin que ce même nom *dant*, qui ne devoit appartenir qu'à l'animal dont il eſt ici queſtion, a été tranſporté d'Afrique en Amérique, à un autre animal qui ne reſſemble à celui-ci que par la grandeur du corps, & qui eſt d'une toute autre eſpèce; ce dant d'Amérique eſt le tapir ou le maïpouri; & pour qu'on ne le confonde pas avec le dant d'Afrique, qui eſt notre zébu, nous en donnerons l'hiſtoire dans l'article ſuivant.

---

chair de cet animal eſt très-bonne, & les Maures en empliſſent des ſaloirs, elle a le goût de chair de bœuf, hormis qu'elle eſt un peu plus douce. *L'Afrique de Marmol, tome I, page 52.*

ADDITION

Aux articles du Bœuf, du Biſon, du Zébu & du Buffle.

LES bœufs & les biſons ne ſont que deux races particulières, mais toutes deux de la même eſpèce; quoique le biſon diffère toujours du bœuf, non-ſeulement par la loupe qu'il porte ſur le dos, mais ſouvent encore par la qualité, la quantité & la longueur du poil; le biſon ou bœuf à boſſe de Madagaſcar réuſſit très-bien à l'Iſle-de-France; ſa chair y eſt beaucoup meilleure que celle de nos bœufs venus d'Europe, & après quelques générations

ſa boſſe s'efface entièrement. Il a le poil plus liſſe, la jambe plus effilée & les cornes plus longues que ceux de l'Europe. J'ai vu, dit M. de Querhoënt, de ces bœufs boſſus, qu'on amenoit de Madagaſcar qui en avoient d'une grandeur étonnante *(a)*.

Le biſon dont nous donnons ici la figure *(pl. XLIV)*, & que nous avons vu vivant, avoit été pris jeune dans les forêts des parties tempérées de l'Amérique ſeptentrionale, enſuite amené en Europe, élevé en Hollande, & acheté par un Suiſſe qui le tranſportoit de ville en ville dans une eſpèce de grande cage, d'où il ne ſortoit point, & où il étoit même attaché par la tête avec quatre cordes qui la lui tenoient étroitement aſſujettie. L'énorme crinière dont ſa tête eſt entourée, n'eſt pas du crin, mais de la laine ondée & diviſée par flocons pendans comme une vieille toiſon. Cette laine eſt très-fine, de même que celle qui couvre la loupe & tout le devant du corps. Les parties qui paroiſſent nues dans la gravure, ne le ſont que dans de certains temps de l'année, & c'eſt plutôt en été qu'en hiver, car au mois de janvier toutes les parties du corps étoient à peu-près également couvertes d'une laine friſée très-fine & très-ſerrée, ſous laquelle la peau paroiſſoit d'un brun couleur de ſuie, au lieu que ſur la boſſe & ſur les autres parties couvertes également d'une laine plus longue, la peau eſt de couleur tannée. Cette

(a) Note communiquée par M. le vicomte de Querhoënt.

boſſe ou loupe qui eſt toute de chair, varie comme l'embonpoint de l'animal. Il ne nous a paru différer de notre bœuf d'Europe que par cette loupe & par la laine; quoiqu'il fût très-contraint, il n'étoit pas féroce, il ſe laiſſoit toucher & careſſer par ceux qui le ſoignoient.

On doit croire qu'autrefois il y a eu des biſons dans le nord de l'Europe; Geſner a même dit qu'il en exiſtoit de ſon temps en Écoſſe; cependant m'étant ſoigneuſement informé de ce dernier fait, on m'a écrit d'Angleterre & d'Écoſſe qu'on n'en avoit pas de mémoire. M. Bell, dans ſon voyage de Ruſſie à la Chine, parle de deux eſpèces de bœufs qu'il a vus dans les parties ſeptentrionales de l'Aſie, dont l'une eſt l'aurochs ou bœuf ſauvage de même race que nos bœufs, & l'autre dont nous avons donné l'indication d'après Gmelin, ſous le nom de *vache de Tartarie* ou *vache grognante*, nous paroît être de la même eſpèce que le biſon. On en trouve la deſcription, *volume VII* de notre Ouvrage; & après avoir comparé cette vache grognante avec le biſon, j'ai trouvé qu'elle lui reſſemble par tous les caracteres, à l'exception du grognement au lieu du mugiſſement; mais j'ai préſumé que ce grognement n'étoit pas une affection conſtante & générale, mais contingente & particulière, ſemblable à la groſſe voix entre-coupée de nos taureaux, qui ne ſe fait entendre pleinement que dans le temps du rut; d'ailleurs j'ai été informé que le biſon dont je donne la figure ne faiſoit jamais retentir ſa voix, & que quand

même on lui cauſoit quelque douleur vive, il ne ſe plaignoit pas, en ſorte que ſon maître diſoit qu'il étoit muet, & on peut penſer que ſa voix ſe ſeroit développée de même par un grognement ou par des ſons entre-coupés, ſi jouiſſant de ſa liberté & de la préſence d'une femelle, il eût été excité par l'amour.

Au reſte, les bœufs ſont très-nombreux en Tartarie & en Sibérie. Il y en a une fort grande quantité à Tobolsk, où les vaches courent les rues même en hiver, & dans les campagnes où on en voit un nombre prodigieux en été *(b)*. Nous avons dit qu'en Irlande les bœufs & les vaches manquent ſouvent de cornes, c'eſt ſur-tout dans les parties méridionales de l'île où les pâturages ne ſont point abondans, & dans les pays maritimes où les fourrages ſont fort rares, que ſe trouvent ces bœufs & ces vaches ſans cornes; nouvelle preuve que ces parties excédantes ne ſont produites que par la ſurabondance de la nourriture. Dans ces endroits voiſins de la mer, l'on nourrit les vaches avec du poiſſon cuit dans l'eau & réduit en bouillie par le feu; ces animaux ſont non-ſeulement accoutumés à cette nourriture, mais ils en ſont même très-friands, & leur lait n'en contracte, dit-on, ni mauvaiſe odeur ni goût déſagréable *(c)*.

Les bœufs & les vaches de Norwège ſont en général

(b) Hiſtoire générale des Voyages, *tome XVIII, page 119.*

(c) Idem, ibid. *page 19.*

fort petits. Ils ſont un peu plus grands dans les îles qui bordent les côtes de Norwège; différence qui provient de celle des pâturages, & auſſi de la liberté qu'on leur donne de vivre dans ces îles ſans contrainte, car on les laiſſe abſolument libres, en prenant ſeulement la précaution de les faire accompagner de quelques béliers, accoutumés à chercher eux-mêmes leur nourriture pendant l'hiver. Ces béliers détournent la neige qui recouvre l'herbe, & les bœufs les font retirer pour en manger; ils deviennent avec le temps ſi farouches, qu'il faut les prendre avec des cordes : au reſte, ces vaches demi-ſauvages donnent fort peu de lait; elles mangent à défaut d'autre fourrage de l'algue mêlée avec du poiſſon bien bouilli *(d)*.

Il eſt aſſez ſingulier que les bœufs à boſſe ou biſons, dont la race paroît s'être étendue depuis Madagaſcar & la pointe de l'Afrique, & depuis l'extrémité des Indes orientales juſqu'en Sibérie, dans notre continent, & que l'on a retrouvée dans l'autre continent, juſqu'aux Illinois, à la Louiſiane, & même juſqu'au Mexique, n'aient jamais paſſé les terres qui forment l'Iſthme de Panama, car on n'a trouvé ni bœufs ni biſons dans aucune partie de l'Amérique méridionale, quoique le climat leur convînt parfaitement, & que les bœufs d'Europe y aient multiplié plus qu'en aucun lieu du monde. A Buenos-aires & à

(d) Hiſt. Nat. de la Norwège, par Pontopidan; *Journal étranger, juin 1756.*

quelques degrés encore au-delà, ces animaux ont tellement multiplié & ont ſi bien rempli le pays, que perſonne ne daigne ſe les approprier; les chaſſeurs les tuent par milliers & ſeulement pour avoir les cuirs & la graiſſe. On les chaſſe à cheval, on leur coupe les jarrets avec une eſpèce de hache, ou on les prend dans des lacets faits avec une forte courroie de cuir *(e)*. Dans l'île de Sainte-Catherine, ſur la côte du Breſil, on trouve quelques petits bœufs dont la chair eſt mollaſſe & déſagréable au goût; ce qui vient, ainſi que leur petite taille, du défaut & de la mauvaiſe qualité de la nourriture, car faute de fourrage on les nourrit de calebaſſes ſauvages *(f)*.

En Afrique il y a de certaines contrées où les bœufs ſont en très-grand nombre. Entre le cap Blanc & Serrelionne, on voit dans les bois & ſur les montagnes, des vaches ſauvages ordinairement de couleur brune, & dont les cornes ſont noires & pointues; elles multiplient prodigieuſement, & le nombre en ſeroit infini, ſi les Européens & les Nègres ne leur faiſoient pas continuellement la guerre *(g)*. Dans les provinces de Duguela & de Tremecen, & dans d'autres endroits de Barbarie, ainſi que dans les déſerts de Numidie on voit des vaches ſauvages couleur de marron-obſcur, aſſez petites & fort légères à

(e) Voyage du P. Lopo, *tome I, page 38.*

(f) *Ibidem.*

(g) Hiſtoire générale des Voyages, *tome III, page 291.*

la courſe; elles vont par troupes quelquefois de cent ou de deux cents *(h)*.

A Madagaſcar les taureaux & les vaches de la meilleure eſpèce y ont été amenés des autres provinces de l'Afrique, ils ont une boſſe ſur le dos; les vaches donnent ſi peu de lait, qu'on pourroit aſſurer qu'une vache d'Hollande en fournit ſix fois plus. Il y a dans cette île de ces bœufs à boſſe ou biſons ſauvages qui errent dans les forêts; la chair de ces biſons n'eſt pas ſi bonne que celle de nos bœufs *(i)*. Dans les parties méridionales de l'Aſie, on trouve auſſi des bœufs ſauvages; les chaſſeurs d'Agra vont les prendre dans la montagne de Nerwer qui eſt environnée de bois, cette montagne eſt ſur le chemin de Surate à Golconde; ces vaches ſauvages ſont ordinairement belles & ſe vendent fort cher *(k)*.

Le zébu ſemble être un diminutif du biſon, dont la race, ainſi que celle du bœuf, ſubit de très-grandes variétés, ſur-tout pour la grandeur. Le zébu quoiqu'originaire des pays très-chauds, peut vivre & produire dans nos pays tempérés. « J'ai vu, dit M. Colinſon, grand » nombre de ces animaux dans les parcs de M. le duc de » Richemont, de M. le duc de Portland, & dans d'autres » parcs; ils y multiplioient & faiſoient des veaux tous les ans,

(h) L'Afrique de Marmol, *tome III, pages 66 & 157.*

(i) Voyage de François le Guat, *tome II, page 71.*

(k) Voyage de Thevenot, *tome III, page 113.*

qui

qui étoient les plus jolies créatures du monde, les pères « & mères venoient de la Chine & des Indes orientales; la « loupe qu'ils portent ſur les épaules eſt une fois plus groſſe « dans le mâle que dans la femelle, qui eſt auſſi d'une taille « au-deſſous de celle du mâle. Le petit zébu tette ſa mère « comme les autres veaux tettent les vaches, mais le lait « de la mère zébu tarit bientôt dans notre climat, & on « achève de les nourrir avec de l'autre lait. On tua un « de ces animaux chez M. le duc de Richemont, mais « la chair ne s'en eſt pas trouvée ſi bonne que celle du « bœuf *(l)*. »

Il ſe trouve auſſi dans la race des bœufs ſans boſſe, de très-petits individus, & qui comme le zébu peuvent faire race particulière. Gemelli Carreri vit ſur la route d'Iſpahan à Schiras, deux petites vaches que le Bacha de la province envoyoit au Roi, & qui n'étoient pas plus groſſes que des veaux. Ces petites vaches quoique nourries de paille pour tout aliment, ſont néanmoins fort graſſes *(m)*. Et il m'a paru qu'en général les zébus ou petits biſons, ainſi que nos bœufs de la plus petite taille, ont le corps plus charnu & plus gras que les biſons & les bœufs de taille ordinaire.

Nous avons très-peu de choſes à ajouter à ce que nous avons dit du buffle. Nous dirons ſeulement qu'au

(l) Extrait d'une lettre de feu M. Colinſon à M. de Buffon, datée de Londres le 30 décembre 1764.

(m) Voyage de Gemelli Careri, *tome II, pages 338 & ſuivantes; Paris, 1719.*

Mogol on les fait combattre contre les lions & les tigres, quoiqu'ils ne puiſſent guère ſe ſervir de leurs cornes. Ces animaux ſont très-nombreux dans tous les climats chauds, ſur-tout dans les contrées marécageuſes & voiſines des fleuves. L'eau ou l'humidité du terrein, paroiſſent leur être encore plus néceſſaires que la chaleur du climat *(n)*, & c'eſt par cette raiſon que l'on n'en trouve point en Arabie, dont preſque toutes les terres ſont arides. On chaſſe les buffles ſauvages, mais avec grande précaution, car ils ſont très-dangereux & viennent à l'homme dès qu'ils ſont bleſſés. Niébuhr rapporte au ſujet des buffles domeſtiques, *que dans quelques endroits, comme à Baſra, on a l'uſage, lorſqu'on trait la femelle du buffle, de lui fourrer la main juſqu'au coude dans la vulve, parce que l'expérience a appris que cela leur faiſoit donner plus de lait (o).* Ce qui ne paroît pas probable, mais il ſe pourroit que la femelle du buffle fit comme quelques-unes de nos vaches, des efforts pour retenir ſon lait, & que cette eſpèce d'opération douce, relâchât la contraction de ſes mamelles.

Dans les terres du cap de Bonne-eſpérance, le buffle eſt de la grandeur du bœuf pour le corps, mais il a les jambes plus courtes, la tête plus large; il eſt fort redouté. Il ſe tient ſouvent à la liſière des bois, & comme

(n) J'ai dit ailleurs que les buffles réuſſiroient en France. On vient de tenter de les faire multiplier dans le Brandebourg près de Berlin. Voyez la *Gazette de France, du 9 juin 1775.*

(o) Deſcription de l'Arabie, par M. Niébuhr, *page 245.*

De Seve del. C. Baquoy Sculp.

LE ZEBU.

De Seve del: C. Guttenberg sc.

LE BISON.

De Seve del.

LA TÊTE DU BISON MUSQUÉ.

Fmc Le Villain sculp

il a la vue mauvaiſe, il y reſte la tête baiſſée pour pouvoir mieux diſtinguer les objets entre les pieds des arbres, & lorſqu'il aperçoit à ſa portée quelque choſe qui l'inquiète, il s'élance deſſus en pouſſant des mugiſſemens affreux, & il eſt fort difficile d'échapper à ſa fureur, il eſt moins à craindre dans la plaine; il a le poil roux & noir en quelques endroits; on en voit de nombreux troupeaux *(p)*.

(p) Note communiquée à M. de Buffon par M. le vicomte de Querhoënt.

DES BŒUFS.

JE dois ici rectifier une erreur que j'ai faite au ſujet de l'accroiſſement des cornes des bœufs, vaches & taureaux : on m'avoit aſſuré, & j'ai dit qu'elles tombent à l'âge de trois ans, & qu'elles ſont remplacées par d'autres cornes qui, comme les ſecondes dents, ne tombent plus ; ce fait n'eſt vrai qu'en partie, il eſt fondé ſur une mépriſe dont M. Forſter a recherché l'origine : voici ce qu'il a bien voulu m'en écrire.

A l'âge de trois ans, dit-il, une lame très-mince ſe ſépare de la corne ; cette lame, qui n'a pas plus d'épaiſſeur qu'une feuille de bon papier commun, ſe gerce dans toute ſa longueur, & au moindre frottement elle tombe ; mais la corne ſubſiſte, ne tombe pas en entier, & n'eſt pas remplacée par une autre : c'eſt une ſimple exfoliation, d'où ſe forme cette eſpèce de bourrelet qui ſe trouve depuis l'âge de trois ans au bas des cornes des taureaux, des bœufs & des vaches, & chaque année ſuivante un nouveau bourrelet eſt formé par l'accroiſſement & l'addition d'une nouvelle lame conique de cornes, formée dans l'intérieur de la corne immédiatement ſur l'os qu'elle enveloppe, & qui pouſſe le cône corné de trois ans un peu plus avant. Il ſemble donc que la lame mince, exfoliée au bout de trois ans, formoit l'attache de la corne à l'os frontal, & que la production d'une nouvelle lame intérieure force la lame extérieure qui s'ouvre par une fiſſure longitudinale, & tombe au premier frottement ; le premier bourrelet formé, les lames intérieures ſuivent d'année en année, & pouſſent la corne triennale plus avant, & le bourrelet ſe détache de même par le frottement ; car on obſerve que ces animaux

aiment à frotter leurs cornes contre les arbres ou contre les bois dans l'étable. Il y a même des gens assez soigneux de leur bétail pour planter quelques poteaux dans leur pâturage, afin que les bœufs & les vaches puissent y frotter leurs cornes; sans cette précaution, ils prétendent avoir remarqué que ces animaux se battent entr'eux par les cornes, & cela parce que la démangeaison qu'ils y éprouvent les force à chercher les moyens de la faire cesser; ce poteau sert aussi à ôter les vieux poils qui, poussés par les nouveaux, causent des démangeaisons à la peau de ces animaux.

Ainsi les cornes du bœuf sont permanentes & ne tombent jamais en entier que par accident, & quand le bœuf se heurte avec violence contre quelque corps dur; & lorsque cela arrive, il ne reste qu'un petit moignon qui est fort sensible pendant plusieurs jours, & quoiqu'il se durcisse, il ne prend jamais d'accroissement & l'animal est écorné pour toute sa vie *.

* Note communiquée par un anonyme.

DE L'AUROSCHS & DU BISON.

M. FORSTER m'a informé que la race des aurochs ne ſe trouve actuellement qu'en Moſcovie, & que les aurochs qui étoient en Pruſſe & ſur les confins de la Lithuanie, ont péri pendant la dernière guerre; mais il aſſure que les biſons ſont encore communs dans la Moldavie. Le Prince Demetrius Cantemir en parle dans ſa deſcription de la Moldavie *(partie I.re chapitre VII)*. Sur les montagnes occidentales de la Moldavie, on trouve, dit-il, un animal que l'on appelle *zimbr*, & qui eſt indigène dans cette contrée; il eſt de la grandeur d'un bœuf commun, mais il a la tête plus petite, le cou plus long, le ventre moins replet & les jambes plus longues; ſes cornes ſont minces, droites, dirigées en haut, & leurs extrémités qui ſont aſſez pointues ne ſont que très-peu tournées en dehors: cet animal eſt d'un naturel farouche, il eſt très-léger à la courſe; il gravit comme les chèvres ſur les rochers eſcarpés, & on ne peut l'attraper qu'en le tuant ou le bleſſant avec les armes à feu. C'eſt l'animal dont la tête fut miſe dans les armes de la Moldavie, par *Pragosh*, le premier Prince du pays; & comme le biſon s'appelle en Polonois *zubr* qui n'eſt pas éloigné de *zimbr*, on peut croire que c'eſt le même animal que le biſon, car le Prince Cantemir le diſtingue nettement du buffle, en diſant que ce dernier arrive quelquefois ſur les rives du Nieſter, & n'eſt pas naturel à ce climat; tandis qu'il aſſure que le zimbr ſe trouve dans les hautes montagnes de la partie occidentale de la Moldavie où il le dit indigène.

Quoique les bœufs d'Europe, les biſons d'Amérique & les bœufs à boſſe de l'Aſie ne diffèrent pas aſſez les uns des autres pour en faire des eſpèces ſéparées, puiſqu'ils produiſent enſemble; cependant on doit les conſidérer comme des races diſtinctes qui conſervent leurs caractères, à moins qu'elles ne ſe mêlent, & que par ce mélange ces caractères diſtinctifs ne s'effacent dans la ſuite des générations; par exemple, tous les bœufs de Sicile, qui ſont certainement de la même eſpèce que ceux de France, ne laiſſent pas d'en différer conſtamment par la forme des cornes qui ſont très-remarquables par leur longueur & par la régularité de leur figure; ces cornes n'ont qu'une légère courbure, & leur longueur ordinaire, meſurée en ligne droite, eſt ordinairement de trois pieds & quelquefois de trois pieds & demi : elles ſont toutes très-régulièrement contournées, & d'une forme abſolument ſemblable; en ſorte que tous les bœufs de cette île ſe reſſemblent autant entr'eux par ce caractère, qu'ils diffèrent en cela des autres bœufs de l'Europe.

De même la race du biſon a en Amérique une variété conſtante. Nous donnons ici la figure *(planche XLV)* d'une tête qui nous a été communiquée par un Savant de l'Univerſité d'Édimbourg, M. Magwan, ſous le nom de *tête de bœuf muſqué*, & c'eſt en effet le même animal qui a été décrit par le P. Charlevoix, *tome III, page 132*, & que nous avons cité ci-devant. On voit par la grandeur & la poſition des cornes de ce bœuf ou biſon muſqué,

qu'il diffère par ce caractère du biſon dont nous avons donné la figure, dont les cornes ſont très-différentes.

Celui-ci a été trouvé à la latitude de 70 degrés près de la baie de Baffin. Sa laine eſt beaucoup plus longue & plus touffue que celle des biſons qui habitent des contrées plus tempérées; il eſt gros comme un bœuf d'Europe de moyenne taille; le poil ou plutôt la laine ſous le cou & le ventre deſcend juſqu'à terre; il ſe nourrit de mouſſe blanche ou lichen comme le renne.

Les deux cornes de ce biſon muſqué ſe réuniſſent à leur baſe, ou plutôt n'ont qu'une origine commune au ſommet de la tête qui eſt longue de deux pieds quatre pouces & demi, en la meſurant depuis le bout du nez juſqu'à ce point où les deux cornes ſont jointes; l'intervalle entre leur extrémité eſt de deux pieds cinq pouces & demi; la tête eſt ſi large que la diſtance du centre d'un œil à l'autre eſt d'un pied quatre pouces du pied françois. Nous renvoyons pour le reſte de la deſcription de cet animal à celle qui a été donnée par le P. Charlevoix, & que nous avons citée dans la note ci-deſſus. M. Magwan nous a aſſuré que cette deſcription de Charlevoix convenoit parfaitement à cet animal.

J'ai dit, que m'étant informé s'il ſubſiſtoit encore des biſons en Écoſſe, on m'avoit répondu qu'on n'en avoit point de mémoire. M. Forſter m'écrit à ce ſujet que je n'ai pas été pleinement informé. La race des biſons blancs, dit-il, ſubſiſte encore en Écoſſe, où les Seigneurs & particulièrement

& particulièrement le duc de Hamilton, le duc de Queenbury; & parmi les Pairs Anglois, le comte de Tankarville, ont conſervé dans leurs parcs de Chatelherault & de Drumlaſrrig en Écoſſe, & de Chillingham dans le comté de Northumberland en Angleterre, cette race de biſons ſauvages. Ces animaux tiennent encore de leurs ancêtres par leur férocité & leur naturel ſauvage; au moindre bruit ils prennent la fuite & courent avec une vîteſſe étonnante, & lorſqu'on veut s'en procurer quelqu'un, on eſt obligé de les tuer à coups de fuſil; mais cette chaſſe ne ſe fait pas toujours ſans danger, car ſi on ne fait que bleſſer l'animal, bien loin de prendre la fuite, il court ſur les chaſſeurs, & les perceroit de ſes cornes s'ils ne trouvoient pas les moyens de l'éviter, ſoit en montant ſur un arbre, ſoit en ſe ſauvant dans quelques maiſons.

Quoique ces biſons aiment la ſolitude, ils s'approchent cependant des habitations, lorſque la faim & la diſette en hiver les force à venir prendre le foin qu'on leur fournit ſous des hangars. Ces biſons ſauvages ne ſe mêlent jamais avec l'eſpèce de nos bœufs; ils ſont blancs ſur le corps, & ont le muſeau & les oreilles noires; leur grandeur eſt celle d'un bœuf commun de moyenne taille, mais ils ont les jambes plus longues & les cornes plus belles; les mâles pèſent environ cinq cents trente livres, & les femelles environ quatre cents; leur cuir eſt meilleur que celui du bœuf commun; mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ces biſons ont perdu, par la durée de leur domeſticité, les longs poils qu'ils portoient autrefois. Boëtius dit, *Gignere ſolet ea ſilva boves candidiſſimos in formam leonis jubam habentes, &c. Deſcr. regni Scotiæ, fol. xj.* Or, à préſent ils n'ont plus cette jube ou crinière de longs poils, & ſont par-là devenus différens de tous les biſons qui nous ſont connus.

DU BUFFLE.

J'AI reçu, au ſujet de cet animal, de très-bonnes informations de la part de Monſignor Caëtani, de Rome; cet illuſtre Prélat y a joint une critique très-honnête & très-judicieuſe de quelques mépriſes qui m'étoient échappées, & dont je m'empreſſe de lui témoigner toute ma reconnoiſſance en mettant ſous les yeux du Public ſes ſavantes remarques qui répandront plus de lumières que je n'avois pu le faire ſur l'hiſtoire naturelle de cet animal utile.

J'ai dit que *quoique le buffle ſoit aujourd'hui commun en Grèce & domeſtique en Italie, il n'étoit connu ni des Grecs, ni des Romains, & qu'il n'a jamais eu de nom dans la langue de ces peuples; que le mot même de buffle indique une origine étrangère, & n'a de racine ni dans la langue Grecque, ni dans la Latine..... Que c'eſt mal-à-propos que les Modernes lui ont appliqué le nom de* bubalus, *qui en Grec & en Latin indique à la vérité un animal d'Afrique, mais très-différent du buffle, comme il eſt aiſé de le démontrer par les paſſages des Auteurs anciens. Qu'enfin ſi l'on vouloit rapporter le bubalus à un genre, il appartiendroit plutôt à celui des chèvres ou gazelles, qu'à celui du bœuf ou du buffle.*

Monſignor Caëtani obſerve, que Robert Étienne, dans le *Theſaurus linguæ latinæ*, fait mention de deux mots qui viennent du grec, par leſquels on voit que les bœufs, ſous le genre deſquels les buffles ſont compris, étoient nommés d'un nom preſque

ſemblable au nom Italien *buphalo : bupharus dicitur terra quæ arari facilè poteſt ; nam Pharos aratio eſt, ſed & bovis epitheton.* Le même Étienne dit que le mot *bupharus* étoit l'épithète que l'on donnoit à Hercule, parce qu'il mangeoit des bœufs entiers. Tout le monde connoît la célèbre fête des Athéniens, appelée *buphonia*, qui ſe célébroit après les Myſtères en immolant un bœuf, dont le ſacrifice mettoit tellement fin à tout carnage, que l'on condamnoit juſqu'au couteau qui avoit donné la mort au bœuf immolé. Perſonne n'ignore que les Grecs changeoient la lettre *n* en *l*, comme le mot grec *nabu* en *labu*. Hérodote ſe ſert du mot *labuniſus* que Béroſe dit *nabuniſus*, comme nous l'enſeigne Scaliger, *de emendatione temporum, cap. VI*, & les fragmens de Béroſe. De même la parole grecque *mneymon* ſe changeoit en *mleymon ;* on peut conſulter là-deſſus Pitiſcus, *Lexicon, litt. n ;* d'où il faut conclure que le mot *buphonia* pouvoit s'écrire & ſe prononcer en grec *bupholia*. Pitiſcus, *Lexicon antiquit. Rom. litt. l*, dit : les Romains employèrent ſouvent la lettre *l* en place de l'*r*, à cauſe de la plus douce prononciation de la première ; d'où Calpurnius, au vers 39 de ſa première églogue met *flaxinea* au lieu de *fraxinea ;* & il eſt très-vraiſemblable qu'il s'eſt autoriſé, pour ce changement, ſur d'anciens manuſcrits. Le même Pitiſcus dit encore que Bochart, dans ſa Géographie, raſſemble une grande quantité d'exemples de ce changement de *r* en *l ;* enfin Moréri, dans ſon Dictionnaire, lettre *r*, dit clairement que la lettre *r* ſe change en *l*, comme *capella* de *caper*. D'après toutes ces autorités, il eſt difficile de ne pas croire que le mot *bupharus* ne ſoit le même que *buphalus ;* d'où il ſuit que ce mot a une racine dans la Langue grecque.

Quant aux Latins, on voit dans Scaliger, *de cauſis Linguæ latinæ*, qu'il fut un temps, où au lieu de la lettre *f*, on écrivoit & on prononçoit *b*, comme *bruges* pour *fruges ;* on trouve auſſi dans Ciceron, *fremo* qui vient du grec *bremo ;* & enfin Nonius

Marcellus, de *doctorum indagine*, met *ſiphilum* pour *ſibilum*. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que les Latins ont pu nommer cet animal *bubalus*, & qu'Aldrovande en a fait *buffelus*, & les Italiens *bufalo*. La Langue italienne eſt pleine de mots latins corrompus; elle a ſouvent changé en *f* le *b* latin; c'eſt ainſi qu'elle a fait *bifolco* de *bibulcus*; *tartufo* de *tubera*. Donc *bufalo* vient de *bubalus*; & comme il a été démontré ci-deſſus, *buphalus* n'eſt autre choſe que le *bupharus*; ce qui prouve la racine du nom buffle dans les Langues grecque & latine.

Monſignor Caëtani, montre ſans doute ici la plus belle érudition: cependant nous devons obſerver qu'il prouve beaucoup mieux la poſſibilité de dériver le nom du buffle de quelques mots des langues Grecque & Latine, qu'il ne prouve que réellement ce nom ait été en uſage chez les Latins ou les Grecs; le mot *bupharos* ſignifie proprement un champ labourable, & n'a pas de rapport plus décidé au buffle qu'au bœuf commun: quant à l'épithète de *mange-bœuf* donnée à Hercule, on doit l'écrire *buphagus* & non pas *bupharus*.

Sur ce que j'ai dit, *que le buffle, natif des pays les plus chauds de l'Afrique & des Indes, ne fut tranſporté & naturaliſé en Italie que vers le ſeptième ſiècle;* Monſignor Caëtani obſerve, que la nature même de cet animal donne le droit de douter qu'il puiſſe être originaire de l'Afrique, pays chaud & aride qui ne convient point au buffle, puiſqu'il ſe plaît ſingulièrement dans les marais & dans l'eau où il ſe plonge volontiers pour ſe rafraîchir; reſſource qu'il trouveroit difficilement en Afrique. Cette conſidération ne tire-t-elle pas une nouvelle force de l'aveu que fait M. de Buffon lui-même à l'article du

chameau, qu'il n'y a point de bœufs en Arabie, à cauſe de la ſéchereſſe du pays, d'autant plus que le bœuf ne paroît pas auſſi amant de l'eau que le buffle. Les marais-pontins & les maremmes de Sienne, ſont en Italie les lieux les plus favorables à ces animaux. Les marais-pontins ſur-tout paroiſſent avoir été preſque toujours la demeure des buffles, ce terrein humide & marécageux paroît leur être tellement propre & naturel, que de tout temps le Gouvernement a cru devoir leur en aſſurer la jouiſſance. En conſéquence les Papes, de temps immémorial, ont fixé & déterminé une partie de ces terreins qu'ils ont affectée uniquement à la nourriture des buffles; j'en parle d'autant plus ſavamment que ma famille propriétaire deſdits terreins, a toujours été obligée, & l'eſt encore aujourd'hui, par des bulles des Papes, à les conſerver uniquement pour la nourriture des buffles, ſans pouvoir les enſemencer.

Il eſt très-certain que de toute l'Italie, les marais-pontins ſont les cantons les plus propres aux buffles; mais il me ſemble que Monſignor Caëtani raiſonne un peu trop rigoureuſement quand il en infère que l'Afrique ne peut être le pays de l'origine de ces animaux comme aimant trop l'eau & les marécages, pour être naturels à un climat ſi chaud; parce qu'on prouveroit par le même argument, que l'hippopotame ou le rhinocéros n'appartiennent point à l'Afrique. C'eſt encore trop étendre la conſéquence de ce que j'ai dit, qu'il n'y a point de bœufs ni de buffles en Arabie, à raiſon de la ſéchereſſe du pays & du défaut d'eau, que d'en conclure la même choſe pour l'Afrique; comme ſi toutes les contrées de l'Afrique étoient des Arabies, & comme ſi les rives profondément humectées du Nil, du

Zaïre, de la Gambra; comme ſi l'antique *Palus tritonides*, n'étoient pas des lieux humides, & tout auſſi propres aux buffles que le petit canton engorgé des marais-pontins.

En reſpectant la réfutation que M. de Buffon fait de Belon, on ne conçoît pas pourquoi il ſoutient impoſſible la perfection de l'eſpèce du buffle en Italie. M. de Buffon ſait mieux que perſonne, que preſque tous les animaux éprouvent des changemens dans leur organiſation en changeant de climat, ſoit en bien, ſoit en mal, & cela peu ou beaucoup, La *gibbe* ou boſſe eſt extrêmement commune en Arabie; la rachétide eſt une maladie preſque univerſelle pour les bêtes dans ces climats; le chameau, le dromadaire, le rhinocéros & l'éléphant lui-même en ſont ſouvent attaqués.....

Quoique M. de Buffon, dans ſon article du buffle, ne faſſe point mention de l'odeur de muſc de ces animaux, il n'en eſt pas moins vrai que cette odeur forte eſt naturelle & particulière aux buffles. J'ai même formé le projet de tirer le muſc des excrémens du buffle, à peu-près comme en Égypte on fait le ſel ammoniac avec l'urine & les excrémens du chameau *(b)*. L'exécution de ce projet me ſera facile, parce que, comme je l'ai dit plus haut, les pâturages des buffles, dans l'État eccléſiaſtique, ſont dans les fiefs de ma famille.....

J'obſerve encore au ſujet des bœufs intelligens des Hottentots, dont parle M. de Buffon, que cet inſtinct particulier eſt une analogie avec les buffles qui ſont dans les marais-pontins, dont la mémoire paſſe pour une choſe unique.....

(b) Nota. On tire le ſel ammoniac, par la combuſtion du fumier de chameau, de la ſuie que cette combuſtion produit; & ce n'eſt aſſurément pas par les mêmes moyens que l'on pourroit extraire la partie odorante & muſquée des excrémens du buffle.

Au reſte, on ne peut qu'être fort étonné de voir qu'un animal auſſi intéreſſant & très-utile, n'ait jamais été peint ni gravé; tandis que Salvator Roſa & Étienne Bella, nous ont laiſſé des peintures & gravures de différens animaux d'Italie. Il étoit ſans doute réſervé au célèbre reſtaurateur de l'Hiſtoire Naturelle de l'enrichir le premier de la gravure de cet animal, encore très-peu connu.

Dans un ſupplément à ces premières réflexions, que m'avoit envoyées M. Caëtani, il ajoute de nouvelles preuves, ou du moins d'autres conjectures ſur l'ancienneté des buffles en Italie, & ſur la connoiſſance qu'en avoient les Latins, les Grecs & même les Juifs, quoique ces détails d'érudition n'aient pas un rapport immédiat avec l'Hiſtoire Naturelle, ils peuvent y répandre quelques lumières, & c'eſt dans cette vue, autant que dans celle d'en marquer ma reconnoiſſance à l'Auteur, que je crois devoir les publier ici par extrait.

Je crois, dit M. Caëtani, avoir prouvé par les réflexions précédentes, que le buffle étoit connu des Grecs & des Latins, & que ſon nom a racine dans ces deux Langues *(c)*: quant à la latine j'invoque encore en ma faveur l'autorité de Du Cange, qui, dans ſon Gloſſaire, dit au mot *bubalus; bubalus, bufalus, buſlus;* il cite ce vers du ſeptième livre du quatrième poëme de Venance, évêque de Poitiers, célèbre Poëte du cinquième ſiècle.

Seu validi bufali ferit inter cornua campum.

Pour le mot *buſlus*, il eſt tiré de *Albertus Aquenſis, lib. II,*

(c) M. Caëtani a bien prouvé que le nom de buffle peut avoir ſa racine dans les deux Langues; mais non pas que ce même nom ait été d'uſage chez les Grecs & les Romains, ni par conſéquent que le buffle en ait été connu.

cap. XLIII; de Jules Scaliger, *Exercit. 206, n.° 3,* & de Lindembrogius, *ad Ammiani, lib. XXII, &c.* comme on peut le voir dans Du Cange. Il eſt bien vrai que le cinquième ſiècle n'eſt pas celui de la belle latinité, cependant, comme il ne s'agit pas ici de la pureté & de l'élégance de la Langue, mais d'un point ſeulement grammatical, il ne s'enſuit pas moins que cet exemple indique un grand rapport du *bubalus* des Latins, du *bufalo* des Italiens, & du *buffle* des François. Cette relation eſt encore prouvée d'une manière plus formelle, par un paſſage de Pline, au ſujet de l'uſage des Juifs de manger du chou avec la chair du buffle.

Une dernière obſervation ſur la Langue grecque, c'eſt que le texte le plus précis en faveur du ſentiment de M. de Buffon, eſt certainement celui de Bochart, qui, dans ſon *Hierozoicon, pars I, lib. III, cap. XXII,* dit, *vocem græcam bubalon eſſe capræ ſpeciem;* mais il eſt évident que cette autorité eſt la même que celle d'Ariſtote, auſſi-bien que d'Aldrovande & de Jonſton qui ont dit la même choſe d'après ce Philoſophe.

Au reſte, il eſt facile de démontrer que la connoiſſance du buffle rèmonte encore à une époque bien plus éloignée. Les Interprètes & les Commentateurs hébreux, s'accordent tous à dire qu'il en eſt fait mention dans le Pentateuque même. Selon eux le mot *jachmur* ſignifie *buffle.* Les Septante, dans le *Deuteronome,* donnent la même interprétation en traduiſant *jachmur* par *bubalus;* & de plus la tradition conſtante des Hébreux, a toujours été que le jachmur étoit le buffle : on peut voir ſur cela la verſion italienne de la Bible, par Deodati, & celle d'Antoine Brucioli qui a précedé Deodati.... Une autre preuve que les Juifs ont connu de tout temps le buffle; c'eſt qu'au premier livre des Rois, *chap. IV, verſ. 22 & 23,* il eſt dit qu'on en ſervoit ſur la table de Salomon; & en effet, c'étoit une des viandes ordonnées par la légiſlation des Juifs, & cet uſage ſubſiſte encore aujourd'hui parmi

parmi eux... *Les Juifs*, comme le dit fort bien M. de Buffon, *ſont les ſeuls à Rome qui tuent le buffle dans leurs boucheries ;* mais il eſt à remarquer qu'ils ne le mangent guère qu'avec l'aſſaiſonnement des choux, & ſur-tout le premier jour de leur année qui tombe toujours en Septembre ou Octobre, fête qui leur eſt ordonnée au chapitre XII de l'Exode, *verſ. 14*.... Pline l'a dit expreſſément, *carnes bubalas, additis caulis, magno ligni compendio percoquunt*, liv. XXIII, chap. VII. Ce texte eſt formel, & en le rapprochant de l'uſage conſtant & perpétuel des Juifs, on ne peut pas douter que Pline n'ait voulu parler du buffle... Cet uſage des Juifs de Rome, eſt ici du plus grand poids, parce que leurs familles, dans cette capitale, ſont inconteſtablement les plus anciennes de toutes les familles romaines ; depuis Titus juſqu'à préſent ils n'ont jamais quitté Rome, & leur *Ghetto* eſt encore aujourd'hui le même quartier que Juvenal dit qu'ils habitoient anciennement. Ils ont conſervé précieuſement toutes leurs coutumes & uſages ; & quant à celle d'aſſaiſonner la viande du buffle avec les choux, la raiſon y a peut-être autant de part que la ſuperſtition : le chou en hébreu s'appelle *cherub*, expreſſion qui ſignifie auſſi multiplication. Ce double ſens leur ayant fait imaginer que le chou étoit favorable à la multiplication, ils ont affecté ce légume à leur premier repas annuel, comme étant un bon augure pour croître & multiplier, ſelon le paſſage de la Genèſe *(d)*.

Outre les preuves littérales de l'ancienneté de la connoiſſance

(d) Nous ne conteſtérons pas à M. Caëtani que le mot Hébreu *cherub* ne ſignifie un chou; mais comme on ſait d'ailleurs que le mot *cherub* ſignifie un bœuf ; que de plus nous avons traduit ce même mot *cherub*, par *cherubin*, il paroîtroit aſſez ſingulier de trouver dans un même mot un chou, un bœuf & un ange, ſi l'on ne ſavoit que la Langue hébraïque eſt ſi peu abondante en termes diſtinctifs, que le même terme déſigne très-ſouvent des choſes toutes différentes.

du buffle, on peut encore la conſtater par des monumens authentiques; il eſt vrai que ces monumens ſont rares, mais leur rareté vient ſans doute du mépris que les Grecs avoient pour les ſuperſtitions égyptiennes, comme nous l'enſeigne Hérodote; mépris qui ne permit pas aux artiſtes Grecs de s'occuper d'un Dieu auſſi laid & auſſi vil à leurs yeux, que l'étoit un bœuf ou un buffle.... Les Latins ſerviles imitateurs des Grecs, ne trouvant point de modèles de cet animal le négligèrent également, en ſorte que les monumens qui portent l'empreinte de cet animal, ſont très-rares..... Mais leur petit nombre ſuffit pour conſtater ſon ancienne exiſtence dans ces contrées. Je poſsède moi-même une tête antique de buffle, qui a été trouvée dernièrement dans une fouille à la maiſon de plaiſance de l'empereur Adrien, à Tivoli. Cette tête eſt un morceau d'autant plus précieux, qu'il eſt unique dans Rome, & fait d'ailleurs par mains de maître. Il eſt très-vrai qu'on ne connoît aucun autre morceau antique qui repréſente le buffle, ni aucune médaille qui en offre la figure, quoiqu'il y en ait beaucoup qui portent différens animaux....

M. de Buffon objectera peut-être que ce morceau de ſculpture aura été fait ſans doute ſur un buffle d'Égypte, ou de quelque autre pays, & non à Rome ni en Italie. Mais en ſuppoſant ce fait dont il eſt preſque impoſſible de fournir une preuve ni pour ni contre, il n'en réſultera pas moins, que les Romains n'ont pas pu placer la tête du buffle dans une ſuperbe maiſon de plaiſance d'Empereur, ſans lui avoir donné un nom, & que par conſéquent ils en avoient connoiſſance.

La tête dont il s'agit, eſt ſi parfaitement régulière, qu'elle paroît avoir été moulée ſur une tête naturelle de buffle, de la manière que l'hiſtoire rapporte que les Égyptiens mouloient leurs ſtatues ſur les cadavres même.

Au reſte, je ſoumets encore ces nouvelles obſervations aux

lumières supérieures de M. de Buffon; je n'ose pas me flatter que chacune de mes preuves soit décisive; mais je pense que toutes ensemble établissent que le buffle étoit connu des Anciens; proposition contraire à celle de l'illustre Naturaliste que je n'ai pas craint de combattre ici. J'attends de son indulgence le pardon de ma témérité, & la permission de mettre sous ses yeux quelques particularités du buffle, dont il n'a peut-être pas connoissance, & qui ne sauroient être indifférentes pour un Philosophe comme lui, qui a consacré sa vie à admirer & publier les merveilles de la Nature.

L'aversion du buffle pour la couleur rouge est générale dans tous les buffles de l'Italie, sans exception, ce qui paroît indiquer que ces animaux ont les nerfs optiques plus délicats que les quadrupèdes connus. La foiblesse de la vue du buffle vient à l'appui de cette conjecture. En effet, cet animal paroît souffrir impatiemment la lumière, il voit mieux la nuit que le jour, & sa vue est tellement courte & confuse, que si dans sa fureur il poursuit un homme, il suffit de se jeter à terre pour n'en être pas rencontré, car le buffle le cherche des yeux de tous côtés sans s'apercevoir qu'il en est tout voisin....

Les buffles ont une mémoire qui surpasse celle de beaucoup d'autres animaux. Rien n'est si commun que de les voir retourner seuls & d'eux-mêmes à leurs troupeaux, quoique d'une distance de quarante ou cinquante milles, comme de Rome aux Marais-pontins. Les gardiens des jeunes buffles leur donnent à chacun un nom, & pour leur apprendre à connoître ce nom, ils le répètent souvent d'une manière qui tient du chant, en les caressant en même temps sous le menton. Ces jeunes buffles s'instruisent ainsi en peu de temps, & n'oublient jamais ce nom, auquel ils répondent exactement en s'arrêtant, quoiqu'ils se trouvent mêlés parmi un troupeau de deux ou trois mille buffles. L'habitude du buffle d'entendre ce nom cadencé, est telle que

ſans cette eſpèce de chant, il ne ſe laiſſe point approcher étant grand, ſur-tout la femelle pour ſe laiſſer traire *(e)*, & ſa férocité naturelle ne lui permettant pas de ſe prêter à cette extraction artificielle de ſon lait, le gardien qui veut traire la buffle eſt obligé de tenir ſon petit auprès d'elle, ou s'il eſt mort de la tromper en couvrant de ſa peau un autre petit buffle quelconque; ſans cette précaution, qui prouve d'un côté la ſtupidité de la buffle & de l'autre la fineſſe de ſon odorat, il eſt impoſſible de la traire. Si donc la buffle refuſe ſon lait, même à un autre petit buffle que le ſien, il n'eſt pas étonnant qu'elle ne ſe laiſſe point teter par le veau, comme le remarque très-bien M. de Buffon.

Cette circonſtance de l'eſpèce de chant néceſſaire pour pouvoir traire la buffle femelle, rappelle ce que dit le Moine Bacon dans ſes obſervations *(Voyage en Aſie par Bergeron, tome II)*, qu'après Moal & les Tartares vers l'orient, *il y a des vaches qui ne permettent pas qu'on les traie à moins qu'on ne chante;* il ajoute enſuite, *que la couleur rouge les rend furieuſes au point qu'on riſque de perdre la vie ſi l'on ſe trouve autour d'elles.* Il eſt indubitable que ces vaches ne ſont autre choſe que des buffles; ce qui prouve encore que cet animal n'eſt pas excluſivement des climats chauds.

La couleur noire & le goût déſagréable de la chair du buffle, donneroient lieu de croire que le lait participe de ces mauvaiſes qualités; mais au contraire il eſt fort bon, conſervant ſeulement

---

(e) Voyez ce que j'ai dit, de cette répugnance de la femelle buffle à ſe laiſſer traire, & ſur le moyen ſingulier qu'on a imaginé pour la vaincre, qui eſt de lui mettre la main & le bras dans la vulve pendant tout le temps de l'extraction du lait. Cette pratique du cap de Bonne-eſpérance n'eſt pas parvenue juſqu'à Rome; d'ailleurs comme ce volume de ſupplément n'a paru qu'en 1776, il paroît que M. Caëtani n'a pas été informé de ce fait, qui peut-être même n'eſt pas très-certain.

un petit goût muſqué qui tient de celui de la noix muſcade. On en fait du beurre excellent, il a une ſaveur & une blancheur ſupérieures à celui de la vache ; cependant on n'en fait point dans la campagne de Rome, parce qu'il eſt trop diſpendieux, mais on y fait une grande conſommation du lait préparé d'autres manières. Ce qu'on appelle communément œufs de buffles, ſont des eſpèces de petits fromages auxquels on donne la forme d'œuf, qui ſont d'un manger très-délicat. Il y a une autre eſpèce de fromage que les Italiens nomment *provàtura*, qui eſt auſſi fait de lait de buffle, il eſt d'une qualité inférieure au premier; le menu peuple en fait grand uſage, & les gardiens des buffles ne vivent preſque qu'avec le laitage de ces animaux.

Le buffle eſt très-ardent en amour; il combat avec fureur pour la femelle, & quand la victoire la lui a aſſurée, il cherche à en jouir à l'écart. La femelle ne met bas qu'au printemps & une ſeule fois l'année ; elle a quatre mamelles & néanmoins ne produit qu'un ſeul petit, ou ſi par haſard elle en fait deux, ſa mort eſt preſque toujours la ſuite de cette fécondité ; elle produit deux années de ſuite & ſe repoſe la troiſième, pendant laquelle elle demeure ſtérile quoiqu'elle reçoive le mâle; ſa fécondité commence à l'âge de quatre ans & finit à douze. Quand elle entre en chaleur, elle appelle le mâle par un mugiſſement particulier & le reçoit étant arrêtée, au lieu que la vache le reçoit quelquefois en marchant.

Quoique le buffle naiſſe & ſoit élevé en troupeau, il conſerve cependant ſa férocité naturelle, en ſorte qu'on ne peut s'en ſervir à rien tant qu'il n'eſt pas dompté : on commence par marquer, à l'âge de quatre ans, ces animaux avec un fer chaud, afin de pouvoir diſtinguer les buffles d'un troupeau de ceux d'un autre..... La marque eſt ſuivie de la caſtration qui ſe fait à l'âge de quatre ans, non par compreſſion des teſticules, mais par inciſion & amputation. Cette opération

paroît néceſſaire pour diminuer l'ardeur violente & furieuſe que le buffle montre aux combats, & en même temps le diſpoſer à recevoir le joug pour les différens uſages auxquels on veut l'employer..... Peu de temps après la caſtration, on leur paſſe un anneau de fer dans les narines..... Mais la force & la férocité du buffle exige beaucoup d'art pour parvenir à lui paſſer cet anneau. Après l'avoir fait tomber au moyen d'une corde que l'on entrelaſſe dans ſes jambes, les hommes deſtinés à cela ſe jettent ſur lui pour lui lier les quatre pieds enſemble, & lui paſſent dans les narines l'anneau de fer ; ils lui délient enſuite les pieds & l'abandonnent à lui-même; le buffle furieux court de côté & d'autre, & en heurtant tout ce qu'il rencontre, cherche à ſe débarraſſer de cet anneau, mais avec le temps il s'accoutume inſenſiblement, & l'habitude autant que la douleur l'amènent à l'obéiſſance ; on le conduit avec une corde que l'on attache à cet anneau qui tombe de lui-même par la ſuite, au moyen de l'effort continuel des conducteurs en tirant la corde; mais alors l'anneau eſt devenu inutile, car l'animal déjà vieux, ne ſe refuſe plus à ſon devoir....

Le buffle paroît encore plus propre que le taureau à ces chaſſes dont on fait des divertiſſemens publics, ſur-tout en Eſpagne. Auſſi les ſeigneurs d'Italie qui tiennent des buffles dans leurs terres n'y emploient que ces animaux..... La férocité naturelle du buffle s'augmente lorſqu'elle eſt excitée, & rend cette chaſſe très-intéreſſante pour les ſpectateurs. En effet, le buffle pourſuit l'homme avec acharnement juſque dans les maiſons dont il monte les eſcaliers avec une facilité particulière, il ſe préſente même aux fenêtres d'où il ſaute dans l'arène, franchiſſant encore les murs, lorſque les cris redoublés du peuple ſont parvenus à le rendre furieux.....

J'ai ſouvent été témoin de ces chaſſes qui ſe font dans les fiefs de ma famille. Les femmes même ont le courage de ſe

préſenter dans l'arène ; je me ſouviens d'en avoir vu un exemple dans ma mère.

La fatigue & la fureur du buffle dans ces ſortes de chaſſes le fait ſuer beaucoup ; ſa ſueur abonde d'un ſel extrêmement âcre & pénétrant, & ce ſel paroît néceſſaire pour diſſoudre la craſſe dont ſa peau eſt preſque toujours couverte.....

Le buffle eſt, comme l'on ſait, un animal ruminant, & la rumination étant très-favorable à la digeſtion, il s'enſuit que le buffle n'eſt point ſujet à faire des vents. L'obſervation en avoit déjà été faite par Ariſtote, dans lequel on lit : *nullum cornutum animal pedere*.....

Le terme de la vie du buffle eſt à peu-près le même que celui de la vie du bœuf, c'eſt-à-dire, à dix-huit ans, quoiqu'il y en ait qui vivent vingt-cinq ans ; les dents lui tombent aſſez communément quelque temps avant de mourir. En Italie, il eſt rare qu'on leur laiſſe terminer leur carrière ; après l'âge de douze ans, on eſt dans l'uſage de les engraiſſer & de les vendre enſuite aux Juifs de Rome : quelques habitans de la campagne, forcés par la misère, s'en nourriſſent auſſi. Dans la terre de Labour du royaume de Naples, & dans le patrimoine de Saint-Pierre, on en fait un débit public deux fois la ſemaine. Les cornes du buffle ſont recherchées & fort eſtimées ; la peau ſert à faire des liens pour les charrues, des cribles & des couvertures de coffres & de malles ; on ne l'emploie pas comme celle du bœuf à faire des ſemelles de ſouliers, parce qu'elle eſt trop peſante & qu'elle prend facilement l'eau.....

Dans toute l'étendue des Marais-pontins, il n'y a qu'un ſeul village qui fourniſſe les pâtres ou les gardiens des buffles : ce village s'appelle *Ciſterna*, parce qu'il eſt dans une plaine où l'on n'a que de l'eau de citerne, & c'eſt l'un des fiefs de ma famille..... Les habitans, adonnés preſque tous à garder des troupeaux de buffles, ſont en même temps les plus adroits

& les plus paſſionnés pour les chaſſes dont il a été parlé ci-deſſus.....

Quoique le buffle ſoit un animal fort & robuſte, il eſt cependant délicat, en ſorte qu'il ſouffre également de l'excès de la chaleur comme de l'excès du froid; auſſi dans le fort de l'été le voit-on chercher l'ombre & l'eau, & dans l'hiver les forêts les plus épaiſſes. Cet inſtinct ſemble indiquer que le buffle eſt plutôt originaire des climats tempérés que des climats très-chauds ou très-froids.

Outre les maladies qui lui ſont communes avec les autres animaux, il en eſt une particulière à ſon eſpèce & dont il n'eſt attaqué que dans ſes premières années..... Cette maladie s'appelle *Barbonne*, expreſſion qui a rapport au ſiége le plus commun du mal, qui eſt à la gorge & ſous le menton. J'ai fait en dernier lieu un voyage exprès pour être témoin du commencement, des progrès & de la fin de cette maladie; je me ſuis même fait accompagner d'un Chirurgien & d'un Médecin afin de pouvoir l'étudier, & acquérir une connoiſſance préciſe & raiſonnée de ſa cauſe ou du moins de ſa nature, à l'effet d'en offrir à M. de Buffon une deſcription exacte & ſyſtématique; mais ayant été averti trop tard, & la maladie, qui ne dure que neuf jours, étant déjà ceſſée, je n'ai pu me procurer d'autres lumières que celles qui réſultent de la pratique & de l'expérience des gardiens des troupeaux de buffles.....

Les ſymptômes de cette maladie ſont très-faciles à connoître, du moins quant aux extérieurs. La lacrymation eſt le premier; l'animal refuſe enſuite toute nourriture; preſque en même temps ſa gorge s'enfle conſidérablement, & quelquefois auſſi le corps ſe gonfle en entier; il boite tantôt des pieds de devant, tantôt de ceux de derrière; la langue eſt en partie hors de la gueule, & eſt environnée d'une écume blanche que l'animal jette au-dehors....

Les

Les effets de ce mal ſont auſſi prompts que terribles, car en peu d'heures ou tout au plus en un jour, l'animal paſſe par tous les degrés de la maladie & meurt. Lorſqu'elle ſe déclare dans un troupeau, preſque tous les jeunes buffles qui n'ont pas atteint leur troiſième année en ſont attaqués, & s'ils ne ſont âgés que d'un an ils périſſent preſque tous; dans ceux qui ſont âgés de deux ans, il y en a beaucoup qui n'en ſont pas atteints, & même il en échappe un aſſez grand nombre de ceux qui ſont malades; enfin dès que les jeunes buffles ſont parvenus à trois ans, ils ſont preſque ſûrs d'échapper; car il eſt fort rare qu'à cet âge ils en ſoient attaqués, & il n'y a pas d'exemple qu'au-deſſus de trois ans aucun de ces animaux ait eu cette maladie : elle commence donc par les plus jeunes comme étant les plus foibles, & ceux qui tettent encore en ſont les premières victimes; lorſque la mère, par la fineſſe de ſon odorat, ſent dans ſon petit le germe de la maladie, elle eſt la première à le condamner en lui refuſant la tette. Cette épizootie ſe communique avec une rapidité extraordinaire; en neuf jours au plus un troupeau de jeunes buffles, quelque nombreux qu'il ſoit, en eſt preſque tout infecté. Ceux qui prennent le mal dans les ſix premiers jours périſſent aſſez ſouvent preſque tous, au lieu que ceux qui n'en ſont attaqués que dans les trois derniers jours échappent aſſez ſouvent, parce que depuis le ſixième jour de l'épizootie la contagion va toujours en diminuant juſqu'au neuvième, qu'elle ſemble ſe réunir ſur la tête d'un ſeul, dont elle fait, pour ainſi dire, ſa victime d'expiation.

Elle n'a point de ſaiſon fixe, ſeulement elle eſt plus commune & plus dangereuſe au printemps & en été, qu'en automne & en hiver..... Une obſervation aſſez générale, c'eſt qu'elle vient ordinairement lorſqu'après les chaleurs il tombe de la pluie qui fait pouſſer de l'herbe nouvelle, ce qui ſembleroit prouver que ſa cauſe eſt une ſurabondance de chyle & de ſang, occaſionnée

par ce pâturage nouveau, dont la ſaveur & la fraîcheur, invitent les petits buffles à s'en raſſaſier au-delà du beſoin. Une expérience vient à l'appui de cette réflexion, les jeunes buffles auxquels on a donné une nourriture ſaine & copieuſe pendant l'hiver, s'abandonnant avec moins d'avidité à l'herbe nouvelle du printemps, n'en ſont pas attaqués autant que les autres & meurent en plus petit nombre. Dans les années de ſéchereſſe, cette maladie ſe manifeſte moins que dans les années humides, & ce qui confirme ce que je viens d'avancer ſur ſa cauſe, c'eſt que le changement de pâturage en eſt le ſeul demi-remède; on les conduit ſur les montagnes où la pâture eſt moins abondante que dans la plaine, ce qui ne fait cependant que ralentir la fureur du mal ſans le guérir. En vain les gardiens des troupeaux de buffles ont tenté les différens remèdes que leur a pu ſuggérer leur bon ſens naturel & leurs foibles connoiſſances; ils leur ont appliqué à la gorge le bouton de feu; ils les ont fait baigner dans l'eau de fleuve & de mer; ils ont ſéparé du troupeau ceux qui étoient infectés, afin d'empêcher la communication du mal; mais tout a été inutile: la contagion gagne également tous les troupeaux enſemble & ſéparément; la mortalité eſt toujours la même: le ſeul changement de pâturage ſemble y apporter quelque foible adouciſſement & encore eſt-il preſque inſenſible.....

La chair des buffles mort du *Barbone*, eſt dans un état de demi-putréfaction. Elle a été reconnue ſi dangereuſe, qu'elle a réveillé l'attention du Gouvernement qui a ordonné, ſous des peines très-ſévères, de l'enterrer, & qui a défendu d'en manger.....

Quoique cette maladie ſemble particulière aux buffles, elle ne laiſſe pas de ſe communiquer aux différens animaux qu'on élève avec eux, comme poulains, faons & chevreaux, ce qui lui donne tous les caractères d'une épizootie. La cohabitation

avec les buffles malades, le ſeul contact de la peau de ceux qui ſont morts, ſuffiſent pour infecter ces animaux qui ont les mêmes ſymptômes & bientôt la même fin..... Et même le cochon eſt ſujet à la prendre, il en eſt attaqué de la même manière & dans le même temps, & il en eſt ſouvent la victime; il y a cependant quelque différence à ce ſujet entre le buffle & le cochon; 1.° le buffle n'eſt aſſailli par ce mal qu'une ſeule fois dans ſa vie, & le cochon l'eſt juſqu'à deux fois dans la même année, de manière que celui qui a eu le *barbone* en avril, l'a ſouvent une ſeconde fois en octobre; 2.° il n'y a pas d'exemple qu'un buffle au-deſſus de trois ans en ait été attaqué, & le cochon y eſt ſujet à tout âge, mais beaucoup moins cependant lorſqu'il eſt parvenu à ſon entier accroiſſement; 3.° l'épizootie ne dure que neuf jours au plus dans les troupeaux de buffles, au lieu qu'elle exerce ſa fureur ſur le cochon pendant quinze jours & encore au-delà; mais cette maladie n'eſt pas naturelle à ſon eſpèce, & ce n'eſt que par ſa communication avec les buffles qu'il en eſt attaqué.

Le *Barbone* étant preſque la ſeule maladie dangereuſe pour le buffle, & étant en même temps ſi meurtrière que ſur cent de ces animaux qui en ſont attaqués dans leur première année, il eſt rare qu'elle en épargne une vingtaine; il ſeroit de la dernière importance de découvrir la cauſe de cette maladie pour y apporter remède. Les remarques faites juſqu'à préſent ſont inſuffiſantes, parce qu'elles n'ont pu être que ſuperficielles.... Mais je me propoſe, dès que cette épizootie ſe manifeſtera de nouveau, d'aller une ſeconde fois ſur les lieux, pour l'examiner avec des perſonnes de l'art, afin de pouvoir fournir à M. de Buffon une deſcription qui le mette en état de donner, par ſon ſentiment, des lumières certaines ſur cette matière.

Quoique ce Mémoire de Monſignor Caëtani ſur le

buffle ſoit aſſez étendu, dans l'extrait que je viens d'en donner, je dois cependant avertir que j'en ai ſupprimé à regret un grand nombre de digreſſions très-ſavantes, & de réflexions générales auſſi ſolides qu'ingénieuſes, mais qui n'ayant pas un rapport immédiat, ni même aſſez prochain avec l'hiſtoire naturelle du buffle, auroient paru déplacées dans cet article, & je ſuis perſuadé que l'illuſtre Auteur me pardonnera ces omiſſions en faveur du motif, & qu'il recevra avec bonté les marques de ma reconnoiſſance, des inſtructions qu'il m'a fournies; ſa grande érudition, bien ſupérieure à la mienne, lui a fait trouver les racines, dans les langues Grecque & Latine, du nom du buffle; & les ſoins qu'il a pris de rechercher dans les Auteurs & dans les monumens anciens, tout ce qui peut avoir rapport à cet animal, donnent tant de poids à ſa critique, que j'y ſouſcris avec plaiſir.

D'autre part, les occaſions fréquentes qu'a eues M. Caëtani de voir, d'obſerver & d'examiner de près un très-grand nombre de buffles dans les terres de ſa très-illuſtre maiſon, l'ont mis à portée de faire l'hiſtoire de leurs habitudes naturelles beaucoup mieux que moi, qui n'avoit jamais vu de ces animaux que dans mon voyage en Italie & à la ménagerie de Verſailles, où j'en ai fait la deſcription. Je ſuis donc perſuadé que mes Lecteurs me ſauront gré d'avoir inſéré ici le Mémoire de M. Caëtani, & que lui-même ne ſera point fâché de paroître dans notre Langue avec ſon propre ſtyle auquel je n'ai

preſque rien changé, parce qu'il eſt très-bon, & que nous avons beaucoup d'Auteurs françois qui n'écrivent pas ſi bien dans leur langue que ce Savant étranger écrit dans la nôtre.

Au reſte, j'ai déjà dit qu'il ſeroit fort à deſirer que l'on pût naturaliſer en France cette eſpèce d'animaux auſſi puiſſans qu'utiles; je ſuis perſuadé que leur multiplication réuſſiroit dans nos provinces, où il ſe trouve des marais & des marécages, comme dans le Bourbonnois, en Champagne, dans le Baſſigny, en Alſace, & même dans les plaines le long de la Saône, auſſi-bien que dans les endroits marécageux du pays d'Arles & des landes de Bordeaux. L'Impératrice de Ruſſie en a fait venir d'Italie & les a fait placer dans quelques-unes de ſes provinces méridionales; ils ſe ſont déjà fort multipliés dans le gouvernement d'Aſtracan & dans la nouvelle Ruſſie. M. Guldenſtaedt dit *(f)* que le climat & les pâturages ſe ſont trouvés très-favorables à ces animaux qui ſont plus robuſtes & plus forts au travail que les bœufs. Cet exemple peut ſuffire pour nous encourager à faire l'acquiſition de cette eſpèce utile, qui remplaceroit celle des bœufs à tous égards, & ſur-tout dans les temps ou la grande mortalité de ces animaux fait un ſi grand tort à la culture de nos terres.

	pieds.	pouces.	lignes.
Diamètre de la cavité glénoïde.....	″	2.	6.
Longueur de l'humerus.....	1.	″	5.

(f) Diſcours ſur les productions de la Ruſſie, *page 21.*

	pieds.	pouces.	lignes.
Circonférence à l'endroit le plus petit	//	5.	6.
Longueur de l'os du coude	1.	2.	11.
Épaiſſeur à l'endroit le plus épais	//	2.	2 $\frac{1}{2}$.
Hauteur de l'olécrane	//	3.	6.
Longueur de l'os du rayon	//	11.	5.
Largeur du milieu de l'os	//	1.	10.
Longueur du femur	1.	2.	10.
Diamètre de la tête	//	2.	//
Circonférence du milieu de l'os	//	5.	9.
Longueur des rotules	//	2.	9.
Largeur	//	2.	5.
Épaiſſeur	//	1.	8 $\frac{1}{2}$.
Longueur du tibia	1.	1.	//
Circonférence du milieu de l'os	//	5.	//
Hauteur du carpe	//	2.	//
Longueur du calcaneum	//	5.	4.
Longueur des canons des jambes de devant	//	7.	//
Largeur du milieu de l'os	//	1.	6.
Longueur des canons des jambes de derrière	//	7.	7.
Largeur du milieu de l'os	//	1.	3 $\frac{1}{2}$.
Longueur des os des premières phalanges	//	2.	4.
Longueur des os des ſecondes phalanges	//	1.	8.
Longueur des os des troiſièmes phalanges	//	2.	6.

LE MOUFLON (a)
ET
LES AUTRES BREBIS.

Les eſpèces les plus foibles des animaux utiles ont été réduites les premières en domeſticité : l'on a ſoumis la Brebis & la Chèvre, avant d'avoir dompté le cheval,

(a) *Mouflon*, mot dérivé de l'Italien *Muſione*, nom de cet animal dans les Iſles de Corſe & de Sardaigne ; en Grec μύσμων, ſelon Strabon ; en Latin *Muſmon* ou *Muſimon ;* en Sibérie *Stepnie-Baranie*, c'eſt-à-dire, *Mouton ſauvage*, ſelon Gmelin ; dans la Tartarie, chez les Monguls *Argali*, ſelon le même Gmelin.

Muſmon. Plinii, *Hiſt. nat.* lib. VIII, cap. XLIX. *Nota.* Pline fait mention, *livre XXVIII, chapitre IX ; & livre XXX, chap. XV,* d'un animal, qu'il dit que les anciens Grecs appeloient *Ophion*, qui nous paroît être le même que le *muſmon* ou *mouflon.*

Tragelaphus. Belon, *Obſerv.* feuillet 54, *fig.* feuillet 54, *verſo ;* le *tragelaphus*, dit Belon, eſt ſemblable en pélage au bouc eſtain : mais il ne porte point de barbe ; ſes cornes ne lui tombent point qui ſont ſemblables à celles d'une chèvre, mais ſont quelquefois entorſes comme à un bélier ; ſon muſeau & le devant du front & les oreilles ſont de mouton ; ayant auſſi la bourſe des génitoires du bélier, pendante & moult groſſe ; ſes quatre jambes ſemblables à celles d'un mouton ; ſes cuiſſes à l'endroit de deſſous la queue ſont blanches ; la queue noire. Il porte le poil ſi long à l'endroit de l'eſtomac & deſſus & deſſous le cou, qu'il ſemble être barbé ; il a les crins deſſus les épaules & de la poitrine longs, de couleur noire ; ayant deux taches griſes, une en chaque côté des flancs, & auſſi il a les narines noires & le muſeau blanc, comme auſſi eſt tout le deſſous du ventre,

le bœuf ou le chameau; on les a auſſi tranſportées plus aiſément de climats en climats; de-là le grand nombre de variétés qui ſe trouvent dans ces deux eſpèces, & la difficulté de reconnoître quelle eſt la vraie ſouche de chacune; il eſt certain, comme nous l'avons prouvé, que notre brebis domeſtique, telle qu'elle exiſte aujourd'hui ne pourroit ſubſiſter d'elle-même *(b)*, c'eſt-à-dire, ſans le ſecours de l'homme; il eſt donc également certain que la Nature ne l'a pas produite telle qu'elle eſt: mais que c'eſt entre nos mains qu'elle a dégénéré: il faut par conſéquent chercher parmi les animaux ſauvages ceux dont elle approche le plus, il faut la comparer avec les brebis domeſtiques des pays étrangers, expoſer en même temps les différentes cauſes d'altération, de changement & de dégénération, qui ont dû influer ſur l'eſpèce, & voir enfin ſi nous ne pourrons pas, comme dans celle du bœuf, en rappeler toutes les variétés, toutes les eſpèces prétendues, à une race primitive.

Nota. On verra que cette courte deſcription que Belon donne de ſon *tragelaphus*, s'accorde pour tous les caractères eſſentiels avec celle que nous donnons ici du mouflon.

Muſmon ſeu Muſimon. Geſner, *Hiſt. Quad.* pag. 823.

Hircus cornibus ſupra rotundatis, infra planis, ſemicirculum referentibus.... Capra orientalis. La chèvre du Levant. *Briſſon*, Regn. anim. pag. 71.

Ammon. Capra cornibus arcuatis, collo ſubtus barbato, caudâ nigrâ. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 70.

(b) Voyez l'article de la brebis dans cette Hiſtoire naturelle.

Notre

Notre brebis, telle que nous la connoiſſons, ne ſe trouve qu'en Europe & dans quelques provinces tempérées de l'Aſie : tranſportée dans des pays plus chauds, comme en Guinée *(c)*, elle perd ſa laine & ſe couvre de poil, elle y multiplie peu, & ſa chair n'a plus le même goût ; dans les pays très-froids elle ne peut ſubſiſter : mais on trouve dans ces mêmes pays froids, & ſur-tout en Iſlande, une race de brebis à pluſieurs cornes, à queue courte, à laine dure & épaiſſe, au-deſſous de laquelle, comme dans preſque tous les animaux du Nord, ſe trouve une ſeconde fourrure d'une

---

(c) Ovis Africana pro vellere lanoſo pilis brevibus hirtis veſtita ; hoc genus vidimus in vivario regio weſt, monaſterienſi S. Jacobi dicto, quoad formam corporis externam ovibus vulgaribus perſimile, verùm pro lanâ ei pilus fuit..... Specie a noſtratibus differre non fidenter affirmaverim ; fortaſſe quemadmodum homines in Nigritarum regionibus pro capillis lanam quandam obtinent, ita vice verſâ pecudes hæ pro lanâ pilos. Ray. *Syn. quad.* pag. 75. — Dans le royaume de Congo, à Loango & à Cabinde, les brebis au lieu de cette laine douce qu'elles portent parmi nous, n'ont qu'un poil rude ſemblable à celui des chiens ; la chaleur brûlante de l'air deſſéchant tout ce qu'il y a de gras & d'huileux, & leur donnant ainſi cette rudeſſe : j'ai obſervé la même choſe dans les brebis qui ſont dans les Indes. *Voyage de J. Ovington, tome I, page 60.* — Les moutons ſont en aſſez grand nombre ſur toute la côte de Guinée, & cependant ils ſont fort chers, ils ont la même figure que ceux d'Europe, ſi ce n'eſt qu'ils ſont la moitié plus petits, & qu'au lieu de laine ils ont par tout le corps du poil de la longueur d'un doigt..... La chair n'a pas la moindre conformité avec celle des moutons d'Europe, étant extrêmement sèche, &c. *Voyage de Boſman, pages 237 & 238.*

laine plus douce, plus fine & plus touffue : dans les pays chauds, au contraire, on ne voit ordinairement que des brebis à cornes courtes & à queue longue, dont les unes ſont couvertes de laine, les autres de poil, & d'autres encore de poil mêlé de laine ; la première de ces brebis des pays chauds eſt celle que l'on appelle communément *mouton de Barbarie (d)*, *mouton d'Arabie (e)*, laquelle reſſemble entièrement à notre brebis domeſtique, à l'exception de la queue *(f)* qui eſt ſi fort

(d) La Perſe abonde en moutons & en chèvres, il y a de ces moutons que nous appelons *moutons de Barbarie* ou *à groſſe queue*, dont la queue pèſe plus de trente livres ; c'eſt un grand fardeau que cette queue à ces pauvres animaux, d'autant plus qu'elle eſt étroite en haut & large en bas ; vous en voyez ſouvent qui ne la ſauroient traîner, & à ceux-là on leur met la queue ſur une machine à deux roues, à laquelle on les attache par un harnois, &c. *Voyage de Chardin, tome II, page 28.*

(e) Ovis laticauda Arabica. Ray. *Syn. quad.* pag. 74. *Nota.* La plupart des Naturaliſtes ont appelé cette brebis, *brebis d'Arabie ;* cependant elle n'eſt pas originaire d'Arabie, elle y eſt même aſſez rare : c'eſt dans la Tartarie méridionale, en Perſe, en Égypte, en Barbarie & ſur les côtes orientales de l'Afrique, qu'elle ſe trouve en grand nombre.

Aries laniger caudâ latiſſimâ..... Ovis laticauda. La brebis à large queue. Briſſon. *Regn. anim.* pag. 75.

(f) Neque his arietibus ullum ab aliis diſcrimen præterquam in caudâ quàm latiſſimam circumferunt.... Nonnullis libras decem aut viginti cauda pendet cum ſuâ ſponte impinguantur ; verùm in Ægypto plurimi farciendis vervecibus intenti, furfure hordeoque ſaginant ; quibus adeo craſſeſcit cauda ut ſe ipſos dimovere non poſſint ; verùm qui eorum curam

chargée de graiſſe, que ſouvent elle eſt large de plus d'un pied, & pèſe plus de vingt livres; au reſte, cette brebis n'a rien de remarquable que ſa queue qu'elle porte, comme ſi on lui avoit attaché un couſſin ſur les feſſes; dans cette race de brebis à groſſe queue, il s'en trouve qui l'ont ſi longue & ſi peſante *(g)*, qu'on leur donne une petite brouette pour la ſoutenir en marchant; dans le Levant, cette brebis eſt couverte d'une très-belle laine; dans les pays plus chauds, comme à Madagaſcar & aux Indes *(h)*, elle eſt couverte de poil; la ſurabondance de la graiſſe, qui dans nos moutons ſe fixe ſur les reins, deſcend dans ces brebis ſur les vertèbres de la queue; les autres parties du corps en ſont moins chargées que dans nos moutons gras: c'eſt au

gerunt caudam exiguis vehiculis alligantes gradum promovere faciunt; vidi hujuſmodi caudam libras octuaginta ponderare. Leon Afric. *Deſcript. Afric.* vol. II, pag. 253.

(g) Ovis Arabica altera. Ray, *Syn. quad.* pag. 74.

Aries laniger caudâ longiſſimâ..... Ovis longicauda. La brebis à longue queue. Briſſon, *Regn. anim.* pag. 76. *Nota.* M.rs Ray & Briſſon, font de cette brebis à longue queue & de la brebis à large queue, deux eſpèces différentes; M. Linnæus les a réunies, & ne les donne que comme des variétés dans l'eſpèce commune: nous ſommes en cela parfaitement de ſon avis.

(h) L'île de Madagaſcar nourrit des moutons à groſſe queue, y ayant eu tel mouton, dont la queue a peſé vingt livres, étant groſſie d'une graiſſe qui ne ſe fond point & très-délicate à manger; ces moutons ont la laine comme le poil des chèvres. *Voyage de Flaccourt, page 3....* La viande des jeunes femelles & des châtrés, eſt d'un excellent goût. *Idem, page 151.*

climat, à la nourriture & aux ſoins de l'homme qu'on doit rapporter cette variété; car ces brebis à larges ou longues queues ſont domeſtiques comme les nôtres, & même elles demandent beaucoup plus de ſoins & de ménagement. La race en eſt beaucoup plus répandue que celle de nos brebis; on la trouve communément en Tartarie *(i)*, en Perſe *(k)*, en Syrie *(l)*, en Égypte *(m)*,

(i) Les moutons des Tartares, comme auſſi ceux de Perſe, ont une groſſe queue, qui n'eſt que graiſſe, de vingt à trente livres peſant; les oreilles pendantes comme nos barbets, & le nez camus. *Voyage d'Oléarius, tome I, page 321.* — Les brebis dans la Tartarie orientale ont la queue du poids de dix à douze livres; cette queue n'eſt preſque qu'une ſeule pièce de graiſſe fort ragoûtante; les os n'en ſont pas plus gros que ceux de la queue de nos brebis. *Relation de la grande Tartarie, page 187.....* Les brebis des provinces qu'occupent les Tartares Calmouques, ont la queue cachée dans un couſſin de pluſieurs livres. *Idem. page 267.*

(k) La ſeule queue d'un de ces moutons de Perſe, pèſe quelquefois dix à douze livres, & rend cinq ou ſix livres de graiſſe, & elle eſt de figure contraire à celle de nos moutons, étant large en bas & étroite en haut. *Voyage de Tavernier, tome II, page 379.*

(l) J'ai vu en Syrie, Judée, Égypte, la queue des moutons ſi groſſe, grande & large, qu'elle peſoit trente-trois livres & davantage, & toutefois les moutons ne ſont guère plus grands que ceux de Berri, mais bien plus beaux & la laine plus belle. *Voyage de Villamont, page 629.*

(m) Il y a en Éthiopie certains moutons, dont la queue pèſe vingt-cinq livres & voire davantage.... Et certains autres dont la queue eſt longue d'une braſſe, & tortue comme un cep de vigne, avec l'encolure pendante comme celle des taureaux. *Voyage de Drack, page 85.*

en Barbarie, en Éthiopie, au Moſambique *(n)*, à Madagaſcar *(o)*, & juſqu'au cap de Bonne-eſpérance *(p)*.

On voit dans les îles de l'Archipel, & principalement dans l'île de Candie une race de brebis domeſtiques, de laquelle Belon a donné la figure & la deſcription ſous le nom de *ſtrepſicheros (q)*; cette brebis eſt de la taille de nos brebis ordinaires, elle eſt, comme celles-ci,

---

(n) Sunt ibi oves quæ unâ quartâ parte abundant; integram enim ovem ſi quadrifidè ſecaveris præcisè quinque partibus plenariè conſtabit; cauda ſiquidem quam habent, tam lata, craſſa & pinguis eſt ut ob molem reliquis par ſit. Hug. Lintſcot. *navig.* pars II, pag. 19.

(o) L'île Saint-Laurent *(Madagaſcar)* eſt fort abondante en bétail..... La queue des béliers & brebis eſt groſſe & peſante à merveille; nous en primes une qui peſoit vingt-huit livres. *Voyage de Pyrard, tome I, page 37.*

(p) Le mouton du Cap n'a rien de plus remarquable que la longueur & l'épaiſſeur de ſa queue qui pèſe communément quinze à vingt livres; cependant les moutons de Perſe, qui ſont encore plus petits de corps, ont des queues encore plus grandes; j'en ai moi-même vu au Cap de cette eſpèce, dont les queues peſoient tout au moins trente livres. *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, tome II, page 97.*

(q) Il y a une manière de moutons en Crète qui ſont en grands troupeaux auſſi communs que les autres, & principalement au mont Ida, que les Paſteurs nomment *ſtriphocheri*, qui ſont en ce diſſemblables aux nôtres, qu'ils portent les cornes toutes droites; ce mouton n'eſt en rien différent au commun, excepté que comme les béliers portent les cornes tortues, celui-là les porte toutes droites contre mont, qui ſont cannelées en vis. *Obſervations de Belon, feuillet 15, fig. feuillet 16.*

couverte de laine, & elle n'en diffère que par les cornes qu'elle a droites & cannelées en ſpirale.

Enfin dans les contrées les plus chaudes de l'Afrique & des Indes, on trouve une race de grandes brebis à poil rude, à cornes courtes, à oreilles pendantes, avec une eſpèce de fanon & des pendans ſous le cou. Léon l'Africain & Marmol la nomment *adimain (r)*, & les Naturaliſtes la connoiſſent ſous les noms de *bélier* du Sénégal *(ſ)*, *bélier* de Guinée *(t)*, *brebis* d'Angola, &c.

(r) Adimain, *animal domeſticum arietem formâ refert.... Aures habet oblongas & pendulas. Libyci his animalibus pecoris vice utuntur.... Ego quondam juvenili fervore ductus horum animalium dorſo inſidens ad quartam miliarii partem delatus fui.* Leon. Afric. *Deſcript. Afric.* vol. II, pag. 752. — *Voyez auſſi l'Afrique de Marmol, tome I, page 59.*

(ſ) Les moutons, ou, pour parler plus correctement, les béliers du Sénégal, car on n'eſt point dans l'uſage de les couper, ſont auſſi d'une eſpèce bien diſtinguée; ils n'ont du bélier de France que la tête & la queue; du reſte pour la grandeur & le poil, ils tiennent davantage du bouc.... Il ſemble que la laine ait été incommode au mouton dans un pays déjà trop chaud; la Nature l'a changée en un poil médiocrement long & aſſez rare. *Voyage au Sénégal, par M. Adanſon, page 36.*

(t) Aries Guineenſis ſive Angolenſis. Marcgrav. *Hiſt. Braſ. fig.* page 234.

Aries piloſus, pilis brevibus veſtitus, jubâ longiſſimâ, auriculis longis pendulis..... Ovis Guineenſis. La brebis de Guinée. Briſſon. *Regn. anim.* pag. 77.

Guineenſis ovis auribus pendulis, palearibus laxis, occipite prominente. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 71.

Les moutons de Guinée ſont un peu différens de ceux que nous

elle eſt domeſtique comme les autres & ſujette de même à des variétés, nous donnons ici la figure & la deſcription de deux de ces brebis *(pl. L, LI & LII)*, qui quoique différentes entr'elles par des caractères particuliers, ſe reſſemblent à tant d'autres égards, qu'on ne peut guère douter qu'elles ne ſoient de même race: c'eſt de toutes les brebis domeſtiques, celle qui paroît approcher le plus de l'état de nature; elle eſt plus grande, plus forte, plus légère, & par conſéquent plus capable qu'aucune autre de ſubſiſter par elle-même; mais comme on ne la trouve que dans les pays les plus chauds, qu'elle ne peut ſouffrir le froid, & que dans ſon propre climat elle n'exiſte pas par elle-même, comme animal ſauvage, qu'au contraire elle ne ſubſiſte que par le ſoin de l'homme, qu'elle n'eſt qu'animal domeſtique, on ne peut pas la regarder comme la ſouche première ou la race primitive, de laquelle toutes les autres auroient tiré leur origine.

---

voyons en Europe; ils ſont pour l'ordinaire plus hauts ſur leurs jambes; ils n'ont point de laine, mais un poil de chien aſſez court, doux & fin; les béliers ont de longs crins qui pendent quelquefois juſqu'à terre, & qui leur couvrent le cou, depuis les épaules juſqu'aux oreilles; ils ont les oreilles pendantes, les cornes noueuſes aſſez courtes, pointues & tournées en avant; ces animaux ſont gras, leur chair eſt bonne, & a du fumet quand ils paiſſent ſur des montagnes ou aux bords de la mer; mais elle ſent le ſuif quand leurs pâturages ſont humides ou marécageux; les brebis ſont extrêmement fécondes.... Elles ont deux petits à chaque portée. *Voyage de Deſmarchais, tome I, page 141.*

En conſidérant donc dans l'ordre du climat, les brebis qui ſont purement domeſtiques ; nous avons, 1.° la brebis du Nord à pluſieurs cornes, dont la laine eſt rude & fort groſſière ; les brebis d'Iſlande, de Gothlande, de Moſcovie *(u)*, & de pluſieurs autres endroits du nord de l'Europe, ont toutes la laine groſſe, & paroiſſent être de cette même race.

2.° Notre brebis, dont la laine eſt très-belle & fort fine dans les climats doux de l'Eſpagne & de la Perſe ; mais, qui, dans les pays très-chauds ſe change en un poil aſſez rude ; nous avons déjà obſervé cette conformité de l'influence des climats de l'Eſpagne & du Choraſan, province de Perſe, ſur le poil des chèvres, des chats, des lapins, & elle agit de même ſur la laine des brebis, qui eſt très-belle en Eſpagne, & plus belle encore dans cette partie de la Perſe *(x)*.

3.° La

(u) Il arriva à Péterſbourg vingt Bergers de Siléſie, qu'on envoya enſuite à Cazan pour y tondre les brebis, & pour apprendre aux Moſcovites à préparer la laine..... Mais ce projet n'a pas encore réuſſi, & cela vient, dit-on, principalement de ce que la laine eſt trop groſſière ; les brebis & les chèvres s'étant de tout temps mêlées, & ayant produit enſemble. *Nouveau Mémoire ſur l'état de la Moſcovie ;* Paris, 1725, *tome I, page 290.*

(x) On faiſoit autrefois à Meſchet au pays du Choraſan (frontière de Perſe) un grand commerce de ces belles peaux d'agneaux, d'un beau gris-argenté, dont la toiſon eſt toute friſée & plus déliée que la ſoie, parce que celles que les montagnes qui ſont au ſud de cette ville fourniſſent, & celles qui viennent de la province de Kerman, ſont

3.° La brebis à groſſe queue, dont la laine eſt auſſi fort belle dans les pays tempérés, tels que la Perſe, la Syrie, l'Égypte: mais qui, dans des climats plus chauds, ſe change en poil plus ou moins rude.

4.° La brebis *ſtrepſicheros* ou *mouton* de Crète, qui porte de la laine comme les nôtres & leur reſſemble, à l'exception des cornes, qui ſont droites & cannelées en vis.

ſont les plus belles de toute la Perſe. *Relation de la grande Tartarie, page 187.* — La plus grande partie de ces laines, ſi belles & ſi fines, ſe trouvent dans la province de Kerman, qui eſt l'ancienne Caramanie; la meilleure ſe prend dans les montagnes voiſines de la ville, qui porte le même nom de la province; les moutons de ces quartiers-là ont cela de particulier, que lorſqu'ils ont mangé de l'herbe nouvelle, depuis Janvier juſqu'en Mai, la toiſon entière s'enlève comme d'elle-même & laiſſe la bête auſſi nue & avec la peau auſſi unie que celle d'un cochon de lait qu'on a pelé dans l'eau chaude, de ſorte qu'on n'a pas beſoin de les tondre comme on fait en France; ayant ainſi levé la laine de leurs moutons, ils la battent, & le gros s'en allant, il ne demeure que le fin de la toiſon. . . On ne teint point ces laines, naturellement elles ſont preſque toutes d'un brun-clair ou d'un gris-cendré, & il s'en trouve fort peu de blanches. *Voyage de Tavernier, tome I, page 130.* — Les moutons des Tartares Uſbecks & de Beſchac ſont chargés d'une laine griſâtre & longue, friſée au bout en petites boucles blanches & ſerrées en forme de perles, ce qui fait un très-bel effet, & c'eſt pourquoi l'on en eſtime bien plus la toiſon que la chair, parce que cette ſorte de fourrure eſt la plus précieuſe de toutes celles qu'on ſe ſert en Perſe, après la zebeline; on les nourrit avec grand ſoin & le plus ſouvent à l'ombre, & quand on eſt obligé de les mener à l'air, on les couvre comme les chevaux; ces moutons ont la queue petite comme les nôtres. *Voyage d'Olearius, tome I, page 547.*

5.° L'*adimain* ou la grande *brebis* du Sénégal & des Indes, qui nulle part n'eſt couverte de laine, & porte au contraire un poil plus ou moins court & plus ou moins rude, ſuivant la chaleur du climat ; toutes ces brebis ne ſont que des variétés d'une ſeule & même eſpèce, & produiroient certainement toutes les unes avec les autres, puiſque le bouc, dont l'eſpèce eſt bien plus éloignée, produit avec nos brebis, comme nous nous en ſommes aſſurés par l'expérience ; mais quoique ces cinq ou ſix races de brebis domeſtiques ſoient toutes des variétés de la même eſpèce, entièrement dépendantes de la différence du climat, du traitement & de la nourriture, aucune de ces races ne paroît être la ſouche primitive & commune de toutes ; aucune n'eſt aſſez forte, aſſez légère, aſſez vive pour réſiſter aux animaux carnaſſiers, pour les éviter, pour les fuir ; toutes ont également beſoin d'abri, de ſoin, de protection ; toutes doivent donc être regardées comme des races dégénérées, formées des mains de l'homme, & par lui propagées pour ſon utilité. En même temps qu'il aura nourri, cultivé, multiplié ces races domeſtiques, il aura négligé, chaſſé, détruit la race ſauvage, plus forte, moins traitable, & par conſéquent plus incommode & moins utile : elle ne ſe trouvera donc plus qu'en petit nombre dans quelques endroits moins habités, où elle aura pu ſe maintenir ; or, on trouve dans les montagnes de Grèce, dans les îles de Chypre,

de Sardaigne, de Corſe & dans les déſerts de la Tartarie, l'animal que nous avons nommé *mouflon*, & qui nous paroît être la ſouche primitive de toutes les brebis; il exiſte dans l'état de nature, il ſubſiſte & ſe multiplie ſans le ſecours de l'homme; il reſſemble plus qu'aucun autre animal ſauvage à toutes les brebis domeſtiques, il eſt plus vif, plus fort & plus léger qu'aucun d'entre elles; il a la tête, le front, les yeux & toute la face du bélier, il lui reſſemble auſſi par la forme des cornes & par l'habitude entière du corps; enfin, il produit avec la brebis domeſtique *(y)*, ce qui ſeul ſuffiroit pour démontrer qu'il eſt de la même eſpèce & qu'il en eſt la ſouche; la ſeule diſconvenance qu'il y ait entre le mouflon & nos brebis, c'eſt qu'il eſt couvert de poil & non de laine; mais nous avons vu que même dans les brebis domeſtiques, la laine n'eſt pas un caractère eſſentiel, que c'eſt une production du climat tempéré, puiſque dans les pays chauds, ces mêmes brebis n'ont point de laine & ſont toutes couvertes de poil, & que dans les pays très-froids leur laine eſt encore auſſi

(y) Eſt & in Hiſpaniâ, ſed maximè Corſicâ, non maximè abſimile pecori (ſcilicet ovili) genus muſmonum, caprino villo, quàm pecoris velleri propiùs : quorum e genere & ovibus natos priſci umbros vocarunt. Plin. *Hiſt. nat.* lib. VIII, cap. XLIX. *Nota.* On voit par ce paſſage, que le mouflon a de tout temps produit avec la brebis; les Anciens appeloient *umbri*, *imbri*, *ibri*, tous les animaux métis ou de race bâtarde.

groſſière, auſſi rude que du poil; dès-lors, il n'eſt pas étonnant que la brebis originaire, la brebis primitive & ſauvage, qui a dû ſouffrir le froid & le chaud, vivre & ſe multiplier ſans abri dans les bois, ne ſoit pas couverte d'une laine qu'elle auroit bientôt perdue dans les broſſailles, d'une laine que l'expoſition continuelle à l'air & l'intempérie des ſaiſons, auroit en peu de temps altérée & changée de nature; d'ailleurs, lorſqu'on fait accoupler le bouc avec la brebis domeſtique, le produit eſt une eſpèce de mouflon; car, c'eſt un agneau couvert de poil, ce n'eſt point un mulet inſécond, c'eſt un métis qui remonte à l'eſpèce originaire, & qui paroît indiquer que nos chèvres & nos brebis domeſtiques ont quelque choſe de commun dans leur origine; & comme nous avons reconnu par l'expérience, que le bouc produit aiſément avec la brebis, mais que le bélier ne produit point avec la chèvre, il n'eſt pas douteux que dans ces animaux, toujours conſidérés dans leur état de dégénération & de domeſticité, la chèvre ne ſoit l'eſpèce dominante, & la brebis l'eſpèce ſubordonnée, puiſque le bouc agit avec puiſſance ſur la brebis, & que le bélier eſt impuiſſant à produire avec la chèvre: ainſi notre brebis domeſtique eſt une eſpèce bien plus dégénérée que celle de la chèvre, & il y a tout lieu de croire que ſi l'on donnoit à la chèvre le mouflon au lieu du bélier domeſtique, elle produiroit des chevreaux qui remonteroient à l'eſpèce de la chèvre,

comme les agneaux produits par le bouc & la brebis remontent à l'eſpèce du bélier.

Je ſens que les Naturaliſtes qui ont établi leurs méthodes, & j'oſe dire, fondé toutes leurs connoiſſances en Hiſtoire naturelle, ſur la diſtinction de quelques caractères particuliers, pourront faire ici des objections, & je vais tâcher d'y répondre d'avance; le premier caractère des moutons, diront-ils, eſt de porter de la laine, & le premier caractère des chèvres eſt d'être couvertes de poil; le ſecond caractère des béliers eſt d'avoir les cornes courbées en cercle & tournées en arrière, celui des boucs eſt de les avoir plus droites & tournées en haut; ce ſont-là, diront-ils, les marques diſtinctives & les ſignes infaillibles auxquels on reconnoîtra toujours les brebis & les chèvres; car ils ne pourront ſe diſpenſer d'avouer en même temps que tout le reſte leur eſt commun, les unes & les autres n'ont point de dents inciſives à la mâchoire ſupérieure, & en ont huit à l'inférieure, les unes & les autres n'ont point de dents canines; ces deux eſpèces ont également le pied fourchu, elles ont des cornes ſimples & permanentes, toutes deux ont les mamelles dans la même région du ventre, toutes deux vivent d'herbes & ruminent; leur organiſation intérieure eſt encore bien plus ſemblable, car elle paroît être abſolument la même dans ces deux animaux; le même nombre & la même forme pour les eſtomacs, la même diſpoſition de viſcères & d'inteſtins, la même ſubſtance

dans la chair, la même qualité particulière dans la graiſſe & dans la liqueur ſéminale, le même temps pour la geſtation, le même temps encore pour l'accroiſſement & pour la durée de la vie. Il ne reſte donc que la laine & les cornes, par leſquelles on puiſſe différencier ces eſpèces; mais comme nous l'avons déjà fait ſentir, la laine eſt moins une ſubſtance de la Nature, qu'une production du climat, aidé des ſoins de l'homme; & cela eſt démontré par le fait; la brebis des pays chauds, la brebis des pays froids, la brebis ſauvage, n'ont point de laine, mais du poil; d'autre côté les chèvres dans des climats très-doux ont plutôt de la laine que du poil, car celui de la chèvre d'Angora eſt plus beau & plus fin que la laine de nos moutons; ce caractère n'eſt donc pas eſſentiel, il eſt purement accidentel & même équivoque, puiſqu'il peut également appartenir ou manquer à ces deux eſpèces ſuivant les différens climats. Celui des cornes paroît être encore moins certain, elles varient pour le nombre, pour la grandeur, pour la forme & pour la direction. Dans nos brebis domeſtiques, les béliers ont ordinairement des cornes & les brebis n'en ont point; cependant, j'ai ſouvent vu dans nos troupeaux des béliers ſans cornes, & des brebis avec des cornes; j'ai non-ſeulement vu des brebis avec deux cornes, mais même avec quatre: les brebis du Nord & d'Iſlande en ont quelquefois juſqu'à huit: dans les pays chauds, les béliers n'en ont que deux très-courtes,

& ſouvent ils en manquent, ainſi que les brebis; dans les uns les cornes ſont liſſes & rondes; dans les autres, elles ſont cannelées & aplaties; la pointe au lieu d'être tournée en arrière, eſt quelquefois tournée en dehors ou en devant, &c. Ce caractère n'eſt donc pas plus conſtant que le premier, & par conſéquent, il ne ſuffit pas pour établir des eſpèces différentes *(z)*; la groſſeur & la longueur de la queue ne ſuffiſent pas non plus pour conſtituer des eſpèces, puiſque cette queue eſt, pour ainſi dire, un membre artificiel qu'on fait groſſir plus ou moins par l'aſſiduité des ſoins & l'abondance de la bonne

(z) M. Linnæus a fait, avec raiſon, ſix variétés & non pas ſix eſpèces dans la brebis domeſtique. *1.° Ovis ruſtica cornuta. 2.° Anglica mutica, caudâ ſcrotoque ad genua pendulis. 3.° Hiſpanica cornuta, ſpirâ extrorsùm tractâ. 4.° Polycerata e Gothlandiâ. 5.° Africana pro lanâ pilis brevibus hirta. 6.° Laticauda platyura Arabica.* Linn. *Syſt. nat.* edit. X, *pag. 70.* Toutes ces brebis ne ſont en effet que des variétés, auxquelles cet Auteur auroit dû joindre l'*adimain* ou *bélier* de Guinée, & le *ſtrepſicheros* de Candie, dont il fait deux eſpèces différentes entr'elles & différentes de nos brebis; & de même s'il eût vu le mouflon & qu'il eût été informé qu'il produit avec la brebis, ou qu'il eût ſeulement conſulté le paſſage de Pline au ſujet du muſimon, il ne l'auroit pas mis dans le genre des chèvres, mais dans celui des brebis. M. Briſſon a non-ſeulement placé de même le mouflon parmi les chèvres; mais il y a encore placé le ſtrepſicheros, qu'il appelle *hircus laniger*, & de plus, il a fait quatre eſpèces diſtinctes de la brebis domeſtique couverte de laine, de la brebis domeſtique couverte de poil dans les pays chauds, de la brebis à large queue & de la brebis à longue queue; nous réduiſons, comme l'on voit, quatre eſpèces, ſelon M. Linnæus, & ſept eſpèces ſuivant M. Briſſon, à une ſeule.

nourriture, & que d'ailleurs nous voyons dans nos brebis domeſtiques des races, telles que certaines brebis Angloiſes, qui ont la queue très-longue en comparaiſon des brebis ordinaires. Cependant les Naturaliſtes modernes uniquement appuyés ſur ces différences des cornes, de la laine & de la groſſeur de la queue, ont établi ſept ou huit eſpèces différentes dans le genre des brebis; nous les avons toutes réduites à une; du genre entier nous ne faiſons qu'une eſpèce; & cette réduction nous paroît ſi bien fondée, que nous ne craignons pas qu'elle ſoit démentie par des obſervations ultérieures. Autant il nous a paru néceſſaire, en compoſant l'hiſtoire des animaux ſauvages, de les conſidérer en eux-mêmes un à un & indépendamment d'aucun genre; autant croyons-nous, au contraire, qu'il faut adopter, étendre les genres dans les animaux domeſtiques; & cela parce que dans la Nature, il n'exiſte que des individus & des ſuites d'individus, c'eſt-à-dire, des eſpèces; que nous n'avons pas influé ſur celles des animaux indépendans, & qu'au contraire nous avons altéré, modifié, changé celles des animaux domeſtiques : nous avons donc fait des genres phyſiques & réels, bien différens de ces genres métaphyſiques & arbitraires, qui n'ont jamais exiſté qu'en idée; ces genres phyſiques ſont réellement compoſés de toutes les eſpèces que nous avons maniées, modifiées & changées; & comme toutes ces eſpèces différemment altérées par la main de l'homme, n'ont cependant

cependant qu'une origine commune & unique dans la Nature, le genre entier ne doit former qu'une eſpèce. En écrivant, par exemple, l'hiſtoire des tigres, nous avons admis autant d'eſpèces différentes de tigres qu'il s'en trouve en effet dans toutes les parties de la terre, parce que nous ſommes très-certains que l'homme n'a jamais manié, ni changé les eſpèces de ces animaux intraitables, qui ſubſiſtent toutes telles que la Nature les a produites; il en eſt de même de tous les autres animaux libres & indépendans; mais en faiſant l'hiſtoire des bœufs ou des moutons, nous avons réduit tous les bœufs à un ſeul bœuf, & tous les moutons à un ſeul mouton, parce qu'il eſt également certain que c'eſt l'homme, & non pas la Nature, qui a produit les différentes races dont nous avons fait l'énumération; tout concourt à appuyer cette idée, qui, quoique lumineuſe par elle-même, ne ſera peut-être pas aſſez ſentie; tous les bœufs produiſent enſemble, les expériences de M. de la Nux & les témoignages de M.rs Mentzelius & Kalm, nous en ont aſſuré; toutes les brebis produiſent entre elles, avec le mouflon & même avec le bouc: mes propres expériences me l'ont appris: tous les bœufs ne ſont donc qu'une eſpèce, & toutes les brebis n'en ſont qu'une autre, quelqu'étendu qu'en ſoit le genre.

Je ne me laſſerai jamais de répéter (vu l'importance de la choſe) que ce n'eſt pas par de petits caractères particuliers que l'on peut juger la Nature, & qu'on doit

en différencier les eſpèces; que les méthodes, loin d'avoir éclairci l'hiſtoire des animaux, n'ont au contraire ſervi qu'à l'obſcurcir, en multipliant les dénominations, & les eſpèces autant que les dénominations, ſans aucune néceſſité; en faiſant des genres arbitraires que la Nature ne connoît pas, en confondant perpétuellement les êtres réels avec des êtres de raiſon; en ne nous donnant que de fauſſes idées de l'eſſence des eſpèces; en les mêlant ou les ſéparant ſans fondement, ſans connoiſſance, ſouvent ſans avoir obſervé, ni même vu les individus, & que c'eſt par cette raiſon que nos Nomenclateurs ſe trompent à tout moment, & écrivent preſqu'autant d'erreurs que de lignes; nous en avons déjà donné un ſi grand nombre d'exemples, qu'il faudroit une prévention bien aveugle pour pouvoir en douter; M. Gmelin, parle très-ſenſément ſur ce ſujet, & à l'occaſion même de l'animal dont il eſt ici queſtion *(a)*.

(a) « Les *Argali* ou *Stepnie-barani*, qui occupent, dit-il, les » montagnes de la Sibérie méridionale, depuis le fleuve Irtiſch, juſqu'à » Kamtſchatka, ſont des animaux extrêmement vifs, & cette vivacité » ſemble les exclure de la claſſe des moutons, & les ranger plutôt » dans la claſſe des cerfs; j'en joindrai ici une courte deſcription qui » fera voir que ni la vivacité, ni la lenteur, ni la laine, ni le poil » dont l'animal eſt couvert, ni les cornes courbes, ni les droites, ni » les cornes permanentes, ni celles que l'animal jette tous les ans, » ne ſont des marques ſuffiſamment caractériſtiques, par leſquelles la » Nature diſtingue ſes claſſes; elle aime la variété, & je ſuis perſuadé » que ſi nous ſavions mieux gouverner nos ſens, ils nous conduiroient » ſouvent à des marques beaucoup plus eſſentielles, touchant la

Nous ſommes convaincus, comme le dit M. Gmelin,

différence des animaux, que ne nous les apprennent communément « les lumières de notre raiſon, qui preſque toujours ne touchent ces « marques diſtinctives, que très-ſuperficiellement. La forme extérieure « de l'animal, quant à la tête, au cou, aux pattes & à la queue courte, « s'accorde avec celle du cerf, à qui cet animal reſſemble auſſi, comme « je l'ai déjà dit, par ſa vivacité, ſi bien qu'on diroit volontiers qu'il « eſt encore plus ſauvage; l'animal que j'ai vu, étoit réputé d'avoir « trois ans, & cependant dix hommes n'osèrent l'attaquer pour le « dompter : le plus gros de cette eſpèce approche de la taille d'un « daim; celui que j'ai vu, avoit de la terre juſqu'au haut de la tête, « une aune & demie de Ruſſie de haut; ſa longueur, depuis l'endroit « d'où naiſſent les cornes étoit d'une aune trois quarts; les cornes naiſſent « au-deſſus & tout près des yeux, droit devant les oreilles, elles ſe « courbent d'abord en arrière & enſuite en avant, comme un cercle; « l'extrémité eſt tournée un peu en haut & en dehors; depuis leur « naiſſance juſqu'à peu-près de la moitié, elles ſont fort ridées, plus « haut elles ſont plus unies, ſans cependant l'être tout-à-fait; c'eſt « vraiſemblablement de cette forme des cornes que les Ruſſes ont « pris occaſion de donner à cet animal le nom de *mouton ſauvage;* ſi « l'on peut s'en rapporter aux récits des habitans de ces cantons, toute « ſa force conſiſte dans ſes cornes; on dit que les béliers de cette « eſpèce ſe battent ſouvent en ſe pouſſant les uns les autres avec les « cornes, & ſe les abattent quelquefois, en ſorte qu'on trouve ſouvent « ſur la *ſteppe* de ces cornes, dont l'ouverture auprès de la tête eſt « aſſez grande, pour que les petits renards des *ſteppes* ſe ſervent ſouvent « de ces cavités pour s'y retirer. Il eſt aiſé de calculer la force qu'il faut « pour abattre une pareille corne, puiſque ces cornes, tant que l'animal « eſt vivant, augmentent continuellement d'épaiſſeur & de longueur, « & que l'endroit de leur naiſſance au crâne acquiert toujours une plus « grande dureté; on prétend qu'une corne bien venue, en prenant la « meſure ſelon ſa courbure, a juſqu'à deux aunes de long, qu'elle « pèſe entre trente & quarante livres de Ruſſie, & qu'à ſa naiſſance «

qu'on ne peut acquérir des connoiſſances de la Nature,

» elle eſt de l'épaiſſeur du poing; les cornes de celui que j'ai vu étoient » d'un jaune-blanchâtre, mais plus l'animal vieillit plus ſes cornes tirent » vers le brun & le noirâtre; il porte ſes oreilles extrêmement droites; » elles ſont pointues & paſſablement larges; les pieds ont des ſabots » fendus, & les pattes de devant ont trois quarts d'aune de haut; » celles de derrière en ont davantage; quand l'animal ſe tient debout » dans la plaine, ſes pattes de devant ſont toujours étendues & droites, » celles de derrière ſont courbées, & cette courbure ſemble diminuer, » plus les endroits par où l'animal paſſe ſont eſcarpés; le cou a quel- » ques plis pendans; la couleur de tout le corps eſt grisâtre mêlée » de brun; le long du dos, il y a une raie jaunâtre ou plutôt rouſ- » sâtre ou couleur de renard, & l'on voit cette même couleur au » derrière, en dedans des pattes & au ventre, où elle eſt un peu » plus pâle; cette couleur dure depuis le commencement d'août, » pendant l'automne & l'hiver, juſqu'au printemps, à l'approche » duquel ces animaux muent, & deviennent par-tout plus rouſsâtres; » la deuxième mue arrive vers la fin de juillet, telle eſt la figure des » béliers; les chèvres ou femelles ſont toujours plus petites, & quoi- » qu'elles aient pareillement des cornes, ces cornes ſont très-petites & » minces en comparaiſon de celles que je viens de décrire, & même » ne groſſiſſent guère avec l'âge : elles ſont toujours à peu-près » droites, n'ont preſque point de rides, & ont à peu-près la forme » de celles de nos boucs privés.

» Les parties intérieures, dans ces animaux, ſont conformées comme » dans les autres bêtes qui ruminent; l'eſtomac eſt compoſé de quatre » cavités particulières, & la veſſie du fiel eſt très-conſidérable; leur » chair eſt bonne à manger & a, à peu-près, le goût de chevreuil; » la graiſſe ſur-tout a un goût délicieux, comme je l'ai déjà remarqué » ci-deſſus, ſur le témoignage des nations de Kamtſchatka; la nourri- » ture de l'animal eſt de l'herbe. Ils s'accouplent en automne, & au » printemps ils ſont un ou deux petits.

» Par le poil, le goût de la chair, la forme & la vivacité, l'animal

qu'en faiſant un uſage réfléchi de ſes ſens, en voyant, en obſervant, en comparant, & en ſe refuſant en même temps la liberté téméraire de faire des méthodes, des petits ſyſtèmes nouveaux, dans leſquels on claſſe des êtres que l'on n'a jamais vus, & dont on ne connoît que le nom : nom ſouvent équivoque, obſcur, mal appliqué & dont le faux emploi confond les idées dans le vague des mots, & noie la vérité dans le courant de l'erreur. Nous ſommes auſſi très-convaincus, après avoir vu des mouflons vivans, & après les avoir comparés à la deſcription ci-deſſus de M. Gmelin, que l'argali eſt le

---

appartient à la claſſe des cerfs & des biches; les cornes permanentes, « qui ne tombent pas, l'excluent de cette claſſe; les cornes courbées « en cercle lui donnent quelque reſſemblance avec les moutons; le « défaut de laine & la vivacité l'en diſtinguent abſolument; le poil, « le ſéjour ſur des rochers & hauteurs, & les fréquens combats ap- « prochent aſſez cet animal, de la claſſe des capricornes; le défaut de « barbe & les cornes courbes leur refuſent cette claſſe. Ne pourroit-on « pas plutôt regarder cet animal, comme formant une claſſe particu- « lière, & le reconnoître pour le muſmon des Anciens ! En effet, il « reſſemble ſingulièrement à la deſcription qu'en donne Pline, & « encore mieux le ſavant Geſner ». Ce paſſage eſt tiré de la verſion Ruſſe, imprimée à Péterſbourg en 1755, en deux volumes *in-4.°* de la relation d'un voyage par terre à Kamtſchatka, par M.rs Muller, de la Croière & Gmelin auteur de l'Ouvrage, dont l'original eſt en allemand, la traduction françoiſe m'a été communiquée par M. de l'Iſle, de l'Académie des Sciences: il eſt à deſirer qu'il la donne bientôt au Public; cette relation, curieuſe par elle-même, eſt en même temps écrite par un homme de bon ſens, & très-verſé dans l'Hiſtoire naturelle.

même animal ; nous avons dit qu'on le trouve en Europe, dans des pays assez chauds, tels que la Grèce *(b)*, les îles de Chypre *(c)*, de Sardaigne & de Corse *(d)* ; néanmoins il se trouve aussi, & même en plus grand nombre, dans toutes les montagnes de la partie méridionale de la Sibérie, sous un climat plutôt froid que tempéré ; il paroît même y être plus grand, plus fort

(b) On ne peut pas douter que le *tragelaphus* de Belon ne soit notre mouflon, & l'on voit par les indications de cet Auteur, qu'il a vu, décrit & dessiné cet animal en Grèce, & qu'il se trouve dans les montagnes qui sont entre la Macédoine & la Servie.

(c) Il y a dans l'île de Chypre des béliers appelés par les anciens Grecs *musmones*, suivant Strabon, que les Italiens nomment à présent *musione* ; ils ont au lieu de laine un poil semblable à celui des boucs ou plutôt un cuir & un poil, qui ne diffère guère de ceux des cerfs, & des cornes comme les autres moutons, si ce n'est qu'elles sont recourbées en arrière ; ils sont de la grandeur & de la grosseur d'un cerf médiocre ; ils sont vîtes à la course, mais ils se tiennent dans les montagnes les plus hautes & les plus raboteuses ; leur chair est bonne & savoureuse.... On passe les peaux de ces animaux & on en fait des cordouans qu'on envoie en Italie, où on les nomme *cordoani* ou *corduani*. Description des îles de l'Archipel, par Dapper, page 50.

(d) His in insulis (Sardinia & Corsica) nascuntur arietes qui pro lana pilum caprinum producunt, quos musmones vocitant. Strabo. lib. V. — *Nuper apud nos Sardus quidam vir non illiteratus Sardiniam affirmavit abundare cervis, apris ac damis, & insuper animali quod vulgò musionem vocant pelle & pilis (pilis capreæ ut ab alio quodam accepi, cæterà ferè ovi simile) cervo simile ; cornibus arieti, non longis sed retro circa aures reflexis, magnitudine cervi mediocris, herbis tantùm vivere, in montibus asperioribus versari, cursu velocissimo, carne venationibus expetita.* Gesner, *Hist. quad.* pag. 823.

& plus vigoureux : il a donc pu peupler également le Nord & le Midi, & ſa poſtérité devenue domeſtique, après avoir long-temps ſubi les maux de cet état, aura dégénéré, & pris, ſuivant les différens traitemens & les climats divers, des caractères relatifs, de nouvelles habitudes de corps, qui s'étant enſuite perpétuées par les générations, ont formé notre brebis domeſtique & toutes les autres races de brebis, dont nous avons parlé.

ADDITION

À l'article de la Brebis & à celui du Mouflon & des Brebis étrangères.

Nous donnons ici les figures *(pl. LIII & LIV)* d'un bélier & d'une brebis dont le deſſin m'a été envoyé par feu M. Colinſon, de la Société royale de Londres, ſous les noms de *Valachian ram* & *Valachian ewe*, c'eſt-à-dire, bélier & brebis de Valachie : Comme cet habile Naturaliſte eſt décédé peu de temps après, je n'ai pu ſavoir ſi cette race de brebis, dont les cornes ſont d'une forme aſſez différente de celle des autres, eſt commune en Valachie, ou ſi ce ne ſont que deux individus qui ſe ſont trouvés par haſard différer de l'eſpèce commune des béliers & des brebis de ce même pays.

Nous donnons auſſi la figure *(planche LV)* d'un bélier que l'on montroit à la foire Saint-Germain, en 1774,

ſous le nom de *Bélier du cap de Bonne-eſpérance :* ce même bélier avoit été préſenté au Public l'année précédente, ſous le nom de *Bélier du Mogol à groſſe queue ;* mais nous avons ſu qu'il avoit été acheté à Tunis, & nous avons jugé que c'étoit en effet un bélier de Barbarie, qui ne diffère de celui dont nous avons donné la figure *(planche XLIX)* que par la queue qui eſt beaucoup plus courte, & en même temps plus plate & plus large à la partie ſupérieure. La tête eſt auſſi proportionnellement plus groſſe, & tient de celle du bélier des Indes; le corps eſt bien couvert de laine, & les jambes ſont courtes, même en comparaiſon de nos moutons ; les cornes ſont auſſi de forme & de grandeur un peu différentes de celles du mouton de Barbarie : nous l'avons nommé *Bélier de Tunis*, pour le diſtinguer de l'autre, mais nous ſommes perſuadés que tous deux ſont du même pays de la Barbarie & de races très-voiſines *(a)*.

Enfin

(a) Le bélier de Tunis diffère de ceux de notre pays, non-ſeulement par ſa groſſe & large queue, mais encore par ſes proportions; il eſt plus bas de jambe, & ſa tête paroît forte & plus arquée que celle de nos béliers ; ſa lèvre inférieure deſcend en pointe au bout de la mâchoire & fait le bec-de-lièvre. Ses cornes qui font la volute, vont en arrière, elles ont ſix pouces meſurées en ligne droite, & dix pouces une ligne de circonvolution, ſur deux pouces deux lignes de groſſeur à l'origine ; elles ſont blanches & annelées de rides comme dans les autres béliers. Les cornes qui paſſent par-deſſus les oreilles les rendent pendantes ; elles ſont larges & finiſſent en pointe. Cet animal domeſtique eſt fort laineux, ſur-tout ſur le ventre, les cuiſſes, le cou & la queue,

Enfin nous donnons auſſi la figure *(pl. LVI)* d'un bélier que l'on montroit de même à la foire Saint-Germain en 1774, ſous le nom de *Morvant de la Chine*. Ce bélier

queue. Sa laine a plus de ſix pouces de long en bien des endroits; elle eſt blanche en général, à l'exception qu'il y a du fauve foncé ſur les oreilles, & que la plus grande partie de la tête & les pieds ſont auſſi d'un fauve foncé tirant ſur le brun: ce que ce bélier a de ſingulier, c'eſt la queue qui lui couvre tout le derrière; elle a onze pouces de large ſur treize pouces neuf lignes de long; ſon épaiſſeur eſt de trois pouces onze lignes; cette partie charnue eſt ronde & finit en pointe (par une petite vertèbre qui a quatre pouces trois lignes de longueur) en paſſant ſous le ventre, entre les jambes ou tombant tout droit. Pour lors, le floc de laine du bout de la queue ſemble toucher à terre: cette queue eſt comme méplate deſſus comme deſſous, s'enfonce dans le milieu & y forme comme une foible gouttière; le deſſus de cette queue, & la plus grande partie de ſon épaiſſeur, ſont couverts de grande laine blanche, mais le deſſous de cette même queue eſt ſans poil & d'une chair fraîche; de ſorte que quand on lève cette queue, on croiroit voir une partie des feſſes d'un enfant.

	pieds.	pouces.	lignes.
La longueur de ſon corps, meſuré en ligne droite depuis le bout du muſeau juſqu'à l'anus, eſt de..	3.	9.	//
Longueur de la tête depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine des cornes.....	//	7.	11.
Longueur de l'œil d'un angle à l'autre.....	//	1.	2.
Diſtance entre les angles antérieurs des yeux...	//	3.	9.
Diſtance entre l'angle antérieur & le bout des lèvres.	//	5.	10.
Longueur des oreilles.....	//	5.	1.
Largeur de la baſe.....	//	1.	5.
Diſtance entre les oreilles & les cornes.....	//	1.	1.
Diſtance entre les deux oreilles, priſe en bas....	//	4.	6.
Longueur du cou.....	//	10.	//
Circonférence près de la tête.....	1.	6.	4.

eſt ſingulier en ce qu'il porte ſur le cou une eſpèce de crinière, & qu'il a ſur le poitrail & ſous le cou de très-grands poils qui pendent & forment une eſpèce de longue

	pieds.	pouces.	lignes.
Hauteur du train de devant	2.	″	″
Hauteur du train de derrière	2.	2.	1.
Circonférence du corps, priſe derrière les jambes de devant	3.	2.	6.
Circonférence à l'endroit le plus gros	3.	8.	2.
Circonférence devant les jambes de derrière	3.	4.	4.
Longueur du tronçon de la queue	1.	1.	9.
Sa largeur	″	11.	″
Longueur du bras depuis le coude juſqu'au genou.	″	7.	9.
Longueur du canon	″	5.	6.
Longueur du paturon	″	1.	6.
Circonférence de la couronne	″	4.	1.
Hauteur depuis le bas du pied juſqu'au genou	1.	4.	6.
Longueur de la cuiſſe depuis la rotule juſqu'au jarret	1.	″	3.
Longueur du canon depuis le jarret juſqu'au boulet.	″	6.	8.
Longueur des ergots	″	2.	1.
Hauteur des ſabots	″	1.	8.
Longueur depuis la pince juſqu'au talon, dans les pieds de devant	″	3.	2.
Longueur dans les pieds de derrière	″	2.	5.
Longueur des deux ſabots, pris enſemble dans les pieds de devant	″	1.	10.
Largeur dans les pieds de derrière	″	1.	8.
Diſtance entre les deux ſabots	″	″	2.
Circonférence des deux ſabots réunis, priſe ſur le pied de devant	″	7.	9.
Circonférence priſe ſur les pieds de derrière	″	6.	5.

Deſcription & meſures priſes par M. de Sève.

cravate, mêlée de poils roux & de poils gris, longs d'environ dix pouces & rudes au toucher. Il porte ſur le cou une crinière de poils droits, aſſez peu épaiſſe, mais qui s'étend juſque ſur le milieu du dos. Ces poils ſont de la même couleur & conſiſtance que ceux de la cravate; ſeulement, ils ſont plus courts & mêlés de poils bruns & noirs. La laine dont le corps eſt couvert, eſt un peu friſée & douce au toucher à ſon extrémité, mais elle eſt droite & rude dans la partie qui avoiſine la peau de l'animal; en général elle eſt longue d'environ trois pouces & d'un jaune-clair; les jambes ſont d'un roux-foncé, la tête eſt tachetée de teintes plus ou moins fauves; la queue eſt fauve & blanche en plus grande partie, & pour la forme elle reſſemble aſſez à la queue d'une vache, étant bien fournie de poil vers l'extrémité. Ce bélier eſt plus bas de jambes que les autres béliers auquel on pourroit le comparer, c'eſt à celui des Indes qu'il reſſemble plus qu'à aucun autre. Son ventre eſt fort gros & n'eſt élevé de terre que de quatorze pouces neuf lignes *(b)*. M. de Sève qui a pris les meſures

---

(b) Longueur du corps meſurée en ligne droite du muſeau à l'anus..... pieds. 3. pouces. 7. lignes. 1.

Longueur du corps en ligne ſuperficielle..... 4. 3. "

Hauteur du train de devant..... 2. 9. 9.

Hauteur du train de derrière..... 2. 8. "

Longueur de la tête depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine des cornes..... " 8. "

& donné la deſcription de cet animal, ajoute que la groſſeur de ſon ventre le faiſoit prendre pour une brebis pleine. Les cornes ſont à peu-près comme celles de nos béliers, mais les ſabots des pieds ne ſont point élevés & ſont plus longs que ceux du bélier des Indes.

Nous avons dit, & nous le répétons ici, que le mouflon eſt la tige unique & primordiale de toutes les autres brebis, & qu'il eſt d'une nature aſſez robuſte pour ſubſiſter dans les climats froids, tempérés & chauds; ſon poil eſt ſeulement plus ou moins épais, plus ou moins

---

	pieds.	pouces.	lignes.
Longueur de l'œil d'un angle à l'autre.....	//	1.	3.
Diſtance entre les angles antérieurs des yeux....	//	3.	10.
Diſtance entre l'angle antérieur & le bout des lèvres.	//	6.	//
Longueur des oreilles.....	//	5.	3.
Largeur de la baſe.....	//	1.	6.
Diſtance entre les oreilles & les cornes.....	//	//	7.
Diſtance entre les oreilles, priſe en bas.....	//	1.	4.
Longueur du cou.....	//	5.	1.
Circonférence près la tête.....	1.	5.	2.
Circonférence du corps, priſe derrière les jambes de devant.....	3.	3.	3.
Circonférence à l'endroit le plus gros.....	3.	3.	9.
Circonférence devant les jambes de derrière.....	3.	2.	4.
Longueur du tronçon de la queue.....	1.	2.	7.
Sa largeur.....	//	1.	3.
Longueur du bras depuis le coude juſqu'au genou..	//	9.	1.
Longueur du canon.....	//	7.	1.

long, ſuivant les différens climats. Les béliers ſauvages du Kamtſchatka, dit M. Steller, ont l'allure de la chèvre & le poil du renne. Leurs cornes ſont ſi grandes & ſi groſſes, qu'il y en a quelques-unes qui pèſent juſqu'à vingt-cinq à trente livres. On en fait des vaſes, des cuillers & d'autres uſtenſiles; ils ſont auſſi vifs & auſſi légers que les chevreuils; ils habitent les montagnes les plus eſcarpées au milieu des précipices, leur chair eſt délicate ainſi que la graiſſe qu'ils ont ſur le dos; mais

---

	pieds.	pouces.	lignes.
Longueur du paturon	//	2.	6.
Circonférence du paturon	//	3.	3.
Circonférence de la couronne	//	5.	10.
Hauteur depuis le bas du pied juſqu'au genou	//	9.	7.
Longueur de la cuiſſe depuis la rotule juſqu'au jarret	//	10.	10.
Longueur du canon depuis le jarret juſqu'au boulet.	//	7.	//
Longueur du pied de devant	//	4.	10.
Longueur des ergots	//	2.	3.
Hauteur des ſabots	//	1.	//
Longueur depuis la pince juſqu'au talon, dans les pieds de devant	//	4.	9.
Longueur dans les pieds de derrière	//	3.	8.
Largeur des mêmes pieds	//	1.	10.
Diſtance entre les deux ſabots	//	//	3.
Circonférence des deux ſabots réunis, priſe ſur les pieds de devant	//	11.	4.
Circonférence priſe ſur les pieds de derrière	//	9.	6.

c'eſt pour avoir leurs fourrures qu'on ſe donne la peine de les chaſſer *(c)*.

Je crois qu'il reſte actuellement très-peu ou plutôt qu'il ne reſte point du tout de vrais mouflons dans l'île de Corſe. Les grands mouvemens de guerre qui ſe ſont paſſés dans cette île, auront probablement amené leur deſtruction; mais on y trouve encore des indices de leur ancienne exiſtence, par la forme même des races de brebis qui y ſubſiſtent actuellement; il y avoit au mois d'août 1774, un bélier de Corſe, appartenant à M. le duc de la Vrillière; il n'étoit pas grand, même en comparaiſon d'une belle brebis de France qu'on lui avoit donnée pour compagne. Ce bélier étoit tout blanc, petit & bas de jambes, la laine longue & par floccons; il portoit quatre cornes larges & fort longues, dont les deux ſupérieures étoient les plus conſidérables, & ces cornes avoient des rides comme celles du mouflon.

Dans les pays du nord de l'Europe, comme en Danemarck & en Norwège, les brebis ne ſont pas belles, & pour en améliorer l'eſpèce, on fait de temps en temps venir des béliers d'Angleterre. Dans les îles qui avoiſinent la Norwège, on laiſſe les béliers en pleine campagne pendant toute l'année. Ils deviennent plus grands & plus gros, & ont la laine meilleure & plus belle que ceux qui ſont ſoignés par les hommes. On prétend que ces

---

(c) Hiſtoire générale des Voyages, *tome XIX, page 252.*

De Seve delin. Baquoy Sculp.

LE MOUFFLON.

De Seve del. Chevillet sculp.

LE BELIER D'ISLANDE.

De Seve delin. Deschrt Sculp.

LA BREBIS D'ISLANDE

De Seve del. C. Baquoy Sculp.

LE MOUTON DE BARBARIE.

De Seve delin. C. Baquoy sculp.

LE BELIER DES INDES.

De Seve dclin. Bagnoni Sculp.

AUTRE BELIER DES INDES.

Buvée del. Louis Le Grand Sculp.

LA BREBIS DES INDES.

de Seve del: C. Guttenberg sc:

LE BELIER VALACHIEN.

de Seve delin. Elt hausard sculp.

LE BELIER DE TUNIS.

De Seve del.

Cne Haussard Sculp.

LE MORVANT.

béliers qui ſont en pleine liberté, paſſent toujours la nuit au côté de l'île d'où le vent doit venir le lendemain ; ce qui ſert d'avertiſſement aux mariniers, qui ont grand ſoin d'en faire l'obſervation *(d)*.

En Iſlande, les béliers, les brebis & les moutons diffèrent principalement des nôtres, en ce qu'ils ont preſque tous les cornes plus grandes & plus groſſes. Il s'en trouve pluſieurs qui ont trois cornes, & quelques-uns qui en ont quatre, cinq, & même davantage : cependant il ne faut pas croire que cette particularité ſoit commune à toute la race des béliers d'Iſlande, & que tous y aient plus de deux cornes ; car dans un troupeau de quatre ou cinq cents moutons, on en trouve à peine trois ou quatre qui aient quatre ou cinq cornes : on envoie ceux-ci à Copenhague comme une rareté, & on les achette en Iſlande bien plus cher que les autres, ce qui ſeul ſuffit pour prouver qu'ils y ſont très-rares *(e)*.

(d) Hiſtoire Naturelle de la Norwège, par Pontoppidam. *Journal étranger, Juin 1756.*

(e) Hiſtoire générale des Voyages, *tome XVIII, page 19.*

L'AXIS (a).

CET animal n'étant connu que ſous les noms vagues de *Biche de Sardaigne* & de *Cerf du Gange*, nous avons cru devoir lui conſerver le nom que lui a donné Belon *(b)*, & qu'il avoit emprunté de Pline; parce qu'en effet les caractères de l'Axis de Pline peuvent convenir à l'animal

(a) Axis. *Obſervations de* Belon, *feuillets 119 verſo & 120 recto.*

Biche de Sardaigne. *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des animaux, Partie II, page 73, figure, planche XLV.*

(b) « Auſſi y avoit mâle & femelle d'une manière de *Cerf* ou *Daim* » en la cour de ce château, que n'avons donc ſu connoître, ſi-non » que par ſoupçon, nous avons imaginé que c'eſt l'*Axis*, duquel » Pline a parlé en ſon VIII.e livre, chapitre XXI, en cette manière. » *In Indiâ.... & feram nomine Axim, hinnuli pelle, pluribus candidio-* » *ribuſque maculis, ſacram Libero Patri.* Tous deux étoient ſans cornes » & avoient la queue longue comme un daim, qui leur pendoit juſque » ſur le pli des jarrets, qui donnoit à connoître que ce n'étoit pas un » cerf; & de fait, lorſque les vimes, les penſions être daims; mais les » ayant mieux conſiderés, & auſſi que n'ignorions pas les marques » d'un daim, rejectons telle opinion. La femelle eſt moindre que le » mâle, toute leur peau étoit mouchetée de taches rondes & blanches: » ayant le champ du corps de fauve couleur ſur le jaunâtre, blanche » deſſous le ventre, en ce différens aux taches de la giraffe: car la » giraffe a le champ blanc & les taches phénicées, ſemées par-deſſus » aſſez larges, mais non pas rouſſes, comme en cette bête axis. Ils » retintent de voix plus argentine & claire, & plus aérée que le cerf; » car les avons ouï brère, par quoi ayant eu beaucoup de marques » manifeſtes qu'ils n'étoient ne daims, ne cerfs, les avons facilement voulu nommer *axis.*» *Obſervations de* Belon, *feuillets 119 & 120.*

dont

dont il eſt ici queſtion, & que le nom même n'a jamais été appliqué à quelqu'autre animal. Ainſi nous ne craignons pas de faire confuſion, ni de tomber dans l'erreur, en adoptant cet ancien nom, & l'appliquant à un animal qui n'en avoit point parmi nous; car une dénomination générique, jointe à l'épithète du climat, n'eſt point un nom, mais une phraſe par laquelle on confond un animal avec ceux de ſon genre, comme celui-ci avec le cerf, quoique peut-être il en ſoit réellement diſtinct, tant par l'eſpèce que par le climat. L'axis eſt à la vérité du petit nombre des animaux ruminans qui portent un bois, comme le cerf, il a la taille & la légèreté du daim; mais ce qui le diſtingue du cerf & du daim, c'eſt qu'il a le bois d'un cerf & la forme d'un daim; que tout ſon corps eſt marqué de taches blanches, élégamment diſpoſées & ſéparées les unes des autres; & qu'enfin il habite les climats chauds *(c)*; au lieu que le cerf & le daim ont

(c) Cet animal étoit à la Ménagerie du Roi, ſous le nom de *cerf du Gange*; on voit par cette dénomination, auſſi-bien que par les paſſages de Pline & de Belon, qu'il habite les pays chauds. Les témoignages des Voyageurs que nous allons citer, confirment ce fait & prouvent en même temps que l'eſpèce commune du cerf ne s'eſt pas fort répandue au-delà des contrées tempérées. « Je n'ai point vu (dit le Maire) de cerfs au Sénégal, ayant un bois pareil à ceux « de France. *Voyage de le Maire, page 190.*—Il y a dans la preſque « île de l'Inde en deçà du Gange, des cerfs qui ont par tout le corps « des petites taches blanches. *Voyage de la Compagnie des Indes de « Hollande, tome IV, page 423.*—On trouve à Bengale des cerfs, qui « ſont martelés comme des tigres. » *Voyage de Luillier, page 54.*

ordinairement le pelage d'une couleur uniforme, & ſe trouvent en plus grand nombre dans les pays froids & dans les régions tempérées que dans les climats chauds.

M.rs de l'Académie des Sciences, en nous donnant la figure & la deſcription des parties intérieures de cet animal, ont dit peu de choſe de ſa forme extérieure *(d)*, & rien du tout de ce qui a rapport à ſon hiſtoire : ils l'ont ſeulement appelé *biche de Sardaigne*, parce que probablement il leur étoit venu ſous ce nom de la Ménagerie du Roi ; mais rien n'indique que cet animal ſoit originaire de Sardaigne, aucun Auteur n'a dit qu'il exiſte dans cette île comme animal ſauvage, & l'on voit au contraire, par les paſſages que nous avons cités, qu'il ſe trouve dans les contrées les plus chaudes de l'Aſie ;

(d) La hauteur de chacune de ces biches étoit de deux pieds huit pouces, à prendre depuis le haut du dos juſqu'à terre ; le cou étoit long d'un pied ; la jambe de derrière, à prendre depuis le genou juſqu'à l'extrémité du pied, étoit de deux pieds, & juſqu'au talon d'un pied.

Leur poil étoit de quatre couleurs ; ſavoir, fauve, blanc, noir & gris ; il y en avoit de blanc ſous le ventre & au-dedans des cuiſſes & des jambes ; ſur le dos il étoit d'un fauve-brun, ſur les flancs d'un fauve-iſabelle, l'un & l'autre fauve au tronc du corps étoit marqué de taches blanches de différentes figures ; il y avoit le long du dos deux rangs de ces taches en ligne droite, le reſte étoit ſemé ſans ordre ; le long des flancs, il y avoit de chaque côté une ligne blanche ; le cou & la tête étoient gris, la queue étoit toute blanche par-deſſous & noire par-deſſus, le poil étant long de ſix pouces. *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Animaux, part. II, page 73.*

ainſi la dénomination de *biche de Sardaigne* avoit été fauſſement appliquée; celle de *cerf du Gange* lui conviendroit mieux s'il étoit en effet de la même eſpèce que le cerf, puiſque la partie de l'Inde qu'arroſe le Gange paroît être ſon pays natal : cependant il paroît auſſi qu'il ſe trouve en Barbarie *(e)*, & il eſt probable que le daim moucheté du cap de Bonne-eſpérance *(f)* eſt encore le même que celui-ci.

Nous avons dit qu'aucune eſpèce *(g)* n'eſt plus voiſine d'une autre, que celle du daim l'eſt de celle du cerf, cependant l'axis paroît encore faire une nuance intermédiaire entre les deux : il reſſemble au daim par la grandeur du corps, par la longueur de la queue, par l'eſpèce de livrée qu'il porte toute la vie; & il n'en diffère eſſentiellement que par le bois, qui eſt ſans empaumures, & qui reſſemble à celui du cerf. Il ſe pourroit donc que l'axis

---

(e) Les Arabes nomment auſſi *Bekker-el-Wash* une eſpèce de daim, qui a préciſément les cornes d'un cerf, mais qui n'eſt pas ſi grand; ceux que j'ai vus avoient été pris dans les montagnes près de Sgigata, & m'ont paru d'un naturel fort doux & traitable; la femelle n'a point de cornes, &c. *Voyage du D.r Shaw, page 313.*

(f) On voit au cap de Bonne-eſpérance une eſpèce de daims marquetés..... un peu moins gros que les daims d'Europe..... Leurs taches ſont blanches & jaunes; jamais ils ne vont que par troupes. *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, tome I, page 120.*

(g) Voyez l'article du daim.

ne fût qu'une variété dépendante du climat, & non pas une eſpèce différente de celle du daim ; car quoiqu'il ſoit originaire des pays les plus chauds de l'Aſie, il ſubſiſte & ſe multiplie aiſément en Europe. Il y en a des troupeaux à la Ménagerie de Verſailles ; ils produiſent entre eux auſſi facilement que les daims ; néanmoins on n'a jamais remarqué qu'ils ſe ſoient mêlés ni avec les daims, ni avec les cerfs, & c'eſt ce qui nous a fait préſumer que ce n'étoit point une variété de l'un ou de l'autre, mais une eſpèce particulière & moyenne entre les deux. Cependant comme l'on n'a pas fait des expériences directes & déciſives à ce ſujet, & que l'on n'a pas employé les moyens néceſſaires pour obliger ces animaux à ſe joindre, nous n'aſſurerons pas poſitivement qu'ils ſoient d'eſpèces différentes.

L'on a déjà vu, dans les articles du cerf & du daim, combien ces animaux éprouvent de variétés, ſur-tout par les couleurs du poil : l'eſpèce du daim & celle du cerf, ſans être très-nombreuſes en individus, ſont fort répandues ; toutes deux ſe trouvent dans l'un & dans l'autre continent, & toutes deux ſont ſujettes à un aſſez grand nombre de variétés, qui paroiſſent former des races conſtantes. Les cerfs blancs, dont la race eſt très-ancienne, puiſque les Grecs & les Romains en ont fait mention, les petits cerfs bruns, que nous avons appelés *cerfs de Corſe*, ne ſont pas les ſeules variétés de cette eſpèce ; il y a en Allemagne une autre race de

cerfs *(h)* qui eſt connue dans le pays ſous le nom de *Brandhirtz*, & de nos chaſſeurs ſous celui de *cerf des Ardennes*. Ce cerf eſt plus grand que le cerf commun, & il diffère des autres cerfs non-ſeulement par le pelage, qu'il a d'une couleur plus foncée & preſque noire, mais encore par un long poil qu'il porte ſur les épaules & ſous le cou. Cette eſpèce de crinière & de barbe lui donnant quelque rapport, la première avec le cheval, & la ſeconde avec le bouc, les Anciens ont donné à ce cerf les noms compoſés d'*Hippélaphe* & de *Tragélaphe ;* comme ces dénominations ont occaſionné de grandes diſcuſſions critiques, que les plus ſavans Naturaliſtes ne ſont pas d'accord à cet égard, & que Geſner *(i)*, Caïus & d'autres ont dit que l'hippélaphe étoit l'élan, nous croyons devoir donner ici les raiſons qui nous ont fait penſer différemment, & qui nous ont porté à croire que l'hippélaphe d'Ariſtote eſt le même animal que le tragélaphe de Pline, & que ces deux noms déſignent également & uniquement le cerf des Ardennes.

Ariſtote *(k)* donne à ſon hippélaphe une eſpèce de

(h) Alterum Cervi genus, ignotius, priore majus, pinguius, tum pilo denſius & colore nigrius; unde Germanis a ſemiuſti ligni colore Brandhirtz *nominatur: hoc in Miſenæ ſaltibus Boëmiæ vicinis reperitur.* Fabricius *apud* Geſner. *Hiſt. quad.* pag. 297.

(i) Geſner. *Hiſt. quad.* pag. 491 & 492.

(k) Quin etiam Hippelaphus, ſatis jubæ ſummis continet armis, qui a formâ equi & cervi, quam habet compoſitam, nomen accepit, quaſi equicervus dici meruiſſet..... Tenuiſſimo jubæ ordine a capite ad ſummos

crinière ſur le cou & ſur le deſſus des épaules, une eſpèce de barbe ſous la gorge, un bois au mâle aſſez ſemblable à celui du chevreuil, point de cornes à la femelle; il dit que l'hippélaphe eſt de la grandeur du cerf, & naît chez les Arachotas (aux Indes), où l'on trouve auſſi des bœufs ſauvages, dont le corps eſt robuſte, la peau noire, le muffle relevé, les cornes plus courbées en arrière que celles des bœufs domeſtiques. Il faut avouer que ces caractères de l'hippélaphe d'Ariſtote conviennent à peu-près également à l'élan & au cerf des Ardennes, ils ont

armos crineſcit. Proprium equicervo villus qui ejus gutturi, modo barbæ, dependet. Gerit cornua utrunque, exceptâ fœminâ.... & pedes habet biſulcos. Magnitudo equicervi non diſſidet a cervo. Gignitur apud Arachotas ubi etiam boves ſylveſtres ſunt, qui differunt ab urbanis, quantùm inter ſues urbanos, & ſylveſtres intereſt. Sunt colore atro, corpore robuſto rictu leviter adunco; cornua gerunt reſupinatiora. Equicervo cornua ſunt Capræ *proxima.* Ariſt. *Hiſt. anim.* Liv. II, cap. 1. *Nota.* Théodore Gaza, dont nous citons la verſion latine, a fait une faute en traduiſant ici Δορκὰς *capra*, au lieu de *caprea*, il faut donc ſubſtituer au mot *capræ* celui de *capreæ*, c'eſt-à-dire, le *chevreuil* à la *chèvre*. NOTA. 2.° Les bœufs ſauvages dont Ariſtote fait ici mention me paroiſſent être les buffles; la courte deſcription qu'il en donne leur convient en entier, le climat leur convient auſſi, leur reſſemblance avec le bœuf, & leur couleur noire ont fait croire à ce philoſophe qu'ils ne différoient pas plus des bœufs domeſtiques que les ſangliers diffèrent des cochons: mais comme nous l'avons dit, le buffle & le bœuf ſont deux eſpèces diſtinctes. Si les Anciens n'ont point donné de nom particulier au buffle, c'eſt parce que cet animal étant étranger pour eux, ils ne le connoiſſoient qu'imparfaitement, & qu'ils le regardoient comme un bœuf ſauvage, qui étoit de la même eſpèce que le bœuf domeſtique, & n'en différoit que par de légères variétés.

tous deux de longs poils ſur le cou & les épaules, & d'autres longs poils ſous la gorge, qui leur ſont une eſpèce de barbe au goſier, & non pas au menton; mais l'hippélaphe n'étant que de la grandeur du cerf, diffère en cela de l'élan, qui eſt beaucoup plus grand; & ce qui me paroît décider la queſtion, c'eſt que l'élan étant un animal des pays froids, n'a jamais exiſté chez les Arachotas. Ce pays des Arachotas eſt une des provinces qu'Alexandre parcourut dans ſon expédition des Indes; il eſt ſitué au-delà des monts Caucaſe, entre la Perſe & l'Inde: ce climat chaud n'a jamais produit des élans, puiſqu'ils peuvent à peine ſubſiſter dans les contrées tempérées, & qu'on ne les trouve que dans le nord de l'un & de l'autre continent. Les cerfs au contraire n'affectent pas particulièrement les terres du nord, on les trouve en grand nombre dans les climats tempérés & chauds; ainſi nous ne pouvons pas douter que cet hippélaphe d'Ariſtote, qui ſe trouve chez les Arachotas, & dans le même pays où ſe trouve le buffle, ne ſoit le cerf des Ardennes, & non pas l'élan.

Si l'on compare maintenant Pline ſur le tragélaphe, avec Ariſtote ſur l'hippélaphe, & tous deux avec la Nature, on verra que le tragélaphe eſt le même animal que l'hippélaphe, le même que notre cerf des Ardennes. Pline *(l)*

(l) Eâdem eſt ſpecie (cervi videlicet) barbâ tantùm, & armorum villo diſtans quem tragelaphon *vocant, non alibi quàm juxta Phaſin amnem, naſcens.* Plin. *Hiſt. nat.* lib. VIII, cap. XXXIII.

dit que le tragélaphe eſt de l'eſpèce du cerf, & qu'il n'en diffère que par la barbe, & auſſi par le poil qu'il a ſur les épaules : ces caractères ſont poſitifs, & ne peuvent s'appliquer qu'au cerf des Ardennes, car Pline parle ailleurs de l'élan ſous le nom d'*alcé*. Il ajoute que le tragélaphe ſe trouve auprès du Phaſe, ce qui convient encore au cerf, & non pas à l'élan. Nous croyons donc être fondés à prononcer que le tragéphale de Pline & l'hippélaphe d'Ariſtote, déſignent tous deux le cerf que nous appelons *cerf des Ardennes ;* & nous croyons auſſi que l'axis de Pline indique l'animal que l'on appelle vulgairement *cerf du Gange.* Quoique les noms ne faſſent rien à la Nature, c'eſt cependant rendre ſervice à ceux qui l'étudient, que de les leur interpréter.

ADDITION

Aux articles du Cerf, du Daim & du Chevreuil.

DU CERF.

ON ſait que dans pluſieurs animaux, tels que les chats, les chouettes, &c. la pupille de l'œil ſe rétrécit au grand jour & ſe dilate dans l'obſcurité ; mais on ne l'avoit pas remarqué ſur les yeux du cerf. J'ai reçu de M. Beccaria, ſavant Phyſicien & célèbre Profeſſeur à Piſe, la lettre ſuivante, datée de Turin le 28 octobre 1767, dont voici la traduction par extrait :

Je

De Seve delin. C. Baquoy Sculp.

L'AXIS MÂLE.

De Seve delin. C. Baquoy Scup.

L'AXIS FEMELLE.

Je préſentois du pain (dit M. Beccaria) a un cerf enfermé dans un endroit obſcur pour l'attirer vers la fenêtre, & pour admirer à loiſir la forme rectangulaire & tranſverſale de ſes pupilles, qui, dans la lumière vive, n'avoient au plus qu'une demi-ligne de largeur, ſur environ quinze lignes de longueur. Dans un jour plus foible, elles s'élargiſſoient de plus d'une ligne & demie, mais en conſervant leur figure rectangulaire; & dans le paſſage des ténèbres elles s'élargiſſoient d'environ quatre lignes, toujours tranſverſalement, c'eſt-à-dire horizontalement, en conſervant la même forme rectangulaire. L'on peut aiſément s'aſſurer de ces faits en mettant la main ſur l'œil d'un cerf; au moment qu'on découvrira cet œil, on verra la pupille s'élargir de plus de quatre lignes.

Cette obſervation fait penſer, avec raiſon, à M. Beccaria, que les autres animaux du genre des cerfs, ont la même faculté de dilater & de contracter leurs pupilles; mais ce qu'il y a de plus remarquable ici, c'eſt que la pupille des chats, des chouettes & de pluſieurs autres animaux ſe dilate & ſe contracte verticalement, au lieu que la pupille du cerf ſe contracte & ſe dilate horizontalement.

Je dois encore ajouter à l'hiſtoire du cerf, un fait qui m'a été communiqué par M. le marquis d'Amezaga, qui joint à beaucoup de connoiſſances, une grande expérience de la chaſſe.

Les cerfs, dit-il, mettent leur tête bas au mois de mars, plus tôt ou plus tard, ſelon leur âge. A la fin de juin, les gros cerfs ont leur tête alongée & elle commence à leur démanger. C'eſt auſſi dans ce même temps qu'ils commencent à toucher au bois

pour ſe défaire de la peau veloutée qui entoure le merrain & les andouillers. Au commencement d'août, leur tête commence à prendre la conſiſtance qu'elle doit avoir pour le reſte de l'année. Le 17 octobre l'équipage de S. A. S. M.gr le Prince de Condé, attaqua un cerf de dix cors jeunement; c'eſt dans cette ſaiſon que les cerfs tiennent leur rut, & par conſéquent ils ſont alors bien moins vigoureux, & ce fut avec grand étonnement que nous vimes ce cerf aller grand train, & nous conduire à près de ſix lieues de ſon lancé.

Ce cerf pris, nous trouvames ſa tête blanche & ſanguinolente, comme elle auroit dû l'être dans le temps que les cerfs ordinaires touchent au bois; cette tête étoit couverte de lambeaux de la peau veloutée qui ſe détache de la ramure. Il avoit andouillers ſur andouillers & chevillures, avec deux perches ſans empaumures. Tous les chaſſeurs qui arrivèrent à la mort de ce cerf, furent fort étonnés de ce phénomène; mais ils le furent bien davantage, lorſqu'on voulut lui lever les daintiers; on n'en trouva point dans le *ſcrotum*, mais après avoir ouvert le corps, on trouva en-dedans deux petits daintiers gros comme des noiſettes, & nous vimes clairement qu'il n'avoit point donné au rut comme les autres, & nous eſtimames que même il n'y avoit jamais donné. On ſait que pendant les mois de juin, juillet & août, les cerfs ſont prodigieuſement chargés de ſuif, & qu'au 15 ſeptembre ils piſſent ce ſuif, en ſorte qu'il ne leur reſte que de la chair; celui dont je parle avoit conſervé tout ſon ſuif, par la raiſon qu'il n'étoit point en état de ruter. Ce cerf avoit un autre défaut que nous obſervames en lui levant les pieds, il lui manquoit dans le pied droit l'os du dedans du pied, & cet os qui ſe trouvoit dans le pied gauche, étoit long d'un demi-pouce, pointu & gros comme un cure-dent.

Il eſt notoire qu'un cerf que l'on coupe quand il n'a pas ſa tête, elle ne repouſſe plus; on ſait auſſi que lorſque l'on coupe

un cerf qui a ſa tête dans ſa perfection il la conſerve toujours. Or, il paroît ici que les très-petites parties de la génération de l'animal dont je viens de parler, ont ſuffi pour lui faire changer de tête, mais que la Nature a toujours été tardive dans ſes opérations pour la conformation naturelle de cet animal, car nous n'avons trouvé aucune trace d'accidens qui puiſſe faire croire que ce même ordre de la Nature ait pu être dérangé; en ſorte qu'on peut dire, avec grande raiſon, que ce retardement ne vient que du peu de facultés des parties de la génération dans cet animal, leſquelles étoient néanmoins ſuffiſantes pour produire la chute & la renaiſſance de la tête, puiſque les meules nous indiquoient qu'il avoit eu ſa tête de daguet, ſa ſeconde tête, ſa troiſième, la quatrième & dix cors jeunement au temps où nous l'avons pris.

Cette obſervation de M. le marquis d'Amezaga, ſemble prouver encore mieux que toutes les obſervations qu'on avoit faites précédemment, que la chute & le renouvellement de la tête des cerfs, dépendent en totalité de la préſence des daintiers ou teſticules, & en partie de leur état plus ou moins complet; car ici les teſticules étant, pour ainſi dire, imparfaits & beaucoup trop petits, la tête étoit par cette raiſon plus long-temps à ſe former & tomboit auſſi beaucoup plus tard que dans les autres cerfs.

Nous avons donné une indication aſſez détaillée au ſujet d'une race particulière de cerf, connu ſous le nom de *cerf noir* ou *cerf des Ardennes*; mais nous ignorions que cette race eût des variétés. Feu M. Colinſon m'a écrit que le roi d'Angleterre, Jacques Ier avoit fait venir

pluſieurs cerfs noirs ou du moins très-bruns, de différens pays, mais ſur-tout de Holſtein, de Danemarck & de Norwège, & il m'obſerve en même temps que ces cerfs ſont différens de celui que j'ai décrit dans mon Ouvrage.

Ils ont, dit-il, des empaumures larges & aplaties à leurs bois comme les daims; ce qui n'eſt pas dans celui des Ardennes. Il ajoute, que le roi Jacques avoit fait mettre pluſieurs de ces cerfs dans deux forêts voiſines de Londres, & qu'il en avoit envoyé quelques autres en Écoſſe, d'où ils ſe ſont répandus dans pluſieurs endroits; pendant l'hiver ils paroiſſent noirs & ont le poil hériſſé, l'été ils ſont bruns & ont le poil liſſe, mais ils ne ſont pas ſi bons à manger que les cerfs ordinaires *(a)*.

Pontoppidan, en parlant des cerfs de Norwège, dit: qu'il ne s'en trouve que dans les diocèſes de Berghen & de Dronthein, c'eſt-à-dire, dans la partie occidentale du royaume, & que ces animaux traverſent quelquefois en troupes les canaux qui ſont entre le continent & les îles voiſines de la côte, ayant la tête appuyée ſur la croupe les uns des autres, & quand le chef de la file eſt fatigué, il ſe retire pour ſe repoſer, & le plus vigoureux prend ſa place *(b)*.

Quelques gens ont penſé qu'on pourroit rendre domeſtiques les cerfs de nos bois, en les traitant comme les Lappons traitent les rennes avec ſoin & douceur. Nous pouvons citer à ce ſujet un exemple qu'on pourroit ſuivre. Autrefois il n'y avoit point de cerfs à l'Iſle-de-France,

(a) Extrait de deux lettres de M. Colinſon à M. de Buffon, en date des 30 décembre 1764 & 6 février 1765.

(b) Hiſtoire Naturelle de la Norwège, par Pontoppidan. *Journal étranger, Juin 1756.*

De Seve del. C. Baron Sculp.

LE CERF-COCHON.

ce ſont les Portugais qui en ont peuplé cette île. Ils ſont petits & ont le poil plus gris que ceux d'Europe, deſquels néanmoins ils tirent leur origine. Lorſque les François s'établirent dans l'île, ils trouvèrent une grande quantité de ces cerfs; ils en ont détruit une partie, & le reſte s'eſt réfugié dans les endroits les moins fréquentés de l'île. On eſt parvenu à les rendre domeſtiques, & quelques habitans en ont des troupeaux *(c)*.

Nous avons vu à l'École vétérinaire, une petite eſpèce de cerf qu'on nous a dit venir du cap de Bonne-eſpérance, dont la robe étoit ſemée de taches blanches, comme celle de l'axis; on lui donnoit le nom de *Cerf-cochon*, parce qu'il n'a pas la même légèreté de corps & les jambes plus groſſes que les autres animaux de ce genre. On en peut voir la figure *(planche LIX)*. Il n'avoit que trois pieds quatre pouces & demi de long, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'extrémité du corps, les jambes courtes, les pieds & les ſabots fort petits; le pelage fauve ſemé de taches blanches, l'œil noir & bien ouvert, avec de grands poils noirs à la paupière ſupérieure, les naſeaux noirs, une bande noirâtre des naſeaux aux coins de la bouche, la tête couleur de ventre-de-biche mêlée de grisâtre, brune ſur le chanfrein & à côté des yeux; les oreilles fort larges, garnies de poils blancs en dedans, & d'un poil ras, gris mêlé de fauve en dehors.

(c) Note communiquée par M. le vicomte de Querhoënt à M. de Buffon.

Le bois de ce cerf avoit onze pouces ſept lignes de long, ſur dix lignes de groſſeur, le deſſus du dos étoit plus brun que le reſte du corps; la queue fauve deſſus & blanche deſſous, & les jambes étoient d'un brun-noirâtre.

Il paroît que cet animal approche plus de l'eſpèce du cerf que de celle du daim. On en peut juger par la ſeule inſpection de ſon bois.

DU DAIM ET DE L'AXIS.

M. le duc de Richemont, avoit dans ſon parc, en 1765, une grande quantité de cette eſpèce de daims, qu'on appelle vulgairement *Cerfs du Gange*, & que j'ai nommés *Axis*. M. Colinſon m'a écrit, qu'on lui avoit aſſuré qu'ils engendroient avec les autres daims.

Ils vivent volontiers avec eux, dit-il, & ne forment pas des troupes ſéparées. Il y a plus de ſoixante ans que l'on a cette eſpèce en Angleterre, elle y exiſte avant celle des daims noirs & des daims blancs, & même avant celle du cerf, qui ſont plus nouvelles dans l'île de la Grande-Bretagne, & que je crois avoir été envoyées de France, car il n'y avoit auparavant en Angleterre que le daim commun *Fallow-Deer*, & le chevreuil en Écoſſe; mais indépendamment de cette première eſpèce de daims, il y a maintenant le daim axis, le daim noir, le daim fauve & le daim blanc; le mélange de toutes ces couleurs, fait que dans les parcs il ſe trouve de très-belles variétés *(d)*.

Il y avoit en 1764, à la ménagerie de Verſailles,

(d) Lettres de M. Colinſon à M. de Buffon; *Londres, 3 décembre 1764 & 21 novembre 1765.*

deux daims Chinois, l'un mâle & l'autre femelle, ils n'avoient que deux pieds trois ou quatre pouces de hauteur ; le corps & la queue étoient d'un brun-minime, le ventre & les jambes fauve-clair, les jambes courtes, le bois large, étendu & garni d'andouillers : cette eſpèce plus petite que celle des daims ordinaires & même que celle de l'axis, n'eſt peut-être néanmoins qu'une variété de celui-ci, quoiqu'il en diffère en ce qu'il n'a pas de taches blanches, mais on a obſervé qu'au lieu de ces taches blanches il avoit en pluſieurs endroits quelques grands poils fauves, qui tranchoient viſiblement ſur le brun du corps; au reſte, la femelle étoit de la même couleur que le mâle, & je préſume que la race pourroit non-ſeulement ſe perpétuer en France, mais peut-être même ſe mêler avec celle de l'axis, d'autant que ces animaux ſont également originaires de l'orient de l'Aſie.

DU CHEVREUIL.

J'AI dit en pluſieurs endroits de mon Ouvrage, que dans les animaux libres, le fauve, le brun & le gris ſont les couleurs ordinaires, & que c'eſt l'état de domeſticité qui a produit les daims blancs, les lapins blancs, &c. Cependant la Nature ſeule produit auſſi quelquefois ce même effet dans les animaux ſauvages. M. l'abbé de la Villette m'a écrit, qu'un particulier des terres de M. ſon frère, ſituées près d'Orgelet en Franche-comté, venoit de lui apporter deux chevrillards, dont l'un étoit

de la couleur ordinaire, & l'autre qui étoit femelle, étoit d'un blanc de lait, & n'avoit de noirâtre que l'extrémité du nez & les ongles *(e)*.

Dans toute l'Amérique ſeptentrionale, on trouve des chevreuils ſemblables à ceux d'Europe, ils ſont ſeulement plus grands, & d'autant plus que le climat devient plus tempéré. Les chevreuils de la Louiſiane, ſont ordinairement du double plus gros que ceux de France *(f)*. M. de Fontenette, qui m'a aſſuré ce fait, ajoute, qu'ils s'apprivoiſent aiſément. M. Kalm dit la même choſe; il cite un chevreuil qui alloit pendant le jour prendre ſa nourriture au bois & revenoit le ſoir à la maiſon *(g)*; mais dans les terres de l'Amérique méridionale, il ne laiſſe pas d'y avoir d'aſſez grandes variétés dans cette eſpèce. M. de la Borde, Médecin du Roi à Cayenne, dit:

Qu'on y connoît quatre eſpèces de *cerf*, qui portent indiſtinctement, mâles & femelles, le nom de *biches*. La première eſpèce appelée *biche des bois* ou *biche rouge*, ſe tient toujours dans les bois fourrés, pour être moins tourmentée des maringouins. Cette biche eſt plus grande & plus groſſe que l'autre eſpèce qu'on appelle *biche des pallétuviers*, qui eſt la plus petite des quatre, & néanmoins elle n'eſt pas ſi groſſe que la biche appelée *biche de barallou*, qui fait la ſeconde eſpèce, & qui eſt de la même couleur que la biche des bois. Quand les mâles ſont

(e) Extrait d'une lettre écrite par M. l'abbé de la Villette à M. de Buffon, datée à Lons-le-Saunier, le 17 juin 1773.

(f) Extrait d'une lettre écrite à M. de Buffon par M. de Fontenette, Médecin du Roi à la nouvelle Orléans, *20 octobre 1750*.

(g) Voyage de Pierre Kalm; *Gotting. 1757, tome II, page 350*.

vieux,

vieux, leurs bois ne forment qu'une branche de médiocre grandeur & groſſeur, & en tout temps ces bois n'ont guère que quatre ou cinq pouces de hauteur. Ces biches de barallou ſont rares, & ſe battent avec les biches des bois. On remarque dans ces deux eſpèces, à la partie latérale de chaque narine, deux glandes d'une groſſeur fort apparente, qui répandent une humeur blanche & fétide.

La troiſième eſpèce eſt celle que l'on appelle la *biche des ſavanes*, elle a le pelage griſâtre, les jambes plus longues que les précédentes, & le corps plus alongé. Les chaſſeurs ont aſſuré à M. de la Borde, que cette biche des ſavanes n'avoit pas de glandes au-deſſus des narines, comme les autres, qu'elle en diffère auſſi par le naturel, en ce qu'elle eſt moins ſauvage, & même curieuſe au point de s'approcher des hommes qu'elle aperçoit.

La quatrième eſt celle des palétuviers, plus petite & plus commune que les trois autres; ces petites biches ne ſont point du tout farouches, leur bois eſt plus long que celui des autres & plus branchu, portant pluſieurs andouillers. On les appelle *biches des palétuviers*, parce qu'elles habitent les ſavanes noyées & les terreins couverts de palétuviers.

Ces animaux ſont friands de manioc; & en détruiſent ſouvent les plantations; leur chair eſt fort tendre & d'un très-bon goût; les vieux ſe mangent comme les jeunes, & ſont d'un goût ſupérieur à celui des *cerfs* d'Europe. Elles s'apprivoiſent aiſément; on en voit dans les rues de Cayenne, qui ſortent de la ville & vont par-tout ſans que rien les épouvante. Il y a même des femelles qui vont dans les bois chercher des mâles ſauvages, & qui reviennent enſuite avec leurs petits.

Le cariacou eſt plus petit; ſon poil eſt gris tirant ſur le blanc; ſes bois ſont droits & pointus. Il eſt plutôt de la race des chevreuils que de celle des cerfs; il ne fréquente pas les endroits

habités ; on n'en voit pas aux environs de la ville de Cayenne, mais il eſt fort commun dans les grands bois ; cependant on l'apprivoiſe aiſément. Il ne fait qu'un petit tous les ans *(h)*.

Si l'on compare ce que l'on vient de lire avec ce que nous avons dit, à l'article des *Mazames*, on verra que tous ces prétendus cerfs ou biches de M. de la Borde, ne ſont que des chevreuils, dont les variétés ſont plus nombreuſes dans le nouveau continent que dans l'ancien.

(h) Extrait des obſervations manuſcrites de M. de la Borde, Médecin du Roi à Cayenne.

LE CHEVREUIL DES INDES.

Nous donnons ici *(planche LX)*, la figure d'un animal des Indes, qui nous paroît être d'une eſpèce très-voiſine de celle de nos chevreuils d'Europe, mais qui néanmoins en diffère par un caractère aſſez eſſentiel, pour qu'on ne puiſſe pas le conſidérer comme ne formant qu'une ſimple variété dans l'eſpèce du chevreuil; ce caractère conſiſte dans la ſtructure des os ſupérieurs de la tête, ſur leſquels ſont appuyées les meules qui portent le bois de ce chevreuil. C'eſt encore au ſavant Profeſſeur M. Allamand que je dois la connoiſſance de cet animal, & je ne puis mieux faire que de rapporter ici la deſcription qu'il en a publiée dans le nouveau ſupplément à mon Ouvrage ſur les animaux quadrupèdes.

Nous avons vu dans les articles précédens, que l'Afrique renferme grand nombre d'animaux qui n'ont jamais été décrits; cela n'eſt pas étonnant, l'intérieur de cette vaſte partie du monde nous eſt preſque encore entièrement inconnue. On a plus de raiſon d'être ſurpris que l'Aſie, habitée en général par des peuples plus policés, & très-fréquentée par les Européens, en fourniſſe ſouvent, dont aucun Voyageur n'a parlé; nous en avons un exemple dans le joli animal qui eſt repréſenté dans la *planche du chevreuil des Indes (a)*.

Il a été envoyé de Bengale, en 1778, à feu M. Van der Stel, Commiſſaire de la ville d'Amſterdam; il eſt arrivé chez lui en très-bon état, & il a vécu pendant quelque temps: ignorant le

(a) Voyez dans ce volume, *planche LX.*

nom ſous lequel il eſt connu dans le pays dont il eſt originaire, je lui ai donné celui de *chevreuil*, parce qu'il lui reſſemble par ſon bois & par toute ſa figure, quoiqu'il ſoit beaucoup plus petit. Celui de chevrotain auroit mieux répondu à ſa taille, mais ceux d'entre les chevrotains qui portent des cornes, les ont creuſes & non pas ſolides comme le ſont celles de l'animal dont nous parlons, qui par conſéquent en diffère par un caractère eſſentiel; il a plus de traits de reſſemblance avec le cerf; mais il en eſt trop différent par la grandeur, pour qu'on puiſſe lui en donner le nom, à peine a-t-il deux pieds ſept pouces de longueur; & ſa plus grande hauteur n'eſt que d'un pied & demi.

Le poil court, dont ſon corps eſt couvert, eſt blanc depuis ſa racine juſqu'à la moitié de ſa longueur; l'extrémité en eſt brune, ce qui fait un pelage gris, où cependant le brun domine, principalement ſur le dos & moins ſous le ventre, l'intérieur des cuiſſes & le deſſous du cou ſont blanchâtres; les ſabots ſont noirs & ſurmontés d'une petite tache blanche; les ergots ſont à peine viſibles.

Sa tête, comme celle de la plupart des animaux mâles à pieds-fourchus, eſt chargée de deux cornes qui offrent des ſingularités bien remarquables; elles ont une origine commune à la diſtance de deux pouces du bout du muſeau: là elles commencent à s'écarter l'une de l'autre, en faiſant un angle d'environ quarante degrés, ſous la peau qu'elles ſoulèvent d'une manière très-ſenſible, enſuite elles montent en ligne droite le long des bords de la tête, toujours recouvertes de la peau, mais de façon que l'œil peut les ſuivre avec autant de facilité que l'attouchement les fait découvrir, car elles forment ſur les os, auxquels elles ſont appliquées, une arête d'un travers de doigt d'élévation; parvenues au haut de la tête,

elles prennent une autre direction, elles s'élèvent perpendiculairement au-deſſus de l'os frontal, juſqu'à la hauteur de trois pouces, ſans que la peau qui les environne là de tous côtés les ait quittées; à ce degré d'élévation, elles ſont ſurmontées par ce qu'on nomme les meules & leurs pierrures dans les cerfs; elles couronnent la peau qui reſte en-deſſous : du milieu de ces meules les cornes continuent à monter, mais inégalement; la corne gauche s'élève juſqu'à la hauteur de trois pouces, elle eſt recourbée à ſon extrémité qui ſe termine en pointe; & elle pouſſe, preſque immédiatement au-deſſus de la meule, un andouiller dirigé en avant, de la longueur d'un demi-pouce; la corne droite n'a que deux pouces & demi de longueur, & il en ſort un andouiller plus petit encore que celui de la gauche & dirigé en arrière. La figure qui a été faite d'après l'animal vivant, repréſente bien tout ce que je viens de dire; ces cornes ſont ſans écorces, liſſes & d'un blanc tirant un peu ſur le jaune; elles ſont ſans perlures, & par conſéquent ſans gouttières.

Cet animal n'a pas vécu fort long-temps dans ce pays, & rien n'a indiqué ſon âge; ainſi j'ignore s'il auroit mis bas ſa tête, comme les chevreuils, ou ſi celle qu'il avoit étoit naiſſante, & ſeroit devenue plus grande & plus chargée d'andouillers.

Si l'on regarde comme une portion du bois cette partie qui a ſon origine près du muſeau, qui s'étend ſous la peau de la face; & qui en reſte couverte juſqu'à la meule, on ne peut pas douter que ce bois ne ſoit permanent; & dans ce cas, cet animal offrira, de même que la giraffe, une anomalie très-remarquable dans la claſſe des animaux qui ont du bois ou des cornes ſolides.

Mais on ſait que le bois des cerfs, des daims & des chevreuils, poſe ſur deux éminences de l'os frontal. Dans notre chevreuil Indien, ces éminences ſont des tubéroſités beaucoup plus élevées, dont les prolongemens s'étendent entre les yeux juſqu'au muſeau,

en s'appliquant fortement aux os du nez, ſi même ils ne ſont pas corps avec eux; car quelque effort que j'aie fait pour inſinuer à travers la peau une pointe entre-deux, il m'a été impoſſible d'y réuſſir. Comme la dépouille de cet animal ne m'appartient pas, je regrette de n'avoir pas la permiſſion d'enlever la peau qui couvre ces os, pour ſavoir au juſte ce qui en eſt; quoi qu'il en ſoit, il peut mettre bas ſa tête avec autant de facilité que le cerf; puiſque poſées ſur le haut de ces éminences, les meules ne ſont pas plus fortement adhérentes à ce point d'appui que dans les autres animaux qui perdent leur bois chaque année; ainſi je ſuis très-porté à croire qu'il le perd auſſi. Mais ce qu'il y a ici de certain, c'eſt que cette ſingulière conformation en forme une eſpèce particulière dans la claſſe des ruminans, & non pas une ſimple variété, tel qu'eſt le *cuguacu apara* du Breſil, qui eſt à peu-près de la même grandeur.

Au milieu du front, entre les deux prolongemens des tubéroſités, dont je viens de parler, il y a une peau molle, pliſſée & élaſtique, dans les plis de laquelle on remarque une ſubſtance glanduleuſe, d'où il ſuinte une matière qui a de l'odeur.

Il a huit dents inciſives dans la mâchoire inférieure, & ſix dents molaires à chaque côté des deux mâchoires; il a de plus deux crochets dans la mâchoire ſupérieure, comme le cerf, qui ne ſe trouvent point dans le chevreuil d'Europe; ces crochets ſe projettent tant ſoit peu en-dehors, & ils font une légère impreſſion ſur la lèvre inférieure.

Il a de beaux yeux bien fendus, au-deſſous ſont deux larmiers très-remarquables par leur grandeur & leur profondeur, comme ceux du cerf; ces larmiers qui manquent au chevreuil avec ſes deux dents en crochets, m'ont fait dire ci-deſſus, qu'il avoit plus de traits de reſſemblance avec le cerf qu'avec ce dernier animal.

Il a la langue fort longue, il s'en ſervoit non-ſeulement à nettoyer ſes larmiers, mais encore ſes yeux, & quelquefois même il la pouſſoit au-delà.

Ses oreilles ont trois pouces en longueur; elles ſont placées à un demi-pouce de diſtance de la partie inférieure des éminences qui ſoutiennent le bois; ſa queue eſt fort courte, mais aſſez large, elle eſt blanche en-deſſous.

La figure de cet animal avoit la même grâce, & la même élégance que celle de notre chevreuil ordinaire, il paroiſſoit même être plus leſte & plus éveillé; il n'aimoit pas à être touché de ceux qu'il ne connoiſſoit point; il prenoit cependant ce qu'ils lui préſentoient; il mangeoit du pain, des carottes & toutes ſortes d'herbes; il étoit dans un parc où il entra en chaleur dans les mois de mars & d'avril; il y avoit avec lui une femelle d'axis qu'il tourmentoit beaucoup pour la couvrir, mais il étoit trop petit pour y réuſſir; il mourut pendant l'hiver 1779.

Voici ſes dimenſions.

	pieds.	pouces.	lignes.
Longueur du corps, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue	2.	7.	//
Hauteur du train de devant	1.	4.	//
Hauteur du train de derrière	1.	6.	//
Longueur de la tête, depuis le bout du muſeau juſqu'aux oreilles	//	7.	//
Diſtance entre le bout du muſeau & l'extrémité des prolongemens des éminences de l'os frontal qui ſoutiennent le bois	//	2.	//
Longueur de ces prolongemens juſqu'à l'endroit où ils s'élèvent au-deſſus de la tête	//	5.	//
——— des éminences de l'os frontal qui ſont recouvertes de la peau, & terminées par les meules	//	3.	//
——— de la corne gauche, depuis la meule juſqu'à ſon extrémité en ligne droite	//	3.	//

	pieds.	pouces.	lignes.
Longueur de ſon andouiller	"	"	6.
——— de la corne droite, depuis ſa meule juſqu'à ſon extrémité	"	2.	6.
——— de ſon andouiller	"	"	4.
Diſtance entre les cornes meſurée ſur l'os frontal	"	2.	1.
Circonférence des cornes au-deſſous de la meule	"	2.	"
Longueur des oreilles	"	3.	"
Longueur des yeux d'un angle à l'autre	"	1.	"
Largeur des oreilles	"	2.	"
Ouverture des yeux	"	"	9.
Longueur de la queue	"	3.	"
Circonférence du muſeau derrière les naſeaux	"	4.	"
——— de la tête entre les cornes & les oreilles	"	11.	"
——— du milieu du cou	1.	"	"
——— du corps, derrière les jambes de devant	1.	9.	"
——— du milieu du corps	1.	10.	"
——— du corps devant les jambes de derrière	1.	9.	"

LE

De. Seve. del. Lmc. le villain Sc.

LE CHEVREUIL DES INDES.

LE TAPIR (a) ou L'ANTA.

C'EST ici l'animal le plus grand de l'Amérique, de ce nouveau monde, ou, comme nous l'avons dit,

(a) Tapir, nom de cet animal dans ſon pays natal au Breſil. *Tapira,* ſelon M. de la Condamine. *Voyage de la rivière des Amazones,* page 163. *Tapiier-été,* ſelon Marcgrave & Piſon. *Été,* eſt un nom adjectif, qui dans la langue Braſilienne ſignifie *grand,* ainſi *Tapiier-été,* veut dire *grand Tapir. Tapihire,* ſelon Thevet; *Singularités de la France Antarctique,* page 96. *Tapirouſſou,* ſuivant de de Lery; *Voyage au Breſil,* page 151. *Ouſſou,* eſt un adjectif peut-être augmentatif comme *Été.* Cet animal qui ſe trouve non-ſeulement au Breſil, mais dans la Guiane & au Pérou, s'appelle *Maïpouri,* dans la langue Galibi ſur les côtes de la Guiane; & *Vagra* au Pérou, ſelon M. de la Condamine. *Ibid. Maïpouri* ou *Manipouris* à Cayenne, ſelon Barrère; *Hiſtoire de la France Équin.* page 160. *Anta,* par les Portugais du Breſil & du Paraguai. *Ent,* ſelon Souchu de Rennefort, pag. 203. *Danta,* par les Eſpagnols & les Portugais, ſelon M. de la Condamine, *page 163,* & ſelon Chriſtophe d'Acuña; *Relation de la rivière des Amazones, traduite par Gomberville;* Paris, 1682, *tome II, page 157;* & auſſi ſelon Charlevoix; *Hiſtoire du Paraguai,* tome I.er page 32. *Ante,* ſelon Herrera; *Deſcription des Indes occidentales.* Amſterdam, 1622, *page 25;* & ſelon Maffée; *Hiſtoire des Indes, traduite par de Pure,* page 69. *Beori,* à la nouvelle Eſpagne; *Hiſtoire générale des voyages, par M. l'Abbé Prevôt,* tome II, page 636. *Dante* ou *Danta,* ſelon Joſeph Acoſta; *Hiſt. naturelle des Indes, &c. traduite de Robert Regnault,* page 204. NOTA. Quelques Voyageurs l'ont appelé *Mulet* ou *Mule ſauvage, Aſne-vache, Vache ſauvage.* — Les dantes, dit Acoſta, reſſemblent aux petites vaches & encore mieux à des mulets, parce qu'ils n'ont point de cornes; *Hiſt. nat. des Indes, page 200.* — Tapirouſſou, *âne-vache du Breſil....* On peut dire

la Nature vivante ſemble s'être rapetiſſée, ou plutôt n'avoir pas eu le temps de parvenir à ſes plus hautes dimenſions; au lieu des maſſes colloſſales que produit la terre antique de l'Aſie, au lieu de l'éléphant, du rhinocéros, de l'hippopotame, de la giraffe & du chameau, nous ne trouvons dans ces terres nouvelles que des ſujets modelés en petit; des tapirs, des lamas, des vigognes, des cabiais, tous vingt fois plus petits que ceux qu'on doit leur comparer dans l'ancien continent: & non-ſeulement la matière eſt ici prodigieuſement épargnée, mais les formes même ſont imparfaites & paroiſſent avoir été négligées ou manquées; les animaux de l'Amérique méridionale, qui ſeuls appartiennent en propre à ce nouveau continent, ſont preſque tous ſans défenſes, ſans cornes & ſans queue; leur figure eſt

---

que cet animal eſt demi-vache & demi-âne, quoiqu'il diffère entièrement de tous les deux, tant de la queue qu'il a fort courte que des dents, leſquelles il a beaucoup plus tranchantes & plus aiguës. *Voyage de de Lery, page 151.* — Le tapihire me ſemble participer autant de l'âne que de la vache. *Thevet, page 96.* — Les ants ſont des bêtes quaſi comme des mulets, moindres toutefois. *Herrera.* pag. 251.

Tapiierete *Braſilienſibus*, *Luſitanis* Anta. Marcgrav. *Hiſt. Braſil.*

Tapierete. Piſon. *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 101, *fig. ibid.*

Sus aquaticus multiſulcus. Tapierete *Braſilienſibus Marcgravii an vitulus* Jonſtoni. *Tapir. Maypouri.* Barrère, *Hiſtoire nat. de la France Équinox. page 160.*

Tapirus. Le *Tapir* ou *Manipouris.* Briſſon, *reg. anim.* pag. 119.

bizarre, leur corps & leurs membres mal proportionnés, mal unis enſemble, & quelques-uns, tels que les fourmilliers, les pareſſeux, &c. ſont d'une nature ſi miſérable, qu'ils ont à peine les facultés de ſe mouvoir & de manger; ils traînent avec douleur une vie languiſſante dans la ſolitude du déſert, & ne pourroient ſubſiſter dans une terre habitée, où l'homme & les animaux puiſſans les auroient bientôt détruits.

Le tapir eſt de la grandeur d'une petite vache ou d'un zébu, mais ſans cornes & ſans queue; les jambes courtes, le corps arqué, comme celui du cochon, portant une livrée dans ſa jeuneſſe, comme le cerf, & enſuite un pelage uniforme d'un brun-foncé; la tête groſſe & longue avec une eſpèce de trompe, comme le rhinocéros; dix dents inciſives & dix molaires à chaque mâchoire, caractère qui le ſépare entièrement du genre des bœufs & des autres animaux ruminans, &c: au reſte, comme nous n'avons de cet animal que quelques dépouilles, & un deſſin que M. de la Condamine a eu la bonté de nous donner; nous ne pouvons mieux faire que de citer ici les deſcriptions qu'en ont faites, d'après nature, Marcgrave & Barrère *(b)*, & préſenter en même temps ce qu'en ont dit les Voyageurs & les Hiſtoriens.

(b) Tapiierete *Braſilienſibus*, *Luſitanis* Anta. *Animal quadrupes, magnitudine juvenci ſemeſtris; figurâ corporis quodammodo ad porcum accedens, capite etiam tali, verùm craſſiori, oblongo, ſuperius in acumen*

Il paroît que le tapir eſt un animal triſte & ténébreux (c), qui ne ſort que de nuit, qui ne ſe plaît que

---

deſinente ; promuſcide ſuper os prominente quàm validiſſimo nervo contrahere & extendere poteſt ; in promuſcide autem ſunt fiſſuræ oblongæ ; inferior oris pars eſt brevior ſuperiore. Maxillæ ambæ anteriùs faſtigiatæ, & in quâlibet decem dentes inciſores ſupernè & infernè ; hinc per certum ſpatium utraque maxilla caret dentibus, ſequuntur dein molares grandes omnes in quolibet latere quinque, ita ut haberet viginti molares & viginti inciſores. Oculos habet parvos porcinos, aures obrotundas, majuſculas quas versùs anteriora ſurrigit. Crura vix longiora porcinis, & craſſiuſcula, in anterioribus pedibus quatuor ungulas, in poſterioribus tres ; media inter eas major eſt in omnibus pedibus ; in prioribus pedibus tribus quarta parvula exteriùs eſt adjuncta : ſunt autem ungulæ nigricantes, non ſolidæ ſed cavæ, & quæ detrahi poſſunt. Caret caudâ & ejus loco proceſſum habet nudum pilis, conicum, parvum more Cutian *(Agouti). Mas membrum genitale longè exſerere poteſt inſtar cercopitheci : incedit dorſo incurvato ut* Capybara *(Cabiai). Cutem ſolidam habet inſtar alcis, pilos breves. Color pilorum in junioribus eſt umbræ lucidæ, maculis variegatus albicantibus ut capreolus ; in adultis fuſcus ſive nigricans ſinè maculis. Animal interdiu dormit in opacis ſilvis latitans. Noctu aut manè egreditur pabuli cauſâ. Optimè poteſt natare. Veſcitur gramine, arundine ſaccharifera, braſſicâ,* &c. *Caro ejus comeditur ſed ingrati ſaporis eſt.* Marcgravii, *hiſt. Braſil.* pag. 229. — *Tapir* ou *Maypouri*, animal amphibie, qui reſte plus ſouvent dans l'eau que ſur la terre, où il va de temps en temps brouter l'herbe la plus tendre ; il a le poil fort court, mêlé de blanc & de noir en manière de bandes, qui s'étendent en long depuis la tête juſqu'à la queue. Il ſiffle comme un *Yzard ;* il ſemble tenir un peu du mulet & du cochon. On voit des manipouris, comme prononcent quelques-uns, dans la rivière d'Ouyapok. Cette viande eſt groſſière & d'un goût déſagréable. *Barrère, Eſſai ſur l'hiſtoire naturelle de la France équinoxiale, page 160.*

(c) Tapiierete, *beſtia iners & ſocors apparet, adeoque luciſuga ut*

dans les eaux, où il habite plus ſouvent que ſur la terre; il vit dans les marais, & ne s'éloigne guère du bord des fleuves ou des lacs; dès qu'il eſt menacé, pourſuivi ou bleſſé, il ſe jette à l'eau *(d)*, s'y plonge & y demeure aſſez de temps pour faire un grand trajet avant de reparoître : ces habitudes, qu'il a communes avec l'hippopotame, ont fait croire à quelques Naturaliſtes qu'il étoit du même genre *(e)*, mais il en diffère autant par la

in denſis mediterranneis ſilvis interdiu dormire amet : ita ut ſi detur animal aliquod, quod noctu tantùm nunquam verò de die venetur, hæc ſanè eſt Braſilenſis beſtia, &c. *Hiſt. nat. Braſil, pag. 101.* — L'Anta broute l'herbe pendant le jour, & la nuit il mange une eſpèce d'argile qu'il trouve dans les marais, où il ſe retire au coucher du Soleil..... La chaſſe de l'anta ne ſe fait que la nuit, & elle eſt fort aiſée; on va attendre ces animaux dans leurs retraites, où ils ſe rendent volontairement en troupes, & quand on les voit venir on va au-devant d'eux avec des torches allumées, qui les éblouiſſent de telle ſorte qu'ils ſe renverſent les uns ſur les autres, &c. *Hiſtoire du Paraguai, par le P. Charlevoix, tome I.er, page 33.* — Les antes ſe cachent de jour dans les tanières, & ſortent ſeulement de nuit pour prendre leur réfection. *Deſcription des Indes occidentales, par Herrera, page 251.*

(d) Le manipouri eſt une eſpèce de mulet ſauvage; on tira ſur un, mais on ne le tua pas : à moins que la bale ou la flèche ne perce les flancs de cet animal, il s'échappe preſque toujours, ſur-tout s'il peut attraper l'eau, parce qu'alors il ſe plonge & va ſortir au bord oppoſé du lieu où il a reçu la bleſſure. *Lettres édifiantes, XXIV.e recueil. Lettre du P. Fauche, datée d'Ouyapok, 20.e Avril 1738.*

(e) Hippopotamus amphibius pedibus quadrilobis; habitat in Nilo... Hippopotamus tereſtris pedibus poſticis triſulcis. Tapiierete *habitat in Braſiliâ.* Linn. *ſyſt. nat.* edit. X, pag. 74.

nature, qu'il en eſt éloigné par le climat; il ne faut pour en être aſſuré que comparer les deſcriptions que nous venons de citer avec celle que nous avons donnée de l'hippopotame : quoique habitant des eaux, le tapir ne ſe nourrit pas de poiſſon, & quoiqu'il ait la gueule armée de vingt dents inciſives & tranchantes *(f)*, il n'eſt pas carnaſſier; il vit de plantes & de racines, & ne ſe ſert point de ſes armes contre les autres animaux : il eſt d'un naturel doux, timide & fuit tout combat, tout danger; avec des jambes courtes & le corps maſſif, il ne laiſſe pas de courir aſſez vîte, & il nage encore mieux qu'il ne court : il marche ordinairement de compagnie & quelquefois en grande troupe; ſon cuir *(g)* eſt d'un tiſſu très-ferme & ſi ſerré, que ſouvent il réſiſte à la bale : ſa chair eſt fade & groſſière *(h)*, cependant les Indiens la mangent; on le trouve com-

(f) Quoique le tapirouſſou ait les dents tranchantes & aiguës, cependant il n'a d'autre réſiſtance que la fuite, il n'eſt nullement dangereux; les Sauvages le tuent à coup de flèches ou le prennent dans des chauſſes-trapes. *Voyage de de Lery, page 152.*

(g) Les Sauvages eſtiment merveilleuſement le tapirouſſou à cauſe de ſa peau; car quand ils l'écorchent, ils coupent en rond tout le cuir du dos, & après qu'il eſt bien ſec, ils en font des rondelles auſſi grandes que le fond d'un moyen tonneau..... Et cette peau ainſi ſéchée, eſt ſi dure que je ne crois pas qu'il y ait flèche qui puiſſe la percer. *Idem.*

(h) La chair du manipouri eſt groſſière & d'un goût déſagréable. *Lettres édifiantes, XXIV.e recueil, page 347.*

munément au Breſil, au Paraguai, à la Guiane, aux Amazones *(i)*, & dans toute l'étendue de l'Amérique méridionale, depuis l'extrémité du Chily, juſqu'à la nouvelle Eſpagne.

(i) On trouve dans les environs de la rivière des Amazones, un animal appelé *Danta*, de la grandeur d'une mule, & qui lui reſſemble fort en couleur & en la forme du corps. *Relation de la rivière des Amazones, par Chriſtophe d'Acuña, tome II, page 177.* — L'Élan, qui ſe rencontre dans quelques cantons boiſés de la Cordelière de Quito, n'eſt pas rare dans les bois de l'Amazone, ni dans ceux de la Guiane. Je donne ici le nom d'*Élan* à l'animal que les Eſpagnols & les Portugais connoiſſent ſous le nom de *Danta. Voyage de la rivière des Amazones, par M. de la Condamine, page 163.*

ADDITION
AU TAPIR ou MAIPOURI.

CET animal qu'on peut regarder comme l'éléphant du nouveau monde, ne le repréſente néanmoins que très-imparfaitement par la forme & en approche encore moins par la grandeur : il ſera facile d'en faire au juſte la comparaiſon ; car j'ai cru devoir donner ici une ſeconde figure du Tapir *(planche LXII)* qui eſt plus exacte que celle de la *(planche LXI)*, laquelle n'avoit été faite que ſur une exquiſſe deſſinée par feu M. de la Condamine ; celle-ci a été priſe ſous nos yeux & ſur l'animal vivant, auquel notre climat ne convient guère, car après ſon arrivée il n'a vécu que très-peu de temps à Paris entre

les mains du ſieur Rugieri, qui cependant en avoit beaucoup de ſoin.

On voit que l'eſpèce de trompe qu'il porte au bout du nez, n'eſt qu'un veſtige ou rudiment de celle de l'éléphant; c'eſt le ſeul caractère de conformation par lequel on puiſſe dire que le tapir reſſemble à l'éléphant. M. de la Borde, Médecin du Roi à Cayenne, qui cultive avec ſuccès différentes parties de l'Hiſtoire Naturelle, m'écrit que le tapir eſt en effet le plus gros de tous les quadrupèdes de l'Amérique méridionale; & qu'il y en a qui pèſent juſqu'à cinq cents livres : or, ce poids eſt dix fois moindre que celui d'un éléphant de taille ordinaire, & l'on n'auroit jamais penſé à comparer deux animaux auſſi diſproportionnés, ſi le tapir indépendamment de cette eſpèce de trompe, n'avoit pas quelques habitudes ſemblables à celles de l'éléphant. Il va très-ſouvent à l'eau pour ſe baigner & non pour y prendre du poiſſon, dont il ne mange jamais; car il ſe nourrit d'herbes comme l'éléphant & de feuilles d'arbriſſeaux : il ne produit auſſi qu'un petit.

Ces animaux fuient de même le voiſinage des lieux habités, & demeurent aux environs des marécages & des rivières qu'ils traverſent ſouvent pendant le jour & même pendant la nuit. La femelle ſe fait ſuivre par ſon petit, & l'accoutume de bonne heure à entrer dans l'eau, où il plonge & joue devant ſa mère, qui ſemble lui donner des leçons pour cet exercice; le père n'a point

point de part à l'éducation, car l'on trouve les mâles toujours ſeuls, à l'exception du temps où les femelles ſont en chaleur.

L'eſpèce en eſt aſſez nombreuſe dans l'intérieur des terres de la Guyane, & il en vient de temps en temps dans les bois qui ſont à quelque diſtance de Cayenne. Quand on les chaſſe, ils ſe réfugient dans l'eau où il eſt aiſé de les tirer, mais quoiqu'ils ſoient d'un naturel tranquille & doux, ils deviennent dangereux lorſqu'on les bleſſe : on en a vu ſe jeter ſur le canot d'où le coup étoit parti, pour tâcher de ſe venger en le renverſant ; il faut auſſi s'en garantir dans les forêts ; ils y font des ſentiers ou plutôt d'aſſez larges chemins battus par leurs fréquentes allées & venues, car ils ont l'habitude de paſſer & repaſſer toujours par les mêmes lieux, & il eſt à craindre de ſe trouver ſur ces chemins, dont ils ne ſe détournent jamais *(a)*, parce que leur allure eſt bruſque,

(a) Un Voyageur m'a raconté qu'il avoit failli d'être la victime de ſon peu d'expérience à ce ſujet ; que dans un voyage par terre, il avoit attaché ſon hamac à deux arbres pour y paſſer la nuit, & que le hamac traverſoit un chemin battu par les tapirs. Vers les neuf à dix heures du ſoir, il entendit un grand bruit dans la forêt, c'étoit un tapir qui venoit de ſon côté, il n'eut que le temps de ſe jeter hors de ſon hamac & de ſe ſerrer contre un arbre. L'animal ne s'arrêta point, il fit ſauter le hamac aux branches & froiſſa cet homme contre l'arbre ; enſuite ſans ſe détourner de ſon ſentier battu, il paſſa au milieu de quelques Nègres qui dormoient à terre auprès d'un grand feu, & il ne leur fit aucun mal.

& que ſans chercher à offenſer, ils heurtent rudement tout ce qui ſe rencontre devant eux. Les terres voiſines du haut des rivières de la Guyane, ſont habitées par un aſſez grand nombre de tapirs, & les bords des eaux ſont coupés par les ſentiers qu'ils y pratiquent; ces chemins ſont ſi frayés que les lieux les plus déſerts ſemblent, au premier coup-d'œil, être peuplés & fréquentés par les hommes. Au reſte, on dreſſe des chiens pour chaſſer ces animaux ſur terre & pour les ſuivre dans l'eau : mais comme ils ont la peau très-ferme & très-épaiſſe, il eſt rare qu'on les tue du premier coup de fuſil.

Les tapirs n'ont pas d'autre cri qu'une eſpèce de ſifflet vif & aigu, que les chaſſeurs & les ſauvages imitent aſſez parfaitement pour les faire approcher & les tirer de près; on ne les voit guère s'écarter des cantons qu'ils ont adoptés. Ils courent lourdement & lentement; ils n'attaquent ni les hommes ni les animaux, à moins que les chiens ne les approchent de trop près, car dans ce cas ils ſe défendent avec les dents & les tuent.

La mère tapir paroît avoir grand ſoin de ſon petit, non-ſeulement elle lui apprend à nager, jouer & plonger dans l'eau, mais encore lorſqu'elle eſt à terre, elle s'en fait conſtamment accompagner ou ſuivre, & ſi le petit reſte en arrière, elle retourne de temps en temps ſa trompe, dans laquelle eſt placé l'organe de l'odorat, pour ſentir s'il ſuit ou s'il eſt trop éloigné, & dans ce cas elle l'appelle & l'attend pour ſe remettre en marche.

On en élève quelques-uns à Cayenne en domeſticité ; ils vont par-tout ſans faire de mal ; ils mangent du pain, de la caſſave, des fruits ; ils aiment qu'on les careſſe & ſont groſſièrement familiers, car ils ont un air peſant & lourd, à peu-près comme le cochon. Quelquefois ils vont pendant le jour dans les bois & reviennent le ſoir à la maiſon ; néanmoins il arrive ſouvent lorſqu'on leur laiſſe cette liberté qu'ils en abuſent & ne reviennent plus. Leur chair ſe mange, mais n'eſt pas d'un bon goût ; elle eſt peſante ; ſemblable pour la couleur & par l'odeur à celle du cerf. Les ſeuls morceaux aſſez bons ſont les pieds & le deſſus du cou.

M. Bajon, Chirurgien du Roi à Cayenne, a envoyé à l'Académie des Sciences, en 1774, un Mémoire au ſujet de cet animal. Nous croyons devoir donner par extrait les bonnes obſervations de M. Bajon, & faire remarquer en même temps deux mépriſes qui nous paroiſſent s'être gliſſées dans ſon Écrit, qui d'ailleurs mérite des éloges.

La figure de cet animal, dit M. Bajon, approche en général de celle du cochon, il eſt cependant de la hauteur d'un petit mulet, ayant le corps extrêmement épais, porté ſur des jambes très-courtes ; il eſt couvert de poils plus gros, plus longs que ceux de l'âne ou du cheval, mais plus fins & plus courts que les ſoies du cochon, & beaucoup moins épais. Il a une crinière dont les crins toujours droits, ne ſont qu'un peu plus longs que les poils du reſte du corps ; elle s'étend depuis le ſommet de la tête juſqu'au commencement des épaules. La tête eſt groſſe & un

peu alongée, les yeux ſont petits & très-noirs, les oreilles courtes, ayant pour la forme quelque rapport avec celles du cochon; il porte au bout de ſa mâchoire ſupérieure une trompe d'environ un pied de long, dont les mouvemens ſont très-ſouples & dans laquelle réſide l'organe de l'odorat, il s'en ſert comme l'éléphant, pour ramaſſer des fruits, qui ſont une partie de ſa nourriture; les deux ouvertures des narines partent de l'extrémité de la trompe; ſa queue eſt très-petite, n'ayant que deux pouces de long, elle eſt preſque ſans poils.

Le poil du corps eſt d'un brun légèrement foncé, les jambes ſont courtes & groſſes, les pieds ſont auſſi fort larges & un peu ronds; les pieds de devant ont quatre doigts, & ceux de derrière n'en ont que trois, tous ces doigts ſont enveloppés d'une corne dure & épaiſſe; la tête, quoique fort groſſe, contient un très-petit cerveau; les mâchoires ſont fort alongées & garnies de dents, dont le nombre ordinaire eſt de quarante, cependant il y en a quelquefois plus & quelquefois moins, les dents inciſives ſont tranchantes, & c'eſt dans celles-ci qu'on obſerve de la variété dans le nombre. Après les inciſives, on trouve une dent canine de chaque côté, tant ſupérieurement qu'inférieurement, qui a beaucoup de rapport aux défenſes du ſanglier. On trouve enſuite un petit eſpace dégarni de dents, & les molaires ſuivent après, qui ſont très-groſſes & ont des ſurfaces fort étendues.

En diſſéquant le tapir ou maïpouri, la première choſe qui m'avoit frappé, continue M. Bajon, c'eſt de voir qu'il eſt animal ruminant.... Les pieds & les dents du maïpouri n'ont pourtant aucun rapport avec ceux de nos animaux ruminans..... Cependant le maïpouri a trois poches ou eſtomacs conſidérables qui communément ſont fort pleins, ſur-tout le premier que j'ai toujours trouvé comme un balon..... Cet eſtomac répond à la panſe du bœuf, mais ici le réſeau ou bonnet n'eſt preſque

point distinct ; de sorte que ces deux parties n'en font qu'une. Le deuxième estomac nommé le *feuillet* est aussi fort considérable, & ressemble beaucoup à celui du bœuf, avec cette différence que les feuillets en sont beaucoup plus petits, & que les tuniques en paroissent plus minces : enfin le troisième estomac est le moins grand & le plus mince, on n'y observe dans l'intérieur que de simples rides, & je l'ai presque toujours trouvé plein de matière tout-à-fait digérée. Les intestins ne sont pas bien gros, mais très-longs ; l'animal rend les matières en boules, à peu-près comme celles du cheval.

Je suis obligé de contredire ici ce qu'avance M. Bajon, & d'assurer en même temps que cet animal n'est point ruminant, & n'a pas trois estomacs comme il le dit. Voici mes preuves. On nous avoit amené d'Amérique un tapir ou maïpouri vivant, il avoit bien supporté la mer & étoit arrivé à vingt lieues de Paris, lorsque tout-à-coup il tomba malade & mourut ; on ne perdit pas de temps à nous l'envoyer, & je priai M. Mertrud, habile Chirurgien-Démonstrateur en anatomie aux Écoles du Jardin du Roi, d'en faire l'ouverture & d'examiner les parties intérieures, chose très-familière à M. Mertrud, puisque c'est lui qui a bien voulu disséquer, sous les yeux de M. Daubenton, de l'Académie des Sciences, la plupart des animaux dont nous avons donné les descriptions. M. Mertrud, joint d'ailleurs à toutes les connoissances de l'art de l'Anatomie, une grande exactitude dans ses opérations. De plus, cette dissection a, pour ainsi dire, été faite en ma présence, & M. Daubenton le jeune en a

ſuivi toutes les opérations, & en a rédigé les réſultats; enfin M. de Sève, notre deſſinateur, qui voit très-bien, y étoit auſſi. Je ne rapporte ces circonſtances que pour faire voir à M. Bajon, que nous ne pouvons nous diſpenſer de le contredire ſur un premier point très-eſſentiel, c'eſt qu'au lieu de trois eſtomacs nous n'en avons trouvé qu'un ſeul dans cet animal, la capacité en étoit à la vérité fort ample & en forme d'une poche étranglée en deux endroits, mais ce n'étoit qu'un ſeul viſcère, un eſtomac ſimple & unique qui n'avoit qu'une ſeule iſſue dans le duodenum, & non pas trois eſtomacs diſtincts & ſéparés, comme le dit M. Bajon; cependant il n'eſt pas étonnant qu'il ſoit tombé dans cette mépriſe, puiſque l'un des plus célèbres anatomiſtes de l'Europe, le docteur Tyſon, de la Société royale de Londres, s'eſt trompé en diſſéquant le *pécari* ou *tajacu* d'Amérique, duquel au reſte il a donné une très-bonne deſcription dans les Tranſactions philoſophiques, *n.° 153*. Tyſon aſſure, comme M. Bajon le dit du tapir, que le pécari a trois eſtomacs, tandis qu'il n'en a réellement qu'un ſeul, mais partagé à peu-près comme celui du tapir par deux étranglemens qui ſemblent au premier coup-d'œil en indiquer trois.

Il nous paroît donc certain que le tapir ou maïpouri n'a pas trois eſtomacs, & qu'il n'eſt point animal ruminant, car nous pouvons encore ajouter à la preuve que nous venons d'en donner, que jamais cet animal, qui eſt arrivé vivant juſqu'auprès de Paris, n'a ruminé. Ses

conducteurs ne le nourriſſoient que de pain, de grain, &c. mais cette mépriſe de M. Bajon, n'empêche pas que ſon Mémoire ne contienne de très-bonnes obſervations ; l'on en va juger par la ſuite de cet extrait, dans lequel j'ai cru devoir interpoſer quelques faits qui m'ont été communiqués par des témoins oculaires.

Le tapir ou maïpouri mâle, dit M. Bajon, eſt conſtamment plus grand & plus fort que la femelle, les poils de la crinière ſont plus longs & plus épais. Le cri de l'un & de l'autre eſt préciſément celui d'un gros ſifflet; le cri du mâle eſt plus aigu, plus fort & plus perçant que celui de la femelle. Les parties de la génération du mâle ſemblent avoir un rapport très-grand avec celles du cheval ou de l'âne; elles ſont ſituées de la même façon; & on obſerve ſur le fourreau, comme dans le cheval, à peu de diſtance des teſticules, deux petits mamelons très-peu apparens qui indiquent l'endroit des mamelles. Les teſticules ſont très.gros & pèſent juſqu'à douze ou quatorze onces chacun.. La verge eſt groſſe & n'a qu'un corps caverneux. Dans ſon état ordinaire, elle eſt renfermée dans une poche conſidérable, formée par le fourreau, mais lorſqu'elle eſt en érection, elle ſort toute entière comme celle du cheval.

Une des femelles que M. Bajon a diſſéquées avoit ſix pieds de longueur, & paroiſſoit n'avoir pas encore porté; ſes mamelles, au nombre de deux, n'étoient pas bien groſſes, elles reſſemblent en tout à celles de l'âneſſe ou de la jument; la vulve étoit à un bon pouce de l'anus.

Les femelles entrent ordinairement en chaleur aux mois de novembre & de décembre, chaque mâle ſuit une femelle, & c'eſt-là le ſeul temps où l'on trouve

deux de ces animaux enſemble. Lorſque deux mâles ſe rencontrent auprès de la même femelle, ils ſe battent & ſe bleſſent cruellement. Quand la femelle eſt pleine, le mâle la quitte & la laiſſe aller ſeule ; le temps de la geſtation eſt de dix à onze mois, car on en voit des jeunes dès le mois de ſeptembre. Pour mettre bas, la femelle choiſit toujours un endroit élevé & un terrein ſec.

Cet animal bien loin d'être amphibie, comme quelques Naturaliſtes l'ont dit, vit continuellement ſur la terre, & fait conſtamment ſon gîte ſur les collines, & dans les endroits les plus ſecs. Il eſt vrai qu'il fréquente les lieux marécageux, mais c'eſt pour y chercher ſa ſubſiſtance, & parce qu'il y trouve plus de feuilles & d'herbes que ſur les terreins élevés. Comme il ſe ſalit beaucoup dans les endroits marécageux & qu'il aime la propreté, il va tous les matins & tous les ſoirs traverſer quelque rivière ou ſe laver dans quelque lac. Malgré ſa groſſe maſſe il nage parfaitement bien, & plonge auſſi fort adroitement, mais il n'a pas la faculté de reſter ſous l'eau plus de temps que tout autre animal terreſtre, auſſi le voit-on à tout inſtant tirer ſa trompe hors de l'eau pour reſpirer. Quand il eſt pourſuivi par les chiens, il court auſſitôt vers quelque rivière qu'il traverſe promptement pour tâcher de ſe ſouſtraire à leur pourſuite.

Il ne mange point de poiſſon, ſa nourriture ordinaire ſont des rejetons & des pouſſes tendres, & ſur-tout des fruits tombés des arbres; c'eſt plutôt la nuit que le jour qu'il

qu'il cherche ſa nourriture, cependant il ſe promène le jour, ſur-tout pendant la pluie; il a la vue & l'ouïe très-fines, au moindre mouvement qu'il entend il s'enfuit, & fait un bruit conſidérable dans le bois. Cet animal très-ſolitaire eſt fort doux & même aſſez timide; il n'y a pas d'exemples qu'il ait cherché à ſe défendre des hommes; il n'en eſt pas de même avec les chiens, il s'en défend très-bien, ſur-tout quand il eſt bleſſé, il les tue même aſſez ſouvent, ſoit en les mordant, ſoit en les foulant aux pieds; lorſqu'il eſt élevé en domeſticité, il ſemble être ſuſceptible d'attachement. M. Bajon en a nourri un qu'on lui apporta jeune, & qui n'étoit encore pas plus gros qu'un mouton; il parvint à l'élever fort grand, & cet animal prit pour lui une eſpèce d'amitié; il le diſtinguoit à merveille au milieu de pluſieurs perſonnes; il le ſuivoit comme un chien ſuit ſon maître, il paroiſſoit ſe plaire beaucoup aux careſſes qu'il lui faiſoit, il lui léchoit les mains; enfin il alloit ſeul ſe promener dans les bois, & quelquefois fort loin, & il ne manquoit jamais de revenir tous les ſoirs d'aſſez bonne heure. On en a vu un autre également apprivoiſé ſe promener dans les rues de Cayenne, aller à la campagne en toute liberté & revenir chaque ſoir; néanmoins lorſqu'on voulut l'embarquer pour l'amener en Europe, dès qu'il fut à bord du navire on ne put le tenir; il caſſa des cordes très-fortes avec leſquelles on l'avoit attaché, il ſe précipita dans l'eau, gagna le rivage à la nage & entra dans un fort de palé-

tuviers, à une diſtance aſſez conſidérable de la ville; on le crut perdu, mais le même ſoir il ſe rendit à ſon gîte ordinaire. Comme on avoit réſolu de l'embarquer, on prit de plus grandes précautions qui ne réuſſirent que pendant un temps; car environ moitié chemin de l'Amérique en France, la mer étant devenue fort orageuſe, l'animal ſe mit de mauvaiſe humeur, briſa de nouveau ſes liens, enfonça ſa cabane & ſe précipita dans la mer d'où on ne put le retirer.

L'hiver, pendant lequel il pleut preſque tous les jours à Cayenne, eſt la ſaiſon la plus favorable pour chaſſer ces animaux avec ſuccès.

Un chaſſeur indien qui étoit à mon ſervice, dit M. Bajon, alloit ſe poſter au milieu des bois, il donnoit cinq à ſix coups d'un ſifflet fait exprès, & qui imitoit très-bien leur cri; s'il s'en trouvoit quelqu'un aux environs il répondoit tout de ſuite, & alors le chaſſeur s'acheminoit doucement vers l'endroit de la réponſe, ayant ſoin de la faire répéter de temps en temps, & juſqu'à ce qu'il ſe trouvât à portée de tirer; l'animal pendant la ſéchereſſe de l'été, reſte au contraire tout le jour couché; cet Indien alloit alors ſur les petites hauteurs & tâchoit d'en découvrir quelqu'un & de le tuer au gîte : mais cette manière étoit bien plus ſtérile que la première. On ſe ſert de lingots ou de très-groſſes balles pour les tirer, parce que leur peau eſt ſi dure, que le gros plomb ne fait que l'égratigner; & avec les balles & même les lingots, il eſt rare qu'on les tue du premier coup : on ne ſauroit croire combien ils ont la vie dure. Leur chair n'eſt pas abſolument mauvaiſe à manger, celle des vieux eſt coriace & a un goût que bien de gens trouvent déſagréable;

mais celle des jeunes eſt meilleure & a quelque rapport avec celle du veau.

Je n'ai pas cru devoir tirer par extrait du Mémoire de M. Bajon les faits anatomiques, je n'ai cité que celui des prétendus trois eſtomacs qui néanmoins n'en ſont qu'un; j'eſpère que M. Bajon le reconnoîtra lui-même, s'il ſe donne la peine d'examiner de nouveau cette partie intérieure de l'animal.

Une autre remarque qui me paroît néceſſaire, & que nous croyons devoir faire, quoique nous ne ſoyons pas auſſi certains du fait que de celui du ſeul eſtomac, c'eſt au ſujet des cornes de la matrice. M. Bajon aſſure que dans toutes les femelles qu'il a diſſéquées, l'extrémité des trompes qui répond aux ovaires eſt exactement fermée, & que leur cavité n'a abſolument aucune communication avec ces parties.

J'ai, dit-il, ſoufflé de l'air dans ces trompes & je l'ai preſſé avec force, il ne s'en eſt point échappé, & il n'en eſt point entré du côté des ovaires; cette extrémité des trompes qu'on appelle le *pavillon* ou le *morceau frangé*, paroît être terminé en rond, & on obſerve à l'extérieur de ſon extrémité pluſieurs culs-de-ſac, que l'on diroit d'abord être autant de communications avec ſon intérieur; mais ils ſont formés par des replis membraneux, produits par la membrane qui leur eſt fournie par les ligamens larges, au moyen de laquelle membrane les trompes ſe trouvent attachées aux ovaires. L'entière oblitération de l'extrémité des trompes qui répond aux ovaires, eſt un phénomène qui portera ſans doute quelque atteinte au ſyſtème ordinaire de

la génération. La nouveauté, l'importance & la ſingularité de ce phénomène, ajoute M. Bajon, a fait que je me ſuis mis en garde contre mes propres obſervations. J'ai donc cherché à m'aſſurer du fait par de nouvelles recherches pour qu'il ne me reſtât point de doute; de ſorte que la diſſection de dix à douze femelles que j'ai faite dans l'eſpace de trois à quatre mois, m'a mis à même de pouvoir atteſter la réalité du fait, tant dans les jeunes femelles que dans celles qui avoient porté, car j'en ai diſſéqué qui avoient du lait dans les mamelles, & d'autres qui étoient pleines.

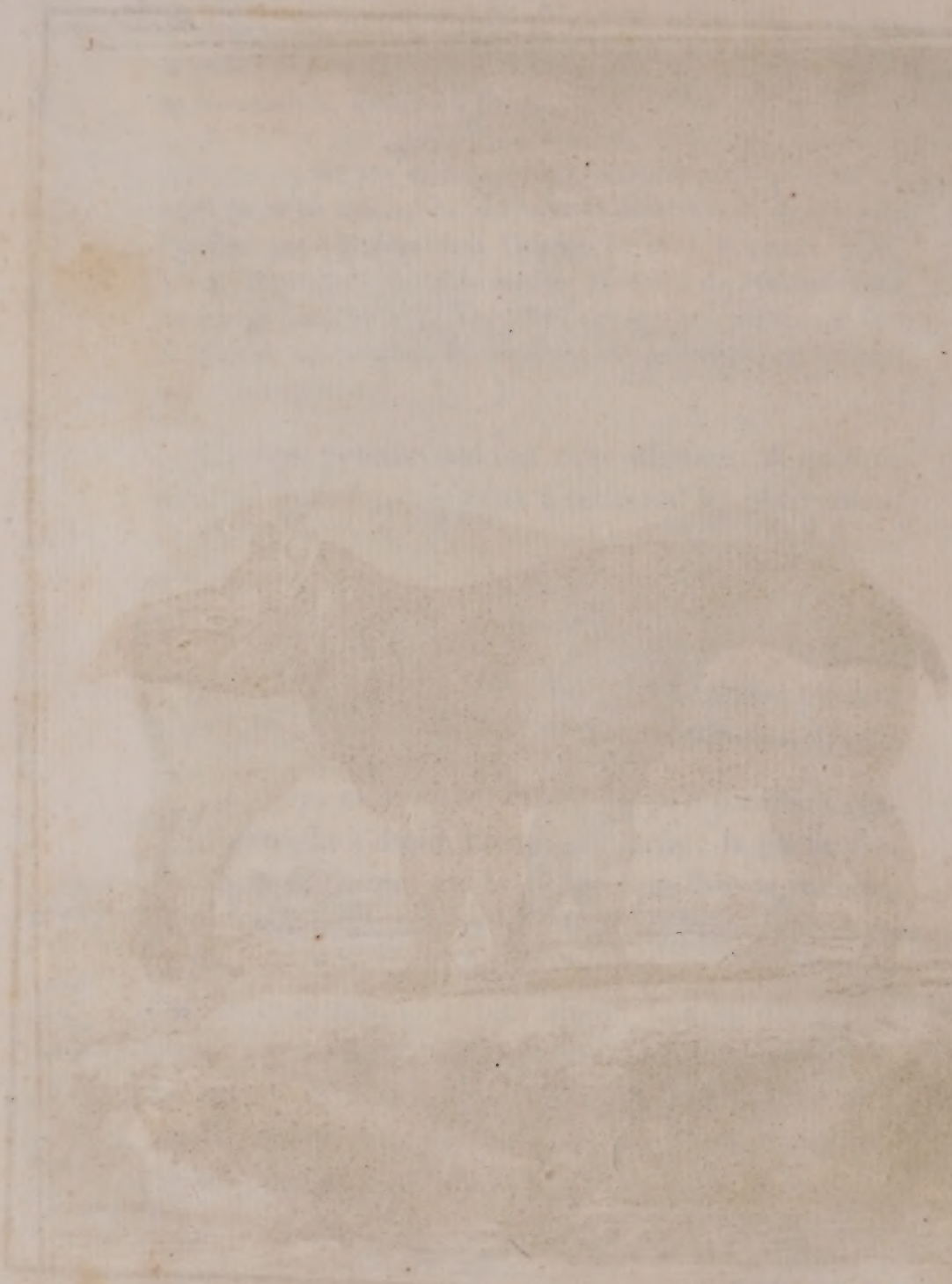
Quelque poſitive que ſoit cette aſſertion, & quelque nombreuſes que puiſſent être à cet égard les obſervations de M. Bajon, elles ont beſoin d'être répétées, & nous paroiſſent ſi oppoſées à tout ce que l'on ſait d'ailleurs, que nous ne pouvons y ajouter foi.

Voici maintenant les notes que j'ai recueillies pendant la diſſection que M. Mertrud a faite de cet animal à Paris.

L'eſtomac étoit ſitué de manière qu'il paroiſſoit également étendu à droite comme à gauche; la poche s'en terminoit en pointe, moins alongée que dans le cochon, & il y avoit un angle bien marqué entre l'œſophage & le pylore, qui faiſoit une eſpèce d'étranglement, & la partie gauche étoit beaucoup plus ample que la droite; le colon avoit beaucoup d'ampleur, il étoit plus étroit à ſon origine & à ſon extrémité que dans ſon milieu; la grande circonférence de l'eſtomac, étoit de trois pieds un pouce; la petite circonférence de deux pieds ſix lignes.

De Seve delin. Chevillet Sculp.

LE TAPIR, ou LANTA.



De Seve delin. Magd. Th. Rousselet Sculp.

LE TAPIR ou MAÏPOURI.

	pieds.	pouces.	lignes.
Longueur du foie	//	11.	//
Épaiſſeur du foie	//	3.	6.
Largeur du foie	1.	1.	//
Il n'y avoit point de véſicule de fiel, mais ſeulement un conduit biliaire qui s'ouvroit dans le duodenum à côté du canal pancréatique.			
Longueur de la rate	1.	6.	//
Largeur de la rate	//	2.	2.
Épaiſſeur de la rate	//	1.	//
Hauteur du cœur	//	5.	//
Circonférence du cœur	1.	2.	//
Le trou ovale étoit fermé.			
Diamètre de l'aorte	//	1.	//
Longueur des inteſtins grêles, depuis le pylore juſqu'au cœcum	38.	2.	//
Circonférence des inteſtins grêles dans les endroits les plus gros	//	3.	6.
Circonférence dans les endroits les plus petits	//	3.	2.
Longueur du cœcum	1.	10.	//
Circonférence du cœcum à l'endroit le plus gros.	2.	4.	10.
Circonférence du colon à l'endroit le plus gros	1.	9.	//
Circonférence du colon à l'endroit le plus petit	//	7.	//
Circonférence du rectum à l'endroit le plus gros.	1.	//	//
Circonférence du rectum à l'endroit le plus petit	//	7.	6.
Centre nerveux	//	4.	//
Longueur des reins	//	8.	//
Largeur des reins	//	4.	8.
Épaiſſeur des reins	//	1.	//
Diamètre de la vulve	//	1.	//
Longueur du vagin	//	11.	6.

	pieds.	pouces.	lignes
Longueur du corps de la matrice.....	#	2.	6.
Longueur des cornes de la matrice.....	#	11.	#
Grande circonférence de la veſſie.....	2.	8.	8.
Petite circonférence de la veſſie..... # .	1.	10.	4.
Longueur de l'uretère.....	#	5.	6.
Circonférence de l'uretère.....	#	2.	6.
Longueur des teſticules ou ovaires.....	#	9.	#
Largeur des teſticules.....	#	#	6.
Épaiſſeur des teſticules.....	#	#	1 $\frac{1}{2}$.
Longueur de la langue.....	1.	2.	#
Longueur de l'animal depuis le bout du nez à l'anus.	5.	1.	#
Hauteur du train de derrière.....	2.	8.	4.
Hauteur du train de devant.....	2.	7.	2.
Longueur de l'œil d'un angle à l'autre.....	#	1.	1.

Dans le temps que l'on a fait cette diſſection & pris les meſures précédentes, nous n'avions pas encore reçu le Mémoire de M. Bajon. Nous euſſions ſans doute examiné de beaucoup plus près l'eſtomac & ſur-tout les cornes de la matrice de cet animal; mais quoique cet examen ultérieur n'ait pas été fait, nous ſommes néanmoins convaincus qu'il n'a qu'un eſtomac, & en même temps très-perſuadés qu'il y a communication entre les ovaires & l'extrémité des trompes de la matrice.

Au reſte, le tapir qui eſt le plus gros quadrupède de l'Amérique méridionale, ne ſe trouve que dans cette partie du monde. L'eſpèce ne s'eſt pas étendue au-delà de l'Iſthme de Panama; & c'eſt probablement parce qu'il

n'a pu franchir les montagnes de cet Iſthme ; car la température du Mexique & des autres provinces adjacentes, auroit convenu à la nature de cet animal, puiſque Samuel Wallis *(c)*, & quelques autres Voyageurs, diſent en avoir trouvé, ainſi que des lamas, juſque dans les terres du détroit de Magellan.

ADDITION de l'Éditeur Hollandois.

(M. le Profeſſeur Allamand),

À l'article du TAPIR.

QUOIQUE les Tapirs ſoient aſſez communs dans les parties de l'Amérique méridionale, où les Européens ont des Établiſſemens, & qu'on en voie quelquefois dans les baſſe-cours des particuliers, où on les nourrit avec les autres animaux domeſtiques, il eſt cependant fort rare qu'on en tranſporte en Europe. Je ne crois pas même que juſqu'à préſent on y en ait vu plus d'un, qui a été montré à Amſterdam en 1704, ſous le nom de *Cheval marin*, & dont un Peintre de ce temps-là a fait des deſſins qui ſe conſervent dans les collections de quelques Curieux, mais qui repréſentent cet animal ſi imparfaitement, qu'on ne ſauroit l'y reconnoître. M. de Buffon n'a jamais vu le tapir *(d)*, non plus que les autres Naturaliſtes qui en ont parlé dans l'hiſtoire qu'il en a donnée; il a été obligé de copier la deſcription qui

---

(c) Premier Voyage de Cook, *tome II, page 34.*

(d) Ce qui étoit vrai pour le temps où M. Allamand a écrit, mais depuis le tapir m'a été bien connu, & je l'ai fait deſſiner d'après nature, comme on vient de le voir.

en a été faite par Marcgrave & par Barrère, & de citer ce qu'en ont dit les Voyageurs : la figure qu'il y a ajoutée, lui a été communiquée par M. de la Condamine, & c'eſt la ſeule qui en donne une idée paſſable ; c'eſt même la ſeule qui en ait été faite, car il faut compter pour rien celle que Marcgrave en a publiée, & qui a été copiée par Piſon ; elle eſt trop mauvaiſe pour qu'elle mérite aucune attention.

Depuis quelques ſemaines nous avons ici en Hollande, deux de ces animaux, dont l'un eſt promené de ville en ville pour être montré dans les foires, & l'autre eſt dans la ménagerie du Prince d'Orange, qui eſt peut-être la plus intéreſſante de l'Europe pour un Naturaliſte, vu le grand nombre d'animaux rares qu'on y envoie tous les ans, tant des Indes orientales, que d'Afrique & d'Amérique. Le tapir qui eſt dans cette ménagerie eſt un mâle ; l'autre eſt une femelle. Le premier eſt repréſenté dans la *planche IX (e)*. Si l'on compare cette figure avec celle que M. de Buffon a donnée, d'après le deſſin qui lui a été fourni par M. de la Condamine, on y trouvera des différences aſſez ſenſibles *(f)*. La *planche X* repréſente la femelle dans une attitude que cet animal prend ſouvent.

Marcgrave a donné une très-bonne deſcription du tapir, & M. de Buffon ne l'ayant jamais vu, ne pouvoit rien faire de mieux que de la rapporter toute comme il l'a fait. Cependant comme quelques particularités lui ſont échappées, j'ajouterai ici les obſervations que j'ai faites ſur l'animal même. Celui qui eſt dans la ménagerie du Prince d'Orange, doit être fort jeune ; ſi au moins cet animal parvient à la grandeur d'une petite vache, comme le diſent quelques Voyageurs : il égale à peine la hauteur

(e) *Tome XV*, édition de Hollande.

(f) M. Allamand a raiſon pour cette ancienne figure, mais celle que je donne ici ayant été faite d'après nature, comme la ſienne, on peut les regarder comme également bonnes.

d'un

d'un cochon, avec lequel même il eſt aiſé de le confondre ſi on le voit de loin. Il a le corps fort gros à proportion de la taille; il eſt arqué vers la partie poſtérieure du dos, & terminé par une large croupe aſſez ſemblable à celle d'un jeune poulain bien nourri. La couleur de ſa peau & de ſon pelage eſt d'un brun-foncé qui eſt le même par-tout le corps. Il faut promener ſa main ſur ſon dos pour s'apercevoir qu'il y a des poils qui ne ſont pas plus grands que du duvet; il en a très-peu aux flancs, & ceux qui couvrent la partie inférieure de ſon corps ſont aſſez rares & courts. Il a une crinière de poils noirâtres d'un pouce & demi de hauteur, & roides comme des ſoies de cochon, mais moins rudes au toucher, & qui diminuent en longueur à meſure qu'ils approchent des extrémités; cette crinière s'étend dans l'eſpace de trois pouces ſur le front, & de ſept ſur le cou. Sa tête eſt fort groſſe & relevée en boſſe près de l'origine du muſeau. Ses oreilles ſont preſque rondes & bordées dans leur contour d'une raie blanchâtre. Ses yeux ſont petits & placés à une diſtance preſque égale des oreilles & de l'angle de la bouche. Son groin eſt terminé par un plan circulaire, à peu-près ſemblable au boutoir d'un cochon, mais moins large, ſon diamètre n'égalant pas un pouce & demi; & c'eſt-là où ſont les ouvertures des narines, qui comme celles de l'éléphant ſont à l'extrémité de ſa trompe, avec laquelle le nez du tapir a beaucoup de rapport; car il s'en ſert à peu-près de la même façon. Quand il ne l'emploie pas pour ſaiſir quelque choſe, cette trompe ne s'étend guère au-delà de la lèvre inférieure, & alors elle eſt toute ridée circulairement; mais il peut l'alonger preſque d'un demi-pied & même la tourner de côté & d'autre pour prendre ce qu'on lui préſente, mais non pas comme l'éléphant, avec cette eſpèce de doigt qui eſt au bout ſupérieur de ſa trompe, & avec lequel j'ai vu un de ces animaux relever un ſou de terre pour le donner à ſon maître. Le tapir n'a

point ce doigt, il ſaiſit avec la partie inférieure de ſon nez alongé, qui ſe replie pour cet effet en deſſous. J'ai eu le plaiſir de lui voir prendre de cette manière pluſieurs morceaux de pain que je lui offrois, & qui paroiſſoient être fort de ſon goût. Ce n'eſt donc pas ſimplement la lèvre, comme celle du rhinocéros, qui lui ſert de trompe, c'eſt ſon nez qui, à la vérité, lui tient auſſi lieu de lèvre, car quand il l'alonge, en levant la tête pour attraper ce qu'on lui préſente, elle laiſſe à découvert les dents de la mâchoire ſupérieure; en deſſus elle eſt de couleur brune, comme tout le reſte du corps, & preſque ſans aucun poil; en deſſous elle eſt de couleur de chair; on peut voir que c'eſt un fort muſcle ſuſceptible d'alongement & de contraction, qui, en ſe courbant, pouſſe dans la bouche les alimens qu'il a ſaiſis.

Les jambes du tapir ſont courtes & fortes; les pieds de devant ont quatre doigts, trois antérieurs, dont celui du milieu eſt le plus long; le quatrième eſt au côté extérieur, il eſt placé plus haut & il eſt plus petit que les autres: les pieds de derrière n'en ont que trois. Ces doigts ſont terminés par des ongles noirs, pointus & plats; on peut les comparer aux ſabots des animaux à pieds-fourchus; ils environnent & renferment toute l'extrémité des doigts; chaque doigt eſt marqué d'une raie blanche à l'origine des ongles, la queue mérite à peine ce nom, ce n'eſt qu'un tronçon gros & long comme le petit doigt, & de couleur de chair en-deſſous.

Marcgrave dit, que les jeunes tapirs portent la livrée, mais qu'ils la perdent quand ils ſont adultes, & ſont par-tout de couleur de terre d'ombre, ſans aucune tache de différentes couleurs: comme c'eſt-là le cas du tapir que je décris, on en pourroit conclure qu'il n'eſt pas auſſi jeune que ſa taille ſemble l'indiquer.

Cet animal eſt fort doux, il s'approche de ceux qui entrent dans ſa loge, il les ſuit familièrement, ſur-tout s'ils ont quelque

choſe à lui donner, & il ſouffre d'en être careſſé. Je n'ai pu remarquer dans ſa phyſionomie cet air triſte & mélancolique qu'on lui prête, & qui pourroit bien avoir été confondu avec la douceur qu'annonce ſon regard.

Il ne m'a pas été poſſible de compter exactement ſes dents inciſives; il ne les découvroit pas aſſez long-temps pour que je puſſe m'aſſurer de leur nombre, & quand je voulois lui relever ſon nez pour les mieux voir, il ſecouoit fortement la tête & m'obligeoit de lâcher priſe; il m'a ſemblé cependant qu'il y en avoit huit à chaque mâchoire très-bien arrangées *(g)*, & de la groſſeur des dents inciſives de l'homme. Marcgrave dit qu'il en a compté dix à chaque mâchoire; les dents canines ne m'ont pas paru les ſurpaſſer en grandeur & ne ſortoient point hors de la bouche, comme la figure donnée par M. de la Condamine à M. de Buffon, ſembleroit le faire croire; quant aux dents mâchelières, je n'ai pu les apercevoir.

Voici les dimenſions de ces principales parties.

	pieds.	pouces.	lignes.
Longueur du corps, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'anus..	4.	2.	//
Hauteur du train de devant.....	2.	3.	//
Hauteur du train de derrière.....	2.	6.	//
Longueur de la tête, depuis le bout du muſeau juſqu'aux oreilles.	1.	2.	//
Longueur des oreilles.....	//	3.	6.
Diſtance des yeux aux oreilles.....	//	4.	6.
Circonférence du cou près la tête.....	2.	//	//
Circonférence du cou près des épaules.....	2.	8.	//
Longueur de la queue.....	//	2.	6.
Hauteur du ventre par-deſſus la terre.....	1.	2.	//
Longueur du plus grand ongle, tant des pieds de devant que de derrière.....	//	1.	6.

(g) M. Allamand n'a pas pu voir toutes les dents inciſives du tapir, mais nous les avons vues, & elles ſont au nombre de dix en haut & de dix en bas.

Je n'ai point vu la femelle dont j'ai parlé ci-deſſus, & qu'on promène dans nos foires : mais une perſonne qui s'intéreſſe à tout ce qui peut contribuer à la perfection de notre édition, l'a obſervée avec ſoin, & voici le réſultat des remarques qu'elle m'a communiquées.

Cette femelle eſt un peu plus grande que le mâle que je viens de décrire ; on la nourrit avec du pain de ſeigle, du gruau cuit, des herbes, &c. elle aime ſur-tout les pommes qu'elle ſent de loin ; elle s'approche de ceux qui en ont, & fourre ſon groin dans leurs poches pour les y prendre. Au reſte, elle mange tout ce qu'on lui préſente, des carottes, du poiſſon, de la viande, & juſqu'à ſes propres excrémens quand elle a faim.

Elle connoît ſon maître autant qu'un cochon connoît celui qui le nourrit ; elle eſt fort douce ; elle ne fait entendre aucun ſon de voix ; l'homme qui la fait voir, dit que quand elle eſt fatiguée ou irritée, elle pouſſe un cri aigu, qui reſſemble à une ſorte de ſifflement : le mâle qui eſt dans la ménagerie du Prince d'Orange, fait la même choſe, ſi je dois m'en rapporter à celui à qui la garde en eſt confiée.

Ses poils ſont, comme ceux du mâle, très-courts ou preſque nuls ſur le dos ; elle en a quelques-uns plus ſenſibles à la mâchoire inférieure, aux flancs, & derrière les pieds de devant. Ses oreilles ſont bordées de petits poils très-fins, d'un blanc-jaunâtre. Elle n'a point de crinière comme le mâle, mais ſeulement là où elle devroit être, quelques poils éloignés les uns des autres, & plus longs que ceux du reſte du corps. La crinière ſeroit-elle une marque qui différencieroit les ſexes, comme cela ſe voit dans le lion & dans d'autres animaux ?

Elle a deux mamelles longues d'un demi-pouce, entre les jambes de derrière.

Elle a deux dents canines à chaque mâchoire, & celles de la

mâchoire supérieure sont plus grandes que celles d'en bas ; ce qui est le contraire de ce qu'on voit dans les cochons, & de ce que présente la figure qu'a donnée M. de Buffon. Il n'y a pas eu moyen de compter ses dents incisives.

Lorsqu'elle étend son nez, ses narines offrent de larges ouvertures, & elles se referment quand elle le retire ; la même chose arrive au mâle.

Elle a beaucoup de force dans ses dents ; on lui voit quelquefois transporter d'un endroit à un autre la crèche dans laquelle on lui donne à manger.

Son attitude favorite est de s'asseoir sur ses pieds de derrière comme un chien ; & c'est-là l'attitude la plus agréable où l'on puisse la voir ; aussi est-ce celle dans laquelle on l'a représentée, *(planche X) (h)*.

Voici les dimensions de cette femelle.

	pieds.	pouces.	lignes.
Longueur du corps, depuis le bout du museau jusqu'à l'anus	5.	1.	//
Hauteur du train de devant	2.	8.	//
Hauteur du train de derrière	2.	9.	6.
Longueur de la tête, depuis le bout du groin jusqu'aux oreilles	1.	2.	//
Distance des yeux aux oreilles	//	5.	9.
Circonférence de la tête, prise à l'origine des mâchoires.	1.	3.	//
Circonférence de la tête, prise devant les oreilles	2.	3.	//
Longueur de l'œil d'un angle à l'autre	//	1.	2.
Longueur des oreilles	//	3.	6.
Largeur des oreilles	//	3.	//
Circonférence des oreilles près de la tête	//	7.	//
Distance entre les oreilles	//	6.	//

(h) Voyez le *tome XV* de cet Ouvrage, édition de Hollande.

	pieds.	pouces.	lignes
Circonférence du cou près les épaules	2.	10.	//
Circonférence du corps derrière les jambes de devant	3.	9.	//
Circonférence du milieu du corps	4.	3.	//
Circonférence devant les jambes de derrière	4.	//	6
Longueur de la queue	//	2.	2.
Hauteur des jambes de devant jusqu'à la poitrine	1.	2.	//
Hauteur des jambes de derrière	1.	4.	//
Circonférence des jambes de devant	//	8.	6.
Circonférence des jambes de derrière	//	8.	//
Longueur du plus grand ongle des pieds de devant	//	1.	3.
Longueur du plus grand ongle des pieds de derrière	//	1.	8.

Dans nos colonies Américaines, on donne le nom de buffle aux tapirs, & je ne sais pourquoi ; ils ne ressemblent en rien aux animaux qui portent ce nom.

FIN du quatrième Volume des Quadrupèdes.